U d'/of OTTAWA
39003003321105

La forêt des Cippes

ESSAIS DE CRITIQUE

tome I

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE FIL VERGÉ DES USINES D'ARCHES

N° 226

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.
Copyright by Madame Pierre Gilbert Crabos.
1918

ERRATA

tome I

Page 76, dernières lignes : *Et si Bernardin de Saint-Pierre se tire assez mal...*

Page 184, une note a été omise disant que *le bâillon libéral* est une belle expression de M. Lucien Moreau.

Page 306, numérotée 360 par erreur.

Page 345, ligne antépénultième, dans la parenthèse : *il n'est plus question de ses partisans.*

Page 408, 4e ligne : *Madame de Chatillon.*

DU MÊME AUTEUR

LE ROI, dans *le Voyage d'histoire militaire de Mgr le duc d'Orléans en Bohême*, par le GÉNÉRAL BONNAL, préface et conclusion de CHARLES MAURRAS (1 vol., *Nouvelle Librairie nationale*).

LA VALEUR DE LA SCIENCE SOCIALE, dans les *Études sociales et politiques* du Cercle Joseph de Maistre (1 vol., *Nouvelle Librairie nationale*).

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafortdescippe01crab

PIERRE GILBERT

La forêt des Cippes

ESSAIS DE CRITIQUE

I

LE PAYSAGE DE LUXE, ANCIEN, ROYAL
LA POLITIQUE ET MORALISTES
MENANDRE DE SAINT-PIERRE, J. J. ROUSSEAU, CHATEAUBRIAND, CHENIER
GLADIATOR ROCK, DORA, ROCAMOLE, CAMILLE ROYER
LE SENTIMENT AU THEATRE
JULES LAMAITRE, ANATOLE FRANCE, ALFRED TOURNIER, ALCIDES GANNE
FRANCIS WATTIER, LEON DAUDET, PIERRE LAURENT, CHARLES MAURRAS
« L'ORA DE... 1900 »
— DEDICATIONS & ENVOIS —

Pierre Gilbert
Il faut aimer à intervalles,
mais sur la vie.
P. G.

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

Introduction et Notes

par

SON AMI *E. M.*

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE EDOUARD CHAMPION, EDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
MCMXXVII

BIBLIOTECA

PIERRE GILBERT

PIERRE GILBERT

La forêt des Cippes

ESSAIS DE CRITIQUE

I

LE PRINCE DE LIGNE, RACINE, BOILEAU
LA POLITIQUE DE RICHELIEU
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, J.-J. ROUSSEAU, CHATEAUBRIAND, STENDHAL
PLAIDOYER POUR EMMA ROUAULT, FEMME BOVARY
LE SÉMITISME AU THÉATRE
JULES LEMAITRE, ANATOLE FRANCE, PAUL BOURGET, MAURICE BARRÈS
JACQUES BAINVILLE, LÉON DAUDET, PIERRE LASSERRE, CHARLES MAURRAS
« L'ORA DEL TEMPO »
—— DÉFINITIONS & PRINCIPES ——

Car nous aimons à raisonner,
mais sur la vie...
P. G.

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

Introduction et Notes
par
SON AMI ***E. M.***

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
MCMXVIII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
139
.C65
1918
V.1

INTRODUCTION

Est autem amicitia nihil aliud nisi omnium divinarum humanarumque rerum cum benevolentia et caritate summa consensio.

CICÉRON.

Introduction

PIERRE GILBERT

1884-1914

La mort qui, par avance,
ennoblit tous nos jours...
P. G.

I

Juillet 1914 ! Qui donc laissera jamais perdre le souvenir de ces dernières journées ? Chacun se sentait parent du Français inconnu, de la même lignée menacée et fière. Nul ne craignait pour soi, même s'il désespérait d'arrêter le couteau levé sur sa mère. Tous les cœurs vivants battaient pour le mortel péril de la France.

Comment rendre compte aux âges à venir de cette poignante unanimité et de la pureté surtout de ce commun amour ? Jamais sentiment humain n'aura été moins mélangé et plus nu, — ni plus fort. L'écrivain qui, par la suite, a triché là-dessus, dans un esprit partisan, et s'est représenté les Français d'août 1914 soucieux d'aucune autre chose au monde que de l'unique salut de la France, comme je le plains ! Il laisse échapper le fond des choses et s'évanouir un bonheur inimaginable.

Pour renouveler ici mon témoignage, je me replace dans la société de mes amis de la *Revue Critique des idées et des*

livres, comme ils s'apprêtaient à rejoindre leurs corps de troupe. Nos fenêtres donnaient où les deux Paris se conjoignent, rive droite et rive gauche, devant Saint-Germain-des Prés dont la haute tour s'élevait dans le ciel au-dessus des feuillages de l'été. La grande pièce décorée des Saisons de Poussin et d'une image de Minerve ouvrait à chaque instant sa porte blanche. Avant de répondre à l'appel des armes, trente jeunes écrivains français venaient tour à tour prendre congé de leur jeunesse. Comme ils se penchaient avidement sur la rue, si grande, souvenez-vous, si sobre de paroles, où l'on suivait les premiers soldats dans un silence religieux, les yeux parlant, à défaut des lèvres, et disant la profonde amitié de chacun pour tous !

Critiques, romanciers, historiens, poètes, politiques, attaché chacun selon ses lumières aux commandements d'un ordre humain, classique et français, ils avaient prévu cette heure périlleuse. Parcourez la collection de leurs écrits : vous trouverez partout les desseins de l'Allemagne reconnus et dénoncés [1]. Ce retour du lettré à la patrie française, conseillé par l'enseignement d'un Lemaître ou d'un Barrès ou d'un Maurras, nous disions aussi d'un Anatole France, ce mariage dont Bourget a parlé, de l'intelligence et du patriotisme, était ici chose accomplie et parfaite. Passion mai-

1. Les idées politiques de Gilbert et de ses amis étaient fonctions du péril allemand. Il parle en mai 1913, *du tonnerre de la mobilisation générale* (p. 245 du t. II). Se ressouvenant d'une pièce de MM. Bertaut et Séché où l'invasion de la France opérait une révolution sentimentale dans l'esprit d'un déserteur pacifiste, Gilbert souhaitait à la même époque « qu'on la reprit dans tous les théâtres de Paris, en cas de péril imminent ». En 1912, voyant l'uniforme ennemi sur la scène, il avait pris soin d'observer que le public « plutôt que de se gausser de la rudesse teutonne, avait paru davantage se soucier d'une discipline si exactement observée (t. II, p. 121) ». Et il adjurait les Français de redouter l'organisation de l'Etat-Major allemand (p. 204, t. II). On trouvera d'autres textes dans ce recueil, je tiens à signaler celui de la page 476, du tome I. A quelqu'un qui mettait en avant l'un de ces prétendus empêchements financiers dont l'expérience a fait voir le peu qu'ils valaient, il répondait : « Consultez donc une carte d'Europe ». Ce modèle de raisonnement prophétique est de 1908.

tresse de mes amis, le patriotisme ne les a pas empêchés, comme on l'a vu, dans ces domaines de la haute culture où ils avaient charge de se mouvoir. — Le seul mot de raison les faisait tressaillir [1].

La déesse, qu'avant de ceindre les armes ils sont venus considérer une dernière fois, tend sa main ouverte dans un mouvement où nous avions toujours vu l'esprit de bon accueil de la maison et la vraie fin des querelles que nous faisions à nos contemporains. Hélas ! n'était-ce pas encore un autre présage ? Et par sa divine main, vide de la fière statuette qu'elle avait dû porter aux jours réels de sa gloire, ne voulait-elle pas signifier que les meilleurs des regards levés vers elle seraient refermés avant le temps de la victoire ?

La *Revue critique des idées* porte aujourd'hui quatorze deuils, dix-sept couronnes. Quatorze de nos amis ont été frappés à mort, les armes à la main ; trois ont disparu, suivis de notre invincible espérance. Les survivants voudront honorer leur œuvre et leur personne, disant en même temps que les mérites singuliers de chacun ce que lui doit l'œuvre commune. Il faut souhaiter que les monuments particuliers qui pourront être élevés portent gravée, sur le seuil, toute la liste héroïque, pour réunir dans les mémoires, et s'il se peut dans la renommée des plus heureux, ceux qui furent unis dans la vie et dans la mort. — Chronologiquement :

TUÉS A L'ENNEMI :

— Maurice Luthard : le 18 août 1914, en Lorraine, « avec le plus beau mépris du danger. »

— Germain Belmont (Charles Deschars), aux armées de première ligne sur sa demande : blessé le 22 août 1914, assassiné le 23 à l'ambulance, par un sous-officier allemand, comme il s'efforçait d'empêcher le massacre des autres blessés.

1. Henri Brémond. *De quelques jeunes écrivains morts pour la France* ; dans le *Correspondant* du 10 novembre 1915.

— Robert Cernay (Robert de Fréville de Lorme) : le 1er septembre 1914.

— Gustave Valmont : le 6 septembre 1914, à la bataille de la Marne.

— Pierre Gilbert : le 8 septembre 1914, à la bataille de la Marne.

— Alfred de la Barre de Nanteuil, lieutenant de vaisseau, à la brigade de l'Yser sur sa demande : mortellement blessé le 10 novembre 1914 à Dixmude.

— Charles Benoit : le 28 décembre 1914, en s'exposant aux créneaux, « pour mieux viser ».

— Marcel Drouet, secrétaire de la rédaction aux *Marches de l'Est* : le 4 janvier 1915, à Consenvoye, devant Verdun.

— Lionel des Rieux, sur la ligne de feu à sa demande : le 27 février 1915, à l'assaut de Malancourt.

— Prosper Henri Devos, le jeune romancier belge : blessé et fait prisonnier sur l'Yser, mort dans un lazaret allemand.

— Jean-Marc Bernard, engagé volontaire : le 4 juillet 1915, à la victoire de Carency, « d'une balle au front ».

— Joseph de Bonne : le 25 septembre 1915, à la tête de sa section.

— Jean d'Aulon (commandant Paul de Mougins-Roquefort), notre doyen : apprenant la mort de son frère Albert, tué à l'attaque de Fontenoy, il avait demandé à servir en première ligne. Blessé au combat de Vauquois il reste volontairement sur le champ de bataille ; étendu sur une civière, il continuait d'encourager ses hommes lorsqu'un éclat d'obus l'atteignit mortellement.

— Raoul Monier, engagé volontaire : le 4 juillet 1916, devant Thiaumont, un an, jour par jour, après le poète Jean-Marc Bernard. De juillet à septembre 1915, il avait tué de sa main trois Allemands, vengeant la mort de son ami.

DISPARUS :

— André du Fresnois : en septembre 1914, au combat de Courbessaux.

— Henry Cellerier : le 27 septembre 1914, à l'assaut de Montauban-sur-Somme.

— Pierre Rousselot, de la Compagnie de Jésus : blessé et fait prisonnier le 23 avril 1915. Son dernier mot, en partant pour essayer l'*impossible*, à son compagnon d'armes hésitant : « Moi, j'obéis [1]. »

Quand nous préparions les pages de couverture de la Revue, qui nous aurait dit, ami Longnon, que nous aurions un jour à dresser un tel « sommaire » ?

II

J'ai vu Pierre Gilbert pour la dernière fois, ce dimanche 2 août, premier jour de la mobilisation. — Je me souviens que nous avions rédigé la veille un avertissement aux lecteurs de la *Revue Critique*, qui cessait de paraître. Celui qui tenait la plume n'avait pu retenir un cri :

1 Je dois exprimer aussi l'hommage des survivants à Léon de Montesquiou, notre aîné admirable, tombé en 1915 dans l'offensive de Champagne à l'assaut d'une mitrailleuse; à Paul Acker, notre hôte, Alsacien mort en Alsace, en service commandé ; à Alfred Gabourdès, notre correspondant de Nîmes, qui, sans avoir écrit à la *Revue* se plaisait à la répandre ; à Michel Psichari, Jean Ariès, Pierre Soreau, que leur âge, leurs amitiés, les idées embrassées avant de mourir, désignaient pour être des nôtres; à Octave de Barral, à Henri Lagrange. Des malentendus avaient séparé de nous ces deux derniers : leurs noms ne pouvaient manquer ici. — Le compte des blessures, des croix et des galons gagnés sous le feu, sera fait un jour.

— *Vive la France !*

Mais Gilbert d'effacer la dernière ligne :

— Quelle idée ! Cela va de soi...

Sévérité un peu mystérieuse, peut-être excessive, qui s'explique chez l'écrivain par une extrême pureté du goût, chez l'homme par un pouvoir de dévouement, même par un élan physique qui n'ont plus besoin, pour trouver leur perfection, que d'être contenus.

Il paraissait tel que tous les jours, simple, cordial et grave. Il fallait savoir lire dans ses yeux pour y discerner la nuance de nos communes alarmes. Il allait et venait avec cette fine bonhomie qu'il avait, comme un bon maître de maison. Son beau visage pâle, mais non plus pâle, il est debout contre les rayons de ses livres ou devant sa petite table à écrire. Il parle et, comme par dessein, il évitait « les grands sujets ». Je me rappelle que, sa cantine ouverte, il loua notre équipement militaire, plutôt par un mouvement de confiance vrai que dans un parti pris d'optimisme. Vous souvenez-vous de quels yeux les plus jeunes cherchaient l'affiche blanche sur les murs pour courir à la gare de l'Est au premier signal ? Et comment tous les brodequins étaient prêts, et toutes les chevelures coupées ? — Pourquoi taire ces humbles marques de l'héroïque disposition des âmes ? Pierre Gilbert a beau faire, un rayonnement trahit l'ardeur de la sienne et découvre à chaque instant le foyer caché, ce *cœur de feu* qui l'habite... Jeune homme rasé, d'un profil si pur et si viril qu'on le verrait dessiné sous le casque romain, dans le moment qu'il souriait à ses hôtes, il élevait dans son cœur une prière à la « déesse France. »

*
* *

Les lettres de son capitaine et du porte-drapeau son ami [1], qui nous retracent sa courte carrière aux armées, montrent

1. Le capitaine Lapadu-Hargues et le lieutenant Calvet. Tous les passages

d'abord le gentil et droit compagnon que chacun voyait revenir avec joie. Et puis le chef né. Sa seule présence est animatrice ; autour de sa personne la confiance gagne et répand sa contagion.

Officier de complément, Gilbert avait été mis hors cadre en raison de ses fonctions au ministère de la guerre, mais il avait demandé et obtenu, dès 1911, d'être réintégré dans son grade. « Le sublime appel du 2 août, écrira Charles Maurras, qui brisa une vie d'amour, lui révéla combien le métal des armes avait été le premier aimant de son cœur [1]. » Tandis qu'à son dépôt d'Angoulême, il redemandait à partir,

entre guillemets qui vont suivre ayant trait aux faits d'armes et à la mort de Gilbert sont tirés des lettres de ces deux officiers. Le lieutenant Calvet est mort aussi au champ d'honneur.

1. Hommage à Pierre Gilbert. *Bulletin des Écrivains*, janvier 1915. — Le départ de Gilbert comme officier et dès les premiers jours peut donc être assimilé à un engagement volontaire. Même assimilation pour Germain Belmont (Deschars). Conseiller de notre commerce extérieur en Allemagne, officier d'Etat-major, il passait, à sa demande, dans une troupe combattante. Le jour qu'il sera question de rédiger un traité de paix, l'État français cherchera peut-être son conseiller du commerce extérieur, dont il se trouvera avoir besoin. Simples soldats, Jean-Marc Bernard et Raoul Monier étaient l'un et l'autre engagés volontaires pour la durée de la guerre. Engagé volontaire encore, Louis Thomas, qui a gagné tous ses galons sur la ligne de bataille. J'en sais un autre, que je ne nommerai pas et dont la réponse au conseil de révision qui le récupérait, équivaut à un engagement volontaire. Lorsque la guerre éclata, dix de nos amis étaient déjà officiers de réserve ou sous-officiers, les plus jeunes avec brevet de chef de section. Je dédie cette note à M. Henri Barbusse, dont j'ouvre le livre, qui est d'un méchant petit élève des naturalistes ayant ouï-dire quelque chose du symbolisme : « Nous sommes des soldats combattants, nous autres, et il n'y a presque pas d'intellectuels, d'artistes ou de riches, qui, pendant cette guerre, auront risqué leurs figures aux créneaux, sinon en passant, *sous le kèpi galonné.* » La *ficelle* d'or, cette pauvre auréole sur ces jeunes têtes, les paye sans doute de tout leur précieux sang ! C'est (littéralement) aux créneaux que l'intellectuel Charles Benoît a été tué, comme pour faire honte à l'auteur du *Feu* de son injurieuse image. — M. Barbusse n'a-t-il jamais tenu dans ses mains le *Bulletin des Écrivains* ? Ignore-t-il les listes de l'Ecole de droit, de l'Ecole Normale ? A-t-il jamais demandé à Me Chenu celle du barreau ? Sait-il qu'une seule grande école libre compte à cette date mille de ses anciens élèves tués à l'ennemi ? — On se prend à donner un sens nouveau à la *Chanson de Roland* : « Vingt mille bacheliers, tous Français de France... »

une voix intérieure l'a-t-elle averti de se préparer, lui, parmi les autres ? Il existe un portrait qui semble dire cette attente mystique. Encore mincie par un sévère uniforme tout à l'ordonnance, la grande silhouette se dresse contre un ciel gris et l'ombre accuse les plans du visage pensif. Jamais ne vous sera présentée plus belle image de soldat. L'esprit a parcouru toutes les étapes du sacrifice et sur la dernière vous voyez quel regard a posé.

Le 31 août, le lieutenant Pierre Gilbert Crabos se bat aux Alleux, près Vouziers. Poussant « aussi loin que possible la limite du sang-froid et de l'abnégation », il y gagne, selon la belle formule des rites militaires, « l'admiration de ses chefs, de ses amis et de ses hommes. » Il avait mené sa section à la conquête d'un petit bois et l'y avait maintenue « par son énergie calme et réconfortante. » Les deux épithètes le font reconnaître. Il avait reçu plusieurs fois l'ordre de se retirer et s'y était rendu parce qu'en s'éloignant du danger, il assurait le succès d'un mouvement général. Son capitaine va le proposer pour la Croix d'honneur. La Gloire élevait ses couronnes sur le front du bel obstiné.

En marche et dans la poussière de la route, dans les pauses du combat et sous le feu, le lieutenant Gilbert ne pouvait pas ne pas philosopher. Personne n'a mieux discerné que cet amoureux d'histoire l'inédit des événements, cet inconnu que chaque soleil nouveau apporte au monde[1]. Il supputait l'avenir de cette guerre des nations où les peuples d'Europe entraîneraient au feu des batailles les hommes des cinq continents[2]. La portée de nos premières défaites lui échappait-elle, et par conséquent celle de la manœuvre rédemptrice à laquelle il allait participer ? Bien que porté, je crois, par son travail des trente derniers mois au minis-

1. « Le mystérieux lendemain que prépare chaque jour l'industrie inquiète des hommes. » (Gilbert, t. I, p. 48).

2. « L'Amérique a pu se développer à l'abri... tout de même l'heure est venue pour elle de ceindre la cuirasse et l'épée. » (Gilbert, t. I, p. 524).

tère de la guerre à s'exagérer le succès de notre effort tardif, il était pourtant de force à prévoir en même temps nos revers de Belgique et qu'un miracle opérerait. — En outre, il songeait à *Fabrice*, qui n'avait vu qu'un coin de la bataille.

Depuis le 5 septembre le 107e de ligne luttait nuit et jour au sud de Vitry-le-François. Nous reprenions et perdions tour à tour les bois de Courdemanges. Nous gardions Chatelraoult. Le matin du 8, l'action redouble, les Allemands se multipliant contre le village où les Français résistaient « coûte que coûte ». Déjà deux de nos bataillons ont été si éprouvés qu'ils oscillent sur la position, quand l'ennemi occupe soudain à l'est de Courdemanges le bois de Montilleux, dont un saillant menace désormais le nord de Chatelraoult. Deux compagnies restées en réserve vont essayer de rétablir le combat. A Gilbert « le redoutable honneur d'éclairer la marche. »

Il va, cent mètres en avant, — « bravement, selon son habitude ». Avez-vous observé combien ce style militaire, aux tours presque invariables, louait mieux qu'aucun autre ? Au détour du chemin la fusillade, partie des tas de planches de la lisière, où l'Allemand s'est retranché, arrête la petite troupe, en abat cinq, obligeant le chef à faire coucher les deux ou trois autres. Lui ne met qu'un genou en terre : ses amis iront un jour reconnaître la place. La première section à sa hauteur, il se relève soudain et, se tournant à demi, il la jette à l'assaut. — Il est beau et bien qu'il ait été frappé plutôt dans ce mouvement du bras levé pour commander.

Ses hommes, que sa chute avait interdits, se relèveront sous le feu pour le saluer une dernière fois tandis qu'on l'emportait, et puis ils couraient le venger, enlevant le bois où l'ennemi ne put tenir devant la furie de leur attaque. Le soir, la compagnie était réduite à quatre-vingts hommes. Le lendemain, 9 septembre, à quatre heures de l'après-midi, un général débouchait dans une plaine à la tête d'une division,

emportant le dernier avantage sur un point de l'immense front invaincu.

Le poumon traversé, Gilbert survécut une demi-heure à sa blessure. Interrogé, supplié, il rouvre ses yeux :

— Mon cher ami... tu sais...

Reconnaissons-le à cet appel à l'amitié, et que chacun de nous lui réponde. Il poursuit, parlant au passé, avec une clairvoyance et une douceur qui déchirent.

— Ma France, je l'aimais bien... et ma femme, tu lui diras.

Il mesure le sacrifice, pour le confirmer avec une grâce exquise, d'autant plus touchante que le premier mot, cet adjectif — *ma* France — exprimant passionnément une possession qui lui échappe n'est pas dans sa manière habituelle, surtout nerveuse et forte, et qu'il se peut que les siens y reconnaissent une inflexion de l'enfance. Les témoins de sa mort ont écrit qu'elle a été « d'un soldat qui regarde le danger, le *connaît* et ne le craint pas. »

Il repose au cimetière d'Arzillières (Marne).

*
* *

Le 25 juillet 1914, dans son dernier écrit, placé en tête de ce recueil, comme un second portrait, où le lecteur trouvera en même temps que les dernières fleurs épanouies de son talent, l'accord d'une grande intelligence libre et d'une grande âme, Gilbert citait en frémissant cette phrase du Prince de Ligne que Charles Maurras a le premier reproduite après la mort de notre ami :

— *Enfin que l'enthousiasme monte vos têtes* [1]...

Des jeunes gens l'ont recueillie comme son testament et, l'apprenant par cœur dans la tranchée, ils l'ont récitée sous les balles, en mémoire de lui. — Election au champ d'honneur d'un jeune maître par de plus jeunes disciples.

1. *Anecdotes du Prince de Ligne*, p. 29, t. I.

On croit pourtant sentir en lui, dans les derniers jours de sa vie, des sentiments qui passent l'exhortation du gentilhomme ancien. Figure idéale de la France, histoire et sol sacrés, toutes les réalités et tous les signes de la patrie, souffle religieux aussi, se conjuguaient en lui avec les souvenirs et l'espérance du jeune foyer. Cette guerre où il est question de sauver la civilisation la plus complexe et nuancée a dû pourtant faire jour à un sublime d'une simplicité élémentaire. Par un retour aux anciens âges, ce sont des pères, des époux, des fils, des frères, qui défendaient la terre et la maison. Un capitaine Coignet aussi bien qu'un Prince de Ligne, s'ils tombaient au champ d'honneur, accomplissaient leur destinée. Mais eux ? C'est leur destinée même, si l'on peut ainsi rêver, qui a été comme détournée et soudain résolue.

Ce jeune homme de trente ans aurait paru au premier rang ailleurs et plus longtemps que sur un front de bataille. Il avait à servir hautement l'Etat et les Lettres : l'œuvre interrompue annonçait l'avenir [1].

III

Pierre Gilbert Crabos est né à Paris en 1884, le 14 juin : on veut que ce soient des astres décevants... Ses parents gardent mémoire d'un enfant enjoué, robuste, et qui se

1. Après la mort de Paul Drouot, et rappelant toutes les autres (dans le *Divan* de février 1916), Jean Louis Vaudoyer et Emile Henriot observaient que cette guerre « jette sous les balles et dans la mort des penseurs, des artistes, des poètes, qu'eussent épargnés toutes les autres guerres d'autrefois». La France en a disposé parce qu'elle avait besoin d'illustres exemples et qu'avec tous les peuples de la moderne Europe elle se trouvait obligée même à ce dernier sacrifice par l'irrémédiable entraînement d'une erreur capitale touchant l'égalité de tous les hommes entre eux. D'autre part, ces artistes et ces intellectuels ont marché délibérément vers leur destin, parce qu'il était senti que jamais la France n'avait couru si grand péril.

plaisait à méditer. J'envie ceux qui ont des souvenirs de son enfance, mais je connais certaine petite princesse qui le fait revivre à l'âge où l'âme invente le monde. Enlevée de sa chaise curule pour être portée à l'autre coin de la chambre, elle ne dit mot, fronçant à peine le sourcil : arrivée à ces antipodes, elle parcourt du regard le nouvel univers et déjà sa forte petite main s'avance pour l'explorer. C'est le même examen et le même mouvement que Gilbert opposa toujours aux variations de la destinée.

Elève du lycée Henri IV, dont il soutient le bon renom à divers concours généraux, il couronna de fortes études par la licence ès-lettres, prise en Sorbonne en 1903, et prépara quelque temps l'École normale supérieure. Après ses parents, ses maitres, les premiers amis, il va connaitre les Autres : il a dix-neuf ans. Souvenons-nous.

Dans sa préface à l'ouvrage de Pierre Lasserre sur la démocratie athénienne, Charles Maurras écrivait : « Comme des leçons de Fustel, vous tirez un parti merveilleux de ce petit livre d'Aristote, lui aussi scellé dans les fondations de notre édifice[1]. En 1906, au premier semestre de l'Institut d'Action Française, celui d'entre nous qui enseignait le rudiment de l'Empirisme organisateur étudia très longuement ce manuel de la politique d'Athènes. » Gilbert était dans l'auditoire, et ceux qui l'y ont vu n'oublieront jamais cette statue de l'Attention. A peine est-il besoin que le maître de la politique nouvelle note les concordances : dans le texte ancien tout parait allusion. En ces salles souterraines des Sociétés savantes, si favorables à la pensée, aux monologues aussi d'un cœur dévoué, qu'on les a comparées aux catacombes, le jeune intellectuel nationaliste, anxieux de trouver réponse aux questions suspendues, recevait une méthode pour ordonner la science sociale et l'art politique.

Le même Maurras a montré un autre jour comment il en était venu à la restauration de l'État français pour avoir tant

1. *La Constitution d'Athènes.*

aimé les Lettres françaises et souhaité que la civilisation héritée de la Grèce et de Rome continuât de primer. Il sera toujours insignifiant de croire que les idées littéraires de notre école aient été commandées par nos conclusions politiques et, pour dire les choses grossièrement, que l'on se soit porté admirateur de Racine pour faire tressaillir les mânes de Louis XIV. Littéraires ou politiques, les doctrines ont seulement la même source, qui est un évident réalisme psychologique. Mais il est vrai que les nationalistes de la génération de Gilbert ont été immédiatement contraints de dévouer les forces de leur jeunesse à la réforme politique de la France.

Dans le désordre d'une crise inoubliable ils avaient vu l'État, constitué selon les principes de 1789, c'est-à-dire élu et partagé, désarmé pour se garder autant que pour garder le pays. Tenu par une faction, assiégé par d'autres, dévoré dans l'un et l'autre cas et au moins étranger à l'intérêt général [1], sa fin naturelle. Ils avaient vu, en dernier lieu, *la révolution dreyfusienne* forcer l'état (Georges Sorel) et *la quatrième république* déposséder la troisième (Charles Maurras).

En réponse à qui ne veut pas recevoir le patriotisme comme une cause initiale et réclame encore un principe antérieur, il serait aisé d'invoquer les services rendus par la France à la civilisation générale, tels qu'aucune nation actuelle n'a les mêmes titres à la reconnaissance du genre humain et, malgré tout, à sa confiance. Mais les hommes de la formation de Gilbert ne rougissent pas d'avouer qu'en ce qui les concerne ils n'ont pas senti l'obligation de fonder leur patriotisme en raison. « Une réalité sainte, la France », est la base, non discutée, de leur raisonnement, principe affectif dont toute leur politique sera déduite. Ils entendent, dira encore Gilbert « les voix de la France ». Il faut savoir comment il parlait « du respect religieux que tout homme porte à l'amour d'une mère » et le suivre lorsqu'il découvre,

1. Cette expression, si simple et vraie, qui même est menacée de devenir l'un des poncifs du vocabulaire politique contemporain, traduit l'une des distinctions essentielles de Maurras.

dans la vie d'une famille, *le principe, l'élément et l'excitateur du sentiment patriotique*. Parenté, « solidarité de chair comparable à ce phénomène qui rend une mère sensible et vulnérable encore dans la chair de sa chair. » Qu'y a-t-il au monde de plus chérissable que le « capital de sentiments serré dans les maisons » ?

Nous recevons en naissant, dit Gilbert, le dépôt de traditions qui rattachent notre œuvre à celle d'une longue suite de travailleurs. « Les âges s'accordent et se tiennent comme les anneaux d'une chaîne. S'il se commet des défaillances, la suite n'est pas interrompue ; *la génération qui suit la fautive rachète le mal d'un homme ou d'un âge* et, portant le poids du péché, accepte toutes les épreuves pour en réparer le dommage et en effacer jusqu'au souvenir. »

— Ce sacrifice d'une génération rédemptrice...

Il écrivait ainsi en 1906, croyant seulement résumer la pensée de Jules Lemaitre : sa parole a reçu du temps et du destin le prix d'un engagement solennel. Ancienne comme le monde, Gilbert exprime cette idée, le premier de son âge, le cœur tourné vers l'avenir incertain [1].

Cette génération qui devait répandre son plus beau sang n'exigea d'abord que le service de la France. Jamais régime populaire n'eut meilleure occasion de rallier à lui les bons esprits, même nés de familles hostiles. On a vu qu'il l'avait manquée. Populaire en apparence, secrètement oligarchique, sa constitution porte dans son sein une idéologie, l'irréductible ennemie de tout état politique, cet esprit de révolution qui a redéfait l'ordre français à mesure que la nature des choses, la volonté ou l'instinct des hommes en société tentait de le rétablir [2]. Les meilleurs des jeunes nationalistes, les plus clairvoyants, connurent dans cette expé-

1. *L'esprit classique et l'esprit français* (t. I, p. 171). — Les amis de Gilbert demandent que cette priorité magnifique lui soit reconnue.

2. Charles MAURRAS. *Trois idées politiques*. Note IV. *Chateaubriand et les idées révolutionnaires*.

rience l'impuissance en quelque sorte fondamentale de l'État français à la fin du XIXe siècle. Conservateurs mais de l'ordre, opportunistes encore moins [1], comprenant que leur dessein n'exigeait rien de moins que la réforme générale de l'esprit public, couronnée par une véritable révolution, ils s'attachèrent à la restauration de cet état, dont l'hérédité politique, historiquement définie, paraissait la première condition, nécessaire sinon suffisante [2]. Dans le mouvement contre-révolutionnaire prononcé par d'illustres aînés, ils formèrent comme une seconde vague.

C'est toute la vie de Pierre Gilbert, toute son œuvre, qui comprend une critique de la prétention démocratique d'une part, avec l'esquisse des conditions d'une renaissance politique, une théorie du classicisme d'autre part, les deux sujets sans cesse rapportés l'un à l'autre, et non pas traités systématiquement ni l'un ni l'autre, mais à l'occasion, suivant l'exemple divers d'un Rivarol, d'un Sainte-Beuve ou d'un Maurras.

*
* *

L'ardeur qui dévorait sa vie ne pouvait se satisfaire qu'en se propageant [3] ; par sa nature et par son degré, une telle activité a besoin d'une publicité fréquente, d'un organe pério-

1. On trouvera à la p. 487 du tome I une admirable analyse de la misère de l'homme d'Etat libéral ou radical *vivant au jour le jour, tempérant l'anarchie foncière de sa doctrine par des demi-mesures ou des concessions à l'esprit d'ordre que lui arrache la nécessité de vivre.*

2. Comme l'observait encore, ou déjà, Renan, par la coïncidence générale de l'intérêt public avec l'intérêt particulier d'un groupe de familles ou, préférablement, d'une seule. — Charles MAURRAS. *Enquête sur la monarchie.* Et Gilbert, notamment dans *Belle Jeunesse*, t. I, p. 354 et suiv. : le sentiment patriotique origine et cause : *a*) du nationalisme, *b*) logiquement, du nationalisme intégral (voir aussi la note de la p. 437, t. I et l'appendice, p. 402, t. II). Conçue comme le travail de l'intelligence sur cette donnée, la politique se tient aussi libre de l'esprit de système que de l'esprit de parti. Elle propose une somme des expériences du genre humain.

3. *Belle Jeunesse.* « Cette ardeur qui dévore la vie de milliers de jeunes royalistes » (t. I, p. 356).

dique. Gilbert, que ses aînés de l'*Action française* se plaisaient à recevoir à leur revue, puis à leur journal, fut, en 1908, des fondateurs de la *Revue Critique des idées et des livres*.

Je me souviens d'un après-midi de printemps que nous passâmes, partie sous les arbres du Cours la Reine, partie au Concours hippique. Si quelque Tête-Ronde a les yeux sur mon papier, qu'elle se rassure, daignant se rappeler que le hasard a de ces caprices : nous n'avions pas coutume de nous plier aux rendez-vous de la mode. De Notre-Dame à l'Arc de l'Etoile, nous avions en tête les belles lignes médianes de Paris, dont le dessin continuait d'onduler pour nous dans l'espace aérien, sous l'immense voûte de fer entrecroisé. Les beaux chevaux rivalisaient entre eux : nous n'allions pas jusqu'à compter leurs fautes, contents seulement que leur forme animée, le rythme du galop étouffé par un sol élastique, la succession des obstacles, composassent le fond d'une rêverie où notre jeunesse mêlait l'idée de la civilisation et de l'ordre aux sourires et aux fleurs, jusqu'aux parfums des dames. Notre amitié eut là son premier dialogue, qu'une parole après une autre avait amené à ce degré d'ouverture qui peut-être ne se retrouve plus, passé la vingt-cinquième année.

Gilbert n'a guère changé depuis ce jour ancien : son destin était, comme l'a dit Maurras, de figurer « dans la gloire de notre deuil, la jeunesse pure ». Regardez le portrait placé en tête de ce volume et qui est des derniers temps. Tel nous l'avons vu aller et venir, — partir, hélas ! — nous plaire, et se prodiguer pour une grande cause au cours de six années, si bien remplies « qu'elles peuvent compter pour davantage [1] ». Il agrée que ce champion du classicisme ait eu en partage, romantiquement (comme on pense) l'élégance [2] et la

1. Gilbert. *Belle Jeunesse* (t. I, p. 365).

2. Louis Thomas a connu Pierre Gilbert au lycée et l'a retrouvé dans Paris (*Le Divan*, mars 1917, *Souvenirs*). — L'élégance de Gilbert était véritable, dans sa personne plus que dans son vêtement. Il se mettait en règle

beauté. L'on a dit par jeu qu'il était satisfaisant de voir Enjolras bien penser [1]. Il faut signaler qu'un défaut de la photographie, cet éclair qui mord sur le front un peu de la chevelure ajoute à la ressemblance, en traduisant par hasard ce qui paraissait ne pas pouvoir être reproduit : la clarté, le rayonnement, la luminosité du visage. Les signes par où la personne physique trahit quelque chose du secret des êtres marquent sa volonté, sa force et son égalité d'âme, l'intelligence, le goût, l'ironie aussi et la bonté. N'êtes-vous pas frappé surtout de leur harmonie ?

La personne physique de Gilbert, l'autorité du regard et du pas, la voix même, cordiale et nette, ajoutaient au prestige de son talent. Plus d'une page qu'il a écrite était en même temps un acte. De toutes façons, il avait qualité pour engager en parlant plus que sa personne. Si bien que dans cinquante ans aucun esprit curieux des mouvements de sa génération ne pourra se passer de l'étudier. L'avenir recevra ses *Essais de Critique* comme l'un des plus rares et beaux monuments de la génération sacrifiée.

Il n'importe pas que l'ordre en soit épars : *la perfection est chose plus celée* [2].

*
* *

L'axe, et comme le feu central de son œuvre, est une juste et pressante idée de la nature humaine. Nulle supériorité ne

avec le bon et dernier usage de la mode la plus simple et, comme le héros de Stendhal, il n'y songeait plus. Thomas a bien vu l'énergie de Gilbert, mais il en exagère la tension. Il y avait dans sa force une aisance, une facilité, un bonheur qu'il faut voir et dire.

1. « Bien penser, répondrait Gilbert, ce n'est pas être bien pensant, mais raisonner avec correction. » *La Politique de Richelieu* (t. I, p. 64).

2. Pourquoi donc a-t-il négligé de recueillir en volume les parties réalisées de son œuvre ? Il préférait donner son temps et sa volonté au travail du lendemain. Une sorte de hâte, remarquable chez un être si pondéré, un obscur pressentiment, le poussait à élever chaque jour un nouveau monument pour décorer son précoce tombeau, jusqu'à raire ressembler son œuvre à quelque forêt où le souvenir et le pas sont retenus et guidés par les Cippes.

lui paraissait plus enviable que la connaissance de la vie. Il l'admire chez Stendhal, illuminant un monde fictif, et chez un Prince de Ligne, gentilhomme, militaire, homme du monde et jardinier [1]. Amateur d'âmes, si l'on veut, et de circonstances, dans la mesure où elles sont à l'homme des occasions, il se transporte dans le temps et l'espace : voyageur, biographe, critique, moraliste (lui qui n'avait pas trente ans), curieux [2], et fou de poésie, sur toutes choses psychologue, pour dire enfin le mot. Mais lui ne boudait point.

Le XIXe siècle français et européen a sans doute abusé d'une sorte de connaissance passive et désenchantée, même morose du cœur humain. Il y entrait du système, nos pères réalistes et naturalistes n'ayant pas su rompre avec les partis-pris romantiques. La psychologie littéraire avait gagné des rides. Pierre Gilbert lui restitue un front serein et ce sourire léger, parfois un peu cruel que l'on voit à plus d'une Minerve.

Il n'avait assurément qu'une petite confiance dans la bonté de la vie [3]. Les hommes ne lui paraissaient pas naturellement bons, comme le voulut ce Rousseau, à qui Gilbert se prend sans cesse comme au père du plus grand nombre de nos illusions. Et dans le monde qu'ils habitent, ils ne forment malheureusement pas deux camps tranchés : les Mauvais et les Bons. Sensible au jeu qu'ils y mènent, sous un ciel peu clément, les variations de notre cœur, les surprises de la destinée, nos relations avec la société des autres hommes, le tiennent émerveillé. Tel est sans doute le secret de son génie, ce sentiment de la vie humaine d'une exquise et poignante justesse [4]. Par là, il n'est jamais abstrait ni livresque.

1. Expressément tome I, p. 19.

2. Il lisait d'habitude et avec bonheur l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*.

3. *Anecdotes du Prince de Ligne* (t. I, p. 14). « La gaieté, l'éternelle jeunesse de ce prince dont la confiance dans la bonté de la vie était restreinte. »

4. Deux exemples seulement de la pénétration psychologique de Gil-

Connaissant l'âme et la chair en même temps que les livres des hommes, il donne ressemblance de portrait à tous ses personnages. La personne de Richelieu, la personne de Racine ou de Chateaubriand, ou de Jean-Jacques, la personne quelle qu'elle soit, illustre ou demi obscure, voire anonyme, revit dans ses analyses avec le battement du sang dans les veines. S'il parle d'un livre, il montre l'auteur (*ce mot parfait*, dira-t-il), d'une victoire, le vainqueur, d'une pensée, la tête un jour penchée. Il a considéré ou imaginé ce visage, tandis qu'une onde de sympathie colorait le sien propre.

Le plus constant reproche qu'il fasse aux romantiques et à leurs successeurs, jusqu'à M. Bataille, est d'avoir substitué un délire ou un autre à l'exacte connaissance des hommes [1]. Et par contre il ne se lasse pas d'éprouver ce qu'il faut bien nommer l'humanité des classiques. C'est ce que je prie M. Henri Brémond d'examiner encore. L'esprit classique anime cette *religion de Minerve* où il croit que nos vingt ans se sont d'abord et innocemment jetés. Il veut que ce symbole des réalités reconnues et coordonnées par l'esprit humain, à qui nous en appelions il est vrai avec une sorte d'âpreté, n'ait été pour nous qu'une folie de jeunesse, et l'idole de l'inexpérience. Mais croit-il aussi que les écoles nous aient

bert, deux observations souveraines. Examinant l'influence de Port Royal sur le génie de Racine, il observe à propos que l'infidélité du poète aux principes reçus de ses maitres ne suffit pas à trancher la question. « L'âme humaine, dit-il (t. I, p. 36), est un peu plus compliquée et secrète, et plus subtiles les influences morales : elles consistent en lentes modifications qui n'ont pas toujours pour effet de rapprocher le sujet du modèle. Pour plastique que soit l'âme humaine, elle est aussi douée ; et les influences extérieures composent avec sa loi propre. » Un autre jour, il recherche quels principes directeurs ont guidé l'éducation que Mme de Chartres donne à sa fille la Princesse de Clèves (t. I, p. 187). « Le bonheur réside pour elle dans une conformité de la destinée avec les sentiments. » A-t-on jamais mieux défini un devoir de l'éducateur, et le bonheur le plus accessible à la commune humanité ?

1. V. notamment *Anti-romantisme motivé*, t. I, p. 518 : « La passion de l'analyse personnelle, la précision psychologique, le réalisme moral, sont autant de mérites propres au classicisme, etc... ».

été épargnées ? A Gilbert sans doute plus qu'à d'autres, qui mettait ses premiers pas dans *la dritta via*, souriant avec indulgence ou mépris à toutes les bêtes étranges et tachetées qui faisaient les coquettes sur notre chemin. Admirez en lui les pressentiments d'une sagesse juvénile, que la leçon de chaque jour passé confirme et développe. Ne renversez pas le mouvement de sa pensée : il nomme classique cette concordance extrême de l'art et de la vie. — Minerve, disait-il, est d'abord femme et puis déesse.

*
* *

L'homme, au milieu du monde, n'a pas d'arme meilleure que l'intelligence. Si le seul mot de raison « fait tressaillir », pour comprendre et partager cette émotion il n'est que de considérer l'homme devant la nécessité de vivre et d'une part sa faiblesse naturelle, de l'autre l'efficacité de son génie.

Qu'il fût question d'un texte ou d'un système, d'un conte de Jules Lemaître ou d'une bataille navale sous un autre firmament, Gilbert s'attache à distinguer la part de l'intelligence, à définir ses voies. Et son effet. Car il est utilitaire, s'il faut le dire, utilitaire avec grâce, avec flamme et patience, avec un indicible désintéressement. Se gardant tout ensemble d'un sentiment routinier de la tradition [1], des lubies du pro-

1. Gilbert marquera toujours avec un soin extrême l'importance et les limites de l'idée de tradition dans le corps des doctrines issu du sentiment et de la volonté nationalistes. En commentant Jules Lemaître (t. I, p. 175) : « Il est encore raisonnable de se tourner vers le passé, si l'on nourrit une intention de moraliste, si l'on veut fouiller un peu le cœur de l'homme. Car c'est dans l'histoire que se connaît l'homme permanent, et elle nous offre un recueil d'expériences si étendu qu'il dépasse nos médiocres facultés. » Il avait déjà noté que « l'on peut bien demander au passé des sujets de rêves et de songeries, *puisqu'il offre par surcroît les conditions de notre action raisonnable.* » Comment cela ? Par la connaissance et la mise en œuvre de l'histoire « non badaude », de « l'histoire ordonnée, hiérarchisée » (P. 428, t. I). « Si deux situations historiques comportent des éléments communs, l'expérience de la situation antérieure permet d'appliquer aux éléments répétés la solution reconnue la meilleure (t. I, p. 504). » Quant aux éléments nouveaux, que la raison intervienne, et l'analogie : on procédera par tâtonnements.

gressisme, ou du fatalisme évolutionniste, il veut éveiller les initiatives de l'homme, aider même sa main, l'assurer dans le libre exercice d'un *art humain*.

Les propositions de son empirisme ne traduisent pas seulement des vues de l'esprit : elles répondent aux vœux d'une âme libérale. Gilbert disait que pour se plaire à Stendhal « il faut tenir la vie comme un navire tient le flot ». Lui-même, bon joueur d'échecs et contemplateur du ciel étoilé, passait d'un jeu à l'autre du même cœur régulier. Quand il a bien remâché le sel amer de la vie; un homme ainsi muni n'a garde de s'abandonner. Il accède à ce stade supérieur du pessimisme où l'action n'est pas ralentie, mais stimulée. Gilbert à sa manière, que M. Brémond a qualifié de tonique, a plusieurs fois exprimé cette résolution du cœur humain envahi par les incertitudes et les contrariétés et qui distille pour en colorer les actions quotidiennes les couleurs de l'optimisme [1]. Cette singulière domination de soi, les Muses l'auront bien récompensée.

Sans cesse préoccupés de l'expression du monde physique par les arts, avons-nous un sentiment des choses plus vif, plus dangereux aussi, que celui qui s'exprime dans la *Psyché* de La Fontaine, dans certaines lettres de Madame de Sévigné ou même dans cette méditation de Partenitza, du Prince de Ligne, objet de son admiration ? Gilbert nous demande de ne pas nous en laisser déborder, et pour nous assurer les plaisirs que goûtait le Prince devant les

1. *Les idées dramatiques et l'œuvre de M. Albert Guinon* (t. II, 342). « Un grand dégoût muet n'exclut ni l'enthousiasme, ni la joie, ni même la charité. L'esprit et l'âme ont des sujets de délectation dans le monde le plus contrefait. Car dès que l'esprit découvre ce point de vue que ce qui est le mieux du monde, puisqu'il n'y a pas à souhaiter mieux, l'âme sent qu'elle trouve son assiette, et la main touche un point d'appui pour glisser son levier. » Dans le même esprit, il louait « la courageuse résistance de l'homme aux pressions de la fatalité » (t. I, p. 127). « Une œuvre, même pénétrée du plus noir pessimisme, peut renfermer de hautes vertus d'excitation, à condition d'opposer à l'universelle calamité le front, le muscle ou le crachat de l'homme qui ne se rend pas. »

beautés de la planète Terre, dans cet enivrement que la lucidité de l'esprit accélérait encore, il le nomme *le sentiment magistral de la nature*. L'expression ne mérite-t-elle pas d'être gardée et préférée désormais, pour redire ce qu'elle dit ?

L'épithète qu'elle contient fait voir comment l'intellectualiste Gilbert entendait qu'assiégé par la foule des formes extérieures et de ses sensations, l'homme assurât la liberté de ses actions. « La sensibilité, dira-t-il, n'émeut pas, elle est émue. Pour émouvoir, pour agir et non plus seulement pour pâtir, il faut un art, c'est-à-dire des moyens, des méthodes et tout une mise en œuvre dont *la seule raison dispose*. » Sa misère relative, il n'est certes pas vain de la rappeler. Par la défense et l'illustration qu'il en poursuit, Gilbert montre qu'elle est sans prix dans le domaine des actions et des œuvres.

Est-il possible d'opposer aucune objection à cet intellectualisme, à ce rationalisme si l'on veut, ni de lui reprocher aucun excès, si l'on refuse ce nom aux éclats de la jeunesse et du talent ? Sa portée métaphysique même n'est pas en cause, Gilbert réservant le point. Le temps n'est plus que tout jeune écrivain se croyait tenu de produire avec éclat un nouveau système du monde, surtout bien original. Un chrétien aussi louera Gilbert d'en appeler à la raison et de s'efforcer par là vers le plus haut degré de perfection, même morale, qui soit humainement possible. Car telle est, en fin d'analyse, l'aspiration d'un esprit, où réalisme psychologique et intellectualisme se parfont pour dicter — un jour, cette remarque, « la dialectique est aussi indispensable à l'exaltation et à la perfection du sentiment qu'à la connaissance du devoir », — un autre : « Comprendra-t-on enfin que l'intelligence peut être un devoir moral ? »

*
* *

Le stendhalien Henri Martineau témoigne qu'il n'a jamais rencontré si pénétrante analyse du style de Beyle, ni meil-

leures définitions du style qu'en lisant Gilbert. Celui-ci pensait que certaine correction étant de décence, il n'y a de style que d'un homme. Définition répétée, qu'il ose reprendre en toutes lettres sachant lui rendre une grâce nouvelle [1].

Cette condition remplie, il en attendait des miracles, allant jusqu'à autoriser les effets les plus contrastés, possibles justement quand la personne de l'auteur se prononce et relie « aux grandes profondeurs ce qui à la surface s'oppose. » Sensible au mouvement du discours, à sa qualité, à sa convenance, à son inexprimable réussite, il fera bon marché des négligences ou des répétitions d'un Stendhal pour admirer « cet étonnant prestige de style qui exténue à dessein le mot, le rend impalpable et comme invisible, *atome de feu qui dévore tout écran entre la chose et la sensation.* » Il se plait à distinguer le ton des écrivains qu'il aime, ce qu'ils ont chacun de propre et d'irréductible, qui constitue leur style et où quelque chose demeure du son même de leur voix. Il attendait que le goût contemporain eût « recouvré assez de libre ingénuité » pour se déprendre de certain *beau style*, « conception toute scolaire qui, après nous être venue de Chateaubriand, s'est encore un peu plus raidie, grâce à Flaubert. » Il aimait mieux Saint-Simon. Encore plus Racine. — *La tragédie n'a pas proprement pour objectif de représenter le malheur : elle n'est pas purement action et drame ; elle est surtout poésie, parole, voix de l'âme ; son essence c'est le dialogue qui exprime tout ce que l'excès du malheur peut arracher au cœur de l'homme. Elle traduit l'homme transfiguré et transporté par l'infortune ; elle surprend l'éclair jaillissant du choc de deux âmes orageuses, sous la menace d'un ciel d'airain.*

Voilà comme il parle lui-même : rigueur de l'analyse, ouverture et chaleur du cœur, vue soudaine de la destinée. A-t-on jamais mieux légitimé la forme de la tragédie française,

1. *Plaidoyer pour Emma Rouault, femme Bovary* (t. I, p. 115). « Le style, c'est l'homme. Et cet ancien : Thucydide d'Athènes a composé ce récit de la guerre du Péloponèse ».

où l'art même échoue, s'il n'est conduit par le génie ? Gilbert consent que chaque mot précipite le cours du sang, à condition qu'il apporte à l'esprit plus de lumière. Il procède par élucidations. Le moment venu de conclure ou d'affirmer le ton s'est élevé par une juste gradation. Parfois, comme pour ne pas finir sur un point d'orgue, ajoutant encore une phrase, où chaque mot pris dans sa force joue comme un muscle, il ramasse sa pensée entière dans un seul mouvement.

Après Charles Maurras, qui a parlé du « ressort souple et dur de son talent » et comme Henry Brémond qui a loué son style d'acier, tous les connaisseurs aimeront son langage. Aucun procédé particulier, nulle surcharge, çà et là quelque coquetterie de bon aloi. D'une dignité sans pompe, d'une émotion retenue et communicative (personne n'a mieux senti et dit « le sérieux de la vie et de la mort », et il est nourri du lait de Rome), nombreux, divers et rapide, Gilbert est souvent d'une mâle gaieté, dont le souvenir désespère, lorsqu'il nous semble, les yeux sur la page imprimée, entendre son rire [1].

1. Comparez dans une même lecture les pages de *Belle Jeunesse* (ce chapitre inestimable, cette confidence unique) ou la conclusion des *Paysans* (p. 433) et *la Vie de M. Scribe, homme heureux*. La merveille c'est que l'on sente partout la même main. Voyez aussi la querelle qu'il fait à M. Faguet au sujet des Institutions et du Caractère de la France, et l'impayable grâce d'une argumentation pourtant en forme. C'est aussi Gilbert qui disait : feu M. Ernest Charles. Et lui qui, interrompant Rémy de Gourmont, écrivait : « Mais, homme d'esprit... » Reportez-vous au temps que Gourmont régnait dans sa gloire pour sentir l'effet de ce vocatif. — « Gilbert, dit Henri Brémond, a un style d'acier, où manquent certes le *molle* et le *facetum*... » Pourtant ! — « L'air qu'on y respire avertit le voyageur de la clémence du ciel, elle-même annonciatrice de la douceur des mœurs. On attend que la vie soit facile, épanouie, expansive avec légèreté » (Gilbert, t. I, p. 402). Et encore : « Pâques, avril et mai, saison tiède où les désirs après les cloches passent les monts et tendent vers les pays heureux où l'on dit que la vie est belle. Après la montée, la joie de découvrir la fertile vallée, la ville opulente et superbe qui s'étend dans la plaine. Le plaisir sans nulle angoisse de descendre, comme en plein ciel, vers les fruits d'or qui s'offrent sous la main. Léger gonflement d'amour infini au premier souffle tiède qui vous touche à la face... » (t. II, p. 400). Et j'étais embarrassé de choisir...

D'une exigeante finesse, il cherche la vérité même surprenante. Il y gagne d'aventure des airs de paradoxe et plus souvent un accent jovial et tranchant, le même dans sa parole écrite que sur sa bouche. C'est d'ordinaire lorsqu'il prend d'assaut l'adversaire, assénant sur son front étonné, qualificatifs, épithètes et affirmations. Et lorsque le pauvre homme est pantois, que le lecteur impartial commence à sourciller, Gilbert de développer avec sérénité la longue suite des loyaux arguments. Il lui arrivait d'ailleurs d'avoir affaire à qui ne méritait que d'être moqué. Dans le cas contraire, une inflexion de voix, un sourire, je ne sais, avertissaient tout le monde et l'intéressé, s'il était honnête homme. Imaginez Alceste, ayant banni sa misanthropie comme un enfantillage et ne gardant qu'une rudesse ouverte, une rondeur expéditive et pratique.

*
* *

Les amis de Gilbert prient leurs aînés d'oser dire le prix de son œuvre et de nous aider à répandre plus vite son nom. Anxieux de ne rien laisser hasarder à l'amitié je le relis. Si bien que c'est en quelque sorte contraint par l'évidence, et comme gêné (quiconque a eu une fois un ami me comprendra), que je me suis résolu à montrer sa place au premier rang. En portant la lumière sur certains points, particuliers ou généraux, il enrichissait la doctrine politique. Ecoutez-le seulement lorsqu'il dit : « Belliqueux et liant, en cuirasse ou en robe, Richelieu nous avertit que la paix est le terme et le but de la guerre ou de la négociation, mais que c'est toujours la force qui en décide. » C'est ainsi que Gilbert savait parler en 1911 aux Français de 1918. — « Esprit capable, dira Maurras, d'ouvrir la voie et de l'aplanir. »

Admirateur fervent de Maurras et de Lasserre, et tandis qu'il suit les mêmes voies, il trouve à dire sans imiter, dont il avait horreur. Il a un Racine, un Boileau, il a un

Prince de Ligne, un Marivaux, il a un Stendhal et un Flaubert, qui ajoutent au trésor de commentaires, honneur de la critique moderne. Et il a un Lemaître, un France, un Barrès, un Maurras, un Daudet [1], un Guinon, — sur l'autre mur, un Bataille, un Bernstein. Il a une Princesse de Clèves, en même temps qu'une *Sapho* parisienne une *Iphigénie* de Moréas, dont il ne craint pas de dire qu'il est plus grand poète lyrique qu'Euripide. L'on verra combien ses *Essais* apportent à notre histoire littéraire d'illustrations et d'éclaircissements à retenir. Pour ne donner qu'un exemple, peut-être ingrat, on n'imagine pas que son Boileau ne devienne pas classique, j'ose dire dans tous les sens du mot. Au deuxième centenaire de sa mort, reprenant d'abord la position de Sainte-Beuve (Boileau personnage et autorité plus considérable que son œuvre) il s'avance par un parallèle de l'homme et de l'auteur et pénètre dans les *Epîtres* plus avant qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

Vivant dans le commerce quotidien des grandes œuvres il a connu plus d'une fois cette fortune, revisant un jour un jugement de Sainte-Beuve sur Marivaux, donnant de nouvelles versions des caractères de Racine, cherchant partout le vrai, sans affectation.

Sa Bérénice pourtant a été contestée. Il jugeait l'essence de ce drame moins politique qu'il ne semble. Si même Rome n'agissait pas sur les deux amants, « avec la dureté infrangible de ses lois » ils se déchireraient encore et se porteraient leurs coups, tirant leur aigreur et leur désespoir de leur misérable cœur d'homme. Position subtile dont il ne parvient pas tout à fait à convaincre le lecteur. Il y serait revenu... Mais comment a-t-il osé nommer Corneille un *curieux* dramaturge ? [2] Le fond de sa pensée n'est pas douteux, il ne voudrait retrancher aucune partie du trinôme

1. Ya-t-il un autre portrait de Daudet ? — « *La satire de Daudet, ambigu de pamphlet et de chanson...* » (t. I, p. 290 et suiv.).

2. *Le caractère de Bérénice*, t. II, p. 28 ; *Nicomède*, t. II, p. 10.

Corneille, Molière, Racine. L'épithète se référait à ses propres pensées, à tout ce que Corneille a de rare et d'unique, en effet, et qu'il aurait dit un jour curieusement. Il ne détestait pas d'annoncer ainsi, presque mystérieusement, une intention profonde, en remettant de l'expliquer, avec une grâce cavalière.

Le grand débat sur Flaubert a commencé de cette manière par la déclaration la plus abrupte. Manquant alors aux règles de la composition classique, Gilbert voulait-il un peu secouer le lecteur moderne, distrait et somnolant entre les piles de papier ? Lorsque tout le monde se récria, il découvrit, faisant l'étonné, de puissantes batteries. Il dit que Flaubert n'avait pas réussi à fondre *en un même caractère* les deux âmes de Mme Bovary, la romanesque sentimentale et la lionne de province. Le point démontré, il était prouvé que Flaubert avait manqué son chef-d'œuvre. Il disait aussi (sur pièces) que Flaubert l'avait mal écrit, et, dans un grand mouvement d'honnêteté juvénile, prêtant à l'héroïne plus de vie qu'elle n'en eut jamais, il entreprit de la défendre contre cette fatalité artificielle dont l'accablait l'auteur de ses jours.

Les livres de cette école tâchent à signifier par une accumulation de petits faits et de circonstances (que l'auteur est toujours libre d'inventer), le morne écoulement des choses et la tristesse de l'univers : par où ils pensent attraper une profondeur philosophique ; mais c'est moins la salubre amertume d'hommes ayant éprouvé la vie, bonne et mauvaise, qu'un étonnement d'adolescent et d'enfant riche. La critique du procédé conduisit Gilbert à étudier toute la poétique naturaliste et réaliste comme il avait fait de la poétique classique, jugeant Boileau et son effort de connaissance sentimentale.

Et s'il est difficile de le réfuter à fond, le contradicteur pourrait peut-être reprendre tel ou tel argument secondaire. Un léger excès a plu deux ou trois fois à Gilbert, pour défendre ses positions *en avant*. — L'aveu ne m'en

coûte pas. La passion du Beau le mettait debout, comme pour dégaîner.

Ouvrez avec une attention redoublée le livre de mon ami à la page qu'il nomme Charles Péguy, lui-même commentant Racine.

La pensée de Péguy irrita souvent Gilbert pour qui l'obligation de raisonner juste, en enchaînant, était pour ainsi dire d'ordre moral. Le livre que voici pourra faire que ces deux hommes, morts pareillement, soient choisis par l'avenir, comme les prototypes de deux générations successives de Français, la première pleine de noblesse et de générosité, mais d'hésitation, et encore d'illusions et d'erreurs, la seconde, aussi libérale et dévouée, ayant seulement achevé de comprendre le mensonge d'un siècle et se remettant à la raison pour rendre aux mouvements de l'imagination et de la sensibilité leur efficacité et leur vrai charme inaltéré.

De Gilbert à Péguy la querelle était vive, mais voici que l'aîné parle de l'Iphigénie de Racine, et qu'il peint son héroïsme ingénu. Et Gilbert de prêter l'oreille avec une gravité, une sympathie perceptibles dans le texte. Est-il encore choqué, lui si sévère, du ton, peut-être un peu appuyé, de Péguy ? Il n'y pense pas. Il écoute le même chant lointain.

C'est à ces grandeurs qu'ils sentaient à l'unisson, qu'ils ont tous les deux sacrifié, dans la même bataille devant Paris, leur personne « chétive et magnifique ». Toutes les paroles sont vaines... Rien ne sera digne d'un tel sacrifice que le reflet des armes de France victorieuses dans le miroir du fleuve. Les Ombres se lèvent des sillons de la patrie pour fermer la bouche à la Discorde.

E. M.

AVERTISSEMENT

pour le tome I

---

*Pour retrouver l'œuvre écrite de Pierre Gilbert l'on a feuilleté les collections de l'*Action Française, *journal et revue, et celles de la* Revue Critique des idées et des livres. *Le présent recueil, dans ses deux tomes, la reproduit presque tout entière. Les circonstances feront revenir au peu qui a été laissé et ses amis auront à rappeler aussi les exemples de son action.*

La critique dramatique réservée pour le second volume, les matières du premier ont été divisées en quatre parties et dans chacune j'ai distribué les chapitres dans leur ordre chronologique.

Les grands essais de critique, les études de longue haleine, ont été rangés sous deux titres qui expriment l'idée générale du classement. J'ai groupé dans la troisième partie, sous le vocable de Dante, les feuillets que Gilbert pensait livrer au vent du jour, et dont le temps n'a pas effacé l'encre. Je regrette que les proportions n'aient pas permis de développer cette quatrième partie dont les cinquante pages de définitions dessinent une orientation magistrale dans le monde des idées et des hommes.

Ces principes de distribution ont été omis dans certains cas, dont les principaux doivent être expliqués.

Bien que traitant surtout d'esthétique, le Sémitisme au théâtre *devait paraître dans le premier volume, à cause du ton peut-être, ou de l'étendue, autant que des correspondances politiques et*

sociales du sujet. Le lecteur des deux tomes sentira mes raisons. Il verra dans la première partie de celui-ci — Regards sur le Passé *— la critique d'un ouvrage contemporain sur Racine. C'est qu'il a paru que l'auteur de* Phèdre, *sujet du livre, et vrai sujet de Gilbert, qui lui tenait tant à cœur, devait avoir le pas. L'on trouvera dans le premier volume, non dans le second, et dans la seconde partie de ce volume — les* Contemporains *— la belle page que Gilbert donnait sur la Princesse de Clèves, Jules Lemaître ayant tiré une comédie du chef-d'œuvre de Madame de La Fayette. Il a paru préférable de ne pas mutiler le texte de mon ami pour en reporter la moitié concernant l'œuvre moderne au second volume et l'on avait avantage à rassembler dans un même chapitre les trois études consacrées à des époques différentes par Gilbert à celui de nos contemporains qu'il a le plus cité.*

L'ordre chronologique généralement suivi n'a donc pas été observé dans ce cas. J'y ai manqué de même en rapprochant les deux parties du Sémitisme au théâtre, *qui sont de 1908 et de 1911, et aussi pour les raisons marquées dans l'Introduction, en plaçant au seuil de ce livre son dernier ouvrage, ces* Anecdotes du Prince de Ligne, *à certains égards son testament.*

Tous les articles de l'Appendice ont été remis forcément à la fin du second volume. Le lecteur y cherchera d'autres écrits de Gilbert, non les moins remarquables, et des éclaircissements qui l'avanceront dans la connaissance de sa vie et de son œuvre.

Je ne veux pas donner la dernière signature sans avoir remercié de leur collaboration mon ami J. L. et Madame la comtesse Bernard de Courville.

Sur la tombe d'Arzillières, les feuilles du printemps ont succédé à celles de ce quatrième automne.

E. M.

I. — REGARDS SUR LE PASSÉ

II. — LES CONTEMPORAINS

III. — *L'ORA DEL TEMPO*

IV. — DÉFINITIONS ET PRINCIPES

ESSAIS DE CRITIQUE

REGARDS SUR LE PASSÉ

ANECDOTES DU PRINCE DE LIGNE

En 1807, rencontrant à Dresde Talleyrand, le prince de Ligne écrivait à son compatriote le prince d'Arenberg : « Jugez de son plaisir d'être reçu par moi, car il n'y a plus de Français que lui, et vous et moi, qui ne le sommes pas. »

« Le seul étranger, a dit Mme de Staël, qui, dans le genre français, soit devenu modèle, au lieu d'être imitateur. »

« J'ai six ou sept patries : Empire, Flandre, France, Autriche, Pologne, Russie, et presque Hongrie. »

« J'aime mon état d'étranger partout, Français en Autriche, Autrichien en France, l'un et l'autre en Russie : c'est le moyen de se plaire en tous lieux et de n'être dépendant nulle part. »

Cosmopolite, comme seuls peuvent l'être ceux qui n'ont pas de patrie, au sens élevé du mot, le prince ne fut jamais que de son château natal. Il était de Belœil, où tout à l'heure seront célébrées les fêtes du centenaire[1]. Cosmopolitisme qui est tout le contraire de celui du chercheur d'aventures ou de l'hôtelier suisse ; le sien était celui d'un grand seigneur affranchi dès le berceau

1. *Tout à l'heure...* Gilbert parlait ainsi le 25 juillet 1914, sept jours avant la mobilisation générale. L'attente de cette fête en mémoire du maréchal distrayait sa pensée toute occupée de la guerre prochaine. — E. M.

de certaines attaches un peu courtes et qu'une naissance illustre situait avec assez de précision dans le monde pour n'avoir pas besoin d'autre référence.

Français, il l'était par les manières et les habitudes de société conservées dans un certain monde européen encore assez longtemps après qu'elles furent perdues en France, comme il arrive à certaines modes délaissées par Paris de se prolonger en province. Il l'était surtout par l'attachement raisonné à notre langue. « On ne rit décemment qu'en français. » Pour le cœur, il ne l'avait pas plus français que belge. Il n'aima que des personnes sans avoir à aimer aucun peuple. Tout jeune même, son père avait cherché à lui inculquer la haine des Français qu'il fut, dit-il, « bien longtemps à abhorrer ». Mais la haine était un sentiment peu compatible avec son naturel et il finit par la perdre, toutefois l'amour n'y succéda pas : c'était une âme équilibrée et qui pouvait cesser de haïr sans passer pour cela à l'extrême opposé.

Il ne faut pas non plus voir en lui comme un témoin des conquêtes de l'esprit français et de notre influence en Allemagne à la fin de l'ancien régime. Un grand écrivain, mort dernièrement, se plaignait qu'on ne parlât jamais de l'Allemagne qu'à propos de Kant, de Hegel, enfin de l'Allemagne germanisante. « Et l'Allemagne, se récriait-il, de Leibnitz, du prince de Ligne et de Gœthe ? N'est-elle pas très supérieure à l'autre ? » Supérieure, l'Allemagne du prince de Ligne le serait à toute autre, pourvu seulement qu'elle eût été. Belœil est en Wallonie. Mais ce lapsus n'atteste-t-il pas l'embarras du Français d'aujourd'hui à concevoir notre héros ?

Embarras explicable, car non seulement cet écrivain charmant, qu'on sait avoir honoré la langue française, n'a pas de place dans l'histoire de notre littérature, ni même en notre histoire tout court, non seulement il a

contribué à entretenir au XVIIIe siècle, fût-ce par sa supériorité seule, le dédain du nom français qui passait à tort ou à raison pour déchu de sa grandeur, non seulement il a donné le spectacle d'un étranger plus naturellement français, poli, homme exquis, qu'aucun Français de son temps, non seulement la France n'a pas beaucoup occupé sa vie et ne paraît pas lui avoir manqué, mais encore il représente une espèce d'homme, le féodal, qui avait disparu de chez nous depuis près d'un siècle et dont nous ne pouvons même aujourd'hui, en remontant les années, chercher l'équivalent au XVIe siècle, puisque ce type, chez nous immobilisé pour l'historien à cette date, avait, dans la famille de Ligne, continué normalement son évolution pour produire ce grand seigneur, d'une indépendance souveraine, courtisan supérieur par finesse d'esprit, mais nullement domestiqué, se prêtant, ne se donnant pas, impossible à définir autrement que par lui-même. Homme de société ? non, si cette expression implique quelque égalité, mais le roi, mais le despote de toutes les sociétés où sa présence apportait le scintillement, l'enthousiasme, l'électricité.

Enfant gâté de l'art de plaire, il est convenu lui-même de son bonheur en ces termes aimables : « Il a toujours été à la mode de me bien traiter partout. » Dans ses mémoires, le comte de Ségur, en compagnie de qui il fit le voyage de Crimée, nous donne presque sans s'en apercevoir, en quoi son témoignage est probant, l'impression de cette douce tyrannie que Charles-Joseph exerçait dans n'importe quel cercle où il parût. La Cour de Russie va, à la suite de l'impératrice Catherine, entreprendre une expédition d'apparat dans les pays nouvellement conquis de la Tauride. Ségur en est, à titre d'ambassadeur. Les allées et venues de Ligne, ses départs, ses réapparitions, sont les éclipses et les

retours du seul soleil que cette cour reconnût, puisque dans ces fêtes et ces illuminations perpétuelles le jour semblait ne prendre jamais fin.

« Un mois avant notre départ pour la Crimée, j'avais vu, à mon grand regret, le prince de Ligne s'éloigner de nous pour aller porter à l'empereur Joseph II l'itinéraire de l'impératrice. Il ne nous rejoignit qu'à Kieff, nous ramenant ses compagnes ordinaires, la gaieté franche et piquante, la grâce noble et naturelle, cette facilité d'humeur qui n'appartient qu'aux hommes spirituels et bienveillants, et cette variété féconde dans l'imagination », etc., etc...

Il fallut se résigner à partir sans lui. Mais quand il rejoignit, quelle fête ! « *Enfin* le prince de Ligne revint de Vienne : sa présence ranima tout ce qui languissait, dissipa toute ombre d'ennui et rendit la chaleur à tous les plaisirs. *De ce moment nous crûmes sentir que les rigueurs d'un sombre hiver allaient s'adoucir, et que le joyeux printemps ne tarderait pas à renaître.* »

Quel étourdissant compagnon de voyage et voisin de chambre, l'impératrice avait donné à l'ambassadeur de France, peut-être pour lui enlever le loisir et la présence d'esprit de contrarier sa politique, Ségur va nous le dire : « Le prince de Ligne, plus âgé que moi de vingt ans, m'étonnait sans cesse par la vivacité de son imagination et par la jeunesse de son esprit : dès le matin, frappant contre la faible cloison qui séparait son lit du mien, il me réveillait pour me réciter des impromptus en vers et en chansons, qu'il venait de composer ; et, peu de temps après, son chasseur m'apportait une lettre de quatre ou six pages, où la sagesse, la folie, la politique, la galanterie, les anecdotes militaires et les épigrammes philosophiques, étaient mêlées de la manière la plus originale. » Brillants souvenirs que Ligne lui-même évoquait deux ans plus tard dans cette lettre à Ségur, qui sent si

joliment son despotisme de grand seigneur de conte de fée, « dont l'héroïsme, dit encore Ségur, tenait plus à l'héroïsme de la fable et du roman qu'à celui de l'histoire ». Ligne mande, donc, à son ami : « Je n'écris avec plaisir que lorsque j'ai la réponse au bout de quelques heures. A Paris, je n'aimais et n'écrivais jamais de l'autre côté des ponts. C'est ainsi que, voguant avec vous sur le Borysthène, séparé de vous par une cloison de taffetas chiné, dans une des superbes galères de ce voyage triomphal et magique, *je n'attendais que quelques minutes* pour recevoir votre billet du matin. »

Ce prince charmant, en plein siècle des Frédéric, des Marie-Thérèse, des Joseph, des Gustave et des Catherine, dont il fut l'ami ou le confident, siècle fécond en grandes figures royales, ce prince charmant semble n'avoir paru dans ce temps que pour faire reconnaître, à côté de ces royautés, une souveraineté différente qui ne tient pas seulement à l'esprit, mais plutôt essentiellement à une parfaite identité avec l'idéal de chevalerie, d'héroïsme et d'exquis naturel qui est le fruit et semble presque la raison d'être de l'institution aristocratique, royale et catholique.

Et de fait, il faut le voir dans la société des rois. Nulle outrecuidance : il rit bien d'un chevalier de Lille qui voulut s'imposer à l'attention du roi Frédéric. Nulle courtisanerie non plus, à moins qu'on n'appelle de ce nom la politesse la plus raffinée de toutes, celle envers les rois. « C'est dans l'esprit que doit être la politesse. » Impossible d'allier plus de sincère respect (il avait le vrai talent de savoir et d'aimer admirer) à plus d'indépendance de caractère. Voyez-le entre le vieux Frédéric et l'empereur d'Allemagne Joseph II.

« L'empereur me présenta au roi : c'était au camp de Neustadt, en Moravie. Je ne puis pas me souvenir si je pris l'air embarrassé ; ce que je me rappelle fort bien,

c'est que l'empereur, qui s'en aperçut, dit au roi, en parlant de moi : *il a l'air timide, ce que je ne lui ai jamais vu ; il vaudra mieux tantôt...* J'étais tous les jours prié à souper avec le roi : la conversation s'adressait trop souvent à moi. Malgré mon attachement pour l'empereur, de qui j'aime à être le général, mais point le d'Argens ni l'Algarotti, je ne m'y livrais pas plus que de raison. Quand j'étais trop interpellé, il fallait bien répondre et continuer. D'ailleurs, l'empereur mettait beaucoup du sien...

« ... Je ne sais comment la conversation changea ; mais je sais qu'elle devint si libre que, voyant arriver quelqu'un pour s'en mêler, le roi l'avertit d'y prendre garde et qu'il y avait du risque de s'entretenir avec un homme condamné aux feux éternels par les théologiens. Je trouvai qu'il mettait un peu trop de prix à sa damnation et s'en vantait trop. Indépendamment de la mauvaise foi de Messieurs les esprits forts, qui très souvent craignent le diable de tout leur cœur, c'est de mauvais goût au moins de se montrer ainsi, et c'était avec des gens de mauvais goût qu'il avait eus chez lui, comme un Jordans, d'Argens, Maupertuis, La Beaumelle, La Mettrie, l'abbé de Prades et quelques lourds impies de son académie, qu'il avait pris l'habitude de dire du mal de la religion et de parler dogme, spinozisme, cour de Rome, etc. Je ne répondis plus toutes les fois qu'il m'en parla ». « Dépendant nulle part », mais quel tact dans le quant à soi !

« J'ai eu le plaisir d'être souvent têtu avec les souverains qui sont quelquefois despotes avec leurs plaisanteries. M. le comte d'Artois, à Fontainebleau, voulut me faire aller à la chasse au sanglier avec lui. Demain, à sept heures, me dit-il. — Non, Monseigneur ; d'abord c'est de trop bonne heure ; et puis la reine veut que j'aille jusqu'à la croix de Toulouse à cheval avec elle.

— Je ne le veux pas. — Cela ne s'en fera pas moins. — Tu viendras avec moi. — Non, Monseigneur. — Je t'en donne ma parole d'honneur. — Et moi aussi qu'il n'en sera rien.

« Le lendemain, à six heures, grand tapage à ma porte ; le jeune prince l'attaque, je la défends. Il appelle nos amis communs, je me barricade. Il enfonce, me tire de mon lit, chante victoire, m'habille lui-même et m'emporte presque jusqu'au cheval qui m'était destiné. » Mais Ligne s'échappe, et une folle poursuite s'engage, qui ne cesse qu'après que notre héros s'est déchiré la joue à « un grand diable de clou » dont il fait la rencontre dans les coulisses du théâtre où il pensait se cacher. « Le prince s'en désole, me console, m'embrasse cent fois, et va à la chasse et à ses sangliers. Je me mets bien du sel dans ma plaie, je l'arrose d'eau-de-vie, je prends mon mouchoir, je trouve la reine qui m'attendait, et nous montons à cheval. »

Quel empressement d'autres fois à « faire valoir » ses interlocuteurs ! Quelle retenue enfin jusque dans la familiarité ! « C'est mon opinion qu'il faut être discret et retenu auprès des têtes couronnées. J'ai toujours été convaincu qu'on ne pouvait pas leur rendre un plus grand service que de les faire parler et de les mettre à leur aise. Il n'y a de précaution à prendre que de ne pas s'y mettre soi-même. »

« Nous le traitons trop bien, disait Joseph II à l'impératrice de Russie ; il n'a pas assez de respect pour nous. » Mais aussi le respect ni le protocole n'étaient du voyage. Un jour, Catherine, un peu sauvage peut-être dans la plaisanterie, à moins qu'elle ne fût passablement traîtresse, exigea de ses compagnons de voyage le tutoiement. « Je mêlais les noms de *Majesté*, et *ta majesté* me paraissait déjà assez. *D'autres ne savaient ce qu'ils devaient dire.* » Lui, le savait très bien, et ne s'en faisait pas

accroire sur les privilèges passagers d'un voyage où il entrait de la féerie.

« Je crois encore rêver, écrit-il dans ses impérissables lettres à la marquise de Coigny, quand dans le fond d'une voiture à six places, qui est un vrai char de triomphe, orné de chiffres en pierres brillantes, je me trouve assis entre deux personnes sur les épaules desquelles la chaleur m'assoupit souvent, et que j'entends dire en me réveillant, à l'un de mes camarades de voyage : — J'ai trente millions de sujets, à ce qu'on dit, en ne comptant que les mâles. — Et moi vingt-deux, répond l'autre, en comptant tout. — Il me faut, ajoute l'une, au moins une armée de six cent mille hommes, depuis Kamtschatka jusqu'à Riga. — Avec la moitié, répond l'autre, j'ai juste ce qu'il me faut. — » Mais la tête ne lui tourne pas. D'ailleurs « on a souvent, en voiture, de l'humeur les uns contre les autres ». Et que l'impératrice vienne à prétendre : « Si j'avais été homme, j'aurais été tué avant d'être capitaine », lui, de répartir : « Je n'en crois rien, Madame, car je vis encore. »

C'est de cet état d'honnête liberté, inséparable de la vraie civilisation, qu'il déplorait la perte, sur ses vieux jours, lorsqu'il écrivait : « Il n'y a pas quatre ans que la flatterie et l'intrigue sont venues s'établir à Vienne. On ne connaissait pas les sottes cantates de louange, ni les battements de mains, ni les articles de gazettes, ni les portraits, etc. Cette cour-ci avait eu la gloire de ne ressembler à aucune autre jusqu'alors. On adorait Marie-Thérèse, on aimait Joseph II, sans le leur dire. La première forçait à l'enthousiasme ; le second à l'estime. Cependant on ne leur faisait grâce de rien ; ils le savaient et ne le trouvaient pas mauvais. »

J'insiste sur cet aspect de l'homme de cour, de la politesse la plus vraie, puisqu'elle gardait la liberté, pour qu'on ne soit pas tenté de faire de notre prince un de

ces vulgaires amuseurs dont l'Europe colportait les bons mots ou les impertinences. Les franchises que celui-ci prenait devant les rois étaient toujours manières de grand seigneur et tout son esprit, dont il faisait les honneurs à la galerie, ne pouvait paraître qu'un surcroît de politesse et de bon ton. Au reste, ses mots, innombrables, étaient tantôt bons, tantôt ordinaires, ce qui peut passer, en la matière, pour le fin du fin et comme une coquetterie suprême, puisqu'en ne choisissant pas il ne paraissait pas y attacher d'importance et évitait ainsi d'être regardé comme un professionnel. « L'honnête homme ne se pique de rien. » Rien, quoi qu'on ait dit, d'un Boufflers, ni même d'un Rivarol.

Rien d'un roué non plus. Ami de tous les plaisirs et de la gaieté de l'existence, il était trop averti pour se laisser ôter, par les habitudes de débauche d'un Tilly ou d'un Lauzun, au renom suspect, les douces et troublantes joies de l'émotion de cœur.

« Qui veut savoir les symptômes de l'amour ? Lorsqu'on regarde sans voir, qu'on écoute sans entendre, lorsqu'on chérit les alentours, qu'on aime les amis et les parents s'ils ne sont pas des fâcheux, et qu'on les ménage s'ils ont du pouvoir, quand on adresse en l'air, on ne sait comment, on ne sait à qui, ce qu'on n'ose point risquer à ce qu'on respecte avant que d'aimer, ah ! l'on est bien amoureux.

« Que de choses on dirait alors, si l'on osait ; la nuit surtout on est si tendre !... Tout ce qu'on se promet d'essayer le lendemain !.. Le jour arrivé, on la voit, on la voit, on ose encore moins...

« C'est par s'abandonner, se livrer sans réserve, qu'il faut commencer. Nous regardons d'un œil de pitié les ennemis d'eux-mêmes. Ces âmes desséchées, ces tristes personnels qui, de peur d'être trompés, s'avisent de tromper, jouissent-ils ?

« Misérables calculateurs ! le sentiment sait-il compter ? J'ai vu, j'ai entendu de ces profanes : Oh ! on m'aime comme cela ; eh ! bien, j'aimerai autant. Qu'est-ce que c'est que ces bureaux de recette et de dépense ?

« Le meilleur calcul, encore une fois, est de n'en pas faire. »

Pourtant ne vous y fiez pas trop. Il ne tint pas de bureau de recette et de dépense. Mais notre prince, qui voulait n'avoir jamais que vingt ans, resta toujours trop près de l'âge de Chérubin pour n'en avoir pas un peu l'humeur et les caprices. Cherchant dans l'amour, comme il dit, la jouissance, il lui fallait à tout le moins du retour, ou bien il savait se reprendre à merveille. Ce n'était pas un Fersen.

« Qui a pu voir tous les jours l'infortunée reine Marie-Antoinette sans l'adorer ? Je ne m'en suis bien aperçu que lorsqu'elle me dit : — Ma mère trouve mauvais que vous soyez si longtemps à Versailles. Allez passer quelques jours à votre commandement. Écrivez des lettres à Vienne pour qu'on sache que vous y êtes, et revenez. — Cette bonté, cette délicatesse, et plus encore l'idée de passer quinze jours sans la voir m'arracha des larmes, que sa jolie étourderie d'alors, qui la tenait à cent lieues de la galanterie, l'empêcha de remarquer. *Comme je ne crois pas aux passions qu'on sait ne pouvoir jamais devenir réciproques*, quinze jours me guérirent de ce que je m'avoue ici à moi-même pour la première fois, et que je n'aurais jamais avoué à personne de peur qu'on se moquât de moi. »

Car c'était, sous sa légèreté, une tête fort raisonnable et même réfléchie. Ses vivacités faisaient partie de sa raison : c'étaient les éclats d'une gaieté d'autant plus douce qu'elle était naturelle et qui était de tous les instants parce qu'elle procédait d'une véritable vaillance d'âme. La gaieté, l'éternelle jeunesse de ce prince dont

la confiance dans la bonté de la vie était restreinte, lui faisaient une manière d'héroïsme quotidien et l'éloignaient également de l'optimisme comme de la frivolité. Il n'attendait rien que des ressources d'une imagination fière et galante, et savait qu'il n'est de beaux jours pour l'homme que ceux qu'il a lui-même pris soin d'embellir. La gaieté ainsi entendue est une forme du courage.

Au surplus, sans se prendre soi-même trop au sérieux, il est possible de ne pas prendre non plus les choses par trop à la légère. Ce qui donne à ses moindres réflexions cet attrait que possède seul le brillant solide, c'en est l'intelligence, la sagacité, souvent la profondeur de l'observation. Il ne s'y efforçait pas et cela venait selon la rencontre, mais presque toujours avec un rare bonheur de justesse et d'à-propos. Ses remarques sur les signes précurseurs de la Révolution française sont d'un grand et sain bon sens. Il prédit que l'Assemblée des Notables ne ferait qu'empirer les choses et montra qu'une monarchie, déjà battue en brèche et chancelante, et qui au lieu de reconquérir son ascendant par des démonstrations d'énergie et de magnificence, sauf à se réformer toute seule dans le secret, ne trouve de ressource que dans le recours au contrôle financier des citoyens, une telle monarchie, qui semble réduire à la question d'argent tout le problème politique, et doute à ce point d'elle-même, est atteinte dans son principe et paraît appelée à disparaître. C'est son instinct du commandement qui le guide en cela; car il ne fit jamais question pour lui que tout l'art de gouverner ne consistât à faire le bonheur des sujets sans eux et le plus souvent malgré eux. L'idée de liberté, dont il voyait avec peine son ami Ségur si follement épris, ne lui inspirait aucun enthousiasme. La connaissance de l'Europe lui avait de bonne heure enseigné que les seuls pays en ascension à cette époque étaient les pays à gouvernement fort. Sous la

forme plaisante dont il assaisonne toute vérité, il écrivait : « Périsse plutôt encore un million d'hommes, dira une vieille comtesse de province, que je ne perde l'eau bénite de mon curé au bout de son goupillon. Je veux qu'on vous la rende, Madame, non pour votre amour pour l'humanité, mais parce que la chose où vous mettez par vanité tant de prix sert au bien général. Point d'exagération, parce qu'elle a fait bien du mal. Soyez sûre qu'il n'y a point de pays qui n'ait appris, aux dépens du vôtre, à être fidèle à son roi. Quelle est la femme qui, en voyant une autre femme en convulsion, désire se trouver dans le même état ? On verra plutôt des républiques devenir des royaumes que des royaumes devenir républiques. On pleurera le meilleur des hommes dans Louis XVI, la plus belle et la plus parfaite des reines, des millions de victimes ; on servira Dieu mieux qu'auparavant, et on respectera davantage son souverain. »

Il adressait à l'impératrice Catherine de Russie, le 14 juillet 1790, cette satire : au jeu de mots près, qui est comme un haussement d'épaules, on dirait du *Candide* spontané :

« La liberté est une si belle chose ! Celle des Pays-Bas me ruine tous les jours davantage ; celle de la France me coûtera le quart de mes revenus. J'ai été assassiné et presque jeté à l'eau en Hollande, lapidé en Suisse, *boxé* en Angleterre et au moment d'y être pris pour matelot par la liberté de la *presse*. J'ai été aimé à Venise par la mère du doge. J'ai manqué d'être pris sur un vaisseau par les Ragusains, qui ont la liberté de piller partout. Je ne connais pas assez Lucques et Saint-Marin pour en parler. Je m'imagine que Gênes porte dignement son nom. C'est une très belle chose que la liberté, mais la voilà en bonnes mains. »

Les entreprises de force, les remaniements de la carte

de l'Allemagne par Napoléon, laissaient notre prince grandement sceptique. Dès 1807, il pensait : « Je ne trouve pas cette marqueterie de l'Europe bien dangereuse et pouvant durer plus longtemps que son auteur. La plume l'a formée, la plume la détruira alors, si on sait bien la tenir. »

C'est qu'il avait déjà vu tant de choses naître et mourir ! « J'ai vu dans leur brillant, disent ses mémoires, les pays et les cours où l'on s'amuse le plus. Et j'ai vu tout diminuer et périr tout à fait..... J'ai vu jusqu'aux restes des beaux jours de la Lorraine, qui ne tombait pas de bien haut, mais qui enfin existait encore du temps du petit roi Stanislas qui avait hérité de l'affabilité, de la bonhomie et des joies de l'ancienne cour des ducs de ce pays-là.

« J'ai vu les dernières magnificences de l'Europe, où dans un climat glacé, Catherine II a réuni le luxe asiatique à celui de Louis XIV, des Grecs, des Romains et des *Mille et une nuits*.

« J'ai vu Potsdam, Sans-Souci, et la Gloire ; le règne militaire, une cour auguste et un quartier général sévère à la fois.

« J'ai vu tomber avec le prince Charles de Lorraine les Pays-Bas et une jolie cour gaie, sûre, agréable, polissonne, buvante, déjeunante et chassante. Et pour prouver seulement que je vois tout dépérir, toutes les cours de l'empire disparaître jusqu'à la plus petite par le manque de considération, même celle du dernier prince de la Tour qui, bien que ridicule, n'en était pas moins magnifique ; Manheim, Munich, Erlangen, du temps du dernier margrave de Baireuth et Stuttgart, qui ont été les séjours des fêtes, des plaisirs et de la plus grande représentation, je les ai vus aussi disparaître. Ainsi j'ai vu encore finir la petite cour de Bonn et jusqu'à celle

de Liége (c'est tout dire), brillantes sous deux princes de Bavière. »

Vous chercheriez ici en vain la moindre arrière-pensée de récrimination, la moindre teinte de tristesse ou de mélancolie, la moindre intention de prophétie apocalyptique. Il affectionnait ces réflexions sur le passé, ces retours sur les spectacles entrevus au hasard des chemins. Bien loin d'en être affecté, il semblait y puiser une excitation, un courage nouveau. Quelle défense, jusqu'au dernier jour! « Ma pauvre tête est épuisée, mais mon cœur ne l'est pas. » Et quelle jeunesse! « J'aime assez à faire le beau dans les rues de Vienne, à cheval derrière la voiture de l'empereur, aux grandes cérémonies où je remplace le grand chambellan. » Il a alors soixante et dix ans, et il ajoute gaiement : « Depuis quatorze ans j'ai laissé là mon uniforme de lieutenant général; j'en porte un de régiment. Quand, comme prince chambellan, j'ai la commission de porter ou plutôt de soutenir les enfants de l'empereur au baptême, on me demande pourquoi puisque toute la cour est en grand gala; je réponds : Je me suis fait archiduc. De même ne voulant point demander d'être conseiller d'État, et d'un autre côté porter la clef de chambellan qu'on a prodiguée à des espèces et à de soi-disant gentilshommes, je l'ai supprimée, c'est plus court. Je me suis fait ainsi moi-même conseiller d'État intime et actuel, sans intimité et sans actualité. » Sur le point de fermer le livre de ses mémoires, il se ravise : « Je laisse quelques pages, comme on voit, parce que je compte vivre jusqu'en 1820. On m'a prédit que je vivrais tant que j'aurais un cheveu noir dans la queue. Je m'examine; il me paraît qu'il y en a très peu de gris. Nous verrons. » Mais la prophétie apparemment lui inspire des doutes, car il se reprend encore : « Le Congrès (de Vienne, dont il avait déjà dit : *le congrès danse et ne marche pas*)

est à bout de fêtes : quel spectacle lui donnerai-je pour le désennuyer ? L'enterrement d'un maréchal. » Il voyait juste cette fois. Aussi, quel plus convenable moment pouvait choisir ce grand Européen ?

*
* *

Dans la description de son milieu, on s'étonnera que nous n'ayons fait presque aucune place à ses fréquentations littéraires. Il connut tout ce qui marqua de son temps, mais pas en confrère.

Dans ses rapports avec les gens de lettres, il est le voyageur curieux d'observer toutes les espèces d'hommes et, même lorsque volontairement il s'abstient de rivaliser d'esprit ou de babil philosophique avec Voltaire ou avec Rousseau, il ne laisse pas de se reconnaître *in petto* cette supériorité, plus enviable qu'aucune autre, de la connaissance de la vie.

Sur le compte des hommes de lettres, il s'exprime même avec assez de dédain : « On devrait défendre d'écrire morale, caractères, femmes, philosophie, législation, à ceux qui n'ont pas beaucoup voyagé, et qui n'ont pas été dans les grandes aventures. Il faut avoir vécu avec les souverains, et avoir soupé, depuis eux jusqu'à la plus petite classe de la société, pour juger le monde. Il ne suffit pas d'avoir été présenté. Il faut avoir été mêlé dans presque tout et partout. Il faut être acteur, pour être connaisseur, et avoir joué sur bien des théâtres. C'est quand on est affecté de quelque grand mouvement sur la scène qu'on écrit le mieux, et qu'on peut être cru. Voilà où les personnages donnent prise, et où on les voit au naturel. Voilà le jeu des passions. Voilà les ressorts à découvert. Ce n'est pas une société de l'ancien Versailles. Ce n'est pas la matinée de l'homme de lettres. C'est le monde tout entier, et le

cœur de l'homme bien mis à jour. » Une autre fois : « Les savants ne savent que des mots. Je ne vois jamais des savants des choses ; c'est que ceux-ci n'ont pas la réputation de l'être. Les autres sont toujours orgueilleux, pédants, et à charge à une société. Le meilleur livre est le monde. » Ce dégoût du pédantisme, comme il le mit en action, le public a pris le change en ne voulant voir dans notre prince qu'un homme de salon brillant, mais superficiel et frivole. Quelle erreur ! Nous laisserons-nous prendre à des boutades, à des pirouettes mêmes qui sont, au fond, une manière de s'excuser d'être grand sermonneur et de prendre les choses sérieuses très à cœur ?

« L'enthousiasme est le plus beau des défauts. » « On jette du ridicule sur l'esprit de chevalerie. On se moque de ceux qui vont chercher des coups de fusil dans les pays étrangers ; et l'on oublie bien vite ceux qui en ont essuyé. L'honneur s'en va : s'il était remplacé par le plaisir, ce serait une consolation. Mais on s'ennuie, et cela vient du même principe, *c'est qu'on manque d'énergie*. La prétendue philosophie du siècle n'est que de l'apathie. *Ce sont ceux qui ont de l'élévation qui ont le plus de goût et de talents pour se divertir*. » Voyez-le là tout entier. « L'indifférence pour la gloire ne peut être que jouée. Elle est incompatible avec l'élan du génie qui fait voler à la victoire. » Après cela, serons-nous dupes de ses petites manières ? Vous avez lu son *Parfait égoïste*[1] et percé, sous une feinte ironie, tout bonnement le dédain des grands mots. Ne le croyez pas davantage quand il écrit :

1. Ce conte philosophique du prince de Ligne, d'une « mâle gaîté », paraissait en tête du même numéro de la *Revue Critique des idées et des livres*. Ce n'était pas la première fois que Gilbert proposait un texte de son auteur. Voir, à la fin du tome II, l'Appendice I sur *la Méditation de Parthenitza* et « le sentiment magistral de la nature ». — E. M.

« Pour peu qu'on soit assez considéré dans le monde pour y jouer un rôle, on est lancé comme une boule qui ne reprend jamais sa tranquillité... Le monde est aussi lui-même une boule que Dieu fait rouler. Elle ne va peut-être pas toujours bien. Mais elle va, et elle ira toujours. On dit : si cet homme qui remplit si bien sa place vient à mourir, comment fera-t-on ? Il est remplacé, et cela va. On dit : si nous ne faisons pas telle chose cette année, qu'est-ce qui arrivera ? Rien. Si un tel changement n'a pas lieu dans l'administration, tout est perdu. Non, tout s'en tire. Il faut faire, et faire faire à chacun son devoir. Et quand on ne le fait pas, cela revient à peu près au même. » Seulement, en fait de devoir, lui, ne croyait jamais avoir assez fait le sien. Il se laisse aller à écrire contre les « demi-éclairés » : « Pour vous conduire, gardez-vous de réfléchir, mais suivez un mouvement d'instinct. Chacun a le sien. Saisissez-en le moment. Prenez votre parti. C'est par inspiration que vous ferez juste ce que l'on doit faire. » Mais de lui-même, il rectifie : « Après tout ce qui s'est passé, on entend dire souvent : brûlons tous nos livres, rentrons dans l'ignorance. Puisque vous en êtes sorti, je veux, au contraire, que vous soyez plus éclairés. Vous ne l'êtes qu'à demi, soyez-le tout à fait : à force de connaissances, vous redeviendrez bonnes gens. La comparaison, le jugement, les lumières, vous conduiront aussi bien que l'instinct naturel : savoir, n'est-ce pas analyser ce qu'on sent ? » La leçon pourrait encore servir à certains de nos gens de l' « anti-intellectualisme ».

Enthousiaste passionné, réaliste averti, sceptique sentimental, telle était sa maxime, telle fut aussi sa naturelle et constante manière d'être lorsque passant de la philosophie à la pratique et à l'action, il s'adonnait à ses deux goûts, à ses deux passions (il n'eut qu'un

seul amour[1], celui de son fils Charles, dont il fait un jeune dieu, tué en 1792, au combat de la Croix-au-Bois, en Champagne) : l'art des jardins et la guerre.

Belœil, « propriété ravissante, a dit Tilly, d'un homme remarquable dans tous les genres qui donnent de la célébrité, et aimable de toutes les qualités et de tout le charme qui font pardonner la supériorité, le prince de Ligne », Belœil, construit et dessiné dans le style de Louis XIV et de Le Nôtre, par le père de notre prince, n'était pas assez touchant au gré de ce dernier, qui souhaitait que les eaux, les arbres et les fleurs parlassent au cœur et à l'imagination un langage plus sensible, et s'il abusa un peu de l'allégorie (en quoi son goût se ressentait peut-être de l'éloignement de Versailles), il eut le bon esprit de chercher ailleurs qu'au palais des rois de France ce qui était convenable à l'embellissement des jardins d'un gentilhomme. « Il faut, dit-il avec cette modération qu'il sait rendre charmante, consulter son goût et son terrain ; il y a même des raisons de société qui doivent entrer dans la composition des jardins. Les mœurs, les occupations, le genre de vie qu'on mène dans un pays, ce qu'on est, même, tout cela y est pour beaucoup. »

« Quand on n'a pas d'environs intéressants, quand on est dans un pays plat, sans fleuve et sans accidents, il faut être beau sur soi, beau pour soi, se parer et s'aider comme on peut. »

1. Sur cette affection, sur ce fils tendrement aimé dont la mort lui fut une longue blessure, l'historien est forcé d'être sobre. Mais notre prince n'a-t-il pas livré tout son cœur de soldat et de père le jour qu'il écrivit : « Je fis engager un petit combat d'avant-garde avec les Prussiens et, m'élançant à cheval avec lui, je pris sa petite main dans la mienne, tout en galopant, et au premier coup de fusil que je fis tirer : il serait joli, Charles, lui dis-je, que nous eussions ensemble une petite blessure. »

Son idée est d'enchanter le séjour de ses hôtes ou du moins de leur faire passer le temps. « Il m'aurait été fort aisé, explique-t-il pour justifier son amour de l'allégorie dans les jardins, au lieu de cette espèce de débauche d'esprit dans ces petits jardins de métaphores, de mythologie ou de morale, de prendre une échelle plus considérable, et d'y sacrifier tout mon parc tartare ; mais au lieu d'y laisser un curieux pendant une journée entière, je n'ai voulu que l'amuser dans un plus petit espace, où cependant il ne pourra tout voir que dans une couple d'heures. » Il veut que de larges percées fassent entrer la vie rustique dans le tour d'horizon et prolongent le jardin par la campagne. Ses principes en fait de jardinage sont aux antipodes de tout dogmatisme. On l'a représenté comme un tenant du jardin anglais contre le jardin à la française. Écoutez-le : « Remerciez-moi, possesseurs ou faiseurs de jardins français. Je vous apprends à braver l'anglomanie. Mais vous vous défendez si mal que vous méritez d'être battus. Dites donc que le genre anglais est excellent dans un petit terrain qu'on veut faire paraître considérable. L'exagération des auteurs de la bizarrerie (*à l'anglaise*) ira bientôt à aimer mieux un bossu qu'une taille élégante. Voici comme je m'y prends pour égayer votre genre un peu ennuyeux (*le style français*) et pour attirer les promeneurs qui sans cela voient tout d'un coup d'œil, et s'en retournent d'abord au château. »

Voilà : il pense à ses promeneurs et entend occuper son monde. D'ailleurs il convient « que les étrangers qui viennent à Belœil sont frappés du genre français, et ont de la peine à quitter l'admiration du superbe développement des ouvrages de son père, pour aller rêver dans les siens ; parce qu'on ne force point les gens à penser et que le plus grand nombre aime mieux regarder que sentir ». Il entend la campagne comme un

décor. Ce n'est pas Rousseau. Non que notre auteur ne sente avec une vivacité extrême les fleurs et les arbres. Mais il les aime avec allégresse si Rousseau les aime avec mélancolie ; celui-ci en parle en herboriseur et l'autre en jardinier. Jean-Jacques jouit de la nature en consommateur, si je puis dire ; il en fait un aliment pour son cœur désolé. Ligne est un créateur ; son industrie lui égaie la campagne, et c'est cette gaieté qui lui inspire ces poétiques descriptions, ces charmants mouvements d'enthousiasme dont foisonnent ses *Coups d'œil* sur Belœil et sur les jardins des autres. « Je voudrais échauffer tout l'univers de mon goût pour les jardins... Pères de famille, inspirez la jardinomanie à vos enfants... ». « Vous qui, des belles montagnes d'Autriche, ne pouvez planer sur le Danube et les belles plaines de Vienne qu'il arrose... ». « Le velouté des fleurs, le ton des différentes verdures et des fruits, peuvent donner à un jardin une grande supériorité sur les autres ; mais après bien des expériences, je trouve qu'il faut faire des taches : sans cela il y a trop de papillotage dans les couleurs. De grandes masses de roses et d'œillets ou de tulipes ; et que cela se renouvelle par des pots cachés s'il le faut. Mais point de buffets en gradins, comme pour la fête du saint de la paroisse ou d'une chapelle de la Vierge. De même vingt arbres à la fois, tous gris de lin, tous violets, ou roses, ou blancs, ou jaunes, ou incarnats, comme par exemple les corettiers. Je ne sais si tout cela est subordonné aux coups de lumière et aux heures du jour, mais c'est un travail nécessaire. Qu'on n'en soit point alarmé. C'est au soleil à protéger ce qu'on ne fait que pour qu'il y mette la dernière main. »

Même dans le style, ne sent-on pas là une facilité généreuse, dont il s'en faut peut-être qu'il ait toujours donné de pareils modèles, et qui ici procède de l'abondance du sentiment ? Il faisait d'ailleurs profession d'ai-

mer « la manière large », en littérature et dans les affaires. « Il ne faut jamais se laisser dominer par ses affaires : un habile homme se met au-dessus. Quand même il manquerait d'exactitude, il se rattrape et se met au courant. Il faut de l'ordre sans doute et de la méthode ; mais il n'en faut pas être esclave. La peur de faire des injustices en fera commettre. Le génie fait tout percer, tout deviner, tout réparer, et s'élever au-dessus des formes. » Après quoi, il ajoutait, retombant dans la fin : « L'absence du génie fait du ministre un commis, d'un général un major, d'un président un avocat, d'un intendant un subdélégué, d'un médecin un apothicaire, mais presque jamais un prêtre d'un évêque. »

*
* *

Ces qualités d'enthousiasme, cet instinct, cette vocation du génie naturel, le prince de Ligne les possédait comme militaire. Car, et c'est ce qu'on ne sait pas autant qu'il conviendrait, il fut passionnément soldat et il se pourrait que les plaisirs de cour et de société n'aient servi, dans son plan, qu'à entretenir en son âme cette flamme légère, ce feu indispensable au chef de guerre.

A l'école de Frédéric, il s'était mis en avance de plusieurs dizaines d'années sur son temps. Il faudra la leçon napoléonienne avant que soient reçues les idées et accomplies les réformes dont le prince de Ligne a été l'un des promoteurs : il avait même, nous apprend M. le lieutenant-général de Heusch, inventé le premier modèle de fusil à tir rapide se chargeant par la culasse.

A tous les formalismes, il opposa les leçons de l'expérience, le dressage méthodique en vue du combat dont

les réalités sont définies. Admirateur de Frédéric, il fut des plus intelligemment acharnés à combattre les abus de l'exercice à la prussienne. Pour marquer parmi les plus grands généraux, il ne lui a peut-être manqué qu'un commandement en chef devant l'ennemi, commandement toujours sollicité, toujours refusé, le prince passant pour un gaspilleur d'hommes, et l'Autriche pratiquant déjà la politique d'économie et la stratégie des petits paquets qui lui a fait perdre l'Italie et quelques autres territoires. Gaspilleur d'hommes est bientôt dit ; assurément le prince de Ligne n'était pas un épargneur d'hommes. Selon lui, le but du combat était d'*entamer* l'ennemi, ou, comme il dit encore, de *tonner et étonner*, ce qui exige quelques sacrifices. Il paraît avoir deviné la tactique frédéricienne que Napoléon suivra avec un génie supérieur : avoir, en un point choisi et en un moment donné, la supériorité numérique sur l'ennemi et l'accabler. Dans le chapitre des *Préjugés militaires*[1], intitulé *de la Supériorité de l'Ennemi*, il formule ainsi ses principes :

« Si l'on prend la résolution d'avoir toutes ses troupes ensemble, capables de marcher rapidement au premier corps de l'ennemi, en manœuvrant sur un de ses flancs, et peut-être à dos, elles seront plus fortes que lui, et s'en déferont aisément, en le prévenant partout avec rapidité. — Si l'on fait la sottise en plaine de marcher à lui centre contre centre, certes, on est dépassé des deux ailes, et battu à coup sûr. Mais si, comme le jeune Cyrus à la bataille de Cunaxa et Frédéric à Leuthen, on se place sur une aile de l'ennemi, en lui refusant la

1. Sous les auspices du Comité du Centenaire, présidé par M. Leuridant, *les Préjugés et fantaisies militaires*, *le Coup d'œil sur Belœil*, les lettres à la marquise de Coigny et les *Mémoires de ma vie* ont été réédités par la Librairie Édouard Champion et par M. Coppin-Goisse, à Ath.

sienne, avec la facilité qu'on a à remuer une petite armée, il sera battu avant que le grand tour qu'il doit faire pour attaquer cette aile refusée soit achevé. La supériorité en manœuvre et en discipline est la seule que je respecte ; et on peut se la procurer. »

Le regret de sa carrière fut de n'avoir pas été désigné contre Bonaparte en Italie à la place des incapables que la cour lui préféra. Ce qui pourrait donner à penser qu'il eût fait bonne figure, c'est, autant que sa doctrine militaire, l'idée modeste qu'il avait de ses chances : il ne s'est jamais vanté de vaincre Bonaparte ; le plus qu'il osât espérer, mais ce à quoi il était sûr de parvenir, c'était de livrer au général une bataille sérieuse, au lieu de la guerre de détachements qui décima les troupes de la monarchie autrichienne. Avec un électriseur d'hommes comme le prince de Ligne, qui saurait dire ce qu'elles eussent fait contre les effectifs réduits et pauvres de Bonaparte ? « Personne, a-t-il dit, ne peut être sûr du gain d'une bataille, mais on doit l'être de ne pas être défait. » Ligne contre Bonaparte, c'était peut-être une occasion de renouveler le parallèle de Condé et de Turenne : « l'illumination soudaine » contre le calcul et la méthode, le cavalier contre l'artilleur, l'improvisation contre la science, avec tout ce qu'il sied de sous-entendre de restrictions à l'absolu de ce langage.

« Il n'y a point de marche, de règle, de principe invariable, de système à établir ou à combattre pour le génie qui embrasse tout d'un coup ce qu'il y a à faire, suivant le genre de guerre et l'ennemi dont la formation et le caractère national le déterminent. » Un seul principe permanent, toutefois : « Il faut afficher l'offensive, quand même on est obligé par une foule de circonstances, qui ne devraient pourtant pas exister, de rester presque toujours sur la défensive. »

Il exige d'un chef qu'il ait l'esprit guerrier, parce que

ce souffle, cette âme seule peut inspirer dans la bataille des solutions instantanées pour faire face à l'imprévu des combats, et que pour être capable de ces conceptions, il faut être heureux de la bataille. Il bénit « la main du Dieu des armées qui s'appesantit apparemment sur les généraux qui ne sont point des soldats ». A quel point il l'était, écoutez-le dire : « Une bataille est une ode de Pindare : il faut y apporter un enthousiasme qui tient du délire. Si l'on en a, qu'on s'en rapporte aux premières mises du génie ; il offre la victoire, mais c'est l'esprit ensuite qui s'en saisit. » — « Gagner une bataille me paraît l'effort suprême du plus vaste génie ; mais remporter la victoire est de celui qui a les deux audaces de corps et d'esprit. Eh ! comment ose-t-on arborer les livrées de l'honneur sans ces deux qualités réunies ? » Il veut parler ici de la poursuite de l'ennemi après le succès, occasion souvent perdue. « Mon étonnement est qu'on survive à une bataille, quel qu'en soit l'événement. Comment ne pas mourir de chagrin si l'on perd, et de joie si l'on gagne ? » Enfin sa devise : « *Je suis soldat et je suis enthousiaste. Je veux qu'on le soit. Je trouve que pour faire son devoir, il faut faire plus que son devoir. La gloire est quelque chose de si rare qu'il faut s'en donner tant qu'on peut.* »

Mais quoi ? ne citerai-je pas encore cet exorde de ses *Fantaisies*, dédié « aux commençants » ? Je ne pense pas qu'on ait jamais écrit rien de plus vibrant, et ce serait en vérité la bonne façon d'adopter définitivement ce cœur de feu, qui manqua tant à notre XVIIIe siècle français, Vauvenargues mis à part, que d'inscrire en tête de nos règlements militaires, ces paroles, j'allais dire cet ordre du jour :

« Fussiez-vous du sang des Héros, fussiez-vous du sang des Dieux, si la gloire ne vous délire pas continuellement, ne vous rangez pas sous les Etendards. Ne dites

pas que vous avez du goût pour notre *état* ; embrassez-en un autre si cette expression froide vous suffit. — Prenez-y garde : vous faites votre service sans reproche peut-être ; vous savez même quelque chose des principes ; vous êtes des artisans ; vous irez à un certain point, mais vous n'êtiez pas des artistes. Aimez ce métier au-dessus des autres, à la passion ; oui, passion est le mot.

« ...ENFIN QUE L'ENTHOUSIASME MONTE VOS TÊTES, QUE L'HONNEUR ÉLECTRISE VOS CŒURS, QUE LE FEU SACRÉ DE LA VICTOIRE BRILLE DANS VOS YEUX, QU'EN ARBORANT LES MARQUES INSIGNES DE LA GLOIRE VOS AMES SOIENT EXALTÉES... »

Sans doute il tâche de se ressaisir : « Qu'on me pardonne si la mienne, qui l'est peut-être trop, m'entraîne malgré moi à un peu de déclamation », mais, vous l'entendez bien, c'est pour témoigner que l'homme de salon, s'il lui reste conjoint, ne fait et bien loin de là, aucun tort au chevalier.

JEAN RACINE

ET SON PETIT-NEVEU QUI L'IGNORE

...l'offrande du Jongleur de Notre-Dame.
P. G.

« A moins d'être très bonne, très simple, très modeste, et aussi d'avoir aimé son défunt « pour lui-même », — a dit Jules Lemaitre, — ne croyez pas que ce soit facile, le rôle de veuve d'un grand homme, ou d'un homme illustre, ou d'un homme célèbre...

« ...Il y a celles qui passent leur restant de vie, généralement très long, à exploiter, avec un soin âpre et pieux, les livres de leur mort...

« ...Il y a celles dont le viril esprit fut en si intime communion avec leur illustre époux que, de très bonne foi, elles considèrent sa gloire, non comme héritée par elles, mais comme acquise en commun avec lui... Elles détiennent, elles captent, elles défendent leur mort... Elles ne savent plus bien si elles s'enflent de lui ou s'il fut grand par elles...

« ...Il y a les frères veufs, dont le mort avait du talent... »

— Et il y a *les petits-neveux*...

...M. Masson-Forestier, qui vient de publier (et de

lancer avec quelque petite velléité de tapage) un gros volume, *Autour de Racine ignoré*, ferait un bon type de parent redoutable à l'objet de ses soins. La sauvage fureur de son encensement détériore à tout coup la figure de l'ancêtre. L'accident n'est pas rare; en vit-on jamais de plus stupide ni de plus évitable ?

M. Masson-Forestier se défend, en un endroit de son livre, d'être un *érudit* (il écrit, dit-il, pour tout le monde), et en un autre, il refuse la qualité de critique littéraire. — Mais comment, direz-vous, un ouvrage sur Racine ignoré peut-il à la fois récuser l'érudition et le goût ? — Voici :

Un jour M. Masson-Forestier, arrière-neveu de Racine, découvrit son grand-oncle. — En Racine, ce qui lui plut probablement davantage, ce fut ce lien de parenté. Il pensa qu'il devait y avoir une manière d'entendre Racine dont seul un petit-neveu fût capable, et il conçut le dessein d'expliquer Racine par l'hérédité. De par sa naissance, il fallait bien que M. Masson-Forestier possédât, pour « formuler » Racine, des mesures et des balances qui passassent en précision celles, trop communes, de l'histoire et du goût. Le sang de Racine, ou plutôt le sang des *Sconin* (ascendance maternelle du poète), dont M. Masson-Forestier n'est pas modérément fier, lui parut en Racine tout ce qu'il y avait de plus intéressant. Il était difficile de choisir une méthode moins convenable à l'intelligent génie de Racine. *Racine ignoré* ne le sera jamais à ce point que par son petit-neveu.

*
* *

Des mobiles trop personnels déterminèrent M. Masson-Forestier à ses recherches pour que la passion, le sentiment (et le ressentiment), et l'imagination, et les

petites haines, et les petites rancunes de l'auteur, n'aient pas un peu contribué à son jugement.

Un « libre avant-propos » raconte cette histoire :

Donc ce jour-là, 22 avril 1899, à dix heures du matin, par une pluie battante, une centaine d'académiciens, d'universitaires et de journalistes... se préparaient à prendre le train pour la station de Saint-Rémy-Chevreuse. On s'en allait en bande pèleriner vers les ruines du monastère d'où sortirent et tant de fades racines grecques, et, — par surcroît, — le génie de Racine.... D'après le *Temps*, l'ordonnateur était certain suppléant en Sorbonne, connu pour détenteur d'un fonds mystérieux, d'un prix inestimable, fonds qui, un jour, — on ne sait du reste pas quand — expliquera Racine. L'aimable M. Jules Lemaitre était très entouré, quand, donnant du coude, un petit monsieur déboucha, — et de haut :

— Monsieur Lemaitre, vous êtes attendu !

— Bien, je descends, mais que d'abord je vous présente un arrière-neveu de Racine, un écrivain, M. Mass...

Le spirituel académicien ne put continuer. De sa voix la plus rêche, le petit monsieur barbu, brandissant un parapluie énorme :

— Mossieu, me dit-il, apprenez que c'est une cérémonie privée, où ne sont admises que des notabilités raciniennes con-si-dé-ra-bles.

Et M. Masson-Forestier poursuit le récit de ses mésaventures : exclu du *compartiment d'honneur*, exclu des voitures officielles, exclu du banquet, il dut interminablement parlementer et aujourd'hui il lâche ses rancœurs de plus de onze années, sans même nous faire grâce de ses doléances au chef de gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

En sorte que l'on se demande si M. Masson-Forestier eût mis tant de passion à expulser Port-Royal de l'Histoire de Jean Racine au cas où il n'eût pas été lui-même exclu de la cérémonie de Port-Royal.

Les passions devaient prendre un facile empire sur un esprit sans méthode ni rigueur. Le malheur fut, en somme, que M. Masson-Forestier soit cet esprit.

On imagine difficilement un livre plus faible et plus pédantesque, plus hérissé d'un trompeur appareil de citations [1], plus encombré d'un fatras de textes ramassés dans des lectures sans ordre. L'auteur use du syllogisme généralement sans pertinence, et le caractère de ses preuves est de manquer d'évidence ; il a surtout un incomparable génie d'invention rétrospective qui lui suggère les plus fabuleuses versions d'événements homologués par l'Histoire. On est frappé d'abord de l'inutilité de son effort et puis de sa stérilité.

1. M. Masson-Forestier, qui veut faire impression par le grand nombre de ses citations, cite infiniment trop et de trop minces autorités : recherchant les « aspects de la vallée » de l'Ourcq « qui ont dû, dans une mesure quelconque, impressionner la jeune âme si merveilleusement douée du petit Racine », il ne craint pas d'avancer : « Comme le disait de Racine, dans *Academos*, un jeune écrivain : « Ses paroles cristallines sont sonores comme des sources. » Eh ! bien, la Ferté n'est que sources limpides... » Ce qui n'est peut-être pas péremptoire. Ailleurs il cite Mme Myriam Harry et M. Claude Farrère. Et il se justifie : « Comment, dira-t-on, vous faites *déposer* M. Farrère sur Racine ! Pourquoi pas ? Sainte-Beuve a bien invoqué l'avis de Toepfer pour apprécier Ronsard. » Seulement on s'aperçoit que ce n'est pas ici Sainte-Beuve qui cite *Academos* et M. Claude Farrère, mais plutôt le bon père jésuite de la quatrième *Provinciale*.

« *Je voudrais, mon Père, que ce que vous dites fût bien véritable, et que vous en eussiez de grandes preuves. — En voulez-vous, me dit-il aussitôt ? Je m'en vas vous en fournir, et des meilleures ; laissez-moi faire.* » — *Sur cela il alla chercher ses livres... Le bon Père arriva chargé de livres. Et m'offrant le premier qu'il tenait :* « *Lisez, me dit-il, la* Somme des péchés, *du Père Bauny, que voici, et de la cinquième édition encore, pour vous montrer que c'est un bon livre.* » — *C'est dommage, me dit tout bas mon janséniste, que ce livre-là ait été condamné à Rome, et par les évêques de France.* » — « *Voyez, dit le Père, la page 906...* »

Comme d'autres parlent pour la postérité, M. Masson-Forestier écrit, de son propre aveu, sous les yeux de cet aréopage qu'il nomme la « Critique étrangère » ou la « Critique allemande ». Son livre relèvera, pense-t-il, la critique française du discrédit où l'ont jetée ses méthodes superficielles, c'est-à-dire *son goût* [1].

Il se pourrait que l'ambition de M. Masson-Forestier fût plus modeste qu'il ne suppose, et que son livre ne se trouvât être si médiocre que par trop d'obéissance aux méthodes germaniques.

Mais il est temps d'entrer dans le détail de cette médiocrité [2].

*
* *

Donc M. Masson-Forestier entreprit de rechercher la formule de la « préparation d'un Racine ». Quelles cor-

1. Tout l'ouvrage respire d'ailleurs le pire esprit antifrançais et l'amour de la guerre civile. L'auteur hait Rome et notre Midi latin. Il s'institue redresseur des torts de notre Histoire et bourreau de nos gloires nationales. Certains détails de son livre lèveraient le cœur si l'on devait le tenir pour entièrement responsable. Un seul exemple, car à quoi bon fatiguer sur un si piètre objet nos puissances de mépris ? M. M.-F. cite d'abord Mirbeau : « Condé, la plus pesante, la plus stupide brute de ce siècle de brutes, Condé qui vendit son épée au plus offrant. » Puis il ajoute de son cru : « Condé à qui nous devons l'effroyable Fribourg, une défaite due à Condé seul et qu'on nous a cachée. »

On nous a caché un défaite. Quel scandale ! Il fallait, au gré de M. Masson-Forestier, étaler la blessure et gratter les plaies : au besoin il serait là pour les envenimer d'un peu de bave.

2. Dans le même fascicule de la *Revue Critique des idées et des livres*, le 10 janvier 1911, Jean Longnon (qui signait à cette époque Jean Herluison) étudiait, chez le même auteur, l'érudit. M. Masson-Forestier répondit à l'un et à l'autre par une lettre mêlée de grands extraits de son livre. Dûment reconnus et découpés, ceux-ci furent bien publiés mais à part, sur les pages d'annonces de la revue et en caractères gothiques. V. à la fin du tome II, Appendice II. — E. M.

nues et quels alambics lui servirent pour cette analyse ? Oh ! mon Dieu ! les plus grossiers de tous les instruments et les moins usités de la véritable science : vieilles théories sur la race, l'hérédité ici appelée innéité, l'influence du paysage et du milieu, et autres hypothèses fortement conjecturales qui ne retiennent aujourd'hui l'historien que pour lui rendre le sens profond de cette maxime pascalienne : *Il faut savoir douter où il faut*, gravée par M. Masson-Forestier au fronton du livre le moins douteur qui oncques fut écrit.

Il ne souffre d'abord pas que Port-Royal ait exercé aucune influence sur l'âme de Racine. L'élément Port-Royal est formellement exclu du composé Racine : il n'en a pas, dit-il, découvert au fond de ses éprouvettes le plus mince résidu ni la plus subtile trace. Racine n'entra d'ailleurs à Port-Royal qu'à seize ans, une fois sa formation achevée. « On peut admettre qu'à seize ans, écrit M. Liard, rien ne lui restait plus à apprendre de bien essentiel dans ce qui constituait l'enseignement de l'époque. » M. Masson-Forestier confond donc instruction et formation. Racine connaît Port-Royal à l'âge où, déjà instruit du rudiment, il commence de se développer ; ses études seraient-elles entièrement terminées, son goût, sa sensibilité, sa raison naîtraient à peine; les impressions de cet âge auront la profondeur et la ténacité.

Au reste quand on fait honneur à Port-Royal de la gloire de Racine, quand Jules Lemaitre professe que Port-Royal l'enveloppe de toute part, il l'entend dans un sens un peu plus élevé que M. Masson-Forestier. Port-Royal représente pour l'illustre critique une méthode, une âme. M. Masson-Forestier ne voit dans l'abbaye qu'une boutique, rivale de la sienne. C'est assurément le meilleur moyen d'ôter toute espèce d'intérêt à la question.

Mais, réclame M. Masson-Forestier, l'âme de Racine et celle de Port-Royal sont « antagonistes », et l'influence de l'une sur l'autre dut être nulle. « On ne voit pas bien, dans l'âme incertaine du Racine des années dévorantes, quels éléments proviendraient de l'âme très pure de Port-Royal. » L'erreur est toujours d'appliquer à l'analyse psychologique les procédés de l'analyse chimique : il cherche quels « éléments » « proviendraient » de Port-Royal, comme si ces éléments se pouvaient matériellement isoler et transférer d'un sujet dans l'autre. L'âme humaine est un peu plus compliquée et secrète, et plus subtiles les influences morales : elles consistent en lentes modifications qui n'ont pas toujours pour effet de rapprocher le sujet du modèle. Pour plastique que soit l'âme humaine, elle est aussi douée; et les influences extérieures composent avec sa loi propre. M. Masson-Forestier n'entre pas dans ces distinctions. Pour qu'il reconnût la marque de Port-Royal, il faudrait que Racine se fût soudainement et définitivement mué en un pieux enfant de chœur suspendu aux lèvres de Lancelot.

Comme dit Jules Lemaitre, tout cela n'est peut-être pas bien sérieux. Et il reste que Port-Royal, par les influences qui enveloppèrent Racine presque dès le berceau, par les trois années que celui-ci passa au monastère dans un âge critique, par ses querelles et sa réconciliation avec son ancien élève, par sa contribution à *Phèdre*, par l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal* que le poète ne laissa pas d'écrire encore qu'il dût s'en cacher, comme s'il ne pouvait enfreindre les ordres de son cœur, peut-être même par la disgrâce de Racine, enfin parce que le poète exprima la volonté d'y être enterré, Port-Royal tint dans la vie de son disciple une place qu'il vaudrait peut-être mieux déterminer avec exactitude que vainement contester.

Mais M. Masson-Forestier a l'orgueil de sa race et de sa ville, et il dispute Racine à Port-Royal avec autant d'âpreté que si les amis des solitaires voulussent attenter à l'honneur des Racine et des Milonais. De longues pages sont remplies des fastes de la Picardie, dans laquelle il perd le Valois et qui produisit les *chansons de geste*, les *miracles*, les *mystères*, le style gothique, Calvin, Jeanne Hachette, Robespierre, Saint-Just, Dumas père, Jules Verne, Faidherbe, Commines, Froissart, Dupleix, Lamarck, les deux Saint-Simon, Condorcet, Camille Desmoulins, Danton, Parmentier, Dumouriez, Sainte-Beuve, Carpeaux, Jules Breton, Taine, l'amiral Courbet, Henri Martin, « et par ses origines Coppée ».

Sur La Ferté-Milon, ce bourg charmant dont il a la bonne fortune de pouvoir lire une partie de l'histoire dans ses papiers de famille, on espérait que M. Masson-Forestier découvrirait de curieuses particularités. Il apporte peu de nouveau : encore ce peu est-il gâté par l'esprit de système, et des pages qui pouvaient être jolies éloignent par leur ton d'emphase et de suffisance.

...En octobre dernier[1], par un beau dimanche, quelques Parisiens débarquaient à La Ferté-Milon et découvraient, du moins l'auteur de ces lignes, la patrie de Racine. La petite ville fêtait son héros tutélaire et quasi éponyme[2]. Nous admirâmes avec quelle intelligente piété elle s'honorait et s'aimait en son enfant. Racine soulevait très haut La Ferté-Milon.

M. Masson-Forestier a une tout autre manière : c'est La Ferté qu'il considère en Racine. Dirons-nous que la méthode manque un peu d'intérêt? En effet, comme

1. En octobre 1910. — E. M.

2. Puisque le nom de Racine soutient la renommée de La Ferté-Milon et le bruit qu'elle fit dans le monde.

Racine excite infiniment plus l'imagination que La Ferté-Milon, le lecteur s'étonne que M. Masson-Forestier fasse le détour de La Ferté pour aborder Racine, et bientôt cesse de le suivre.

Le petit-neveu tâche de prouver que Racine natif de La Ferté-Milon ne pouvait manquer d'écrire ses tragédies.

Par exemple, il découvre que le théâtre a des origines liturgiques. Or, La Ferté-Milon était, au XVIIe siècle, une ville religieuse, cléricale même. Donc :

« Même considéré seulement en tant qu'auteur profane, Racine avait été, semble-t-il, particulièrement *préparé* à ses destinées par le fait qu'il vivait, enfant, dans un temple, puisque le théâtre est né, a grandi, lui aussi, devant les autels. »

Et ainsi de suite :

Un Milonais seul pouvait, paraît-il, écrire *les Plaideurs* et, chose plus étonnante, *Athalie* ou *Bajazet*.

Tout s'explique [1]. Mais tout ne s'explique pas par La Ferté-Milon. Il y a encore la double ascendance du poète, le sang Racine et le sang Sconin... Nous négligerons ici le détail des apports de l'un et l'autre sang dans la combinaison Racine. Aussi bien il se trouve que ces deux races ont des vertus exactement contraires. En sorte que ce qui ne revient pas à l'une, on est toujours sûr de pouvoir l'imputer à l'autre... Voire les deux sangs se livrèrent dans les veines de Racine un dramatique combat [2]. « Ce qui est plus saisissant encore, c'est

1. *Tout*, ce n'est pas trop dire. « Si je me permettais de donner un conseil aux futurs Sainte-Beuve, je leur signalerais les trois pièces qui, selon moi, suffiront à donner un jour la clef du caractère, de la moralité et de l'esprit de Racine, *les Plaideurs*, *Athalie*, et *Bajazet*, la première création intégrale de Racine. » Donc, La Ferté-Milon explique *les Plaideurs*, *Athalie* et *Bajazet*, qui expliquent Racine. Comme c'est simple !

2. A moins encore que ces deux causes contraires ne concourent

de penser que Racine a peut-être eu en lui, comme deux *frères ennemis*, l'âme d'un Sconin et celle d'un Racine... Etéocle et Polynice. » Et cela explique encore bien des choses. « Dès Uzès il travaillait toujours à certains *Frères ennemis* commencés depuis longtemps. M. Jules Lemaitre s'écriera : — Je voudrais bien vous dire pourquoi Racine a tenu à mettre *d'abord* à la scène ces effroyables haines de famille, *mais je n'en sais rien* [1]... *Nous le savons maintenant.* » (!!) Et que ne sait-il pas?

Il ne faut pas sourire. Car cela est triste. Songez au labeur que représente ce gros ouvrage plein de menus calembours qui ne tromperaient pas un écolier : peut-être des années de recherches, de compilations, de voyages. Et si M. Masson-Forestier, en fin de compte, trahit et diminue Racine, il ne paraît pas douteux qu'il n'ait de bon cœur aspiré à le servir. Son volumineux travail, c'est l'offrande du Jongleur de Notre-Dame... Et nous souhaiterions d'avoir purgé nos censures de tout venin. Il faut avoir tenu une plume pour sentir la pitié qu'excite la vue de cette vanité : quatre cent cinquante pages in-octavo pleines de cendre et de vent.

*
* *

A juger, en effet, l'importance mondiale que M. Masson-Forestier accorde à ses soi-disant découvertes, il devient impossible de garder devant tant d'illusion satisfaite le moindre sentiment de l'animosité que doit inspirer un méchant livre.

au même résultat et que le critique n'ait ainsi deux explications pour une. Par exemple l'atavisme Sconin et la « discipline automatique de sa ville natale », c'est-à-dire la survivance romaine, auraient leur confluent dans l'amoralité de Racine.

1. « Il faut savoir douter où il faut. »

Diderot a vu juste, écrit-il. Racine, en effet, monte assez rapidement — au moins en France — vers une gloire sans rivale. Il est possible que dans quelques siècles (deux se sont écoulés depuis la prophétie de Diderot), il éclipse tous les écrivains de notre pays. Éclipsera-t-il aussi les grands écrivains étrangers ? J'en suis très convaincu, mais à une condition essentielle, *à la condition d'être présenté de telle façon qu'il puisse être compris enfin par les étrangers.* Et ils le comprendront peut-être (eux qui nient Racine : les Anglais nient Racine), le jour où Racine leur aura été présenté *pièces en mains*, dans sa vie, dans ses gestes, dans ses traits, partout où il peut être caché, — ce Racine dont, jusqu'à ce jour, on n'a même pas voulu connaître la figure, puisque, à dessein, l'on n'a présenté de lui que de faux portraits aussi faux au moral qu'au physique.

M. Masson-Forestier se flatte d'être cet artisan de la gloire de Racine. Comment ? En le présentant à l'univers sous les traits d'un être dépravé et, en plus d'une rencontre, abject : car alors il le trouve, suivant une niaise formule, beau d' « amoralité ».

On n'avait pas attendu ce neveu pour savoir et pour dire que Racine, nature passionnée, n'offrit pas le modèle de toutes les vertus. Mais M. Masson-Forestier tient à ce que son ancêtre ait été à la fois un bandit et un monstre d'hypocrisie. Mon Dieu ! s'il en était ainsi, je vous laisse à penser si le fait nous importerait grandement. Mais le livre du neveu ne prouve rien du tout qu'un parti pris forcené de dénigrement.

Par exemple, Racine ayant rédigé une critique grammaticale de l'Épître dédicatoire du Dictionnaire de l'Académie par Charles Perrault, critique qui est un chef-d'œuvre de sûreté et de goût, M. Masson-Forestier y voit une preuve d'*arrogance*, comme s'il eût dépendu du bon ou du mauvais caractère de Racine de trouver bonnes ou mauvaises les fautes de Perrault.

Autre crime de Racine : *Il adore les poètes antiques.*

Avouons-le, ces poètes manquent souvent de sensibilité, de bonté et de tendresse... D'autant que ce qui séduit Racine dans l'antique, ce sont les tragédies. Or la tragédie grecque, c'est de *l'horreur et du sang...* Eh bien, nous le verrons, en bon tragique, Racine s'est baigné dans le sang : ses tragédies sont féroces. Or, dit la sagesse des Brahmanes : « *Tout être est semblable à ce en quoi il se plaît.* »

On sait que Racine eut, dans sa vie, quelques vigoureuses haines, qu'il fut susceptible, vindicatif, emporté. Les lettres contre Port-Royal en rendent témoignage. Alors M. Masson-Forestier le peint sous les faux traits d'un maniaque de la haine :

Il est tellement vrai que, chez Racine, — par cela seul qu'il est passionné, — tout sentiment prend la forme de la haine que, lorsque beaucoup plus tard, il écrira des cantiques d'après saint Paul, — le doux saint Paul, — nous verrons Racine traduire les paroles les plus calmes avec des mots de haine :

Saint Paul : « Ce mal que je *ne veux*, je le fais. »

Racine : « Et je fais le mal que je *hais* ! »

En somme certainement Racine, identifiait la haine et l'amour. S'il en fallait encore une dernière preuve, nous la trouverions dans *les Frères ennemis*. Nous savons que cette pièce fut remaniée par Molière. Nous savons aussi, n'est-ce pas, que Racine savait sa grammaire, parlait français. Eh bien, voici une variante introduite par Molière, — ou sur sa réclamation.

Racine avait écrit :

> Tout ce qu'a de plus noir et la haine et l'amour,

l'amour et la haine *ne faisant qu'un*. Molière a soutenu que cela faisait deux. Il a conseillé de modifier le vers « la haine *ou* l'amour ». Quel brave homme que ce Molière [1] !

1. Et insensiblement, par une suite de menues déformations qui ressemblent beaucoup à des à peu près, imagine-t-on que M. Masson-

Nous verrons bientôt qu'il manque surtout à M. Masson-Forestier *l'intelligence* du génie racinien. Mais il faut nous hâter et, si malaisé qu'il soit de résumer en vingt pages un texte vingt fois plus long, donner une idée des dernières thèses de M. Masson-Forestier. Il veut que Racine ait traversé, vers sa trente-troisième année, une crise physiologique dont la répercussion se marque jusqu'en ses ouvrages, et que sa conversion (après *Phèdre*) ait été une habile feinte, un masque de Cour. Racine, épuisé de débauche, chercha une nouvelle carrière dans la dévotion.

On s'étonnera d'apprendre que, de l'hypocrisie de Racine, le petit-neveu n'apporte d'autre preuve que celle-ci :

« Racine a quitté le théâtre, mais, si l'on veut, les raisons de ce départ restent obscures, troublantes. Eh ! bien, *voyons alors vers quoi il va tendre.* »

Ce procès de tendance je laisse à penser dans quel esprit on l'instruit ! Racine ne se fit pas ermite, c'est donc qu'il restait diable. « M. et Mme Racine font pénitence, dans des robes de chambre pourpres chamarrées d'or... Il porte une toque de satin garnie d'or et une robe de chambre velours et or. Tout cela de couleur pourpre, la pourpre romaine, les couleurs mêmes de l'orgueilleuse Ferté. » Il a « des tableaux, des glaces de Venise », enfin tous les signes de la plus endurcie dépravation [1].

Forestier en vient à nous peindre un Racine « moyenâgeux » ? Nous n'exagérons rien : « Il me semble, et je le dis dès maintenant, que Racine — le Racine d'*Athalie* — eut surtout l'émoi moyenâgeux, la peur des châtiments plutôt que *le malaise de n'avoir pas assez aimé Dieu.* »

1. Et sa correspondance ! N'a-t-il pas le front d'écrire au maréchal de Luxembourg qui avait rédigé une relation de la bataille de Nerwinde : « Votre lettre (si bien écrite), je ne crois pas que, de ma

Ce petit-neveu, si nigaud, fait penser à quelque vieille dévote, postée derrière les volets de sa petite province pour guetter et noircir les moindres faits du prochain. On perçoit, dans toute cette partie de l'ouvrage, comme un ton cafard qui écœure. La « robe de velours brodée d'or, *constellée de pierreries* » (!) que portait Mme Racine « dans l'opulent hôtel de Ranes » lui cause une indignation que nous voudrions croire sincère, et la traduction du « scandaleux *Banquet* de Platon », « graveleuse traduction », dit-il, lui paraît un scandale que Tartufe n'eût pas davantage réprouvé [1].

Enfin il y a cette fameuse crise physiologique de 1672 environ, que M. Masson-Forestier est particulièrement orgueilleux d'avoir inventée.

L'une des plus fâcheuses erreurs sur Racine... me paraît être qu'on n'a pas remarqué combien, passé trente ans, Racine produit peu, produit péniblement. Et cependant, c'est un fait : de trente-deux à trente-six ans, ses œuvres se font rares et elles trahissent de l'épuisement.

Et il y a, là-dessus, une extraordinaire histoire de portrait. M. Masson-Forestier nous donne comme le portrait de Racine une tête de jeune homme qui se voit au Musée de Langres et qui, sur la reproduction photographique, paraît fort belle. Disons que l'attribu-

vie, j'aie rien vu qui m'ait tant humilié. » Quel monstre d'hypocrisie ! tonne M. Masson-Forestier qui connaît mal, évidemment, le style ainsi que la politesse, cérémonieuse et demi-souriante, du grand siècle.

1. Si l'on veut connaître en quelles étranges confusions de la littérature et de la morale tombe le petit-neveu, en voici un bon échantillon : « Un réaliste, c'est quelqu'un pour qui *le fait prime le devoir*. Les réalistes sont toujours de faible moralité, et éprouvent le besoin de donner à leurs personnages favoris les idées dirigeantes de leur âme. Dès lors, les principaux personnages de Racine, n'en doutons pas, *c'est lui-même*. »

tion est fort douteuse. Mais le plus beau, c'est que le petit-neveu, à force de s'hypnotiser sur sa thèse d'un Racine neurasthénique, finit par voir ce portrait tout autre qu'il n'est : il y guette les ravages de la « sensualité amoureuse », et le plus léger cerne des paupières est « une poche » à ses yeux. Enfin on ne sait plus bien, au bout du compte, si la crise physiologique autorise l'identification du portrait ou si le portrait témoigne de la crise. Cette tête de jeune homme ne ressemble d'ailleurs en rien au portrait de Santerre. — Justement ! s'écrie Masson-Forestier : cela prouve que Racine a changé de vie entre les deux portraits ! M. Masson-Forestier n'est jamais à court.

Reste, comme dernier témoignage, l'*épuisement* que trahiraient les ouvrages de Racine après *Bajazet*. Car *Bajazet*, pour M. Masson-Forestier, est, avec *Athalie*, un des sommets de l'œuvre de Racine : toute la production intermédiaire, il lui faut beaucoup de complaisance pour y discerner quelque mérite. C'est ici que l'inintelligence de la poétique racinienne éclate d'une manière effarante.

Toute la pièce (*Bajazet*) (le prodrome de la crise, la crise même) est ramassée en deux vers étonnants de sourde violence. On tremble quand on entend Roxane dire :

> Il y va de sa vie, au moins, que je le croie !

Puis, quand elle l'interroge :

> Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime :
> Vous vous perdez !

Eh bien ! de ces vers, qui sont *tout action*, nous n'en reverrons plus, n'est-il pas vrai, avant *Athalie*. Il n'y en a pas d'égaux en vigueur dans *Mithridate*, ni dans *Iphigénie*, ni, ce me semble, dans *Phèdre*.

L'erreur de M. Masson-Forestier nous paraît considé-

rable. *L'action* n'est pas la caractéristique du théâtre de Racine. Il s'en faut, et Racine, au contraire, a réduit cet élément au minimum. Sa tragédie, en effet, est bien moins *action* que *passion*. En outre, *Bajazet* fut assurément de toutes les tragédies de Racine la plus facile, la plus brutale, la moins nuancée, celle aussi qui lui accordait les plus grandes libertés de composition. Au contraire, *Iphigénie* et *Phèdre* l'obligeaient au respect des données légendaires, et le caractère même des héros demandait plus de touches et de plus subtiles. Mais *Iphigénie* ne fait venir aux lèvres du petit-neveu qu'une moue dédaigneuse [1]. Le caractère de l'héroïque vierge, auquel M. Masson-Forestier ne parvient pas à s'intéresser, il lui échappe comme il est d'essence racinienne. Il ne veut rien savoir sinon que Racine imite l'antique, qu'il traduit Euripide, qu'il « copie » et « parfois sans génie ». Eh ! bien, si Racine copie, c'est qu'il est fatigué. Il eût fallu que le poète créât sa matière de rien [2]. — Mais Racine était bien trop nourri des classiques grecs pour qu'il pût jamais, dans aucun de ses ouvrages, cesser de leur payer tribut, et cette redevance ne porte nullement le témoignage que M. Masson-Forestier sollicite. Il a,

1. Après M. Fauchois, et avec le même goût et le même savoir, il chausse les bottes éculées de Hugo et réédite ses injustes censures : — *...et la rame inutile — Fatigua vainement une mer immobile.* — Hugo tançait Racine : « Mais c'est justement quand la mer est immobile que la rame est utile, plus qu'utile. » Le malheur est que *inutile* soit ici attribut et non pas épithète : la rame fatigue vainement une mer immobile, donc elle est inutile. Le vers est d'ailleurs un des plus beaux qu'on sache.

2. M. Masson-Forestier ne fait d'ailleurs aucune différence entre le choix des matériaux et leur mise en œuvre, entre la réminiscence et le plagiat, entre l'utilisation et la copie. Pour lui, on n'invente rien du moment qu'on n'invente pas tout. Tel est cet esprit sans nuances. Depuis quand enfin le travail sur l'antique passe-t-il pour le recours d'un génie déchu ?

dans *Iphigénie*, suivi de près Euripide ? — Soit, mais écoutez M. Charles Péguy et comprenez ce que Racine ajoute au tragique grec :

Où cette Iphigénie est surtout redoutable, c'est dans la tendresse. Où elle est invincible, c'est dans la cruauté de tendresse. Alors il n'y a pas un mot qui ne porte.

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,

Au fond il n'y a pas un mot qui ne soit meurtrier... Quels vers ! une douceur unique : et il n'en reste qu'un arrière-goût de cruauté filiale pour ainsi dire... Sous chacune de ses paroles, sous ses silences mêmes, encore plus sous chacun de ses silences, couve une insolence qu'elle veut bien ne pas dispenser, une impertinence volontairement restreinte, réduite, reconduite, tenue en main, tenue en guide, une insolence, une impertinence royale, fille de roi, quel roi ! (secrètement fille d'Atride) ; ou le dernier, le pire de tout, une insolence de tendresse, une impertinence tendre [1].

Mais il faudrait tout expliquer à M. Masson-Forestier, et notamment que *Phèdre*, par sa donnée, ne pouvait prendre le même mouvement que *Bajazet*. *Phèdre*, c'est le remords et le désir honteux. *Bajazet* c'est la luxure triomphante [2]. Seulement il s'est formé du personnage racinien une petite idée préconçue, et tout ce qui ne cadre pas avec son gabarit, il le récuse ou l'impute à un Racine dégénéré.

Nous ne rencontrons plus ici la logique des héros de Racine. Que doit chercher cet Hippolyte, qui a peur, qui supplie, qui, oubliant sa fermeté ordinaire, chancelle,

1. *Victor-Marie, Comte Hugo*, par Charles Péguy.

2. M. Masson-Forestier suppose que les héroïnes de Racine sont des Suédoises normales, et il admet, avec M. Brunel, que Roxane est « la femme d'Orient, jeune, saine et sans tare aucune ». Voilà une géographie bien peu sûre !

tremble pour ses jours ? Un asile sûr. Cet asile, il le connaît. Tous les héros de Racine, beaux *animaux instinctifs*, font toujours infailliblement ce que la nature, ce que leur instinct (et le plus fort de tous les instincts n'est-il pas celui de la conservation ?) exige d'eux. Ici, Hippolyte devient *illogique*. Ce n'est donc plus du *vrai Racine*.

Voilà un pur échantillon de critique allemande : cette intrépidité d'incompréhension, de censure et de rature est un hommage que rend l'auteur à ses nourrices d'outre-Rhin. Bien allemand aussi, ce talent de diminuer, en le ramenant à son échelle, l'objet de son étude et de notre admiration[1]. Il en vient, pour déprécier la *Phèdre* de Racine, à louer celle de Pradon. Il n'imagine pas qu'après *Phèdre*, Racine eût pu donner d'autres ouvrages tragiques, et il se réjouit plutôt de sa retraite : Racine était épuisé. Les forêts de Germanie ne manquent pas d'ours qui aient pu enseigner à M. Masson-Forestier le maniement de ces pavés.

Les petites imperfections de détail qu'il croit discerner dans *Phèdre* ne prouvent absolument pas que Racine travaillât alors péniblement. Car ce qui devait lui coûter le plus de soins, c'était la composition et l'établissement de son plan; c'était d'assembler, d'ordonner et de contenir dans sa tête l'agencement d'une telle œuvre, et non pas le coup de lime qui put manquer çà et là. *Phèdre* représente la plus grande difficulté vaincue par Racine.

1. M. Masson-Forestier veut démontrer que les questions de dignité, de rang et de préséance occupent l'esprit des personnages de Racine. Voici comment il a appris là-bas à solliciter les textes pour les dénuer de sens : « Phèdre vient effrontément s'offrir à Hippolyte. Jamais la passion n'a déliré à ce point. Mais Hippolyte :

> ...oubliez-vous
> Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

« Cette réponse, Phèdre l'a dix fois méritée. Cependant, comme *Hippolyte n'a pas un rang comparable au sien* (c'est M. Masson-Forestier qui souligne) — puisqu'elle est reine — elle bondit ! »

*
* *

L'erreur qui consiste à ne tenir aucun compte du travail de composition de *Phèdre*, en trahit une plus générale et comme fondamentale. La critique de M. Masson-Forestier ne fait aucune place à l'intelligence dans l'œuvre de Racine. Racine, selon lui, fut déterminé par sa ville et son hérédité. Sa vie déroule la série des réactions d'un vigoureux animal. Et il n'a su que se dépeindre indéfiniment dans ses héros. Il n'a même pas inventé ses sujets.

Toute théorie fondée sur la notion de race, tout fatalisme historique ou ethnique aboutit ainsi à retrancher l'intelligence du corps des facultés humaines. M. Masson-Forestier n'y a pas manqué.

Or, l'intelligence de Racine fut étincelante et souveraine. Il faut lire ses préfaces et ses œuvres de critique pour en apprécier le degré d'affinement. Portée jusqu'à ces cimes, l'intelligence semble un miracle ou quelque émouvant défi. Racine était, par la loi même de son être, par son intelligence, élu pour disputer aux démons inférieurs de la terre et du sang l'empire de sa destinée. Et si ses pieds trempèrent dans le limon natal, son beau front rayonnait dans l'éther, trône des Idées et des dieux.

Mais ce Racine-là, vraiment « divin », n'est plus à découvrir. Il y a longtemps que sa gloire le porta en pleine lumière. Et il ne dépend plus aujourd'hui de sa famille de le pouvoir découronner.

LES ÉPITRES DE BOILEAU

Le 13 mars.

A propos du deuxième centenaire de sa mort.

— 1711-1911 —

Sainte-Beuve l'a dit : « Boileau, personnage et autorité, est bien plus considérable que son œuvre. » A ne parler que de son œuvre, on court donc le risque de diminuer Boileau, en tout cas on est assuré de parler d'un moindre Boileau. Joint que toute considération de justice et l'intérêt de la gloire de Boileau mis à part, le critique ne saurait trop aujourd'hui commenter, en mille et une manières, les leçons du grand ordonnateur : en sorte qu'on se demande si ce ne serait pas un peu du temps perdu que celui accordé à l'étude de son œuvre, si agréable qu'elle pût être.

Cependant il n'est pas impossible de relever, sur ce terrain étroit, quelques projections du grand œuvre de celui qui, en mourant, ne laissait derrière lui rien moins que *Phèdre*, le *Misanthrope* et les *Fables* de La Fontaine. Ce sera tout l'intérêt de cette brève notice.

Les *Épîtres* ont été pour la plupart composées par Boileau en pleine maturité, dans toute la possession de sa force, tandis que les *Satires*, œuvres de jeunesse, ne représentent guère que les essais de son génie.

Laissant de côté les deux premières Épîtres, qui sont contemporaines des *Satires*, et les trois dernières (X, XI et XII), qui sont des fruits, un peu affadis, de son automne, il reste sept *Épîtres*, écrites entre trente et quarante ans, qui non seulement contiennent des beautés du premier ordre, mais sont, de toutes les pièces de Boileau, la neuvième Satire, *A mon Esprit*, exceptée, les plus abondantes en confessions intimes ou professionnelles.

On peut dire que si les *Satires* sont presque purement critiques et l'*Art poétique* doctrinal ou didactique, les *Épîtres* définissent l'art personnel du régent du classicisme. A tous ces titres, elles occupent dans son œuvre une place éminente.

On les a trouvées mal composées : Boileau aurait méconnu la première de toutes les règles. Ainsi dès le premier pas, il nous faut aborder, de biais, il est vrai, cette grande question du classicisme. Le même reproche de manquer de composition n'a-t-il pas été adressé à La Bruyère et à quelques autres ? C'est qu'on a généralement le tort de se former du classicisme une idée ridiculement étriquée et d'une désolante tristesse. Il est certain que M. Doumic, qui se targue d'être bien pensant, serait de force à censurer sévèrement aujourd'hui les *Épîtres* de Boileau si le malheur voulait qu'il ignorât la date de sa naissance. Les *Épîtres* doivent paraître mal composées à ceux qui ignorent qu'une lettre n'est pas un traité en règle et qu'une loi du genre consiste précisément en une certaine nonchalance ou sinuosité du discours. Ainsi, chez Boileau, le défaut de composition n'est jamais qu'apparent. C'est un piège.

Le vrai sujet n'est presque jamais celui dont Boileau laisse croire qu'il traite. Le vrai sujet, toujours le même, c'est toujours Boileau, soit homme, soit censeur. L'unité essentielle des *Épîtres* réside là, dans la constance de

préoccupations qui ressaisissent Boileau à tout bout de champ, et surtout dans le ton qui avertit une oreille un peu juste que le sujet ne change jamais réellement. Qu'on feuillette le recueil de ces douze pièces, la matière peut bien être variée, c'est toujours Nicolas Despréaux qui revient en scène. Même quand le sujet paraît le moins y consentir, même dans l'Épître *A mon jardinier*, même dans l'Épître sur le Passage du Rhin, même dans l'Épître à Arnauld ou dans celle à M. l'abbé des Roches qui prélude à l'apologue de l'Huître et des Plaideurs par un trait de satire littéraire :

> J'entends déjà d'ici Linière furieux,
> Qui m'appelle au combat...

jamais il ne disparaît.

C'est là Boileau. Esprit rigoureux, peut-être borné (le mot enferme une grande part d'éloge), toujours sa pente le ramène au précis, au concret, au fait d'expérience. De là, le sel de tous ses écrits : un ton personnel, un tour direct et vif. Ses *Épîtres* donnent tant de plaisir à cause du perpétuel renouvellement de l'expression, brodant sur un thème bien possédé, du rejaillissement constant de la même source. Cette méthode, qui fut celle de Boileau peut-être parce qu'il ne put en avoir d'autre, arrive à produire une forte impression de sûreté et de maîtrise. Nous comparerons la veine de Boileau à une lame, incessamment retravaillée, ployée, retrempée et frappée, aux courtes vibrations, toujours très pures.

Pour savoir si Boileau compose bien ou mal, comparez les deux *Épîtres au Roi* dont le sujet est à peu près identique : *Louis plus grand dans la paix que dans la guerre*, *Boileau plus propre à la satire qu'à la louange*. Les premières rimes avertissent de la similitude :

Grand Roi, c'est vainement qu'abjurant la Satire,
Pour Toi seul désormais j'avais fait vœu d'écrire,

dit l'une. Et l'autre :

Grand Roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire.
Tu sais bien que mon style est né pour la Satire.

Eh bien ! il reste que chacune est un tableau parfait. Qu'est-ce qui les distingue ? — L'ordre même selon lequel chaque pièce, lancée sur un mouvement qui lui est propre, file tout droit, jusqu'à épuiser, en quelque sorte, son mouvement. On peut les relire l'une après l'autre plusieurs fois. L'idée générale est bien la même ; seules la plupart des particularités sont changées. Mais, preuve de plus de force encore que de richesse, il est impossible de transférer un morceau d'une pièce à l'autre, tant la propriété du moindre détail est parfaite en chacune : tout y sert, tout y est en action, tout y est marqué du sceau inimitable de la vie. On peut dire que Boileau a tiré un parti inespéré de son génie plutôt restreint : l'art a fertilisé et souvent renouvelé un fonds exigu et pierreux.

Comment ce fils de greffier est-il arrivé à s'échauffer ? Comment ce satirique s'est-il poussé jusqu'à l'ode ? (Certains passages des *Épîtres* sont bien en effet des fragments d'odes.) C'est ce qu'une lecture apprend très vite. Avec Boileau, il n'y a pas de secret. Peu d'esprits furent plus conscients, eurent une intelligence plus exacte de leur condition.

Nous allons le citer abondamment : ce sera aussi bien la plus sûre manière de l'honorer.

L'Épître à Seignelay, qui est, avec celles à Lamoignon, à Racine et à Guilleragues, la parure de ces *Épîtres*, contient ces définitions essentielles : Sais-tu, demande-t-il,

... pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes ?

Et le poète répond :

... c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et *va saisir le cœur* ;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste ;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste ;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
. . . . . .
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
Mais la nature est vraie, *et d'abord on la sent* ;
C'est elle seule en tout qu'on admire, et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.

Ce n'est pas seulement parce que le classicisme est là tout entier défini, c'est parce qu'on y voit un Boileau naturel, non point pédant, mais sensible et artiste, que nous avons cité ces vers les premiers de tous.

Nous espérons certes bien qu'ils figureront en épigraphe sur la prochaine *Théorie du Classicisme* qu'on attend : ils transparaissent dans toutes nos thèses antiromantiques, et jamais palimpseste ne fut plus clairement déchiffrable. Ordonner ses sensations pour leur plus grande intensité et leur garder d'abord leur pureté pour livrer à l'esprit une matière toute fraîche, voilà le principe premier : sentir et réfléchir.

Mais c'est en Boileau que nous voulons le voir en œuvre. Sa sensibilité et son art, les mouvements de son cœur et les exigences de son esprit, toutes les facultés collaborant à une exacte représentation des émotions, de manière à frapper, d'un seul coup, par l'œuvre d'art, l'être humain en tous ses centres : voilà ce qu'il faut chercher en Boileau.

Pour lui, la sensation n'est rien, tant qu'elle n'est

pas traduite, c'est-à-dire prolongée, installée et organisée dans tout l'être. Il ne jouit de ses sensations ou de ses idées qu'une fois produites dans leur plus grande clarté et accouchées. Quand il lui arrive de faire ce travail tout haut et d'enfanter en public, quand le vers ratiocine, trahit une inquiétude d'esprit, partant une obscurité, c'est alors le moins bon Boileau. Mais qu'il ressaisisse l'ordre de ses idées, ou frappe la source de son émotion, quelle rectitude de mouvement et quelle aisance, quelle forme nette et naturelle, quelle éloquence !

D'où procède son émotion ? qu'est-ce qui le touche ? que sent-il le plus vivement ? Ici, on peut se déclarer plus ou moins satisfait. Sa sensibilité n'est ni très riche ni très compliquée. Il a vécu sur un petit fonds. Il ne répond pas à beaucoup de nos angoisses ; il ignore beaucoup de nos passions. Cependant, outre que sa tranquillité peut être apaisante et fraternelle à notre détraquement, rien de ce qui le touchait ne nous est devenu étranger. Notre champ s'est agrandi, mais autour du sien. Aussi nous nous persuadons que jamais ce pays ne cessera de l'entendre ni de l'estimer. Son naturel plaît non seulement parce que

Chacun pris dans son air est agréable en soi,

mais parce que c'est vraiment une bonne trempe d'homme.

Son premier mouvement est pour critiquer et pour mordre : rien d'ailleurs d'un révolté. Doué, comme il dit, « d'un peu d'humeur bizarre », il est prompt à s'offenser, mais seulement du désordre :

Nous sommes un peu nés pour être mécontents.
Notre Muse, souvent paresseuse et stérile,
A besoin, pour marcher, de colère et de bile,
Notre style languit dans un remerciement ;
Mais, Grand Roi, nous savons nous plaindre élégamment.

Seulement, cela, ce n'est que la facilité et le premier mouvement : nous ne croyons pas que cela vienne du fond de l'âme. On devine qu'il cherche à apaiser et rafraîchir son humeur échauffée. Sa veine est ironique, avec une pointe d'amertume et surtout beaucoup de bonté. Et il est excellent surtout dans ses moments d'abandon et d'ouverture :

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous.

C'est qu'il n'aime pas au fond son chagrin; il ne désire rien tant qu'une occasion de s'épancher affectueusement. Seulement l'occasion est rendue plus rare par un goût exigeant. Si donc Boileau satirique est d'une vérité plus ordinaire, le Boileau élégiaque et sensible nous paraît plus profondément vrai, plus intérieur; ses effusions ne sont que de rapides éclairs, mais tirés de ses entrailles mêmes; elles révèlent le Boileau secret, recouvert, qui aspire constamment à l'air et au bonheur. Aussi les *Épîtres* l'emportent-elles dans notre estime sur les *Satires*, non seulement pour leur plus juste vérité morale, mais parce que dans cet effort de libération, le poète a trouvé ses accents les plus élevés, les plus purs et les plus dignes d'un homme.

Peu de choses peuvent être plus belles que cette virilité de l'émotion :

Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable :
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes beaux jours mes chagrins sont passés.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.
Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
. . . . . .
Je songe à me connaître, et me cherche en moi-même.

On peut dire que c'est cet effort de *connaissance senti-*

mentale qui a inspiré à Boileau ses plus beaux vers. Il y a là une justesse d'accent, un bonheur de rythme et de mouvement, qui ne seront plus guère dépassés.

C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré désormais la fortune me joue ;
Tu me verras dormir au branle de sa roue.

Et cette *Épître à Lamoignon,* toujours éloquente et soudain attendrie :

Cependant tout décroît ; et moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.

Puis la voix s'affermit et retrouve, pour apostropher Lamoignon, et l'éclat et le nombre :

C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant et la haute éloquence,
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.

Une autre période, également nombreuse et cadencée, enchantait Sainte-Beuve. C'est, dans l'*Épître à Racine,* cet endroit où Boileau, atteignant à la sérénité, se laisse ravir en quelque sorte à la vision sublime du siècle de Louis XIV :

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ;
. . . . . .
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées,
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois ;

Qu'Enghien en soit touché ; *que Colbert et Vivonne,*
Que La Rochefoucault, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?

Voilà sans doute, réalisée, la perfection de la gravité enthousiaste. Et à ceux qui lui reprochent de n'avoir jamais pu quitter ses préoccupations d'auteur et de censeur, on sait maintenant que répondre. Quel plus grand sujet pouvait donc le tenter ? Boileau, témoin d'un des plus hauts faits de notre histoire, la fondation de notre ordre intellectuel, en fut profondément frappé dans sa pensée de tous les jours. Mesquines, si on les regarde comme des disputes personnelles, ses querelles littéraires ont la grandeur et la noblesse, du moment qu'on les rapporte à leur temps et à leur véritable objet. « L'œuvre de Boileau, ce fut, non pas de revenir à Malherbe déjà bien lointain, mais de faire subir à la poésie française une réforme du même genre que celle que Pascal avait faite dans la prose[1]. » Du reste, pour comprendre Boileau, il faut saisir qu'il n'a jamais fait que déterminer ses rapports avec le monde. Ainsi il put renouveler son sujet sans en changer essentiellement. Ses préoccupations d'auteur marquent le principal de ses rapports avec son époque. C'est un grand sujet si l'on se rappelle que l'esprit humain faisait alors son salut.

L'idée, ou plus exactement l'image de la mort (car Boileau n'avait pas le génie philosophique, mais plastique), lui a inspiré ses accents les plus recueillis. Il dut tenir à la vie. Et si le croyant pensait à l'au-delà et d'aventure philosophait, l'homme de chair, l'artiste, l'homme sensible, se représentait la mort bien plutôt comme la fin de toute sensibilité que comme le seuil du royaume de Dieu. La simplicité du sujet plaisait à sa simplicité d'âme et la tristesse et la grandeur du spectacle contentaient en lui un besoin d'émotion :

Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé...

1. Sainte-Beuve.

Ou ce dialogue :

> Qu'avez-vous ? — Je n'ai rien. — Mais... — Je n'ai [rien, vous dis-je,
> Répondra ce malade à se taire obstiné.
> Mais cependant voilà tout son corps gangrené
> *Et la fièvre demain, se rendant la plus forte,*
> *Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte.*

Tout le monde a récité l'admirable distique :

> *Avant qu'un peu de terre obtenu par prière*
> *Pour jamais sous la tombe eut enfermé Molière...*

Quelle simplicité magnifique ! C'est bien là la caractéristique de Boileau. A le fréquenter, ce qu'on aime en lui, c'est ce ton familier, noblement simple, qui trahit une naturelle grandeur d'âme et le met de plain-pied non seulement avec les plus hauts sujets, mais avec les plus grands personnages. Il sait badiner avec Louis XIV et parvient seul à dérider Colbert. Il se rend égal à tout et à tous par la dignité vraie.

On lit dans ses œuvres un bien curieux *Discours sur le style des inscriptions* qui a surtout le mérite de nous renseigner sur son style. Nul n'a mieux que Boileau manié le style d'inscription : cette pureté et cette dureté de trait n'appartiennent qu'à lui. Il travaille au ciseau dans le marbre. Or, Boileau recommande dans les inscriptions la sainte simplicité.

Quoi ! ce Boileau dont la Muse est toujours en perruque ? — Oui, il proscrit l'emphase. « Les inscriptions doivent être simples, courtes et familières. La pompe ni la multitude des paroles n'y valent rien et ne sont point propres au style grave, qui est le vrai style des inscriptions. » Et il n'est pas vrai que sa Muse soit toujours en perruque. On peut dire que Boileau a appris à son

temps, encore gâté d'emphase, de romanesque ou de vulgarité, à traiter simplement les grands sujets et les plus humbles objets avec dignité. Dire, « sans s'avilir, les plus petites choses », et représenter exactement des actions (comme celles du Roi) « qui, étant d'elles-mêmes toutes grandes et toutes merveilleuses, n'ont pas besoin d'être exagérées », dans les deux cas, il enseigne à traduire par le style la commune mesure de l'homme et des choses, de l'auteur et de son sujet. Sensation, connaissance et composition, sont les trois termes de la règle. Elle humanise et approprie le sujet et offre à l'écrivain un ordre pour communiquer son être le plus personnel.

*
* *

Il resterait beaucoup à dire sur le style des *Épîtres*. L'admirable, c'est cette perfection du détail dans l'aisance et la souplesse du mouvement, cette plénitude de sens et de son. — Que de beaux rythmes, variés et nombreux !

Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère
Si jamais, entraîné d'une ardeur étrangère,
Ou d'un vil intérêt reconnaissant la loi, *etc*...
. . . . . .
Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville.
. . . . . .
Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas :
En vain, la peur sur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire :

Vil esclave toujours sous le joug du péché,
Au démon qu'il redoute il demeure attaché.

Le développement a tout ensemble l'ampleur et l'énergie.

Mais nous n'en finirions pas de citer. Il paraît que « Boileau retenait de mémoire ses vers, et les récitait longtemps avant de les mettre sur le papier; il faisait mieux que les réciter, il les jouait pour ainsi dire » (Sainte-Beuve). Voilà donc d'où vient cette surprenante justesse d'inflexion. Les vers de Boileau ont d'abord été éprouvés à l'oreille [1].

Quant au détail, il n'est pas nécessaire de citer des modèles de perfection; tout y est d'un art achevé; le soin patient avec lequel Boileau limait et polissait ses vers, ne laisse généralement que l'impression du naturel.

Mais parfois il y a presque trop d'art. Boileau n'abuse-t-il pas, par exemple, de l'épithète, surtout de l'épithète balancée et opposée. Il y a des suites de vers dont presque chaque hémistiche s'alourdit d'une épithète : l'oreille finit par percevoir un ronron monotone. Sans doute n'est-ce là qu'un accident et que l'on pardonne très vite dès que le mouvement reprend sa libre allure. Tout de même il existe.

Un autre *tic* du style de Boileau, c'est la métaphore prolongée. Il réussissait trop bien la *médaille* pour n'être pas tenté de tirer à plusieurs exemplaires. D'où, parfois, quelque chose d'artificiel et de mécanique. Un exemple? Dans sa cinquième Épître, Boileau annonce à Guilleragues la résolution de consacrer tous ses soins à son perfectionnement :

1. D'ailleurs la connaissance des modulations de la voix humaine paraît avoir été poussée très loin par les écrivains du XVIIe siècle. Était-ce l'influence des salons et de la Cour? Toujours est-il que cet art est aujourd'hui entièrement à rapprendre.

Que l'astrobale en main, un autre aille chercher
Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe...

dit-il,

Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquifs et d'avirons

Le premier vers, d'une admirable venue, emporte encore le second dans son mouvement ; mais aussitôt deux autres vers exploitent cette réussite :

A régler mes désirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

L'image prolongée finit par recouvrir et offusquer le sentiment, et la rime accuse cette défaillance.

Mais ce n'est là que la paille d'un beau métal.

La gloire de Boileau ne peut souffrir de nos scrupules aucun dommage. Au fait, s'il abuse de l'épithète et étire un peu ses métaphores, ne serait-ce pas que le poète se subordonne alors au législateur pour fixer la langue et enseigner à ses contemporains, enclins à sacrifier le sens à la mesure ou à la rime, l'emploi du terme propre et la cohérence du langage [1] ? Ainsi, en Boileau, le grammairien, le régent ne se laisse jamais oublier. C'est toujours à lui qu'il faut, en fin de compte, revenir. Et c'est lui qu'on ne louera jamais assez. Non seulement parce que son action fut considérable et que nous en demeurons tributaires, mais parce qu'en tenant compte des circonstances où elle s'accomplit, on risquera peut-être

1. Il paraît que Frédéric Mistral, usant d'un procédé analogue, s'est parfois astreint à employer les termes provençaux les moins usités justement pour les sauver de la mort. Seulement, chez lui, le souci du linguiste n'aurait jamais fait tort à la beauté.

de comprendre le vrai caractère de la prochaine Renaissance : il ne s'agit pas de refaire les Épîtres, mais d'exiger du goût public une réforme radicale.

LA

POLITIQUE DE RICHELIEU

« Les intérêts de l'État et l'avantage de [la] personne » du Roi furent les fins ouvertement assignées par le Cardinal à sa politique. Il faut comprendre que ces deux termes sont synonymes ou plus exactement que l'un figure le signe vivant et visible de l'autre. Quand le Roi avait les mains libres et les coudées franches, quand son autorité était respectée, quand nulle puissance en Europe ne s'élevait au-dessus de la sienne, à ces signes Richelieu reconnaissait que « les intérêts de l'État » étaient servis. Mais si quittant la personne royale on considère son pouvoir, ses moyens naturels et normaux d'action, alors il est de toute évidence que le monarque représente l'instrument de la prospérité de l'État. « Nonobstant toutes ces difficultés que je représentai à Votre Majesté, écrit Richelieu, *connaissant ce que peuvent les Rois lorsqu'ils usent bien de leur puissance*, j'osai vous promettre, sans témérité, à mon avis, que vous retrouveriez votre État... »

Quant à ce que Richelieu entendait par le *bon usage* de la puissance royale, un chapitre de son *Testament*, qui porte ce titre significatif : « La Raison doit être la Règle de la conduite d'un État », nous en avertit avec clarté. Richelieu n'entend pas que l'exercice du pouvoir soit une école de vertu, mais de raison. Bien user du

pouvoir, c'est en user conformément aux fins de l'État et suivant les commandements de la raison, de même que bien penser ce n'est pas être « bien pensant », mais raisonner avec correction [1].

La Lumière Naturelle, écrit-il dans ce chapitre, fait connaître à un chacun, que l'Homme ayant été fait Raisonnable, il ne doit rien faire que par Raison, puisqu'autrement il serait contre la nature, et par conséquent contre celui même qui en est l'Auteur.

Elle enseigne encore, que plus un Homme est Grand et Élevé, plus il doit faire état de ce privilège, et moins doit-il abuser du raisonnement qui constitue son Être ; parce que les avantages qu'il a sur les autres hommes contraignent à conserver, et ce qui est de la Nature, et ce qui est de la Fin que celui dont il tire son élévation s'est proposée.

De ces deux principes, il s'ensuit clairement, que si l'Homme est souverainement Raisonnable, il doit souverainement faire régner la Raison ; ce qui ne requiert pas seulement qu'il ne fasse rien sans elle, mais l'oblige de plus à faire, que tous ceux qui sont sous son autorité, la révèrent et la suivent religieusement.

Cette conséquence est la source d'une autre, qui nous enseigne qu'ainsi qu'il ne faut rien vouloir, qui ne soit raisonnable et juste, il ne faut rien vouloir de tel, que l'on ne fasse exécuter, et où les Commandements ne soient suivis d'Obéissance, parce qu'autrement la Raison ne régnerait pas souverainement.

La pratique de cette règle est d'autant plus aisée que l'Amour est le plus puissant motif qui oblige à obéir, et qu'il est impossible que les Sujets n'aiment pas un Prince, s'ils connaissent que la Raison soit le Guide de toutes ses actions.

L'Autorité contraint à l'Obéissance, mais la Raison y per-

1. « *Beaucoup se sauveraient comme Personnes Privées, qui se damnent en effet comme Personnes Publiques.* » Ce mot de la fin du *Testament* n'est-il pas la maxime la plus honorable qui se puisse trouver sous la plume d'un homme d'État ? Et comprendra-t-on enfin que l'Intelligence peut être un devoir moral ?

suade, et il est bien plus à propos de conduire les Hommes par des moyens qui gagnent insensiblement leur Volonté, que par ceux qui le plus souvent ne les font agir qu'en tant qu'ils les forcent.

. . . . . .

. . . . . .

Il faut vouloir fortement ce qu'on a résolu par de semblables motifs, puisque c'est le seul moyen de le faire obéir, et qu'ainsi que l'Humilité est le premier fondement de la perfection chrétienne, l'Obéissance est le plus solide de celle de la sujétion, si nécessaire à la subsistance des États, que si elle est défectueuse, ils ne peuvent être florissants.

Il y a beaucoup de choses, qui sont de cette Nature, qu'entre le Vouloir et le Faire, il n'y a pas de différence, à cause de la facilité qui se trouve en leur exécution ; mais il faut vouloir efficacement, c'est-à-dire avec telle fermeté qu'on les veuille toujours, et qu'après en avoir commandé l'exécution, on fasse châtier sévèrement ceux qui n'obéissent pas.

Celles qui paraissent les plus difficiles et presque impossibles, ne le sont que par l'Indifférence, avec laquelle il semble qu'on les veuille, et qu'on les ordonne ; et il est vrai que les sujets seront toujours religieux à obéir, lorsque les Princes seront fermes et persévérants à commander ; d'où il s'ensuit que c'est une chose certaine, que leur Indifférence et leur Faiblesse en sont la cause.

En un mot, ainsi que vouloir fortement, et faire ce qu'on veut, est une même chose en un Prince autorisé en son État ; ainsi vouloir faiblement et ne vouloir pas, en sont si différents, qu'ils aboutissent à une même fin.

Le gouvernement du royaume requiert une vertu mâle, et une fermeté inébranlable, contraire à la mollesse, qui expose ceux en qui elle se trouve, aux entreprises de leurs ennemis.

Il faut en toutes choses agir avec vigueur, vu principalement que quand même le Succès de ce qu'on entreprend ne serait pas bon, au moins aura-t-on cet avantage, que n'ayant rien omis de ce qui le pouvait faire réussir, on évitera la Honte, lorsqu'on ne peut éviter le Mal d'un mauvais Evénement.

Quand même on succomberait en faisant son Devoir, la Disgrâce serait heureuse ; et au contraire, quelque bon succès qu'on puisse avoir, en se relâchant de ce à quoi l'on est obligé par Honneur et par Conscience, il doit être estimé malheureux, puisqu'il ne saurait emporter aucun profit qui égale les Désavantages qu'on reçoit du Moyen par lequel il a été procuré...

Si une fois on n'est pas propre à l'Exécution d'un bon Dessein, il en faut attendre une autre ; et lorsqu'on a mis la Main à l'Œuvre si les difficultés qu'on rencontre obligent à quelque surséance, la Raison veut qu'on reprenne ses premières voies, aussitôt que le temps et l'occasion se trouveront favorables.

Une maxime essentielle est comme enfermée dans le plus intime tissu de la pensée du Cardinal : *l'intérêt des particuliers est d'être bien gouvernés* ; c'est dans cette certitude que l'homme d'État puise son énergie.

On vient de constater que Richelieu réconciliait par avance les fausses antinomies révolutionnaires non seulement de la pensée et de l'action, du dessein et de l'exécution dont il opère l'alliage au feu de la passion du bien public, mais aussi de la liberté et de l'autorité. Ce que fut l'autorité de l'État en de telles mains ? — Une puissance sublime, dont les pressions lentes, soutenues et irrésistibles établirent la chose publique dans un ordre préfix...

*
* *

Le caractère qu'on peut le moins dénier à la politique de Richelieu, c'est sa grande loyauté : *le service de l'État* formait sa première comme sa dernière règle, et le Cardinal n'a jamais prétendu à être que ce serviteur.

Contre cette politique claire et avouable, que pouvait peser l'équivoque protestante ? Ce serait une question

de savoir si le protestantisme fut longtemps, ou si, dans ses formules un peu arrêtées, il fut jamais rien autre qu'une entreprise politique. En tout état de cause il est certain que du temps de Richelieu, le protestantisme, qui, par ses indignes confusions du temporel et du spirituel, ne réussit finalement qu'à abaisser l'Esprit devant la Force, souvent la moins respectable, le protestantisme était bien alors un « parti », une faction dans l'Etat. La *rébellion*, comme dira Malherbe dans son *Ode* qui n'est que l'expression du sentiment public, la rébellion des huguenots, qui non contents de contester l'autorité royale et de former des ligues factieuses à l'intérieur du royaume, pactisaient avec l'Espagnol catholique et ouvraient nos frontières à l'Anglais, la rébellion des huguenots n'était qu'une affaire politique et de celles qui ne pouvaient absolument pas être souffertes. C'était la mort même de l'État qu'ils poursuivaient, pis encore : sa capitulation. Richelieu opéra cette plaie par le fer.

Mais les succès que lui valut son esprit de décision, cette *hardiesse* qu'il pratiqua devant que Bossuet l'eût prescrite au gouvernement royal, ses succès lui permirent la plus humaine justice, la plus royale générosité envers toutes les personnes dont la perte n'était pas strictement indispensable au salut de l'État. On en lira plus loin des exemples. Et l'on découvrira le secret d'une si noble conduite dans cette idée que la générosité est le luxe de la force.

« Les Rois vos prédécesseurs, écrit le Cardinal, avoient par le passé plutôt reçu que donné la paix à leurs Sujets; quoiqu'ils ne fussent divertis d'aucune guerre, ils perdoient en tous les traités qu'ils faisoient avec eux; et bien que Votre Majesté eût en ce temps-là beaucoup d'autres occupations, elle la donna lors. »

Comme la force qui brillait au poing armé du Roi de France légitimait sa clémence, la clarté et la droiture de

cette notion d'État toujours siégeant à sa droite, dictaient à sa politique une règle absolue d'honnêteté. Ce mot d'honnêteté, qui s'est d'abord rencontré sous une plume royale [1], doit être ici répété à la gloire de Richelieu. Auguste Longnon remarquait, au cours d'une leçon fameuse, que les plus pures vertus embaumèrent le berceau de la monarchie française. A ne considérer que les vertus publiques et l'honnêteté de la politique royale, cette remarque est également vraie pour toutes les périodes de notre histoire. Aussi faudra-t-il que l'Histoire lave Richelieu d'un reproche (ou d'un compliment) de duplicité, souvent adressé à sa politique protestante. On a dit et répété et l'on enseigne dans les écoles que Richelieu pratiqua à l'égard des protestants étrangers la politique exactement contraire de celle qu'il suivit à l'égard de leurs coreligionnaires français. Et les badauds de s'émerveiller d'une absence de scrupules qui constituerait, selon eux, la suprême définition du politique. Une telle méprise est d'autant plus extraordinaire que Richelieu a pris soin d'avertir de son absurdité. La justification qu'il a, sur ce point capital, tentée avec un plein succès, montrera si le scrupule était précisément ce qui manquait à cet homme d'État.

Le devoir de l'homme d'État français était alors de réduire à l'intérieur la faction protestante comme d'arrêter au dehors les tentatives et progrès des puissances rivales, catholiques ou non, ambitieuses de s'agrandir aux dépens d'autres États, même protestants. La religion n'eût pas gagné grand'chose à la conquête politique des Pays-Bas protestants par l'Espagne ; mais on voit tout ce que la monarchie très Chrétienne y eût perdu. C'est ce devoir strict que le Cardinal remplit en s'opposant,

1. V. la Préface de la *Monarchie française*, par Mgr le duc d'Orléans.

en Europe, aux entreprises des grands États sur les petits et, en France, à l'intervention de l'Étranger dans nos affaires. Encore une fois rien de plus clair ni de plus loyal que cette politique. Seul un esprit aheurté aux apparences en disconviendra.

Richelieu excellait à saisir la liaison des faits et des devoirs en apparence contrariés, comme à multiplier les faces d'une action dont le principe unique demeurait invariable. Son génie ne s'épuise pas en une formule. Cet homme de guerre, qui tirait le canon à La Rochelle, était dans le même temps le plus actif négociateur. Et bien que les circonstances nous forcent aujourd'hui à considérer surtout le vainqueur de l'anarchie civile, toutefois, pour ne rien laisser prescrire de cette grande gloire, nous tenons à graver, comme au seuil d'un monument [1], ces sublimes paroles détachées du chapitre que Richelieu intitule : « *Une Négociation continuelle ne contribue pas peu au bon Succès des Affaires* », et comme échappées au génie de la Diplomatie. La simplicité du ton, l'impartialité, l'impersonnalité du témoignage ajoutent à la force des propos une sérénité austère qui en achève certainement la beauté.

Les États reçoivent tant d'avantage des Négociations continuelles, lorsqu'elles sont conduites avec prudence, qu'il n'est pas possible de le croire, si on ne le sait par expérience.

J'avoue que je n'ai connu cette Vérité que cinq ou six ans après que j'ai été employé dans le maniement des affaires. Mais j'en ai maintenant tant de certitude, que j'ose dire hardiment, que négocier sans cesse ouvertement ou secrètement en tous lieux, encore même qu'on n'en reçoive pas un Fruit présent, et que celui qu'on en peut attendre à l'avenir ne soit pas apparent, est chose tout à fait nécessaire pour le bien des États.

1. *La Revue Critique des idées* (25 octobre 1911) répondait au monument dressé à La Rochelle au maire Guiton par une dédicace à Richelieu. Voir, à la fin du tome II, l'Appendice III. — E. M.

Je puis dire avec vérité, avoir vu de mon Temps changer tout à fait de face les affaires de la France, et de la Chrétienté, pour avoir, sous l'Autorité du Roi, fait pratiquer ce principe, jusqu'alors absolument négligé en ce Royaume.

Entre ses semences, il s'en trouve qui produisent plutôt leur fruit les unes que les autres ; il y en a qui ne sont pas plutôt en Terre, qu'elles germent et poussent une pointe au dehors, et d'autres y demeurent fort longtemps avant que de produire un même effet.

Celui qui négocie trouve enfin un Instant propre pour venir à ses Fins ; et quand même il ne le trouverait pas au moins est-il vrai qu'il ne peut rien perdre, et que par le Moyen de ses Négociations, il est averti de ce qui se passe dans le Monde, ce qui n'est pas de petite conséquence pour le bien des États...

Les médiocres Esprits resserrent leurs pensées dans l'étendue des États où ils sont nés, mais ceux à qui Dieu a donné plus de Lumière, apprenant des Médecins, qu'aux plus grands Maux, les Révolutions se font violemment par les Parties les plus éloignées, ils n'oublient rien pour se fortifier au loin.

Il faut agir en tous Lieux (ce qui est bien à remarquer) selon l'humeur et les moyens convenables à la portée de ceux qu'on négocie...

En matière d'État, il faut tirer Profit de toutes choses, et ce qui peut être Utile ne doit jamais être méprisé...

La Facilité ou la Corruption de certains Esprits, est quelquefois si grande, et la Démangeaison qu'ont quelques autres, qui ne sont ni Faibles ni Méchants, de faire quelque chose, est souvent si extraordinaire, que s'ils ne sont retenus dans les Bornes qui leur sont prescrites, par la Crainte de leur Perte absolue, il s'en trouvera toujours qui se laisseront plutôt aller à faire de mauvais Traités que de n'en faire point.

J'ai fait tant d'expérience de cette vérité, qu'elle me contraint de finir ce Chapitre en disant que quiconque manquera à être Rigoureux en telles occasions, manquera ce qui est nécessaire à la subsistance des Etats.

Il nous semble que la figure du Cardinal se complète

bien ainsi. Le ministre qui soutenait à la fois des guerres allumées sur presque toutes nos frontières conversait dans le même temps avec toutes les chancelleries d'Europe et coordonnait leurs mille trames à l'intérêt français. Belliqueux et liant, en cuirasse ou en robe, Richelieu nous avertit que la paix est le terme et le but de la guerre ou de la négociation, mais que c'est toujours la force qui en décide. Sur sa digue de La Rochelle, songeant que la France n'est séparée de la paix publique que par l'épaisseur des remparts huguenots, et soulevé par l'amour de la concorde française, Richelieu n'aura de cesse qu'il n'ait abattu cet obstacle. La même main qui allumait le canon qu'on montre au musée de l'Armée scellera donc la paix intérieure. Et Guiton lui donnera raison avec éclat lorsque faisant sa soumission au roi de France, il reconnaîtra : *j'aime mieux obéir au roi qui a su prendre La Rochelle qu'à celui* (le roi anglais) *qui l'a laissée succomber*. La force garantissant une paix durable, ennoblissait en effet la reddition.

Et voici justement où réside le contresens de la cérémonie du 22 octobre à La Rochelle [1] : elle est une révision de la paix de Richelieu. L'intérêt huguenot est d'obtenir pour Guiton, sous prétexte d'effacer nos divisions, un rang et des honneurs qui n'appartiennent qu'à Richelieu. De beaux Messieurs libéraux se sont entremis pour négocier cette petite affaire. Mais ces Messieurs oublient que le rapport entre Guiton et Richelieu a été, une fois pour toutes, déterminé par l'autorité de Richelieu et contresigné par Guiton. Guiton a accepté d'être confiné dans l'ombre du Cardinal et l'Histoire ne considère en lui qu'un satellite de sa gloire. A ce titre, il ne mérite point de statue. Mais par la grâce des instigateurs de la cérémonie, Guiton semble reconquérir une valeur

1. 22 octobre 1911. Voir Appendice III.

et comme une existence absolues. C'est une puissance, ce n'est plus un humble sujet. Nous disons que ce Guiton-là ne peut être que *le rebelle*. Et c'est aussi « à Guiton Maire » qu'on élève un monument. A cette occasion, on nous propose de réconcilier l'ancien Maire et le Cardinal. Or, il y a longtemps que leur paix est faite et il n'est au pouvoir de personne d'en changer les termes. La vérité est que Richelieu perdrait infiniment au traité que l'étourderie de quelques Rochelois et la ruse de quelques autres proposent pour remplacer celui que dictèrent la force des armes et le salut public.

Mais tous les Français ne sont pas d'humeur à faire des cadeaux avec l'Histoire de France et la gloire de nos héros en échange d'un fauteuil sur une estrade officielle.

CE QU'ON LIT
DANS *PAUL ET VIRGINIE*

Consultés pour désigner, en votant, le meilleur roman de la littérature française et son faux chef-d'œuvre, les lecteurs d'un journal quotidien avaient nommé, à la majeure, *sur la première question* Madame Bovary *et sur la seconde* Paul et Virginie[1]. — *E. M.*

On n'imagine pas *Madame Bovary* conçue dans le feu de l'inspiration... Ce roman a prétendu au titre de chef-d'œuvre et l'a obtenu et il porte les multiples caractères du faux, de l'artifice, du truc et de la fraude. Mais pour décerner à *Paul et Virginie* la qualité de faux chef-d'œuvre, il faut confondre la notoriété avec la gloire ; si *Paul et Virginie* obtint sans peine la première, il ne parvint en vérité jamais à la seconde. L'ouvrage fut, à sa lecture dans les salons, assez peu goûté des philosophes comme de leurs adversaires, et il semble que les femmes, pour qui il est toujours plus question de donner son cœur que de dispenser la gloire, en aient à peu près seules assumé la défense. Cependant l'ouvrage marque une date de notre histoire littéraire : il est l'origine d'un genre aujourd'hui périmé, et il eut cette chance d'être

1. Pierre Gilbert a dit ce qu'il pensait de ce choix dans le numéro du 10 septembre 1911 de la *Revue Critique des idées*. Voir au tome II l'Appendice IV. — E. M.

mis entre les mains des enfants pendant des générations. (Quel homme s'aviserait de reprendre le livre pour son plaisir?) Enfin c'est un titre qui s'est sauvé de l'oubli. Mais nous ne voyons pas qu'à aucun moment de notre histoire, non pas même au début du XIXe siècle, à l'aurore des premières *Méditations,* quand sonna probablement l'heure la plus favorable pour la célébrité de Bernardin de Saint-Pierre, l'erreur qui qualifie de chef-d'œuvre le roman de Paul et de Virginie ait jamais fait autorité. Négligeant, en tout état de cause, pour aujourd'hui, ce point d'histoire, nous noterons seulement qu'il ne fallut rien moins que la Révolution et le romantisme, la fermeture des écoles, le chômage des hautes études pendant plusieurs lustres qui vint seul à bout des résistances de notre civilisation spirituelle, enfin la prodigieuse ignorance des premières générations du dernier siècle, pour obtenir à *Paul et Virginie* une faveur tardive et passagère. Les âmes simples, les esprits primitifs de nos pères romantiques crurent retrouver *la* nature où il n'y avait qu'*une* nature, d'ailleurs molle, dissolue, sans énergie. Mais depuis... Bernardin a bénéficié de l'indifférence, de l'incuriosité générales ; ce n'est qu'un nom qui surnage, et on peut être assuré de lui faire tort aussi souvent qu'on rappellera sur lui l'attention. Quant à *Paul et Virginie,* on sait bien qu'il n'est pas question de chef-d'œuvre du moment qu'il s'agit de cette ennuyeuse histoire.

Encore moins de *faux* chef-d'œuvre. Rien de plus naturel, de plus spontané, de plus *senti.* Son seul défaut, c'est que son auteur possédait une sensibilité morose, déplaisante, vicieuse. *Paul et Virginie* n'exprime pas autre chose qu'un certain fonds de sentiments que nous qualifierons volontiers de louches ; mais enfin il l'exprime ; et il faut tout lui dénier plutôt que la sincérité [1].

1. MM. Jean et Jérôme Tharaud, dont l'art minutieux est bien

*
* *

Nous n'attendons pas qu'on nous croie sur parole. Nous apporterons nos preuves. Seulement nous avertissons qu'il n'est pas possible de le faire sans offenser légèrement la pudeur. Qu'il soit bien entendu que *Paul et Virginie* est un sujet scabreux : il ne dépend pas de nous de le rendre moral et édifiant. Le lecteur trop impressionnable n'aura qu'à sauter ces pages : le voilà prévenu. Nous ne voulons que persuader au public de retirer des mains de la jeunesse une lecture qui, insipide ou indécente, dans aucun cas n'y est à sa place.

*
* *

Insipide et indécent, tel fut bien au naturel Bernardin de Saint-Pierre. La légende, il est vrai, a beaucoup varié sur son compte. Le plus crédule de tous les siècles, le dix-neuvième, s'est d'abord figuré un chevalier de Saint-Pierre doux, sensible, idyllique, à l'image de ce qu'on croyait lire dans son œuvre ; puis quand cet humanitaire fut connu pour un coureur de dots, insociable, intrigant, égoïste et quémandeur, on changea de théorie et il fut enseigné que l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre était

plus proche parent de *Madame Bovary* que de *Paul et Virginie*, se sont généreusement portés au secours de Bernardin de Saint-Pierre. Est-ce qu'ils ont voulu, au petit bonheur, appliquer, même de travers, quelques principes de philosophie barrésienne ? toujours est-il que nos confrères ont bâti une thèse qui d'abord sent terriblement son devoir d'élève et dont voici ensuite le plus grave défaut : les frères Tharaud n'ont pas assez d'encens pour tout l'artifice, l'idéologie puérile et, selon leur expression, la « géométrie » de *Paul et Virginie*, mais ils méconnaissent ce qu'il y a de spontané, d'instinctif, de naturel dans l'ouvrage qu'ils admirent cependant de toutes leurs forces. — C'est l'erreur de deux hommes de trop d'esprit.

de tout point la contradiction de sa vie et peignait les sentiments mêmes qui manquaient le plus à son auteur [1]. La vérité est également éloignée de ces deux thèses.

Il n'est pas vrai que Bernardin de Saint-Pierre ait pris, dans son œuvre, une attitude pour la postérité, et il n'est pas vrai non plus que ses ouvrages reflètent un naturel sensible et doux. Nous croyons que l'œuvre et la vie se ressemblent : la vie explique les écrits comme les écrits rendent compte de la vie, n'exprimant au juste et assez clairement qu'une âme sans chaleur, un pauvre esprit, un cœur sec et une imagination dépravée.

*
* *

Les grands traits de la vie de Bernardin de Saint-Pierre, ses voyages, son Ile de France et son Jardin des Plantes ont été assez explorés et sont assez connus. Et nous ne comptons pas y revenir. Mais il y a environ sept ans, un jeune historien, dont la mort doit être pleurée par les amis des lettres, Jean Ruinat de Gournier, publia la correspondance échangée entre Bernardin et sa première femme, Félicité Didot, avant et après leur mariage. C'est un document de tout premier ordre pour la connaissance du père de *Paul et Virginie*; et nous n'aurons qu'à feuilleter ce mince recueil pour saisir sur le vif la psychologie de ce singulier apôtre. J'avoue qu'une telle publication constitue pour le nom d'un homme la plus terrible épreuve; mais les fausses gloires seules en pâtissent. Et si Bernardin de Saint-Pierre se sire assez mal de ce qui peut paraître une trahison du sort, la mésaventure était bien due à ce prédicateur

1. M. Gustave Lanson, qui n'a jamais manqué de recueillir un lieu commun, pourvu qu'il fût entaché d'erreur, suit naturellement cette opinion.

intempérant que rien n'obligeait à calomnier le genre humain tandis qu'il séduisait la fille de son éditeur.

Bernardin avait connu l'heureuse fortune de rencontrer un éditeur qui jetât les yeux sur son manuscrit des *Études de la nature*. La lecture qu'en fit le jeune A. Didot, employé chez son père Pierre-François Didot, décida en effet de l'impression des *Études* et peut-être de la réputation de Saint-Pierre, qui, « ignoré du public, âgé déjà, cherchait un éditeur et n'en trouvait point. » (Gournier.) Entré comme auteur, et comme auteur applaudi, dans la maison Didot, Bernardin ne tarda pas à s'y installer sur un autre pied : ami d'abord, soupirant et puis gendre. Nous ne nous flatterions pas de décider s'il fut jamais très épris non plus que prétendant agréé par la famille. Mais pour vous fixer tout de suite sur les personnages, voici un échantillon de la correspondance qui s'engage vers le mois d'août 1792 [1]. La première lettre de cette correspondance est de la vive et fraîche Félicité Didot, qui écrit sur ce ton d'abord assez réservé :

Monsieur, tout le temps que je fus au magasin, vos ouvrages ont toujours eu le succès qu'ils méritent et je ne doute pas que ce soit toujours de même... Je vous suis infiniment obligée de votre attention : cette charmante rose est d'un grand prix pour moi ; je voudrais aussi avoir quelque chose à vous offrir, ce serait de grand cœur ; mais vous conservez depuis trop longtemps mon estime, et c'est dans ce sentiment que je suis, Monsieur, votre très humble servante. — Félicité Didot.

La seconde lettre est à peine plus chaude. On y lit :

Vous êtes bon, sensible, vous m'avez souvent témoigné de l'amitié ; au nom de cette amitié, à laquelle j'ose croire,

1. Bernardin de Saint-Pierre a alors cinquante-cinq ans ; Félicité Didot ne compte que vingt années.

venez adoucir nos peines par votre présence et vos sages réflexions, et soyez bien persuadé que, malgré tout événement, s'il est encore quelques jours heureux pour Félicité, ce sont ceux qu'elle passera avec vous, à la campagne ; comme, avant notre départ, vous nous aviez fait espérer quelque possibilité dans la grâce que je vous demande, je suis, dans cette espérance, *celle qui sait beaucoup mieux aimer que de le faire sentir.* — Félicité Didot.

Ce n'est pas tout à fait de la même encre que répond le « sensible » Bernardin :

Vous me priez de mon plaisir, mon aimable Félicité. Je désire la campagne et d'y être avec vous. Mes devoirs me retiennent à Paris encore pour plusieurs jours ; ensuite, si les circonstances me le permettent, je satisferai mon inclination en vous allant voir.

... Bannissez donc de vos lettres l'expression froide de *Monsieur*. Suppléez-la par toutes celles que vous trouverez dans votre cœur fait pour aimer et pour être aimé... *Mon âme, fatiguée de la corruption des sociétés, se reposera sur la vôtre, douce, pure, solitaire, aimante, comme un voyageur sur un gazon frais...*

Et en guise de salutation, Bernardin « embrasse » l'« aimable Félicité ». Et l'aimable Félicité note au bas de la lettre : « Reçu le 22 août 1792. Jour heureux pour Félicité. » Mais si l'enfant avait su mieux lire, elle eût perçu dans cette lettre comme un avertissement de ses prochains malheurs, contre lesquels sa méfiance, trop tard éveillée, ne trouvera de secours que dans le divorce, que prévint seule sa mort prématurée.

Outre ces câlineries de vieillard séducteur qui purent faire illusion à la jeune fille, l'épître de Bernardin contenait encore ceci :

La lettre que vous venez de m'écrire est pleine de raison et de sensibilité. Fortifiez l'une et l'autre par la lecture des bons livres. Je m'estimerai heureux d'y contribuer per-

sonnellement. Dans des temps plus tranquilles, j'aurais cherché à faire de vous mon élève ; dans les temps orageux, je désire faire de vous mon amie.

Dans la phrase baroque du *gazon frais*, le lecteur a certainement noté qu'il louait l'*âme solitaire* de son amie. Toujours Arnolphe prend ses désirs pour la réalité parce qu'il ne souffre pas l'idée d'une résistance. Le plan de Bernardin, amant de la solitude parce qu'il avait l'âme tyrannique, est de retrancher cette jeunesse du monde, de la séquestrer et de se *l'annexer* : la même note sera répétée dans presque toutes les lettres qui vont suivre. C'est un despote, si l'on veut, c'est aussi un pédant que Félicité s'est donné. Jean de Gournier a écrit sévèrement le mot de *pion*, et il n'y a qu'à le transcrire, pourvu qu'il soit bien entendu que ce n'est aucun dogmatisme, mais la sensibilité et la sensualité qui, chez Bernardin, prétendent se *faire* une élève, un jouet docile dont il tirera des plaisirs solitaires. Nous verrons ce barbon éveiller et troubler la jeune nature de Félicité, déflorer une âme qui paraît d'ailleurs avoir été faible et charnelle, et jouir par l'imagination du mauvais spectacle qu'il se donne à lui-même. Que Bernardin ait été surtout un *spectateur* dont les nerfs malades avaient besoin de voluptés ordonnées par une imagination froide et perverse, c'est, je crois, tout ce que nous apprennent et ses lettres, et sa vie, et ses ouvrages, parmi lesquels le « chaste roman » de *Paul et Virginie*.

La réponse de Félicité ne mérite sans doute de recueillir qu'un sourire triste :

Quelle obligation ne vous ai-je point, ô le plus indulgent des hommes, de ne point avoir dédaigné répondre à ma lettre et de m'encourager avec tant de bonté à continuer...

Docile à l'encouragement, elle continuait :

Vous voyez que je ne tarde pas à profiter de la permission que vous me donnez, et que je ne suis pas non plus très laconique ; d'ailleurs c'est une chose qui me paraît impossible en vous écrivant, je dis toujours moins que je ne voudrais dire et ma plume est bien mauvaise interprète de mes sentiments ; adieu, mon ami ; puisque vous voulez l'expression de mon cœur, voilà le nom qu'il vous avait choisi, et en vous le donnant, il en connaissait, je vous jure, tout le prix ; vous finissez par m'embrasser, moi, je voudrais le faire. — Félicité.

Vous saurez tout à l'heure les réflexions de Bernardin sur ces charmantes épîtres. — Quelle était la femme qui, bien que sans orthographe (elle en avait moins encore que Bernardin, qui en manquait lui-même et ne laissait pas de la reprendre sur ses fautes), était capable d'écrire d'un style si naturel des lettres d'un tour aussi gracieux ? « Jeune fille, écrit Gournier, elle dut être très gaie, très matérielle, légère et inconséquente, sentimentale néanmoins et profondément romanesque... » Au physique, d'après ses portraits, « la figure ronde, poupine et joufflue est celle d'une campagnarde grassouillette et sensuelle ». Et il est probable qu'elle livrait le fond de sa pensée lorsque, à son vieil amoureux, elle écrivait tout franchement : « *Vous finissez par m'embrasser, moi je voudrais le faire.* » C'était une petite personne très naturelle et toute ronde, dont on peut lire une jolie lettre d'amour aux expressions vives [1], mais qui plaçait la moindre réalité bien au-dessus de toute littérature épistolaire. Tout autre était son soupirant. « Vos lettres, Félicité, sont aussi raisonnables que si votre maman les avait dictées. » Et encore : « Ton billet est charmant, mais un peu court. » Disons que Bernardin aimait beaucoup à se faire embrasser par lettre et avec quelques détails...

1. La lettre 22 du recueil de Gournier (Librairie Hachette).

Il lui était agréable d'éveiller cette enfant; il souhaitait passionnément d'obtenir de son innocence des mots vifs dont l'inexpérience eût été pour lui un piquant ragoût. Il est aussi vilainement sensuel qu'Arnolphe et tous les vieillards de la comédie.

Je suis toujours disposé à croire que l'objet que j'aime a plus de raison que moi, et vous m'en avez tant montré dans des moments où je n'en avais plus, que j'étais fâché de vous en voir un peu trop.

Ce *trop* était encore bien peu de chose, comme on verra, mais son manège est toujours de provoquer les confessions d'une pudeur qui s'évanouit. C'est bien un *spectateur* qui trace ces lignes :

Tendre amie, on n'est heureux qu'en aimant. On n'est heureux que dans une solitude avec l'objet aimé; puissent ces sentiments, dont mon cœur est plein, pénétrer le vôtre : puissiez-vous me les exprimer dans vos lettres avec les expressions de l'amour.

Veut-on savoir de quel prétexte ce libertin honteux colorait ses demandes réitérées d'indécences virginales ?

— « Elles (*les expressions de l'amour*) banniront, écrivait-il, les ennuis et les sollicitudes qui naissent toujours du commerce des hommes. » Tartufe misanthrope... La jeune personne ne savait pas ou ne comprenait pas, ou bien plutôt l'exercice lui paraissait sans charme, car elle en revenait toujours au vœu de réalités plus solides : « *Adieu*, mon bon ami; c'est toujours avec peine que je trace ce mot, je désirerais n'être jamais dans ce cas; ce serait pour moi le comble du bonheur; je vous embrasse de toute mon âme et, malgré mes faibles remords, voudrais, je vous jure, le faire réellement. »

Le dialogue se poursuit, dans ces termes, ininterrompu pendant tout le temps des fiançailles.

« Je trouve toujours mes lettres très éloignées de rendre la force de mes sentiments, écrit Félicité. »

Et Bernardin répond pour la presser :

Adieu, ma Félicité ; je t'embrasse de toute mon âme, sur les yeux, sur ton cœur que je voudrais enflammer. Adieu, mon enfant, donne l'essor à ton âme, ne crains point de te livrer à celui qui est pour toi plus qu'un ami, plus qu'un père, plus qu'une mère. Donne-moi des noms qui expriment ce que tu sens ; *ne feins rien, ne dissimule rien*, songe que tu dois être ma moitié, et que je dois être la tienne ; s'il y a quelque être, sur la terre, qui partage ton cœur, il n'est pas de même pour le mien ; tu as déjà aimé et tu étais libre alors, tu dois l'être maintenant avec moi sans réserve, avec ratures, sans orthographe, comme tu sentiras ; je t'embrasse, en te serrant dans mes bras et contre mon cœur.

C'est à l'accent qu'une oreille un peu juste éprouve souvent la qualité d'une âme : et c'est l'accent qui, chez Bernardin, nous paraît vil.

Presque à la veille de leur mariage, il l'exhortera encore : « Confie-moi toujours tes peines et tes plaisirs. » Cependant avec le temps, Félicité avait pris l'habitude de ces confidences, et il faut avouer qu'en en rencontre parfois de bien étranges sous sa plume. Mais elle n'en était pas venue là par le seul effet de sa complaisance pour les désirs de son ami. Bernardin avait beau lui recommander : « Sois douce, c'est par la douceur que tu triompheras toujours », c'est-à-dire : sois souple et sers-moi de jouet. Je gagerais que Félicité n'eût jamais pris goût à cette littérature sénile, si son maître, n'avait, par l'indiscrétion ou la licence de ses « embrassements », terni la pureté de cette âme et éveillé en elle, avec des désirs tout neufs, des remords qui devaient amener ces confessions dont le vieillard faisait ses délices.

Quelquefois, mon ami, écrit Félicité, je me reproche comme égarement les marques d'amitié que je vous donnais ici (*à Essonnes*), les trouvant bien opposées aux règles que je m'étais prescrites ; mais bientôt, éloignant cette idée que je regarde comme mauvaise opinion, pourquoi, me dis-je, me faire un crime de ce que je prodigue sans aucun scrupule à l'amie qui est présentement avec moi ;... aussi le nom d'ami ne me paraît plus assez significatif pour vous ; mais c'est en vain que j'en chercherais un qui puisse entièrement exprimer ce que j'éprouve ; d'après cela, je vous assure que je me trouverais fort offensée si je croyais que vous puissiez douter des sentiments que j'avance, j'ai trop aimé pour cela ce qu'on appelle sagesse, et il ne me fallait pas moins que ce que vous m'inspirez pour me faire passer les bornes prescrites à notre sexe.

Ce torrent de feu libéré par lui, Bernardin entendait bien ne pas le laisser détourner au profit d'un tiers, mais le capter pour lui tout seul. Il est jaloux.

Ce que je désire encore, écrit-il, c'est qu'en redoublant de confiance pour moi qui dois être ton époux, tu diminues un peu avec les autres de cette familiarité que le cousinage, l'enfance, le voisinage, rendent sans conséquence pour une âme indifférente, mais qui ne le sont pas pour celle qui aime. Qu'on sente, en te voyant, que ton cœur est engagé par des liens que tu chéris ; que ce doux mystère répande un tendre intérêt sur ta physionomie, qu'il éloigne de toi les jeux trop folâtres ; que ta démarche et ton maintien annoncent ma vierge bien-aimée, ma future épouse et la mère de famille.

Nous ne trouvons pas à redire que Bernardin de Saint-Pierre ait senti sur un point si délicat l'égoïsme du propriétaire ; mais nous notons qu'il redoutait fort que la sensualité de sa « vierge bien-aimée » ne s'affranchît de sa tutelle, puisqu'il paraît avoir été jaloux de son propre portrait.

Endors-toi dans le souvenir doux et paisible de notre amour mêlé d'estime, de confiance, de protection. Si j'ai allumé en toi quelque flamme trop active, ne t'y livre point jusqu'à ce que je puisse l'éteindre. C'est en moi qu'est le remède à ton mal. Mon portrait n'y peut rien.

Elle dut suivre ses conseils ; car à quelque temps de là nous entendons de nouvelles plaintes échappées au remords.

...Il n'en est pas toujours ainsi de toi à mon égard, écrit Félicité ; souvent, en me faisant plaisir, tu m'as causé de la peine, mais le plaisir doublera et la peine sera oubliée lorsque j'aurai le bonheur d'être ton épouse, d'ailleurs je ne me plains plus tant depuis que j'ai lieu d'être assurée de ton amour ; la faute reste seule sur moi, sur ma faiblesse et sur ce que je me suis singulièrement écartée des principes que je m'étais dictés, depuis que j'ai été à portée de connaître combien l'amour est dangereux si l'on ne sait y résister ; puissé-je bientôt avoir lieu d'oublier ma faute en resserrant des nœuds indispensables de mon bonheur, c'est dans cette espérance que je désire d'être toujours ta Félicité.

Mais à peine le remords apaisé, un autre trouble, plus orageux, se lève dans sa poitrine. Il faut connaître ces aveux brûlants pour savoir à quel point Bernardin avait été bon maître.

Reviens promptement, écrit-elle à la fin de la même lettre, si tu ne veux que je perde entièrement l'idée du sommeil ; voici deux nuits que je passe entièrement blanches depuis ton départ ; tout occupée de toi dans la journée, mon imagination s'échauffe, et n'ayant pas l'occasion de te communiquer la chaleur de mon amour par mes baisers brûlants, la nuit se ressent de notre séparation : je sais que tu vas m'exhorter à me tranquilliser, mais je le voudrais aussi, je souffre réellement de ces insomnies ; une nuit passée dans

une agitation continuelle, et toujours brûlante, ne rafraîchit pas les sens; j'en conclus de là que tout est peine éloigné de ce qu'on aime ; il est midi, je vais tâcher de réparer mes forces. Adieu.

A cela Bernardin répondait avec désinvolture par quelques lieux communs.

Pourquoi donc as-tu des repentirs ? Si quelques faveurs superficielles sont des fautes, elles doivent sans doute être sur mon compte, puisque je les ai en quelque sorte arrachées. Mais songe que l'amour justifie tout et pardonne tout. Si tu m'aimes donc, ne fais plus de reproches à ton amour. Regarde-moi comme ton futur époux et travaille de ton côté à aplanir toutes les difficultés qui peuvent retarder notre union.

On comprendra sans peine que la mère de Félicité, surprenant une de ces lettres, en ait marqué « un peu d'humeur ». Mais elles auraient pu être beaucoup plus innocentes et ne respirer que la plus stricte décence, cependant elles n'auraient pas cessé d'alarmer la vigilance d'une mère. On a pu juger avec quelle légèreté Bernardin expédie le chapitre de ses responsabilités dans les « faveurs superficielles » arrachées à la trop sensible Félicité. Il est douteux qu'il ait eu des sens très exigeants, et il n'attachait sans doute aucune importance à des privautés dont la jeunesse inquiète de la fille, par contre, s'exagérait le prix. On peut dire que les deux amants ne parlèrent à aucun moment le même langage et qu'ils ne s'entendirent jamais précisément. Quand nous avons donné du *séducteur* à Bernardin, nous flattions donc son portrait : il faut dire *corrupteur*, puisque le mot « dépraveur » manque à la langue française.

Ce que Bernardin exigeait de sa future femme, c'était une soumission entière du corps et de l'esprit, l'anéan-

tissement devant sa volonté. Seulement ce despote ne réclamait de la nouvelle Schéhérazade, en fait de conte, que la peinture des troubles de sa plus intime sensibilité et le récit de ses pudeurs vaincues. Voilà le vrai péril qui eût éveillé la prudence d'une mère, si seulement elle en eût eu le pressentiment. Ce Bernardin-là, même s'il n'eût pas appris à Félicité quelques caresses trop vives, sorte de prélibation libertine sur des plaisirs prochainement licites, restait aussi dangereux. Et ce qui sauva Félicité, ce fut au juste de ne jamais répondre très exactement au vœu essentiel de son amant, pour être beaucoup trop possédée de ses propres désirs, qui, du moins, étaient sains.

Dans la première lettre qu'il écrivit après celle des « faveurs superficielles », Bernardin, moins sensuel encore que vicieux, éprouve de nouveau, exerce la souplesse de sa future épouse. Ce qu'il attend de Félicité, c'est donc bien une femme docile pour animer le rêve de toute sa vie et y introduire cette note de libertinage clandestin, domestique et papelard, qui paraît avoir assidûment hanté le vieux Bernardin.

*
* *

De tout temps, son imagination tyrannique s'était abstraite du monde réel et de la société des hommes, contre quoi l'insurgeait une sensibilité pourrie. Voyageur, législateur, romancier ou amoureux, Bernardin suivit toujours son démon, qui était de régner sur un petit monde asservi à son rêve. Ce rêve, où l'intelligence n'était pour rien et comme ordonné par ses viscères qu'il en sentait d'avance agréablement réchauffés, ne devait, réalisé, lui procurer que des sensations : nature, solitude, organisation de la société, bonheur domestique qu'il concevait douillet et tiède comme

d'une chaleur de couche foulée, toute volupté se résumait pour lui en un état de sensation brute, qui lui paraissait proprement divin. Se rappelle-t-on le discours que « l'âme de Virginie » tient à Paul ?

Je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière ; et vous me rappelez dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami, souviens-toi de ces jours de bonheur, où dès le matin nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur le piton de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. *Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes ; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant, à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes.*

On doute que cette conception, passablement languissante, de la vie éternelle s'accorde avec le dogme catholique (de quoi Bernardin ne se souciait peut-être pas), mais à coup sûr la sagesse humaine condamne l'aberration qui place le règne de la sensation pure à la mort, c'est-à-dire à la fin de toute sensation. L'anéantissement de la chair et le goût de la mort, tel est en effet le dernier mot de ce mysticisme de la volupté qui veut absorber l'être dans la sensation (ou dans la sensibilité, il n'y a alors qu'un détour de plus). — Ce goût de la mort forme tellement le fonds et le tréfonds de *Paul et Virginie*, il est tellement vrai qu'il en compose le fil et la trame, qu'on voit cette idylle s'achever par une immolation générale : dénouement nécessaire et inscrit dans l'intrigue : hors de là, point d'issue. — Mais, direz-vous, c'est du quiétisme laïque. — Il paraît bien en effet que ce n'est pas autre chose. Bernardin n'est d'ail-

leurs pas sans quelque trait de ressemblance avec Fénelon pour qui il professait une amitié particulière et dont le *Télémaque* l'attendrissait enfant. Mais il faut dire aussi que Bernardin présente un exemplaire dégradé du faux mystique ; on sait qu'il exerça l'improbité quiétiste dans un genre vraiment inférieur, dans l'art du faux pauvre ou du riche mendiant.

*
* *

Peut-on lui faire honneur d'avoir, dans ses rêves de félicité, réservé toujours une place à la femme ? La sentence du docteur anglais qui conclut *la Chaumière indienne* paraîtrait sans doute assez édifiante : « *On n'est heureux qu'avec une bonne femme,* » si nous ne savions de reste ce qu'il entendait par *une bonne femme* : un accessoire de sa félicité artificielle, mais de tous le plus intéressant et le plus indispensable, parce que, vivant et doué d'intelligence, celui-là était aussi plus capable qu'aucun d'entendre sa volonté et de s'y conformer.

C'est à ce rôle subalterne de sacrifiée par persuasion qu'il s'appliqua à dresser sa future femme, dont il ne sut même pas goûter les qualités naturelles, de vivacité, de spontanéité. Dès la première lettre, disions-nous, qu'il écrivit après celle des « faveurs superficielles », il recommence son manège. Il insiste sur « cette douceur qui est le fond de ton caractère et qui, *étant un jour développée,* doit faire ton bonheur et celui de tout ce qui t'environne ». Il essaie de l'éveiller à ses rêves de bonheur sous le manteau de la cheminée. « Tu sentiras de jour en jour, ma tendre amie, le prix du bonheur de l'*intimité* et de la *solitude.* »

Enfin il revient à sa marotte : « Confie-moi toujours tes peines et tes plaisirs. »

*
* *

...Mais ce n'était qu'un rêve... — Nous aurions beau jeu à extraire de cette correspondance toutes les promesses d'un despotisme qui ne se fût pas donné de relâche. « Voici mon plan de vie », écrit-il sans plus de précautions oratoires :

Je me lèverai le matin avec le soleil. J'irai dans ma bibliothèque, m'occuper de quelque étude intéressante. J'ai une multitude de matériaux à mettre en ordre. A dix heures, un déjeuner que tu auras préparé toi-même nous réunira. Après déjeuner, je retournerai à mon travail. Tu pourras m'accompagner avec le tien, si les soins du ménage ne t'appellent pas ailleurs; je suppose que tu t'en seras occupée le matin. A trois heures, un dîner de poisson, de légumes, de volaille, de laitage, d'œufs, de fruits produits par notre île, nous retiendra une bonne heure à table. A quatre heures jusqu'à cinq, du repos, un peu de musique. A cinq, lorsque la chaleur sera passée, la pêche ou la promenade dans notre île jusqu'à six. A six, nous irons voir tes parents et promener dans le voisinage. A neuf heures, un souper frugal, ensuite le lit nous réunira. — A propos, mon enfant, dis-moi donc quel était ton dernier rêve? Ne t'ai-je pas devinée ! dis-moi la vérité.

C'est par le ton que vaut le morceau. Retenons aussi la manie d'ordonner et de réglementer jusqu'au détail, un oubli total des égards dus aux goûts de sa compagne, enfin une image du bonheur domestique inspirée de Greuze aussi certainement que de Rousseau. Tout le tableau est empreint d'une sensualité qui aspire à se fondre soit dans la nature physique, soit dans la pure animalité. « Je préfère votre bonheur au mien, lui écrit-il un autre jour. C'est par ce sentiment que je prends des arrangements pour l'assurer. *Avant de pondre, l'oiseau fait*

son nid, » trivialité qui donne le ton de son âme. Puis, prêchant la solitude dont il s'affranchit pour sa part, mais qu'il imposa strictement à sa femme, il compare son futur ménage à celui de Socrate et de Sénèque et opte pour l'exemple de Sénèque. « Sénèque ne vécut heureux avec Pauline et ne lui inspira un si fort attachement qu'en vivant avec elle, loin de Rome, à la campagne, c'est ce qu'on peut voir dans ses lettres à Lucilius. » Oh! comme il tient à garder l'oiseau en cage!

Si vous ne concentrez pas, dès à présent, toutes vos vues dans le bonheur domestique, quel sera le vôtre, quand cette flamme légère et volage *que vous appelez de l'amour* sera évaporée, et que les infirmités de l'âge viendront assaillir votre vieux ami. Vous ne pourrez supporter aux champs ni son hiver ni celui de l'année.

Voyez cependant, dans les campagnes, la jeune aurore couronner de roses, chaque jour, le vieux Tithon, et le tendre chèvrefeuille enlacer le chêne antique, malgré les frimas; mais c'est dans votre propre cœur que vous devez chercher les motifs de votre affection *qui doivent vous rendre tous les temps et tous les lieux agréables*.

« Cette flamme légère et volage *que vous appelez de l'amour*. » Mais qu'est-ce donc qu'il éprouvait pour sa part? — Ne vous en laissez point imposer par certains traits de mignardise sénile : ce n'est point là le langage de l'amour. Bernardin légifère pour son île et cela l'amuse, voilà tout.

Il joue à se tracer un plan de bonheur; mais quand il en possèdera tous les éléments, le rêve aura perdu tout son charme, le mirage s'évanouira. Il se contentera de tenir la malheureuse Félicité dans une étroite réclusion et la laissera périr d'ennui et de tuberculose dans son île, à Essonnes.

La correspondance même témoigne de ce changement.

Après le mariage, ses lettres, autrefois si équivoques, traînent d'une lamentable platitude ; elles ne sont plus remplies que des détails du ménage. L'enchantement est rompu : Bernardin ne peut plus jouer avec son imagination ; il n'y avait pour lui de bonheur qu'irréel. Il vécut le plus souvent loin de sa femme ; et nous ne trouvons d'un peu affectueux (mais de quelle *qualité* d'affection !) que ce mot d'une de ses dernières lettres : « Je sens que tu me manques souvent, surtout quand j'ai dîné en ville. »

N'avions-nous pas raison de loger dans ses viscères le principe chaleureux de son idéal de félicité ?

*
* *

Rassemblerons-nous ces traits épars pour composer la figure de Bernardin ? Disons qu'il cherchait le bonheur ou plutôt des jouissances à l'écart des hommes ; comme il avait des nerfs susceptibles et impérieux, le monde de l'imagination fut bientôt le refuge qu'il peupla d'ombres habiles à émouvoir une sensualité trouble et dépravée ; comme son âme était plutôt froide, passive surtout et sujette à de grands dégoûts, il affectionna l'ébauche et l'équivoque ; il se composa des *spectacles* de bonheur, dont le passage sur l'horizon renouvelait, à point nommé, ses puissances d'émotion. Il aima la nature et fit l'éloge des plaisirs domestiques ; mais il vécut le plus souvent à la ville et déserta son foyer : car ses goûts ne servaient qu'à un libertinage de l'esprit ; ses accents les plus sincères dans le frémissement de ces voluptés maladives avaient un timbre de mièvrerie sentimentale et une fadeur qui décelaient cette langueur de désirs qu'engendre dans une âme passionnée le sentiment d'une grande faiblesse, sinon de l'impuissance à réaliser. Bref, Bernardin de Saint-Pierre, passionné

d'images, ne put jamais que se repaître de spectacles idéaux. Aussi le sens de la vue demeure chez lui le plus actif, comme chez toutes les personnes fatiguées : c'est le sens de l'esprit et de l'abstraction.

*
* *

Seulement il faut bien distinguer. L'abstraction de Bernardin de Saint-Pierre n'est pas un effet de l'art : c'est plutôt une fuite hors de la vie : elle ne doit rien à l'intelligence. Une sensibilité irritable et comme hérissée, accueillante à ses seules inspirations, despotique donc, lui transmet des suggestions auxquelles il obéit passivement. Il n'est pas surprenant qu'en cette absence de critique et de goût, Bernardin indifférent à la qualité des « idées » poétiques, dramatiques ou romanesques, que lui soufflait son Enfer, ait chu dans la plus profonde niaiserie. Il avait aliéné toute sa liberté. Intentions, impulsions ou tendances, quel que soit le nom de ses maîtresses, c'est elles seules qu'il faut incriminer. Et MM. Tharaud l'exposent au plus grand péril en lui prêtant des desseins beaucoup trop arrêtés. Libre à eux, pour les besoins de leur paradoxe éphémère, d'inventer un « style » de Bernardin de Saint-Pierre. Il était précisément dénué de tout ce qui constitue le style : la volonté, un système, une vue cohérente et liée de l'homme et de l'univers. Du réel il avait commencé par proscrire tout ce qui blessait son génie insubordonné ou simplement froissait ses nerfs. Si le *style* est avant tout un arrangement, une interprétation, une transfiguration vivante du réel, s'il doit, en rafraîchissant nos yeux, rajeunir la figure du monde, quel peut être le *style*, au sens humain et non pédant du mot, d'une œuvre qui boude l'ordre des choses et découpe dans la vaste nature un étroit petit décor d'opéra-comique ? — Non, encore

une fois, *Paul et Virginie* n'est rien qu'un document pour la connaissance de l'auteur, et un document *brut* qu'il s'agit d'expliquer. C'est notre objet même.

*
* *

D'un jeu d'imagination morose, donc, naquit un jour *Paul et Virginie*. Les détails de la composition, notamment le choix du site et de l'époque, ne furent pas tout de suite arrêtés. Comme plus tard il avouera à Félicité : « *Quand je suis mécontent des hommes, je m'enfonce en esprit dans les vergers et les bocages* », ainsi il compta d'abord emprunter à l'antiquité fabuleuse son prestige doré pour envelopper l'idylle de cet air de rêve, indispensable au contentement de sa sensibilité anarchique. « *Mon âme, mécontente des siècles présents*, écrivait-il, prit son vol vers les siècles anciens et se reposa d'abord sur les peuples de l'Arcadie... » O Fénelon ! ô Rousseau ! ô Chateaubriand, dont une bonne moitié de la philosophie historique sera encore constituée de cela ! Puis l'éloignement dans l'espace lui parut offrir les mêmes avantages, avec l'attrait de la nouveauté. Il balança entre le pôle et les tropiques ; ce furent ceux-ci qui l'emportèrent. Mais voyons monter la féerie et dénonçons l'illusion d'une âme qui respirait naturellement dans l'artifice. La mise en scène de *Paul et Virginie* est assez connue. « Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. » Or que dit un de ses plus favorables historiens ? « Ce vallon lui-même, qu'il devait nous rendre si charmant en y faisant descendre un rayon de poésie, il le voit sans émotion ; il le représente (*dans la relation de son voyage*) tout hérissé de rochers sans buissons et sans arbres, couvert pendant six mois de l'année

d'une herbe noire et brûlée, fermé de tous côtés par des montagnes pelées et des mornes fracassés. *La fée de l'imagination et des souvenirs n'a pas encore opéré sa magie.* Il est vrai que les mœurs rudes des habitants et le malheur des esclaves lui gâtent le paysage. La France, au contraire, qu'il vient de fuir, lui sourit maintenant et l'appelle de loin. — *Pour aimer sa patrie*, avoue-t-il, *il faut la quitter*... Oh ! quand pourrai-je respirer le parfum des chèvrefeuilles, me reposer sur ces beaux tapis de lait, de safran et de pourpre que paissent nos heureux troupeaux ! etc... » Ce qui ne l'empêchera point de se plaindre, dans l'*Avant-propos* de son roman : « Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. » Il devait donc arriver que, de la foule pressée et désenchantée de ses impressions, le souvenir, c'est-à-dire le regret (comme l'attente était pour lui le désir) tirât les éléments d'un tableau de félicité imaginaire. Il s'est lui-même trahi dans cette description du *Poste Jacotet*, oasis de fraîcheur et d'ombre délivrée de la trace de l'homme : « Le murmure des sources, le beau vert des flots marins, le souffle toujours égal des vents, l'odeur parfumée des veloutiers, cette plaine si unie, ces hauteurs si bien ombragées, semblaient répandre autour de moi la paix et le bonheur. *J'étais fâché d'être seul, je formais des projets ; mais du reste de l'univers je n'aurais voulu que quelques objets aimés* pour passer là ma vie... » Or, Bernardin n'a jamais aimé que les fruits illégitimes de sa fantaisie ; tout être, tout corps vivant, organisé et doué du caractère de la nécessité, toute réalité dure et résistante lui furent toujours en aversion, faute à son imaginative de s'en pouvoir emparer pour moudre la musiquette qui le charmait.

« J'étais fâché d'être seul, je formais des projets ; mais du reste de l'univers, je n'aurais voulu que

quelques objets aimés... » Ayant ainsi saisi les pouvoirs de Dieu le Père, et sa Chimère dûment fécondée, Bernardin se mit en devoir de créer. De là *Paul et Virginie*.

Qu'on se rassure. Une action languissante, point de dialogue, d'intrigue ni de caractères, trop de descriptions, de discussions morales et politiques, de prétentions apologétiques ; rien en action et tout en tableaux, en imagerie enfantine, l'intention plastique à ce point marquée que Bernardin de Saint-Pierre a pris le parti de l'avouer (« *à leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc représentant quelques-uns des enfants de Niobé* »), enfin toute une pacotille tropicale, ce ne sont pas là des titres à une étude un peu appuyée, et nous ne nous en donnerons pas le ridicule. Nous ne sommes aucunement tenté de produire ici des échantillons de la niaiserie essentielle du « vieux Tithon » ; nous nous en tiendrons à ce qui constitue la moelle du roman, à ce qui en détermina et perpétua le succès, à certains tableaux d'une équivoque lascivité, qu'il eut conscience de dresser, comme l'image même du bonheur, au sommet de son œuvre. Impossible, en effet, de ne point sentir l'obsession érotique qui perce à chaque page, d'autant plus déplacée dans cette histoire de deux enfants. Impossible aussi de n'être pas frappé d'un secret rapport avec les expressions et les arrière-pensées des futures lettres à Félicité. L'analyse et le jugement littéraires se trouvent simplifiés d'autant. Dans cette œuvre sans beauté, il ne s'agit que de surprendre les tics, la monomanie d'un polisson « sensible » à qui la vue de l'innocence tire des larmes.

*
* *

Au pied des pitons et des mornes baignés d'une ardente lumière, couronnés de palmistes dont le « chou »

rappelle au voyageur la Providence, à l'ombre des tamataques et des cocotiers peuplés de perruches et de bengalis, et qui mettent une si étonnante bonne volonté à copier dans les progrès de leur croissance et la tendresse de leur enlacement les naïves amours des deux enfants ; dans un aimable vallon rempli de bruits de sources et du parfum des pamplemousses, où croissent les patates qui deviennent très sucrées, les cannes à sucre, les bananiers et les caféiers qui donneront aux hommes des « provisions végétales » pour composer ces « repas champêtres qui n'ont coûté la vie à aucun animal », et où vient même le tabac pour « charmer les soucis du bon nègre iolof Domingue et ceux de ses bonnes maîtresses » ; dans cette nouvelle Arcadie, refuge et asile des esclaves marrons, où règne une « cordialité insulaire », une veuve et une fille mère, conduites par la main d'un destin trop ingénieux, se sont rencontrées et tout de suite se sont aimées. L'une est la mère de Paul, l'autre de Virginie. Leurs enfants s'aimeront... Les troubles et les langueurs de la puberté, qui forment tout l'objet du livre, seront décrits non sans complaisance. Et cet objet une fois rempli, il ne restera plus à l'auteur qu'à procéder à l'extermination générale de tous ses personnages principaux et secondaires. Qu'on se rappelle donc que les vapeurs d'une imagination tourmentée par les sens ont seules formé les scènes qui vont suivre :

> Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeaient vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Ne perdez pas votre temps à traiter d'indécents ce détail ni beaucoup d'autres pareils sur lesquels l'auteur ne se lasse pas d'insister et de revenir : l'épithète trouvera sous peu un emploi bien plus juste.

Je n'arrivais point de fois ici que je ne les visse tous deux tout nus (Paul et Virginie), suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer ; elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

— Je ne vois, direz-vous, que la peinture de l'innocence.

— Dites donc que voilà un homme qui poursuit la sensualité dans la nature. Son roman ne tend qu'à cela : couvrir son libertinage du prétexte de l'ingénuité.

Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. — De loin je la crus seule ; et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque entier sous la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous le jupon bouffant, me rappelèrent les enfants de Léda, enclos sous la même coquille.

Le cours du récit amènera des précisions auxquelles il n'y aura que peu à ajouter.

Virginie n'avait que douze ans : déjà sa taille était plus qu'à demi formée ; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête ; *etc*... Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence.

Cet ambigu qui mêlera les passions de l'homme à la

fraîcheur de l'enfance [1] est-il encore renfermé dans les bornes de la nature ? Nous ne nous chargeons pas d'en décider. Mais l'intention ne nous paraît pas douteuse : « A leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel... » Voilà le ciel mêlé à une étrange histoire.

Virginie n'approuvait point mon latin ; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant. « J'eusse mieux aimé, ajouta-t-elle : TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE. — Cette devise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Nous passons certains fâcheux détails qui montrent Paul et Virginie « s'amusant avec transport » des jeux, « des appétits, des amours » d'oiseaux captivés. Nous omettons l'épisode des pantomimes où Virginie tour à tour jouait Ruth ou Séphora. Rien de tout cela n'est essentiel ; et tandis que la fille de Mme de La Tour s'exerce à des pas de danse bibliques, nous répétons bien vite au lecteur qu'il ne doit chercher ici nulle analyse patiente de *Paul et Virginie*. Le critique a le devoir de découvrir en toute œuvre le point de vue central et dominateur ; mais il a le droit d'élaguer, de déblayer tout ce qu'il juge secondaire, mal venu, laborieux ou frappé à moins vives arêtes. Pour soulager le lecteur, nous lui épargnerons donc le fatras et l'enfantillage. C'est quand son vice le reprend que Bernardin de Saint-Pierre doit être montré, et du phébus que Paul adresse à Virginie, nous ne citerons aussi que les traits les plus brûlants.

1. *Paul*, écrira-t-il encore, *semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.*

Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse... Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens... Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir... Mange ce rayon de miel ; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant, repose-toi sur mon sein, et je serai délassé.

— Est-ce là tout ? — C'est tout si vous tenez compte qu'en prêtant à l'innocence ces paroles enflammées, Bernardin y entendait certainement malice.

Pourquoi vas-tu si loin et si haut (dit Virginie à son « frère » Paul) me chercher des fruits et des fleurs ? N'en avons-nous pas assez dans le jardin ? Comme te voilà fatigué ! Tu es tout en nage. » *Et avec son petit mouchoir blanc* (ô Greuze, Greuze !) *elle lui essuyait le front et les joues et elle lui donnait plusieurs baisers.* — Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir ; son teint jaunissait ; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin... Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant ; puis tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait ; un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait : « La verdure couvre ces rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient : tout est gai autour de toi, toi seule es triste. » Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant ; mais elle détournait la tête et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges.

Une saveur fade gît encore au fond de cette sensualité. Voici du moins qui a plus de feu :

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude

Universitas BIBLIOTHECA

ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraicheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude ; et un feu dévorant la saisit.

Si *Paul et Virginie* n'a pas été tout entier écrit pour autoriser de semblables peintures, qu'on nous décerne le bonnet d'âne. A quelques détails près, comme celui des palmiers « unis », que nous donnerions pour rien, nous ne bouderons d'ailleurs pas notre plaisir : le tableau est bien venu, langoureux et gémissant. On y sent passer un souffle de chaleur orageuse, et le rythme en semble oppressé. Seulement, si Virginie offre ici une réplique de la Suzanne biblique, quel rôle fait Bernardin ?

Le lecteur s'étonnerait que les idées excitées par de semblables images ne développent pas toute leur suite. C'eût été comme une fausse note de la part de Bernardin de faire succomber Paul et Virginie ; et il eût été contraire à sa théologie de les soumettre à de trop rudes combats : son idéal était de facilité et de langueur. Mais il fallait que *l'idée*, et l'idée seule, du péché fût présente à l'ouvrage, et ne fît d'ailleurs que le traverser.

Bernardin, suivant ce seul parti possible, s'est arrêté à

une convention un peu forte. A qui suggère-t-il l'idée de la faute? — Aux deux mères. « Pourquoi, demande Marguerite, ne marions-nous pas nos enfants? ils ont l'un pour l'autre une passion extrême, dont mon fils ne s'aperçoit pas encore. Lorsque la nature lui aura parlé, en vain nous veillons sur eux, tout est à craindre. » Et Mme de La Tour tourne à sa fille ce compliment : « Cache ton amour à Paul. Quand le cœur d'une fille est pris, son amant n'a plus rien à lui demander. »

A ce point-là, il est évident que Bernardin n'a plus que la ressource d'éloigner Virginie, d'ailleurs sans nécessité bien claire, et de remplir avec de la métaphysique les lacunes de l'action; puis il ramène son héroïne pour la perdre dans un naufrage. Du moins, il ne la laissera pas engloutir sans l'avoir priée de poser pour un dernier tableau.

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous fit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait qu'un sur le pont qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect: nous le vîmes se jeter à ses genoux et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue... Le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut ses yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux. — O jour affreux! hélas! tout fut englouti...

*
* *

C'est pour sa honte que le siècle de Montesquieu, de Voltaire, de Parny, de Dorat et de Crébillon le fils s'arrêta, un moment, à ces peintures déliquescentes, bonnes pour réveiller par le spectacle de la pudeur des sens émoussés et des désirs expirants.

Nous eussions voulu alors entendre soupirer le prince Schah-Baham, ce délicieux sultan du *Sopha* : « Ah ! ma grand'mère !... ce n'était pas ainsi que vous contiez. »

Nul doute d'ailleurs que sa simplesse ne se fût avisée de confondre un « faux chef--d'œuvre avec l'expression sincère d'une nature, d'un sentiment gâtés ». *Paul et Virginie*, eût-il grommelé, dit bien ce qu'il veut dire : et cela s'entend assez. C'est de la littérature pour personnes fatiguées. — Seulement l'auteur ignore si ce genre, où il s'avoue nouveau, a jamais rien produit de plus parfait.

PLAIDOYER

POUR

EMMA ROUAULT, FEMME BOVARY

NOTES EN MARGE D'UN FAUX CHEF-D'ŒUVRE [1]

« *Mi secca.* »

Au moment de refermer le livre, non pour la première fois, il me paraît qu'une énigme subsiste : c'est la faveur de ce livre fignolé mais mal écrit, qui, pas une seule fois, ne prend le lecteur aux entrailles, manque partout de chaleur et raconte avec application une plate histoire à peine relevée par un dénouement dramatique, d'une atrocité voulue et travaillée.

M. Flaubert, explique Sénard dans sa plaidoirie, *a voulu peindre la femme qui, au lieu de chercher à s'arranger dans la condition qui lui est donnée, avec sa situation, avec sa naissance, au lieu de chercher à se faire à la vie qui lui appartient, reste préoccupée de mille aspirations étrangères puisées dans une éducation trop élevée pour elle ; qui, au lieu de s'accommoder des devoirs de sa position, d'être la femme tranquille du médecin de campagne avec lequel elle passe ses*

1. Voir, à la fin du tome II, l'Appendice IV.

jours, au lieu de chercher le bonheur dans sa maison, dans son union, le cherche dans d'interminables rêvasseries...

Cette « éducation trop élevée » qui détermine le cours des malheurs d'Emma une fois déclassée, c'est l'éducation de la sentimentalité, le culte du romanesque, c'est cette perversion romantique du catholicisme qui date, ou mieux dont la faveur date à peu près du *Génie du Christianisme* et qui, dans la première moitié du XIXe siècle, dut exercer dans les couvents les ravages qui dans le même temps, avec les méthodes et l'esprit de l'abbé Dupanloup par exemple, dévastaient les antiques bases de l'éducation des garçons. Ici Flaubert rejoint Renan, et l'on peut admettre qu'il apporte à l'histoire des mœurs du siècle écoulé sa contribution ; un mince filet d'eau sans doute et qui se perd un peu dans le grand fleuve des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, des *Amants de Venise* et des analyses critiques de Sainte-Beuve ; tout de même le témoignage de Flaubert vaut comme document. Que dit-il ?

Loin de s'ennuyer au couvent, les premiers temps, elle se plut dans la société des bonnes sœurs, qui, pour l'amuser, la conduisaient dans la chapelle, où l'on pénétrait du réfectoire par un long corridor... Vivant donc sans jamais sortir de la tiède atmosphère des classes et parmi ces femmes au teint blanc portant des chapelets à croix de cuivre, elle s'assoupit doucement à la langueur mystique qui s'exhale des parfums de l'autel, de la fraîcheur des bénitiers et du rayonnement des cierges. Au lieu de suivre la messe, elle regardait dans son livre les vignettes pieuses, bordées d'azur, et elle aimait la brebis malade, le Sacré Cœur percé de flèches aiguës, ou le pauvre Jésus, qui tombe en marchant sur sa croix. Elle essaya, par mortification, de rester tout un jour sans manger. Elle cherchait dans sa tête quelque vœu à accomplir... Les comparaisons de fiancé, d'époux, d'amant céleste et de mariage éternel, qui reviennent dans les sermons, lui soulevaient au fond de l'âme des douceurs inattendues. Le soir,

avant la prière, on faisait dans l'étude une lecture religieuse. C'était, pendant la semaine, quelque résumé d'Histoire sainte ou les *Conférences* de l'abbé Frayssinous, et, le dimanche, des passages du *Génie du christianisme*, par récréation. Comme elle écouta, les premières fois, la lamentation sonore des mélancolies romantiques se répétant à tous les échos de la terre et de l'éternité !...

A la classe de musique, dans les romances qu'elle chantait, il n'était question que de petits anges aux ailes d'or, de madones, de lagunes, de gondoliers, pacifiques compositions qui lui laissaient entrevoir, à travers la niaiserie du style et les imprudences de la note, l'attirante fantasmagorie des réalités sentimentales...

Quand sa mère mourut, elle pleura beaucoup les premiers jours. Elle se fit faire un tableau funèbre avec les cheveux de la défunte, et, dans une lettre qu'elle envoyait aux Bertaux, toute pleine de réflexions tristes sur la vie, elle demandait qu'on l'ensevelît plus tard dans le même tombeau. Le bonhomme la crut malade et vint la voir. Emma fut intérieurement satisfaite de se sentir arrivée du premier coup à ce rare idéal des existences pâles, où ne parviennent jamais les cœurs médiocres. Elle se laissa donc glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les harpes sur les lacs, tous les chants de cygnes mourants, toutes les chutes de feuilles, les vierges pures qui montent au ciel et la voix de l'Éternel discourant dans les vallons. Elle s'en ennuya, n'en voulut point convenir, continua par habitude, ensuite par vanité, et fut enfin surprise de se sentir apaisée, et sans plus de tristesse au cœur que de rides sur son front.

Les bonnes religieuses, qui avaient si bien présumé de sa vocation, s'aperçurent avec de grands étonnements que Mlle Rouault semblait échapper à leur soin... Emma, rentrée chez elle, se plut d'abord au commandement des domestiques, prit ensuite la campagne en dégoût et regretta son couvent. Quand Charles vint aux Bertaux pour la première fois, elle se considérait comme fort désillusionnée, n'ayant plus rien à apprendre, ne devant plus rien sentir.

Il faut dire que cette page est peut-être la plus importante du livre. Si l'on en retranche toute amplification et tout développement de style, il reste de substantiel quelques notations sèches dont l'ensemble forme l'assez pauvre peinture d'une âme romanesque, en proie à l'imagination. On conçoit bien tout ce qu'il y avait à dire et à expliquer sur ce sujet; on se persuade sans peine qu'à ce propos le livre d'un bon quart de siècle pouvait être écrit; mais impossible aussi de ne point constater l'avortement, disons mieux, l'escamotage.

C'est une mauvaise plaisanterie, ou bien une erreur fondamentale, d'incriminer l'éducation reçue par Emma, c'est-à-dire l'excitation de la sentimentalité la plus superficielle et la plus fugitive et le culte des émotions vagues, pour la seule raison que cette éducation risque de dépayser une petite paysanne en ouvrant son imagination à un monde d'où son rang l'exclut. C'est une erreur parce que la même éducation est pour le moins aussi pernicieuse à la bourgeoise ou à la fille noble. Et le véritable sujet consistait à décrire les désordres portés dans un être d'ailleurs privilégié, par le poison du sentimentalisme romanesque. Il fallait montrer les plus belles réalités décolorées et flétries, pour des yeux trop tournés en dedans. Et il fallait, en étudiant ses particularités, appeler la plus intelligente pitié sur ce mal, une des formes de ce vice superbe, principe de tout bien, qui désole le genre humain, sur cette incurable et précieuse inquiétude et cette mortelle curiosité qui tarit notre substance pour toutes les floraisons de l'art et du génie de l'homme [1]. C'était la plus grande et la plus émou-

1. Flaubert reprochera à Emma de « tarir toute félicité à la vouloir trop grande. » Mais Emma n'a aucune félicité à tarir et nous verrons qu'elle n'a pas tous les torts de vouloir mieux que le sort qui lui est échu.

vante matière qui pût tenter le génie d'un artiste. Au lieu de cela, Flaubert, après qu'il a faiblement esquissé son crayon de petite fille romanesque, expose la malheureuse Emma à toutes les déceptions de la vie la plus plate et la plus disgraciée. L'effet est trop facile, et l'intérêt tombe au-dessous de notre attente : nous avons fermé la main sur de l'eau [1].

Le romanesque n'est qu'un des pôles du personnage d'Emma. Mme Bovary, sentimentale dépravée que la vie n'a pas de quoi satisfaire, porte en elle une autre femme, à savoir une provinciale tourmentée de désirs de luxe et d'élégance, éprise de toutes les apparences de la distinction. Et l'une et l'autre, cela fait bien deux femmes, séparées même par plusieurs degrés de qualité. Et comme l'une et l'autre ne parlent pas sur le même ton, et comme chacune excite un intérêt différent, il en résulte encore des disparates, qui déconcertent nos impressions. Sans doute, cette incertitude de la donnée psychologique et cette obscurité répandue sur l'identité morale du personnage constituent pour l'auteur un commode alibi; elles portent aussi contre son art un fort soupçon d'improbité.

*
* *

Ce n'est pas, après tout, notre affaire de pénétrer les motifs de Flaubert et nous pourrions nous borner à

1. Autre erreur : ainsi constituée, romanesque et romantique, perdue de lectures et de rêveries, est-il vraisemblable qu'Emma Bovary se donne la mort simplement pour échapper à des embarras d'argent ? La logique du caractère n'exigeait-elle pas que la mort lui vînt non par accident mais de son mal même dont elle eût marqué la crise dernière, la mort seule ayant le pouvoir de libérer ce pauvre être que toute réalité meurtrit ? En dénouant par l'argent la situation, Flaubert lâche son sujet dans le moment même que le cas moral atteignait son paroxysme — à moins qu'il n'ait entendu réserver à un certain chiffre de rentes le droit d'être romanesque ?

constater l'incohérence de son personnage. Il est pourtant certain qu'il a voulu faire ce que les peintres appellent *une grande machine* : il l'a voulu délibérément et avec force. Flaubert, en méditant *Madame Bovary* (son premier ouvrage), voyait certainement une œuvre de haute portée : c'est à son coup d'essai qu'un auteur a de l'ambition. La *Correspondance* reflète cet état d'esprit : il attend, il escompte la clameur du *bourgeois*. Il croit fermement avoir frappé un grand coup. Mais, en chemin, l'œuvre se transforma.

Jules Lemaitre a écrit sur la méthode de travail de Flaubert une de ses plus fortes pages. Il peint un paresseux, grand bayeur aux corneilles et, pour le moins autant qu'Emma, grand rêvasseur. Aussi à pied d'œuvre, son grand dessein insensiblement se rapetissa. Il vida des tiroirs de notes, utilisa ses souvenirs de dix ans, qui souvent durent entrer de force. Il s'était dressé, abruti à regarder les détails à la loupe ; il ne savait plus embrasser le vaste horizon. Il inventait et plaçait, un à un, ses épisodes. Nécessairement il arrivait qu'ils fussent choisis pour eux-mêmes et polis à part. Alors le problème était d'accommoder les personnages aux épisodes ; et moyennant quelque coup de pouce, par la grâce de quelque métaphore ou le prestige d'un peu de déclamation, Flaubert était assuré d'en venir à bout. Ce que nous nommions une fraude [1].

*
* *

Voyons de près les choses :

Elle frémissait *en soulevant de son haleine le papier de soie des gravures, qui se levait à demi plié et retombait doucement*

1. *Ce qu'on lit dans « Paul et Virginie »*, page 73 du présent volume. — E. M.

contre la page. C'était, derrière la balustrade d'un balcon, un jeune homme en court manteau qui serrait dans ses bras une jeune fille en robe blanche, portant une aumônière à sa ceinture, etc., etc. (Suit une page de description énumérative.)

Un seul mot utile, elle *frémissait*; au demeurant, Flaubert s'intéresse au papier de soie « qui se levait à demi plié et retombait doucement contre la page » beaucoup plus qu'aux sentiments passionnés de la petite Emma, qu'il nous donne à retrouver.

Tournant la page, on lit :

Cet esprit, positif au milieu de ses enthousiasmes, qui avait aimé l'église pour ses fleurs, la musique pour les paroles des romances et la littérature pour ses excitations passionnelles, s'insurgeait devant les mystères de la foi.

« Positif au milieu de ses enthousiasmes », ne serait pas mal trouvé, si accoler des contradictions dispensait de les résoudre. Est-il vraisemblable qu'une petite personne romanesque et idéaliste s'insurge contre les mystères de la foi ? N'ont-ils pas de quoi charmer une imagination que le réel désenchante, un cœur tourné vers l'inaccessible ?

Poursuivons. Entre une sentimentale chimérique, passionnée d'inconnu, et une prétentieuse de village, il y a, disions-nous, des contrariétés. On voit entre elles la même opposition qu'entre deux âmes dont l'une aurait soif des mystères de la religion et l'autre s'asservirait, sans plus, aux rites et cérémonies. L'une est possédée du sentiment de l'infini ; l'autre met la perfection au prix d'actes connus et catalogués. Celle-ci a voué son cœur à l'usuel ; celle-là au mystère. L'une recherche des « satisfactions » ; l'autre se sent un goût mortel, inextinguible pour l'inconnaissable et l'effroi mystique, et rien ne saurait la remplir.

Ce sont les deux âmes d'Emma.

— Elles ne sont pas inconciliables.

— Encore nous direz-vous comment elles se concilient. Et s'il y a une nuance qui les combine, vous la ferez régner sur tout l'ouvrage.

J'admets très bien qu'il réside dans un certain snobisme, dans l'admiration ou l'imitation de manières raffinées et d'usages approuvés, dans toute recherche enfin d'élégance ou de distinction, même simplement physique, un principe de perfectionnement moral. J'admets qu'une certaine forme de la préciosité provinciale comporte un amour, seulement peu éclairé, du noble et du beau, et participe de l'émotion religieuse, de la révérence d'un ordre supérieur vaguement aperçu ; mais je vois aussi tout ce que cela exclut et qui est la trame de *Madame Bovary* : un mépris bas, dur, hostile, des formes inférieures dont l'on cherche à se dégager. L'être qui se sent en ascension vers une perfection désirée est trop absorbé par la contemplation idéale et sent trop en lui comme un commencement d'anoblissement pour s'avilir à de certaines insultes. C'est pourtant de ce mépris et de ces insultes qu'est formée la plus grande part de la vie morale d'Emma. Flaubert retenait ainsi l'avantage facile de caricaturer une vanité. Puis il tenait à être amer. L'unité de son personnage devait venir de surcroît.

Il ne suffit pas d'écrire une fois :

Tout ce qui l'entourait immédiatement, campagne ennuyeuse, petits bourgeois imbéciles, médiocrité de l'existence, lui semblait une exception dans le monde, un hasard particulier où elle se trouvait prise, tandis qu'au delà s'étendait à perte de vue l'immense pays des félicités et des passions. Elle confondait, dans son désir, les sensualités du luxe avec les joies du cœur, l'élégance des habitudes et les délicatesses du sentiment.

Car, d'une part, c'est donner contre la vraisemblance du suicide un argument en ouvrant à Emma la voie de l'évasion (avec ou sans Rodolphe). Et, d'autre part, il échappe à Flaubert que « l'élégance des habitudes » a le pouvoir d'engendrer les mêmes effets, atténués, que « les délicatesses du sentiment ». Enfin cette phrase écrite, Flaubert n'en tient plus compte.

Il ne lui sert non plus à rien d'écrire :

> Alors les appétits de la chair, les convoitises d'argent et les mélancolies de la passion, tout se confondit dans une même souffrance.

Car c'est précisément résoudre la question par la question. Après avoir énuméré des éléments psychologiques, encore faut-il s'assurer qu'ils cadrent ensemble. La psychologie d'Emma Bovary par Gustave Flaubert est plutôt un de ces schémas algébriques que bâtissent les romanciers dans l'embarras, devant leur papier blanc.

*
* *

Faute d'avoir exploré les bases morales de son sujet, Flaubert a rêvé des plus audacieuses constructions : il ne s'agissait que de les coucher sur le papier. Il n'a pas toutefois évité l'inconvénient que voici : sans même s'en rendre compte, il change de ton comme de sympathie, selon qu'il peint une amante de chimères inassouvie, ou bien une petite dame, épouse très vaine de l'officier de santé d'Yonville-l'Abbaye. D'où des sautes de ton, la pire des fautes contre l'art.

Bien mieux, il pousse son erreur au procédé. Point de situation pathétique que ne souligne un trait de caricature grimaçante.

— Justement, c'est pour marquer la dérision de la sentimentalité par la vie. C'est Sancho donnant la repartie à don Quichotte.

— Sancho et son maître sont amis et professent, l'un pour l'autre, dans le fond de leur cœur, la plus sincère estime. Je ne trouve nulle part, dans l'Espagnol, ce ton d'insulte ni cette basse ironie qui blesse dans *Madame Bovary*. Puis il y a dans Sancho une finesse pitoyable qui réconcilie les extrêmes, tandis que je ne trouve que vulgarité et plate insolence dans presque tout ce qui heurte Emma. Je prendrais plutôt le parti de la fausse délicatesse contre cette grossièreté.

— Flaubert n'entendait prendre ni faire prendre parti. Est-ce de sa faute si la vie a terni le miroir que lui tendait Emma ? Absent de son œuvre, il s'est borné à enregistrer les strophes d'un chant alterné, où l'emphase et le burlesque se donnent la réplique.

— Effet facile, convenez-en ; et cette absence d'un cœur humain pour réconcilier et fondre à sa flamme les oppositions, les contrastes des deux troupes, n'ôte-t-elle pas au tableau toute grandeur comme toute vie ?

*
* *

Une phrase de *Madame Bovary* est bien typique : Emma, écrit Flaubert, était, *de tempérament, plus sentimentale qu'artiste, cherchant des émotions et non des paysages*.

Voilà, sans plus de mots, l'émotion exclue du domaine de l'art. Toute une poétique est formulée, celle-là même qui dicta à Flaubert l'étrange discipline imposée à son neveu Maupassant : on tient l'anecdote de M. Paul Bourget.

Quand Maupassant était tout jeune, — il me l'a raconté souvent, — Flaubert le soumettait à cette humble discipline : considérer un objet quelconque jusqu'à ce qu'il en perçût l'individualité irréductible. « Il y a en ce moment plusieurs

cochers de fiacre à la station du coin de la rue », lui disait-il. « Pas un ne ressemble aux autres. Descends. Tu vas les étudier. Tu m'apporteras cent lignes où chacun d'eux soit caractérisé. »

Et Bourget portait sur Tolstoï ce jugement qu'il n'est que juste d'appliquer à Flaubert. L'anecdote, dit-il, donne

la définition même de son procédé et de son talent... Si l'art d'écrire consistait uniquement dans l'évocation, Tolstoï n'aurait pas de rivaux. Il suffit de le comparer à d'autres maîtres, un Balzac, un Molière, un Shakespeare, pour reconnaître qu'il lui manque une autre qualité, sans laquelle il n'est pas de chef-d'œuvre accompli. Cette qualité, la rhétorique classique la nommait d'un terme bien modeste : la composition.

On souhaiterait la définition de Flaubert toujours tenue sous le regard de l'écrivain, comme un épouvantail. Ne craignons pas de la recopier. Emma, a écrit Flaubert, était, *de tempérament, plus sentimentale qu'artiste, cherchant des émotions et non des paysages*. Texte plein et parfait, *texte succulent* ! Il réduit l'art à la description et, bien entendu, à la description physique. Du moment que l'émotion s'oppose au paysage comme le sentiment à l'art, l'office de ce dernier sera de rendre avec des mots toutes les impressions qui nous viennent par les organes des sens. La sensation brute est élue reine ; et pour lui mieux livrer tout le domaine de l'art, les opérations de la raison et du sentiment seront abolies.

Seulement il arrive ceci. Il manque à cet art l'illusion de la vie, la puissance de fiction.

Dans la rencontre de deux êtres en tel instant décisif, je demande si l'important est de noter toutes les circonstances de leur rencontre, le milieu, le paysage, la couleur du ciel et les réflexions des passants, et si ce doit être un effet de l'art d'omettre le drame inté-

rieur ? On me dira que, sous le coup d'une forte émotion, l'homme enregistre les plus insignifiantes circonstances pour les garder indélébiles sous sa paupière. C'est possible, mais ce n'est pas certain, et le contraire est vraisemblable. En tout cas, ces détails que l'œil et la mémoire retiennent, tirent leur puissance du moment où ils furent perçus ; ils sont indissolublement liés à l'émotion qui les a gravés et revêtent en quelque sorte la teinte propre de l'heure fatidique. Or, si vous omettez de me faire entrer dans tous les sentiments des personnages, si vous ne commencez pas par m'en faire une peinture *frappante et par conséquent raisonnée*, qu'est-ce que tous ces détails dont vous m'accablez pourront bien représenter à mon esprit, sinon une foule de possibles qui le frappent de stupidité ? Et quelle impression aurez-vous portée en moi, que celle d'un morne et continu écoulement des choses ?

*
* *

Nous prions qu'on remarque ceci. Flaubert et ceux de sa poétique prétendent s'absenter de leur œuvre et laisser le lecteur aux prises, seul à seul, avec le réel. Ils se trompent. Leur système donne une impression qui peut très bien ne point correspondre ni à leurs sentiments ni à la réalité. L'atmosphère qui enveloppe leur œuvre, triste, désolante, vient d'eux, je veux dire de leur procédé. Ainsi Flaubert encore qu'il croie s'effacer devant son objet, par le seul effet de sa *manière*, répand, dans *Madame Bovary*, sur les couleurs de la province française, je ne sais quelle teinte de tristesse désespérante, abaisse son ciel jusqu'à écraser la terre et en rend l'air proprement irrespirable. C'est un fait qu'il est presque aussi mal parlé (avec d'autres mots et sans dessein peut-être) de la province dans *Madame Bovary*

que du paysan dans la *Terre* de Zola. La grande lacune de *Madame Bovary*, son manque essentiel, c'est l'absence de sympathie et d'intelligence. Et en art, cette absence ne vaut pas mieux qu'un parti pris de dénigrement. Flaubert était persuadé d'avoir, sauf le dénouement qui est adventice, renvoyé ses acteurs dos à dos. De fait, il les a tous flétris. On ne peut pas se tromper plus grossièrement. Grande erreur qui confond l'art et l'impersonnalité. Comme s'il y avait aucune possibilité d'art, comme s'il pouvait exister un style ni un langage sans un *sujet* qui nomme, sans un homme qui donne au *verbe* sa *personne*. « Le style, c'est l'homme. » Et cet Ancien : « *Thucydide d'Athènes a composé ce récit de la guerre du Péloponèse.* »

*
* *

Il faut à l'œuvre d'art un point de vue qui ordonne la composition et se soumette les détails.

Choisir un point de vue et s'y tenir, c'est pour Flaubert non seulement l'impossible, mais le mal. C'est lui demander de se mutiler, de se déshonorer. Il veut dominer tout point de vue et embrasser dans le même moment tous les modes de la vie. Il nomme symphonie ses fausses notes, et contradiction devient synonyme de complexité.

Les effets contrastés, qui lui paraissent le comble de l'art, de tous les genres le plus périlleux, exigent aussi le plus d'humanité pour relier, aux grandes profondeurs, ce qui à la surface s'oppose. Flaubert, avec ses talents de parodiste, n'obtient que des effets courts et heurtés : Homais apprendra à Emma la mort du père Bovary au beau milieu d'une apostrophe burlesque à son élève Justin.

*
* *

Se tenir à un point de vue : différence entre Sainte-Beuve et Flaubert.

Lorsque fut venu le moment de faire mourir Emma, que trouva Flaubert ? Il interrogea sa bibliothèque, prit sur son rayon l'*Explication historique, dogmatique, morale, liturgique et canonique du catéchisme, avec la réponse aux objections tirées des sciences contre la religion par M. l'abbé Ambroise Guillois, curé de Notre-Dame-du-Pré, au Mans, 6e édition*, et, selon la propre parole de son avocat, y puisa « les documents religieux » [1]. Les ayant puisés, il les paraphrasa et froidement rédigea la fameuse scène de l'Extrême-Onction, que nous n'avons pas ici à reproduire. Qu'un croyant s'en indigne, je le conçois : Flaubert privant le plus pathétique des sacrements de sa solennité par tout ce qu'on sent d'artifice dans son récit. L'effet littéraire n'est d'ailleurs pas plus heureux.

Quand Sainte-Beuve, dans *Volupté*, avait eu à décrire une semblable scène, donnant le premier modèle de ce que Flaubert pensa plagier, il en avait bien différemment usé : sans parler de la gravité que respire son œuvre, il justifia *par la situation* sa paraphrase des paroles sacramentelles : Amaury, une fois entré dans les ordres, administre la femme qu'il aima dans le temps de ses erreurs. Ce qu'il ajoute alors au texte sacré, devant la femme qu'il tenta, traduit son émotion religieuse, son horreur sainte. Ces paroles sont nécessaires, elles coulent du cœur et figurent un des points culminants de la vie passionnée d'Amaury, qui est tout le sujet de *Volupté*.

1. « La dernière scène du roman de *Madame Bovary* a été faite, comme toute l'étude de ce type, avec les documents religieux. » (Plaidoirie de Me Sénard.)

Au contraire, Flaubert ne parle que pour son propre compte. Il a brossé un tableau de chevalet, qu'il plaque maladroitement dans l'ouvrage. Qu'est-ce qui mériterait l'abomination des artistes, si ce procédé ne leur faisait horreur ?

*
* *

Quittons l'art. La Science expérimentale aussi hantait Flaubert : étant donné un milieu, et un sujet façonné par une certaine éducation, qu'est-ce qui *doit* arriver si ce sujet est jeté dans ce milieu ?

Les malheurs d'Emma, répond Flaubert, sont l'exacte *résultante* d'une série de contre-coups dont le principe réside dans l'hostilité au milieu. Le cercle des déceptions d'Emma figure comme la courbe mathématique de sa chute. Parce que rejetant le facteur humain et ce qu'il comporte d'indéterminable, il emploie des procédés qui singent ceux de la science, Flaubert s'imagine porter dans les esprits l'impression de la fatalité. Mais sa fatalité est truquée. Il ne voit pas qu'ici le pur et simple arbitraire, son arbitraire à lui, Flaubert, tient lieu de la nécessité. Il prétend contraindre Emma par les circonstances; or, les circonstances, c'est Flaubert qui les invente. Il ignore que pour communiquer l'impression du nécessaire, du fatal, le romancier dispose de la vraisemblance morale seule et que l'accumulation des événements faisant pression dans le sens désiré par l'auteur est toujours factice et, pour le redire, arbitraire. Ce truquage n'explique rien. Il a souvent besoin d'être expliqué.

Par exemple, la maternité d'Emma : il faut qu'elle serve à la meurtrir, à la décevoir pour la rapprocher du crime et du suicide. Comment s'y prendre ?

Emma d'abord sentit un grand étonnement... Mais, ne

pouvant faire les dépenses qu'elle voulait, avoir un berceau en nacelle avec des rideaux de soie rose et des béguins brodés, elle renonça au trousseau, dans un accès d'amertume, et le commanda d'un seul coup à une ouvrière du village, sans rien choisir ni discuter. Elle ne s'amusa donc pas à ces préparatifs où la tendresse des mères se met en appétit, et *son affection, dès l'origine, en fut peut-être atténuée de quelque chose*... Elle souhaitait un fils...

— C'est une fille ! dit Charles.

Elle tourna la tête et s'évanouit.

C'est trop commode, n'est-ce pas ? Et ce dépit maternel pose une nouvelle énigme.

En un instant décisif, au moment où l'on nous prévient qu'Emma va recevoir, comme la foudre, la révélation de son premier amour, voici comment Flaubert fait jaillir l'étincelle :

Ce fut un dimanche de février, une après-midi qu'il neigeait. Ils étaient tous, M. et Mme Bovary, Homais et M. Léon, partis voir, à une demi-lieue d'Yonville, dans la vallée, une filature de lin que l'on établissait...

— Malheureux ! s'écria tout à coup l'apothicaire.

Et il courut à son fils, qui venait de se précipiter dans un tas de chaux pour peindre ses souliers en blanc. Aux reproches dont on l'accablait, Napoléon se prit à pousser des hurlements, tandis que Justin lui essuyait ses chaussures avec un torchis de paille. Mais il eût fallu un couteau ; Charles offrit le sien.

— *Ah ! se dit-elle, il porte un couteau dans sa poche, comme un paysan !*

Le givre tombait, et l'on s'en retourna vers Yonville.

Voilà bien le nez de Cléopâtre !

C'est un malheur, n'est-ce pas ? un grand malheur que la jeune femme ait attendu cet instant pour surprendre un détail si plein de conséquence. Et il n'y a pas comme la fatalité pour être bonne romancière.

Tournant la page, on lit :

Mme Bovary, le soir, n'alla pas chez ses voisins, et quand Charles fut parti, lorsqu'elle se sentit seule, le parallèle recommença dans la netteté d'une sensation presque immédiate et avec cet allongement de perspective que le souvenir donne aux objets[1]. Regardant de son lit le feu clair qui brûlait, elle voyait encore, comme là-bas, Léon debout, faisant plier d'une main sa badine et tenant de l'autre Athalie, qui suçait tranquillement un morceau de glace. Elle le trouvait charmant; elle ne pouvait s'en détacher; elle se rappela ses autres attitudes en d'autres jours, des phrases qu'il avait dites, le son de sa voix, toute sa personne; et elle répétait, en avançant ses lèvres comme pour un baiser :

— Oui, charmant ! charmant !... N'aime-t-il pas ? se demanda-t-elle. Qui donc ?... Mais c'est moi !

Oui, charmant ! charmant !... N'aime-t-il pas ? se demanda-t-elle. Qui donc ?... Mais c'est moi !

Ces deux lignes de *petit nègre* sont un peu bien expéditives pour la difficulté de rendre le travail sentimental d'Emma en cette crise[2]. C'est d'ailleurs un procédé constant. Les débuts de ce commerce entre le clerc et Emma, qui finira comme on sait, comportaient une gradation de sentiments subtils et nuancés dont la peinture méritait un chef-d'œuvre : Flaubert l'avait belle de faire frémir, sous la timidité de l'expression et avec tous les charmes de la pudeur, la violence d'une passion naissante. Au lieu de cela, quoi ? Leur première promenade :

1. Je recommande ce style.

2. Si brèves qu'elles soient, ces notations ont encore excédé les forces de Flaubert, puisqu'il s'échappe à la première occasion : « *Regardant de son lit le feu clair qui brûlait*, elle voyait encore, comme là-bas, Léon debout, faisant plier d'une main sa badine *et tenant de l'autre Athalie, qui suçait tranquillement un morceau de glace.* » Certainement Emma, si elle voyait Léon « comme là-bas », n'avait d'yeux que pour lui.

Débarrassée de la nourrice, Emma reprit le bras de M. Léon. Elle marcha rapidement pendant quelque temps ; puis elle se ralentit, et son regard qu'elle promenait devant elle rencontra l'épaule du jeune homme, dont la redingote avait un collet de velours noir. Ses cheveux châtains tombaient dessus, plats et bien peignés. Elle remarqua ses ongles, qui étaient plus longs qu'on ne les portait à Yonville. C'était une des grandes occupations du clerc que de les entretenir ; et il gardait, à cet usage, un canif tout particulier dans son écritoire. (*Suivent des descriptions champêtres.*)

Enfin le vrai sujet.

N'avaient-ils rien autre chose à se dire ? Leurs yeux pourtant étaient pleins d'une causerie plus sérieuse ; et, tandis qu'ils s'efforçaient à trouver des phrases banales, ils sentaient une même langueur les envahir tous les deux ; c'était comme un murmure de l'âme, profond, continu, qui dominait celui des voix. Surpris d'étonnement à cette suavité nouvelle, ils ne songeaient pas à *s'en raconter la sensation* (?!) ou à en découvrir la cause.

Flaubert pas davantage. *Langueur, murmure, suavité* : c'est là tout ; étrange peinture de l'inquiétude passionnée ; surtout il manque l'*accent*. Et Flaubert aussitôt de remonter sur son Pégase.

Les bonheurs futurs, comme les rivages des tropiques, projettent sur l'immensité qui les précède leurs mollesses natales, une brise parfumée, et l'on s'assoupit dans cet enivrement, sans même s'inquiéter de l'horizon que l'on n'aperçoit pas.

Et c'est ainsi tout le temps.

*
* *

Flaubert, pensant tromper la vigilance du lecteur, tente d'écraser son esprit, *obrutus mole*, sous le poids de

la fatalité. Il veut tellement machiner et cheviller son intrigue qu'il puisse répondre à toute demande d'explication : *c'est ainsi, les choses se passent de la sorte dans la réalité. Je n'y puis rien : j'enregistre.* Dans ce système, l'invention des faits devient l'essentiel, et la psychologie le luxe. C'est proprement le monde renversé.

Les épisodes d'un roman servent à la *mise en action* des sentiments et des passions. Les sentiments, moteurs de toute action où l'homme se trouve mêlé, doivent être devinés sous les événements, comme les muscles sous la peau. S'ils viennent à se transformer, à mesure qu'ils se transforment, les justifications doivent aussitôt accourir, claires et certaines; l'action même sert à la clarté, partant à l'intérêt, dont la source toujours vive est cachée au cœur de l'homme.

Flaubert a d'autres idées. Parce que les aperçus moraux n'ont pas la même apparence de rigueur qu'un théorème de géométrie, il les rejette tous comme également dénués de fondement. Mais des faits et des faits, pour produire une impression de masse et simuler la marche du Destin, voilà ce qui compte.

C'est pourtant le meilleur moyen de réintégrer cet arbitraire et cette fantaisie qu'on croyait avoir expulsés sous les espèces de la psychologie. Car un fait est un fait; un autre fait, cela fait deux, puis trois, puis quatre, puis vingt. Mais quand ils seraient cent, il resterait à montrer, de l'un à l'autre, un progrès, une accentuation.

Deux faits semblables ne signifient qu'une répétition tant qu'entre eux on n'a point découvert plus qu'une liaison, une progression. Flaubert décrit la série des accidents qui déterminent Emma Bovary au suicide : quand son roman serait cent fois plus chargé de menus épisodes, il ne donnerait point pour cela le sentiment de la nécessité, parce que sa collection de faits dont chacun pour-

rait prendre le tour du voisin, ne comporte aucune progression. Entre chacune de ses disgrâces, Emma peut très bien se sauver du désespoir et reprendre du ressort. L'âme humaine est une lame vibrante : on la courbe, elle se redresse. Et le naturel d'Emma, imaginatif, passionné, jouet de l'illusion, en proie à toutes les chimères, est particulièrement indomptable au mauvais sort. Pour qu'elle renonce et s'abandonne, il ne suffira pas de la frapper un grand nombre de fois ; il faudra que chaque coup frappe plus rudement que le coup précédent, il faut qu'on la voie peu à peu succomber et qu'on suive toutes les phases de l'agonie jusqu'à la mort. Entre toutes ces phases, il est nécessaire que le romancier observe une progression continue. Et pour prouver que, dans telle occasion davantage que dans telle autre, le malheur perce le cœur humain, pour décrire le déclin pathétique, le lent fléchissement d'une force de résistance, pour mesurer l'élargissement de la blessure, une sûre psychologie et un juste et exquis sentiment de la vraisemblance sont nécessaires. C'est tout ce que Flaubert néglige.

*
* *

On nous rendra cette justice : nous avons négligé les plus faciles critiques que nous fussions en droit d'adresser à Flaubert. Nous ne nous sommes point diverti d'un style tantôt plat, tantôt boursouflé et baroque ; nous n'avons point dressé un répertoire de ses fautes contre la langue ; nous n'avons point fait le dénombrement de tous les procédés dont il avait la bonhomie de s'enorgueillir. A la réflexion, nous retranchons même les citations et exemples, d'abord réservés pour la fin de cet article sévère. Notre critique aura partout été sérieuse.

Avouons-le, la pitié, l'amitié nous ont fait prendre la plume. Amitié et pitié pour cette malheureuse Emma, méconnue par Flaubert devant qu'il la martyrise. Quand je songe au ramas de crétins dont elle subit les persécutions, ses dégoûts me sont sympathiques, et je ne lui en veux pas de n'avoir point souffert que ses qualités nobles, délicates, passionnées fussent atrophiées. Alors ses travers de petite fille romanesque s'évanouissent ; il reste la dureté du sort et sa touchante victime. Dans ce roman, où je ne reconnais pas l'image de la vie, je vois Emma en proie à des monstres [1] ; est-ce de sa faute si le belluaire ne s'est point présenté ?

Mais qui défendra l'auteur de *Madame Bovary* ? Actuellement, pour cet office, il reste, dit-on, deux hommes d'esprit, ou trois, menant le peuple innombrable des illettrés. Les derniers n'ont pas tort. Avant peu, les autres diront comme nous, *mi secca, ce livre me fait bâiller*.

1. Monstres non par eux-mêmes, mais par leur collection.

UNE CORRESPONDANCE

DE

CHATEAUBRIAND

« *Si j'étais...* »

Onze lettres inédites de Chateaubriand à la duchesse de Duras, l'une des femmes envers qui René se montra le plus convenable, voilà le cadeau de M. Louis Thomas au public qui a commencé de suivre les subtiles leçons de Jules Lemaitre. L'intérêt de ces lettres, c'est leur signature d'abord et ensuite leur contenu, encore que sur la vie de René elles n'apportent pas de clarté bien neuve. Mais parce que Chateaubriand, probablement grâce à l'influence de sa correspondante, y paraît familier (dans la mesure de ses facultés), et dans une pose moins affectée qu'à l'ordinaire, parce qu'il y converse mignardement (ce qui était son abandon à lui) et se plaint comme un petit enfant, plus qu'ailleurs peut-être il se laisse surprendre.

*
* *

La duchesse de Duras, qui est probablement « la seule femme, avec la sienne, à qui il n'ait jamais fait la

cour », était bretonne comme lui, étant née de Kersaint. Elle tint sous la Restauration un des plus brillants salons; mais son amitié avec René naquit avant cette époque. La première des lettres publiées par M. Louis Thomas est datée de mars 1810; c'est le temps qu'il prépare l'*Itinéraire*. Et c'est aussi le moment où leur commerce devient intime; cette phrase de Chateaubriand donne tout de suite le ton : « Puisque vous voulez bien, Madame, me permettre de vous donner le nom de sœur, je dois, en frère affectionné, tenir ma parole et vous rendre compte de la manière dont je passe ma vie depuis que je vous ai quittée. » On sait bien d'où est venu à tout ce monde sensible la manie de ces sobriquets : *mon frère, ma sœur, ma mère*, caricature romanesque des sérieuses affections entre parents. Cette mode bêtasse procède en ligne directe des *Confessions*, où l'on entend Jean-Jacques appeler « maman » sa maîtresse et distribuer tout le long de sa vie affective les titres de parenté les plus inattendus. Dirons-nous qu'il y a là une perversion? Encore si c'était la plus grave...

René est donc convenu avec Mme de Duras de lui « rendre compte de la manière dont il passe sa vie ». La vérité, c'est qu'il ne la passe pas : il est bien trop préoccupé de s'en..... [1] pour en tirer d'abord quelques douleurs (mais des douleurs connues, éprouvées, comme le poison de Mithridate) et puis des effets littéraires :

Depuis deux jours que je suis arrivé, voilà la première fois que je m'assieds dans le salon et que je prends ma plume pour écrire. J'ai fait deux cents fois le tour de cette petite vallée que vous avez daigné visiter, et j'aime tant mes

1. Le texte portait : *de s'en retirer d'abord pour en tirer d'abord*, etc... Erreur d'imprimerie qu'il est impossible désormais de corriger puisque le manuscrit nous manque. — Sur les manuscrits de Gilbert l'on verra au tome II l'Appendice V. — E. M.

arbres, mes ouvriers, que je ne puis les perdre de vue un moment.

Remarquez-vous ce qu'il y a de plus *fluant* dans ce style d'épître, de moins apprêté que dans ses ouvrages, mais de moins énergique aussi et de plus terne. Ici il a manqué ou le coup de rabot ou le coup de vernis ; et l'on entend une âme molle s'épancher, au lieu d'un grand foudroyé. Et quelle mollesse !

Quel dommage, poursuit-il, que ce plaisir soit si cher ! Si j'étais riche, il est bien clair que mon rôle serait fini dans la vie et que je deviendrais un gentleman farmer *dans toute la force du mot. J'ai en horreur les livres, la gloriole et toutes les sottises du monde. Une amitié tendre et surtout sans orages, la retraite et l'oubli le plus absolu satisferaient à tous mes goûts comme à tous mes besoins.*

Disons ici en quoi consiste la sincérité de Chateaubriand. Elle ne consiste pas à dire la vérité, mais en une assez juste divination de la musique qui charmera pour un moment ce cœur vide et exigeant. Sa sincérité se définit charité envers lui-même. Alors il est tout simple que pour son propre leurre, son ambition rédige :

Je suis encore tourmenté de bien des manières et je vois qu'il faut que je renonce absolument au repos. Je suis né sous quelque méchante étoile dans la saison des vents *et au bord de la mer. J'ai désiré toute ma vie le calme* (!?!) *et jamais je n'ai pu l'obtenir. Tout finit heureusement dans ce monde. Je vieillis et j'arriverai au bout de mon songe tout comme un autre. Voilà le bon de l'affaire.*

S'il est un thème habituel à René, c'est cette idée de la mort. Somptueuse et désolante toile de fond qu'il sut toujours, à point nommé, dérouler derrière ses épisodes. Mais ici manque la splendeur : René se surveille moins

en l'absence du public, et pour un peu il serait plat ; dépouillé des prestiges du style, il apparaît, tout nu, comme un pauvre. Rendons-lui cette justice : il se connaissait. A Mme de Duras il explique son mécanisme et comment il s'y prend pour le remonter.

Mais avez-vous une tête comme la mienne ? Eh bien ! accourez, moquez-vous de tout cela : j'aurai une joie extrême à vous voir. Nous nous promènerons, nous causerons de l'avenir, nous ferons des projets. N'est-ce pas là notre manière à tous deux ? Délibérer longtemps, voir toutes les faces d'un objet, et puis, quand le parti est pris, aller de l'avant, tête baissée.

« Tête baissée » et probablement les yeux fermés, pour retenir sous les paupières le beau rêve intérieur conçu dans la volupté de « longtemps délibérer » ! Soit orgueil, soit gaucherie, soit impuissance sentimentale et probablement tout cela à la fois, et ceci à cause de cela, la vie a toujours fait peur à Chateaubriand. Ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas de nourrir pour elle un goût effréné, inassouvissable.

Il y a, dans Musset, un personnage qui dit : « *Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.* » Et Fantasio lui répond : « *Ah ! pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allé dans bien des endroits.* » Chateaubriand était revenu de tout presque avant d'être allé nulle part. Il en était revenu pour l'unique plaisir de rentrer, à périodes fixes, dans son misérable cœur. Les hommes et les choses lui étaient hostiles. « Je suis devenu d'une défiance ridicule et je crois toujours qu'on veut me tromper. » Vous voyez la différence avec Rousseau, qui du moins croyait à l'universelle persécution. Chateaubriand ne voulait que déguster des illusions. Mais Rousseau souffrait, et cela avait de la grandeur.

René ne laissait pas pour cela de se plaindre des hommes.

Je suis réellement bien triste à présent, et depuis un mois ou deux, je tourne tout à fait aux idées noires. Je n'ai pas de sujet positif de chagrin, mais l'incertitude de mon avenir me trouble et je voudrais, s'il était possible, sortir de cette position, qui ne m'assure jamais de lendemain. Ensuite je vois avec une vive inquiétude l'abandon où je serai dans quelques années. Toutes les amitiés que je m'étais formées se dénouent par différentes raisons, les unes parce que des places, des goûts, des fatalités éloignent de moi les personnes avec lesquelles j'étais lié; les autres parce que la mort ou le changement du sentiment ne me laissent plus rien à prétendre. Comme d'autre part je suis sans famille et sans aucun de ces attachements communs qui remplissent au moins les jours, *cela fait que je me trouve dans un isolement très grand, isolement qui s'accroîtra tous les jours.*

Hélas ! Ses contemporains, ses amis même n'avaient pas plus de peine que lui à déchiffrer cette âme inquiète, vaniteuse et triste, et l'on verra qu'il fut percé à jour dès 1803 [1]. Il était né pour vivre seul. Imagine-t-on cet être acceptant de « remplir ses jours » avec des « attachements communs » ? Il ne l'a jamais cru. Il se plaint de l'incertitude de l'avenir ; mais celle de son propre cœur, le tremblotement flasque de ses sentiments, est-ce qu'il l'oublie ? — Que non pas. Seulement il n'en tient aucun compte. Dans cette correspondance avec Mme de Duras, il ne tarit pas en gémissements sur les peines que lui donne l'*Itinéraire*. Il semble appeler de ses vœux le calme et l'oisiveté.

1. Allusion à la lettre de Joubert à Molé, citée dans la même *Revue Critique des idées* (25 janvier 1912). Le lecteur curieux de vérifications et d'autorités en retrouvera le texte dans les *Nouveaux Lundis*, 3e série. — E. M.

Je suis au fond un vrai sauvage, et certainement, si j'étais libre, je vivrais dans la solitude la plus absolue. Toutes les fois qu'on a un goût dominant, on n'est propre qu'à cela.

Si j'étais libre, mais il vient de se plaindre de son manque d'attaches. Ainsi le premier prétexte le rengage, et ce sont de nouveaux desseins. Percevez ici le balbutiement d'un imaginaire honteux.

J'entrevois bien des orages pour moi, et certainement ma position est si mauvaise qu'il faudra absolument que j'en vienne cet hiver à une résolution.

Voilà au moins qui est net et catégorique. Oui, mais aussitôt ce bredouillement :

*L'*Itinéraire *une fois publié avec encombres ou sans encombres, il ne me restera plus aucune ressource, et je suis résolu à me taire ou pour toujours* ou du moins pour un grand nombre d'années ; mais alors *que faire et comment tout cela ?*

Il capitule, en effet, et voici la fin de ce silence éternel.

Ma sœur voit que beaucoup de choses agitent ma pauvre cervelle et il faut pourtant conserver au milieu de cette agitation intérieure un peu de calme pour barbouiller des choses qui m'ennuient et pour lesquelles je ne prévois que des malheurs.

Je ne crois pas qu'on trouve dans toute son œuvre rien qui peigne mieux René : cette concision et ensemble cette souplesse dans la palinodie appartiennent à un maître du genre. Mais je ne crois pas non plus qu'il soit possible de montrer plus de tranquille impudeur, plus

d'obscénité morale devant une femme qu'il devrait d'autant plus respecter qu'il ne l'a point désirée. — Au passage, cette fadaise : « Toutes les fois qu'on me parle d'un baptême ou d'un mariage, j'ai envie de pleurer. » Au fait, cela n'est pas si loin de Béranger. Puis il revient à son vice.

Je tiens beaucoup *à pouvoir lire cet hiver aux personnes intéressées un volume de mes vieilleries ; je me sentirai plus léger ; mais j'avoue que* cette obligation me pèse et que je suis trop indépendant pour porter ce fardeau.

Il y tient beaucoup, mais il est *trop indépendant pour supporter cette obligation !* « Après avoir fait moi-même des projets de voyages, je suis resté dans mon trou, *au fait je ne sais trop ce qui me plaît et ce que je veux.* » — « Si avec moi on pouvait compter sur quelque chose... », confesse-t-il encore. On ne saurait dire si Chateaubriand, au naturel, se plaisait beaucoup, mais, tel quel, il travaillait à s'embellir et à se poétiser. D'où le ton de ces lettres, qui en fait encore le plus grand intérêt. Ce gentilhomme écrivant à une femme qu'il admire et qu'il chérit, qu'il appelle *ma sœur, my good sister,* ne sait rien trouver non seulement d'affectueux, mais d'un peu vif, d'un peu passionné ou d'un peu piquant. Pour l'esprit il en était cruellement dépourvu ; mais l'on s'en passe. Ce que l'on attendait ici, c'était un mouvement du cœur ou de l'imagination, quelque chose de chaleureux, de pressant, à la rigueur même une coquetterie un peu aguichante. Au lieu de cela, rien que de facile, de mou, d'ennuyé : le même perpétuel madrigal, d'une pensée conventionnelle, traîne dans chacune de ces onze lettres ; ses compliments sont de l'eau tiède : on cherche une âme. Avec quelle complaisance, au contraire, il se plaint ! Le ton geignard de ces épîtres est inimitable.

Chateaubriand s'est mis là tout entier : il aimait sa voix dolente, et la mièvrerie de ses gémissements représente son plus haut degré d'énergie. Je répète que c'est dans le déshabillé de la *Correspondance* qu'il faut surprendre le vrai René et non pas du tout dans ses poses de ténébreux Lucifer. Mais enfin de quoi se plaignait cet homme, et sauf un cœur vivant, que lui a-t-il manqué pour être humainement heureux ? S'il est vrai, en effet, que son plus grand malheur fut de naître le cœur déjà rempli de cendres, ce ne fut point le seul : Chateaubriand a cruellement souffert de la pauvreté. Il dit tantôt : *si j'étais libre*, et tantôt : *si j'étais riche* ; mais il faisait consister l'indépendance dans la possession d'argent. La fortune lui eût donné, surtout durant l'Empire, le recours d'un superbe dédain contre les insuffisances de son sort. Riche, il se fût cru plus fort, c'est triste à dire. Et il eût parlé plus haut. Contraint à la bataille et obligé d'écrire pour subsister, il s'indigne et gémit, car le malheureux n'y prend aucun plaisir ; ce qui pour l'homme normal est un affranchissement, lui est une servitude. A ses yeux, le tort de toute chose, c'est d'exister, parce que toute existence le limite, le commande et le conditionne. De là son amour pour la vieille France, qui présentait le grand avantage d'être abolie.

J'ai cependant un grand plaisir, c'est de m'enfermer dans la vieille France, d'oublier les nouvelles, excepté vous et quelques personnes rares ; tant que je bouquine, celà va bien ; mais quand je cesse de lire et de griffonner, malheur à moi. Je ne sais rien de ce bas monde. Sans journal, sans correspondance, j'oublie et je veux oublier.

Oublier le présent, bien entendu. Car pour le passé, il en attend l'illusion. Or, ce passé vint à renaître. A la Restauration on lui offrit l'ambassade de Stockholm. Aussitôt le charme est rompu, et il repart en de nouvelles récriminations.

Combien de fois mon imagination avait franchi les bois pour voyager toujours sur le même chemin! Je me voyais partout, revenant, allant m'enfermer dans la tour, pour rêver à elle et aux Martyrs, persécuté par le tyran, glorieux de sa haine, rêvant de grands ouvrages au milieu des menaces, *amoureux, inspiré, malheureux et content.*

Cela, c'est le bon temps, parce que c'est le passé. La lettre est datée de l'automne 1814. A ce beau rêve, René compare son nouveau sort : « *Aujourd'hui ambassadeur en Suède! La belle fin! Quitter tout, travail, songes et le reste!* » Et ce dernier trait, puisqu'il faut bien penser à la mort : « J'aurais dû mourir le jour de l'entrée du Roi à Paris. » C'est plutôt le Roi qui, selon ses vœux, devait mourir. Car déjà, en cet automne de 1814, René est rebelle. Et il ne cessera plus de regretter le tyran *dont la haine était glorieuse.*

Et c'est pourtant la même lettre qui se termine ainsi :

Savez-vous qu'en fesant mon compte, j'ai trouvé que sur mes 33.000 francs (d'appointements comme ambassadeur?), *20 déjà étaient employés en argenterie, en linge, carrosses, porcelaines, etc. ; et certes pour cette somme, je ne suis pas magnifique. Il ne me reste donc que treize mille francs pour vivre et aller à Stockholm. Cela est impossible. Il faut que le Roi m'accorde une gratification* (*il est devenu si riche depuis le Budget*) *ou que je vende l'Abencerrage. Usez donc de votre crédit et faites-moi donner 100.000 francs.*

« Il est devenu si riche depuis le Budget. » Nous retiendrons ce trait : il est bas...

A défaut de vertu, il aura manqué à René une passion, la moindre : car on ne compte pour rien la contemplation de soi-même ni son orgueil inerte.

UNE RÉSURRECTION LITTÉRAIRE

CHARLES PINOT-DUCLOS

« Je ne trouve point d'esprit plus analogue au mien », a dit Stendhal de Charles Pinot-Duclos. Ce mot, qui pourrait être un éloge écrasant pour l'auteur des *Considérations sur les mœurs*, ne paraît plus que flatteur, d'une justesse simplement relative et d'une généreuse justice, lorsqu'on remarque qu'il fut écrit à propos du *Voyage d'Italie*, que Stendhal pouvait, en effet, estimer précurseur de sa méthode.

Le nom de Duclos est aujourd'hui bien tombé dans l'oubli. Nous le rencontrâmes pour la première fois peut-être sous la plume de Stendhal, puis Diderot, Rousseau et les mémoires du XVIIIe siècle nous apprirent que ce nom obtenait, il y a cent cinquante ans, les mêmes honneurs que ceux de Voltaire, de Montesquieu, de d'Alembert et de Diderot. Quelle était donc cette gloire déchue? Et pourquoi un si rapide déclin ? Il ne suffirait pas sans doute d'invoquer l'aveuglement partial des contemporains, ni « ce refrain de louanges fastidieuses que ces messieurs (*les Encyclopédistes*) se renvoient les uns aux autres », ni « ces brevets de célébrité qu'ils se distribuent tour à tour dans leurs ouvrages » (Palissot).

S'il est vrai, en effet, que l'incorruptible postérité revise généralement les titres de ces « brevets », cependant son travail de vérification n'a pas eu le même résultat pour un Marmontel ou pour un d'Alembert que pour Duclos. Je ne crois pas qu'il vienne aujourd'hui à l'idée de personne, à moins que leurs derniers partisans ne soient complètement éberlués, de revendiquer en l'honneur de Marmontel ou de d'Alembert, les ouvrages mêmes qui fondèrent leur réputation, *Bélisaire*, *les Incas*, les éloges académiques, les articles de l'*Encyclopédie*. Cependant leur nom a survécu au discrédit, à l'oubli plutôt de leurs productions. Pour Duclos, il est advenu tout le contraire. C'est son nom qui fut entièrement désappris après une ou deux générations, tandis que ses ouvrages, qui divertissaient encore Stendhal, n'ont véritablement pas démérité de l'estime qu'ils rapportèrent en leur temps à son auteur. Un si injuste traitement s'expliquera-t-il alors par la place singulière qu'occupa Duclos dans son époque ?

*
* *

Ce n'était pas Voltaire, le roi de son siècle, ce n'était pas Montesquieu, noble robin. Mais c'était encore moins Diderot, d'Alembert ou Rousseau. Sa condition fut celle de l'homme de lettres homme du monde ou, si l'on préfère, homme de société. C'est-à-dire qu'il fut probablement le seul homme de son temps qui, né de bonne famille bourgeoise, « honnête et ancienne dans le commerce », enraciné, encadré, et connaissant le prix de ces biens naturels ou sociaux, accrut sa situation et une honorabilité déjà considérable par la seule qualité d'homme de lettres.

A toutes les époques de sa vie, il dut une fortune brillante à des circonstances favorables, à des événements

heureux, voire à l'influence d'un milieu singulièrement propice. « Horace, écrit-il dans ses *Mémoires* inachevés, dit, en parlant du soin que son père prit de l'éducation de ce fils : *Ausus Romam portare docendum*. Ma mère eut la même audace ; car je suis le premier bourgeois de Dinan, et jusqu'ici le seul, élevé à Paris dès l'enfance, quoiqu'il y en eût alors quelques-uns à qui leur fortune le permettait. Une certaine noblesse du canton trouvait presque insolent qu'une simple commerçante *osât*, pour me servir du terme d'Horace, donner à son fils une forme d'éducation qui ne convenait qu'à des gentilshommes, dussent-ils en profiter ou non. On m'envoie donc à Paris, en 1713, par le coche, et à la garde du cocher, comme un paquet à remettre à son adresse. »

Là-dessus, Duclos sut admirablement s'installer dans la société parisienne et à la Cour. Homme de bonne compagnie, encore que d'une franchise parfois un peu rude, soutenu par de puissantes amitiés, doué d'un esprit solide et caustique, écrivain pur et correct, moraliste ingénieux et subtil, il fit, dans tous les milieux, une carrière d'homme de lettres, à laquelle pourtant ne se compare celle d'aucun de ses confrères. Avec lui, le coefficient personnel, *l'action de présence*, en quelque sorte, dut l'emporter de beaucoup sur tout autre facteur (idées, travaux, condition, etc...) : « Duclos est Duclos », écrit son plus récent biographe, M. Émile Henriot. Ce ne sont pas ses ouvrages qui, à proprement parler, fondèrent sa réputation, puisqu'il fut de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avant d'avoir publié une ligne. Dans le monde, il n'avait de titre que ceux d'un petit bourgeois venu de province sans grande fortune. Cependant on le désirait dans toutes les compagnies. Il a lui-même raconté cette anecdote typique : c'était un jour chez Procope :

Je trouvais, en y entrant, qu'on y traitait un point de métaphysique et que *Fréret* et *Boindin* étaient les tenants de la dispute. Le premier était l'homme de la plus vaste et de la plus profonde érudition que j'aie connu, et ses connaissances portaient sur une forte base de philosophie. L'autre, avec beaucoup de capacité, parlait avec une éloquence véhémente sans en être moins correct dans la langue. Il ne montrait jamais plus d'esprit dans une dispute que lorsqu'il avait tort, ce qui lui arrivait assez, quand il ne parlait pas le premier, attendu qu'il était habituellement contradicteur... J'étais donc arrivé au café au plus fort de la discussion métaphysique. Après avoir entendu quelque temps les deux acteurs, je hasardai sur la question quelques mots qui attirèrent leur attention. L'auditoire parut surpris qu'un jeune homme osât se mesurer avec de tels athlètes. Cependant ils me firent accueil l'un et l'autre, et m'invitèrent à revenir...

Et plus ou moins, Duclos fut toujours l'homme qu'on priait de revenir. C'était un causeur plein de feu et d'éclat et qui avait le trait mordant, et c'était un convive incomparable. Un sentiment délicat de l'honorabilité au moins autant que de l'honneur et une assez vive susceptibilité bourgeoise, enfin le respect de soi-même et de sa vie lui inspiraient naturellement le souci de la tenue et lui facilitèrent l'usage du monde. En somme Duclos était un homme qui s'imposait dans toutes les sociétés. Il y était estimé et craint.

De là son grand renom au XVIIIe siècle. Les philosophes, les encyclopédistes qui ne craignaient rien tant qu'une gloire étrangère à leur parti, s'empressèrent de l'y ranger par la louange. La situation très forte et très indépendante de Duclos les avertit de cette nécessité. Et Diderot ne mentionne jamais le nom de Voltaire sans payer, à quelques lignes de là, son tribut à Duclos. Diderot était un politique. Ce n'était pas d'ailleurs que les ouvrages de Duclos ne fussent d'assez bonne tradi-

tion, quoique d'un goût mêlé. Mais justement parce qu'ils devaient assez peu à la manie *philosophique*, et parce que Duclos s'était développé en liberté, il importait de se le concilier; on en fit le siège avec des compliments. Retenons cet hommage rendu à sa puissance : Voltaire lui-même, dit-on, le ménageait. Marmontel dit de lui sans bienveillance : « L'ambition de Duclos était de se rendre important dans sa province de Bretagne. » Il inquiétait ses confrères parce qu'à côté et même au-dessus de l'homme de lettres, ils devinaient en lui un homme tout simplement, et bien armé pour la vie. Quant à Rousseau, Duclos fut son dernier ami, c'est-à-dire que le Genevois se fâcha avec lui en dernier. Enfin il fut historiographe du roi et secrétaire perpétuel de l'Académie.

Dans le monde, Duclos avait, suivant le mot de Louis XV, « son franc parler »; d'aucuns le redoutaient, tout le monde le considérait. Il portait dans ses manières une brusquerie que rachetait sans doute le charme ou le brillant de son esprit, puisque personne en son siècle ne paraît lui avoir reproché ce qui passerait, en notre temps d'inurbanité, pour un léger manque d'usage. Mme d'Epinay parle bien de « sa franchise qui dégénère, dit-on, en brusquerie »; mais c'est pour la révérer. Et il paraît, par plusieurs passages des *Mémoires* de l'amie de Grimm, que Duclos intimida Mme d'Epinay et sa société jusqu'à leur en imposer. Mlle d'Ette rend ce témoignage : « Ils ont tous la manie de prendre sa brusquerie pour de la franchise. » Et parlant de Mme d'Epinay : « Son engouement pour ce Duclos est étonnant. Tout ce qu'il dit est impayable. Rien n'est bien que ce qu'il approuve; on ne jure que par lui. »

Il est certain qu'il y eut en lui des parties assez déplaisantes : il s'en croyait trop; aussi nous refusons de souscrire à l'éloge de M. Émile Henriot :

« L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut sans songer à la galerie », a écrit Chamfort. — Et La Rochefoucauld, qui s'y connaissait : « Le vray honneste homme est celuy qui ne se pique de rien. » Le XVIIe siècle offre pour illustrer ces définitions des exemples assez nombreux. Au XVIIIe siècle, ils sont plus rares : il y a plus d'esprit, et moins de dignité ; plus d'élégance dans les manières, plus d'aisance dans les rapports de société — et moins de cette politesse du cœur, dont parle La Rochefoucauld, et qui est une vertu si noble. Mais enfin, en cherchant bien, l'honnête homme se retrouve encore et *Duclos en est le plus pur modèle, s'il en fut.*

La complaisance évidente de ce jugement en infirmera le crédit. Car on sait bien que Duclos ne fut justement pas exempt d'affectation ni de prétention. Je note en lui un amour-propre excessivement ombrageux, et je remarque un air de suffisance, qui n'appartinrent jamais à « l'honnête homme ». Un de ceux-là mêmes contre qui il batailla avec le plus d'âpreté, un de ces nobles dont il disait avec emphase : *ils nous craignent comme les voleurs craignent les réverbères*, un jour qu'il avait peut-être essuyé quelque épigramme de Duclos, le traita de *plébéien révolté*, ce qui constitue probablement une absurdité : Duclos n'était pas un révolté, et n'avait aucune raison de l'être, puisque l'ordre existant l'avait comblé. Mais c'était un plébéien *vaniteux* et un homme de lettres très susceptible. Il fut toujours très occupé de défendre les prérogatives de l'homme de lettres, et je ne doute pas que son ascendant sur ses confrères ne tire de là sa source. Il eut, de sa profession, une très haute idée, non seulement pour en remplir les devoirs, mais aussi et surtout pour en revendiquer les droits, avantages et dignités. A ce propos, il soutint de fameux démêlés avec de grands seigneurs qui se piquaient de lettres et de protéger les écrivains. Il leur disputa en faveur de ses confrères les places à l'Académie, et il pria la Compagnie

par testament « de [lui] donner pour successeur *un homme de lettres* » (c'est Duclos qui souligne). Il tint dans cette rivalité de la noblesse et des hommes de lettres un rôle prépondérant ; et l'on n'attend pas que nous ayons la sottise de l'en louer.

M. Émile Henriot cite cette anecdote :

Les gens de lettres n'étaient point les seuls habitués de ces réunions (*chez Procope*). Il y entrait aussi de grands seigneurs, curieux de voir d'un peu près ces auteurs dont on disait si grand bien. Mais ils s'asseyaient sur des banquettes séparées, ne buvaient pas, et venaient là comme à la foire, pour écouter et pour regarder. Leurs manières insolentes déplurent aux philosophes qui, désormais, prirent le parti de ne rien dire quand ils n'étaient plus entre eux. Et les sots se lassèrent de contempler des hommes d'esprit silencieux.

Il est toujours fâcheux pour des hommes d'esprit de se laisser prendre, même par des sots, pour des bêtes, même curieuses. Et je le regrette pour nos aînés du XVIIIe siècle. Il me semble que semblable mésaventure ne se fût pas produite un siècle plus tôt, et c'est peut-être qu'il y avait alors plus de tenue, avec moins de prétention, dans notre confrérie. Duclos, à qui l'affaire tenait à cœur, s'en est expliqué dans les *Confessions du Comte de**** :

Autrefois, écrit-il, les gens de condition n'osaient y aspirer (*à la gloire du bel esprit*) ; ils sentaient qu'ils ne prenaient pas assez de soin de cultiver leur esprit pour la mériter ; mais ils avaient une considération particulière et une espèce de respect pour les gens de lettres. Les gens de condition se sont avisés depuis de vouloir courir la carrière du bel esprit ; et, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'en même temps ils y ont attaché un ridicule. J'étais bien éloigné d'avoir un sentiment si faux (*c'est un homme de condition qui parle*) ; j'ai toujours pensé qu'il n'y avait personne qui ne dût être honoré du titre d'homme d'esprit et de lettres ; mais je ne me sentais ni talent, ni étude.

Nous ne comptons pas prendre parti dans une querelle si misérable. La noblesse n'était pas moins gâtée que les gens de lettres ; et c'était le temps où tout le monde « se piquait » de ce qui n'était précisément point son affaire. Sur le compte de certains grands, je serais assez tenté d'en croire le rapport d'un ennemi des encyclopédistes :

Comme il est des grands qui sont peuple, il fallait bien aussi leur dire des vérités, et rappeler cette puérile et dangereuse question de l'égalité primitive. Il est des gens du caractère des femmes moscovites, qui n'aiment que lorsqu'elles sont battues. Cette manœuvre fit encore son effet, et quelques grands accordèrent de la considération, précisément parce qu'on leur en refusait.

Voilà pour les grands. Mais pour les philosophes et les écrivains, je suis fâché que dans une affaire où il n'était besoin que de bon sens pour remettre toutes choses et toutes gens en leur place, ils n'aient point fait leur métier, qui est de penser correctement, en rangeant toute la raison de leur parti.

Le Prince de Ligne a écrit :

De tous les orgueils, c'est l'orgueil philosophique qui est le pire. Je n'aime pas la philosophie de bas en haut ; c'est le contraire que j'aime. Je m'explique. L'homme de lettres, par exemple, logé au quatrième, écrit : *O grands de la terre, qu'êtes-vous plus que moi ? Je suis votre égal. Tous les hommes sont frères.* On dirait que c'est une découverte qu'on a faite ; il n'y a rien de mieux à faire, que de le croire et d'agir en conséquence. Mais le Souverain, ou celui qui en approche, a beaucoup plus de mérite à penser de cette sorte et à le prouver. A la place d'Alexandre, j'aurais fait rouler Diogène dans son tonneau.

Si encore les prétentions des philosophes avaient coïncidé avec un progrès des lettres et de l'esprit. Mais il faut

le répéter, ils se montrèrent beaucoup plus occupés des prérogatives de leur métier que de leur métier lui-même. Nous possédons d'ailleurs le témoignage de Duclos sur l'état des lettres au XVIIIe siècle :

On distingue la république des lettres en plusieurs classes. Les savants, qu'on appelle aussi érudits, ont joui autrefois d'une grande considération ; on leur doit la renaissance des lettres ; mais comme aujourd'hui on ne les estime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, et c'est un malheur pour les lettres : ils se produisent dans le monde qui ne leur convient guère, et à qui ils ne conviennent pas davantage.

Il y a un autre ordre de savants qui s'occupent de sciences exactes. On les estime, on en reconnaît l'utilité, on les récompense quelquefois; leur nom est cependant plus à la mode que leur personne, à moins qu'ils n'aient d'autres agréments que le mérite qui fait leur célébrité.

Les gens de lettres les plus recherchés sont ceux qu'on appelle communément beaux esprits.

Un tel aveu est d'un prix inestimable pour l'historien du XVIIIe siècle. Et l'on conçoit l'effroi où de pareilles boutades devaient tenir le parti des encyclopédistes... Duclos avait d'autant plus de mérite à déplorer ce « malheur pour les lettres » que cette vogue des beaux esprits avait fait sa propre fortune. Sans doute il était plus et mieux qu'un bel esprit ; il avait de la solidité dans l'intelligence et du jugement, et il portait aux lettres un amour aussi sincère qu'éclairé, qui devra lui gagner bien des indulgences. N'empêche que d'Aguesseau pouvait dire de son *Histoire de Louis XI :* « *C'est un ouvrage écrit aujourd'hui avec l'érudition d'hier.* » Et Sénac de Meilhan : « *Le défaut vient de ce que Duclos n'a pas soupé avec Louis XI.* » Cette décadence ou plutôt ce discrédit des hautes études et des grands genres littéraires justifie évidemment assez mal, de la part des philosophes, les pré-

tentions d'une vanité exaspérée, qu'on regrette surtout de voir soutenues par Duclos. Ses querelles de boutique avec les grands seigneurs beaux esprits ne manquent jamais de me rappeler ce portrait de l'acteur Baron qui, par un comble d'ironie, est de la main du même Duclos, dans ses mémoires :

> Baron, sans estimer l'état de comédien, dont il pensait très modestement, avait de son art d'acteur la plus haute opinion, et peut-être y devait-il en partie sa supériorité sur tous les comédiens. A talents égaux, tout homme enthousiaste de sa profession doit l'emporter sur les autres. Il s'imaginait qu'un acteur parfait tel qu'il se croyait (et du moins n'avait-il point d'égal) devait aller de pair avec ce qu'il y avait de plus grand par la naissance, les dignités et le génie. On se souvient encore de son ton de familiarité avec les princes mêmes, qui le lui passaient en riant à cause de sa manie.

Que le moindre des gens de lettres montre les ridicules d'un comédien, il y a encore à redire. Mais qu'un écrivain comme Duclos, avec ses talents, tombe dans un si lourd travers et pousse la littérature sur la pente du cabotinage, c'est un mauvais service qu'il nous a rendu, et c'est une tache à sa gloire.

*
* *

Aussi Duclos était trop bel homme et trop gâté des femmes. C'est ce qui l'a perdu.

Son portrait par Latour, qui est au musée de Saint-Quentin, montre une haute taille, une forte carrure, une tête bien construite et d'une beauté un peu vulgaire sans doute, mais encore séduisante, des yeux vifs, des narines dilatées et sensuelles et une bouche gourmande. Ce devait être un personnage très sûr de faire impression

sur des cœurs un peu physiques et très content de soi : cette satisfaction éclate, se répand et rayonne sur tous les traits, et son sourire dénote une grande joie de vivre et de vivre dans le corps de Duclos ; nous n'avons sous les yeux qu'une reproduction photographique en noir de la toile de Latour, celle-là même que M. Émile Henriot a placée en tête de son édition de l'*Histoire de Madame de Selve* ; mais il faudrait qu'elle trompât beaucoup, si Duclos n'était pas très poussé en couleur. Ce bon vivant qui se redressait devant le peintre, au regard abaissé et un peu papillotant peut-être, aspirant l'air largement, s'est laissé aller, dans ses *Considérations sur les mœurs*, à une confidence que nous retiendrons encore :

Dans l'enfance d'une nation, l'air noble était vraisemblablement un extérieur qui annonçait la force et le courage. Ces qualités donnaient à ceux qui en étaient doués la supériorité sur les autres hommes. Mais dans les sociétés formées, les enfants ayant succédé au rang de leurs pères, et n'ayant plus qu'à jouir du fruit des travaux de leurs ancêtres, ils se plongèrent dans la mollesse. Les corps s'énervèrent, successivement les races ne parurent plus les mêmes. Cependant, comme on continua de rendre les mêmes respects aux mêmes dignités, les enfants qu'on en voyait revêtus avaient un extérieur si différent des pères, qu'on a dû prendre une idée très opposée à celle de l'*ancien air noble*, qui avait été synonyme de grand. Celui d'aujourd'hui doit donc être une figure délicate et faible, surtout si elle est décorée de marques de dignités ; car c'est principalement ce qui fait reconnaître l'air noble. En effet, on ne l'accorderait pas aujourd'hui à une figure d'athlète ; la comparaison la plus obligeante qu'en feraient les gens du grand monde, serait celle d'un grenadier, d'un beau soldat ; mais si les marques de dignités s'y trouvaient jointes, comme la nature conserve toujours ses droits, il éclipserait alors tous les *petits airs nobles* modernes, par un *air de grandeur* auquel ils ne peuvent prétendre. Il y a une grande distance de l'un à l'autre.

Pour goûter le sel de cette dissertation, il faut se souvenir que Duclos eût fait lui-même un superbe grenadier. Et j'avoue qu'il me paraît plaisant de trouver un philosophe qui fasse si grand cas des avantages physiques. On saisit peut-être là le principe de sa mauvaise humeur contre les grands : c'était une rivalité d'homme à homme.

*
* *

Bel homme et bel esprit, encore qu'il ait échoué auprès de Mme d'Epinay, c'était pourtant plus qu'il n'en fallait pour conquérir un champ presque illimité de bonnes fortunes. Aussi est-il arrivé, comme souvent, que la sensualité, qu'il avait très vive, fit tort à la sensibilité, car il avait trop d'indépendance pour feindre des attendrissements ou des élancements de commande.

De là, je crois bien, je ne sais quelle froideur, et je ne sais quoi d'un peu plat et monotone dans ses œuvres même libertines, surtout libertines. Le feu de certaines âmes trop actives ou trop sensuelles se retrouve rarement dans leurs écrits. C'est que le moment d'écrire coïncide pour elles avec celui de l'application.

Quel bonheur d'admirer ce qu'on aime, écrit Duclos dans l'*Histoire de Madame de Luz*. Quelque chimérique que cet état paraisse à la plupart des hommes, peuvent-ils y préférer un commerce languissant, où souvent le dégoût succède au plaisir ? Ce n'est pas un vice de notre âme, c'est celui de nos organes. La nature n'a attaché la vivacité de nos goûts qu'à la nouveauté des objets ; et s'il était possible d'apercevoir dans un seul instant tout ce qu'il y a de charmes dans un objet, il n'inspirerait peut-être qu'un seul désir, et la jouissance ne serait pas suivie d'un second. Mais on ne découvre que successivement ce que cet objet a de piquant ; le commerce se soutient quelque temps, mais enfin le goût s'épuise ; je

n'en voudrais pas même d'autres juges, que ceux dont la vie est une inconstance perpétuelle ; que ces hommes dont une figure aimable, un jargon séduisant, une s llie brillante font tout le mérite, et dont la raison détruirait les grâces. Courus des femmes, le plaisir et la vivacité les emportent ; mais bientôt la multiplicité des objets ne leur offre plus de variété : rien ne pique leur goût, et leurs sens sont émoussés.

Et tel est encore à peu près le jeune prince Acajou de son conte charmant, *Acajou et Zirphile.*

Ce jeune prince n'avait jamais goûté de vrais plaisirs, parce que ses désirs avaient toujours été prévenus ; ses fantaisies ne tenaient qu'à la nouveauté des objets ; et la vivacité les use si vite !

Tel fut aussi le cas de Duclos. Il a dit des femmes qu'il rencontra dans la société de cet aventurier de Saint-Maurice : « *Je les aimais toutes et je n'en méprisais aucune.* »

Et Mme de Rochefort le tançait un jour : « *Pour vous, Duclos, ce qu'il vous faut, c'est du pain, du fromage et la première venue.* »

Tel était l'homme et tel l'esprit. Sans mériter peut-être toute l'estime singulière que lui accorde M. Émile Henriot, le personnage est, à tout prendre, sympathique. « Droit et adroit », le mot est de Rousseau, et c'est le plus fin qui ait été prononcé sur Duclos. Il était temps en tout cas qu'un lettré aussi averti que M. Émile Henriot remît en lumière cette « figure singulière et curieuse », frappée d'un injuste oubli, au plus haut point représentative de ce qu'il y eut de moins sot et de moins brouillon dans le XVIIIe siècle : l'homme de société. Il n'a manqué vraiment à Duclos que du génie.

*
* *

L'œuvre de Duclos est infiniment diverse. Outre son *Voyage en Italie*, ses travaux et mémoires historiques et divers opuscules, outre ses *Considérations sur les mœurs* qui sont d'un grammairien, d'un analyste et d'un logicien, subtil à l'excès, plutôt que d'un véritable moraliste, Duclos a laissé trois principales œuvres d'imagination : le conte d'*Acajou et Zirphile*, son meilleur ouvrage, l'*Histoire de Madame de Luz*, ou l'histoire de la *Princesse de Clèves* racontée par un libertin pour des libertins ; enfin les *Confessions du comte de* ***, qui sont le récit d'une succession de galanteries et dont Voltaire écrivait sans indulgence : « Ce n'est qu'un journal de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigue, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit et qu'on oublie comme le héros oublie ses maîtresses. Cependant je conçois que le naturel et la vivacité du style et surtout le fond du sujet aient réjoui les jeunes et les vieilles. » Ce n'est pas que Duclos n'ait plusieurs fois inventé des situations fortes, mais les scènes ne sont qu'indiquées et généralement l'intrigue tourne court. S'il avait de l'ingéniosité, Duclos manquait de vigueur. Il ne s'attachait pas à finir, à fouiller son sujet, à en faire jaillir toutes les puissances ; toujours pressé, il cherchait le nombre plutôt que les nuances et voyait les choses en gros comme il menait les affaires à la grosse. C'est dommage. Car il ne lui a peut-être manqué, avec un peu de travail, qu'un accident heureux pour rencontrer un chef-d'œuvre. Et les *Confessions du comte de* *** ne parviennent pas à nous épargner le sentiment qui suit d'ordinaire des amours trop rapides, la lassitude. M. Émile Henriot a donc rendu à l'auteur le meilleur service en détachant de l'ouvrage le principal chapitre.

Pourtant, s'il fallait choisir, d'autres parties de ces *Confessions* solliciteraient notre goût de préférence à

cette *Histoire de Madame de Selve* qui n'en forme que le dénouement assez fatigué et comme dégoûté. Car cet épisode qui pourrait s'appeler « la retraite libertine », est précisément celui de tout le livre, d'où la passion véritable est le plus absente. Quand le comte de *** rencontre Mme de Selve, c'est-à-dire la raison et la sensibilité mêmes, une carrière trop remplie de libertinage l'a mis au point d'aspirer à un bonheur tranquille et recueilli. L'âge et l'abus des plaisirs ont obtenu ce résultat qui, dans d'autres âmes plus ardentes, n'est l'effet que de leur délicatesse et de leur passion. A force d'instances, de serments et de docilité, il réussit pourtant à détruire la prévention que son passé de galanteries avait formée dans l'esprit de cette femme, et bientôt, à la faveur d'une surprise, il devient, selon sa propre expression, « le plus heureux des hommes ». Puis l'habitude éteint des feux que la difficulté surtout avait fait naître et le comte de *** insensiblement passe de la distraction à la trahison, dont un hasard rend témoin Mme de Selve.

J'en étais au désespoir. Je n'avais plus, à la vérité, pour Mme de Selve cette vivacité, cette fougue de passion qui m'avait d'abord rendu tout autre objet importun ; mais je ne l'en aimais pas moins. Mon amour, devenu plus tranquille, s'était uni à l'amitié la plus tendre. L'inconstance que j'avais dans l'esprit plus que dans le cœur, l'habitude d'intrigues où j'avais vécu, me faisaient toujours rechercher quelque commerce libre; mais j'aimais uniquement Mme de Selve, et je sentais qu'elle était absolument nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne pouvais penser sans frémir qu'elle allait pour jamais me défendre de la voir.

Or, c'est précisément ce qui n'arrive point. Mme de Selve, considérant qu'elle a confié au comte le dépôt de son honneur, n'entend point le lui abandonner ni le tenir quitte avec un parjure. Sans s'aviser du moindre éclat, elle offre au comte de changer leur présente équi-

voque en une confiante amitié et se rend bientôt l'âme de sa vie et la confidente de ses affaires : ainsi peu à peu elle ramena l'infidèle.

Mme de Selve reprit tous ses droits sur mon cœur, ou plutôt ce n'étaient plus ces mouvements vifs et tumultueux qui m'avaient d'abord entraîné vers elle avec violence, et qui étaient ensuite devenus la source de mes erreurs ; ce n'était plus l'ivresse impétueuse des sens : un sentiment plus tendre, plus tranquille et plus voluptueux remplissait mon âme ; il y faisait régner un calme qui ajoutait encore à mon bonheur en me laissant la liberté de le sentir.

C'est ainsi que le comte de ***, étant enfin rentré en grâce, sut changer sa lassitude en bonheur. Et cette curieuse note finale nous donne comme le diapason de l'âme, voluptueuse mais un peu molle, de Duclos. Cette image, disons le mot, sénile, de la félicité, sut bien le séduire et même retenir cet inconstant. Encore une fois, c'est à un libertin que nous avons affaire, et très peu à un homme passionné. Aussi cette retraite d'un homme moralement et physiquement usé ne m'eût-elle pas paru le meilleur titre du livre à une exhumation. Et je pense qu'on lui eût de beaucoup préféré l'ensemble des trois anecdotes où Duclos a tenté une peinture de ces trois formes singulières de l'amour : l'italienne, l'espagnole et l'anglaise : « J'avais l'esprit gâté par les deux aventures qui m'étaient arrivées en Espagne et en Italie, écrit le comte de ***. Je fis une sérieuse réflexion sur les femmes et sur moi-même. Je compris que je ne devais pas chercher à Paris la passion italienne, ni la constance espagnole. » Si le manque de place et peut-être aussi le respect de nos lectrices ne nous empêchaient de reproduire ici ces trois épisodes, nous les eussions volontiers offerts comme des exemples, assez rares au XVIIIe siècle, de la véritable passion, qui dut d'ailleurs

être mieux comprise que sentie par Duclos, et font plus d'honneur, je crois, à son esprit qu'à ses sentiments presque toujours très modérés. N'est-il pas curieux, au surplus, que ce grand amateur n'ait cru pouvoir rencontrer qu'à l'étranger l'expression violente de l'amour ?

Tel est Duclos qui paraît bien en plein courant de son siècle, et M. Henriot n'a pas tort de comparer l'*Histoire de Madame de Selve* à *Adolphe* si ce rapprochement tend surtout à faire ressortir les contrastes des deux œuvres. Mais si nous cherchons des ressemblances, c'est plutôt cette curieuse *Histoire de Madame de La Pommeraye*, d'une si forte noirceur, insérée par Diderot dans *Jacques le Fataliste*, que nous voudrions comparer à *Madame de Selve*, de même que la *Conversion de Mademoiselle Gautier*, plus digne peut-être d'une réimpression qu'aucune autre œuvre de Duclos, n'est qu'une réplique anticipée et impartiale de la *Religieuse*. Cette confession d'une actrice réputée qui, dans la fleur de son âge et en pleine gloire, éleva vers Dieu des transports qu'elle avait fini par dédaigner de faire partager aux hommes, est probablement un modèle unique dans notre littérature. Le récit de Duclos est tout traversé d'une ardente sécheresse qui peut bien surprendre de la part de cette âme d'ordinaire épanchée et plutôt fluente. Mais ici l'actualité, le document contemporain, soutenaient, réchauffaient, resserraient son génie, et Duclos n'a jamais mieux rencontré, sauf peut-être dans le conte d'*Acajou et Zirphile*, qui lui fut commandé pour accompagner des dessins sans emploi de Boucher. Car il lui manquait le feu de l'imagination et le véritable tempérament ; mais ce fut un excellent chroniqueur, un narrateur intelligent, un commentateur précis, surtout une conversation étincelante : en somme l'homme le moins livresque, le moins littérateur du monde ; ce qui ne veut pas dire qu'il ne fit pas de littérature, mais qu'il

eut tort d'en faire. Sa ressemblance avec Stendhal se borne sans doute à des habitudes de société. Mais, de toute façon, ce fut un assez curieux personnage pour qu'on remercie M. Émile Henriot d'avoir en sa faveur interrompu la prescription.

LE STYLE DE STENDHAL

Il n'est pas rare que le stendhalien sente de la répugnance à expliquer sa passion, tant elle lui tient aux entrailles ; car il n'y a pas une doctrine du stendhalisme, ni dogme, ni rituel, ni rien qui excite au prosélytisme indiscret et aime à se répandre : on est stendhalien ou on ne l'est pas, mais on l'est toujours *pour soi*. L'œuvre de Stendhal est ; on en jouit, comme d'un ciel pur ou d'un air délicieux, par toutes les racines du sentiment et de l'intelligence la plus active. L'excitant qui est à chaque page d'Henri Beyle, cette joie supérieure, exempte de mauvais trouble, cette passion enfin communique une allégresse dont la qualité ne se discute non plus que la lumière et fait qu'on s'y livre heureux. Être stendhalien, dirai-je, c'est une manière d'être et de vivre, où Stendhal joue le rôle d'accélérateur.

L'être bien occupé de son bonheur aime parler de ce qui le cause, pour se garder en sensation de jouissance ; mais qu'a-t-il affaire d'expliquer sa sensation ? Il n'y songe pas.

Un des grands plaisirs du beyliste, s'il ne lit pas son dieu, c'est d'en parler, d'évoquer les histoires qu'il raconta, de citer des traits de lui. Et par suite, être stendhalien, cela implique surtout ceci : comme ce qui passionne dans l'œuvre de Stendhal, c'est l'homme, la manière de prendre la vie, une conception dramatique du malheur et de la destinée, il ne nous excite profon-

dément que parce que l'homme qu'il fut ou l'homme tel qu'il le conçut plaît à l'homme que nous sommes et le subjugue. C'est la victoire de la personnalité ; elle approche des limites de la grandeur individuelle et nous y attire. Pour aimer Stendhal, il faut une certaine trempe morale et tenir la vie comme un navire tient le flot. Stendhal affecte en nous l'homme plus que l'auteur.

Ce n'est pas un grand peintre seulement, c'est davantage une personne, à la fois séductrice et provocante. De lui seul, la vie tient cet accent de noblesse, cette suavité, cette douceur de voix, cette loyauté, ou pour mieux dire, cette grandeur dans l'embûche même ; enfin, et surtout, cette précipitation du rythme et cette rapidité de pulsation, cette vertigineuse légèreté, dont on raffole. Ainsi Stendhal n'éprouve pas seulement notre aptitude à la vie, il agit comme ferment d'excitation, par sa maîtrise au paroxysme de la passion, sous les coups du malheur et dans les torrents de la félicité.

*
* *

Or, rien n'est plus stendhalien que le style de Stendhal. Et rien n'est davantage contesté que la beauté de ce style, à propos duquel je voudrais lever une équivoque. Dès la première heure, Balzac, avec des formes, Victor Hugo, sans aucune nuance, dirent que Stendhal écrit mal et on l'a cru depuis sur la foi de ces deux autorités téméraires. Il y a un an ou deux, Rochefort faisait encore un acte de soumission au verdict de Hugo et croyait devoir ratifier que Stendhal écrit mal. Assurément il n'a pas la magnificence de René ni cette véhémence du discours qui sert à Jean-Jacques pour passionner le sophisme, et la conception toute scolaire du beau style, qui, après nous être venue de Chateaubriand, s'est encore un peu plus raidie grâce à Gustave Flaubert, la concep-

tion du « beau en soi », du « style artiste », de « l'écriture » condamne, en effet, Stendhal autant que l'apprêt et l'artificiel ont de pouvoir et d'armes contre le naturel et le vrai. Assurément aussi il a de l'incorrection, moins toutefois que Saint-Simon. Mais le goût a aujourd'hui recouvré assez de libre ingénuité pour sentir la vie, le feu de ce style endiablé et toujours si pur.

Nous ne nous faisons plus du style la même idée que le sauvage se forme de l'élégance représentée à ses yeux par quelque verroterie. Le style est bien pour nous, n'est-ce pas ? l'expression la plus simple, vive et directe de l'idée ? Ce n'est pas un affiquet, un vêtement de surcharge, mais plutôt le dépouillement, l'apparition d'une beauté toute nue qui frissonne à l'air. — Alors, je ne pense pas que Stendhal écrive mal si nul style mieux que le sien n'a jamais su se rendre expressif.

Stendhal écrivait pour son plaisir. Ecrire des romans le soir à la chandelle, il dit quelque part que c'est son plus grand bonheur. En effet, il n'était heureux qu'en inventant et exprimant des passions ; et bien qu'il ait joui de la vie et des hommes autant que personne au monde, bien qu'il ait constamment aspiré à épuiser la somme de jouissances que le réel peut offrir, ce n'était encore pas assez pour cette ardeur infatigable : l'imagination lui réservait des plaisirs, je ne dis pas préférables aux autres, mais qui étaient à sa disposition toujours et qu'il dirigeait et multipliait davantage selon son cœur. La plume à la main, après la journée finie, la vie continuait pour Stendhal, mais une vie qu'il engendrait : elle était éperdue.

Soutenir donc que Stendhal écrit mal, signifierait à peu près qu'il eut une nature médiocre. Son style, instrument de jouissance, comparable à la pipe pour l'opiomane ou à l'aiguille pour le morphiniste, n'a qu'une ambition : être actif, virulent ; il doit causer le

plaisir ; ce n'est pas un enregistrement, une description, après coup, d'états de sensibilité ; il n'évoque pas, il provoque ; c'est un acte en vue du plaisir ; ici donc tant vaut le cœur, tant vaut la plume, et le cœur sera réjoui selon les talents de la plume. Car, il faut le redire, Beyle n'écrit que pour exprimer, et parce que l'expression le passionne. D'autres ont tenu la plume pour fixer des sentiments, des impressions, des émotions d'âme, qui étaient passés mais à celui-ci l'écriture sert à produire ces sentiments et ces émotions ; elle n'est pas effet, mais cause ; elle ne succède pas, elle précède le plaisir et l'engendre ; au-dessus de tout il place l'expression et le tour ; un événement ne le touche à sa vraie profondeur qu'après qu'il lui a prêté son accent. Si c'est bien là la définition même de l'artiste, irons-nous reprocher à Beyle je ne sais quel manque d'art ? Car enfin si Stendhal écrivait mal, comme il se déclare satisfait, en définitive, de ce qu'il écrit, c'est que son âme mal née jouirait à contretemps. Si, au contraire, l'on veut bien admettre, comme faisait Balzac, qu'il fut exceptionnellement doué pour le plaisir et la sensibilité, ayons confiance que son style remplit la perfection de son objet et possède une beauté, non point froide et embaumée, mais active, telle que Pygmalion la souhaitait pour son ouvrage, telle aussi qu'un ancien l'aima, la nuit qu'il conversa dans le temple avec Vénus.

Stendhal a averti qu'il s'adresse aux *happy few* : nulle jactance en cela, il se définit. Une certaine formation littéraire ne suffit plus pour goûter son style ; les amateurs d'ésotérisme, de mystères et de sectes seront déçus au même titre que les natures basses et les victimes de la manie littéraire. Il ne s'agit que d'être normal ; il faut, dirai-je, être parfaitement doué sous le rapport de ces attributs jugés par Voltaire indispensables au poète tragique et non moins utiles, en somme, à l'interlocuteur

de Stendhal. Les *happy few* comprennent les êtres assez heureux et ouverts aux sensations que Stendhal peut jeter dans les transports qu'il se faisait éprouver à lui-même.

Le terme d'interlocuteur, au lieu de lecteur, que j'ai employé à propos de Stendhal, me paraît le plus juste. Il vit dans ses livres ; il reste, lorsqu'il écrit, en conversation ; il demeure l'homme de société, non pas l'honnête homme du grand siècle, mais le Milanais passionné et vif à qui la parole sert pour donner et recevoir le plaisir. L'anecdote est chez lui la face la plus connue de ce talent : l'intérêt qu'il prend à citer un trait de psychologie pour lui rendre la vie, prouve qu'entre son papier et lui s'établissent des vibrations comparables à tout ce qui se peut échanger de secret, de prompt et de nerveux entre des hommes qui se regardant les uns les autres se voient émus par un récit.

Le plaisir qu'il prenait à écrire de sa main des choses finies, parfaites en leur genre, certains papiers trouvés parmi ses manuscrits et qui n'ont pas laissé d'intriguer ses lecteurs de la bibliothèque de Grenoble, n'en témoigneraient-ils pas ? Ce sont des pages entières recopiées du Code, qu'il affectionnait comme personne ne l'ignore, ou bien de tel ouvrage, français ou étranger, soit italien, soit anglais, dont il devait être alors occupé. Pour lui, l'action d'écrire aurait-elle fini par se confondre avec l'action de causer ?

Ainsi, du moins, il se tenait en pleine possession de cet étonnant prestige de style, qui exténue à dessein le mot, le rend impalpable et comme invisible, atome de feu qui dévore tout écran entre la chose et la sensation et va droit frapper en nous son but ; sa matière est incroyablement épurée, volatilisée ; à peine a-t-elle plus de corps qu'un son en peut avoir. Merveille d'intelligence, ce style pourtant tâche de ne garder du travail d'analyse

et d'une contention psychologique que l'on devine extrême, que ce qui peut s'exprimer dans le langage le plus direct et par les deux premières personnes [1]. Stendhal court au dialogue comme à son suprême bonheur : ainsi, nous l'avons dit, il évitera la description en forme des états d'âme pour faire sentir, comme par contact, les délices de Fabrice, la douleur de Mme de Rênal. Prodige de l'art dans lequel l'intelligence, partout présente, mais cachée, joue comme une lumière et avive toutes les racines des nerfs; merveille de la sensibilité qui trouve l'expression humaine et, dans ses frémissements, fait pressentir l'acte. Pour cet art d'exprimer un monde par quelques mots auxquels des préparations insensibles ont ainsi ménagé une puissance illimitée de répercussions et de retentissements profonds, un seul être se compare à Stendhal, une voix autorisée vous l'a dit, c'est Racine [2]. Qu'on comprenne seulement la condition expresse d'un tel effet de l'art : c'est la grande simplicité des moyens, et comme l'effacement, l'assourdissement, l'étouffement des mots dont aucun ne doit accrocher l'attention, mais tous la forcer plus outre ; non qu'il faille une langue énervée et plate, exactement une pudeur de l'expression est requise, qui laisse à l'explosion sentimentale produire tout son effet. Quand Balzac rédige son fameux jugement : « Le côté faible de cette œuvre est le style, en tant qu'arrangement de mots, car la pensée éminemment française soutient la phrase », il passe si près de la vérité que pour le style, on le dirait aveugle de nais-

1. On verra plus loin que le style direct, l'expression personnelle est toujours comme à fleur de texte dans Stendhal : même lorsqu'il traduit pour son compte les sentiments des personnages, sa plume encore a des inflexions de voix.

2. Albert Guinon. Dans ce même numéro de la *Revue Critique des idées et des livres*, du 10 mars 1913, consacré à Stendhal, voir aussi Fagus, *de Racine à Stendhal*. — E. M.

sance. Stendhal n'arrangeait pas ses mots ? Essayez donc d'en déranger un seul ; lui-même l'a tenté en un jour de condescendance pour Balzac et il existe un exemplaire de la *Chartreuse* récrite en style plus « balzacien » : avec la permission du propriétaire, un érudit grenoblois, cette *Chartreuse* nouvelle sera publiée en appendice dans l'édition Champion-Debraye : on conviendra alors que l'histoire de l'adorable duchesse ne veut pas d'autre style que celui qui appartient à Stendhal et qui possède parfaitement ce que Balzac dans une inspiration meilleure appelle « une remarquable solidité littéraire ».

Pour Stendhal, il ne s'agit pas de briller, mais de créer des sensations : impossible par conséquent d'être plat s'il atteint son but. Mais c'est son critique qui verse dans la platitude quand de Ranuce-Ernest il trace ce portrait : « Ranuce-Ernest et son ministre sont attachés l'un à l'autre comme les deux frères siamois. En effet, ils ont à eux deux ourdi le plan impossible (précaution oratoire de M. Beyle) de faire un seul Etat du nord de l'Italie. Sous son masque d'absolutisme, le prince trame des intrigues pour devenir le souverain de ce royaume constitutionnel. Il meurt d'envie de singer Louis XVIII, de donner une charte et les deux Chambres à la haute Italie. Il se croit un grand politique, il a son ambition, il relève à ses yeux sa position chétive, par ce projet entièrement connu de Mosca, il a l'emploi de ses trésors ! Plus il a besoin de Mosca, plus il reconnaît de talent à son ministre, plus il y a de raisons au fond de cette âme de prince pour une jalousie inavouée. On s'ennuie à la cour, on s'amuse au palais San Severina. Que lui reste-t-il pour se démontrer à lui-même sa puissance ? La chance de tourmenter son ministre. Et il le tourmente cruellement ! » Ce n'est pas trop faire le sorcier que de sentir là comme une influence du tour stendhalien. Cependant la plume du puissant romancier

semble lourde, parce qu'il veut trop expliquer. Avec les mêmes mots (en rejetant toutefois ces malencontreux « frères siamois ») Stendhal eût fait merveille : au lieu d'expliquer, il eût peint et sensibilisé tout cela à l'aide de mouvements expressifs. Son génie de style est là. Il met de la musique sur ce qui, chez un autre, demeurerait libretto.

Justement l'admiration tendre de Stendhal pour la musique italienne explique assez bien son art. En prose, dans l'ordre du roman psychologique, il a rendu ce que, par un excès de complaisance peut-être, son âme enthousiaste adorait dans la musique des Italiens : du pathétique passionné et dramatique, exprimé directement par la voix ; et il est juste de lire la *Chartreuse* ou l'*Abbesse* un peu comme on déchiffrerait une partition musicale. Un exemple me fera comprendre ; je le tire de l'*Abbesse de Castro*, mais il n'est, après tout, pas plus typique que cent autres, auxquels déjà vous pensez.

Au premier coup de feu, Hélène avait tremblé pour les jours de son amant, et n'avait plus songé qu'à s'enfuir avec lui. Comment peindre son désespoir lorsque la petite Marietta lui parla de l'effroyable blessure que Jules avait reçue au genou et dont elle avait vu couler le sang en abondance ? Hélène détestait sa lâcheté et sa pusillanimité.

— J'ai eu la faiblesse de dire un mot à ma mère, et le sang de Jules a coulé ; il pouvait perdre la vie dans cet assaut sublime où son courage a tout fait.

Les *bravi* admis au parloir avaient dit aux religieuses avides de les écouter, que de leur vie ils n'avaient été témoins d'une bravoure comparable à celle du jeune homme habillé en courrier qui dirigeait les efforts des brigands. Si toutes écoutaient ces récits avec le plus vif intérêt, on peut juger de l'extrême passion avec laquelle Hélène demandait à ces *bravi* des détails sur le jeune chef des brigands. A la suite des longs récits qu'elle se fit faire par eux et par les vieux jardiniers, témoins fort impartiaux, il lui sembla qu'elle

n'aimait plus du tout sa mère. Il y eut même un moment de dialogue fort vif entre ces personnes qui s'aimaient si tendrement la veille du combat; la signora de Campireali fut choquée des taches de sang qu'elle apercevait sur les fleurs d'un certain bouquet dont Hélène ne se séparait plus un seul instant.

— Il faut jeter ces fleurs souillées de sang.

— C'est moi qui ai fait verser ce sang généreux, et il a coulé parce que j'ai eu la faiblesse de vous dire un mot.

— Vous aimez encore l'assassin de votre frère ?

— J'aime mon époux, qui, pour mon éternel malheur, a été attaqué par mon frère.

Après ces mots, il n'y eut plus une seule parole échangée entre la signora de Campireali et sa fille pendant les trois journées que la signora passa encore au couvent.

Autant que le torrent lui permet de se rendre compte, le lecteur s'est senti, à deux reprises, soulevé d'une émotion singulière, à chaque fois que les paroles s'envolent des lèvres de la future abbesse. Ces paroles marquent à n'en pas douter les moments de haute tension émotive, pour lesquels un mode spécial d'expression, le style direct, le dialogue, devient nécessaire. Mais pour mettre en valeur ces sortes de motifs mélodiques, quel art encore est dépensé dans ce qu'on pourrait appeler le récitatif, afin d'agiter doucement d'abord, puis de plus en plus fort, l'âme du lecteur, pour la calmer ensuite et la reprendre encore! Que d'accents directs même dans le récit, quelles inflexions expressives ! « *Au premier coup de feu, Hélène avait tremblé... Comment peindre son désespoir... Hélène détestait sa lâcheté... Il lui sembla qu'elle n'aimait plus du tout sa mère.* » On juge alors que c'est son art même que Stendhal a caractérisé dans ce passage de l'*Abbesse*, qu'il adresse censément, pour la commodité de la fiction, à un prétendu conteur florentin : « Comme on voit, au XVIe siècle, on aimait l'exactitude dans les

histoires d'amour. C'est que l'esprit ne jugeait pas ces histoires-là, l'imagination les sentait, et la passion du lecteur s'identifiait avec celle des héros[1]. » Aussi je crois que l'on fait tort à Stendhal en le donnant comme élève de la seule école de Condillac et de Cabanis, l'école analytique.

Analytique, certes, son style l'est étonnamment : l'extraordinaire complication de l'intrigue psychologique de la *Chartreuse* exigeait un instrument d'une précision aiguë dans les moindres nuances, d'une agilité prodigieuse à saisir les mouvements les plus fugitifs. Mais ce n'est qu'une partie de son art, et comme l'élément ; sa forme, son tour, son expression n'est rien moins que raisonneuse, elle est sensible, elle respire, elle vit ; elle est musicale[2], en dépit de Balzac. Et donc elle doit revêtir une apparente simplicité, sacrifiant ainsi l'éclat au naturel, au pathétique, au charme tendre de la voix. Car de même que le musicien ne possède à son service qu'un petit nombre de notes dénuées de beauté propre et que toute son affaire est de combiner, l'écrivain dont Stendhal est le modèle, n'emploie que les mots en apparence les plus banaux, les plus vulgarisés[3], seulement il les fait jouer et chanter.

1. De même il faut, je crois, comprendre que si dans Stendhal l'exubérance des faits, des épisodes, cette ingéniosité fertile du détail matériel excèdent ce que la clarté du récit et l'intelligence des sentiments peuvent réclamer, c'est que ces faits, ces épisodes ont une valeur plus pathétique que logique ; ils sont là pour la joie et donnent le rythme : par eux le récit tremble encore de passion.

2. C'est toujours à cette analogie que nous en revenons ; n'est-elle pas juste ? Stendhal a dit de la musique, sur un faux ton de reproche, qu'elle « commet la fausseté perpétuelle de donner un cœur tendre et noble à tous les personnages ». On a fait la même remarque des personnages de la *Chartreuse* : c'est qu'ils s'expriment par Stendhal.

3. « L'art d'écrire est l'art par excellence, parce qu'il est le seul

On oublie trop que, pour le style, il admirait surtout l'harmonieux Fénelon. Chateaubriand, par contre, n'obtenait que cette épithète de *grand écrivain*, qui sonne, me semble-t-il, avec un peu de dédain pour son affectation. Le tendu, le pompeux, l'emphatique lui donnaient la courbature. Il lui fallait un style qui en gardant de l'âme eût une extrême mobilité, pour refléter l'agitation de son cœur, de ses sens. Il fallait que ce style servît à lui créer mille alibis par heure ; ce style, enfin, c'était lui-même à plusieurs exemplaires. « Il a tout à fait, dit Balzac, la physionomie de son talent. » Lui demander, après cela, de mieux écrire, autant eût valu exiger qu'il changeât de figure avant que de se rendre chez la Pietragrua. Son style a donc d'autres soucis : il lui faut toucher, émouvoir, se dépenser, donner du plaisir : sous ces conditions, il sera excellent dans son type, ce qui est toute son affaire.

qui n'ait pas recours à un outil spécial. L'écrivain peut créer une phrase parfaite avec les quelques mots dont se sert son domestique. » (Albert Guinon.)

ESSAIS DE CRITIQUE

LES CONTEMPORAINS

SUR JULES LEMAITRE

L'esprit classique et l'esprit français.

1906.

Quand il parut par les avis de la critique et par l'opinion de beaucoup de spectateurs que *Bertrade* avait un peu troublé son public, je m'étonnai d'abord et j'éprouvai le besoin de défendre à mes yeux mon sentiment; car après la représentation, je me trouvais fort satisfait : voilà, me disais-je, une comédie où il y a de l'esprit et du fond, où les caractères sont bien suivis et fidèlement tracés, où tout est déduit avec un grand art et beaucoup de simplicité, où la voix ne s'élève jamais, mais où tous les mots, comme prononcés d'une voix assourdie, sont pleins de sens et excitent un grand tumulte dans les esprits tant soit peu *résonnants*. Pour un disciple attentif[1], qui connaît et aime tout ce qui est parti de la main de son maître, il est évident que jamais celui-ci ne s'est astreint à tant de sévérité et que son esprit n'a jamais été plus austère. On s'attriste à méditer ce qu'il nous propose, mais cette tristesse est salutaire; ses plus fortes pensées sont ici ramassées et comme distillées en une liqueur amère et essentielle.

1. Voir, à la fin du tome II, l'Appendice VI.

Le cas de *Bertrade* semble donc singulier. Mais comme, pour complaire secrètement à son auteur, je me rappelais, à propos de lui, l'histoire de Racine qu'il nous a contée un jour, il me vint à l'esprit que l'aventure s'expliquait naturellement, qu'il était même nécessaire pour la satisfaction de notre raison qu'il en advînt ainsi et que d'un certain point de vue tout rentrait dans l'ordre. — Racine donc, après la représentation de *Phèdre*, renonce au théâtre, laissant les personnages fabuleux pour tenir ici-bas son rôle de père et d'époux chrétiens. Le sort voulut qu'il écrivît encore des tragédies et il fit deux chefs-d'œuvre, mais combien différents ! *Esther*, sorte d'opéra-comique, œuvre douce et chantante, récitée par les jeunes voix des pensionnaires, où l'on ne tremble qu'à peine pour le sort de l'innocence et dont le dénouement noue plus fortement les liens délicieux d'un royal hymen. — *Athalie*, tragédie religieuse et politique, où sont dépeintes les fureurs du despotisme, la division introduite au sein d'un peuple et la lenteur têtue d'un ouvrier de la bonne cause, puis la justice divine qui donne enfin la palme de la victoire au juste qui a lutté pour sa race, son sang et sa patrie. — Si nous avons quelque préférence, vous savez à qui elle s'adresse.

Eh ! bien, M. Jules Lemaitre, qui, dans un temps, quitta aussi les lettres et le théâtre pour une vie moins glorieuse, et puis fit un retour à la Muse abandonnée, voit ses deux dernières comédies, *la Massière* et *Bertrade*, accueillies fort diversement. Qu'est-ce qui autorise chez ses contemporains cette saute d'humeur par où son destin se sépare de celui de son cher Racine ? Serions-nous devenus plus sensibles aux douceurs de l'élégie et du sentiment, et la tragédie politique n'exciterait-elle plus autant l'intelligence française ? Pourquoi les flûtes sont-elles entendues et non l'airain à la voix

grave ? Pourquoi toutes les couronnes à la plus frivole ? Cette erreur du goût public mérite qu'on y fasse quelque réflexion.

Entre *Esther* et *Athalie*, les contemporains ne balancèrent pas : ils virent dans la dernière un chef-d'œuvre qui éclipsait, en somme, sa devancière plus touchante. Cette rectitude de jugement de l'ancienne France peut nous émerveiller aujourd'hui ; elle peut être un sujet d'orgueil pour ceux d'entre nous qui ne dédaignent pas ces vieux titres de gloire du cerveau français. Mais il faut en découvrir la vraie raison. Devant qui furent jouées *Esther* et *Athalie* ? — Non plus devant les loges qui cabalèrent contre *Phèdre* ; mais devant une assemblée de choix où présidait l'esprit royal : c'est-à-dire dans le lieu de France où tout était le mieux ordonné, où régnait la plus forte discipline intellectuelle et politique, où n'était appelé que ce qui approchait de plus près la personne du roi et en subissait naturellement l'ascendant, en sorte que ces esprits policés se ployaient d'eux-mêmes à la règle et entraient dans la pensée de l'auteur, suivant l'ordre voulu par celui-ci. Il y avait concours entre l'auteur et son public, et l'accord s'établissait sûrement parce que tous se rapportaient au même idéal royal de raison et d'ordre.

Mais c'eût été un scandale que *Bertrade* eût son plein succès en l'année 1905 : toutes nos idées d'ordre, de raison, de logique en eussent été choquées. Un phénomène, en termes de science, exige le concours d'autres phénomènes concomitants qui sont ce qu'on appelle ses conditions. Dirons-nous que toutes les conditions de succès étaient réunies, le jour où *Bertrade* parut ? Je crois plutôt qu'elles manquaient toutes. Comment une comédie éminemment sérieuse, raisonnable, où sont proclamées des idées d'organisation et d'ordre politique et social, eût-elle été comprise par les esprits contempo-

rains où règnent l'anarchie et le désordre? Il est beau et d'un bon exemple qu'ils aient témoigné par leur hésitation que cela ne leur convenait point et que, par cet air déconcerté, ils se soient reconnus étrangers à tout ce qu'il y avait de classique et de français dans cette exquise comédie....

Tâchons d'en juger mieux, avec un esprit ou bien arriéré ou bien en avance sur son temps. Voici ce qu'il nous en a paru.

Il y a dans cette comédie nouvelle des parties tout à fait raciniennes et classiques : ce sera notre premier point; et M. Jules Lemaitre est doué d'un esprit éminemment français : c'est le second point. Il n'y a peut-être pas d'inconvénient à redire ces choses à propos de *Bertrade*.

Classique, nul ne l'est plus que M. Jules Lemaitre, et puisqu'il a pris la peine de nous apprendre qu'il faisait maintenant sa société des seuls maîtres du XVIIe siècle [1], il est naturel que suivant ses modèles, il traite des grands problèmes qui touchent le cœur humain. S'il y a des rapports entre *Bertrade* et *Athalie*, il est possible qu'ils se soient établis sans son aveu. Mais a-t-il conçu Bertrade sans ressouvenance de cette Iphigénie modelée par Racine à l'image des filles du grand siècle? Ce serait à ne pas le croire. Quel est le fond de l'âme d'un Chaillard, d'une Rommelsbach? L'ambition et la fureur de réussir dans leurs entreprises. Qui niera qu'on retrouve dans Me Aubert tous les traits de nos bons confidents? Il représente à merveille ce type médiocre de l'homme, que notre génie épris de vérité, a mis en son rang parmi les héros sublimes ou criminels de la fable : ce notaire, n'est-ce pas Œnone à la fois et un peu Burrhus, Elise et Abner?

1. *Les vieux livres* (discours prononcé à la séance annuelle des cinq académies, le 25 octobre 1905).

Et Tarane, me dites-vous, c'est l'image accomplie de l'ennuyeux amant modèle, dont le portrait, sous diverses figures, a été cent fois dessiné : aimé, fidèle et malheureux, il vous semble insipide et le digne frère de Bajazet ou d'Hippolyte[1]. Eh! bien, nos vieux poètes avaient peut-être leur idée de derrière la tête, en formant de ces caractères. L'esprit classique nous représente par là, qu'il n'est homme du monde plus malheureux qu'un heureux amant, ni qui accable de plus de plaintes le ciel et la terre, ni qui se forge à lui-même plus de tourments, et que le bonheur ne se trouve point dans l'amour et les passions, mais dans la règle et l'ordre. Enseignement précieux, qui nous devait mettre en garde contre tous les Adolphes à venir. Tarane, dans ses transports amoureux, y fait penser. Que dirai-je d'Huguette de Ligny, Ophélie comique et demi noyée, dont l'aventure montre assez les dangers que fait courir à nos esprits et à nos cœurs une excessive sympathie pour « l'étranger » ?

Ce sont là les fruits délicieux de l'expérience d'une race polie et prudente, recueillis par Jules Lemaitre. Et c'est un beau trait de son génie que cet accord parfait avec notre tradition littéraire. Et si, comme encore Corneille, Racine et Molière, il a eu, en peignant, le souci de ses modèles contemporains, il est donc vrai que classique, *Bertrade* est aussi une comédie française et d'un intérêt présent.

Les personnages, assurément, sont de France, puisque par certains côtés, ils représentent des caractères français éternels. Mais dans cette comédie, M. Jules Lemaitre a comme resserré toute la France, en sorte que c'est elle qui nous est montrée en raccourci, plutôt que les acteurs du drame.

1. Il est encore bien autre chose ; mais c'est de quoi nous ne nous occupons pas présentement.

La patrie française est l'œuvre du temps ; ce qui a subi l'épreuve des siècles, ne semble pas avoir beaucoup à redouter d'un avenir prochain ; pourtant nous souffrons d'un étrange malaise : division intestine, oubli des traditions, incertitude du lendemain. Le mal, c'est l'oubli. Le remède serait le retour aux traditions. Il faut de l'ordre, de la composition, de la dépendance et de l'autorité dans une nation. La vie du Français doit se rapporter à la France, comme la partie au tout : il y a un ordre des parties entre elles et des parties et du tout ; il y a un ordre dans le temps et un ordre dans l'espace. Voilà les idées qu'on recueille dans *Bertrade*.

Lorsque la Révolution eut prononcé le mot d'égalité, il sembla qu'il ne dût plus y avoir de classes. L'ancien régime en avait connu trois, et même un peu plus. Aujourd'hui, le terme en paraît aboli : il est le signe des temps barbares. Plus que jamais, nous avons la chose, à défaut du nom : il y a, dans notre nation, des compartiments clos ; rien ne pénètre de l'un dans l'autre : pas de communication entre hommes de divers ordres. On reconnaissait autrefois des droits aux classes élevées, qui accomplissaient en retour leur devoir ; aujourd'hui, plus de droits d'un homme sur un autre, partant plus de devoirs. L'égalité emporte avec elle l'anarchie [1] : *nul ordre entre les partis*.

La Révolution enseigne la liberté ; Bossuet avait dit : « Les hommes naissent tous sujets. » Chacun pense : je suis tout seul et libre, au milieu de mes semblables ; je mènerai ma vie avec le respect d'autrui, mais en tâchant de me faire la plus belle part possible. Personne ne se

1. « TARANE : — Un régime comme celui-ci, qui tend, sous sa rhétorique imbécile, à ramener les hommes à l'état de nature, est évidemment le plus favorable aux forts sans scrupules et aux gros mangeurs. » (*Bertrade*.)

dit plus : je ne suis rien par moi-même ; je n'existe que parce que d'autres m'encadrent, me définissent et me délimitent et parce qu'il y a, au-dessus et au-dessous de moi, des hommes qui recherchent la même fin que moi, le bien de la patrie. Je suis une pièce de la machine, j'en fais marcher d'autres et suis commandé par d'autres. Seul, je suis perdu dans cette multitude ; mais le concours de tous m'égale à ce qui est au monde le plus grand, une patrie. — *Ordre et rapport des parties au tout.*

En naissant, nous recevons du passé le dépôt de traditions qui rattachent notre œuvre à celle d'une longue suite de travailleurs. Les âges s'encadrent et se tiennent, comme les anneaux d'une chaîne. Une génération porte en elle toutes celles qui l'ont précédée et poursuit le travail jadis inauguré. Les coutumes d'une famille, les vertus d'une race, les lois d'une nation, tout cela forme la tradition, rapport du présent au passé. S'il se commet des défaillances et qu'un anneau de la chaîne vienne à manquer, la suite n'est pas interrompue ; mais le fruit de longs efforts, loin de sitôt se perdre, est recueilli et l'œuvre des siècles reprise par d'autres, qui se relient au passé [1] : la génération qui suit la fautive, rachète le mal d'un homme ou d'un âge et, portant le poids du péché, accepte toutes les épreuves pour en réparer le dommage et en effacer jusqu'au souvenir. Ce sacrifice d'une génération rédemptrice, cette idée que l'homme seul ne peut rien contre l'œuvre du temps et des hommes associés et que la volonté des morts s'exerce en dépit des erreurs, n'est-ce pas le fond et comme la trame de la comédie de M. Jules Lemaitre ? — *Ordre dans le temps.*

Comme nous occupons un point du temps, de même

1. « BERTRADE : — Il y a aussi l'honneur, l'honneur de notre nom. A votre défaut, j'en suis la gardienne. » (*Bertrade.*)

nous faisons un point de l'espace : le lieu de notre naissance doit enfermer toute notre vie et nous devons borner nos désirs à l'horizon où s'arrête notre vue dès le berceau. D'autant plus le doit-on, lorsqu'on est fils d'une terre nourricière et féconde, inspiratrice de fortes vertus, comme la terre de France. Pourquoi hobereaux et roturiers quittent-ils les champs où la nature avait fixé leur vie ? Nous détruisons la belle ordonnance de notre patrie, et, au lieu que ses enfants et ses richesses soient répartis par toute sa face, pourquoi ces campagnes désertes et ces villes qui regorgent de tout ? Auprès de son clocher, l'homme n'est pas isolé : il a des souvenirs, des amitiés, des devoirs, des facultés, en un mot, de la vertu [1] ; s'il s'exile, il manque à sa destinée et se révolte contre l'ordre imposé, enfant prodigue qui ne vit que pour soi et a perdu son rang. Retournons à la terre. — *Ordre dans l'espace.*

Mais toutes ces réformes en veulent premièrement une autre : la réforme morale. L'homme n'est que partie d'un tout ; mais toutes les parties ne peuvent entrer dans le tout, à moins que d'y être convenablement disposées. L'homme est né pour la société, mais il ne la sert qu'autant qu'il vaut moralement et quant à soi. Si nous nous sommes fait des cœurs sociables et purs, si nous avons formé notre personne sur une règle et l'avons disciplinée, si nous nous sommes réfrénés et assujettis à la contrainte des bonnes mœurs, alors nous pourrons entrer dans une société, sans crainte de la détruire aussitôt par notre faute [2]. La vie est une affaire

1. « Mme DE LAURIÈRE : — Bertrade connaît tout le monde dans le pays. Elle invite tous les dimanches à déjeuner deux ou trois de ses camarades. Elle-même va quelquefois manger la soupe chez l'une et chez l'autre... Ça lui plaît. » (*Bertrade.*)

2. « BERTRADE : — Elle a fait ce qu'elle a voulu, je fais ce que je *dois.* » (*Bertrade.*)

sérieuse, parfois mystérieuse et que nous ne devons pas obscurcir encore de la fumée des passions; mais recherchons la simplicité qui éclaircit et débrouille toutes les difficultés; alors nous goûterons quelques joies pour voir clair en nous et autour de nous, de temps en temps. — *Disposition des parties en vue du tout : harmonie intime des parties.*

Voilà les idées contenues dans *Bertrade*, comme un baume dans un riche flacon. Qu'elles aient été exprimées et comme appliquées à propos; il est triste de n'en pouvoir douter. C'est la manne dans le désert : œuvre d'un penseur rempli d'émotion, d'un Français épris de clarté et de simplicité, de règle intellectuelle et morale, respectueux de la tradition, amoureux de la France et adorateur de son coin de terre natale; enfin l'œuvre d'un esprit nourri du génie de sa race.

N'avais-je pas raison d'aimer *Bertrade*? Et ne puis-je admirer ce que je me suis prouvé à moi-même, être une comédie classique et, si c'est une partie de l'esprit classique d'avoir d'abord égard aux caractères, aux mœurs et aux destinées de la France, une comédie française entre toutes?

Vous me direz : cette prédication de M. Jules Lemaitre n'a pas été très entendue.

— Peut-être le public de la Renaissance n'était-il pas préparé à entendre *les voix de la France*.

— Et naguère son apostolat politique...

— Sans doute, de 1899 à 1905, l'électeur s'amusait trop à la parade républicaine, pour montrer ni souci ni conscience de *la chose française*.

— Notre époque est sordide.

— Que font quelques années à la suite des siècles?

— Je voudrais bien savoir ce qui vous répond de tant d'avenir?

— « Qui veut bien juger de l'avenir, sait consulter

les temps passés [1]. » La connaissance de notre nature et de l'histoire nous découvre que nous sommes dans la dépendance d'une puissance inévitable : le temps. « Le temps fait naître les occasions, le temps confirme les bons conseils [2]. » Dans un pays de monarchie, « qu'est-ce qui sera ? Ce qui a été. Qu'est-ce qui a été fait ? Ce qu'on fera [3] ». Vous verrez que *Bertrade* sera jouée et rejouée beaucoup plus que vos timidités ne se l'imaginent.

— Quand donc ?

— Eh ! bien, en 1950 !

Les Contes

OU L'ACCORD DES TRADITIONS

1908.

Il semble qu'on ait, en général, assez mal entendu le sens de ces contes. On en a surtout vanté l'esprit et la bonne langue, qui sont en effet des agréments dont un écrivain né spirituel et nourri de lettres se sert pour égayer son sujet. Mais il convient de s'aviser du vrai mérite de ces petits contes, dont plusieurs touchent à la perfection.

On voudrait ici très rapidement en noter l'esprit et montrer ce qu'ils renferment d'humanité. Car ce sont

1. Bossuet.
2. Bossuet encore.
3. *Ecclésiaste.*

essentiellement des contes moraux ; non point qu'ils décèlent une intention édifiante, mais ils contribuent à la connaissance de l'homme.

Sans doute l'idée de ces récits *en marge des vieux livres* témoigne d'un goût de lettré, d'un parti pris de se contenter des thèmes qui ont jusqu'à présent suffi au génie des hommes pour exprimer leur philosophie ou plutôt leur sagesse ; mais dans le dessein de l'auteur voyons plus qu'une habitude d'humaniste. M. Jules Lemaitre brode ses fables sur la trame qui servit déjà aux plus vieux conteurs qu'on connaisse, par choix et de propos délibéré. C'est que le passé l'enchante, « le passé dormant, le passé endormeur », à qui l'on peut bien demander des sujets de rêves et de songeries, puisqu'il offre par surcroît les conditions de notre action raisonnable dans le présent. Le passé est toute notre raison d'être et n'est-il pas deux fois aimable, s'il sait encore être beau, ainsi qu'il paraît dans les vieux livres ? « Loin de se dérober, le passé, lui, s'offre à nous de lui-même : car il est notre tout, et c'est de lui que nous sommes faits. Rêver dans le passé, — surtout dans le passé de la France, — c'est réveiller tous les hommes que nous portons en nous, c'est prolonger notre vie en arrière, par delà le berceau ; c'est jouir de sentir à tout notre être des racines si profondes, et d'avoir tant vécu déjà avant de voir la lumière[1]. »

Aussi bien, il est encore raisonnable de se tourner vers le passé, si l'on nourrit une intention de moraliste, si l'on veut fouiller un peu le cœur de l'homme. Car c'est dans l'histoire que se connaît l'homme permanent, et elle nous offre un recueil d'expériences si étendu qu'il dépasse nos médiocres facultés.

1. Voir encore l'Appendice VI, pour un dialogue de Lemaitre et de France sur le rapport des temps présent, passé et à venir. — E. M.

Quand, à de certaines minutes de fatigue fiévreuse, on quitte les philosophies, les systèmes et généralement le lourd appareil des livres, désirant une vue plus directe, plus rapide et plus claire de la vie; quand on se sent un peu las des détours utiles de la science et qu'on aspire à une communication immédiate de la sagesse, il faut ouvrir les deux derniers volumes de contes de M. Jules Lemaitre. On repasse tout d'un trait l'histoire de l'homme, revue sommaire, mais complète. De la Chine et de l'Inde, en passant par la Perse, la Grèce et Rome, jusqu'à nous, nous voyons revivre sous nos yeux les plus vieux et les plus jeunes des morts que porte la terre et que commémorent les légendes et l'histoire. Nous les voyons, dessinés et limités d'un trait précis, recommencer les gestes de leur vie mortelle. Nul n'est plus curieux que M. Jules Lemaitre de toutes les diversités d'apparences qui ont affecté les mœurs et les idées des hommes. Non pas qu'il emploie jamais cette absurde couleur locale qu'il a si justement décriée; c'est toujours l'homme moral qu'il vise. Et la Légende Dorée de la littérature, qu'il a écrite, ne considère que les divers comportements intellectuels et moraux des hommes dans le passé et même dans le présent.

*
* *

Les rêveries légères où l'on imagine qu'il s'abandonne dans le silence de sa librairie ou à l'ombre de ses peupliers bruissants, et qui remplacent pour lui l'assidue méditation du religieux, ont fini par arrêter dans son esprit une idée de l'homme, à la fois générale et précise, assez riche de nuances et nette dans ses grands traits. Cette idée tient compte de ce qu'il y a de plus mobile et de plus constant dans l'homme. Nul n'a mieux pénétré ce qui se cache de toujours identique sous les diver-

sités des civilisations et des âges. Ces diversités sont d'ailleurs le produit d'un élément humain, qu'il est plus facile de désigner que de comprendre, et qui est notre esprit. L'esprit de l'homme, inquiet et mobile, mal assuré et obscur pour lui-même, engendre les chimères, les idées, les superstitions qui entrent en combinaison et composent avec les sentiments éternels et leur donnent une forme propre. Fuyant également les excès contraires du jansénisme et du jeanjacquisme, du pessimisme et de l'optimisme délibérés, il se range à cette opinion moyenne et vraisemblable, que l'homme n'est jamais tout à fait méchant, mais le plus souvent affligé d'un travers d'esprit. (V. *le bon Maçon.*) Et si les idées que se forgent les humains engendrent parfois le fanatisme, elles sont presque toujours le meilleur instrument du progrès, les instigatrices de notre industrie.

Mais cette perpétuelle agitation de l'esprit, principale cause de l'infinie diversité qui paraît dans le monde et dans l'histoire, n'altère pas, dans leur essence, les passions éternelles qui ont leur origine et leur siège dans les entrailles mêmes de l'homme. L'amour, l'ambition, la jalousie, toutes les formes du sentiment, depuis les piqûres de la vanité jusqu'aux douleurs de l'amour maternel, voilà ce qui meut éternellement l'homme et ce qui inspire aussitôt les ombres vaguant aux Champs-Élysées, dès qu'elles ont bu le sang répandu par Ulysse et retrouvé un souffle de vie. (V. *Réveil d'ombres.*) Les idées et les mœurs varient les modes et l'expression de ces sentiments et de ces passions. L'amour, le patriotisme, la piété, changent de forme et provoquent de différentes actions suivant la représentation que les hommes se font du monde et de Dieu. (V. *Pallas* et *le Chevalier franc.*) Ces jeux des idées et des passions sont ce qui paraît exciter le plus vivement l'imagination de M. Jules Lemaitre. Les passions éternelles et les idées

incessamment changeantes entrent en des combinaisons innombrables qui enchantent son esprit amusé. Amusement qui n'est pas si vain, s'il provient d'une connaissance profonde de ces inguérissables maladies humaines : l'amour et la chimère de l'esprit.

La connaissance de l'homme dont l'agitation, pour être féconde, a besoin de direction, lui a découvert les rapports politiques immuables qu'il entretient partout avec ses gouvernements. L'homme est *sujet* toujours. La psychologie a confirmé pour M. Jules Lemaitre cette vérité politique qu'illustrent des contes tels que *l'École des Rois* ou la légende des *Sept Dormants* qui serait une élégante préface à bien des grosses *Histoires politiques du Catholicisme*.

Comme il est naturel au clinicien d'aimer les cas rares et les belles anomalies, il est aussi naturel que notre conteur recherche ou imagine les aventures où les idées et les passions se mêlent avec la plus grande complication possible, avec toutes sortes de raffinements et de délicatesses. Le scrupule catholique lui a toujours paru favoriser le plus riche épanouissement de la moralité humaine. Les cas troubles de la conscience humaine, toutes ces profondeurs où les sentiments bas et nobles se disputent et s'entre-croisent, ont été débrouillés et éclaircis avec un tact rare. On devine une secrète prédilection pour ces luttes héroïques où les passions sont épurées par une flamme ardente de mysticisme. Il aime Racine pour ses scrupules, pour son paganisme christianisé, pour sa belle conversion, pour ses victoires remportées sur lui-même et ses retours de sensualité. (V. aussi *une Retraite*.) Au contraire, l'état d'âme d'un guerrier homérique lui paraît fruste et élémentaire. (V. *Dans le cheval de bois*.) Voici déjà plus de complication saine dans *le Renégat*, dans l'histoire *d'un chevalier franc et d'une dame de Constantinople*, où l'on voit un chevalier

étrangler sa maîtresse qui raffine trop sur la théologie et les deux natures du Christ. Et quelle fleur suave de chevalerie dans *le Vœu de Vivien*. Enfin lisez et relisez ce délicieux *Journal du duc de Bourgogne* ou *Mère et fille*, et vous admirerez cette subtilité d'analyse dont les mots que je trouve ne peuvent donner l'idée.

*
* *

Lorsque M. Jules Lemaitre reprend tous les vieux contes de l'humanité, lorsqu'il les remplit ou les amende avec toute la sagesse qui accompagne la vieillesse du monde ou qu'il a recueillie lui-même, il semble cataloguer et accroître ce trésor d'humanité qui ne change jamais en son fond, mais qui peut s'enrichir sans cesse et gagner en délicatesse, en détails, en nuances. Il l'enrichit en effet, et voici de quelle manière.

Tant d'œuvres ou de légendes que nous ont léguées les littératures, les cultures, les civilisations les plus diverses, témoignent de tendances parfois contradictoires et beaucoup choquent notre sentiment. Il s'agit de les accorder toutes ensemble en les pénétrant d'un même esprit de moralité. Voilà le dessein où a réussi le cerveau français, merveilleusement clair et sûr de sa force, de M. Jules Lemaitre. Ce que les peuples font dans leur obscur instinct, la déformation et l'adaptation des légendes, des dogmes et des rites, il l'opère par la vertu de son intelligence tout à la fois critique et créatrice, et devient le véritable auteur de ces contes dont la matière fut souvent empruntée au plus lointain passé et qui méritent, par leur exquise convenance, de nourrir l'imagination des jeunes Français à naître.

C'est, je l'imagine, ce dessein qui lui dicta ces *suites* qui, bien plutôt que des amusements de rhétoricien, sont de vrais arrangements d'anciennes fables à notre

tour d'esprit ou de sentiment. (V. *la Suite de Grisélidis* et tant d'autres.) Critique, son œuvre de conteur l'est éminemment, si l'on donne à ce mot son sens, qui implique un choix et un jugement. M. Jules Lemaitre trie et adapte à nos dispositions sentimentales tant d'histoires et de légendes. Un certain tour dans le récit insinue dans l'esprit du lecteur le jugement qu'il veut qu'on porte sur de certaines brutalités ou tel illuminisme du temps passé. L'art voile l'argument moral, mais aussitôt il le suggère.

Parce qu'il s'attache toujours à l'essentiel et comme à la moelle même de ses récits, notre auteur est assez indifférent au mérite de l'invention du thème et il a pris son bien dans tous les vieux livres. Mais parce que le thème lui importait assez peu, libre de la superstition des légendes consacrées, il ne s'est pas privé de les modifier et de les recréer, non par une fantaisie déréglée, mais, par delà la narration, à dessein de corriger une tradition, un esprit. Et il a soumis tant de traditions diverses ou contraires à la loi de la tradition française : il les a accordées à notre rythme.

Les idées de Liette sont le chef-d'œuvre du genre et l'auteur y a découvert toute sa pensée. Ces idées d'une petite fille de France sont aussi celles où l'auteur a mis toute sa complaisance. Liette les expose à son parrain qui se trouve être M. Jules Lemaitre, et les voici : elle trouve les contes de Perrault injustes et immoraux : la vertu n'y est point récompensée ni le vice puni. Elle imagine de les refaire à son idée et, devant la Vierge Marie, dans l'étable de Bethléem, elle fait comparaître tous les héros des contes de Perrault : chacun y reçoit son dû avec toute la moralité désirable. C'est ainsi qu'une petite Française christianise d'instinct le paganisme septentrional des contes de fées. Et le parrain de la complimenter en ces termes :

— Tu as bien parlé, lui dis-je. Tu viens de montrer dans tes inventions puériles, avec la douceur et la grâce d'une femme de France, la délicatesse d'une conscience lentement épurée par les générations d'excellents Aryens dont tu es la petite héritière...

— Je ne comprends pas ce que tu dis là, parrain.

— Cela ne fait rien, Liette. Mais tu n'as pas parlé des fées qui sont dans les *Contes de Perrault*. Elles aussi vinrent adorer l'Enfant Jésus dans l'étable... L'Enfant Jésus reçut leur hommage : puis il changea les fées en saintes, et il les répandit dans les campagnes et dans les bois. Là, elles ont soin des herbes et des fleurs avec lesquelles on fait les remèdes, et des fontaines qui guérissent les maladies ; elles protègent les voyageurs ; elles détournent les troupeaux des mauvaises plantes ; elles apprennent à chanter aux oiseaux... Et ce fut l'une d'elles qui, la première, parla à ta grande amie Jeanne d'Arc, sous l'arbre des fées.

Il n'y a qu'à lire et à relire. M. Jules Lemaitre est le plus merveilleux accordeur de traditions.

*
* *

C'est sous ce titre que nous voudrions qu'on prît l'habitude de l'invoquer désormais, c'est cette qualité que nous voudrions qu'on distinguât en lui. Elle est glorieuse et éminente et définit bien, semble-t-il, cette fleur exquise et désespérante qu'il y a dans son génie.

Il la possède d'ailleurs avec plénitude, et ce n'est pas sortir de notre sujet que de rappeler le dernier éclat de son esprit de tradition et de haute harmonie sociale.

Entre toutes les traditions, la plus difficile à connaître et à servir, c'est, sans contredit, la tradition politique, car elle est de toutes la plus instable, son objet étant, suivant une parole royale, de « réformer pour conserver ». Elle doit garantir d'une façon permanente des

intérêts matériels et moraux qui changent constamment de nature ou d'importance, et les accorder dans leurs contrariétés. Ainsi la tradition politique paraît la plus haute, la plus mobile et la plus nécessaire de toutes. Son service ne peut être confié qu'à des organes appropriés et d'une extrême sensibilité.

M. Jules Lemaitre a pénétré la nature et la susceptibilité de cette tradition qui peut seule maintenir toutes les autres. Étant lui-même un accordeur de traditions, c'est-à-dire investi d'une fonction littéraire vraiment royale, il ne lui a pas échappé que les fonctions royales de la politique devaient être dévolues au roi et ne pouvaient être assumées que par lui.

Le 23 mai 1908, fêtant à Lyon la saint Philippe, il donnait à cette vérité une expression publique par cette phrase qu'il faut qu'on connaisse :

> Après dix années d'expérience de tant d'erreurs, en toute confiance, en toute sécurité d'âme, je bois à la santé du roi de France.

Ainsi il achevait le plus beau de ses contes, celui où pourrait être racontée l'histoire d'un Français dont toute la vie de pensée juste et de sentiment contenu aboutissait, accourait à cette minute de couronnement....

*
* *

Tous les portraits qu'on tentera de lui ne seront jamais complets, si l'on oublie d'y marier les traits du critique et du traditionnel. Jules Lemaitre n'a jamais exercé sa critique aiguë que pour séparer les impuretés et les étrangetés des perfections de notre culture classique. Sa raison maintenait et émondait une tradition.

Il faut laisser à quelques révolutionnaires attardés

l'antique opposition des préjugés et de l'esprit d'examen. Ou l'esprit d'examen n'est rien, qu'une bouffissure de la vanité, ou il doit justement servir à distinguer les préjugés nécessaires. Toute l'œuvre de Jules Lemaitre peut être considérée comme la reconnaissance de cette loi supérieure de l'esprit. Et l'on risquera de se tromper étrangement sur son compte chaque fois qu'on négligera de regarder ses écrits et ses actes d'abord de ce point de vue. Que de bévues ont été commises, que d'insanités proférées par de prétendus gens d'esprit qui voulaient lui reconnaître les élégances douteuses qu'ils ambitionnaient pour leur part ! On est allé jusqu'à taxer de scepticisme cet écrivain qui n'était amoureux que de vérité nuancée, c'est-à-dire complète. On a pratiqué des compartiments dans son œuvre ; on séparait le critique de l'imaginatif et du politique ; comme si ses *Contemporains*, ses *Impressions*, son théâtre, sa *Patrie Française* et enfin la royauté, comme si tout cela n'était pas *d'ensemble* ! Considérons plutôt combien sa critique fut toujours positive et que son vrai mérite littéraire consiste finalement en un très beau et très classique talent de moraliste. Ses livres de critique sont pleins de portraits, de caractères et de maximes ; il n'étudia jamais que des façons de penser et de sentir ; biographe, historien, littérateur, il fut tout cela, mais pour mieux être psychologue. Si ce n'était une chose très certaine, encore que peu célébrée, nous montrerions comment les contes se relient à l'œuvre critique et la continuent. Psychologue et moraliste, plein de *toutes* les traditions du grand siècle, tel il paraît encore dans son ralliement à la monarchie capétienne. L'unité profonde de sa vie intellectuelle a été pertinemment marquée par notre maître de politique, M. Charles Maurras, dont voici les paroles : « La conversion royaliste de Jules Lemaitre est le chef-d'œuvre de la pensée de la France et du sentiment

national. Songez que son œuvre entière pourrait, si on la lisait bien, s'interpréter et s'ordonner par rapport au Roi. » (*Action française* du 28 mai 1908.)

Combien ont essayé de morceler cette belle unité pour tirer à soi, comme une dépouille, quelque fragment de sa pensée ou s'emparer d'un pan de sa gloire. Nous gageons que les historiens de la République tronqueront son histoire à la date du 23 mai 1908 et omettront de rapporter *la santé du Roi*. C'est ainsi que même à un personnage de cette notoriété on tente d'appliquer le fameux bâillon libéral.

Ces luttes de l'ombre et de la lumière qui se jouent sur son nom méritent d'être suivies. La commisération qu'inspirent les procédés républicains ne nous dispense pas de placer dans son grand jour la gloire de ce grand Français. Jules Lemaitre est nécessaire à notre intelligence. Il est le plus varié, le plus nuancé et aussi le plus traditionnel, en un mot le mieux équilibré de nos écrivains. Son intelligence lucide seconde un instinct dont les racines nerveuses plongent dans notre plus vieille France. Sa critique positive fournit à l'esprit un aliment substantiel, français, humain. Sa malice et son ironie ne sont hostiles qu'à l'étranger et au barbare. Et nous ne pouvons lire une de ses phrases au dessin si souple et, à la fois, si arrêté, sans nous souvenir que cet homme est né et a vécu dans le pays élégant qui se déploie autour de la haute nef ajourée de Notre-Dame de Cléry, hantée par les souvenirs du « rusé compère » Louis XI et du bon Jean La Fontaine, dans cette partie de la France qui, avec le Valois, mérite d'être dite le plus royale. Et ainsi il paraît que, de corps ni d'esprit, Jules Lemaitre ne s'est jamais beaucoup éloigné des Lys.

La princesse de Clèves.

LA COMÉDIE ET LE ROMAN

1908.

Tout a été dit sur la différence des lois de la comédie et du roman. Tout a été dit sur le grossissement dramatique et les exigences de la scène ; et aussi bien cela est vrai. Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est ce besoin qu'a le critique de discuter et de définir son plaisir, de comparer, de classer et de distinguer, l'incapacité en quelque sorte professionnelle et maniaque d'aborder une œuvre pour elle-même. Sans doute s'il s'agit de deux œuvres qui ont autant de rapport que le roman de Mme de Lafayette et la comédie de M. Jules Lemaitre, cette manie se trouve-t-elle un peu excusée et l'idée du roman doit nous être présente pour compléter, nuancer et entourer les scènes nécessairement rapides et schématiques de la comédie. L'idée du roman figure en quelque sorte la toile de fond.

*
* *

Mme de Chartres avait donné ses soins à l'éducation de sa fille (qui devint la princesse de Clèves) ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu, et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus

aisément sur ce qu'elle lui apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements, et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait voir aussi qu'elle ne pouvait conserver cette vertu que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

S'il est vrai que la princesse de Clèves soit le personnage central du roman de Mme de Lafayette, puisqu'elle est le sujet à qui se rapportent toutes les pensées et les actions des personnages, cependant, comme elle est une personne éminemment disciplinée, il convient de rechercher les moteurs de l'action dans les personnages de qui elle reçoit sa loi, qui sont Mme de Chartres, sa mère, et M. de Clèves, mais surtout la première, qui fit sur son esprit les premières impressions. L'éducation qu'elle donna à sa fille fut toute pénétrée de la vue des choses; et le sentiment de l'honneur et du respect de soi-même, qu'elle cultiva assez pour le transformer en instinct, fut fortifié par des considérations plus positives sur le bonheur et la tranquillité de la vie. Elle eut soin de s'adresser moins à la raison qu'au sentiment et confia la vertu de sa fille non pas à son esprit qu'elle avait d'ailleurs fort beau, mais à toutes ces défenses, à ces sûretés qu'offrent des habitudes anciennes de sentiment et même de pensée, et à ces actions intérieures qui se produisent avant qu'on en ait seulement conscience. Dans ce dessein, Mme de Chartres procéda par des insinuations et des leçons d'une forme assez générale, mais qui dans son esprit avaient une destination très particulière et devaient exercer leur influence sur certains actes de sa fille. Elle

avait cette idée que la vertu est un bien en soi et que les procédés les plus faciles et les plus humbles, s'ils peuvent nous l'acquérir, sont ceux auxquels on doit de préférence recourir, puisque la Providence semble nous les indiquer.

Ainsi il paraît que Mme de Chartres, par l'éducation qu'elle donna à sa fille, est le personnage qui prend le plus de part au développement du roman. Aussi bien nous la voyons intervenir, de son vivant, dans tous les actes de la vie de sa fille et, après sa mort, ce sont ses leçons et son souvenir qui inspirent Mme de Clèves dans tous ses embarras.

Elle prit de grands soins de l'attacher à son mari, et de lui faire comprendre ce qu'elle devait à l'inclination qu'il avait eue pour elle avant que de la connaître, et à la passion qu'il lui avait témoignée, en la préférant à tous les autres partis, dans un temps où personne n'osait plus penser à elle.

Cette mère s'appuie sur toutes les réalités pour provoquer chez sa fille un sentiment nécessaire à son bonheur. Le bonheur réside, en effet, pour elle, dans une conformité de la destinée avec les sentiments, et il y a un art des mœurs qui consiste à prédisposer et à prévenir les sentiments en vue de la destinée probable d'une personne, en sorte qu'il y ait de l'unité dans sa vie.

La raison montre son insuffisance en diverses occurrences, inventant des complaisances pour la passion de Mme de Clèves. Mme de Chartres jugeait donc bien qu'il fallait inculquer à l'âme des habitudes et des sentiments qui préoccupassent en quelque sorte la place qu'eussent pu remplir les passions. Il est également nécessaire de se rappeler les idées que Mme de Chartres insinua à sa fille touchant M. de Nemours, si l'on veut bien comprendre le dénouement auquel il s'en faut qu'elles aient été étrangères.

Mme de Chartres n'avait pas voulu laisser voir à sa fille qu'elle connaissait ses sentiments pour ce prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avait envie de lui dire. Elle se mit un jour à parler de lui ; elle lui en dit du bien, et y mêla beaucoup de louanges empoisonnées sur la sagesse qu'il avait d'être incapable de devenir amoureux, et sur ce qu'il ne se faisait qu'un plaisir et non pas un attachement sérieux du commerce des femmes.

Les paroles qui furent prononcées par une mourante ne durent pas faire une moindre impression sur le cœur de Mme de Clèves. Après la mort de Mme de Chartres, Mme de Clèves se sent « abandonnée à elle-même dans un temps où elle était maîtresse de ses sentiments, et où elle eût tant souhaité d'avoir quelqu'un qui pût la plaindre et lui donner de la force ». Aussi, fidèle aux conseils de sa mère, elle se tourne vers son mari à qui elle doit être uniquement attachée, et, dans ses rapports avec lui et en une conjoncture particulièrement difficile, elle poursuit sur elle-même les expériences et les exercices que lui avait enseignés Mme de Chartres, tâchant de provoquer par l'art des sentiments qu'elle savait nécessaires à son honneur.

Il lui semblait qu'à force de s'attacher à lui, il la défendrait contre M. de Nemours.

Dès lors c'est M. de Clèves qui a l'influence prépondérante sur les déterminations de sa femme. C'est d'abord lui qui, par l'histoire de Mme de Tournon, lui suggère l'idée du moyen héroïque qu'elle emploiera pour défendre sa vertu. Et ce sont ensuite tous ses sentiments, ses actes, ses paroles, qui feront sur elle des impressions décisives.

Sans doute M. de Nemours inspire à cette princesse une passion violente qui l'oblige à fuir sa présence. Mais

le trouble où la jette un sentiment si nouveau pour elle n'est qu'un état de perplexité et d'embarras où nulle décision ne peut être prise. Au contraire, chaque fois que Mme de Clèves prend une résolution, elle n'a d'égard que pour ce qu'elle doit à son mari. Toute sa conduite est, en effet, dirigée de telle sorte qu'elle ne fasse que ce qu'elle veut fermement, et elle évite surtout d'être trahie par sa passion, qui lui ferait prendre le hasard de s'embarquer, comme elle dit, dans une galanterie et de ne plus pouvoir répondre de la conformité de sa vie avec ses sentiments honnêtes, ce qui est la pire forme du malheur. Ce n'est pas que le sort ne lui donne parfois des surprises dont l'issue est contraire à ses meilleures intentions, ce n'est pas non plus qu'elle n'ait pour sa passion de petites complaisances et d'insensibles faiblesses. Mais il faut bien en connaître la vraie nature. Dès qu'elle s'aperçut qu'elle était possédée pour M. de Nemours d'un sentiment si violent et si nouveau, Mme de Clèves prit la résolution de cacher à son amant l'inclination qu'elle avait pour lui, et, à défaut de pouvoir changer ses sentiments, de se garder d'aucune action honteuse. Or il semble que la fatalité se soit fait un jeu de multiplier les incidents qui obligent Mme de Clèves à trahir sa passion et à découvrir son amour à M. de Nemours. On peut dire que presque tout le roman n'est fait que de la suite de ces épisodes. Ses meilleures intentions tournent à sa confusion, et il n'est pas impossible que cette fatalité ait persuadé Mme de Clèves qu'on devait, en effet, se défendre de la passion de l'amour, puisqu'elle semblait contrarier l'ordre du monde, ou plutôt que le cours des événements n'amenait rien qui ne fût désobligeant pour ceux qui en étaient touchés.

Il est vrai aussi que, en dépit de son honnêteté, Mme de Clèves eut, à de certaines heures, de l'indulgence pour sa passion.

Il y a notamment cette histoire du portrait de M. de Nemours et de la canne des Indes qui est la seule complaisance *active* que se soit permise Mme de Clèves, mais qui nous représente avec vérité par quelles aberrations puériles et touchantes cette princesse tâchait de tromper son morne désespoir, voisin de la folie.

Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur qui répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau, et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours : elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

Mais ces faiblesses et ces surprises paraissent le fait d'une innocence extrêmement pure qui répugne non seulement à la duplicité, mais même aux tourments de la passion. Et cet état de rêverie, où il entre un peu d'hébétement et de lassitude, est un intermède nécessaire à la lutte que Mme de Clèves mène chaque jour avec elle-même. Il est naturel aux personnes dont les sens ne peuvent plus diriger la conduite et qui y trouvent une sorte d'équilibre instable et trompeur entre la passion et le devoir.

Mais si M. de Nemours inflige à Mme de Clèves de si mortels tourments, cependant son mari ne cesse de la défendre d'elle-même par des procédés dont la délicatesse l'oblige [1].

1. « La confiance qu'il témoignait à sa femme la fortifiait davantage contre M. de Nemours et lui faisait prendre des résolutions plus austères qu'aucune contrainte n'aurait pu faire. »

« Toutes les fois que cette princesse parlait à son mari, la passion qu'il lui témoignait, l'honnêteté de son procédé, l'amitié qu'elle avait pour lui, et ce qu'elle lui devait, faisaient des impressions sur son cœur qui affaiblissaient l'idée de M. de Nemours. »

Enfin la mort de ce mari à qui elle a donné tant de déplaisir ne la touche pas moins qu'avait fait celle de sa mère, et augmente encore sa prévention ou plutôt son horreur pour toute action qui s'inspirerait d'une passion si funeste.

Les dernières paroles de M. de Clèves lui montrent son devoir et elle s'y attachera ensuite avec une fermeté invincible : « Adieu, Madame, vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimait d'une passion véritable et légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagements, et vous connaîtrez la différence d'être aimée comme je vous aimais à l'être par des gens qui, en témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire [1]. »

Il importe de pénétrer les véritables motifs qui ont dicté la conduite de Mme de Clèves.

La peur de ne rencontrer en M. de Nemours qu'un amant au lieu d'un mari, cet instinct qui pouvait l'avertir contre une passion qui l'avait déjà si étrangement égarée, enfin les circonstances de la mort de M. de Clèves, étaient sans doute de puissantes raisons de garder fidèlement la mémoire d'un mari extraordinaire ; mais ce ne sont peut-être pas des raisons qu'une passion aussi violente qu'était son inclination pour M. de Nemours, lorsqu'elle n'était plus combattue par un devoir strict, ne pût détruire. Il faut donc chercher ailleurs le principe de sa détermination.

1. « Ce mari mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortait point de l'esprit. Elle repassait incessamment tout ce qu'elle lui devait, et elle se faisait un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui, *comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir*. Elle ne trouvait de consolation qu'à penser qu'elle le regrettait autant qu'il méritait d'être regretté, et qu'elle ne ferait dans le reste de sa vie que ce qu'il aurait été bien aise qu'elle eût fait, s'il avait vécu. »

Elle n'eut pas d'abord à prendre cette détermination, car l'idée d'épouser M. de Nemours ne lui vint qu'après que la violence de son affliction se fut assez ralentie pour permettre à son esprit de former quelque idée. Mais dès qu'elle fut en cet état, elle ne put pas ne pas se rappeler que sa mère l'avait prévenue contre toutes les inspirations de la passion et l'avait mise en particulière défiance d'elle-même, en sorte que dans les embarras où la pouvait conduire une inclination trop passionnée, elle ne voulut se décider que sur de fortes raisons, étrangères aux intérêts de cette inclination. Ce sont ces raisons qui ne lui apparurent pas clairement; faute de quoi elle ne consentit pas à un mariage que combattaient d'ailleurs d'autres raisons évidentes et s'abstint simplement; car le dénouement de *la Princesse de Clèves* n'est qu'une abstention, comme fut aussi bien toute la vie de cette illustre princesse : une soumission à une discipline morale dont elle tenait de l'éducation maternelle les premiers et les plus forts principes. C'est de son éducation, en effet, qu'elle a hérité cette très haute idée de ses devoirs envers la mémoire de M. de Clèves : devoirs positifs d'attachement qui résultent de sa situation de veuve, c'est-à-dire de femme qui a été unie à un homme par des liens non pas seulement physiques, mais moraux, lesquels retiennent toujours avec eux un peu du cœur et de l'esprit; devoirs sentimentaux de reconnaissance, de réparation. Car elle ne doute pas qu'elle ait contribué à la mort de son mari par des actes en quelque sorte lointains et involontaires, mais qui engagent tout de même son honneur. Elle se persuade que, la volonté fût-elle absente de certains sentiments et de certains événements, il y a cependant en eux quelque chose qui lie une personne, qui y a été mêlée en quelque façon, parce qu'on n'est jamais sûr de s'être bien observé et qu'une inattention engagerait

gravement la responsabilité. Elle ne pourrait donc épouser M. de Nemours sans faire violence à une certaine pudeur qu'elle sent en elle, ni sans enfreindre certains devoirs qui lui sont imposés par sa condition. Son ordre particulier et l'ordre de la société lui commandent de combattre sa passion pour M. de Nemours même après la mort de son mari [1].

Au moment de se séparer définitivement de M. de Nemours, Mme de Clèves, « regardant ce prince avec des yeux un peu grossis par des larmes », s'écrie : « Pourquoi faut-il que je vous puisse accuser de la mort de M. de Clèves ? Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre ? ou pourquoi ne vous ai-je connu avant que d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ? » Il y a de la grandeur dans cette idée de la destinée. Nous devons observer les circonstances, non pour y céder, mais pour réagir contre elles toujours suivant notre loi propre, qui nous est imposée par l'éducation et la bienséance. Cela revient à faire servir l'inévitable qui est échu à l'avenir qui est probable, afin de prévenir toute discordance entre le monde et nous. Ainsi les circonstances exercent simplement notre vertu, et le présent, bien loin d'être une fin, est un passage ou un moyen vers l'avenir. Et c'est la seule manière de donner de l'unité à notre vie.

Telle nous paraît être la moralité, l'idée psychologique, que Mme de Lafayette a mise en son roman qui pourrait s'appeler *les Suites d'une éducation*.

1. « Je suis dans un *état* qui me fait des crimes de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps ; et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous.

« Il est vrai que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon *imagination*. » C'est un fait positif que son imagination lui représente ce devoir, et elle respecte ce fait.

*
* *

M. Jules Lemaitre, en écrivant d'après le roman de Mme de Lafayette la comédie que vient de représenter le *Théâtre d'Action française*, ne pouvait avoir le dessein de reprendre cette idée qui demande, pour être expliquée, un assez long dévoloppement dans le temps. Il ne pouvait étudier qu'un moment de crise dans le cours d'une vie. La princesse de Clèves qui est représentée dans sa comédie n'est donc plus la fille de Mme de Chartres, mais simplement une très honnête femme, fermement attachée à ses devoirs conjugaux. L'auteur prend surtout soin de nous éclaircir les sentiments qui, trois actes durant, inspireront la conduite de Mme de Clèves, et naturellement ils ont trait à la foi conjugale, c'est-à-dire qu'elle pousse « jusqu'au scrupule la pratique des devoirs qu'on recommande aux femmes ». Le personnage se trouve ainsi un peu diminué, ou plutôt *coupé* de ses tenants et même, on le verra, de ses aboutissants. Cependant il faut reconnaître qu'il n'en pouvait être autrement et, tel quel, l'ouvrage est extrêmement agréable. Moins riche de nuances, le nouveau portrait de Mme de Clèves est aussi pur de ligne et aussi exact de ton que l'ancien. Et encore n'est-ce pas toute sa *singularité* qui est marquée en ces quelques lignes qu'on ne se rappelle pas avoir lues dans le roman ? « Je n'ai pas une pensée qui vous puisse porter ombrage ; je ne fais rien qui puisse justifier vos tristesses, et cependant, quand je vous vois triste, j'éprouve le besoin de m'en excuser ; j'ai comme le remords d'une faute que je n'ai point commise et que je ne soupçonne même pas ? » Et si ce sentiment ne doit pas être le plus fort, cependant elle l'éprouve. Voici qu'elle apprend (acte II) de Mme de Thémines que « passions profondes et grands chagrins,

c'est même chose », mais cette pensée peut-elle faire grande impression sur elle et déterminer aucune action bien décisive ? La crainte des passions, si elle la conçoit dans cet instant, ne lui prêtera pas, dans le besoin, le même secours que si elle l'avait reçue de sa plus lointaine enfance.

La figure de M. de Clèves a dû être aussi changée, sans doute pour que parût plus claire une action assez courte. Mme de Lafayette nous le représente comme un prince *brave*, *magnifique* et doué « d'une prudence qui ne se trouve guère dans la jeunesse ». Il paraît ensuite sous les traits du mari le plus généreux, le plus héroïque, le plus admirable qui se puisse imaginer. M. Jules Lemaitre nous le dépeint d'abord comme une personne « d'humeur un peu méditative et abstraite, ce qui l'empêche quelquefois d'être aussi agréable qu'il faudrait ». Et ensuite il reconnaît assez mal la confiance que sa femme a placée dans sa générosité. Mari injurieux, soupçonneux et plein d'aigreur, il meurt en doutant de la vertu d'une femme qu'il sait pertinemment être la plus honnête du monde : toutes choses qui sont absentes de l'idée que nous nous formions du personnage d'après le roman. Mais ces mauvais procédés du mari doivent justifier le dénouement.

Dans la comédie, en effet, Mme de Clèves pousse bien jusqu'au scrupule la pratique des sentiments qu'on recommande aux femmes, mais l'héroïne de Mme de Lafayette avait d'autres sentiments que ceux qu'on recommande aux femmes, qui l'empêchaient d'accomplir des actions que la bienséance ne défendait pourtant pas. Sans doute ces délicatesses ici ne se comprendraient pas et M. de Clèves ne mérite pas que sa femme se montre si obligeante pour sa mémoire.

Si vous considérez en outre que, dans le roman, Mme de Clèves ne prend une détermination qu'avec le

temps et que le secours du temps manque au dramaturge, il vous paraîtra que M. Jules Lemaitre ne pouvait mieux terminer sa comédie que sur une parole d'espérance qui contente aussi bien notre sensibilité un peu sensuelle et devenue étrangère aux raffinements de l'honneur.

Enfin joignez que M. Jules Lemaitre a conçu son ouvrage sous forme de comédie et qu'il a ajouté à son modèle quantité de traits heureux et malicieux qui sont comme les retouches de notre époque au temps de Henri II ou de Louis XIV (car on ne sait pas bien), qu'il a complètement changé la plupart des épisodes et accentué le relief de certains personnages, et vous conviendrez qu'il a en quelque sorte recréé une œuvre parfaite du grand siècle sans en ôter le charme.

Il y a donc bien des différences de la comédie au roman. Mais n'essayons pas de paraître plus pédant que nous ne sommes. Car il ne tient qu'à nous d'atténuer ces différences en accueillant conjointement l'idée que nous nous faisons de chacun des deux ouvrages. Si l'économie harmonieuse d'une œuvre donne à l'intelligence une satisfaction vive, il est aussi permis d'étendre et de prolonger nos impressions en les reliant à une autre œuvre non moins parfaite qui l'a engendrée et qui l'explique en bien des parties.

LE SÉMITISME AU THÉATRE

EN 1908.

I

Les auteurs dramatiques juifs sont légion. La liste suivante, encore très incomplète, donnera une idée de leur nombre.

En ne comptant que les vivants, nous connaissons pour juifs :

MM. Catulle Mendès, Bernstein, Vandérem, de Porto-Riche, André Picard, Tristan Bernard, Pierre Veber, Natanson et son frère dit Athis, Fernand Weyl dit Nozière, Weill dit Romain Coolus, prédécesseur de M. Pierre Lasserre dans la chaire de philosophie du Lycée de Chartres, Pierre Wolff, Savoir, Wiener dit de Croisset, Lévy dit Arnyvelde, Valabrègue, Cohen, Berr de Turique, Georges Berr, Louis Forest, Gugenheim, Edmond Sée, Henri de Rothschild et Mme de Zuylen, le demi-juif de Caillavet, enfin M. Ludovic Halévy, l'ingénieux inventeur de cet *Abbé Constantin* que M. Jules Lemaitre appelle tantôt un « bébé à cheveux blancs » et tantôt un « doux entremetteur »....

Dans cette foule d'écrivains, il faut choisir. M. Halévy et M. de Caillavet, l'un trop antique, l'autre demi-juif, tous deux collaborateurs habituels de simples chrétiens,

seront négligés. Car déjà nous avons surabondance de sujets absolument purs. J'écarte encore tous les faiseurs de vaudevilles, pornographies et mélodrames. Et il reste, pour être soumise à un examen diligent, l'élite de ces écrivains, c'est-à-dire MM. Mendès, Bernsteim, Vandérem, Tristan Bernard, Porto-Riche, Nozière, Romain Coolus, Pierre Wolff et même de Croisset et André Picard.

*
* *

Et donc, quels sujets ces auteurs juifs, généralement réputés, ont-ils mis à la scène ?

Le choix des sujets, parce que c'est là-dessus que peut s'exercer la liberté d'invention de l'auteur, est toujours l'indice d'un certain tour d'esprit, d'une disposition à abstraire de la vie courante certaines parties plutôt que d'autres. En choisissant son sujet, l'auteur se lie, il s'oblige à développer des situations, à respecter des caractères; mais il garde sa liberté jusqu'à tant qu'il ait fait son choix.

Les arguments des pièces juives se recommandent par leur extrême ingéniosité, qui va jusqu'à la gageure à force d'être piquante.

Dans *les Fresnay*, de Fernand Vandérem, un mari et sa femme se font l'aveu de leur réciproque trahison, oh ! sans colère, ni jalousie. Ils ne paraissent ressentir aucune offense, mais envisagent leur situation dans tout son détail, supputent l'avenir, recherchent leurs commodités et se déterminent à la fidélité, s'il leur est possible, ou sinon, à l'adultère discret, plutôt qu'à une rupture qui bouleverserait leur tranquillité.

Dans un précédent ouvrage, *le Calice*, le même auteur avait peint un caractère de femme délicate et noble, pleine du sentiment de sa dignité, mais d'ailleurs folle-

ment éperdue de passion pour son mari qui la payait en trahisons publiques. Toute la pièce roulait sur la question de savoir si la dignité l'emporterait sur la passion ou la passion sur la dignité, et pour que la pièce remplît ses trois actes, force était de tenir la balance égale entre ces deux sentiments; en sorte que l'héroïne demeurait parfaitement inerte jusqu'au dénouement. Ce point d'équilibre était si difficile à trouver et à garder qu'on recevait une impression d'artifice, de parti-pris, de donnée systématique.

Le Tour de main, de M. Wiener, dit de Croisset, est une apologie du mensonge conjugal, mensonge charitable, humain, « vital ». Théorie prétendument démontrée par un parallélisme de scènes parfaitement arbitraires, et quelquefois choquantes, où la franchise compromet tout ce que rachète ensuite le mensonge.

Dans *Jeunesse*, de M. André Picard, on nous propose cette idée saugrenue d'une femme qui pour retenir au foyer un mari volage, encore que quinquagénaire, y introduit une jeune fille, devenue le lendemain sa rivale, comme il était à prévoir.

Le même auteur, dans *la Confidente*, avait traité une situation non moins extraordinaire : la pitié d'une femme pour tout ce qui souffre et est abaissé, la conduisant à un amour indigne et dégradant. Pures cérébralités.

M. Tristan Bernard met volontiers en scène des timides : *Triplepatte*, *Sa Sœur*, *Monsieur Codomat*. Le timide ne raisonne pas et n'agit pas. Il a peur de son ombre, fait l'autruche et ne bouge. L'auteur en prend prétexte, d'ordinaire, pour entourer son héros de personnes agitées, trépidantes, volontaires, et qui bousculent le timide. L'action procède donc par sauts et par reculs, jusqu'au dénouement qui pourrait aussi bien ne jamais arriver....

Cet auteur étant réputé pour l'ingéniosité de ses intrigues, voici encore ce qu'il a mis à la scène :

Sylvérie, ou l'indélicat inconscient, ou l'ingénu aigrefin ;

Daisy, ou le pick-pocket héroïque et surhumain ;

Monsieur Codomat, ou M. Alphonse en la personne d'un honorable et respectable bourgeois ;

Le Cambrioleur, où l'on voit un cambrioleur philosophe, homme d'ordre et de vie rangée.

Et de même dans presque toutes ses pièces, son procédé consiste à prêter aux personnages des sentiments, un état d'esprit ou des attributs que ne comportent pas leur rang, leur métier ou leur situation, et inversement. Ainsi un interprète anglais qui ignore le premier mot de la langue anglaise, c'est *l'Anglais tel qu'on le parle*. Il y a quelque chose de mathématique, de factice, et à la longue d'attendu dans l'imprévu même de ces situations.

Il suffit de rappeler les titres du *Secret de Polichinelle* et du *Ruisseau*, de M. Pierre Wolff; l'affabulation de ces pièces est dans toutes les mémoires. L'amour du paradoxe humanitaire s'y traduit par le choix de sujets exceptionnels et d'une invraisemblance criante.

M. Romain Coolus s'est rendu fameux dans un autre genre. C'est de lui que M. Jules Lemaitre écrivait, il y a quelques années : « Le dessein qui paraît dominer ce que M. Romain Coolus a donné jusqu'ici au théâtre, c'est la glorification des maris indulgents. Dans *le Ménage Brésil*, l'indulgence du mari était bouffonne; dans *Raphaël*, elle était ironique; dans *l'Enfant malade*, elle est sérieuse de ton et presque solennelle; dans les trois pièces, elle est totale, sans restrictions, et à peu près sans douleur. »

Le même argument se retrouve à peu près dans *les Amants de Sazy* et dans *Cœur à cœur*, où l'on voit un mari sacrifier son bonheur pour consommer celui de son rival. Dans *l'Enfant chérie*, deux spécimens extravagants d'amour filial et d'amour paternel sont poussés

jusqu'aux bornes du ridicule et dépassent celles des convenances.

L'histoire a fourni ses sujets à M. Catulle Mendès. Il a seulement choisi les aventures les plus rares et les plus folles, dont il a encore exagéré le caractère singulier : *Médée*, *Scarron*, *Glatigny*, *la Vierge d'Avila*.

Quant à M. Bernstein, qu'il s'agisse du *Marché*, du *Voleur*, de la *Rafale*, de la *Griffe*, ou de *Samson*, il n'est pas étonnant qu'il ait dans tous les cas forgé la chimère des chimères, puisqu'il n'attend apparemment son succès que de l'imprévu du spectacle. Dans le vocabulaire du jour, de telles pièces sont dites fortes parce qu'elles laissent le spectateur interdit et suffocant. Mais ce n'est donc qu'une question de nerfs et de respiration.

Nous terminerons là cette revue. Le caractère exceptionnel de toutes ces situations, qui font sourire par leur puérile horreur, est évident. Il est trop certain que de tels arguments n'ont jamais été tirés de l'observation de la vie ou de la notation aiguë de certains traits de caractère. Il semble que l'auteur parte d'une certaine donnée *a priori*, dont les éléments ou les termes contradictoires entre eux lui ont paru d'un assemblage intéressant. Cette matière, qui ressemble un peu trop à un rébus ou à un problème d'algèbre, est ensuite traitée de parti pris, avec application, dans une suite de scènes artificieuses. La difficulté vaincue, le scabreux côtoyé, l'aisance dans l'abstraction, le romanesque exaspéré font tout le mérite de ce théâtre ; mais rien d'humain, de pris sur le vif et d'excitant.

Ces procédés algébriques sont assez de mise dans le vaudeville, dans la comédie à tiroirs, où les nécessités de l'imbroglio et du quiproquo rendent la fantaisie la plus folle presque régulière. Seulement, tandis que le vaudeville est traité dans un esprit de déduction rigoureuse, conformément à la loi du genre, les comédies

juives, qui ont plus de prétention, remplacent la précipitation mathématique des péripéties, par une phraséologie ampoulée ou une violence systématique des situations ou du langage. Le juif veut montrer de quoi il est capable et se figure que dans les ouvrages de l'esprit on met de la profondeur ou de l'élévation comme des condiments dans la cuisine. Chaque scène est traitée pour elle-même et en vue d'un effet à produire, effet d'étonnement, de stupeur ou d'attendrissement; toute la comédie ressemble à un long problème qui serait assez mal résolu par une suite d'opérations ahurissantes, fantaisistes, délirantes.

Cette infirmité paraît être le fait des juifs sous toutes les latitudes, et notamment des Autrichiens. Les sujets traités par un Schnitzler, la gloire du moment, juif, comme il convient, ressemblent en tout point à ceux inventés par un Tristan Bernard, un Porto-Riche ou un Vandérem : bonnes idées de vaudeville gâtées par une folle ambition pour un genre supérieur. Genre hybride : *le Voleur*, de Bernstein, est une transposition dans le drame de *Coralie et Cie*, grosse bouffonnerie du juif Valabrègue. Tous les juifs exploitent ainsi le même fonds très mince d'idées très élémentaires. Je laisse à penser à quel point d'extravagance et de basse folie on peut arriver, après plusieurs années d'entraînement à ces exercices. C'est un sport, qui a ses virtuoses. Et il est vrai de dire que tous les succès remportés par les juifs au théâtre, pendant ces dernières années, ont été des succès d'intrigue, d'affabulation.

*
* *

Nous ne serons donc pas assez injuste pour réclamer à ces professionnels du tour de force des caractères fer-

mement tracés et bien suivis. Mais on peut en déplorer l'absence, qui ôte à leurs productions toute valeur littéraire. La vie moyenne, ordinaire, riche en nuances, en demi-teintes, ces régions tempérées qui sont l'objet de la comédie, tout cela leur demeure étranger ; ils n'y abordent pas. Mais comme il faut bien substituer quelque chose à ce défaut d'observation et remplacer les propos qu'on attendrait par des répliques quelles qu'elles soient, il est arrivé que les juifs ont donné à leurs automates des apparences, non pas intellectuelles, mais logiciennes et discoureuses. Ces fantômes schématiques, ces catégories faites hommes ratiocinent interminablement. Le cas le plus typique de cette infirmité, c'est bien celui de M. de Porto-Riche. Cet auteur s'est fait une spécialité de ne représenter que la passion physiologique, le délire des sens, la fatalité du désir. Eh! bien, il n'a, en réalité, forgé que des raisonneurs, des dialecticiens, des abstracteurs de quintessence. On s'étonne, tout au long de ses ouvrages, de n'entendre que les interminables récriminations, les retours sur le passé, les subtilités, les arguties dont s'entretiennent ces fougueux amants, Dominique et François Prieur, l'Amoureuse et son mari. Pourtant cela est inévitable. Ces personnages n'ont que des sens et nul caractère. Comme les passions des sens et les actes qui s'y rapportent, sont encore un peu voilés à la scène, il faut bien remplir par quelque chose le vide de quatre ou cinq actes. Et l'on disserte et l'on épilogue. Ce qui fit louer à M. Jules Lemaitre « la force et la subtilité d'esprit de M. de Porto-Riche », car pour la vérité et l'observation, il n'y en a pas trace : ses personnages ne sont que des ombres ; les hommes, en particulier, types identiques et absolus de l'homme à femmes, sont une pure idée, un chiffre algébrique, un signe nécessaire à la démonstration.

Le même reproche concernerait aussi bien M. Romain Coolus ou M. Bernstein.

*
* *

Ce n'est pas tout. Et voici le pire. Quand les auteurs ont exercé leur subtilité d'esprit à fournir des arguments alternés à leurs protagonistes, la tentation est trop forte pour eux d'entrer personnellement en scène et d'émettre des idées sur tout ce qu'ils font arriver. Aussi bien ils n'ont pas résisté à cette tentation [1].

En fait de philosophie, vous connaissez celle dont l'Orient est capable : c'est le fatalisme. On en fait profession dans les ouvrages juifs.

Tristan Bernard fait dire à un de ses personnages (*Sa sœur*) : « Je ne crois pas que tu commences à te faire une raison ; tu commences peut-être à te faire une autre passion... C'est peut-être, au fond, la seule façon de se faire une raison. » Notez que c'est une hétaïre de l'Olympia, nouvelle Aspasie, qui tient ce propos. Et retenez bien ce ton sentencieux et moralisant : tout juif a exécuté là-dessus quelque variation.

Un refrain familier de M. Wolff consiste à s'exclamer : « c'est la vie ! », c'est-à-dire que c'est ainsi parce que c'est comme cela. Et le même auteur s'est fait un genre de professer la religion de l'amour. Ses personnages ont la hantise et possèdent la philosophie de ce sentiment que l'état social, de ses femmes notamment, risque de

1. Notons toutefois que cette philosophie qui fuse dans le texte en maximes et en moralités, n'est pas du tout semblable à celle dont on bourrait naguère les pièces à thèse. Tandis que les auteurs de pièces à thèse formulaient avec crânerie et précision l'objet de leur démonstration et construisaient tout leur ouvrage autour d'une idée, n'envisageant qu'un cas à la fois, les auteurs juifs, au contraire, écoulent leur philosophie de façon insinuante et insidieuse, la glissent entre deux répliques et lui font juger à chaque fois toute la création. Ils ont des manières à eux de dissimuler l'exercice de leur proxénétisme intellectuel.

faire paraître par trop professionnel. La fatalité est ici pour excuser la facilité de la défaite.

« Tout cela n'est pas de ta faute. »

« Je sais que tu n'y peux rien. Il se passe *en nous comme dans l'univers* [1] des choses que nous ignorons. »

« — Alors c'est moi qui suis méchante.

— Ni toi, ni moi, c'est la vie, ce sont les autres. »

Ces propos appartiennent à M. Romain Coolus.

On dit dans *la Rafale* : « La vie ! la vie ! vivre ! c'est si beau. » Et suit une longue tirade.

M. de Porto-Riche, plus péremptoire que ses coréligionnaires, s'exprime ainsi :

« On n'échappe pas à sa destinée. »

« Nous sommes marqués l'un pour l'autre. »

« — Ma volonté est abolie, je ne suis plus libre.

— Comme dans la tragédie antique ! la fatalité mène l'action ! »

« Ma destinée s'accomplit », etc., etc.

D'autres parlent de *se venger de la vie*.

De M. André Picard, ceci :

« Ce qui s'est passé en moi, je ne le sais pas moi-même... On ne se connaît pas bien. C'est la vie qui vous mène, qui vous pousse... On n'est pas responsable... Ce n'est pas ma faute, ce n'est pas ma faute. »

Toute une comédie de M. Vandérem, *la Pente douce*, est l'histoire d'une fatalité.

Trop parler de la vie est un signe qu'un ouvrage n'est pas par lui-même bien vivant. Dire que les choses sont inexplicables, cela ne les rend pas plus vraisemblables.

1. Admirable enflure !

Et ces aphorismes nous agacent et nous déconcertent comme hors de propos.

Sans doute, il est naturel que le juif déraciné, étranger parmi nous, s'adressant à des étrangers, se sente en quelque sorte obligé de rebâtir une philosophie de l'univers à tout propos. Il a besoin de s'expliquer ses propres créations en termes assez généraux, pour s'assurer qu'elles peuvent avoir un sens pour tout le monde. Mais, pour nous, cela ne convient pas. Des gens qui ont hérité leurs sentiments d'une très vieille civilisation, ont dans l'esprit des impressions très vives, encore qu'inconscientes, de toute une philosophie pratique qui les dispense de remonter sans cesse aux principes. Ils attribuent à chaque cas la moralité que leur suggère leur cerveau modelé par une longue et commune discipline. Qui a des principes ainsi assurés et, pour ainsi dire, incorporés, a le droit de ne s'occuper que des cas d'espèce. Ce qui est proprement la fonction du théâtre.

Mais le vieux fatalisme d'Israël devient nécessaire, s'il faut justifier un goût immodéré pour les sujets scabreux et traités dans un esprit de système, ou une incapacité étonnante à modeler des caractères. Le fatalisme endosse toutes les inepties dont on veut bien le charger. Il ne peut pas se défendre, puisqu'il recommande lui-même l'inertie.

La même disposition d'esprit, contemplative et passive, qui chez d'aucuns aboutit au fatalisme, peut aussi bien mener à l'idéalisme, qui est une autre manière de *penser l'irréel*.

*
* *

Le burgrave attardé de l'idéalisme au théâtre, M. Catulle Mendès ne met à la scène qu'une idée, la poursuite de l'idéal et de la beauté, toujours représentés

d'ailleurs sous les apparences désirables de la femme. Cet auteur, qui est à l'occasion franchement licencieux, ne conçoit pas une aspiration vers l'idéal, vers le beau, — et il laisse à ces vocables tout leur vague désespérant, — qui s'élèverait vers les régions du rêve sans passer par un amour terrestre et charnel. Il n'a pas peint un idéaliste qui ne soit amant ou pour le moins échauffé d'une flamme trouble pour une apparence matérielle. Nécessité scénique, je le veux bien, mais la complaisance qui appuie sur les détails témoigne aussi d'un goût pervers, d'une recherche de tout ce qui n'est pas net et propre : il serait si simple de retrancher l'idéal de ce qui n'en comporte pas.

Le sensualisme très vif et audacieusement exprimé s'enveloppe donc chez lui d'un mysticisme, d'un idéalisme de circonstance, et celui-ci s'entortille d'un style amphigourique, impropre et prétentieux. Le sensualisme à la base de tout, c'est un cas d'érotomanie littéraire, hébétude d'un cerveau très élémentaire. L'idéalisme, espèce de flamme qui veut subtiliser cette matière, nous allons voir en quoi il consiste : c'est, au juste, un lourd placage de mots empruntés au vocabulaire de métaphysique, des abstractions rapportées, tout l'appareil d'un écrivain qui voudrait se coller les ailes d'Icare.

L'histoire de sainte Thérèse mise à la scène, pouvait autoriser des subtilités, des raffinements sur les sentiments. M. Catulle Mendès a fait une débauche de professions de foi idéalistes; et il a donné d'une sainte aventure la version ridiculement petite et mesquine, réduite aux proportions d'un calembour métaphysique, que voici.

Un prêtre hérétique, du nom d'Ervann, jouit d'une merveilleuse ressemblance avec les portraits du Christ de l'école espagnole. Il est le *mauvais*, le concupiscent. Le Christ est le *bon*, en ce sens que l'amour qu'on a pour lui est idéalisé.

Ximeira est une sorcière damnée, la *mauvaise*, amoureuse qui ne recherche que les jouissances. Thérèse est la *bonne*, qui aspire au parfait amour, c'est-à-dire, autant que j'ai pu comprendre, à l'amour sans objet, à l'amour de l'amour.

Le parallélisme, l'exacte correspondance des personnages bons et mauvais, témoigne d'une conception simpliste du monde. L'auteur qui s'applique à ces naïvetés fait sourire.

Donc Ximeira aime Ervann comme une possédée. Elle vit dans l'ignorance de l'idéal.

Thérèse aime Jésus, mais abusée par la ressemblance d'Ervann et en proie à des hallucinations, il lui arrivera de confondre, d'identifier l'apparence mortelle d'Ervann avec l'image de Dieu, et lorsqu'elle s'apercevra de son erreur, une immense honte l'emplira, un désespoir d'atteindre jamais l'idéal, le désincarné. D'où lutte et triomphe final. Et elle est si radieuse et si belle dans sa marche vers l'idéal, qu'elle parvient même à y convertir Ximeira, Ervann ayant été d'ailleurs brûlé fort à propos, avec la complicité de Thérèse, sans doute pour la peine de sa ressemblance avec le Christ....

Notez que l'énigme est si bien embrouillée, les symboles tellement nombreux, les correspondances si rigoureusement établies entre le réel et l'idéal, entre les signes et leur sens caché, que M. Catulle Mendès a été obligé de donner en marge de son texte des éclaircissements sur l'idée de sa pièce.

Ainsi à l'acte I : « Tout l'avenir de la pièce est dans ce tressaillement et dans le mot : *dans mes yeux j'avais gardé mon rêve*. Ici commence l'humanité inconsciente de Thérèse, à cause de l'erreur. »

Autre *éclaircissement* : « Tout ceci à peine indiqué, comme dans du mystère. »

Ou encore :

« Ce crucifix doit faire l'*unité* de ce tableau et des deux suivants, — d'ici on le voit au lointain ; au tableau du cloître, il sera plus proche ; au tableau du Calvaire, il sera presque au premier plan. »

Et ceci :

« Pendant le changement à vue, dans l'ombre, c'est le cantique qui joindra les deux tableaux. »

Ainsi l'idée pure impose son plan au drame, mais ne lui distribue aucune lumière, étant elle-même trop vague et trop inconsistante. L'auteur s'en excuse sur le mystère répandu par toute la pièce, et qui, trop prolongé, donne l'impression d'une mystification froide.

Quant aux caractères, il n'en est pas question. Les acteurs pourraient aussi bien s'appeler la *Haine*, l'*Amour* ou l'*Idéal*.

Vous retrouverez les mêmes procédés dans *Glatigny*, dans *Scarron* ou dans la *Reine Fiammette*.

En résumé, idéaliste ou fataliste, le juif fuit la réalité. Mais le théâtre est le genre qui demande le plus d'observation, puisqu'il exclut nécessairement les démonstrations et les commentaires explicatifs. Il faut une sûre maîtrise, un sens parfait de la vie, pour communiquer au spectateur l'impression voulue et nulle autre, par le spectacle d'une simple action. Mais si la vérité n'est plus la fin qu'on poursuit, il devient sans doute nécessaire de surcharger une action chimérique, toujours plus ou moins allégorique, de commentaires et d'éclaircissements, déclamatoires ou sentencieux.

*
* *

Les théories sur l'irresponsabilité, qui abondent dans les ouvrages des juifs, leur ont paru une élégance avantageuse, une excuse commode.

Celle de M. Romain Coolus sur la femme-enfant malade est restée fameuse dans les petits cénacles sémites.

Le caprice, en matière de psychologie, est une explication qui contente le juif; tellement que s'il veut peindre un beau trait de caractère, il ne parvient pas à dégager son personnage de cet air d'irréalité, de cette apparence de rêve, factice et arbitraire qui l'emmaillottent ainsi que des bandelettes de momie. Voyez la sublime et touchante victime du *Calice* ou cette maniaque du dévouement filial, l'*Enfant chérie* : elles ne prennent leur inspiration que dans une fantaisie de vertu ou de dévouement; leur conduite, même louable, part toujours d'un coup de tête. Ce ne sont pas des mœurs solidement acquises qui les défendent, mais une idée, une théorie fantasque du sacrifice et de la sublimité qui les guide.

Ainsi il paraît que la même irresponsabilité régit le bien comme le mal. Et, par un procédé logique de déclassement ou d'égalisation des valeurs morales, tous les personnages, même criminels, paraissent également bons ou plutôt sympathiques. Le fatalisme, en effet, empêche le jugement moral de se prononcer.

Mon dessein n'est pas ici moral, mais littéraire. Je ne défends pas les lois de la société, mais les lois d'un genre. Et à ce titre, je réprouve ce procédé qui consiste à répandre un air de bonté, de sincérité, de mérite même, sur tous les actes et sur tous les individus. Car du seul point de vue dramatique, il est nécessaire que l'auteur et son public entrent en communion. Or, la seule voie pour gagner la sympathie du public, établir cette communion, c'est de partager avec lui quelques préjugés moraux bien assis et de le faire entrer dans la raison de tout ce qui se fait sur la scène. Mais la raison fait complètement défaut dans les productions juives, et les auteurs se targuent d'une complète absence de préjugés, incapables seulement d'entendre le sens de ce

mot. Sans moralité, il n'y a pas d'humanité, et tout ce qu'ils nous proposent nous devient indifférent.

Quant à l'idéalisme, illusion systématique, il mène doucement à dissoudre la famille et la société. M. Wolff a l'art de rendre fades les pires déclamations antisociales. Tolstoï au petit pied, il a trouvé dans *le Ruisseau* sa *Résurrection*. Dans *le Secret de Polichinelle*, il répand sur la famille quelques mielleux sophismes. Mais le plus souvent la famille est ignorée, on n'en a pas l'idée. M. Jules Lemaitre a remarqué que les ménages même réguliers représentés dans les pièces juives avaient tout l'air de véritables unions libres.

Et c'est une grande faute littéraire. Car s'il n'y a plus de familles, mais des individus unis en de passagères liaisons, toute virulence est enlevée aux passions, dont les ravages sont moins considérables à mesure qu'ils s'exercent dans un milieu moins stable, moins consistant. Les explosifs ont besoin d'éprouver des résistances pour produire tous leurs effets. Mais les pétards de nos auteurs, mal placés, font long feu.

A cet égard la comédie de MM. Nozière et Savoir, *le Baptême*, qui est une grande comédie bourgeoise, fait exception. L'action se passe dans une famille juive, composée de l'aïeule, du père, de la mère, des deux fils et d'une fille. Chaque personnage a son rôle et son caractère. Sur chacun l'influence d'une certaine mode, la manie de se convertir au catholicisme, est étudiée avec minutie et vérité. On découvre ainsi de divers côtés l'action corruptrice, au sens juif, du milieu catholique sur une petite société juive. Cette corruption ne s'étend pas également à toute la communauté familiale ; on distingue les éléments gâtés de ceux qui sont préservés, et on donne des raisons vraisemblables de ces diversités.

En somme, on applique les méthodes qui réussirent

à Molière et à Balzac et qui consistent à étudier l'individu dans le groupe en démêlant leurs actions et réactions réciproques.

Mais ici des juifs traitaient des mœurs juives. Les convenances étaient respectées et l'œuvre s'est trouvée bonne. Le naturel et la vérité ont été rencontrés. C'est de l'excellent théâtre juif : sujet juif, méthodes classiques. Tout cela est dans l'ordre. M. Nozière a accepté nos disciplines intellectuelles. Porté par son sujet, il s'est dispensé de recourir aux afféteries, aux mièvreries, au snobisme conventionnel, par où se reconnaissent les idéologies, les abstractions de ses congénères.

II

Semblables aux romantiques qui s'avisèrent un jour de découvrir le moyen-âge, l'Espagne, l'Orient, les Burgraves et les Mérovingiens, les juifs qui découvrent tous les jours notre société, mettent dans leurs ouvrages non de la couleur locale, mais de la couleur actuelle. Ils nous considèrent et nous dépeignent comme une matière archéologique. Ils nous détaillent comme un cadavre, et, à leurs comédies, nous croyons rêver et assister, tel don Juan, à notre propre enterrement. La plaisanterie est peut-être un peu forte.

En tout cas, le suffrage que les juifs donnent aux faiblesses, aux défaillances de notre goût, par incapacité de distinguer l'accidentel du permanent et le superficiel du profond, leur engouement pour tout ce qui est le moins classique, le moins pur, le moins humain, risque de perpétuer justement ce qu'il y a de plus caduc dans la littérature d'un peuple très versatile, sans doute, mais très curieux et très épris de toutes les formes de l'art. A cet égard, les dégâts déjà commis sont considérables.

Les juifs sont grandement responsables de cet abêtisse-

ment public qui s'amuse aux détails copieux, aux récits abondants et se désintéresse des idées, des leçons des événements. Voyez où est descendu le journalisme contemporain. Voyez la fureur des cinématographes. Le juif a sa bonne part dans ces nouveautés qui rendent insensiblement un peuple étranger à lui-même, inconscient. Il gâte de la même façon le goût dramatique. La vérité humaine et profonde, il n'y a plus égard ; l'art, la beauté, n'est plus un type parfait où l'on accède par le moyen des règles. Non, il suffit d'un peu d'habileté à brouiller les choses et à obscurcir la vue du spectateur.

M. Pierre Wolff s'est exprimé en ces termes : « Le *Ruisseau* remue des idées et peint des mœurs parfois en contradiction avec la morale bourgeoise. Mais tout peut se soutenir et se démontrer au théâtre. Il s'agit de savoir s'y prendre et *les détails font passer le fond*... Le détail, voyez-vous, au théâtre tout est là. *Soignez le détail*. C'est souvent le secret du succès. »

Les détails font passer le fond, c'est-à-dire que la partie la plus noble de l'art dramatique est subordonnée aux éléments inférieurs, qui consistent finalement en un talent de mise en scène.

Et cela en vue du succès. Une telle démonstration de probité professionnelle honore celui qui l'a faite. Nous remarquerons simplement que de dire que *tout peut se soutenir et se démontrer au théâtre*, et de le faire, cela revient à confondre le facile et le convenable et que cette confusion est proprement la fin d'un art : l'art étant un choix, une composition.

M. Wolff, M. Bernstein, d'autres, ont mis la théorie en pratique. Dernièrement M. Catulle Mendès recommandait encore aux jeunes poètes dramatiques l'inquiétude « des singularités techniques », c'est-à-dire des détails de prosodie. Cela doit passer avant tout. On sait que l'art de M. Catulle Mendès consiste à ne pas se

faire entendre. L'état dans lequel il a mis la langue est une véritable trahison.

*
* *

Toutes ces étrangetés qui sentent l'exercice et la version ne nous amusent pas. Le secret du rire réside, pour une grande part, dans la connaissance de l'homme qu'on veut faire rire. Et je crois qu'on ne rie bien qu'*entre soi* et dans sa langue maternelle. Joignez à cela que le juif n'est pas gai de son naturel. Ses comédies ne sont pas comiques. Voyez le dernier vaudeville de M. Athis, *le Boute-en-Train*. Il apparaît qu'en changeant les sujets du rire, le juif en modifie aussi la nature. Dans cette pièce, on rit des réceptions de souverains, des règles de l'honneur, des militaires, du Pape. Et naturellement on y assiste à une parodie d'erreur judiciaire. Il manque à la bouffonnerie juive le rire franc et sans arrière-pensée, complètement déridé. Le juif pince sans rire, il est sarcastique, insultant. Il excelle dans la parodie violente. Il n'a point d'abandon ; sa bonhomie est feinte, son indulgence sournoise. Son rire, s'il veut en avoir, ne jaillit pas de la situation ; morose ou triste le plus souvent, il est dans les mots, comme appliqué et rapporté.

Ou bien s'il fait vraiment rire, c'est à ses dépens, comme il advient d'ordinaire à M. Mendès.

*
* *

En résumé, le choix des sujets pris hors de la vie par une raison raisonnante et traités sans vérité, l'absence de caractères profondément humains, l'immoralité foncière et recherchée, les tendances anarchistes, le manque d'élément comique, par surcroît des prétentions raisonneuses et une ambition de philosophie vaguement

fataliste ou idéaliste, jointe à un snobisme qui est de principe, tous ces défauts me paraissent une accumulation insensée de tous les artifices, de toutes les invraisemblances dramatiques, rachetées par une habileté de mise en scène tout juste suffisante pour des succès d'argent. Les auteurs juifs, commandés en cela par leur étrangeté, par leur inexpérience de nos pratiques intellectuelles, poussent jusqu'au défi le dédain de tout ce qui peut intéresser noblement des hommes assemblés.

*
* *

Le défaut le plus sensible et capital de ce théâtre, c'est l'absence de raison. C'est un théâtre peut-être raisonné, c'est-à-dire combiné, médité dans un cerveau qui travaille à vide et assemble des éléments disparates en vue d'un effet à produire. Mais ce n'est pas un théâtre raisonnable, en ce sens que le spectateur est incapable de repenser cette matière non organisée, selon les simples règles de la vraisemblance. Le produit du caprice d'un individu est impénétrable à un autre individu. C'est un bloc : l'analyse n'y mord pas.

Tout exposé des motifs ou des raisons, délibération, discussion, hésitation, scrupule, même toute simple vue de l'intelligence sur l'appropriation des moyens aux fins, tout cela, sur quoi l'analyse pourrait s'exercer, est donc supprimé. Le juif semble se comporter en hautain seigneur, dédaigneux de produire ses raisons. Il nous sert un plat, à nous de l'avaler. Discrétion ou dissimulation, c'est un trait de la race juive, qu'elle ne dévoile jamais, ni après ni avant l'action, ses moyens....

Aussi le juif, qui s'est créé auteur dramatique afin de gagner sa pauvre vie, ne met-il à la scène qu'un désordre de gestes, un déchaînement d'actes insensé. Déchaîne-

ment, dis-je, et non enchaînement. Les scènes sont par lui traitées pour elles-mêmes. Et il en vient arbitrairement à distinguer entre les scènes à faire celles qui intéresseront et celles qui n'intéresseront pas. Or, pour que des actes seuls, considérés en eux-mêmes et non dans leur rapport avec le reste du monde, retiennent l'attention, il faut les faire paraître choquants, excessifs, énerver la défense intellectuelle du spectateur, frapper son esprit de stupeur.

Mais, la raison remplit justement une fonction essentielle au théâtre, qui est d'estimer la vraisemblance. En effet, au spectacle, ce n'est pas le fait brut qui intéresse, mais la notion du possible. La vraisemblance est l'effet dramatique que produit cette notion lorsqu'elle apparaît dans l'esprit du spectateur. Le possible se pèse, se mesure par approximation plus ou moins juste. Ce poids, cette mesure, c'est le public qui les porte en son for intérieur. Encore faut-il lui fournir les éléments d'une estimation raisonnable. Mais si on lui propose une masse brute de faits sans rapports apparents, il se récuse.

Aussi les anciennes règles de la poétique dramatique voulaient-elles qu'on définît et analysât les caractères à tous les moments de l'action ; car une action comporte toujours une modification quelconque, et l'auteur doit nous informer, à mesure que chaque personnage agit ou est agi, de ce qui change en lui et de ce qui demeure identique. Ces règles, la sagesse même, rendaient l'action dramatique liée et cohérente. L'intelligence éprouve une satisfaction à découvrir une raison suffisante à tous les événements. Cette nécessité claire et intelligente est le contraire de la fatalité.

En outre, elle donne l'impression très nette ou, si l'on préfère, l'illusion très puissante de la réalité. La réalité, dans les œuvres d'art, est reconnue, non par les sens, mais par la raison et l'analyse ; elle n'est plus

sujette au sens pratique, mais au sens théorique. Ainsi, au théâtre, on aime le possible et non le réel, le vraisemblable et non la pure histoire. Une comédie est une reconstruction de la vie, en ce sens que les cas particuliers mis à la scène supposent des idées générales. On doit sentir sous l'intrigue, sous toutes les scènes, une trame serrée de raisonnements antérieurs, une expérience systématisée, une vue synthétique de la vie humaine. Il y a, dans une œuvre dramatique, du particulier et du général, celui-ci éclairant de haut celui-là. Ce qui revient à dire que le théâtre est la vie retournée. Au théâtre, on déduit du possible le réel ; dans la vie, on induit du réel au possible. La vie est anecdotique, documentaire ; le théâtre est représentatif. C'est ce caractère de haute intellectualité qui fait du spectacle une si noble jouissance de l'esprit.

Mais si la raison et l'analyse ne rencontrent plus, dans leurs démarches, cette base solide du vraisemblable, il ne reste plus, dans les ouvrages dramatiques, qu'un idéalisme nébuleux, traversé, comme dans les songes, de fragments de réalité, de commencements ou de fins de gestes, de bribes d'action. Ce décousu, cette fantaisie, doivent nous faire horreur. Car c'est l'intelligence qui doit passionner et non le mystère. Les juifs semblent, à la réflexion, prodigieusement puérils et primitifs.

Mais à quoi bon, dira le juif, rechercher la raison des événements, puisque cette raison fait partout défaut ? Ce qui est ne pouvait pas ne pas être ; on ne démêle pas bien la genèse des choses ; on les constate ; ce sont des faits bruts ; le juif ne considère jamais que le réel, et non le possible. Qu'importe donc la vraisemblance, dès lors que tout est irrévocable ? C'est un fait que le juif pense ainsi ataviquement, et nous devons en tenir compte pour l'intelligence de ses ouvrages dramatiques.

Sur ce sujet, on trouvera des indications très précieuses dans un amer petit poème juif, intitulé *Chad Gaya*, par Israël Zangwill, et traduit en français par Mlle Salomon.

Cet ouvrage est un manuel indispensable pour tous ceux qui étudient la psychologie sémite.

Donc point de rime ni de raison : du matériel, des appétits, luxure, argent, et des catastrophes sans trêve, avec une infatigable monotonie.

Mais comment, au théâtre, donner l'impression de cette fatalité déraisonnable, en faire paraître l'existence cachée, sans déconcerter le spectateur? Si l'on se contentait d'être incohérent, pour rendre sensible à l'esprit l'incohérence qui règne dans l'univers, le but serait manqué. Car toute la faute pourrait être rejetée sur l'auteur. Il y a donc une nécessité, pour celui-ci, d'expliquer son dessein dans le texte. Il faut qu'il dise : cela est ainsi, bizarre et déconcertant, fantasque et extravagant, parce que j'ai voulu qu'il en fût ainsi, et parce que dans la vie les choses se passent de même.

Les personnages sont roulés dans la honte par des forces supérieures à leur volonté. Éperdus de l'idée de leur néant, ils deviennent aisément lyriques; réduits, par définition, à l'inertie, ils célèbrent en termes forts leur avilissement, quand ils ne le savourent pas. Le faisandé des situations appelle cette poésie du déshonneur. Et sur le moment l'abus du procédé donne une sombre grandeur à tant d'ignominie.

Il est évident que l'auteur se délecte de ces turpitudes. Mais il est aussi certain qu'elles lui sont nécessaires, comme un prétexte à déclamations. En effet, à intervalles réguliers, l'auteur arrête l'action et s'écrie : « Quelle tristesse! Hélas sur nous! Spectateurs, ici il faut vous affliger. » Seulement il y a une belle contradiction à vouloir rendre triste la fatalité. Car la fatalité exclut la tristesse ; elle n'enseigne que la résignation. La

tristesse d'un événement dramatique n'est ressentie que par l'imagination qui se représente ce qui aurait pu advenir de différent, et dans toute tristesse il y a du regret. Ce serait à la raison de déterminer ce pathétique. Mais comme l'auteur s'est interdit tout moyen raisonnable de faire sentir cette tristesse, cette sorte de *delectatio turpitudinis*, et comme il ne veut pas non plus renoncer aux avantages faciles de la sensiblerie, cette tristesse, cette turpitude, il faut bien qu'il les parle, qu'il les montre du doigt.

Est-il besoin de remarquer que ces perpétuelles interventions de l'auteur sont la signature de sa défaite, et témoignent d'un art rudimentaire et ingénu, la négation même de l'art impersonnel du théâtre?

*
* *

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir quelques parties intéressantes dans ces ouvrages. Et, pour éviter le reproche de malveillance, je veux signaler deux traits originaux de l'esprit sémite.

La femme et l'argent ont eu le don d'exciter l'imagination juive : Israël a toujours eu sur ces deux sujets des idées particulières.

La femme donne le branle à l'action dans la plupart des pièces juives. Ce qui en elle intéresse le juif, c'est l'inquiétude ; elle lui paraît l'agent de trouble tout désigné pour embrouiller une intrigue.

Cette inquiétude, ce trouble, qui sont comme l'atmosphère de l'âme féminine, devaient être sympathiques à l'âme juive, vagabonde, tourmentée, toujours inquiète elle aussi, et en proie à la crainte, soit d'un Dieu cruel, soit des gouvernements forts. L'homme, dans les pièces juives, n'est qu'un être tout droit, qui raisonne avec justesse, et serait incapable du moindre trouble sans la

société de la femme. Il possède la force brutale, si fort en horreur au juif, tandis que la femme, douée d'astuce et de ruse, a toute la complication, toute la mièvrerie et l'insanité désirables. Il n'est pas besoin de faire remarquer à quel point une pareille conception de l'humanité est fausse et sommaire. Car la femme peut se discipliner et l'homme est bien capable d'inquiétude, mais de l'inquiétude de l'esprit, qui est l'origine de tout progrès.

Il est notable que la femme, malade, agitée, a reçu des auteurs juifs des hommages qui sentent presque la religion.

Cet être compliqué paraît aussi le plus raffiné. Il a toutes les délicatesses, tandis que l'homme est une bonne brute qui va, tête baissée, dans la vie.

En quoi cette religion inattendue est-elle plus apprise que sincère ? C'est ce qu'il faudrait savoir.

D'après la conception talmudiste, la femme, Ève perpétuelle, ne mérite qu'un mépris profond, qui engage pratiquement à la tenir en tutelle. Dans *le Baptême*, on entend une jeune israélite se plaindre de la condition humiliée de la femme dans la religion juive, et elle se convertit à la religion catholique, qui est plus amie de son sexe.

Dans le culte ironique, peut-être un peu sournois et concupiscent, que nos auteurs juifs vouent aujourd'hui à la femme, jusqu'à quel point est-il permis de voir un nouveau témoignage du vieil esprit talmudique, méprisant, c'est la question que je vous pose.

Mais il me semble que, dans ce culte affecté, il entre moins de véritable respect, — et aussi bien les personnages féminins des comédies juives sont impliqués dans d'assez vilaines histoires, — que de dégoût de l'homme. En offrant à la femme des hommages suspects, le juif entend surtout rabaisser l'homme, qui est fort et logicien, salir le mâle infect. Ainsi il satisfait son besoin

d'avilir l'humanité, mais dans sa partie masculine, la seule que les Occidentaux souffrent qu'on déshonore tout à fait.

Aussi bien leurs hommages ne s'adressent qu'à la femme-enfant, à la femme malade. En sorte que l'institution de cette étrange chevalerie est aussi insultante pour la femme qu'elle serait dangereuse pour les États jaloux de leur santé.

*
* *

Les questions d'argent tiennent une non moins grande place dans la plupart des pièces de Bernstein ou de Tristan Bernard. Il faut comprendre les sentiments spéciaux de la race juive pour l'argent.

L'argent est au fond de tout. C'est le besoin ou la folie de l'argent qui remue les ficelles de tous les pantins inventés par des juifs. C'est lui qui doit exciter l'émotion : l'argent gagné, l'argent perdu, l'argent volé, l'argent extorqué, c'est ce qui doit nous faire palpiter et haleter. Or cette obsession nous est inconnue.

Le pathétique absolu de l'argent n'est senti que par la race juive. Les israélites entourent l'argent d'une ferveur mystique, et tout ce qui s'y rapporte obtient d'eux une attention religieuse.

Ils sont doués d'une sensibilité spéciale à son endroit. Une belle catastrophe, un beau krack, émeuvent la fibre pieuse du juif. Il se lamente, mais est frappé de la grandeur du spectacle. Au vu d'un bilan, il sent bondir en lui le sombre enthousiasme de sa race.

Et, à bien considérer les choses, l'auteur juif qui nous ressasse ses histoires d'argent et nous ressert tous les vieux comptes d'Israël nous paraît moins un abominable radoteur qu'un pontife surpris et arrêté devant un ineffable mystère, un méditatif pieux et apocalyptique, un

infatigable muezzin de la finance, quelque chose enfin comme le derviche tourneur ou hurleur de la ploutocratie.

*
* *

M'inspirant de cette téméraire bonté, inséparable de l'exercice de la critique, qui consiste à rechercher en toute œuvre la petite part de talent ou d'originalité qu'elle contient, et qui n'est peut-être qu'un orgueilleux préjugé, puisque nous attribuons de parti-pris de la valeur ou de l'importance à ce qui n'en a pas, pour la seule raison que nous l'étudions, j'ai voulu trouver et montrer dans le théâtre juif des traits curieux. Après tout j'ai pu m'échauffer l'esprit sur ses mérites.

J'ai cru distinguer, dans la production abondante et parfois hâtive des juifs, quelque chose de volontaire, d'appliqué, de tendu, je ne sais quoi de violent et de personnel, un effort même dans l'artifice, une improvisation forcenée qui brave les règles avec audace, une philosophie des événements où la femme et l'argent tiennent leur rôle comme supports de la fatalité, enfin de la part de l'auteur un besoin de paraître dans le texte, de se montrer, de s'imposer. Tout cela peut retenir un moment l'attention ; mais, si le mot n'est pas trop fort, ce sont des beautés qui choquent d'abord plus qu'elles ne charment ensuite. Et puis cela n'a même pas l'attrait de la nouveauté, car dans ce genre, nous avons un chef-d'œuvre : c'est la Bible. J'aime mieux le Samson des Ecritures que celui de M. Bernstein. Et je ne considère, bien entendu, que la littérature.

Au surplus, l'art du théâtre a ses lois que les juifs ont entièrement méconnues. Il n'y a peut-être pas de plus sévère discipline de l'esprit que celle imposée par la poétique dramatique. A cet égard, les juifs nous ont

ramenés à l'enfance de l'art, leurs ouvrages n'ont aucune partie admirable : le procédé, l'artifice, suppléent à tout. Il est visible qu'ils ne cherchent que des succès de vanité et d'argent. A une telle marchandise, un seul mot s'applique et convient : ignoble.

Nous n'avons pas le droit de supporter ces ridicules enfantillages. Si les juifs portaient leurs pièces aux Hottentots, ceux-ci auraient peut-être raison de les accepter, et même je l'ignore. Mais ce n'est pas nous, dont la race a produit quelques poètes comiques et tragiques à qui le monde civilisé veut bien reconnaître du génie, qui pouvons applaudir aux barbaries rudes et grossières de ces Orientaux. Quand on a dû subir un contact prolongé avec les produits de ces cerveaux crépus, je vous assure qu'on a l'intellect submergé par un immense dégoût, par l'écœurement d'une si vile et pauvre invention, par l'ennui des mêmes histoires éternellement répétées, des mêmes extravagances froidement calculées, licencieuses même sans piquant. Tous ces à peu près hasardés sans pudeur rendent intolérable un manque aussi monstrueux d'art, de goût et de raison...

*
* *

Je n'aurai pas la naïveté de vous demander à quoi tient cette invasion de nos scènes par les auteurs juifs. Ce n'est pas en effet que le cerveau français se soit appauvri. Nous avons des talents de premier ordre. Mais les théâtres sont de vraies institutions : ils sont en nombre limité. Il n'est donc pas bien difficile de les occuper tous, de les tenir soit par la direction, soit par la commandite. Les directeurs, les commanditaires, les comités de lecture composent une oligarchie, un pouvoir peu nombreux, de qui dépend le succès de telle

œuvre ou de telle autre. La librairie est plus ouverte. Au théâtre, nulle liberté n'est concédée aux idées et aux auteurs. On peut, par la force de l'institution, fausser absolument, dénaturer, vicier toute la production dramatique d'une époque, en jouant ce qui sert certains intérêts, en ne jouant pas ou en jouant peu le reste [1]. Rien n'est plus facile que de créer un engouement factice et durable.

Il n'est donc pas bien surprenant qu'une race qui a pu s'emparer du pouvoir politique d'un État ait par surcroît acquis l'influence prépondérante dans les conseils où se décide le sort des ouvrages dramatiques.

Le remède à cette infection du cerveau français par les produits orientaux est dans la suppression de la cause. Et cette cause, je viens de la désigner. A vrai dire, il paraîtrait d'un raisonnement correct de prétendre que pour ruiner l'influence d'une mauvaise littérature, il faut en faire de bonne. En sorte que nous devrions tout espérer du talent de nos compatriotes pour vaincre, en une lutte courtoise, le juif qui s'est installé dans notre maison. Mais rien ne serait plus chimérique. Car dans toute proposition pratique, il faut considérer les conditions d'une action raisonnable. Or, au théâtre, il faut se faire jouer. La concurrence n'est pas libre. Pour imposer la liberté au marché dramatique, il faudrait que nous fussions déjà les maîtres. Tout le génie d'un auteur français n'empêchera pas que trente pièces juives ont été représentées sur des scènes françaises depuis six mois. De même il y a encore en France d'honnêtes gens et des compétences; mais ce ne sont jamais eux qui sont élus. La machine qui fonctionne les écarte.

1. Les pièces juives ne restent jamais dans les cartons. L'aventure comique du petit Lévy dit Arnyvelde le prouve.

Aussi, quand on a découvert l'origine du mal, on en connaît le remède : supprimer le régime, ce régime républicain qui, en littérature comme dans le reste, incapable de protéger la production nationale, incapable de rien produire de son cru, n'a jamais fait autre chose que d'ouvrir toutes les portes à tous les étrangers.

On me dira que les institutions politiques n'ont pas pour objet d'imposer une littérature. Je n'en sais, ma foi, rien ; car une question aussi vague et générale est bien près d'être une absurdité.

Mais je considère que s'il y a au gouvernement d'un pays un personnel indigène fortement imbu de l'esprit public et des traditions nationales, il est impossible qu'entre ce personnel, qui est une élite, et l'élite intellectuelle du pays, il n'y ait pas des relations nombreuses et étroites. Et quand ce gouvernement dispose, comme en France, d'une puissance d'opinion considérable, son influence sur le développement des lettres et des beaux-arts peut être décisive.

L'Histoire mérite d'être crue, et je m'en tiens au principe posé il y a 400 ans, par ce Léonard de Vinci, qu'un roi de France sut bien attirer et retenir à sa cour : « Rappelle-toi d'alléguer d'abord l'expérience et ensuite la raison. »

Or, l'Histoire nous apprend, et cela ressort de l'enseignement d'un grand Français royaliste, M. Jules Lemaitre, que l'adorable Racine fut en son temps distingué et imposé au goût public par le roi de France Louis XIV. Cela domine tout. — Il y a à voir pour des aveugles.

EN 1911.

La découverte du « Sémitisme au théâtre » comporte trois stades qui sont : le recensement des auteurs, direc-

teurs, secrétaires généraux de race juive ; — l'idée d'un caractère d'immoralité commun à presque tous les ouvrages juifs ; — le jugement littéraire de ce théâtre. Ce fut Urbain Gohier qui, le premier, dans sa *Terreur juive*, dénonça le péril de l'invasion dramatique juive. Mais il ne posa pas la question qui, selon nous, est capitale : comment la poétique ou l'esthétique théâtrale juge-t-elle la production d'Israël ? La question est capitale : car si ce n'est que le pullulement des auteurs juifs que l'on veut arrêter, il y a pour cela les moyens politiques et eux seuls. Que les Français reprennent le pouvoir et par là leur place dans la société ; qu'on permette à la société française de se reconstituer, alors les Juifs seront ramenés à leur juste influence. Mais en attendant une révolution si désirable, la question du sémitisme au théâtre ne peut être posée que dans les termes de la critique littéraire. Présentement, le Français a, pour vaincre le Juif, l'intelligence, la science et le goût. Et même, s'il est permis d'envisager avec confiance, au point de vue de l'avenir du théâtre français, l'éventualité d'une défaite politique juive et d'en mesurer la portée avec une tranquille certitude, c'est la connaissance de leur grande faiblesse dramatique qui nous y autorise. Il est remarquable, en effet, que depuis qu'ils ont assiégé et enfin occupé la scène française, les juifs n'ont produit aucune œuvre assurée de survivance. La solidité de leurs grands hommes ne résiste pas à la mort : ils portent tous, vivants, le ver qui n'attend que de les ronger. Où en est la gloire factice d'un Catulle Mendès ? Deux années de silence ont plus qu'à moitié décomposé Bernstein. Et Porto-Riche est trop avide d'hyperboles qui ont trop besoin de l'encouragement de sa présence réelle.

La révolte de la critique française contre l'arrogante débilité du génie dramatique juif s'organise et s'intensifie chaque jour : elle se prépare, pour l'avenir, un

magnifique regain d'autorité, pourvu qu'elle pousse jusqu'au bout sa résistance. L'adversaire, aussi bien, saura l'y provoquer. Il est digne de remarque que le plus bel éclat de cette insurrection se soit produit à propos du *Vieil Homme* qui, sans valoir cher, n'est cependant pas le pire ouvrage de la scène juive. Sans doute la clameur d'Israël fut, dans cette occasion, tellement assourdissante qu'elle obligea les Français à regarder le monstre d'un peu près. En l'examinant, ils ont perdu beaucoup de leur admiration non seulement pour M. de Porto-Riche, mais pour tout le théâtre juif. C'est le cas de M. Henri de Noussanne, comme de M. Gustave Téry dont les justes réactions n'avaient d'ailleurs pas attendu le *Vieil Homme*, mais en furent accrues et amplifiées.

M. de Noussanne a rapporté cette anecdote typique :

A la répétition générale du *Vieil Homme*, M. Ernest Lajeunesse abordait ses confrères chrétiens (*nous dirions Français*) en critique et en lettres, en leur disant, mi-narquois, mi-aimable :

— *Vous inclinez-vous ?*

Vous entendez bien ce que cela voulait dire ?

Cela voulait dire :

Vous inclinez-vous enfin, irréductibles adversaires ou ennemis du juif au théâtre, vous inclinez-vous devant le pur chef-d'œuvre que vient d'ajouter au trésor de la littérature française un enfant d'Israël ? Vous inclinez-vous devant l'expression supérieure du génie de votre race, grâce à l'effort de l'un de nous qui n'en est pas ? Vous inclinez-vous, admirateurs de Maurice Donnay ou de Courteline ? Vous inclinez-vous ? Un nouveau Messie est né. Nous allons, une fois de plus, régénérer le monde en régénérant les lettres françaises. Le plus grand auteur dramatique de ce temps est de Judée. A nous, cette tribune incomparable qu'on appelle la théâtre de France ! A nous, Paris ! Et que de Paris tombe sur le monde la pensée française exprimée par le génie judaïque, incarné en l'un de ses plus glorieux enfants, M. Georges de Porto-Riche !

On saisit là, sur le fait, la ruse qui sert à un juif, dans l'atmosphère viciée d'une salle de *répétition générale*, pour surprendre et arracher le suffrage d'un Français dont il suppose les défenses affaiblies. Eh ! bien, pour empêcher une salle française, même travaillée par la sournoiserie juive, d'abaisser le génie de la race devant la médiocrité de ces ouvrages, il faut d'abord démontrer de combien de manières et en combien d'endroits ils pèchent contre les règles de l'art et du genre, et de la vérité psychologique et de l'émotion dramatique, et comme ils manquent à la fois l'intérêt et le beau [1]. Il ne suffirait donc pas de faire aux auteurs juifs un procès de tendances morales et de s'offusquer d'un certain étalage de pourriture. Ils pourraient peindre l'immonde sans que pour cela nous refusions de nous incliner si leur peinture méritait nos suffrages. Mais, par contre, ils pourraient se vouer au théâtre édifiant (d'aucuns ne sont pas sans l'avoir essayé), sans que nous cessions nos protes-

1. C'est ce que Pierre Gilbert avait montré dès 1908, et que M. Gustave Téry indiquait à son tour, en janvier 1911, à propos du *Vieil Homme*. E. M. — « En mettant à la scène un cas aussi exceptionnel, il semble qu'un auteur ne saurait avoir la prétention de nous peindre *les caractères et les sentiments de la commune humanité*. Son sujet relève beaucoup plus de la pathologie que de la psychologie...

« ... Si c'était ici le lieu de faire un peu de critique littéraire, je voudrais, pour vous donner une idée plus précise de ces trois actes, vous en montrer *la longueur, la lourdeur, la lenteur* (*à la fin du troisième acte, l'action n'est pas encore engagée*)...

« ... Mais je m'en tiens au caractère de notre, ou plutôt de leur Augustin. Blum veut qu'il soit très vrai, très conforme à la nature et à ce qu'il nomme la « réalité tendre ». Tendre ou non, *je n'ai jamais connu cette réalité-là*. Cet enfant, que Weyl et Blum trouvent délicieux, me fait l'effet d'un gosse non seulement intolérable, mais *invraisemblable*. Le portrait qu'on nous en trace me paraît *faux à hurler*, et je suis content de voir que je ne suis pas seul de mon avis. » (Gustave Téry cité par Gilbert).

tations contre l'insuffisance et la misère de leurs procédés dramatiques. C'est leur poétique qui ne vaut rien[1].

*
* *

L'art dramatique est peut-être de tous le plus interdit aux juifs parce que ses conditions sont aussi les moins acceptables pour l'esprit sémite. Sans vouloir accabler le lecteur de définitions premières, il n'est pas inutile de rappeler, ne fût-ce que pour ces juifs qui n'étaient pas là, il y a trois cents ans, lorsque des Français doués d'autant de sensibilité que d'esprit, voire même de génie, redécouvrirent les lois de l'intérêt dramatique, il n'est pas inutile de rappeler que le dialogue est l'âme des ouvrages de théâtre : tous les autres éléments, sujet, action, style, servent à sa mise en valeur ; c'est lui qui caractérise le genre dramatique, il en est l'essence et comme le principe de vie.

L'intérêt majeur et même tout l'intérêt de l'œuvre réside dans le dialogue créé par l'esprit. Le domaine de l'auteur dramatique se trouve ainsi délimité : c'est l'homme parlant à l'homme, agissant sur l'homme, lui en imposant, le tentant, le maniant, se heurtant ou s'ouvrant à lui, et toujours l'homme parlant à l'homme pour le succès de ses opérations ; voilà la matière presque infinie, la plus fuyante et la plus passionnante à saisir et à fixer par quelque trait, voilà la matière qui s'offre à l'auteur dramatique : résumons-la : elle embrasse toutes *les entreprises de l'homme sur l'homme.*

Sans entrer dans plus de développements, nous voudrions, par ce peu de mots, avoir rendu clair que le genre dramatique est la représentation de chocs moraux ou psychologiques, d'où jaillit l'éclair du dialogue. Par

1. Voir à la fin du tome II l'Appendice VII.

le ton, le tour, l'accent et le mouvement du dialogue le dramaturge traduit tout ce qui, dans une certaine situation, s'échange entre deux âmes : par ce qu'il exprime, il fait entendre même ce qu'il n'exprime pas. C'est un art subtil et complexe, à l'idée duquel ne répondent nullement le clinquant et les contorsions d'un Wolff.

Cette théorie s'illustrerait à merveille d'exemples tirés de Racine, de Corneille, de Molière, de Regnard et de Marivaux : elle procède directement de l'étude de leur poétique.

Elle montre aussi tout ce qui manque au juif pour réussir dans le genre dramatique. Non seulement il n'a pas assez de conscience artistique pour travailler à établir un dialogue qui rende, avec le naturel, la simplicité et la vérité d'où naît l'émotion, les sentiments, les passions et les réactions des personnages. Mais l'art dramatique ainsi conçu est totalement incapable de l'intéresser. Le théâtre est, pour les juifs, un moyen et non une fin esthétique. Ils n'en comprennent ni l'intérêt ni la beauté propres....

La raison en est que le juif, peut-être parce qu'il n'est pas sociable, n'a pas ce qu'il faut pour prendre un réel plaisir à feindre un dialogue entre humains.... La conception juive, l'expérience juive des rapports entre hommes, répugne absolument à la traduction scénique. Les mobiles qui inspirent le juif dans la conversation, mobiles de vanité ou de cupidité, ne peuvent plus le soutenir s'il s'agit d'imaginer un dialogue entre des personnages donnés; car alors il faut faire abstraction de soi pour s'intéresser aux rapports des hommes. Mais les plaisirs de société n'existent guère pour le juif. Il n'a pas assez de désintéressement intellectuel pour faire jouer entre eux des mortels. La société n'est pour lui qu'un champ d'exploitation et cette exploitation soulève en lui un enthousiasme nerveux. Le domaine de l'émotion

juive est donc tout intérieur. Le juif ne se plaît pas profondément au spectacle, à la peinture des conversations humaines ; il aime mieux jouir de ses résultats matériels : l'or et le pouvoir ; mais l'art ne le séduit point. Il n'est lui-même, il n'est heureux, il n'est libre que seul, livré à ses sombres jouissances. Le dialogue est pour lui une nécessité, non un plaisir. C'est au monologue, au soliloque que vont les préférences sentimentales des juifs.

— Alors, ce sont des lyriques ?

— Encore leurs comédies ne montrent-elles que les éléments d'un lyrisme dégradé qui s'inspire d'un érotisme tantôt forcené et tantôt hébété. Les anciennes qualités de l'âme juive ont perdu beaucoup de leur vigueur, s'il faut en croire M. Georges Sorel qui les connaît bien [1].

La découverte de la mystification dramatique juive doit donc être saluée comme un événement non moins heureux pour le goût que pour le patriotisme.

1. « Ce que nous savons des prophètes d'Israël, lisons-nous dans la dernière édition des *Illusions du Progrès*, nous permet de dire que le judaïsme biblique a dû sa gloire à l'expérience religieuse; les juifs modernes ne voient plus dans leur religion que des rites analogues à ceux d'anciennes superstitions magiques ; aussi, dès qu'ils sont instruits, abandonnent-ils avec mépris leurs pratiques traditionnelles ; étant élevés dans un milieu presque totalement dépourvu de vie spirituelle, ils sont d'une incompétence scandaleuse quand ils parlent du christianisme qui est tout nourri de vie spirituelle. »

AU COLLÈGE DE FRANCE

EN 1909

Platon et Montesquieu

OU LE VAIN PARALLÈLE

La récente nomination de M. Loisy, qui ne peut être interprétée que comme une manifestation anticatholique du Collège de France, rappelle l'attention publique sur cette antique maison. L'avenir intellectuel de la France est intéressé à ce que la plus stricte probité d'esprit y règne. Justement deux des plus honorables professeurs de la maison ont publié [1] leur leçon d'ouverture de cette année, nous offrant ainsi l'occasion de les juger sur des textes précis.

Il ne saurait être ici question d'un procès de tendances. Les deux maîtres dont il s'agit, MM. Jacques Flach et Camille Jullian, méritent particulièrement qu'on estime leur savoir. Mais puisqu'ils sont appelés à désigner leurs futurs collègues, c'est-à-dire à juger des capacités peu ou prou étrangères à leur « spécialité », on peut leur demander de faire mieux que de savoir : de penser....

1. V. *Revue Bleue* des 2, 9, 16 et 23 janvier 1909. — E. M.

*
* *

Le sujet de la leçon d'ouverture faite par M. Jacques Flach [1] au Collège de France, le 9 décembre 1908, était par lui-même assez singulier : *Platon et Montesquieu théoriciens politiques*. Si le genre académique et désuet du parallèle n'était absolument vain, il faudrait encore mesurer la distance énorme qui sépare ces deux esprits et renoncer à les ranger dans la même catégorie. Nous allons voir par quels tours et par quelles équivoques le savant professeur est parvenu à discerner « les plus intimes affinités » entre leurs doctrines.

Le plan est un peu obscur, et comment en serait-il différemment lorsqu'il s'agit de mettre en œuvre une idée aussi subtile et chimérique ? L'auteur se livre souvent à de purs jeux de mots ; de longues digressions, l'abus des citations et même l'emploi de citations comprises à contresens, des théories douteuses remplaçant l'analyse des faits et des œuvres, des faits minuscules promus à la dignité de facteurs essentiels, plus d'ingéniosité que de sérieux, beaucoup de transitions mais souvent fort peu de rapports entre les idées ; tous ces défauts empêchent de suivre l'idée que l'auteur a voulu développer. Voici du moins la suite des principaux « morceaux ». Le décousu que nous y trouvons nous fera une loi de les revoir un à un. Pour démontrer que « Platon et Montesquieu, en politique comme en philosophie, furent des génies imaginatifs et intuitifs », M. Jacques Flach définit le génie grec, expose quelques traits de la politique platonicienne, essaie une première comparaison de ses deux auteurs, définit l'esprit et le

1. Ce maître est l'auteur d'un gros ouvrage sur *les Origines de l'ancienne France*, qui est un monument d'histoire de nos institutions.

caractère français, recherche ce qu'il y a dans Montesquieu d'idéalisme et d'intuition, explique la philosophie qu'on peut tirer de l'*Esprit des lois*, et après une critique de certains défauts du Président, le confronte de nouveau avec Platon pour conclure que si l'un et l'autre se sont généralement trompés sur les faits, ils se sont bien rattrapés sur l'*intuition* qui constitue tout le génie.

Une définition du génie grec, du génie français et du génie tout court, cette triple ambition n'est rien encore auprès de la difficulté d'un parallèle impossible. Néanmoins il serait beau que M. Flach eût réussi en quelque partie. Voyons donc le détail.

*
* *

La politique chez Platon ne se sépare jamais ni de la philosophie ni de la morale, pas plus que le raisonnement pur et l'observation scientifique ne se séparent de l'intuition et de la puissance imaginative.

Si les différents termes employés ici par le professeur ont, dans son esprit, quelque rapport, il faut donc admettre que la morale n'est sujette qu'à l'intuiton et à l'imagination. Cette conception paraîtra d'autant plus dangereuse que l'auteur prétend soumettre la politique à des préoccupations morales, et cela, ajoute-t-il, conformément au canon de la philosophie grecque.

Une des vérités les plus hautes et les plus fécondes qui ressort pour nous de la philosophie antique est que l'élément intellectuel et moral domine et commande les institutions des peuples. Tant vaut l'idée morale [1], tant vaut la loi. Cet enseignement, c'est à Platon tout le premier que nous en

1. Le terme *moral* peut avoir deux sens : *conforme à la nature de l'homme*, ou *conforme à un idéal de perfection supérieur à l'homme*. Les

sommes redevables et, en nous le donnant, il a été le représentant le plus noble et le plus pur du génie hellénique...

Sait-on à qui M. Flach emprunte ses définitions du génie hellénique ? A Racine, à Chénier, à Maurras peut-être ? Non, à M. Boutmy, qui ne fut versé que dans les questions anglo-saxonnes, et à l'Allemand Gomperz, qui naturellement le définit une aspiration « au développement harmonieux de la personnalité humaine tout entière » ; un seul mot a de l'importance dans cette définition et il est impropre ; les Grecs, parce qu'ils étaient très sensibles à l'harmonie et à l'ordre dans l'univers, firent toujours très peu de cas de la *personnalité*.

Puis ce professeur qui vient d'écrire :

La science idéale est et restera inaccessible. Au fronton de cette antique maison de la science, vous pouvez lire : *Docet omnia*, et devant elle se dresse la statue de Claude Bernard qui disait : « Si je savais parfaitement une chose, je saurais tout. » — Claude Bernard n'enseignait que ce qu'il savait et comme il le savait. — Reconnaissons-le : jamais on n'expliquera complètement l'existence d'un brin d'herbe ; la science complète du moindre objet, comme celle du plus grand, suppose la science universelle,

le même professeur, qui ne peut pas posséder la science universelle, entreprend « d'expliquer complètement » la naissance du génie grec, c'est-à-dire « d'enseigner ce qu'il ne sait pas ». Voici comment :

A quoi tient cette magnifique, cette incomparable mission éducatrice, cette lutte victorieuse de l'esprit contre la matière, dont Platon est, pour nous, le plus admirable champion ? Elle tient d'abord au mélange de races où se sont heureusement fondues la grâce et la sensualité de l'Ionien avec la

Grecs ne l'entendaient que dans le premier sens. Il ne faut donc pas parler d'*idée morale*, s'il s'agit d'eux.

rudesse et l'énergie virile du Dorien. Elle tient ensuite au pays même, à son atmosphère d'une sérénité merveilleuse, à la délicatesse, à la douceur, à la paisible harmonie de ses aspects, à l'alternance rythmée du mont et du rivage.

C'est, à n'en pas douter, l'Hellas que Platon a devant les yeux dans ce passage précurseur de la théorie des climats de Montesquieu [1] : « Il ne faut pas oublier que tous les lieux ne sont pas également propres à rendre les hommes meilleurs ou pires et qu'il ne faut pas que les lois soient contraires au climat. Ici les hommes sont d'un caractère bizarre et emporté à cause des vents de toute espèce et des chaleurs excessives qui règnent dans le pays qu'ils habitent ; ailleurs c'est la surabondance des eaux qui produit les mêmes effets ; ailleurs encore c'est la nature des aliments... *De toutes les contrées, les plus favorables à la vertu sont celles où règne je ne sais quel souffle divin* et qui sont échues en partage à des puissances mystérieuses (δαίμονες) qui accueillent toujours avec bonté ceux qui viennent s'y établir. »

Ainsi naquit Pallas-Athéna, déesse guerrière et déesse pacifique, protectrice des cités et intelligence créatrice de la science, de l'art, de la philosophie, « source des constitutions justes ». Ainsi naquit de la diversité l'unité supérieure du génie grec, son eurythmie. Sur cette terre qu'ont divisée et découpée à l'envi la montagne et la mer, la multiplicité des cités fit éclore une flore luxuriante de formes politiques, qui s'épanouirent, s'entrelacèrent dans l'esprit d'un Aristote et d'un Platon. La Grèce, a écrit Fustel de Coulanges, eut d'admirables législateurs et *les modernes n'ont rien ajouté à leur science de balancer les pouvoirs et d'assurer l'harmonie des éléments divers d'un État.*

Il fallait plus encore pour que la Grèce devint l'éducatrice du monde, il fallait que, par toutes ses fibres, elle se rattachât à l'humanité, l'humanité du passé, l'humanité de l'avenir, il fallait, en d'autres termes, que l'*universalité* fût un trait fondamental de son génie, comme le morcellement et la diver-

1. Il est pourtant certain que c'est de Bodin que Montesquieu a tiré la théorie des climats.

sité étaient les caractères distinctifs de son régime politique.

Ce destin lui échut. Grâce à sa position aux confins de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, grâce à cette double et triple ceinture d'îles, petites ou grandes, qui sont autant de relais ou de ports d'escale vers les continents de l'Est, du Sud et de l'Ouest, l'Hellas, pays de montagnards pauvres, devint un pays de hardis navigateurs. Les Grecs, comme les Northmans, cherchèrent au loin la richesse et l'abondance que le sol natal leur refusait, la toison d'or qui sollicitait leurs rêves, les aventures dont leur imagination s'était bercée, devant l'étendue enchanteresse des horizons,

> ...Sur la roche tapissée de gazon
> D'où le regard s'envole à l'immense horizon.

Pirates, d'abord et longtemps, ils partirent en éclaireurs et s'établirent sur des rivages proches ou lointains, en enfants perdus, en marchands, en colons. Leurs comptoirs s'échelonnent des rives de l'Asie mineure aux côtes de l'Espagne, de la Gaule, de l'Afrique. Ils entrent en contact et se mêlent avec les peuples les plus distants : peuples de civilisation antique comme ceux de la Syrie, de la Lydie, de l'Égypte, peuples encore barbares comme les Celtes et les Italiotes. Du même coup, un vaste champ d'observation s'ouvrait à leur esprit, et un terrain fécond à leur culture.

Et, notez-le, des rapports multiples et étroits se poursuivent et se renouvellent entre les colonies et la métropole. La métropole ne cesse d'essaimer des colons au dehors, vaincus des luttes politiques ou chercheurs d'aventure, et les colonies lui renvoient leurs ambitieux et leurs transfuges. Un flux et un reflux porte, sans discontinuer, au loin les qualités propres au génie hellénique et ramène en Grèce les éléments les plus aptes à le féconder, à l'élargir, à l'humaniser, à lui assurer cette universalité qui a fait sa fortune et sa gloire.

L'ironie ou la poésie ou plus simplement l'amour de la patrie a pu inspirer à Platon l'hypothèse du *souffle divin* et des *puissances mystérieuses*. Mais M. Flach n'avait pas plus de raison de s'en contenter que de se satisfaire,

par exemple, de la *vertu dormitive* dont parle Molière. Il n'expliquera pas davantage pourquoi d'autres peuples, comme les Anglais ou les Vénitiens ou les Carthaginois ou même les Romains, ayant aussi fondé de grands empires coloniaux, seul le petit peuple athénien eut des enfants qui s'appelèrent Sophocle, Phidias, Aristote et Polybe.

Nous avons tenu à citer cet énorme passage pour montrer à quel point un savant distingué peut se griser de mots et de théories s'il vient à philosopher.

*
* *

M. Jacques Flach essaie ensuite d'analyser la philosophie politique de Platon. Ici, en un sujet mieux délimité, il lui arrive de rencontrer la vérité, mais par accident seulement ; car sur l'essentiel, sur l'idée générale, il bronche, soit que son parti-pris de comparer des grandeurs d'ordre différent l'asservisse à une erreur fondamentale, soit qu'un certain verbalisme frivole l'égare en digressions, en d'interminables suites de métaphores enchaînées par le jeu de l'association des idées sur lequel il semble que le savant professeur ait renoncé à exercer le moindre contrôle.

M. Flach écrit :

> A la diversité des coutumes et des lois arbitraires substituer l'unité supérieure de la loi idéale, telle est la fin suprême que, dans la *République* déjà, plus encore dans les *Lois*, Platon vise et poursuit... L'unité sera réalisée dans la cité par l'absorption de l'individu dans la collectivité, de l'individuel dans le collectif. De là est né, en réalité, le communisme de Platon.

Une explication si générale pourra paraître encore insuffisante en un point aussi particulier et précis de la

doctrine platonicienne. Mais voici qui est tout à fait arbitraire :

Et c'est là aussi que Montesquieu a pris son principe de la république, la vertu, qu'il définit le renoncement à soi-même, l'amour de la patrie et de l'égalité.

Et cette vertu politique, ajoute-t-il, « nous ramène, en fin de compte, à la doctrine politique de l'éducation platonicienne ». Nous gageons que si M. Flach n'avait pas écrit en tête de sa leçon ces mots tentateurs : *Platon et Montesquieu théoriciens politiques*, jamais il ne se fût avisé d'une telle filiation. Car tandis que Platon compte sur les institutions pour faire naître cette vertu, Montesquieu suppose d'abord l'existence de cette vertu pour soutenir les institutions républicaines. La différence est sensible.

Platon n'était pas démocrate. M. Flach en convient. Et l'on attendrait sur ce point important de la doctrine une exposition détaillée et des explications. M. Flach se contente de faire l'histoire d'une métaphore qui lui donne prétexte de présenter Platon comme un des pères du parlementarisme. Au moyen-âge, on s'y prenait un peu plus habilement pour baptiser Platon.

Platon est fort loin d'être un pur mystique. Il est de son temps, il est attaché profondément à sa patrie. S'il est anti-démocrate, c'est par expérience autant que par raison.

Mais M. Flach ne va nous parler que de *l'expérience*, c'est-à-dire des vices de la démocratie athénienne, et aucunement des *raisons* générales qui condamnent tout régime démocratique. Il serait bien étonnant qu'un philosophe comme Platon ne se fût pas élevé à une idée générale de la démocratie.

Ce sont les corrupteurs du peuple [*et non le régime* ?] que Platon poursuit d'une implacable haine dans tous ses écrits

politiques. Il est convaincu, il le dit, il le prouve, et l'événement ne l'a pas démenti, qu'ils conduisent sa patrie à la ruine, qu'ils sont le ver rongeur qui fera périr la liberté. L'image n'est pas de moi, elle est de l'historien Polybe, dans un passage célèbre où il expose les idées de Platon sur le progrès des États et les changements qu'ils éprouvent, de Platon « que peu de gens, assure-t-il, sont capables d'entendre » : « *Comme la rouille naît avec le fer et les vers avec le bois*... de même chaque forme particulière du gouvernement a naturellement en elle un certain défaut qui devient la cause de sa ruine. Pour éviter cet inconvénient, Lycurgue a recueilli et rassemblé ce que chaque gouvernement avait de meilleur pour en former un tout... Dans sa République, la force de l'un tient toujours la force de l'autre en respect, aucun n'emporte la balance ; *ils se tiennent tous mutuellement dans l'équilibre*. » Appliquant ensuite cette règle à la République romaine, « République semblable à celle de Lycurgue et la plus parfaite que nous connaissions », il remarque que les trois formes de gouvernement y étaient « *tellement balancées l'une par l'autre*... qu'en jetant les yeux sur les pouvoirs des consuls (pouvoir exécutif) on eût cru qu'il était monarchique et royal, à voir celui du Sénat, on l'eût pris pour une aristocratie... la part du peuple dans les affaires (pouvoir législatif), pour un État démocratique ».

Vous reconnaîtrez par avance la théorie de la séparation ou plus exactement de l'équilibre des pouvoirs. C'est qu'en effet Polybe a été ici le trait d'union entre Platon et Montesquieu.

Le tour est ingénieux ; mais il est regrettable qu'il soit de l'invention d'un professeur au Collège de France. Nous demandons simplement quels pouvaient bien être les pouvoirs de cet infortuné Sénat qui n'était ni exécutif, ni législatif, ni judiciaire.

M. Flach ajoute d'ailleurs sans se troubler :

Pour marquer davantage les rapports entre leurs théories, *il me suffira* de quelques brèves indications, tirées soit de la *République*, soit des *Lois*.

Voici peut-être la plus sérieuse de ces indications :

De la vie de Platon j'ai peu à rappeler en ce moment, si ce n'est peut-être l'expérience qu'il dut à ses voyages, en Égypte, à Tarente, à Syracuse. Ils contribuèrent, les derniers surtout, à modifier ses idées et à l'acheminer de la *République* aux *Lois*, comme les voyages de Montesquieu en Angleterre, en Italie, en Allemagne, l'ont conduit des *Lettres persanes* à l'*Esprit des Lois*.

Vraiment M. Flach se contente de peu.

*
* *

Ou plutôt, il fait mine de ne pas s'en contenter. Et il s'écrie d'un ton d'admirable intrépidité :

Faut-il confronter *de plus près encore* ces deux grands esprits ? Je dirai :

Leur vue est large et généralisatrice, mais une conception relativement étroite arrête leurs regards, pour Platon l'idée de la cité, pour Montesquieu l'idée de la monarchie. C'est une faiblesse dont Montesquieu paraît avoir conscience quand il écrit : « L'esprit que j'ai est un moule, on n'en tire jamais que les mêmes portraits [1]. »

Animé du désir de ruiner sa propre argumentation, qui semble être une de ses voluptés :

Pourtant, ajoute-t-il, la pensée fait éclater le monde ; elle s'affranchit, elle se lance dans l'espace [*ce serait bien dangereux !*] elle plane au-dessus de l'humanité. Et son action sur la postérité est d'autant plus pénétrante et plus étendue qu'Athènes,

1. Il est remarquable que les citations de M. Flach ne se rapportent généralement pas au sujet. Un peu plus haut, il prétendait donner le même sens à ces deux phrases, l'une de Bossuet : « Il n'y a pas de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens », l'autre de Montesquieu : « La corruption de chaque gouvernement commence presque toujours par celle des principes. » Ces deux propositions n'ont manifestement aucun rapport...

au temps de Platon, et la France, au temps de Montesquieu, sont dans les conditions les plus propices pour rayonner sur le monde.

Puis, après avoir montré que « l'un et l'autre ont eu le rationalisme pour maître, l'un en Socrate, l'autre en Descartes », et que « par là ils se rejoignent », que « ni l'un ni l'autre ne recule devant l'utopie », qu' « ils suivent tous deux une voie mitoyenne entre le scepticisme et la loi du destin », l'auteur en vient à dire que Platon est sans doute plus moderne puisque Montesquieu est individualiste et Platon communiste intégral, mais que cette différence n'est pas tellement énorme :

N'exagérons rien. Platon est communiste par une double tendance. [*L'est-il moins pour cela?*] D'abord par la raison philosophique que j'ai dite, la poursuite de l'*unité* spirituelle aux dépens de toutes les différences individuelles [1]; puis par l'exemple de Sparte pris pour modèle et par la conception fondamentale de la cité antique...

Du côté de Montesquieu maintenant, il convient d'observer que son individualisme est très différent de l'individualisme moderne. [*Qu'importe?*] Il n'a rien de commun, par exemple, avec l'individualisme américain, il est étroitement subordonné aux collectivités sociales, la famille, la cité, l'État.

Cet individualisme est vraiment singulier et l'on se demande s'il mérite bien son nom, n'étant ni moderne, ni américain, ni surtout individualiste.

*
* *

C'est sur ces laborieuses facéties que M. Flach entend

1. M. Flach se rappelle-t-il qu'il a écrit, deux pages plus haut : « Platon a été le représentant le plus noble et le plus pur de ce génie hellénique qui *aspirait au développement harmonieux de la personnalité humaine tout entière* (Gomperz) » ?...

« clore ce parallèle », qui pourtant sera complété plus loin par de nouvelles touches. Puis, pensant avoir démontré que « les plus intimes affinités unissent leurs doctrines », il aborde une autre partie de son discours :

Ainsi ai-je pu dire que Platon fut le sublime représentant du génie hellénique, ainsi dirai-je encore que Montesquieu est un très bel exemplaire, une grande incarnation du génie français.

On sait combien de semblables synthèses sont facilement vagues et inconsistantes. M. Flach emprunte à Montesquieu lui-même, à Voltaire et à l'Italien Gorani des définitions assez banales de l'esprit français, si banales et générales qu'elles ne nous semblent pas devoir lui être d'un grand secours pour l'intelligence de l'esprit de Montesquieu. Il s'en serait d'autant mieux passé qu'il représente Montesquieu successivement comme un magistrat amoureux de l'antiquité, versé dans les sciences naturelles, d'esprit curieux, philosophe épris du bien public, homme sensible et poète, homme d'esprit et subtil ironiste, toutes choses qu'on pouvait dire sans remonter au déluge.

Mais ces honnêtes lieux communs ne sont qu'une préparation aux fantasmagories que voici. Rappelant que Montesquieu a reconnu dans le génie français deux qualités éminentes, « la sociabilité et l'ouverture de cœur », il ajoute :

Mais ces qualités ont leurs envers. Elles ont créé, dans notre littérature du moyen-âge comme dans notre littérature classique, ces types généraux qui substituent à la diversité des caractères individuels, et à la variété pittoresque des mœurs d'un pays ou d'une époque, l'unité des grands sentiments humains, tels que doit les éprouver un homme quelconque, dans des conditions données, qu'il soit Romain, Grec ou Français.

Ainsi être sociable mène à abuser de l'abstraction et à tout confondre. M. Flach est-il certain que le caractère puisse avoir sur l'esprit une influence aussi décisive? Et ses idées sur l'intuition et l'imagination ne lui inspirent-elles pas une trop grande confiance dans cette dernière faculté? Il ajoute :

Une même tendance a entrainé Montesquieu vers des types abstraits de gouvernement, et produit souvent chez lui la conception d'une doctrine très audacieuse dans sa générosité, mais dont il n'a jamais jugé, au fond de sa conscience, la réalisation possible. En cela encore n'est-il pas bien français ? Ne sommes-nous pas restés, depuis le Gaulois avide du nouveau, le peuple le plus novateur en théorie et le plus conservateur en pratique, celui que le concret, le contingent, le terre à terre intéresse infiniment moins que l'idée et l'idéal ?

Voici donc le Français défini un illogiste. D'ordinaire on nous reconnaît la qualité contraire : idéologues, logiciens à l'excès. Peut-être ne sont-ce là que de mauvaises plaisanteries.

Mais celle de M. Flach est particulièrement extravagante (sans parler de la confusion finale entre l'idée et l'idéal). Dans un ordre d'idées aussi complexe et délicat, on ne saurait jamais confirmer une thèse par trop de faits, et ce sont peut-être encore des recherches assez vaines. Que dire de celui qui prend le contre-pied de l'opinion, sans nous faire la grâce d'un petit commencement de preuve?

*
* *

Nous avons hâte d'en finir. Car nous sentons combien il sera déplaisant pour le lecteur de suivre M. Flach dans tous les sautillements de sa pensée. Nous ne pouvons cependant pas oublier ces derniers rapprochements entre Montesquieu et Platon :

Regardez-y de près. Son réalisme est moins éloigné qu'il paraît de l'idéalisme platonicien. [Cf. plus haut la conciliation de l'individualisme et du communisme.]

Je ne sais si Montesquieu s'est figuré les nations ou les sociétés humaines comme des organismes vivants. *L'esprit général* en serait alors l'âme, comme l'élite de Platon était l'âme de sa cité. [Ces choses sont quelque peu différentes.]

Les lois de l'histoire n'excluent pas la liberté humaine, mais lui tracent la voie à suivre et punissent ses écarts. Telle me paraît la conception de Montesquieu, et je l'estime une envolée digne de Platon.

Le parti-pris est évident, et il n'empêche pas seulement l'auteur de penser, mais même de nommer. Car la conception historique que M. Flach prête à Montesquieu est tout ce qu'on voudra, sauf une envolée.

De même s'il s'agit de « cette puissance maîtresse » dont il a fait honneur à Platon et à Montesquieu, *l'intuition*. Car il paraît, par les exemples qu'il en donne, qu'il nomme ainsi soit un certain don de reconstitution historique, soit même la faculté d'exprimer avec vivacité les idées abstraites !

Mais M. Jacques Flach est féru d'intuition. Il lui plaît d'en mettre partout. Il ne saurait admirer s'il n'apercevait un peu d'intuition. Et l'intuition lui rend aimables jusqu'aux erreurs qu'elle inspire.

Pour les autres, il ne saurait pardonner à Montesquieu son excès d'intellectualité : il eut des idées générales, se servit d'abstractions, et doit porter la responsabilité des crimes de Marat et de Robespierre. Mais voici qui le relève.

Montesquieu, comme Platon, est par-dessus tout un moraliste. C'est lui qui a fait dire et comprendre à Rousseau que la morale est inséparable de la politique. L'unité de son œuvre et de sa pensée, c'est là qu'il faut la chercher.

Comme on peut donner au moins trois sens à cette proposition : *la morale est inséparable de la politique*, nous dirons que ce n'est pas chez M. Flach qu'il faut chercher la précision de la pensée.

Ceci du moins est plus net. C'est la conclusion de l'auteur.

Nous nous méfierons des faits allégués par *Montesquieu et par Platon* — et de leur interprétation — des conclusions logiques tirées de faits inexacts ou inexistants, et de l'interprétation unilatérale de faits vrais. Mais nous attacherons un grand prix aux vues intuitives de ces deux hommes de génie, et il nous arrivera d'en démontrer la justesse à l'aide de preuves abondantes et sûres, alors qu'ils ne les avaient basées que sur des faits inexacts ou faux. Tout dépend en définitive ici de la puissance, de la vigueur du génie. Voltaire l'a dit : C'est moins la logique qui manque aux hommes que *la source de la logique*. Cette source, l'observation la fournit pour une part, mais le génie pour une autre. Et c'est cette dernière part surtout que nous demanderons à Montesquieu et à Platon.

Si je dis que deux et deux font quatre, et que ma preuve tende à démontrer que deux et deux font cinq, est-il bien sûr que je fasse preuve d'un génie puissant et vigoureux ? M. Flach répondra que la question ne fait pas de doute ; car l'essentiel est de déconsidérer l'intelligence, la raison et la science.

C'est cette arrière-pensée qui a inspiré toute sa leçon, qu'il commençait également en ces termes :

Ce qui fait, à mes yeux, le penseur de génie, le grand découvreur de vérité, ce n'est ni la science, comme le croient les modernes, ni la dialectique, comme l'ont cru les anciens, c'est l'imagination et l'intuition...

... Et que dire des procédés logiques ? L'induction ne fournit que des hypothèses, la déduction se borne à décomposer les idées, vraies ou fausses, et peut ne conduire, selon

le mot de Voltaire, qu'à « enfiler régulièrement des chimères », le raisonnement par l'absurde manque lui-même souvent son but, puisque l'absurde d'aujourd'hui peut être la vérité de demain[1].

Seules l'imagination et l'intuition prennent la vérité corps à corps. L'observation et l'expérience, dans les sciences physiques, la provoqueront, la *vérifieront*, en déduiront les conséquences dont elle est grosse : l'érudition, dans les sciences morales, la suivra dans les multiples phénomènes dont elle fournit la clef.

En ce cas, il est tout à fait inutile de faire la preuve des suggestions intuitives. La possession de la vérité seule importe : les vérifications scientifiques et les méthodes rationnelles perdent tout intérêt du moment que « seules l'imagination et l'intuition prennent la vérité corps à corps ». On ne voit même pas comment le raisonnement pourrait prouver et vérifier, s'il n'est pas capable d'atteindre lui-même la vérité. M. Flach s'est donc donné une peine et un ridicule bien inutiles. Il lui suffisait d'émettre quelques aphorismes bien intuitifs sans recourir jamais à la preuve historique ou logique. Qu'il nous dise donc, après un nouveau corps à corps de l'imagination et de la vérité, ce que serait l'humanité si elle eût toujours employé ces méthodes. Sans doute nous mangerions de l'herbe.

L'héritage des temps primitifs.

ÉRUDITION ET PHILOSOPHIE

Moins encore qu'à M. Flach, il n'est nécessaire de faire à M. Camille Jullian protestation de notre sympa-

1. Sera-t-il vrai de dire demain que A est différent de A ?

thie pour sa personne et ses écrits. Ses travaux sur Montesquieu, ses ouvrages sur Vercingétorix et sur la Gaule méritent mieux que de l'estime. Et l'édition qu'il a donnée de l'*Histoire des Institutions* de Fustel de Coulanges, son maître, lui crée des titres particuliers à notre gratitude intellectuelle. La confiance dont Fustel l'a honoré en lui léguant ses papiers lui confère des droits à notre respect.

Toute passion sera donc absente de la critique que nous voulons tenter de sa leçon d'ouverture. Notre objet sera rempli, si nous avons démontré que la philosophie peut manquer à un savant, mais qu'elle serait nécessaire à un professeur du Collège de France pour certains devoirs de sa charge.

*
* *

M. Camille Jullian se propose de dresser l'inventaire de ce qu'il appelle « l'héritage des temps primitifs ». Il montre ce que la civilisation moderne doit à la civilisation paléolithique, « la plus ancienne période connue de l'histoire de notre pays ». Il rappelle ce que les chasseurs de rennes, les coureurs des bois, « ont laissé en nous et chez nous de leur tempérament, de leurs habitudes, de leurs travaux, et s'il est vrai de dire que leur influence et leur œuvre aient disparu dans l'éternel néant ».

Sans doute, dit-il, notre lointain ancêtre était mieux musclé que nous, recevant moins que nous l'assistance de la société. Mais il habitait le même sol et regardait le même horizon ; de même race que nous, il savait comme nous exercer son intelligence et sa volonté et cultivait les arts. Il est vrai que notre bonté, notre charité, notre philanthropie lui furent étrangères : son excuse, dit le professeur, est que le temps lui avait manqué pour les découvrir ou, plus exactement, pour les inventer.

Enfin, il fut, comme nous, possédé de la passion industrielle. N'étant pas agriculteur, il n'eut, pour industries, que celle des armes, des outils et des vêtements. Il acquit des rudiments de science, devina la géométrie, pratiqua certains arts : en particulier, l'école paléolithique française brilla avec éclat. Il eut l'idée de la vie en groupements humains étendus et inventa une première fois l'écriture. « Enfin ce n'était plus seulement leur intelligence qui se frayait sans cesse de larges voies ; leur âme, *du moins à ce que je suppose*, pénétrait à son tour dans les avenues de l'idéal. »

En manière de conclusion, M. Jullian fait appel à notre reconnaissance envers l'homme chelléen « qui a allumé le feu sacré de notre âme ». Il doit y avoir quelque exagération dans une métaphore qui tendrait à faire croire que l'homme s'est donné lui-même une âme. Il n'y en a pas moins à prétendre découvrir des relations particulières entre cet « homme chelléen » et les Français ou, mieux encore, le Parisien de 1909. Tel est pourtant le dessein avoué de M. Jullian.

*
* *

Nous ignorons quelles raisons de convenance ont pu dicter à M. Jullian ce pur morceau de bravoure. Du temps que nous suivions son enseignement, nous n'avons jamais remarqué dans la petite salle du Collège de France une telle affluence qu'il dût en ressentir le besoin de briller. Son auditoire se composait d'hommes d'étude, et si par hasard quelque femme fréquentait ses leçons, le distingué professeur n'avait pas lieu d'en ressentir le trouble profond et durable qui peut seul expliquer son extraordinaire défaillance. Que M. Jullian n'ait alors composé ce morceau que pour le besoin de s'étonner et d'étinceler, si l'on peut dire, à ses propres yeux, c'est ce qui

serait inconcevable et n'entrera jamais dans notre entendement. Il faut renoncer à l'explication de ce mystère. Et nous nous bornerons à décrire quelques effets de l'éblouissement auquel fut sujet un jour l'honorable professeur.

*
* *

Bien que la philosophie de M. Jullian nous paraisse suspecte plutôt que son érudition, cependant il y aurait lieu de reviser certains détails de son argumentation. Ainsi il paraît avoir supporté vaillamment l'ennui de se contredire. Ailleurs, comme pour s'étourdir, il se livre à des gentillesses qui ne sont pas toujours de meilleur goût que celle-ci : il reconnaît la « vigueur des sens et des muscles » de l'homme préhistorique ou de l'Indien ou du Samoyède dans « la présence d'esprit et la souplesse d'allures d'une Parisienne traversant, à cinq heures du soir, les dangers innombrables de la place de l'Opéra ».

Il semblerait particulièrement regrettable que, dans ses jeux, M. Jullian eût adultéré la doctrine de Fustel de Coulanges. C'est la dernière disgrâce qui eût dû lui arriver. Pourtant quand il écrit que, « comme l'enseignait Fustel de Coulanges, toute famille fut d'abord un foyer, toute religion un feu devant un autel », est-il bien sûr de ne pas solliciter les textes si précis de la *Cité Antique*, qui, croyons-nous, ne concernaient qu'un certain groupement humain ? Et dans quel intérêt, sinon pour l'amour des généralisations brillantes ? La généralisation est en effet la démarche qui semble la plus ordinaire à M. Jullian et celle où il réussit le moins bien. Nous voudrions indiquer son procédé.

L'absence de toute gradation entre le détail et la théorie le caractérise, et il faut ajouter que le détail est le plus souvent conjectural. « Ai-je besoin de dire, confesse M. Jullian, que sur presque aucun des points de l'his-

toire paléolithique, il n'y a la certitude absolue ? J'expose ici ma conviction à l'heure présente. » Et plus loin : « Je vous donne mon opinion : vous pouvez la combattre. » C'est avec ces menues conjectures, avec ces quelques petits faits que M. Jullian prétend construire une théorie et une philosophie, sans même rapporter ses matériaux à un ordre de choses plus vaste et plus complet. Naturellement cette extrême minutie engendre le vague, la généralité et l'inconsistance. Le thème de l'auteur, dans sa partie la plus solide, peut se résumer à cette proposition : l'homme de l'époque paléolithique était industrieux, doué d'intelligence et de volonté, de même que nous sommes industrieux, intelligents et actifs.

Et plût à Dieu que M. Jullian se fût borné à ces généralités ! Car s'il recherche la précision et la rigueur, il tombe aussitôt dans l'arbitraire. Au lieu de nuancer, de marquer des degrés et des différences, il n'emploie ces qualités qu'à confondre les diversités en notant d'infinitésimales ressemblances. C'est alors qu'il s'inquiète de ce qui pouvait correspondre dans la préhistoire à notre rue de la Paix et aux articles de Paris. Cette prépondérance de l'esprit de détail s'explique par le parti-pris de ne considérer que l'évolution et la filiation de certaines industries ou pratiques. M. Jullian a ainsi rapproché certaines formes de l'activité humaine, pensant que des faits juxtaposés pouvaient être une preuve. Or, les faits ne fournissent pas le passage à la théorie : un fait n'a pas de sens en lui-même.

M. Jullian eût évité cette erreur si, au lieu de rechercher une filiation, directe en quelque sorte, entre la préhistoire et l'industrie moderne, filiation chimérique, puisque l'auteur doit faire abstraction de tous les progrès survenus dans l'intervalle grâce au génie inventif des hommes, progrès contingents et non nécessaires, qui eussent pu aussi bien ne pas se produire, cette erreur

eût été évitée, si l'auteur avait considéré des ensembles de faits et déterminé les rapports généraux d'organisation d'une époque. Il lui fallait rechercher les conditions de la première industrie humaine, et s'en tenir aux rapports certains que l'état des connaissances permet de déterminer. Comme il avait pris le parti contraire, il dut, pour encadrer ses menus faits et leur donner un sens, les rapporter perpétuellement à l'époque moderne, c'est-à-dire à un ensemble qui ne leur convenait pas.

Une autre conséquence de ce parti-pris fut d'induire l'auteur à un certain matérialisme historique qui doit être bien loin de sa pensée. Les petits faits qu'il isole, il était inévitable qu'il leur attribuât l'importance de facteurs et de causes. Tandis qu'il s'hypnotise sur des détails, ceux-ci usurpent une dignité qui ne leur appartient pas. C'est ainsi qu'il fait sortir la famille de l'invention du feu. « Famille, cité, vie commune et vie sociale, déjà, grâce au progrès de l'industrie, l'âme humaine prenait de nouvelles habitudes et peut-être ses premières vertus. »

Et à force de ne considérer en l'homme que l'inventeur d'arts et de métiers, l'auteur en vient à penser que l'homme a tout inventé, même la religion et la pitié. « Il faudra des siècles et des millénaires pour que toutes ces conquêtes du corps, de l'esprit et de l'âme deviennent notre patrimoine définitif. » Combien de ces prétendues conquêtes sont des phénomènes ou des sentiments naturels ou des nécessités sociales? L'analyse pourrait bien amoindrir « l'héritage des temps primitifs ».

Enfin, à côté de ce que M. Jullian invente, il faudrait compter ce qu'il ignore, oublie ou néglige. Parce que sur l'homme moral et sur l'homme politique, la préhistoire ne nous a point laissé de document, il en infère que notre ancêtre n'avait point de sentiment et que les rudiments de l'organisation sociale lui manquaient. « Le

bien nous est venu, de cette époque lointaine, sous la forme du bien-être et non pas de la bonté. » Il serait si simple de consentir à ignorer et de reconnaître l'imperfection de nos moyens de connaissance. L'absence de tout vestige matériel ne constitue pas une preuve, surtout dans l'ordre spirituel. En un autre endroit, M. Jullian semble croire que la division du travail est une invention que notre ancêtre ignorait. Du jour où il y eut un homme et une femme, n'y eut-il pas un commencement de division du travail ? Et si cette loi du progrès des sociétés n'avait été en quelque sorte inscrite dans la nature humaine, croit-on que l'homme l'eût inventée ? Pourquoi ces idées à la Rousseau ? Tandis que M. Jullian semble restreindre la part qui revient au hasard dans l'histoire des industries humaines, il lui attribue un rôle usurpé dans un ordre d'idées et de sentiments qui sont le secret de notre nature. Il en résulte une conception arbitraire de l'homme.

Lorsque M. Jullian écrit, par exemple : « Voilà que recule la date où apparaissent dans le monde ces facultés propres de notre âme », nous aimerions qu'il s'informât de l'exercice plutôt que de l'apparition fabuleuse de ces facultés. Et ainsi, pour être trop uniquement préoccupé des questions de date, d'origine et de filiation, et en général de tout ce que tait le mystère du temps, M. Jullian vient à manquer son vrai sujet. Étudiant l'homme dans la préhistoire, il eût pu confirmer et étendre l'idée que nous nous formons de nous-mêmes, déterminer les limites entre lesquelles l'humanité a évolué, par suite faire la part du possible et de l'impossible, arrêter un certain concept d'homme, fixer la norme de l'humanité. Voilà ce qui était permis et utile, et ce qui a été sacrifié à de folles ambitions.

Car c'en est une, et c'est aussi une erreur de psychologie de vouloir adresser notre reconnaissance à l'homme

préhistorique. Nous n'avons pas le sentiment d'une dette précise contractée envers lui. L'homme reçoit le riche héritage du passé par l'intermédiaire de ses parents, de ses maîtres et des institutions : eux seuls ont droit à une gratitude nominative. Ce sentiment n'est dû en effet qu'aux personnes qui nous dispensent, à nous personnellement, juste ce qui nous convient dans l'héritage que l'ensemble des morts a légué indistinctement à l'ensemble des vivants. Étant d'un exercice facile et d'une exacte justice, cette reconnaissance paraît plus humaine que la chimère luxueuse dont s'est épris pour un jour le cœur de M. Jullian.

Son erreur est l'erreur sentimentale d'un savant. Elle implique une méconnaissance profonde de l'homme, en particulier de l'homme politique. Il veut que toute époque du passé, pourvu qu'elle concerne la terre de France, intéresse notre sensibilité. Le fait que l'homme *chelléen* habitait le même sol que nous, lui semble obliger impérieusement notre piété. Mais nous ne devons à cet ancêtre ni les institutions qui ont fait la patrie française ni la moindre idée morale. Nous ne le connaissons même pas... Quelques faits, quelques notions isolées, paraissent au contraire d'un prix infini au savant et il leur prête naturellement une certaine puissance émotive. Pénétré de la valeur absolue de la connaissance, il perd la notion du relatif, du *subjectif* au sens comtiste, qui est le fondement de la philosophie. Il est surtout occupé de connaître, de *voir*, pourrait-on dire, et ne devient sensible qu'aux apparences matérielles et à leurs ressemblances les plus extérieures. L'ordre intellectuel, moral et politique, les rapports subtils ou généraux des choses, tout ce monde de la pensée échappe presque en son entier au savant moderne. Un fait suffit à l'étonner, et comme un fait tout seul est matière assez ingrate, il l'habille de faux brillants.

JUGEMENT LITTÉRAIRE

DU *PRÉCIS DE L'AFFAIRE DREYFUS*

La vraie éloquence se moque de l'éloquence.

PASCAL.

Il ne faudrait pas juger paradoxal notre dessein de définir le mérite littéraire d'une œuvre remarquable par l'absence de toute « littérature ». Car on ne trouvera assurément dans le *Précis de l'affaire Dreyfus* aucune trace de cette manière brillante et vague, faite de procédés et d'originalité ostentatoire qui caractérisa au XIXe siècle, la « littérature ». Mais si la soumission aux lois du genre et un merveilleux rapport du style au sujet sont des mérites littéraires qui témoignent d'un esprit ordonné dans ses démarches et lumineux dans l'expression, l'ouvrage de M. Henri Dutrait-Crozon s'impose à l'attention du critique littéraire au moins autant qu'à celle du politique et de l'historien. Il en est d'autant plus digne que nous le verrons soulever des questions qui se rattachent aux plus hautes lois de l'esprit.

Pascal eût aimé ce livre, où il eût trouvé de l'*éloquence*, c'est-à-dire l'art de dire les choses avec toute la propriété et la délicatesse, dans l'ordre et le mouvement convenables. Pascal, qui pénétra si avant dans la con-

naissance de l'esprit, avait commencé par réfléchir sur les questions de style et de méthode. De formation mathématique, il devait être porté à étudier les rapports et les convenances des choses, et il savait que le style ou, comme il disait, « l'éloquence » doit se soumettre d'abord à la raison. Il n'y a pas *un beau style*; un style a toujours de la beauté s'il a celle qui convient.

Toutefois Pascal voulait qu'un ouvrage humain satisfît l'homme tout entier, sa raison et ce qu'il appelait son « cœur ». Le cœur, ou, comme nous dirions, l'imagination ou le sentiment, doit donner le branle à la raison, imprimer à l'ordre un mouvement qui entraîne l'esprit. Il lui appartient d'intéresser le lecteur à l'exposition de la vérité toute pure. C'est lui qui inspire l'art de dire le vrai d'une telle manière qu'il donne l'impression du vrai et émeuve l'inertie naturelle du lecteur. A cet égard, le *Précis* de M. Dutrait-Crozon constitue une gageure. En une matière rebutante par sa complexité et qui a découragé les plus fortes patiences intellectuelles, il sait dès la première page, et ensuite à chaque épisode, forcer, entraîner l'intérêt. On dirait d'un roman. Nos lecteurs connaissent cet étonnant début :

> Bien avant l'arrestation de Dreyfus, on avait eu la preuve officielle que les attachés militaires allemand et italien s'occupaient personnellement d'espionnage. Le 30 août 1890, un archiviste de la section technique de l'artillerie, nommé Boutonnet, avait été condamné à cinq ans de prison pour avoir livré des documents à l'Allemagne. *Etc*...

L'imagination est tout de suite éclairée et conquise. Elle est aussi fixée. Pour introduire un personnage ou situer l'action, l'auteur ne veut qu'un renseignement de fait précis, un lieu, une date, une heure, ou note un rapport avec des faits antérieurs. C'est ainsi qu'il peint et c'est ainsi qu'il prouve. Dans ces huit cents pages,

nous n'avons pas pu trouver un seul exemple de personnage ou de milieu représenté par une épithète. Aucun héros du drame n'est étudié en lui-même, on ne le montre qu'en action. S'il nous fallait comparer cet art à un modèle, nous ne pourrions penser qu'à Racine, oui, à Racine écrivant cette étonnante *exposition* du premier acte d'*Andromaque*.

Mais le genre même de l'ouvrage défend les comparaisons. Car on ne sait d'abord comment le définir. On ne trouve dans le *Précis* rien de ce qu'on croit être le mérite littéraire des grandes Histoires : ni maximes, ni réflexions ; point de vues sur la nature de l'homme, sur le cours des choses ni sur les institutions. Il n'y a que des faits, et tous les faits, sans un commentaire ni une lacune. Existe-t-il, me direz-vous, un genre littéraire auquel appartienne un tel ouvrage, dénué d'art nécessairement, puisque toute liberté est ravie à l'auteur, même celle de composer ? Il faut qu'il suive les faits, qu'il s'y enchaîne.

Justement le *Précis* rendra à nos contemporains l'usage de cette vérité, que l'art n'est pas une liberté, mais une discipline créatrice. Il n'est pas de genre ni de sujet qui ne doive d'abord enchaîner l'artiste : l'analyse, préliminaire à toute conception, n'est qu'une soumission patiente à l'objet. Et la synthèse, qui engendre l'œuvre d'art, ne vise qu'à reproduire l'impression faite par les choses sur un cerveau plus ou moins sensible et à raconter les faits non seulement tels qu'ils se sont passés, mais tels aussi qu'ils ont été pensés par l'auteur et ont passé en quelque sorte sous le regard de son intelligence. Un art libre serait un art facile. La difficulté, quelle que soit la matière traitée, est toujours dans l'expression, et l'expression consiste à trouver l'ordre des pensées qui correspond à l'ordre des choses et le mouvement soutenu qui communiquera fidèlement à l'esprit l'impression de la vie. La même difficulté attend

le philosophe, le poète tragique ou l'historien. La discipline que s'est imposée M. Henri Dutrait-Crozon, de ne jamais paraître dans son œuvre, n'était pas de nature à diminuer cette difficulté.

Il a ainsi créé un genre et une forme nouvelles, qui semblent exiger la réunion de qualités contraires et consistent dans l'équilibre de forces coordonnées.

L'auteur s'est privé de tous les agréments étrangers qui peuvent égayer d'autres œuvres. Il savait que sa forme devait être nue et sèche, sa composition rigoureuse. Et il est arrivé, par un art tout naturel, à communiquer au récit cette vie, cette flamme qu'on sent partout présente, bien que toujours cachée.

Par surcroît, pour garder à son ouvrage la forme d'un récit vivant et *suivi*, il a dû dissimuler l'appareil scientifique et critique auquel chaque mot se rapporte secrètement et n'avouer sa documentation qu'en dehors du texte. Ce n'est pas le caractère le moins singulier du *Précis*, que les citations y soient aussi rares que les épithètes. Et c'est la merveille, dans un livre savant et coloré.

Cette histoire sans citation est, en somme, un retour à la conception historique des classiques. L'auteur doit, en effet, imposer sa forme au sujet, sans cesser, pour cela, d'inspirer et de mériter confiance. C'est toute la difficulté et c'est tout l'art.

Nous sommes, à cet égard, victimes des préjugés révolutionnaires qui ne voient dans tout l'univers, physique, moral ou intellectuel, que lutte, antagonisme et antinomies. Un de ces préjugés a divisé l'histoire en deux catégories : l'histoire pédante et documentaire, qui consiste à composer un herbier, et l'histoire prétendûment « littéraire », toute d'impression et de fantaisie. Le *Précis* détruira ce préjugé. Il répond tout simplement à la définition étymologique de l'Histoire, qui pour être

le *récit de ce qu'on sait* exige essentiellement deux conditions, savoir et bien dire.

C'est ainsi que M. Henri Dutrait-Crozon a vaincu la résistance que lui offrait sa matière. Il a réussi à créer une forme absolument nue. Essayons d'en définir la beauté.

Elle brille d'abord d'une extrême clarté, non pas cette clarté irritante qu'un esprit superficiel répand sur son sujet, mais une clarté qui semble rayonner des choses, clarté de l'ensemble et des détails obtenue par l'extrême précision dans une matière horriblement compliquée. On peut citer comme un modèle la déposition du général Mercier à Rennes, non pas résumée, mais condensée en six pages, ou encore l'exposition de l'affaire dite de la dépêche Panizzardi. Cette affaire, que les intérêts diplomatiques en jeu embrouillèrent dès le début et qui semblait devoir toujours échapper à l'intelligence du grand public en raison de son caractère technique, est éclaircie en trois pages. La composition, l'ordre et le mouvement, les termes choisis, les moindres détails de chaque phrase et les rapports des phrases, la concision même du style qui demande à l'esprit exactement l'effort voulu, tout concourt à un effet de clarté qui, sans paradoxe, est presque déconcertant. Jamais on n'a passionné l'intelligence par une lucidité aussi froide.

Le ton ne cesse pas un instant d'être celui d'un récit. Cependant, en un sujet si discuté, bien des points semblaient appeler une discussion régulière ou une interprétation ou une hypothèse, enfin une intervention de l'auteur sous quelque forme qu'elle dût se produire. M. Henri Dutrait-Crozon n'interrompt pourtant pas son récit. Ses explications sont si certaines, ses interprétations si rigoureuses, les unes et les autres s'enchaînent si bien aux faits, que ses inductions peuvent prendre place elles-mêmes dans la série des faits et que jamais

l'auteur n'a besoin de quitter le ton du récit. Ce qui est, comme aussi bien ce qui ne peut pas ne pas être, n'est sujet, de sa part, qu'à constatation. Mais si le ton est invariable, il arrive à l'accent de s'infléchir. Les tours varient. Et les maîtres de rhétorique trouveraient dans le *Précis* une collection complète des divers modes de récits. (Il est vrai que le politique pourrait aussi bien tirer de ce livre une théorie achevée de la machination juive.) De même, si un fait particulier a eu des conséquences étendues, l'auteur ne s'arrête pas à les signaler, elles s'insèrent d'elles-mêmes dans la suite des événements. Il évite jusqu'aux apparences de la conjecture, ne rapportant que des faits. Tout est uni et rien n'est confus. Cet art semble s'amuser à se nier.

Il semblerait que cette affaire aux mille personnages, et qui eut pour scène l'Europe entière, demandât, pour être racontée, de perpétuelles transitions et toute l'armée des conjonctions. Or, c'est ce qui manque le plus en cet ouvrage. Tout paraît se lier naturellement. Le mouvement même de la phrase place tout de suite le lecteur dans le courant. L'idée principale ou la relation essentielle est si bien placée au point le plus lumineux du récit, qu'il n'est besoin d'aucun de ces artifices de style qu'on nomme des conjonctions : les articulations du discours sont partout cachées. On les devine au mouvement de la pensée et du style, toujours naturel et sensible. Ainsi, le jeu puissant des muscles et des os ne se trahit, chez un cheval de sang, que par les rides légères qui courent sur la peau.

Ici, les faits et les faits seuls s'appellent, s'enchaînent et se lient. Par contre, au sein d'une même phrase, quelle exacte notation de tous les rapports, et quelle science de l'adverbe et de la préposition ! L'ouvrage de M. Henri Dutrait-Crozon, d'où sont exclues conjonctions et épithètes, est un recueil de toutes les locutions

adverbiales et prépositives. Cette sèche remarque de grammaire renseigne mieux que des pages de commentaires sur le caractère singulier du *Précis*. En effet, s'il est nécessaire, en cette sorte d'ouvrages, de laisser parler les faits et de donner beaucoup à penser, l'auteur ne pouvait choisir une méthode plus appropriée à ses fins. Pour garder aux faits toute leur puissance émotive, il suffit d'en noter toute la complexité. Un grand nom obsède le lecteur, ces huit cents pages durant, celui de Stendhal, dont l'esprit s'excitait à la lecture du Code et qui aimait tant la nudité précise du récit.

Celui-là aussi était un passionné froid. La méthode est bonne. Voyez si la vie ne court pas, riche et colorée, sous toutes les pages du *Précis*. L'imagination est frappée par des traits de feu qui sont comme des visions. Dans la pleine et égale lumière du récit, se détachent avec netteté des portraits de personnages, des peintures de milieux, des tableaux mêmes, d'une admirable sécheresse de forme.

Voici comment on nous présente le juif Maurice Weil :

Esterhazy, au moment où l'enquête de Picquart commença, se trouvait dans une situation financière assez critique et avait eu recours aux Juifs pour en obtenir de l'argent. Il s'était adressé à un nommé Maurice Weil, qu'il avait connu au service des renseignements. Ce Weil, ancien officier des mobiles de la Seine, neveu de l'évêque Bauer, avait été nommé officier de réserve et avait dû donner sa démission à la fin de 1881, à la suite de scandales de courses. Il passa alors en Espagne. Il fut réintégré le 8 janvier 1890 et attaché le 7 février suivant, pour le temps de guerre, à l'état-major du général Saussier, gouverneur de Paris ; il avait ses entrées au gouvernement militaire. Nommé chef d'escadrons de territoriale le 29 décembre 1890, accusé d'espionnage dans la *Libre Parole* du 2 mai 1892 par le marquis de Morès, puis le 28 février 1893 dans une réunion publique à Saint-

Mihiel, il donna sa démission pour éviter une enquête. Au cours de l'enquête parlementaire ouverte, en 1881, sur les imputations lancées contre le général de Cissey à propos de la baronne de Kaulla, Weil avait été mis en cause ; il avait, en effet, été attaché au ministère de la guerre (service des renseignements), du 25 août 1875 à fin avril 1880, sous les ordres du commandant Campionnet. Weil était très répandu dans le monde du haut commandement. Il fit intervenir, en 1881, les généraux Berthaut (ancien ministre), dont il avait été officier d'ordonnance en 1870; de Galliffet, Warnet, Saussier, avec lesquels il était « intime ». Plus tard, il se targua de relations étroites avec les généraux Lewal, Tisseyre, Peigné, d'Heilly, Radiguet, le colonel Fix, etc.

Weil s'entremit en faveur d'Esterhazy et obtint pour lui, à l'été de 1894, du grand rabbin Zadoc-Kahn, un secours assez considérable. Esterhazy toucha à la même époque, de la banque Rothschild, une somme de 2.000 fr. sur le compte « Pauvres ».

Est-ce là un portrait ? Et quelles généralités vaudraient ceci ?

Parlant de la Sûreté générale et de sa mission de contre-espionnage, M. Humbert montra en quelles mains le service des renseignements était tombé : le nommé Grumbach, chargé des « affaires de la frontière », ayant épousé la cousine germaine de Mathieu Dreyfus, le père ou l'oncle de la femme de ce Grumbach ayant eu comme témoin dans un duel le traître Triponé, et Grumbach lui-même étant neveu d'Émile Weyl, jadis chassé du ministère de la marine par M. de Mahy, ce que ce dernier confirma.

Si vous aimez une vue directe des choses, ceci vous plaira :

Le 5 août 1896, le général de Boisdeffre rentrait de Vichy. Picquart l'attendait à la gare ; le général l'emmena avec lui en voiture et reçut son rapport sur Esterhazy.

Mais c'est la découverte du faux Henry et le suicide du colonel qu'il faudrait citer tout au long.

Le samedi 13 août 1898, à 10 heures du soir, le capitaine Cuignet examinait la lettre Panizzardi, composée de morceaux recollés avec du papier gommé. En la regardant par transparence, à la lumière de la lampe, il s'aperçut...

Le style est parfois d'un raccourci étonnant, et la syntaxe semble chérir l'ellipse ; le mouvement pressé de la phrase et la mesure, exactement calculée, autorisent ces libertés. Bien loin d'entraîner la moindre obscurité, elles n'engendrent qu'une clarté plus concise. D'ailleurs on rencontre partout ces phrases d'une construction architecturale, équilibrées et aériennes, qui enchanteront toujours les Latins sérieux que nous sommes :

Le général Mercier, en outre, ne pouvait oublier les observations de M. Hanotaux au sujet de la provenance du bordereau et, *si ce document avait pu être versé aux débats sans qu'on décelât où il avait été pris, il n'en était pas de même des pièces secrètes qui mettaient directement en cause les attachés militaires.*

Celle-ci n'est pas moins pure :

Sous couleur de donner « la preuve en toutes lettres » de la trahison de Dreyfus, on se réservait de provoquer une réaction dans l'opinion publique, en démontrant plus tard la fausseté de cette preuve.

Admirable phrase, vraiment, qui, par les termes les plus simples, explique tout un complot juif et dont il faut remarquer le mouvement, commençant par les mots qui détiennent l'idée maîtresse et s'encadrant du mot *preuve* répété. Tout y est disposé pour l'intelligence. Et cette robuste construction logique se revêt d'une forme souple et dépouillée. Tout le livre est ainsi plein

d'une ardente et subtile sécheresse, comme l'air qui brûle à midi, en été. Tant d'aridité exalte l'esprit.

La langue est correcte et nette, mais entièrement moderne. Elle est fille de celle de Voltaire et de Montesquieu et représente exactement ce que fût devenue la langue française au XIXe siècle si le romantisme ne l'avait gâtée. Il est étonnant qu'on puisse ainsi, par delà plus d'un siècle, renouer une tradition sans en être le moins du monde esclave. Un Jules Lemaitre, un Anatole France ne se soucient même pas d'éviter parfois une tournure, une locution anciennes. M. Dutrait-Crozon n'emploie que la langue classique de ce temps. A cet égard, son livre sera un témoin dans l'avenir.

Ainsi tout paraît nouveau, dans ce livre, et tout y est classique. Sa nouveauté ressemble à la jeunesse de la terre refleurissant au printemps. Elle n'est qu'une soumission à la vieille loi de l'ordre. M. Dutrait-Crozon a trouvé et en quelque sorte créé le genre et la forme que voulait son sujet. Il n'a cherché que des grâces décentes, tout au contraire de ce sauvage qui, traitant le même sujet, a cru devoir imiter ce qu'il voyait faire dans son pays de résidence, et remplir de lui-même d'abord et de vulgaire « littérature » ensuite six gros volumes conjecturaux. Ouvrez les livres de M. Joseph Reinach, vous y trouverez des portraits, des descriptions, des maximes, des considérations, tous procédés qui n'étaient pas de mise en l'espèce et qu'il employa tout de travers. Il imita. C'est le procédé constant de l'étranger. Le Français a su créer une forme nouvelle, qui répond à des circonstances nouvelles, mais dont la beauté durera infiniment plus qu'elles. Il a discerné qu'il convenait de n'être qu'un annaliste, et l'idée que le genre pourrait ne pas être assez *littéraire* pour faire valoir le mérite de l'auteur, l'a fait sourire.

Et il se trouve que le *Précis* est peut-être le livre le

plus propre à faire comprendre ce que c'est que la forme, la forme pure. C'est non un lourd placage de beautés conventionnelles et de procédés, mais l'expression sensible de l'idée. Ce n'est même pas un vêtement, si souple soit-il. La forme ne doit être que la manifestation de la pensée. Plus cette pensée se communique directement à l'intelligence, plus la forme est parfaite. Celle-ci doit simplement transcrire le mouvement de la pensée. Et le style ne doit interposer entre l'idée et l'esprit que les signes les plus directs, les plus propres, les plus invisibles, dirait-on.

Combien, à cet égard, la langue classique, tout intellectuelle et dépouillée de tout résidu sensuel et matériel, était supérieure à cette langue que nous a fabriquée le romantisme, chargée d'images et de matière, métal mal dégagé de sa gangue! Dans la langue romantique, le jeu de l'association des images interpose entre l'idée et le lecteur, à chaque mot, tout un monde, met tout dans tout et finalement se perd dans le vague et l'infini. La langue classique s'entremettait plus discrètement, transmettait la pensée d'une manière plus impersonnelle. Elle était plus précise, plus limitée à son objet, parce qu'elle était plus générale, c'est-à-dire moins sujette à l'enchaînement des images. Il n'y a ici nulle contradiction. La précision des idées ne s'obtient que par la justesse et l'exactitude des rapports, et celles-ci ne se rencontrent que dans une langue assez générale, assez intellectuelle, pour se prêter à l'expression de tous les rapports.

Cette forme et cette langue qui expriment l'idée dans toute sa pureté et sa nudité sont la langue et la forme du *Précis de l'affaire Dreyfus*. On n'apprendra vraiment ce que c'est que la forme que dans ce livre qui affecte un entier détachement à l'égard des ornements. La sienne n'est pas ornée; elle est vraie, pure et sèche. On

aurait tort, sans doute, de ne chercher ici qu'un écrivain. Car on y trouve un grand esprit, maître d'une pensée qui crée elle-même sa forme vive et nue.

Par là, le *Précis* appartient déjà à l'histoire de notre renaissance classique. Sa lecture combattra également le dévergondage de l'imagination et la platitude informe de la pure documentation. L'esprit contemporain souffre justement d'une dissociation du style et du savoir. M. Henri Dutrait-Crozon témoigne aujourd'hui que l'esprit ne peut ainsi se morceler. De vives lumières, lorsqu'elles se distribuent avec ordre dans un cerveau, se réfléchissent aussitôt en la claire perfection de la forme. Cette alliance de l'intelligence et de la sensibilité est naturelle et nécessaire, elle est le fait des grands esprits.

Ainsi, sous tous les rapports, ce livre, qui cache son vrai mérite, est la négation de toutes les antinomies révolutionnaires. Il découvre l'accord profond des qualités nécessaires à l'œuvre classique et que, pendant un siècle, nous avions crues opposées. Le *Précis* manifeste cette alliance universelle qui est la génératrice des grandes œuvres.

La plus féconde des alliances qu'il a ainsi renouées est sans doute celle de la nouveauté et de la tradition. Si M. Henri Dutrait-Crozon a produit une œuvre de forme neuve, il l'a rattachée profondément à la vieille souche française, et plus loin encore aux plus hautes lois de l'esprit.

Il paraît donc que ce livre, de destination politique, servira par surcroît à défendre des traditions intellectuelles. Son mérite remplit et déborde son objet. C'est un ouvrage de l'esprit.

CROISET ATTAQUÉ PAR LASSERRE DÉFENDU PAR FAGUET

A PROPOS DE LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE

I

Il fallait à M. Pierre Lasserre une belle hardiesse puisée dans une connaissance certaine du personnage, pour porter contre le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris l'accusation de faux témoignage, de fraude philosophique et de veulerie intellectuelle, dont on trouvera le texte dans son excellent petit livre sur la *Démocratie athénienne*.

Cette accusation risque de paraître si grave et si extraordinaire à quelques esprits modérés que de sa gravité exceptionnelle ils voudront peut-être conclure immédiatement à son invraisemblance et, sans plus d'examen, à son injustice.

Ce sont ces esprits modérés que nous prions de considérer la facilité avec laquelle s'acquièrent et s'usurpent les réputations universitaires, et la surprise qui préside parfois à leur établissement.

M. Alfred Croiset ne fut d'abord qu'un helléniste

sachant du grec et ayant lu, dans les textes, une bonne partie de la littérature grecque. En collaboration avec son frère Maurice, que les esprits sérieux lui préfèrent de beaucoup, il a donné une grosse histoire de cette littérature, qui est, aux yeux de ses pairs, le monument unique de sa notoriété. Cette histoire a rendu et rend des services quotidiens aux professeurs de facultés et de lycées. Elle les dispense de trop longues recherches et d'études trop compliquées. Mais il faut savoir qu'elle n'est guère qu'une appropriation au goût français, une clarification d'un gros ouvrage allemand sur la question, que M. Alfred Croiset, plus encore que son frère, suit servilement. Les autres mérites qu'on lui reconnaissait, outre celui de savoir habilement combiner sa connaissance du grec et de l'allemand, étaient une certaine élégance de forme, tout académique, voire un peu énervée, une fluidité de sirop, une clarté tant soit peu artificielle, surtout un art admirable de ne pas voir les difficultés, une volonté de demeurer superficiel qu'on a trop souvent confondu avec l'agilité de l'esprit français pour le plaisir de l'opposer à la pesanteur pédantesque de l'esprit allemand.

Tels sont les titres qui valurent longtemps à M. Alfred Croiset la gloire discrète, parfumée, un peu falote, d'un esprit distingué. Mais pour ceux qui avaient su tout de suite percer à jour le personnage, ce ne fut jamais qu'un vulgarisateur un peu dangereux.

Or, depuis l'affaire Dreyfus, le Doyen de la Faculté s'est mis en tête d'aborder la sociologie, la philosophie et la politique. Il a naturellement apporté dans ces matières délicates ses qualités de facilité, de légèreté, de futilité. Par habitude, déférence ou servilisme, on continua d'attacher quelque importance aux propos trop bienveillants pour le régime, mais neutralisés par une forme indécise et émasculée, en somme assez inopérants, de M. le Doyen.

Cela pouvait durer longtemps, autant que le régime, si M. Alfred Croiset n'avait un beau jour rencontré un sujet d'abord, un contradicteur ensuite, qui le mirent assez mal en point [1]. Notez qu'il s'agissait d'un sujet grec, de la démocratie athénienne principalement. Le Doyen est donc sans excuse. A défaut de la moindre compétence dans les questions politiques (et il n'en a aucune, en effet), M. Croiset devait au moins posséder une connaissance du sujet qui lui épargnât des erreurs trop grossières, trop évidemment voulues. Cette connaissance, il serait absurde de croire qu'il pouvait en manquer. L'histoire de la démocratie athénienne est inscrite en des textes précis, peu nombreux, que le Doyen a assez fréquentés pour les savoir presque par cœur. Il faut dès lors expliquer la maladresse de ses falsifications par l'habitude que nous avons dû lui reconnaître de ne pas voir les difficultés. A cet esprit mou, sans nerfs ni structure, tout apparaît flou et indistinct; les choses n'ont, pour lui, d'autre forme que celles qu'elles peuvent prendre sur le papier, et il arrive naturellement à se duper avec son verbalisme coulant et prolixe. Cette tendance naturelle, lorsqu'elle est encouragée et accentuée par l'abaissement du caractère, par le milieu, par les institutions et par l'intérêt, doit aboutir à une prodigieuse désinvolture et engendrer cette immoralité de l'esprit effronté qui, en toutes choses, ne voit que l'exécution, ne s'intéresse qu'au tour de main. Le sens

1. L'ouvrage de M. Alfred Croiset, *Les Démocraties antiques*, est de 1909 (chez Flammarion). Le livre de Pierre Lasserre, *M. Alfred Croiset historien de la démocratie athénienne*, paraissait immédiatement à la Nouvelle Librairie Nationale, avec une préface de Charles Maurras. L'article de M. Émile Faguet, dont il sera question plus loin, est du 18 septembre 1909 dans *la Revue Bleue*, l'examen de Gilbert, du 25 du même mois, dans *la Revue Critique des idées et des livres*. — E. M.

des textes n'est plus dès lors qu'un à-peu-près ; et l'interprétation des événements doit montrer l'ingéniosité d'une imagination. En franc parler, M. Croiset est donc ce que nos pères appelaient un *maître fripon*. Crispin sans la bonne humeur.

*
* *

Comment a-t-il arrangé l'histoire de la Démocratie athénienne ? Il y a, en Sorbonne, une école relativement nouvelle, dont M. Seignobos paraît le grand maître, qui voudrait enlever à l'étude de l'histoire son intérêt et son profit en présentant tout événement historique comme proprement *sui generis*, incomparable et incommensurable à tout autre. L'Histoire n'est plus dès lors qu'une succession de faits sans liens, sans rapports, dont on ne peut tirer aucune leçon : son étude est sans fruit ni sel ; c'est un métier. Il n'y a même plus de causes ni d'effets, car la notion de cause implique une recherche des raisons : le *comment* mène au *pourquoi*, le *par quel moyen* amorce le *pour quelle raison*. Quelle raison a permis à tel moyen d'opérer ? Voilà la question qu'on veut empêcher les contemporains de se poser, car toute réponse à cette question d'ordre assez général risquerait de valoir pour le temps présent, et c'est ce qu'il faut éviter. Si, en effet, les Français se risquaient à mettre à profit les leçons du passé pour juger le présent et préparer l'avenir, ils pourraient s'opposer au règne de la démocratie, qu'ils auraient cessé de considérer comme fatal et voulu par « l'évolution ». Du moment que tous les événements paraissent déterminés par des causes connaissables, l'homme a tôt fait de regarder s'il n'est pas en son pouvoir de produire ou de favoriser telle cause qui porte des conséquences agréables. Et comme l'homme n'est généralement pas ennemi de lui-même au

point de désirer sa ruine et sa mort, il en viendrait très vite à seconder la renaissance du régime politique dont les bienfaits ont été de tout temps éprouvés par les particuliers et par les États.

Cette méthode, qui consiste à comprendre et engage à agir, sert à la fois les intérêts de la Raison et de la Liberté nationale.

Or elle est à peu près abandonnée en Sorbonne pour celle qui recommande la démission de l'intelligence et la soumission de l'art humain aux lois fatales de l'évolution. Comme cette prétendue évolution est toujours interprétée par les docteurs officiels dans un sens favorable à la république et à la démocratie, on ne peut pas ne pas penser que si la méthode en question put être conçue d'abord par un fou barbare mais désintéressé, elle est aujourd'hui défendue, répandue et imposée au nom de l'intérêt même du régime.

Or il se trouve que M. Croiset, qui veut servir le même intérêt, rejette cette méthode et adopte celle que nous avons saluée raisonnable et libératrice.

Il admet qu'on démande à l'Histoire la confirmation de certaines lois politiques propres à régler notre conduite. Il consent que, tout en reconnaissant la diversité des circonstances, on attribue aux mêmes institutions fonctionnant à différentes époques des effets généraux identiques.

C'est que, en donnant sa foi au régime, M. Croiset a entendu conserver des parties d'humaniste. Il n'a point voulu sacrifier ses élégances ordinaires. Et peut-être a-t-il cru, tant est grande sa suffisance, en sauvant ses avantages intellectuels, se donner les airs de l'indépendance. Mais il savait bien que, sur le fond des choses, les grâces dont il était si vain ne l'empêcheraient jamais de faire sa soumission au régime. Il ne s'était réservé que la faculté de donner un nouvel exemple de son incomparable désinvolture.

Comme l'écrit avec fermeté M. Pierre Lasserre :

La conclusion du semblable au semblable est tout ce qu'il y a de mieux fondé en logique. Et que M. Croiset songe à tirer de l'histoire de la démocratie athénienne quelque consultation applicable à la démocratie française, voilà ce qu'en soi-même nous n'aurons garde de lui reprocher. Il est vrai que les propriétés d'un régime politique sont indépendantes des circonstances de temps et de lieux qui en modifient l'application. Athènes avait l'esclavage, et la population de la République athénienne eût tenu tout entière dans une grande ville moderne. Ces grosses différences de conditions peuvent modérer ou activer, ralentir ou précipiter les effets, bons ou mauvais, d'une même constitution politique. Elles ne sauraient en transformer la nature, lui faire produire ici le contraire de ce qu'elle a produit là. Dégager de la diversité apparente des événements et des époques les ressemblances qui tiennent à l'action de quelque puissante influence commune, c'est le véritable esprit de l'historien. *Le tout est que, pour faire parler l'histoire en faveur d'une opinion arrêtée d'avance, on ne vienne pas nous fausser l'histoire. Voilà qui serait « subjectif ». Et si M. le Doyen a fait résolument quelque chose, c'est cela.*

Nous avons dit que l'étude des lois historiques était précieuse non seulement pour la raison de l'homme, mais aussi pour le salut et la grandeur des États. C'est-à-dire que la connaissance de ces lois permet aux hommes d'État de régler leur conduite conformément aux enseignements de l'*empirisme organisateur*. Eh ! bien, M. Croiset a trouvé le moyen de neutraliser, de stériliser une étude si salutaire. Les lois politiques qu'il imagine sont conçues de telle sorte qu'elles interdisent à jamais à l'homme d'État la moindre velléité d'intervenir dans le cours des événements. Par un détour bien subtil, il rejoint, après avoir paru la combattre, la théorie évolutionniste fataliste de M. Seignobos, et adopte son parti-pris

d'inintelligence. Seulement il limite la justesse de cette théorie, le bien fondé de ce parti-pris au seul phénomène démocratique. L'histoire de la démocratie athénienne lui enseigne qu'on ne fait pas à cette forme politique sa part. Rien ne peut s'opposer au développement et au plein épanouissement de la démocratie, du moment qu'elle a fait une fois son apparition en quelque point du globe. Le mouvement qui mène alors à leur ruine les institutions autoritaires, hiérarchiques et aristocratiques, est irrésistible et comme voulu des dieux.

A cette loi de l'évolution propre aux démocraties, M. Croiset en ajoute une autre particulière à Athènes, et c'est que la civilisation attique est fille de la démocratie. Voici d'ailleurs comment M. Pierre Lasserre et M. Croiset lui-même formulent cette thèse :

La thèse de M. Croiset se résume dans les propositions suivantes :

1° L'*évolution* d'Athènes vers la démocratie commence avec la réforme de Solon, et à dater de là ne s'arrête plus. « *Quand on parcourt cette histoire, on est frappé de la logique intime qui y préside et de la régularité rapide avec laquelle elle se développe. En moins de cent cinquante ans, Athènes passe de la domination des Eupatrides au plein épanouissement du régime démocratique. Dans cette marche en avant, on ne trouve ni lenteurs comme à Rome, ni arrêt définitif comme à Chios, ni complications et combinaisons comme à Sparte. Le mouvement est rapide et direct. En même temps il est aisé et doux : il n'entraîne qu'un minimum de luttes, sans graves déchirements intérieurs ; Athènes arrive sans beaucoup de secousses au terme extrême de l'évolution démocratique.* » Elle devient « *démocratique jusqu'au paradoxe* ». Et ce paradoxe réalisé est ce que M. Croiset appelle son état politique « *définitif* ».

2° Parvenue à ce terme extrême, à ce stade *définitif*, Athènes s'y maintient « *pendant plus d'un siècle, sans révolutions importantes.* »

3° Athènes doit aux institutions de la démocratie et à

elles seules, non seulement ce qu'elle a connu de puissance politique, mais encore sa grandeur dans les lettres, les arts, les sciences et la philosophie, en un mot tous ses titres à une gloire universelle.

M. Pierre Lasserre a repris point par point les erreurs tendancieuses de cette thèse. Il a d'abord critiqué la terminologie de M. Croiset qui ne concorde nullement avec celle de Fustel de Coulanges, lequel a bien pu se tromper, mais dont les erreurs ont au moins besoin d'être démontrées. Fustel avait démontré que les anciens ne comprirent pas sous le nom de démocratie les mêmes réalités que les modernes. Ce que l'antiquité appela État démocratique était soit le gouvernement d'une aristocratie de richesse, soit la tyrannie, ce que nous appellerions un régime césarien. Mais cette thèse fustélienne est extrêmement peu favorable aux entreprises du genre de celle qui a tenté l'ambition du Doyen. Et celui-ci a préféré équivoquer sur ce terme de démocratie, quitte à déconsidérer Fustel en lui prêtant des thèses qui sont exactement le contraire de ce qu'il a réellement soutenu. A ceux qui pourraient s'étonner que M. Lasserre ait traité avec quelque rudesse le Doyen de la Faculté des Lettres, notre auteur n'aurait, pour se justifier, s'il en était besoin, qu'à montrer la perfidie avec laquelle ce Doyen a tenté d'exécuter une de nos plus grandes gloires intellectuelles du XIXe siècle.

M. Pierre Lasserre n'a dû, pour convaincre M. Croiset de falsification antifustélienne, que reproduire les textes de la *Cité antique* où le grand historien résume son véritable système et expose la loi générale des républiques de l'antiquité.

De même, il s'est astreint, dans toute sa critique de l'*Histoire de la démocratie athénienne* par M. Croiset, à confronter les interprétations lointaines et personnelles du Doyen avec les textes précis, d'un sens éclatant et

plein, soit de Thucydide, soit de « l'incomparable Aristote ». M. Croiset sort de cette épreuve tout meurtri et passablement ridicule; le maître de grec n'a pas su ou pas voulu lire les textes les plus indiscutables parce qu'ils démentaient sa thèse démocratique. Et, fort du témoignage des anciens, M. Pierre Lasserre n'a pas de peine à démontrer que ce qui manqua le plus à l'évolution politique d'Athènes, ce fut précisément la *rectitude*, l'*aisance* et la *douceur*, tous mérites enchanteurs et idylliques sur lesquels le Doyen avait cru devoir complaisamment insister. En réalité, depuis la Constitution de Solon, Athènes, affranchie de ses tutélaires institutions aristocratiques, ne connut que révolutions, entreprises des factions, tyrannies, réactions aristocratiques, invasions lacédémoniennes, répressions sanglantes, corruption politique, enfin conquête définitive et sujétion par le Macédonien. Et bien loin que la civilisation athénienne soit fille du régime démocratique, il paraît que les seuls fruits de ce régime furent la corruption politique et l'invasion étrangère.

On se demandera comment, en une matière éclairée par un petit nombre de textes précis, M. Croiset a pu commettre l'erreur grossière qui consiste à y voir exactement le contraire de ce qui s'y trouve en évidence. On trouvera la réponse à cette question au cinquième chapitre du livre de M. Pierre Lasserre. En comparant les textes, notre auteur démontre sans grand'peine que M. Croiset excelle dans la sophistication sournoise des textes et porte, par passion politique, le faux témoignage d'un historien sans scrupule. Quant à la dernière partie de la thèse du Doyen, qui concerne « la relation d'effet à cause qui existe entre la grandeur d'Athènes dans les lettres et l' « individualisme » athénien d'une part, entre cet « individualisme et la démocratie d'autre part », M. Lasserre en a facilement fait ressortir l'ina-

nité. M. Croiset n'a même pas daigné alléguer un fait précis à l'appui de sa théorie extravagante : il s'est contenté de sophismes très généraux étayés de quelques considérations métaphysiques sur la *Vie*. Son contradicteur a eu la partie belle de démontrer que *tout ce que la Grèce a produit de grand dans l'ordre esthétique* est antérieur au régime démocratique, et que l'histoire, la critique, la philosophie grecques, qui sont contemporaines de la démocratie, ont été de tendances résolument antidémocratiques.

Il convient d'ailleurs de marquer que M. Croiset, qui attribue ici aux institutions politiques une influence excessive sur les ouvrages de l'esprit, ne s'est pas privé, en d'autres parties de son livre, d'accorder aux idées morales une action supérieure à celle des institutions politiques et capable même d'influencer celles-ci. De telles palinodies valent un jugement.

Les cent vingt pages d'un petit livre auront suffi pour ramener à sa juste mesure le mérite d'un homme qu'une savante réclame avait considérablement enflé. M. Pierre Lasserre a exercé avec sûreté le magistère indispensable de la critique en classant définitivement le Doyen parmi les esprits faibles et louches et les caractères dégradés. Son courage et sa clairvoyance auront été d'intérêt public.

II

...M. Faguet a entrepris de refaire, après et d'après M. Croiset, l'histoire de la démocratie athénienne, en s'arrangeant pour maintenir les positions essentielles du Doyen. Il y a du mérite, car ce n'était pas toujours commode.

Voici le plan :

L'histoire intérieure d'Athènes jusqu'à sa chute est

l'histoire d'un peuple qui veut [?] devenir démocratique, qui le devient très lentement, qui arrive à l'être, qui reste tel cent années et qui disparaît, *partie* (car il faut faire comme M. Croiset, ne rien exagérer) par les vices de la démocratie, partie parce que, tout simplement, il est plus faible qu'un autre peuple qui veut l'asservir.

Cela est très beau. Mais on se demande comment un peuple qui VEUT devenir démocratique a tant de peine à y parvenir. On cherche ce qui peut résister à ses volontés. Serait-ce son intérêt ou la nature des choses ? M. Faguet ne le dit pas. On voudrait aussi savoir comment un peuple qui VEUT en asservir un autre s'y prend pour être plus fort que lui. M. Faguet ne le dit pas : c'est qu'il aurait pu rencontrer la question des *institutions,* question haïssable pour un démocrate. Enfin on se demande si ces vices de la démocratie ne suffiraient pas pour expliquer la conquête étrangère. M. Faguet ne le dit pas. Et pourtant voici quels ils lui paraissent être : « Les défauts évidents de cette constitution étaient l'incompétence, l'impéritie et la frivolité de l'assemblée ; l'incompétence des juges et la vénalité des orateurs qui dirigeaient l'assemblée populaire. » Tout simplement ! comme il dit.

M. Faguet, qui ne mentionne pas les services rendus par l'aristocratique Aréopage pendant la guerre médique ni l'autorité qui lui en revint pendant vingt ans, est pressé d'arriver à l'établissement de la démocratie et à son règne définitif.

Mais ici il renouvelle toutes les erreurs de M. Croiset : 1° Il date du gouvernement de Périclès l'ère démocratique, contrairement au témoignage formel d'Aristote. 2° Il ose écrire : « Ce régime démocratique fut interrompu un temps très court par le gouvernement dit des Trente Tyrans, imposé à Athènes par Sparte victorieuse, fut rétabli par Thrasybule et se maintint jusqu'à

la victoire de Philippe sur les Athéniens à Mantinée en 338. Il avait duré un peu plus de cent ans. »

Qui pourrait croire, après avoir lu ces lignes, plus laconiques évidemment qu'attiques, que la démocratie à Athènes ne fut pas un régime fonctionnant normalement comme tout autre, ayant ses défauts comme tout autre, mais obtenant les mêmes résultats que tout autre dans l'administration et le gouvernement ? Or voici un petit texte de Thucydide qui n'est pas sans quelque saveur :

Ceux qui vinrent après Périclès, plus égaux entre eux, et voulant tous avoir le plus grand crédit, étaient réduits à flatter le peuple et à lui abandonner les affaires. De là, comme il doit arriver dans une république d'une grande étendue, et qui possède une domination (au dehors), résultèrent bien des fautes... Par la dissension qu'excitait entre eux l'ambition de conduire le peuple, ils paralysèrent les opérations de l'armée (dans la guerre de Sicile) et, dans l'intérieur, ils furent les premiers dont les querelles troublèrent les affaires de l'État.

Ce texte suffirait à expliquer ce qui, pour M. Émile Faguet, n'est qu'un phénomène accidentel, une coïncidence fortuite, la courte durée de l'anarchie démocratique athénienne. Il explique notamment par l'ingérence des politiciens dans les opérations militaires les revers des armées athéniennes et, en fin de compte, la conquête par le Macédonien.

Et si l'on recherche encore plus précisément ce que fut ce régime ou cette anarchie qui dura, au dire de M. Faguet, un peu plus de cent ans et ne fut interrompu *qu'un temps très court*, voici ce que l'on apprend :

Il ne s'accomplit pas à Athènes, écrit M. Pierre Lasserre, moins de quatre révolutions politiques, depuis la mort de Périclès jusqu'à la conquête macédonienne, c'est-à-dire

dans une période de quatre-vingt-dix ans. Le régime oligarchique ou aristocratique fut une première fois rétabli (gouvernement des Quatre-Cents), puis renversé, puis relevé une seconde fois (gouvernement des Trente), puis jeté bas encore. Ces changements s'accompagnèrent de violences et de proscriptions. L'un de ces gouvernements (les Trente) établit un véritable système de terreur.

Si M. Émile Faguet avait pu être possédé de toute autre pensée que de couvrir décemment la nudité où M. Pierre Lasserre avait réduit le malheureux Doyen, il eût sans doute découvert cette loi bien simple, bien évidente, bien banale : que la démocratie, lorsqu'elle ne masque pas les menées d'une oligarchie, ne peut pas être un régime, mais tout au plus une succession de gouvernements. Ce qui lui manque par définition, c'est en effet la continuité.

Mais, pour mettre le comble à ses politesses, le voici qui poursuit :

Si l'on veut essayer de juger ce régime (la démocratie athénienne) d'après ses résultats politiques, on ne le peut pas; car, comme il n'a duré que cent ans, il serait injuste d'arguer contre lui de ceci qu'il a coïncidé avec les désastres subis par Athènes; comme il serait injuste, si Athènes avait été triomphante, d'attribuer ses triomphes à un régime si nouveau et si court.

Régime si nouveau et si court ! Il avait fallu moins de cent ans à l'Aréopage pour relever la situation désespérée d'Athènes et remporter la victoire de Salamine. Il a fallu moins de cent ans à la Prusse pour venger Iéna par Sedan.

Si court ! M. de la Palisse ferait observer à M. Émile Faguet que « si Athènes avait été triomphante », elle n'eût sans doute pas été conquise par Philippe, et que rien ne prouve que le régime capable de la faire triom-

pher ne se fût pas assuré de longues années d'existence.

Mais le même homme qui vient de renoncer à juger la démocratie athénienne parce que son expérience fut trop courte, admet très bien que M. Croiset, son Doyen, tire de ce bref régime, si régime il y eut, tels enseignements qu'il trouvera bon, *pourvu qu'ils soient favorables à la démocratie.*

Les conclusions de M. Croiset sont d'un sage sans illusions et aussi sans enchantement, et c'est-à-dire qu'elles sont d'un sage... Or ce que l'étude de la démocratie inspire à M. Croiset est ceci :

« Le grand nombre, quand il prend conscience de sa force, encore plus quand, à sa volonté de puissance, il ajoute des idées générales (justice, égalité) qui renforcent, en la justifiant à ses propres yeux et en l'idéalisant, sa volonté de puissance, *finit par l'emporter sur le petit nombre.*

« *Dès que ce succès est obtenu, il est impossible de revenir en arrière* et la démocratie existe.

« Elle peut être un bon gouvernement. Bien qu'aucun philosophe antique, sauf, et à demi, Aristote [*le plus dur accusateur de la démocratie athénienne?*], n'ait été de cet avis, elle peut être un bon gouvernement. Il suffirait, pour qu'elle le fût, que le peuple eût cette « vertu des républiques » dont parle Montesquieu : solidarité — civisme — patriotisme. Il n'est pas impossible qu'elle l'ait. » [Et la compétence ?]

Nous demandons à M. Émile Faguet ce qui l'autorise à trouver *sages* ces conclusions, puisque l'expérience trop courte de la démocratie athénienne ne doit pas, selon lui, comporter de conclusion. *Si* l'expérience avait duré davantage, *peut-être* le petit nombre eût-il repris le pouvoir sur le grand nombre. Voilà un argument dont la solidité, le sérieux, le réalisme, devront toucher M. Faguet.

— Qu'importe, nous dira-t-il, que mon Doyen se soit

trompé. S'il a dit des bêtises, son livre cesse-t-il pour cela d'être intéressant ? S'il a un peu sollicité les textes, n'est-il plus un honnête homme ? Suivez le conseil que je donne à la première page de mon article : « *Il faut faire comme M. Croiset, ne rien exagérer.* » Et pour mieux me connaître relisez mon préambule : « *Il y a plaisir à le contredire* ; » et ma péroraison : « *Fût-on aristocrate et porté à croire que la démocratie est nécessairement démagogique, parce que c'est l'instinct démagogique qui crée la démocratie, on ne saurait que rendre hommage à la bonne volonté de cœur et à l'élévation d'esprit qui ont dicté ces sereines et généreuses conclusions.* » Voilà le vrai ton d'une discussion.

Ainsi j'ai bien pu écrire : « *Une grande nation est un peuple où l'aristocratie est démophile, et où le peuple est aristocrate,* » indiquant par là que les institutions n'avaient pas de valeur propre et ne comportaient pas de conséquences pour la grandeur et la prospérité des États. J'ai pu aussi écrire en un autre passage : « *Lorsqu'on creuse l'idée de justice, on arrive à la pure et simple idée de nivellement* » ; ce qui est manifestement le contraire de la vérité. Eh ! bien, si j'ai écrit tout cela, c'est simplement pour vous donner *le plaisir de me contredire.*

*
* *

Nous ne nous attarderions pas à dénoncer l'immoralité de l'intelligence officielle, s'il n'y avait intérêt à relier cette fleur malsaine à ses racines profondes. Le mal dont souffre la pensée universitaire n'est que le produit de l'orgueilleuse cuistrerie que devait nécessairement engendrer l'institution d'un Haut Enseignement d'État. Les faux aristocrates de la Science se sont très vite arrogé tous les droits, même celui d'entreprendre sur la vérité et la raison, même celui de ruiner la civi-

lisation occidentale dont ils ont pu se croire les gardiens patentés. Un libéralisme spécial, celui de l'esprit, le libéralisme du *laissez-dire, laissez-penser*, est né de cette exorbitante usurpation de l'État. Cela devait être. Et comme tout libéralisme ne profite qu'aux forts, c'est-à-dire en démocratie aux créatures de l'État, les Universitaires ont établi ce principe que toutes les opinions possédaient le même degré de vérité, du moment qu'elles étaient soutenues par eux. Ils ont donc institué des luttes courtoises et niaises, pour *le plaisir de se contredire*. Et c'est ainsi que la pensée officielle, lorsqu'on la soumet à l'analyse, ne se compose que de vanité.

Elle est vaine, c'est en effet tout ce qu'on peut en dire. Car, à le bien prendre, le monstrueux privilège que les Universitaires prétendaient se constituer équivalait à une déchéance. Pour quelque gloriole, pour un bouton de mandarin, ces gens-là ont tout simplement donné leur démission d'êtres pensants, c'est-à-dire d'hommes dont la pensée doit influer sur les choses. Ils se reconnaissent incapables de modifier le cours des événements et d'exercer une action sur le temps. Leurs yeux mornes et vidés de toute pensée forte sont des miroirs qui regardent couler l'Histoire. Ce sont des bonzes.

Si leur position de scribes accroupis est agréable, nous l'ignorons, mais il est évident qu'ils s'y plaisent. Nous n'y voyons même pas de péril public, à condition que la jeunesse intellectuelle les connaisse pour ce qu'ils sont.

M. Pierre Lasserre aura puissamment contribué à établir leur juste réputation. L'aventure de M. Croiset, à laquelle M. Faguet a voulu donner une suite comique, instruira tout ce qui pense de l'irrémédiable décadence de l'Université d'État.

L'HOMME ET LE DESTIN

A M. Maura et à M. Pablo Iglesias.

L'occasion me fut offerte, l'automne dernier, de visiter, à peu de jours d'intervalle, M. Maura, ancien président du Conseil d'Alphonse XIII, et M. Pablo Iglesias, créateur, organisateur et chef du socialisme espagnol. Auparavant j'avais obtenu des entretiens des principaux personnages de la politique espagnole [1]. Mais après avoir rencontré ces deux hommes, j'eus bien l'impression de connaître, non plus de pauvres petits centres d'intérêts et d'intrigues, mais des chefs sûrs d'eux-mêmes et de leurs troupes et capables de regarder l'avenir un peu au delà du lendemain. De leur personne, grâce à leur caractère, à leur talent et surtout aux idées qui leur prêtaient une notable part de leur ascendant, l'esprit voyait partir tout un rayonnement d'influences, qui atteignait ensuite les hommes et mode-

1. Pierre Gilbert a publié ces entretiens dans une suite d'analyses, de portraits et d'informations qui définissaient parfaitement les directions, l'avenir et le personnel de la politique espagnole au lendemain de l'affaire Ferrer (*Action française* quotidienne de septembre 1909 à janvier 1910). *L'Homme et le Destin* a paru à la *Revue Critique* le 10 août 1910. J'ai essayé de donner idée de ce voyage d'Espagne dans une note que l'on trouvera à la fin du tome II du présent recueil (Appendice VIII). — E. M.

lait les événements. Il n'y a sans doute pas de plaisir plus élevé que de considérer un homme qui, placé dans le courant des lois naturelles, les plie à son service.

J'eus le bonheur d'entendre, de la bouche de M. Pablo Iglesias, que l'œuvre réformatrice de M. Maura avait, au moins sur quelques points, satisfait le chef socialiste. Cette rencontre de deux hommes, divisés moins par leur volonté que par des institutions perverses, leur rencontre, en quelque sorte, au cœur des choses et des nécessités humaines et des vérités politiques, portait confirmation certaine de mon jugement sur leur personne et sur leur œuvre.

Rappelons brièvement les caractères de l'une et de l'autre.

*
* *

Dans un pays de race latine, race qu'une fausse philosophie de l'histoire représente comme vouée soit à l'anarchie, soit à un despotisme césarien et qui répugnerait de toutes ses forces à l'association, M. Pablo Iglesias a constitué le groupement ouvrier le plus uni, le plus homogène et en même temps le plus autonome qui soit peut-être en Europe. Le parti socialiste espagnol a occupé, jusqu'à ces derniers temps, une situation exceptionnelle et vraiment élevée dans la politique de son pays. En état d'hostilité théorique avec tous les partis « bourgeois », il se garda, en fait, de toute compromission et de tout louche marchandage. Les démêlés des socialistes avec les républicains sont restés fameux en Espagne, et il n'était pas très difficile de percevoir, sous les critiques adressées par les premiers aux seconds, le ton du plus exact mépris. En sorte que dans cette Espagne qui, même dans ses meilleures parties, est encore si gâtée d'anarchie parlementaire et libérale, le

parti socialiste représentait la plus énergique protestation contre tous les faux dogmes politiques et sociaux de la Révolution et que l'incapacité où les institutions du pays se trouvaient d'utiliser cette grande force, portait contre elles la plus saisissante des condamnations.

L'estime, le respect, voire l'admiration, où se mêlait un peu de crainte, qu'inspiraient aux politiciens espagnols les socialistes et leur chef, m'avaient plus d'une fois frappé. Je me rappelais l'envie de certains républicains pour cette force que leur politique rétrograde n'avait pas su capter. C'est que cette force socialiste, outre qu'un homme intègre la dirigeait, étant en quelque sorte extraite des choses et des nécessités de la vie et s'y alimentant, on ne pouvait songer à en trafiquer comme d'une valeur fictive.

Dans la conversation qu'il m'accorda, M. Iglesias ne put retenir certaines expressions de mépris pour le parti républicain rongé de divisions, de haines et d'ambitions. Et pourtant, à la suite des circonstances qui vont être rappelées, il venait de contracter avec ce cadavre une alliance aventureuse. Mais comment n'être pas frappé des réticences, des restrictions, des réserves et des conditions qu'il était obligé de formuler en pleine lune de miel républicaine-socialiste ? Quant à l'homme, je trouvai en M. Pablo Iglesias un homme énergique, déjà blanchissant, à la figure ouverte et éclairée par cet insaisissable sourire que répand sur un visage humain la confiance en soi et dans une juste cause.

Ce sourire, je devais le revoir sur les traits de M. Maura, plus pur encore et, si le mot n'est pas trop fort, plus sublime. On connaît assez l'œuvre de ce dernier. Notre maître Charles Maurras en marquait récemment les caractères en quelque sorte éternels [1]. Le

1. Dans l'*Action française* du 26 juillet 1910.

chef des conservateurs espagnols a essentiellement voulu rappeler à la vie, locale, municipale, professionnelle, politique, tous les éléments de son pays, qu'un système corrupteur et despotique, appelé là-bas *caciquisme*, avait brimés et étiolés.

Sur cette terre d'Espagne, ingrate et désolée, l'homme a toujours triomphé de la pauvreté des éléments par la volonté de son génie inventif. Le symbole à cet égard serait la création de Madrid, œuvre artificielle, née d'une pensée politique, pour laquelle la nature n'avait vraiment fourni aucune indication, mais que l'homme lui imposa. En Espagne, on doit attendre de l'autorité beaucoup plus que partout ailleurs. Or, tout ce qui peut être tenté d'en haut pour provoquer les mouvements de la vie dans un corps social languissant, M. Maura l'a essayé et il en a du moins tracé le programme, qui lui survivra.

*
* *

Tels sont ces deux hommes que nous n'avons pas rapprochés ici pour un vain divertissement de rhétorique.

Il y a un an, de graves événements survenus dans la politique espagnole les mirent aux prises l'un avec l'autre.

A la déclaration de guerre au Maroc, M. Pablo Iglesias répondit par une déclaration de grève générale et par l'appel à la désertion. Toutes proportions gardées (et encore faut-il savoir que la campagne marocaine eut pour l'Espagne une importance que nous calculerions malaisément), l'attitude de M. Pablo Iglesias ressemblait fort à une trahison devant l'ennemi. Comme c'était son devoir et comme il fallait s'y attendre, M. Maura, alors président du Conseil, fit emprisonner le chef des

socialistes, fauteur responsable de désordres antimilitaristes. De ce jour, M. Pablo Iglesias lui voua une haine mortelle, et dans la presse ou à la tribune il ne fut plus que le champion de ce programme : le retour de M. Maura au pouvoir devait être empêché par tous les moyens, y compris l'attentat. Récemment encore, il ne monta guère à la tribune de la Chambre que pour y développer ce point de vue. A quelques jours de là, un jeune homme tentait d'assassiner M. Maura sur le quai de la gare de Barcelone.

Si l'on veut bien comprendre les choses et apercevoir les hautes lois dont elles ne sont que le signe, il ne faut imputer à M. Pablo Iglesias nul bas mobile ni rechercher dans ses actes ni ses paroles la trace d'un ressentiment personnel. Son incarcération, si elle lui fournissait un grave avertissement pour l'avenir, n'était encore pas une peine bien dure et laissait entière sa situation de chef. Elle marquait les rôles et les responsabilités, comme il était juste.

Mais les idées, plus encore que la personne de M. Pablo Iglesias, éprouvèrent un sérieux dommage du fait de M. Maura. Car si l'on ne peut que louer le principe de son œuvre de classe et la formation d'un solide parti ouvrier espagnol, certaines de ses idées, certains de ses dogmes, d'ailleurs parfaitement étrangers à cette œuvre, n'étaient qu'un produit de la chimère la plus inhumaine. M. Pablo Iglesias croyait à l'avènement fatal du collectivisme et à l'expropriation progressive du capitalisme. Ancien ouvrier, il sut apparemment moins bien défendre son esprit que sa classe. L'évangile marxiste, dont il est féru, a dû lui tourner la tête. A cet égard, il serait une victime.

Toujours est-il que M. Pablo Iglesias, possédant bien son catéchisme collectiviste, n'hésita pas un seul instant, lorsqu'éclata la guerre marocaine, à décréter la grève

générale, prélude de l'expropriation future. Tout cela était parfaitement réglé dans son esprit et il n'y avait pas de doute que l'événement n'accourût confirmer les prophéties de Karl Marx. Or il arriva qu'un homme emprisonna M. Pablo Iglesias, réprima les tentatives de séditions antimilitaristes et fit avorter la grève générale. Toute la foi naïve du socialiste s'écroula et il faillit en demeurer stupide. Les cieux étaient donc devenus d'airain. Le Dieu de Karl Marx manquerait-il à son peuple ?

Ce ne sont point là des conjectures. Je tiens de M. Iglesias en personne cette opinion que, M. Maura étant un obstacle insurmontable à l'évolution économique du monde, il fallait le supprimer pour que tout rentrât dans l'ordre et l'Univers dans le sein de Bouddha.

Aux yeux du chef socialiste, M. Maura incarnait je ne sais quelle puissance infernale, seule capable d'arrêter du doigt la fatalité. Et comme on ne renonce pas aisément à sa chimère, et qu'un doute pourtant s'insinuait dans son esprit, il décida avec ingénuité d'aider l'évolution à se redresser.

C'est alors, pour vaincre M. Maura, qu'il s'allia avec ses anciens ennemis, les républicains.

Et depuis on peut bien dire que la carrière de M. Iglesias s'abaisse chaque jour. Il semble réservé à de grands déboires, et le déclin de sa vie défera peut-être l'œuvre qu'il avait édifiée en pleine force.

Seulement, M. Pablo Iglesias ne prend pas garde que ses excitations à l'assassinat contredisent précisément le dogme millénariste, au nom duquel il les profère. En armant le bras d'un meurtrier il rend hommage au pouvoir de l'homme sur l'histoire. Il reconnaît à M. Maura une puissance humaine, qu'il ne comprend peut-être pas bien, mais qu'il essaie de combattre par

des actes humains. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il constitue l'homme arbitre de son destin ? Il peut bien encore garder quelque illusion sur la vertu de l'attentat politique et, tant soit peu sorcier, renfermer dans le seul M. Maura le principe de tout maléfice, comme l'objet de toutes ses haines. Mais il n'y a pas de doute qu'il déserte, sans le savoir, le vieux fatalisme marxiste.

Nous lui souhaitons de changer assez tôt de philosophie pour que, considérant le monde avec de nouveaux yeux, il ressente, au spectacle de l'homme, cette volupté de l'esprit, à laquelle son noble passé l'élit malgré tout. On imagine que M. Maura, sous le feu de son assassin, devait, confiant dans le génie de son espèce, garder une belle sérénité. Quelques jours de prison ont troublé au contraire l'égalité d'âme du marxiste. Mais, instruit par l'expérience, on peut espérer que si jamais Pablo Iglesias tombait sous le couteau d'un conservateur, il saluerait en mourant la plasticité du destin et adorerait la main de l'homme, seules divinités au nom desquelles la mémoire de son autorité puisse être dans l'avenir cultivée par les vivants.

Sublimes vérités dont les trois coups de revolver de Barcelone devraient nous restituer la notion et dont il convient aujourd'hui de faire hommage à M. Antoine Maura.

LÉON DAUDET

Je suppose que ses lecteurs voient en Léon Daudet un journaliste ouvert à toutes les impressions de la vie, prompt à saisir l'occasion et à extraire la leçon ou le tableau du fait qui passe, d'ailleurs d'une impeccable correction de forme, donnant à la fois l'impression d'un homme qui se disperse et toujours prêt à se ressaisir. Cet homme, qui dépouille tous les jours toute la presse française, fait sa partie dans tous les camps et intervient dans tous les événements. Sa nature réclame une lutte multiple. Et l'on admire avec quelle rapidité et quelle sûreté il se transporte d'un sujet à un autre sujet et liquide une affaire pour courir à une autre. Léon Daudet est un homme qui entre le chapeau sur la tête, dit son mot et s'en va. Ces engagements soudains et ces brusques ruptures de combat ont une force brisante qui tue l'adversaire.

Ceux qui ont approché Léon Daudet soupçonnent peut-être le secret de cette prodigieuse activité. Au risque de l' « horripiler », lui aussi, en « lui expliquant son caractère », et après nous en être excusé, nous dirons ce qu'il nous en semble.

Daudet ne doit pas seulement avoir besoin de dépenser une nature riche et généreuse. Il doit y avoir en lui

un fond de tristesse inquiète, constamment domptée. — Oui, la tristesse l'assiège. Cet incomparable fantaisiste doit être un triste, de même que sa violence pourrait bien être fille de finesse et de subtilité. Ces qualités ne s'excluent pas l'une l'autre. Et un contraste si curieux entre la réalité et les apparences, manifesterait simplement sa volonté de cacher au public une partie de lui-même. Nous verrions là une certaine forme de dédain, s'il n'y fallait plutôt découvrir la pudeur de l'homme public qui défend âprement son secret.

Seulement quelle serait la nature de sa tristesse ? Ce n'est pas cette tristesse décrite par Pascal, qui se leurre dans les divertissements : l'homme de Pascal se fuit lui-même, et cherche à se perdre dans le monde pour s'oublier. Le caractère de Daudet nous paraît bien différent. Le monde ne doit guère l'amuser, étant toujours d'un ton au-dessous de son désir. Pour le jeu de ses facultés, il lui faut un monde à lui, créé par lui, d'un comique violent et prodigieusement caricaturesque. Et, à ce titre, il est poète.

Mais ce qu'il y a de génial, c'est que ce monde ainsi créé ou recréé par lui, est plus ressemblant que le réel même. Ce visionnaire est d'abord un réaliste. Doué d'une impressionnabilité, d'une nervosité frémissante et qui le met en communication instantanée, et pour ainsi dire médullaire, avec le monde des apparences, il le transfigure, l'épure et le spiritualise en quelque sorte ; il en extrait la pierre de ses constructions et évite ainsi, d'instinct, la chimère abstraite et cornue. Sans cette intuition du naturel, qui lui dicte la mesure souveraine, serait-il d'ailleurs grand poète ?

Poète non par plaisir, mais par besoin, Léon Daudet, même sachant qu'il peut commander et ordonner les choses, ne serait pas satisfait si l'homme échappait à son pouvoir. Il est bien l'être le plus incapable de s'enfermer

dans ses créations. Il veut agir sur ses pareils et créer non seulement des images, mais des événements et des actes. Il veut que son monde poétique soit habité, fréquenté, adopté par les humains. Son rire éclatant, son rire en fanfare, ne le délivre vraiment que s'il se propage. Il éprouve sur ceux qui l'approchent, la viabilité de ses créations ; il travaille sur le vif, écoutant l'effet produit.

On devine tout ce que cette méthode exige de patience et d'obstination, comme aussi de constance dans l'inspiration et le génie. Cet homme, qui passe peut-être pour un impulsif, est le plus capable d'opiniâtreté. Sous des apparences de folie aristophanesque, il poursuit un plan. Ses manifestations éblouissantes se lient ; l'action se déroule dans un ordre préfixe. Ne serait-ce pas encore un effet de cette tristesse qui a aiguisé la finesse naturelle de son esprit et donné la fièvre à ses méditations ?

Pour lui, il n'y a de campagnes terminées que les campagnes gagnées. L'activité ne lui suffit pas ; il lui faut le succès : de même que pour l'artiste l'œuvre est le but de l'effort....

La satire de Daudet, ambigu de pamphlet et de chanson, avec sa rage froide et violente, qui glace la joie mais réveille toutes les puissances d'indignation, instaure un genre nouveau. C'est à certains *échos* de *Rivarol* que l'histoire devra plus tard se rapporter pour retrouver le diapason de nos colères. Et elle dira que le cri public adoptait aussitôt l'invective de Daudet. Elle dira que Daudet accolant, rituellement, l'épithète homérique de *pleutre* au nom de M. Jaurès, les adversaires du tribun socialiste ne purent plus jamais disjoindre le patronyme de son épithète, témoin M. Péguy dans *Notre Jeunesse*. Le nombre enfin est incalculable des Français qui voient avec ses yeux, qui parlent avec ses mots.

Il possède une virtuosité déconcertante dans l'art de simplifier, de corriger, de recomposer la réalité. Et quelle réalité le plus souvent ? — La plus obscure, la plus indiscernable de toutes : la réalité politique, pis encore, la politique républicaine. Il est assez connu, en effet, que, sous le jeu constitutionnel et fictif du régime, derrière le Parlement et les ministres, des intérêts puissants de sectes ou d'argent nous gouvernent. Cette tyrannie occulte a pour première loi de tromper sur soi et d'espionner. La police en est le principal ressort, comme l'armée et la diplomatie sont les instruments essentiels des grands États. La guerre contre un pareil régime a donc ses conditions sévères : il s'agit d'animer contre un ennemi invisible l'opinion qui ne se laisse d'ordinaire émouvoir que par des représentations concrètes. Justement Daudet sait créer les « mythes » qui toucheront le public et en tireront les réactions utiles. Il applique la méthode du tir indirect : en désignant un objectif symbolique, il obtient que les coups frappent l'adversaire réel.

Or on notera que ces audacieux raccourcis, ces schémas poétiques, sont l'œuvre de l'esprit de finesse. La passion les cherche, la subtilité les trouve. Il y faut une psychologie déliée et une constante communication avec le public. Tout ce que représenterait, en effet, de calculs et d'opérations abstraites cette pratique du tir indirect, toute cette algèbre ou cette mathématique politique, s'il fallait y procéder par déductions et supputations, dépasserait l'entendement d'un homme. Quelque intuition doit suppléer l'esprit de géométrie, et c'est affaire de subtilité.

Ayant choisi l'objectif à frapper pour d'utiles répercussions, Daudet lance son coup droit. — Tant de froid emportement a fait crier à la violence. Étonnant reproche. Il est vrai que notre époque a désappris l'art

des belles violences qui font gémir l'adversaire. Car il faut une âme frémissante et d'une trempe énergique pour être ce bourreau cruel : une âme mesquine ne transmettrait à la voix que des sonorités expirantes. Sous ce rapport, je ne vois guère que Charles Maurras qui, avec ses moyens propres, puisse être comparé à Léon Daudet. Drumont moralise, Rochefort satirise, Maret ironise et Barrès subtilise. Mais Daudet est le monstre doué pour l'invective.

Ce don, qu'on s'en persuade, consiste moins dans la véhémence du verbe âpre et tranchant que dans la sûreté d'orientation de l'attaque. Nous avons vu que, d'intuition, Daudet écarte le détail qui gêne la vue et le mouvement ; il déblaie son terrain pour la charge ; puis sur le point essentiel il lance, comme un bélier, la masse de son effort. Le lecteur entend la plainte de l'obstacle, il le voit céder ; et la lumière conquiert peu à peu l'espace libéré. On admire tant de méthode et de lucidité dans la violence. Si bien servi qu'il soit par un tempérament de feu, il est certain que c'est l'esprit qui gagne à Daudet le laurier du triomphateur. La force, comme la beauté classique, de ses attaques, vient de la clarté et de la simplicité de leur plan.

Tel est l'homme : un triste, un poète, une intelligente violence, un prestigieux et subtil fantaisiste, un tempérament de démon.

Voyons-le en campagne d'Action française [1].

*
* *

Notre tâche ici devient décourageante. Pour analyser ce talent et cette action conjugués, nous devrons mor-

1. Sous ce titre, *Une Campagne d'Action française*, Léon Daudet venait de réunir en volume ses principaux articles publiés de 1908 à la fin de 1910. — E. M.

celer, et comme concasser, une œuvre complexe mais achevée....

Je ne sais si vous aimez les calembours et à-peu-près de Daudet. Il y en a sans doute d'ordinaires, mais il en est aussi d'excellents. D'ailleurs le calembour est un genre méconnu dont nous entreprendrions incontinent la réhabilitation, si d'autres sujets ne nous appelaient. Indiquons au moins que ces mots qui, moyennant une très légère altération, révèlent soudain des sens imprévus, doivent trahir quelque dessein et découvrir comme un dépôt éternel de la Providence.

Du même point de vue, les petits vers de *Rivarol* rentrent pareillement dans le plan de Dieu. La prose a des insuffisances auxquelles ils suppléent. J'ai sous les yeux un vieux numéro du journal où je lis cet *écho* que je vous demande la permission de citer. M. Fallières avait adressé à la fanfare des « Armourins » de Neuchatel ces simples paroles :

Je suis un ancien ministre de l'instruction publique, et chaque fois que je vois des enfants cela me fait plaisir. Et puis ces enfants ont l'œil si vif, si intelligent! Ah! je suis sûr qu'ils ne sont pas endormis.

Là-dessus *Rivarol*, non moins simplement :

Ce dernier trait fait honneur à la perspicacité présidentielle :

Lorsque j'entends le son joyeux de leur fanfare,
Le manque de sommeil des « Armourins » m'effare,
Car il est impossible — et ce serait charmant —
De bien dormir tout en jouant d'un instrument.

Il me semble que cela ne manque ni de vivacité, ni d'irrévérence subtile.

La « rosserie » de *Rivarol* a une très fine saveur. Dans

le journal de ce matin (30 octobre 1910), je découpe, au petit bonheur, cet autre *écho :*

Sabotage parlementaire. — Porte-parole de M. Piou, notre confrère Ernest Judet s'indigne à la pensée qu'on sabote le cher vieux parlementarisme, qu'on empêche de se manifester la rénovation salubre annoncée par les 207 nouveaux des bonnes élections : « Voilà bien le pur sabotage parlementaire. C'est la dérision et l'exploitation arbitraire de la tribune ! Voilà comment le parlementarisme devient *inutilisable*, selon la méthode de la Confédération générale du Travail ! »

Mais non, Judet, vous n'y êtes pas. Le parlementarisme est, par son essence même et son incompétence, non seulement inutilisable d'emblée, mais encore perpétuellement nocif. On ne saurait trop le saboter. Le seul sabotage louable, permis et même glorieux, sera le sabotage complet du parlementarisme, et par conséquent de la République.

Puis soudain, avec une feinte bonhomie qui me rappelle certain pli des paupières sous lesquelles coulent deux prunelles de jais, il ajoute, d'un ton impayable :

Et tenez, vous m'intéressez. Je vais faire quelque chose pour vous. Évidemment vous ne connaissez pas les aveux de votre sauveur Briand au banquet Mascuraud. Écoutez-les. C'est saisissant. (*Suivent lesdits aveux, ponctués et soulignés avec une joie féroce.*)

Nous ne quitterons pas *Rivarol* sans rendre hommage à la dignité grave où il sait s'élever dès que les circonstances l'y convient. Un exemple montrera la variété, la justesse, et souvent la noblesse de ses accents. Il s'agit de François Coppée, dont les panégyristes ne mentionnèrent qu'avec pudeur, après sa mort, le titre glorieux de fondateur de la *Patrie française.* Alors *Rivarol* :

La mort et la polémique. — Pourquoi et comment la

mort effacerait-elle les traces des polémiques ? Les polémiques constituent la vie, et la mort n'efface pas la vie. Il est beau qu'au sombre soleil de la glorification posthume, le poète, le penseur, le combattant, le patriote, apparaissent tels qu'ils furent, avec leurs passions toujours vivantes par la transmission du verbe. Le voile dont on dépouille une statue bienfaisante ne doit pas retomber sur le bienfait. La violence bien dirigée est un noble souvenir, un exemple. Il y a des colères sacrées.

Celui qu'on appelle justement « le bon Coppée » n'avait rien de fade ni d'édulcoré. Il a connu les haines vigoureuses, et ce n'est pas là une des moindres raisons des longs regrets qui l'ont accompagné sous les ombres.

Cette élévation, cette sérénité, cette émotion chaste et retenue, sont d'un maître : et il n'y a qu'à s'incliner... Puis le combat l'appelle ailleurs, et sans prendre haleine, il invective : « UN MONUMENT A L'EAU. — *Au fumier serait plus exact, car il s'agit du monument du Grand Fécal,* etc... » Le ton a changé ; mais c'est la même fermeté de style, le même son plein et vibrant, le même mouvement égal, uni, rapide, sans défaillance, le même métal pur et sans tare.

Ce style de Daudet, nerveux et musclé, sanguin, ardent, et pourtant délié, ce style net, et comme perlé, ce style viril voudrait une étude où seraient loués ces brusques et impérieux exordes. [*Il n'y a qu'un cri dans le public : décidément ce Fallières est ignoble....*], ces transitions abruptes, par-dessus lesquelles la pensée saute emportée, ou ces sentences de fabuliste [*Le serpent soupçonné renvoie ses accusateurs à sa mue de l'année précédente*]... Du moins nous noterons comme le style de Daudet garde sa précision aiguë dans la fantaisie, la bouffonnerie, et jusque dans la plus extravagante cocasserie. Il faudrait citer toute cette seconde partie de son livre, qu'il a intitulée *les Mythes*. Daudet sait garder un caractère

humain à l'imagination la plus follement visionnaire. Et, *sans changer presque de ton*, il sait se ressaisir aussitôt après avoir cédé à son démon, et découvrir la profonde raison de son apparent délire.

Quant à la qualité de cette imagination et à sa force comique ou tragique, il n'y a rien dans notre littérature qui puisse lui être comparé et nous ne saurions mieux faire que de citer largement[1].

La Cour de cassation ayant décidé qu'un idiot peut voter, Daudet met en scène cet idiot et le présente à M. Charles Benoist.

Dresser son tableau noir, saisir sa craie fut au concurrent de Prache l'affaire d'un instant : « Écoutez-moi bien — dit M. Charles Benoist — et suivez mon raisonnement. Je tire mon ballonnet compensateur et je divise le nombre des inscrits par le tiers des suffrages moins dix-sept qui se sont répartis en trois ans sur la moitié des électeurs de la circonscription pris comme base. C'est d'une simplicité enfantine. Ceci fait, je multiplie la première somme ainsi obtenue par le logarithme de soixante. Si j'avais là, comme à Lille, des auxiliaires habitués au pointage, vous verriez qu'il suffit d'une ou deux heures et de cent quatorze divisions ou multiplications pour aboutir à un résultat qui sera le salut du pays. »

A ce moment l'idiot, troublé et effrayé par le déploiement des accessoires et la fougue du professeur, se mit à pousser des cris perçants...

1. Les circonstances autant que le défaut de place m'obligent à écourter les citations qui, dans la *Revue Critique* du 10 novembre 1910, illustraient le commentaire ; je promets un grand plaisir de l'esprit et un grand bénéfice au lecteur qui voudra se reporter à l'ouvrage de Daudet, notamment dans sa seconde partie, pour éprouver la justesse de cette analyse de Gilbert. — E. M.

*
* *

C'est leur caractère de vérité, de justesse et de profond sérieux qui donne à ces paraboles satiriques leur mordant. Nous y voyons une espèce d'hallucination vraie, pour laquelle il faut renoncer à trouver aucun nom si ceux d'inspiration, de vision prophétique, de génie ne conviennent pas. C'est la réalité transfigurée par un être doué d'un sixième sens.

A dessein nous avons employé le mot de parabole pour définir l'œuvre de cet écrivain qui est surtout un moraliste, habile non seulement à surprendre les secrets mouvements de l'âme humaine, mais à rechercher les vraies directions de la vie et prêcher la sagesse. C'est un sage et passionnément attaché à une sagesse qu'il a de lui-même retrouvée. Relisez cette page qui semble écrite en marge de *Candide*; sauf le dessin qui est plus ferme, c'est bien la touche de Voltaire.

Ce que je cherche dans les livres de Loti, ce n'est pas une documentation sur les peuplades « estranges », leurs coutumes, leurs villes, leurs paysages. Je sais parbleu bien que les Chinois dansent accroupis du matin au soir, en agitant des clochettes, que les Turcs et les Turquesques se promènent, sous de larges turbans, à travers des bazars embaumés, que les Persans ont de grands bonnets et se présentent toujours de profil. Je sais aussi que les Japonaises vivent mollement étendues, dans des étoffes légères, sur des parquets de papier peint, cependant que leurs jaloux tirent le canon perfectionné ou se frappent leurs fronts jaunes devant des tableaux noirs. Il ne m'échappe pas qu'à Bénarès, devant des monuments pareils aux croque-en-bouche de notre enfance, on rencontre des singes qui se baignent, des philosophes en méditation, Chevrillon, son Taine à la main, et Brieux, ivre de l'école du soir.

Comment ignorer que l'Arabe boit de l'eau, fréquente

volontiers le désert, se nourrit de mouton beurré et cuit en plein air, puis forme des caravanes ou smalas où des ustensiles de ménage sont portés par des femmes voilées que portent eux-mêmes des dromadaires. Si vous lui demandez des nouvelles de madame, furieux, aussitôt il vous coupe le cou, puis monte sur son toit invoquer Allah et prendre un tub avec du sable.

« Le mirage des mots et des horizons inconnus » ne le touche plus. Il donnerait « dans les cinq minutes et de grand cœur, tous les paradis persans ou turcs, et les splendeurs des Indes par-dessus le marché, pour une route de Provence en été, au soleil couchant, ou pour une matinée sur la Loire. »

Voilà un Daudet peut-être moins connu, mais qui n'est pas moins vrai que l'autre. Et nous dirions que l'agilité avec laquelle ce pamphlétaire se mue en ironiste nous déconcerte, si nous n'avions encore besoin de ce mot pour une autre de ses transformations : nous voulons parler du portraitiste et du psychologue.

La finesse de ses jugements sur les œuvres et sur les hommes décèle, en même temps qu'une immense curiosité de l'esprit, une constante surtension de la sensibilité et des nerfs. Qu'il s'agisse de questions scientifiques, de métaphysique ou de méthode (V. *A propos du transformisme, la Bêtise de Zola, Un juif de science : César Lombroso, le Primaire Brieux*), ou de littérature anglaise (qu'on se rappelle ses jugements sur Meredith ou Swinburne), ou de littérature française (Balzac, Hugo, Flaubert, Zola, Rostand, de Curel), ou de philosophie, ou d'analyse morale, Léon Daudet apporte le sens critique le plus aiguisé, les intuitions les plus pénétrantes. Sa critique n'est pas doctrinaire, mais impressioniste, et d'ailleurs d'une justesse qui semble miraculeuse précisé-

ment parce qu'elle paraît se passer du secours des principes.

De cette finesse psychologique nous ne rapporterons qu'un exemple, mais remarquable ; c'est le portrait de M. Émile Faguet, cet homme-enfant, dont toute la vie est l'histoire de ses lubies et de sa pétulance, par Léon Daudet. On remarquera comment la description, d'abord physique et si extraordinairement pittoresque, enfonce peu à peu dans le moral jusqu'à ce qu'elle ait effleuré la clef de l'énigme.

Relisez cette maîtresse page, il est impossible de faire la part de l'invention et de l'observation ; ce raccordement invisible de l'imaginaire et du réel, cette vérité de la bouffonnerie et de la caricature, sont la signature de Daudet. Nous avons expliqué déjà son besoin de retoucher vigoureusement le réel pour en faire jaillir un comique dru et violent. Mais sa faculté d'observation et cet art de la ressemblance restent le mystère d'une nature douée. Les personnages les plus ahurissants, les pires fantoches, sont ceux qu'il a le plus finement, le plus intelligemment pénétrés : ainsi attrapa-t-il la fausse audace, la feinte originalité de Clémenceau. Ses modèles, il les sent, il les voit mieux encore qu'il ne les explique : son analyse, en effet, reste toujours concrète, sensible, imagée ; les morceaux même démontés continuent de vivre et de s'agiter, et, sans les ajuster ni les recoller, il donne du personnage une idée totale et vraie.

Cette intuition psychologique a dû naturellement l'inciter à ces polémiques personnelles pour lesquelles je comprends qu'un homme ait du goût. Daudet est prompt à saisir le faible de l'adversaire. On devine qu'il aime à le blesser, à en obtenir un cri de douleur, à l'avoir à merci et à tirer au corps. Et ce faisant, il ne recherche pas seulement une volupté, il remplit une haute fonction. On peut dire que Daudet a exercé sur

les valeurs personnelles le même contrôle intolérant que Maurras sur les idées : les deux œuvres se complètent ; dans l'intérêt de la propagande intellectuelle de Maurras, il était indispensable que vînt Daudet pour empêcher les trafiquants de tromper sur les personnes après avoir voulu tricher sur les idées. Tous deux accomplissent une œuvre de clarté et de loyauté. Daudet a déshabillé un certain nombre de mannequins dont on espérait abuser la candeur publique. Aussi chaque fois que, dans une nouvelle conjoncture, on le verra, obéissant à sa loi, provoquer l'adversaire, chercher l'homme et réclamer le combat singulier, il faudra honorer en lui, avec le courage et la clairvoyance, un splendide service.

AUX INTELLECTUELS

La misérable condition de l'Intelligence [1] tient en ces quelques mots : l'esprit humain est avili dans la personne de ceux à qui en est commis l'honneur, les écrivains. Nous en citerons des preuves. Notons tout de suite que, dans cet ordre, spirituel, les plus précieuses valeurs courent les plus grands risques, parce que ni prince ni Etat n'en a la garde, et que le premier venu, s'il est habile, peut en trafiquer à sa guise. M. Georges Sorel a écrit : « L'histoire nous apprend que l'héritage des maîtres ne saurait être longtemps conservé sans des efforts quasi-héroïques de volonté. » L'Intelligence a bien, en effet, ses soldats et ses ministres des autels ; mais elle ne possède, pour les contenir, ni la chaire de Pierre ni la discipline des armées. Et la juridiction des pairs chôme depuis le jour que, devant le tribunal de la foule, les écrivains troquèrent la gloire pour le succès.

1. A notre époque. C'est le 25 juillet 1911, dans la *Revue Critique des idées*, que Gilbert, préoccupé de savoir où nous en étions depuis le grand livre de Maurras sur le même sujet, faisait pour ainsi dire le point, à l'occasion d'une part des fausses manœuvres de M. Jean Richepin pour la défense des humanités, de l'arrestation d'autre part, et de la mise au régime de droit commun pour un délit politique, du jeune écrivain royaliste Henri Lagrange. — Henri Lagrange a été mortellement blessé à l'ennemi le 6 octobre 1915 ; il a succombé à l'hôpital militaire de Montereau, à l'âge de vingt et un ans.

E. M.

La décadence des mœurs et du prestige littéraires est aujourd'hui si avancée que les écrivains mêmes dont l'attention est éveillée sur le péril ne savent plus en prendre une juste notion. La plupart ne songent qu'à leurs intérêts matériels et se lamentent d'une dépréciation de leur marchandise, qui risquerait pourtant, en leur ôtant l'appât des gains élevés, de les affranchir des puissances d'argent.

*
* *

Ce mal n'est pas tout à fait récent. Il a été étudié par Charles Maurras dans ce livre révélateur, *l'Avenir de l'Intelligence*, où l'on voit qu'une telle disgrâce est juste et punit l'Intelligence de ses aberrations théoriques et pratiques. Pour être sortie de son ordre et avoir aspiré à une dictature universelle, l'Intelligence, dans l'égarement de cette ambition, privée des disciplines et des soutiens qui l'aident à se mouvoir dans sa sphère mais l'abandonnent au delà, fut aisément réduite en servage et tomba au pouvoir de l'Or. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette démonstration ; voici pourtant une revue de l'Histoire du XIXe siècle qui met bien des choses au point.

Ainsi tout ce qu'entreprenait d'utile ou de nécessaire la force des choses, l'Intelligence littéraire le dévoyait ou le contestait méthodiquement. C'est le résumé de l'histoire du siècle dernier.

De ces deux pouvoirs en conflit, Intelligence et Force, lequel a paru l'emporter au cours de ce même siècle ?

On n'y rencontre pas une influence comparable aux dictatures plénières du siècle précédent. On avait le roi Voltaire, mais personne ne dit le roi Chateaubriand, qui ne rêva que de ce sceptre, ni le roi Lamartine, ni le roi Balzac, qui aspirait de même à la tyrannie. On n'a pas dit le roi Hugo.

Celui-ci a dû se contenter du titre de « père » et de qui ? des poètes, des seules gens de son métier.

En outre, les souverains qui ont gouverné la France après Napoléon se sont presque tous conformés à ses jugements, peu bienveillants, en somme, sur ses confrères en idéologie. La Restauration s'honora de la renaissance des Lettres pures ; elle les protégea, les favorisa d'un esprit si curieux et si averti que c'était, par exemple, le jeune Michelet qui allait donner des leçons d'histoire aux Tuileries. Mais le Gouvernement n'en était plus à prendre au sérieux les pétarades d'un sous-Voltaire. On le fit voir à M. de Chateaubriand. Villèle lui fut préféré, Villèle qui n'était ni manieur de mots, ni semeur d'images brillantes, mais le plus appliqué des politiques, le plus avisé des administrateurs, peut-être le meilleur citoyen de son siècle.

Quoique fort respectueux envers l'opinion, Louis-Philippe montra une profonde indifférence envers ceux qui la font. Il ne les craignit pas assez ; en s'appuyant sur les intérêts, il négligea imprudemment l'appui de ceux qui savent orner et poétiser le réel. Son fils aîné avait pratiqué ce grand art, et la mort du duc d'Orléans, le 13 juillet 1842, fut un des malheurs qui permirent la Révolution de Février.

Le second Empire, qui adopta peu à peu une politique toute contraire à l'égard des lettrés, en parut châtié par le cours naturel des choses ; les hommes de main, Persigny, Maupas, Saint-Arnaud, Morny, marquent précisément l'heure de sa prospérité ; quand l'empereur se met à collaborer avec les diplomates de journaux, qu'il s'enflamme avec eux pour l'unité italienne ou s'unit à leurs vœux en faveur de la Prusse, la décadence du régime se prononce, la chute menace. Mais il faut prendre garde qu'un Émile Ollivier, plus tard un Gambetta, se donnaient déjà pour des praticiens : on les eût offensés en les mettant dans la même compagnie que Rousseau.

Sous ces divers régimes, en effet, les lettrés purent bien accéder au gouvernement. Ce n'était plus la littérature en personne qui devait régner sous leur nom. Leur ambition commune était de se montrer, avant tout, gens d'affaires et hommes d'action.

*
* *

Cette histoire des déconvenues de l'Intelligence pourrait être allongée de quelques nouveaux chapitres dont la matière se trouve dans ces Confessions que l'Affaire Dreyfus, qui lança le nom d'« Intellectuel », a commencé de nous procurer.

Ouvrant l'*Apologie pour notre passé*, de M. Daniel Halévy, on surprend entre les lignes l'aveu des désastres éprouvés par l'Intelligence. Cette révélation peut bien surprendre. D'impudents chroniqueurs se sont arrogé la gloire d'avoir, par la seule force de la Vérité et le seul prestige de l'Intelligence, déterminé le succès de la cause de Dreyfus. Et il semblait que jamais le parti des intellectuels n'eût encore, à lui seul, provoqué une pareille révolution. Mais on ne prit pas garde que cette rumeur émanait bien moins des faits que des hommes mêmes à qui elle était avantageuse. Ceux qui écrivent l'Histoire ont quelquefois intérêt à raconter qu'ils la font ; et justement quand ils furent le moins libres. Tel est le cas des intellectuels dreyfusards.

En réalité, l'affaire Dreyfus tira un peu plus sur leurs chaînes. Il est démontré que sans le gouvernement, la force matérielle, l'or juif et l'équivoque, le parti des « Intellectuels » marchait à la plus écrasante défaite. Sous leur nom, qui y perdit son dernier lustre, d'autres, simplement ignominieux, triomphèrent.

Ce que fut cette entreprise pour l'Intelligence, M. Halévy en est déjà convenu. La légèreté avec laquelle les « Intellectuels » engagèrent dans l'aventure dreyfusienne un peu de l'honneur de l'Intelligence, est ainsi retracée. « *Armés par un tel maître* (Renan), *chargés de tant de doutes et si faiblement armés de doctrine, que ferions-nous dans la bagarre ? Nous nous trouvions soudain rangés*

avec les républicains, et les révolutionnaires à nos coudes. Quel était le nom véritable de ce compagnonnage? Accord, alliance, ligue, rencontre de hasard, amitié nécessaire? Nous ne le savions pas, et le moment n'était pas favorable aux analyses. Qu'est-ce que nous combattions? Nous le savions à peine. » On pensera que ces intellectuels faisaient drôlement leur métier. « *La confusion des idéologies aurait dû nous mettre en méfiance.* » La méfiance ne vint pas, la critique ne fut pas même éveillée. M. Halévy reconnaît qu'il fallut l'adhésion des masses ouvrières (aujourd'hui victimes de cet embauchage suspect), pour déterminer les premiers événements en faveur de la cause des « Intellectuels ». Une force brute allait suivre une pensée aveugle. Ce n'était pas encore assez. Il manquait un mensonge : l'anticléricalisme. Écoutons M. Halévy :

Nous ne savions pas quelle était notre force immense, mais venue d'ailleurs. Je me souviens de l'heure précise où je la découvris. C'était en mai 1899. Le hasard m'avait mené dans une ville de province. Je m'étais assis sur un banc, sous les ombrages d'un cours paisible. Derrière moi, quelques hommes causaient dans un petit café. Je perçus quelques phrases : ils parlaient de l'Affaire. Trois d'entre eux, dreyfusards, voulaient persuader un ami qui faisait le récalcitrant. Et j'entendis ces mots :

« L'affaire Dreyfus, c'est un coup des jésuites contre la France. Ils nous détestent, parce que nous sommes en République. Leur général, qui est un Allemand, a fait condamner Dreyfus pour désorganiser notre armée... »

Puis les voix se mêlèrent ; j'étais suffisamment instruit. Cette légende stupide, née entre quatre absinthes, annonçait l'avenir. *J'éprouvais un saisissement non tout à fait désagréable. Un mensonge pour nous! Une force immense nous venait donc,* la force des sensibilités instinctives orientées par les mythes ; *et celle de la stupidité même.*

Voilà toute la grande victoire des Intellectuels en ces tristes journées.

Situation paradoxale : M. Halévy va jusqu'à admettre que l'Intelligence n'était pas du parti des « Intellectuels. » *Les réactionnaires eurent la tâche la plus aisée : depuis vingt ans, sinon cinquante, l'intelligence française travaillait pour eux.* » Ce trait achève la chronique de la plus retentissante banqueroute intellectuelle.

A M. Daniel Halévy répondit M. Charles Péguy. *Notre jeunesse* n'est qu'une longue indignation contre l'*Apologie*. M. Péguy réclame, en rançon de sa défaite, l'intégrité de son honneur. Il explique la défaite de l'idée dreyfusienne par l'intrigue politique. Et, évoquant les temps révolus du pur idéalisme dreyfusard, il se rappelle qu'alors les « grands juifs », les gros banquiers, s'effrayaient du sémitisme ostentatoire et provocateur d'un Bernard Lazare ; mais aussi l'Affaire végétait. Cependant tandis que les « Intellectuels » s'émouvaient vainement, d'autres manœuvraient dans les ténèbres, et l'or afflua, et vint le succès. Mais quel affront encore pour l'Intelligence !

*
* *

Les résultats de cette Affaire se constatent aujourd'hui. Dans la presse ou dans la librairie, au théâtre ou à l'Académie, l'Intelligence, qui devrait être là comme chez elle, doit présenter des répondants politiques. Dans la vie ni dans l'opinion, il n'y a plus pour elle aucune place.

Chercherons-nous maintenant la cause de cette dépendance envers l'Or et la Force ?

*
* *

Lorsque environ le début du dernier siècle, la politique perdit son haut caractère de salut public pour se

rabaisser, sous le nom de parlementarisme ou de régime de cabinet, à une sournoise guerre de clans, l'Intelligence fut, de son côté, sollicitée de déserter ses *templa serena* pour guider les peuples: Ces avances fallacieuses invitaient un pouvoir d'essence spirituelle à usurper les attributions du pouvoir temporel, d'ores et déjà avili et corrompu. L'indomptable esprit de la Réforme inspirait cette confusion des ordres. Il ne manqua pas de ruiner quelques ouvrages de la civilisation.

En effet, la politique et l'Intelligence ne purent chercher à se rejoindre et à s'identifier qu'en altérant profondément leurs caractères respectifs. Comme la netteté et la dureté toute objective : 1° du critérium politique (*le salut public*), 2° du critérium philosophique (*la recherche de la vérité*) résistaient à la violence de cette confusion, on changea le point de vue. La politique et l'Intelligence furent rapportées et en quelque sorte annexées à la morale. La conscience, le bien en soi, même de simples dispositions sentimentales, prononcèrent sur l'organisation des États et l'ordre du monde. C'était l'abolition de toute règle de jugement : riche aubaine pour les chercheurs de marchés fructueux.

L'écrivain errant, sans autre repère que sa volonté et ses plus petits intérêts, perdit sa meilleure sauvegarde. Même socialement isolé, il est entouré d'une armure de diamant tant qu'il se couvre de la pureté étincelante des idées ; nul ne peut plus aborder sa position sans une espèce de sauf-conduit : il y a un langage, il y a des méthodes, des certitudes et des mœurs qui, sur son terrain, le rendent inattaquable et l'avertissent de ses erreurs : sa route est toute jalonnée de signaux. Mais s'il se mêle aux intrigues des hommes et s'il y mêle la cause du vrai, c'est alors l'être le plus dépourvu, le plus chétif, et ce peut être aussi le plus déshonoré.

La politique, de son côté, réduite à des compétitions

de personnes (c'est tout le régime électif), tombe vite dans la cuisine policière. Une guerre basse, que ne rachète pas le sacrifice du sang, remplace le souci de l'intérêt public. Les politiciens, ces bandits au sens le plus exact du mot, n'ayant même pas le cœur d'étaler au grand soleil purificateur leur avidité sordide, ajoutent à la férocité l'hypocrisie. Pour cacher le fond de la dispute, ils cherchent à l'adversaire d'ignobles querelles : *réaction*, *révolution*, *anarchie*, *progrès*, vains et conventionnels griefs presque purement moraux, qui ne sont mérités en propre par aucun parti et par tous en commun, et surtout ces expressions de *gauche* et de *droite*, bonnes pour relever des positions de combat, mais qui, dans l'ordre de la pensée et des réalités politiques, ne signifient absolument rien... Tel est le plan de la vie démocratique. Et ainsi s'ouvrent de sournois procès de tendances qu'on invite l'Intelligence à plaider et qui frappent tout bonnement la pensée d'interdit.

L'Intelligence, en effet, ne peut être rangée à « droite » ni à « gauche ». Et c'est parce qu'elle n'a pas assez protesté contre une classification qui implique une forte présomption de partialité, que son crédit a été tellement ébranlé pendant le XIXe siècle. La vérité n'est pas, de sa nature, parlementaire : elle ne veut pas être contestée ; elle prétend faire autorité. Admettre un seul instant que le jargon parlementaire puisse convenir aux opérations de l'esprit, qui ne doit rechercher que la vérité, c'est supposer l'Intelligence libre de balancer, à sa fantaisie, entre la vérité et l'erreur et de se décider finalement pour des motifs d'intérêt ou de sentiment. Rien ne peut lui être plus préjudiciable. En adoptant cet absurde vocabulaire, les naïfs concourent sans s'en douter à des besognes de basse police, et les roués forgent à l'Intelligence la plus abjecte tyrannie.

Ainsi le cours naturel de la démocratie apporte à l'Intelligence un double péril : elle menace également la dignité du penseur et la rectitude de la pensée....

LES ROIS

Nous allions écrire que *les rois reviennent* ; mais nous faisons réflexion que c'est plutôt l'opinion qui revient, et bon train, de ses erreurs sur les monarques. Longtemps les maîtres de l'opinion, à contre-pied des préceptes de Bossuet, affectèrent de ne priser, dans le caractère des rares et fortunés souverains qui obtenaient grâce devant le tribunal de leur censure démocratique, que les vertus, les goûts, les travers ou les tares qui leur prêtaient quelque ressemblance avec le citoyen. On leur savait gré d'être le moins rois possible, et s'ils détestaient ou méprisaient leur qualité royale, on saluait en eux les messagers d'une humanité supérieure. Un simple mariage morganatique figurait déjà un très haut degré de grandeur morale. Enfin s'il y avait une opinion reçue, c'était assurément celle de la décadence du prestige monarchique.

Le démenti des faits aura été assez brutal et humiliant pour déterminer dans l'opinion européenne une vive réaction : les hommes, quels que soient leurs passions ou leurs intérêts, ne supportent pas sans peine l'évidence de leur sottise. Et les faits sont très clairs. Dans la patrie de Jean Orth, un archiduc devenu l'héritier de la double couronne s'évertue à détruire les effets constitutionnels de son mariage morganatique ; il gravit un à un, et souvent à genoux (car les affronts ne furent pas toujours épargnés à la « duchesse de Hohenberg »), il

gravit un à un, endurant une véritable passion royale, les degrés du trône dont il parut, un instant, accepter d'être déchu : le service d'État le tente. Et le vœu public conspire avec lui; car non seulement les rois sont puissants autant qu'ils le furent jamais, et non seulement ils croient fermement à leur vertu, mais les peuples eux-mêmes renoncent à leur chercher des substituts moraux ou corporels.

Aussi, insensiblement, la curiosité, l'intérêt du public qui naguère recherchait les aspects communs et banaux des personnes royales, s'est déplacé et concentré sur ce qui les distingue, les élève au-dessus de la poussière humaine ; sur cet observatoire idéal d'où ils épient et gouvernent l'avenir; sur leur pouvoir intransmissible; sur cette foudre qui ne vit qu'entre leurs mains. Le goût public va aux *œuvres* royales.

*
* *

Les exemples abondent de cette conversion de l'opinion : c'est l'histoire de presque tous les esprits avertis au cours de ces dix, de ces vingt, de ces trente dernières années.

Pour nous en tenir à ceux qui viennent immédiatement, voici Mme Colette Yver, auteur de romans remarqués, dont la curiosité s'oriente d'instinct vers les formes nouvelles de la sensibilité publique, voici Mme Colette Yver qui, après avoir, il y a quatre ou cinq ans[1], publié ce roman au titre assez explicite, *Comment s'en vont les reines*, encore tout pénétré de mysticisme démocratique et républicain, écrit aujourd'hui *le Métier de Roi*, qui témoigne assez du progrès de ses réflexions sur la voie de l'autorité.

1. Pierre Gilbert publiait cet essai le 10 août 1911 (*Revue Critique*). — E. M.

Et voici le livre d'un des fils les plus authentiques de Stendhal, le *Louis II de Bavière*, de M. Jacques Bainville. Remanié et presque entièrement récrit après dix ans, l'ouvrage n'a pas beaucoup changé quant à la substance et au fond des idées, et pourtant, à en étudier de près les moindres nuances, c'est tout un livre nouveau. Dès les premières pages, sans doute, si l'on confère les deux versions, on note que Bainville ne croit plus à la dégénérescence de la race des Wittelsbach : l'événement a fait encore un beau carnage des visions romantiques sur la déchéance physique des familles souveraines : la dynastie bavaroise donne aujourd'hui à la patrie des fils robustes et exercés. De même, Bainville ne songe plus à s'étonner du secret où sont enfermées certaines archives ; une chose lui paraît plus importante que les intérêts de sa documentation : la tranquillité d'un État. Ainsi, dans le détail, l'expérience et la sagacité naturelle d'un esprit vif ont rectifié d'anciens jugements plus ou moins influencés par l'air du temps qui régnait en 1900. Mais ce n'est encore pas le grand intérêt du livre.

Ce n'est même pas l'histoire des opinions politiques et de la conversion royaliste de Wagner. Wagner, que l'on avait vu sur les barricades de Dresde, en 1848, qualifiant plus tard de « sottise » son équipée de jeune homme, adressait à Louis II une profession de foi monarchiste. Nulle courtisanerie : le poète-musicien s'était rendu à l'évidence, à la leçon des choses.

Il convient de ne pas oublier un élément historique, dont les contemporains ne se sont pas bien rendu compte. Le mouvement national et unitaire allemand, dont Wagner et son art furent des représentants si actifs, avait été d'abord d'inspiration républicaine et révolutionnaire. Sous l'influence des succès de la Prusse, succès couronnés par la fondation de l'Empire en 1871, le nationalisme germanique

épousa les formes autoritaires du gouvernement qui l'avait fait triompher. Le secret de l'évolution que Wagner subit avec tous ses contemporains est là.

Et si l'on récuse la leçon de la Prusse comme choisie pour les besoins de la cause, voici le roi Louis II sauvant la Bavière malgré elle par la justesse de son coup d'œil et le privilège de sa fonction. Ne craignons pas ici de nous arrêter.

*
* *

Remarquons encore les progrès de l'esprit public. Il y a vingt ans, la misanthropie, le mysticisme, les attitudes esthétiques du roi de Bavière, voilà ce qui excitait l'imagination des littérateurs, et il ne fût venu à l'idée de personne de s'enquérir de ses actes royaux, de sa politique. Si Louis II était grand, il ne pouvait l'être que par des attributs étrangers à sa « profession », comme dit Bainville. Et Verlaine lui composait ce panégyrique dément :

Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, Sire,
Qui voulûtes mourir vengeant votre raison
Des choses de la politique, et du délire
De cette Science intruse dans la maison,

De cette Science, assassin de l'Oraison
Et du Chant et de l'Art et de toute la Lyre,
Et simplement, et plein d'orgueil en floraison,
Tuâtes en mourant, salut, roi, bravo, Sire !

Vous fûtes un poète, un soldat, le seul roi,
En ce siècle où les rois se font si peu de chose,
Et le martyr de la Raison selon la Foi.

Salut à votre très unique apothéose
Et que votre âme ait son fier cortège, or et fer,
Sur un air magnifique et joyeux de Wagner.

M. Gabriel d'Annunzio écrivait dans ses *Vierges aux rochers* : « Ce Wittelsbach m'attire par l'immensité de son orgueil et de sa tristesse... Louis de Bavière est vraiment un roi, mais roi de lui-même et de son rêve. » Mais si l'on vérifie cette littérature périmée, il faut en rabattre, et beaucoup. « Hélas! s'écrie M. Bainville, *roi de lui-même* n'est qu'un mot, un mot lyrique. Et la vérité nous oblige à dire qu'on ne trouve rien de pareil à l'analyse, dans la vie sans direction, dans les songeries à la dérive, du malheureux héritier des Wittelsbach. »

« Musicien médiocre », « connaisseur douteux », affolé de spectacles et de cabotinisme, au théâtre il ne goûte que la mise en scène, et les œuvres les plus plates trouvent grâce à ses yeux si elles évoquent une époque ou un drame de l'histoire qui flattent sa manie ; architecte, il ne vise qu'à heurter le goût régnant ou bien à remuer en lui d'obscures et confuses puissances de sensibilité. « Peu importait à Louis II que ses artistes ordinaires fussent médiocres, leur peinture pauvre et sans idée. Il lui suffisait que la légende fût exactement et fidèlement rendue et que les costumes fussent strictement de l'époque. » Il vit dans le décor, la mise en scène et le bric-à-brac. « L'homme qui dicta ce choix de meubles brillants, de tentures éclatantes, n'était pas un voluptueux insouciant, avide ou curieux de plaisir. Ce décor de luxe et de fête ne servait qu'aux débauches d'une imagination meurtrie. » Ailleurs Bainville s'effraie « de trouver, sous la signature de Louis II, le langage du pharmacien Homais » : le malheureux roi ne s'était trompé que de modèle : il pensait plagier Louis XIV! D'ailleurs de la délicatesse et une sensibilité naturelle, mais une note malheureuse et comme une flétrissure sur ses meilleurs penchants. Au demeurant, le verdict final de Bainville, dans son insigne et ironique modération, dit tout : « Louis II n'était-il pas aussi, dans son

genre, un « philistin de la culture », par le zèle artistique si naïf de ses châteaux, par sa fâcheuse tendance à concevoir la vie comme une suite d'attitudes littéraires ?... Mon Dieu, il y eut de cela sans doute dans le cas de ce prince. Mais nous préférons voir en lui un de ces aspirants malheureux à la civilisation, un de ces impétrants à l'humanité supérieure, rougissant de leur barbarie germanique et touchés par la grâce du génie latin et du style français, que l'Allemagne a toujours produits, même aux époques où elle était victorieuse et le plus sûre d'elle-même. » Voilà tout ce qu'il reste du roi vierge et martyr, du saint de Verlaine, du roi trois fois roi de M. d'Annunzio. Dieu merci ! il nous faut autre chose pour monter sur le trépied.

*
* *

Du roi de légende il ne reste rien, mais il reste la réalité, avec laquelle n'a nul rapport la figure de vapeur, sortie des cervelles romantiques. Cette réalité, Jacques Bainville s'est avisé de la chercher, puisqu'il s'agissait d'un roi, dans sa politique. Et cette politique, que le poète, sans trop se comprendre lui-même, traitait d'intruse dans la maison, se trouve excellente. Ce détraqué, ce névrosé, cet esthète décadent et sans goût, se montra chef d'Etat éclairé et sauva probablement son pays.

Ainsi toutes les sottises auront été dites sur l'infortuné roi de Bavière avant qu'un historien critique remarquât les parties solides du personnage. Il aura fallu tout ce temps pour retrouver un point de vue si simple : rechercher dans un roi l'homme de sa fonction, ne lui demander rien autre que d'être cela, à la perfection. Enfin ce progrès est accompli. Et à qui le devons-nous ? Jacques Bainville n'avait pas beaucoup plus de vingt ans, il y a

dix ans, quand il renversa l'ordre des valeurs et donna au monarque le pas sur le neurasthénique. Ce jeune homme, se refaisant spontanément une sagesse et touchant du premier coup le fond des choses, en tirant la moelle et le suc, c'était le signe brillant de la prochaine réaction.

Évidemment, la politique occupait une place à part, un domaine isolé dans les idées de Louis II. Le prince qui communiait après une représentation de *Parsifal*, qui plus tard étouffait de rage en évoquant ses suzerains de Prusse, ce prince était aussi celui qui à vingt ans, malgré sa famille, malgré l'opinion publique, conduisait son État dans la voie qu'il jugeait la moins dangereuse, brisait avec les traditions catholiques de la Bavière et avec les alliances conservatrices du royaume. Nous ne pouvons nous empêcher de constater encore une fois qu'il y a dans cet esprit de suite et de décision un contraste presque mystérieux avec les tares réelles que nous ont déjà dévoilées, dans l'intelligence de Louis II, ses goûts de lyrisme exalté, d'inutile rêverie et de solitude malsaine. Si un tel contraste comporte une explication, ce n'est pas du tout dans une sorte d'état de grâce royal qu'il convient de la chercher, mais seulement dans la supériorité très naturelle que donnent à tout homme l'exercice et l'expérience de sa profession.

Louis II régnait sur la Bavière en ces années 1866-1870 qui virent l'ascension de la Prusse et la fondation de l'Empire allemand. Il eut à défendre sa couronne et l'autonomie de son pays contre les desseins unificateurs de Bismarck. Les conséquences d'un mauvais coup de barre, s'il ne les avait dès longtemps prévues, l'incorporation du royaume de Hanovre à la Prusse les eût en 1866 apprises à Louis II. Et ce qu'il fût advenu de la Bavière sans son roi, nous le savons par les manifestations populaires et l'opinion des Chambres : elle se fût suicidée. Les cinquante pages du livre de Bainville,

intitulées *le Secret du Roi*, qui comptent certainement parmi ce qui a été écrit de plus solide et de plus brillant dans ces vingt dernières années, constituent un des plus curieux manuels de politique réaliste ; la diplomatie de Bismarck et celle du roi de Bavière pour qui le Chancelier professa toujours une sincère estime, en forment le sujet : elles y sont admirablement percées et éclaircies. Et l'on sait peu d'histoires pour donner d'aussi vifs plaisirs d'intelligence.

Dans la difficile partie qui allait s'engager et où « la destinée avait voulu que Louis II se trouvât appelé à prendre les plus graves décisions », quelles étaient les ressources de la Bavière ? — Nulles. « Des conseillers vaniteux, des généraux ignorants, une armée insignifiante. » Avec cela, des traditions diplomatiques et des ambitions dont le plus grand tort était de méconnaître la condition plus que modeste du pays. « Créer au-dessous du Mein une hégémonie au profit de la Bavière, analogue à celle que la Prusse avait organisée au Nord, telle avait été, depuis 1815, la tendance de tous les cabinets de Munich. » Ce plan ressemblait à certaines armes bonnes tout au plus à tuer l'imprudent qui les manie. Louis II s'en aperçut à ses dépens, lorsque, au premier essai, cette grande politique lui éclata entre les mains. L'échec de sa diplomatie dans l'affaire des duchés de l'Elbe, où il avait voulu soutenir les justes prétentions du duc d'Augustenbourg contre la Prusse, lui fut une salutaire leçon. « Il semble que cet échec même, explique son historien, ne lui ait pas été inutile, que Louis II se soit ensuite replié sur lui-même, qu'il ait été averti par cet insuccès de la faiblesse de ses moyens et des périls de la situation. Cette expérience, en somme peu coûteuse, détermina probablement toute sa politique et, désormais, le rendit prudent. »

Louis avait à choisir entre deux directions opposées. Il avait à calculer deux forces. D'une part, il pouvait continuer et développer le système de son père en s'appuyant, au dedans comme au dehors, sur les éléments catholiques et conservateurs pour refouler les ambitions de la Prusse. Mais l'opération comportait de grands risques après les preuves que la Prusse venait de donner de sa puissance militaire. D'autre part, s'associer étroitement au mouvement unitaire, aller au-devant des vœux prussiens, c'était se livrer sans recours au péril. Il est tout à fait étonnant qu'un esprit, il faut bien le dire, aussi mal équilibré que celui du roi, ait opté pour le parti le moins dangereux, n'ayant, du reste, autour de lui, que des conseillers de Charybde qui alternaient avec des conseillers de Scylla.

Pour se dégager d'une solidarité trop étroite et compromettante avec les catholiques, qui représentaient l'élément particulariste en Bavière, la fraction hostile à un rapprochement avec la Prusse, Louis II commença (décembre 1865) par reconnaître officiellement le nouveau royaume d'Italie, « fondé révolutionnairement en violation des traités qui régissaient l'Europe et des droits reconnus au Saint-Siège », et que le roi Maximilien, son père, avait toujours refusé de connaître. Était-ce à dire que Louis II s'allait jeter dans les bras des libéraux, partisans de l'unité allemande même sous l'hégémonie de la Prusse ? — Nullement. Louis II se contenta de leur abandonner quelques gages comme pour prendre date; mais jaloux avant tout de son indépendance, aussi utile que difficile à conserver dans ces conjonctures, il observa de garder avec les libéraux une distance qui lui permît toujours de se dégager si les événements lui en portaient le conseil. C'est ainsi qu'il s'abstint d'appeler aux affaires Hohenlohe, l'homme des aspirations unitaires, partant prussophile, jusqu'à ce que Sadowa l'eût averti qu'il importait décidément de se couvrir du côté de Berlin.

Cependant, en effet, Bismarck activait les événements : la guerre avec l'Autriche devenait inévitable. Quel parti allait adopter la Bavière ? Louis II ne paraît pas avoir douté qu'il ne fallût compter avant tout sur l'éventualité d'un succès de la Prusse : et par conséquent ne pas s'engager à fond contre le vainqueur probable, mais faire un simulacre de démonstration pour réserver ses droits à la présidence d'une possible confédération des États du Sud.

A force de négocier, de temporiser, d'attendre une intervention de la France sur laquelle chacun comptait et qui ne vint pas, il fallut tout de même, quelque répugnance qu'y eussent plusieurs gouvernements des Etats du Sud, recourir aux armes contre la Prusse. A Berlin, au contraire, on était résolu à mener rapidement l'affaire : le 14 juin, la guerre était décidée, le 22 seulement, les troupes bavaroises entraient en campagne. Le 25, le roi fit l'effort de se rendre à Bamberg pour inspecter ses troupes... Les succès de la Prusse furent foudroyants. Le plan de Pfordten (*ministre bavarois*), renforcé par le secret du roi, était de ralentir toutes les opérations, de laisser les alliés et l'ennemi s'user et se combattre. L'armée bavaroise, immobile, laissa les Autrichiens s'arranger à leur guise et permit aux Prussiens de battre à Sadowa le malheureux Benedek. Même indifférence à l'égard des autres États confédérés. Le 29 juin, l'armée bavaroise assistait, on peut dire avec bienveillance, à la capitulation des Hanovriens à Langelsalza. Ce jour-là, le prince Charles de Bavière ne se trouvait qu'à seize heures de marche du champ de bataille. Son intervention assurait la défaite des Prussiens, qui avaient d'abord eu le dessous : c'était le salut du Hanovre comme royaume indépendant et peut-être l'unité allemande en péril. Mais les Bavarois ne bougèrent pas de Schweinfurt. Or, a-t-on remarqué avec beaucoup de raison, le 27, le roi Louis était au quartier général, l'envoyé du roi Georges de Hanovre y était aussi ; c'est donc jusqu'au souverain bavarois qu'il faut, pour être impartial, faire remonter l'abandon des alliés.

Et quand enfin les troupes bavaroises se trouvèrent en présence de l'armée prussienne, elles n'eurent pas besoin sans doute de chercher à se faire battre : leur sort était réglé d'avance ; mais comment ne pas remarquer qu'elles ne perdirent pas beaucoup plus de cinq cents hommes ? On peut dire que Louis II jouait dans le jeu de Bismarck, mais avec ses cartes propres, et sans cesser de suivre sa partie. La modération avec laquelle la Bavière fut, à la paix, traitée par la Prusse, montre assez que Bismarck, s'il comptait sur Louis, comptait aussi avec lui.

Le gouvernement prussien, exploitant les maladresses de notre diplomatie impériale dont les demandes de « compensations » étaient représentées comme une menace directe contre la Bavière, ne tarda pas, en effet, à contracter alliance avec le gouvernement de Munich.

C'est aussi le moment choisi par Louis II pour pourvoir au remplacement de Pfordten et appeler au ministère Hohenlohe. La Bavière, dont la réaction particulariste s'accentuait à mesure que l'union avec la Prusse devenait plus inévitable, voulut résister au choix du monarque. Hohenlohe, mis en minorité par les Chambres, offrit sa démission : Louis II la refusa ; la Chambre fut dissoute, mais le pays renvoya une majorité particulariste, c'est-à-dire hostile au ministère, plus forte de quatre voix. Alors Louis céda. « Hohenlohe fut remplacé par le comte Bray, de la droite. Mais la volonté du roi était expresse : Bray n'eut pas la permission de faire autre chose que de continuer la politique de son prédécesseur, et le véritable chef du cabinet fut Lutz, un ancien secrétaire particulier de Louis II, promu ministre de la Justice, très hostile aux catholiques et fort bien vu du gouvernement prussien. »

Croit-on que pour cela Louis II se livrât à la Prusse et que les mouvements de son cœur, les suggestions de

son amour-propre, et par-dessus tout sa volonté d'indépendance, fussent toujours d'accord avec les exigences d'une si austère raison ? On remarqua qu'il détournait les yeux lorsque sa tante Amélie, l'ancienne reine de Grèce, lui demandait s'il reconnaîtrait Guillaume de Prusse pour suzerain. Il supprima, en 1868, la pension que le gouvernement payait, depuis le règne précédent, au poète Geibel, qui avait eu le tort de chanter comme l'avènement d' « une ère nouvelle » l'hégémonie prussienne en Allemagne. A notre ministre à Munich, le roi allait enfin jusqu'à confier les alarmes qu'il concevait des prétentions de la Prusse sur la Bavière : « M. de Bismarck veut faire de mon royaume une province prussienne. Il y arrivera, hélas ! petit à petit, sans que je puisse l'en empêcher ! »

Cependant la crise approche. Le coup de la dépêche d'Ems a obligé la France à déclarer la guerre. « Le soir même du 15 juillet, Louis II appelait au château de Berg son chef de cabinet, M. de Eisenhart. Il le priait de résumer la marche des événements depuis le 8 juillet et en même temps de lui apporter l'avis du comte de Bray, président du conseil des ministres, au sujet de l'intervention éventuelle de la Bavière dans le conflit. » Ce qui se passa durant cette nuit qui, en partie, décida des destinées de l'Europe, en voici le rapport écrit par un témoin qui fut aussi acteur, M. de Eisenhart. Sa relation demande à être reproduite ; on en remarquera le pathétique simple et naturel.

Le roi me reçut dans la chambre du balcon. Selon son habitude, il marchait de long en large et s'asseyait de temps à autre, tandis que je lui faisais mon rapport. Les heures s'écoulaient tandis que j'analysais la situation et que j'examinais les événements probables, en ce qui touchait notamment l'attitude de la Chambre. Parfois, Sa Majesté faisait une observation qui révélait son intelligence vive et lumineuse.

Elle désirait de toutes ses forces une solution pacifique. Et cette phrase revenait toujours sur ses lèvres : « N'y a-t-il donc vraiment pas moyen d'éviter cette guerre ? »

Lorsqu'il fut convaincu que la lutte était inévitable, une autre question se posa. La Bavière resterait-elle neutre, ou, d'après le traité d'alliance de 1866, devrait-elle combattre aux côtés de la Prusse ?

Je sentais qu'à ce moment le salut de la Bavière, le salut de toute l'Allemagne peut-être allait se décider, et, avec la plus énergique conviction, je démontrai que la neutralité menaçait l'existence de la Bavière indépendante et que combattre contre la Prusse à côté de la France serait une ineffaçable honte. Pour connaître notre droit et notre devoir, il n'y avait, selon moi, qu'à s'en rapporter au traité d'alliance, qui formait le fond de toute la discussion.

— Oui, dit le roi, il y a *casus fœderis*.

— Cependant, ajouta le monarque, avant de prendre une décision, je veux attendre l'arrivée de Berchem [1]. Que l'on me réveille dès qu'il sera revenu. Vous lirez la note de Bray et me ferez connaître son contenu. Je n'ai pas d'autre ordre à vous donner pour le moment. Bonne nuit.

Je sentais que la réponse de Sa Majesté serait favorable à la chose allemande.

Quand je rentrai chez moi, l'aurore commençait à poindre... A six heures du matin (le 16 juillet 1870), on vint m'annoncer l'arrivée du comte Berchem, que j'allai saluer aussitôt dans mon cabinet de travail. Contre mon attente, Berchem n'avait pas reçu d'instructions et ne me remit, en fait de papiers, que la décision prise, la veille, par le conseil d'État, avec une lettre du comte Bray, le priant d'aller, dans l'après-midi, demander à Sa Majesté en personne ses ordres relativement à l'affaire pendante.

Plein de feu, et porté par un enthousiasme juvénile, le comte Berchem demanda que l'on prît sans tarder des résolutions définitives. Il décrivit l'excitation des esprits à Munich,

1. Le comte Berchem occupait des fonctions placées entre celles de sous-secrétaire d'État et celles de chef du cabinet particulier du ministre.

et montra le danger qu'il y avait à hésiter. Il cita aussi un mot que le général baron Pranckh avait dit la veille en sa présence : « Si je n'ai pas reçu demain l'ordre de mobilisation, je décline toute responsabilité. » S'autorisant des paroles de son ami le comte de Hegnenberg-Dux, cet homme d'État, doué de si hautes qualités, et qui, autrefois, avait exercé tant d'influence, Berchem fit valoir « combien il était inutile de poser des conditions à la Prusse », comme il en était question à Munich. Car, au cas d'une victoire, ces conditions seraient superflues, et sans valeur au cas d'une défaite. Mais, dans les deux conjectures, elles jetteraient une ombre sur la sincérité de l'alliance bavaroise.

Ces déclarations pénétrées de patriotisme, la nouvelle que le ministre de la guerre faisait des préparatifs dans l'attente d'une réponse affirmative du roi, m'excitèrent encore plus à tâcher de contribuer de toutes mes forces à un prompt dénouement. Je pris congé de Berchem, me rendis au château et fis réveiller Sa Majesté, comme elle m'en avait donné l'ordre.

Le roi me reçut dans sa chambre. Il était couché dans son grand lit bleu et me salua avec une affabilité qui ennoblissait encore l'idéale expression de son visage.

— Eh bien ! que m'apportez-vous ? me demanda-t-il.

Le roi, assis parmi les oreillers, se fit lire alors le rapport de Bray et demanda quelles communications Berchem avait faites.

Je racontai ce que j'avais entendu. Nous pesâmes encore les points principaux de la grande question.

— Sire, aider vite, c'est aider doublement, dis-je.

Il y eut un silence. Puis le roi répondit :

— *Bis dat qui cito dat.* Rédigez tout de suite l'ordre de mobilisation ; dites à Bray et à Pranckh de venir à quatre heures et communiquez ces nouvelles à la presse.

Je rédigeai séance tenante, devant le roi, l'ordre de mobilisation et la convocation de Bray et de Pranckh ; puis je présentai la plume à Sa Majesté, qui signa sur-le-champ les deux pièces.

Profondément ému par l'importance de ces actes, le cœur

léger cependant, j'allai trouver, muni de ces documents, le comte Berchem, qui attendait dans l'angoisse et qui partagea toute ma joie. Puis je me rendis, après avoir chiffré ma dépêche, au bureau du télégraphe. Quelques heures après, grâce à l'activité du ministre de la guerre, les ordres de mobilisation étaient entre les mains des commandants de corps.

Si le peuple bavarois, brusquement réveillé par le coup de tonnerre de la dépêche d'Ems, était disposé, dans le premiers sursaut du patriotisme allemand, à se jeter dans les bras du roi de Prusse, on a pu se rendre compte par ce qui précède qu'il s'en fallait de tout que le roi eût, en cet instant tragique, à improviser une politique ou à chercher un expédient. Il suivait la ligne tracée depuis plus de quatre ans : le problème n'était pour lui que de recouvrer, à échéance, les intérêts des avances faites si opportunément à la Prusse. Le Parlement, comme toute bonne chambre d'enregistrement, finit par souscrire à la politique royale. Les affaires de la Bavière avaient été très bien faites sans lui et souvent malgré lui.

Dès lors, les événements n'eurent plus qu'à se dérouler avec une sorte de fatalité majestueuse et tragique. Il s'agissait de faire accepter à Louis la suzeraineté du roi de Prusse ; il s'agissait aussi de le convaincre que l'initiative lui revenait en droit d'offrir à Guillaume la couronne impériale. On se doute que l'orgueil du Wittelsbach regimba plus d'une fois et ne se rendit pas sans défense ; mais Louis sut toujours à temps convertir ses mouvements d'humeur en honnêtes propositions de marchandage. Du reste, le roi de Bavière et Bismarck s'entendaient à demi-mot ; car, si l'un craignait qu'en cas de refus de sa part, un autre prince allemand ne prît l'initiative désirée par la Prusse, sauf à en retirer le juste bénéfice, le ministre prussien n'était pas si sûr, de son

côté, que la résistance de la Bavière ne finît par entraîner celle des autres États secondaires. Le marché fut donc conclu sur ces bases : en reconnaissance des services rendus et des sacrifices offerts à la cause de l'Allemagne unie sous le sceptre des Hohenzollern, la Bavière obtenait d'appréciables avantages, notamment : « un nombre de voix considérable au Conseil fédéral de Berlin, une complète autonomie administrative, certaines faveurs d'ordre fiscal. Son rang était reconnu, dans la hiérarchie de la Confédération allemande, comme le premier immédiatement après la Prusse. » Comme l'événement était promptement accouru ratifier les vues du roi, ainsi les négociations de Versailles furent le fruit et, relativement, le succès de la politique personnelle de Louis II. Son tour de main ne le cédait en rien à son coup d'œil...

*
* *

En écrivant tout à l'heure le mot de fatalité, nous avons marqué que la fatalité ne prend son empire qu'à partir du moment où les combinaisons des hommes sont trop poussées pour qu'il soit possible d'en suspendre le cours. Rien de moins *fataliste* que cette conception de l'histoire, puisqu'elle admet que rien ne se passe dans le monde sans le concours de la volonté humaine. Ainsi considérée, l'histoire est la suite des événements, non pas qui *durent* mais qui *purent* arriver. Elle postule la liberté de certains pouvoirs modificateurs ou générateurs des phénomènes : elle est une œuvre humaine.

Jacques Bainville exprimait un jour le regret que la mode d'écrire en latin fût perdue : car il eût souhaité écrire un traité philosophique dont le titre tout trouvé était *De plasticitate mundi* et pour lequel la majesté, la gravité du latin lui semblaient requises. La philosophie

dont il donnait ainsi la formule est éminemment artistique; elle prête à l'histoire un genre d'intérêt qui ne diffère pas essentiellement de celui du drame, de la poésie et de la plastique : elle fait sa juste part à une imagination disciplinée. Que si d'aventure, pour ces mêmes raisons, on prétendait la récuser, voici, pour justification, le témoignage tout pur des faits.

Tandis qu'il suit le développement de l'alliance mal assortie, du « mariage de raison » de Bismarck et de Louis II, Bainville relève presque à chaque pas toutes les occasions qui s'offrirent à la France, et qu'elle manqua, de rompre cette entente pour imposer au destin une marche diamétralement opposée. « Nous sommes de ceux, écrit-il, que l'histoire intéresse autant par l'étude de ce qui a été, que par la recherche de ce qui aurait pu être. » L'analyse de la période dont les deux sommets se nomment Sadowa et Sedan, montre, en effet, que rien n'était moins nécessaire et fatal, rien n'était moins voulu par la nature des choses que le succès du plan de Bismarck. Son plus bel atout fut l'absence du dominateur historique de la Confédération germanique, le roi de France, et la présence à l'Élysée d'un Bonaparte. Ce qu'un roi, le nôtre, n'était pas là pour empêcher, une union hostile à notre patrie, le roi de Prusse et le roi de Bavière l'accomplirent. De toute façon, l'histoire devait enregistrer la volonté des rois. C'est la grande leçon de nos revers.

Veut-on, après avoir vu Bismarck dicter sa loi au succès par la constante sûreté de sa manœuvre, regarder en quelque sorte l'envers de l'histoire, ce qui n'a pas abouti, ce qui avorta ?

Quand l'affaire malheureuse des duchés de l'Elbe obligea Louis II, roi depuis un an, à déterminer l'orientation de sa politique, il eut à supputer les avantages et les périls d'une « politique blanche » : alliance avec le

particularisme bavarois, avec les catholiques et avec la France pour faire pièce à la Prusse. Mais un élément principal de la combinaison faisait défaut, et ce facteur essentiel c'était la France, alors neutralisée par son gouvernement.

Sur ce point-là, Louis II était fixé. Il savait qu'il n'avait rien à attendre de Napoléon III, à qui son système des grandes nationalités faisait abandonner la protection des États secondaires, clients et amis de la France d'autrefois. Du côté français la Bavière ne recevait plus que des menaces de démembrement territorial. On ne saurait blâmer Louis II d'avoir cherché le moindre mal en pratiquant une politique aussi peu agressive que possible à l'égard de la Prusse. Avec un peu plus d'adresse et de raison à Paris, Louis eût été notre allié naturel. On ne pensera plus à lui que trop tard, après 1866, quand il aura perdu toute confiance en Napoléon III.

Quand il parut que la guerre entre la Prusse et l'Autriche, soutenue par l'Allemagne du Sud, était inévitable, le particularisme des États du Sud à qui l'union avec Berlin ne représentait que la « schlague infamante et l'impôt écrasant », « le militarisme et la bureaucratie », le particularisme se réveilla. « Quelle occasion pour la France, si elle avait su en profiter ! » Il n'y a pas, en effet, de combinaison humaine qui n'offre quelque défaut à la lame ennemie ; mais il faut un adversaire qui songe à l'y enfoncer.

La France, en dépit des avertissements salutaires répétés à satiété et en pure perte à son aveugle gouvernement, avait laissé échapper une occasion unique. A partir de ce moment, les événements qui devaient mener à la guerre de 1870 et à la fondation de l'empire allemand se précipitèrent.

Le gouvernement impérial, qui ne voit pas d'où l'on peut peser sur Berlin et manœuvrer à couvert, néglige

de nouer cette « coalition blanche » dont tous les éléments existent et à laquelle il ne manque qu'une main royale pour former la gerbe et lier le faisceau. Alors l'irréparable s'accomplit. Et que se passe-t-il ? « A la dernière minute le gouvernement de Napoléon III tentait l'impossible pour gagner les États du Sud. A Paris même, il n'était politesses que ne reçût le comte Quadt, représentant diplomatique de Louis II... Vaines réparations, avances superflues ! Un cruel « trop tard ! trop tard ! » sonnait aux oreilles des hommes de l'Empire, tandis qu'ils s'empressaient à refaire ce qu'ils avaient défait, à reprendre ce qu'ils avaient abandonné. »

Enfin le triste épilogue de si belles possibilités ratées, c'est après Versailles et Francfort : « Cependant, la Bavière elle-même acceptait son sort et ratifiait la politique de concession voulue par le roi. Il fallait, à la Chambre, les deux tiers des voix pour que le régime nouveau fût reconnu : on les eut, mais avec peine. Quarante-huit députés encore, contre cent deux, refusèrent de reconnaître l'empire allemand. Joerg, à la tête de la minorité catholique et particulariste, quitta la salle des séances après ce vote. C'était la dernière manifestation d'un sentiment qui, jusqu'au dernier moment, avait été énergique. Mais pourquoi la France avait-elle laissé sans emploi cette force de résistance de premier ordre [1] ? »

Ces textes salubres devaient être cités. Il est à peine besoin de les commenter.

*
* *

« L'histoire, a dit Vogelsang, est le jugement du monde. » Mais dans le monde, l'homme compte, et pour

1. Aujourd'hui encore, que ne pourrait-on tenter de ce côté-là ? — Dans les affaires humaines il n'y a jamais d'avantage définitif, et

beaucoup. Seulement pourquoi d'aucuns réussissent-ils où d'autres échouent ? Pourquoi Bismarck fait-il pencher, en faveur de l'unité allemande sous l'hégémonie prussienne, la balance de l'histoire, qui se fût tout aussi bien inclinée du côté français, comme elle avait accoutumé de faire depuis des siècles ?

L'analyse des cas concrets amène bien vite à cette conclusion que le meilleur levier des peuples pour soulever le monde, leur meilleur outil pour « sculpter l'histoire », c'est encore de se mettre en royaume. 1866 et 1870, Sadowa et Sedan ne donnent pas une autre leçon. Les dynasties de Prusse et de Bavière ont vaincu le gouvernement impérial, « tyrannie » inférieure, éphémère et démagogique. Quelle supériorité naturelle possède donc sur les autres le gouvernement héréditaire pour obtenir à ses desseins l'aveu de l'histoire ? — Celle-ci apparemment, que rapportant tous ses actes à un principe très simple et très clair auquel tous les autres éléments de la vie nationale se suspendent comme les petits des bêtes aux mamelles de leurs mères, — et c'est-à-dire l'intérêt d'une famille, — rapportant tous ses actes à ce principe, le gouvernement monarchique fait concourir à son service le plus grand nombre d'éléments divers et autonomes, le passé et tout le présent et le prochain avenir, toute la variété des classes sociales, et depuis les puissances élémentaires du sang et de l'instinct jusqu'au plus haut degré d'affinement de l'intelligence rompue à un même exercice. La monarchie est le type d'institution qui répond le plus strictement aux conditions posées par l'histoire pour se laisser façonner. Simple de sa nature, elle entraîne à sa suite une nuée de satellites qui besognent pour elle sans relâche et

tout combattant a toujours quelque recours contre le mauvais sort. Mais, politiquement, nous ne sommes pas mieux lotis en 1911 qu'il y a cinquante ans.

abondent spontanément dans son sens. Elle ne cesse pas, elle est toujours armée, toujours prête. Il est naturel que les événements viennent comme d'eux-mêmes se ranger sous sa loi. La raison l'annonce et les faits le prouvent.

Ce haut pouvoir des rois, qui tient à leur place et non à leur personne, et que tous n'exercent d'ailleurs pas avec un égal bonheur, crée l'histoire, dans les mêmes conditions que le sculpteur crée la statue. Ce pouvoir, toujours obscurément révéré par l'instinct des peuples, qui pressent en lui comme un mystère sacré, est enfin confessé par les historiens et par l'opinion, sur qui les rois sont en train de prendre une assez belle revanche : c'est une grande date à marquer.

LE CULTE EMBARRASSANT

— 25 JUIN 1912 —

Peut-on chercher de la bonne foi
dans des chefs de parti ?
J.-J. ROUSSEAU.

Non seulement il est devenu impossible à ce régime de retenir autour des autels de ses héros éponymes une troupe de fidèles dont l'indigence ne prêtât pas à rire, mais il est même difficile aux prêtres de ces autels de réciter leur office avec foi et componction. La peine qu'ils éprouvent à expliquer, à motiver leurs actes d'adoration, leur embarras chaque fois que du cri ou du vote il faut passer à la parole articulée et prononcer les mots, composer les phrases qui, aussitôt échappées de leurs lèvres, tomberont sous la juridiction de la critique, témoignent du trouble qui règne dans leur cervelle, si leur cœur est assez servile pour en garder l'aveu. On l'a bien vu dans l'affaire Rousseau, portée le 11 juin devant la Chambre. Maurice Barrès, après avoir élevé la question en pleine lumière, s'adressant à ses étonnants collègues, les pressait de cette interrogation : « Est-ce un geste machinal, un vieil air d'orphéon que vous allez jouer sans trop en examiner le sens ? Ou, pis encore, vous êtes-vous fait à vous-mêmes les objections que je soulève, mais n'osez-vous pas refuser cet hommage à celui qui se trouve classé parmi les saints de la Révolution ? » Un ministre et un ancien ministre pen-

sèrent, par des flagorneries d'une stupidité et d'une lourdeur inimaginables en tout autre lieu, endormir la vigilance de Maurice Barrès et pouvoir ainsi se permettre d'éluder la question. En réalité M. Viviani, pliant sous l'argumentation de Barrès, dut abandonner une utile partie du terrain et prendre du champ : « Je ne suis pas un apologiste passionné de toute l'œuvre de Rousseau, concéda-t-il ; je ne suis pas un approbateur zélé de toutes les pages qu'il a écrites. J'ai, dans mon rapport même, que je ne croyais pas destiné à tant d'honneur, exprimé quelques réserves et, il y a trois ans, ayant l'honneur, au nom du Gouvernement, de porter la parole à Ermenonville, devant la statue de Rousseau, j'exprimais ces réserves plus fortement encore... J'exprime ces réserves et je les exprime, j'en suis sûr, non seulement en mon nom, mais au nom de l'ensemble des républicains. » Mais cet avocat ne cherchait qu'à donner le change ; en obscurcissant l'air si bien purifié par Barrès, il espérait, dans l'épaisseur de sa nuit, entraîner quelques centaines de ses camarades politiciens aux saturnales tristes du culte de Jean-Jacques. « Il faut prendre Rousseau tel qu'il était. Il a commis des erreurs ; il a proclamé des principes qui, au contact de la réalité, se sont heurtés. » Quelle mauvaise ruse de bonneteur prépare cela ? On va l'entendre : « Il est le premier qui, précisément parce qu'il a envisagé ce grand problème qui nous a été légué par le passé, ce grand problème auquel nous essayons d'apporter des solutions appropriées, le grand problème que nous léguerons encore à nos enfants, le problème qui réside tout entier dans le conflit entre la richesse et la misère, il est le premier qui ait aperçu ce que pourrait être la société de demain. Et il est le premier qui ait eu l'audace — comme le disait le grand Berthelot — d'opposer à la notion de l'utilité sociale, qui est la base du conserva-

tisme, la notion de la justice sociale, qui est la base de la démocratie. » Pour l'honneur de la tribune et du nom français, on souhaiterait découvrir un sens à ces mots alignés. Mais il faut en désespérer ou bien répudier à tout jamais le principe de contradiction. Faire honneur à Rousseau de la prévision du monde moderne, à lui, l'inspirateur et le père spirituel de ce décret Le Chapelier qui éleva le plus puissant obstacle à l'organisation de notre société industrielle, et encore admettre la moindre opposition entre les notions d'utilité et de justice, tandis qu'on affiche l'amour du peuple, c'est-à-dire divorcer un intérêt public prétendu de toute amitié française, vicier et pervertir la notion de cet intérêt et favoriser par là, en les justifiant, les pires exactions de cette juiverie qui n'a que trop intérêt à faire osciller éternellement la politique française entre ces deux pôles imparfaits, l'humanitairerie et la répression, puisqu'elle gagne sur les deux tableaux, énoncer enfin ces fantômes de propositions au nom de l'amour et de l'intérêt du peuple et par une soi-disant anticipation sur l'avenir, c'est fou, et, qui mieux est, d'une évidente folie. Seulement à faire ainsi le fou, M. Viviani courait le hasard d'amuser la Chambre loin des très insidieuses interrogations de Maurice Barrès, tandis qu'il protégeait l'essentiel des maux qui nous sont venus de Rousseau...

Le ministre de l'instruction publique, qui s'appelle Guist'hau, n'avança pas beaucoup plus les affaires personnelles de Rousseau : « Esprit peut-être chimérique, mais sincère et désintéressé qui voulut transformer la société [*Jean-Jacques n'a jamais rien voulu, et le sort de ses idées l'intéressait exactement au même degré que celui de ses enfants ; il jetait au vent sa semence mortelle, uniquement pour jouir comme un animal*], qui a senti la misère des classes inférieures, en a été profondément ému et a fomenté véritablement le grand mouvement libérateur

de 1789. » Ces à-peu-près fourrés de demi-erreurs l'ayant acquitté envers Rousseau, le ministre se donna ensuite les gants de tutoyer Barrès et je crois bien qu'il oubliait alors Rousseau avec délices. Tant et si bien que Maurice Barrès le dut ramener un peu vivement.

Je voudrais constater d'un mot tout ce que M. le Ministre et M. Viviani abandonnent de Rousseau. Il n'y a de solide, en somme, dans l'admiration qu'ils viennent d'exprimer à cette tribune, que leur approbation pour le magnifique tempérament du grand poète lyrique. Quant à la substance de ce lyrisme, quant aux principes politiques que Rousseau a mis dans la circulation politique de notre pays, il est frappant de voir comme chacun fait ses réserves, s'écarte et, j'oserais dire, se dérobe. On a plaidé les circonstances atténuantes.

Eh bien ! cette assemblée ne peut avoir qu'une mission politique. Il est naturel, il est juste qu'à l'occasion d'un tel débat on rende hommage au littérateur ; mais au fond ce pour quoi nous sommes compétents, ce pour quoi nous avons mission, c'est pour rendre un jugement politique. Eh ! bien ! qu'il soit clair et net. La promiscuité des idées est ce qu'il y a de plus détestable. Chacun doit prendre nettement ses positions et il ne faut pas essayer d'entraîner des hommes politiques, en leur faisant valoir les prestiges de la poésie littéraire.

M. Viviani fait appel au sentiment patriotique disant : « Voudriez-vous donc qu'on laissât de côté un homme qui littérairement a un mérite et une gloire incontestables ? » Certes, il est légitime que les admirateurs de Rousseau, de leur mouvement propre, se groupent autour de lui ; personne n'y fait objection. Mais c'est de tout autre chose qu'il s'agit. Il s'agit d'une manifestation gouvernementale engageant tout le pays, voulant exprimer le sentiment national.

Ne venez pas nous dire qu'on ne peut la refuser à un grand écrivain. Quels autres grands écrivains avez-vous donc coutume de glorifier ? Allez-vous, au nom du gouvernement, saluer Bossuet dont parlait tout à l'heure M. Viviani ? Allez-

vous, au nom du gouvernement, saluer le grand Balzac, dont les principes sont exactement à l'opposé de ceux de Rousseau ?

Non, personne n'a d'intérêt à essayer de je ne sais quel mouvement, de je ne sais quelle substitution propre à troubler la netteté du débat et qui nous unirait dans une manifestation littéraire devant les *Rêveries d'un promeneur solitaire* quand il s'agit avant tout d'une manifestation politique devant le *Contrat social*, le *Discours sur l'inégalité* et l'*Émile*...

Talonné, le rapporteur protesta qu'il attribuait à Rousseau l'institution du régime ou, plus exactement, de la *société moderne* ; mais quand, au pied du mur, il fallut définir non plus l'instituteur, mais l'institution, les mêmes restrictions recommencèrent de réduire à presque rien, à moins même qu'elle ne les notassent d'infamie, ces fameux titres de gloire de Rousseau ; sa grande œuvre ne fut plus que « cette société moderne, contestable, critiquable, je le sais, mais qui, à travers le XIXe siècle, a donné le spectacle d'un noble et douloureux effort ». Ainsi ce n'est plus que cela, et pour de si méchants bâtons flottants on aura dérangé et perturbé notre vieux monde. « Un noble et douloureux effort », faut-il ne voir dans cette périphrase qu'un synonyme d'avortement ? Et devons-nous croire les sectateurs de Rousseau éternellement voués à préférer l'œuvre à l'homme quand ils pensent à l'homme, et, quand on les prie de considérer l'œuvre, à l'excuser sur le bon cœur de l'homme ? Il paraît, en tout cas, que ces allées et venues d'une pensée que l'adversaire manœuvre réussissent très mal à lui cacher, à elle-même, son propre désarroi. Car, en désespoir de cause, et comme convaincus de l'inanité de toute résistance, les derniers prêtres de Rousseau, MM. Viviani et Painlevé, tentant de se sauver du ridicule dans la brutalité, ne surent plus que bramer indéfiniment les syllabes du mot Révolution :

« La Chambre dira si elle honore ou si elle renie le précurseur et le plus grand propagandiste de la Révolution française... Que les fils de la Révolution se dressent et relèvent le défi ! » Réponse qui, adressée à Maurice Barrès, semble par trop renouvelée du général Cambronne et plus encore du Père Ubu et tient lieu du coup de poing dans la face de ce contradicteur trop bon dialecticien. C'est tout ce qu'on voudra, sauf une réponse. C'est même un aveu.

Or, ce qui en 1912 est inavouable, c'est proprement la tradition révolutionnaire. « Je ne vois rien, dans votre projet, qui convienne à la France de 1912 », leur dit Maurice Barrès. « Ce n'est pas au moment où s'opère dans tous les partis de la jeunesse française un vigoureux travail, dont on voit déjà les fruits, pour enrayer toutes les formes de l'anarchie, que nous pouvons glorifier l'apôtre éminent et le principe de toutes les anarchies. » Maurice Barrès le leur dit. Mais ils le savent et ne cessent d'y penser : à preuve ces mélancoliques retours sur le beau passé bien passé, dont ils ne peuvent se déprendre. Il est notable en effet que ni le ministre, ni le rapporteur ne s'est cru dispensé de broder quelques variations sur le thème des belles dames du temps jadis ; la main sur le cœur, le regard langoureux et lointain, et tirant de profonds soupirs, ils ont cherché des consolations dans le souvenir des temps plus favorables : 1898, soupire l'un ; 1878, gémit l'autre. C'était l'âge d'or.

« C'est, en effet, en 1898 au Sénat, explique M. Guist'hau, c'est ensuite dans une lettre, qu'on ne peut pas oublier, de Berthelot, qu'est née l'idée de cette commémoration. »

En 1898 au Sénat... M. le Ministre ne sent-il pas l'odeur de sépulcre qui sort de ces mots ? Encore si petit garçon, il ne craint pas de revêtir les idées des pères conscrits d'il y a quinze années. Et puis, ce millésime

fatidique de 1898, n'appréhende-t-il pas d'avertir par là son public que le même fonds de décomposition nourrit les racines empoisonnées de ces solennités Rousseau et de l'affaire Dreyfus? Les républicains sont dans la chambre d'un mourant. Le moindre souffle qui ébranle l'air, la parole d'apparence la plus innocente fait pâlir l'agonisant et ses veilleurs funèbres. Nous plaignons M. le Ministre de l'instruction publique.

C'est de plus lointains souvenirs que s'enchante le cœur douloureux de M. Viviani. Il lui faut se rajeunir d'un tiers de siècle et remonter jusqu'à 1878 pour qu'il trouve matière à réjouissance.

Mais tenez! Messieurs, qu'un souvenir soit apporté par moi à cette tribune! En 1878, à l'heure glorieuse de notre première exposition, alors que, devant les étrangers accourus en foule, la France attesta la vivacité de son réveil et, par l'éblouissement des arts et de l'industrie, prit contre les cruautés de la destinée une noble revanche, (*Très bien! très bien!*) à ce moment-là, sur les hauteurs de la montagne Sainte-Geneviève, on inaugurait la statue de Rousseau et, après que des orateurs officiels eurent pris la parole, un homme s'avança au pied du monument. De son discours, je ne veux détacher que ces cinq lignes, que je me permets de dédier à notre éminent collègue M. Barrès.

M. Maurice Barrès. — Mais Victor Hugo avait refusé de présider.

M. le Rapporteur. — « Objet d'amour et de haine, digne, si l'on en croit, de l'une et de l'autre, chargé par ses ennemis de la responsabilité des crimes commis par la Révolution française et, sans aucun doute, initiateur de quelques-unes de ses plus belles œuvres, le dernier trait de sa destinée est d'avoir eu si tard une statue dans une ville qu'il a remplie de son nom et couverte de son influence. Je ne sais pas à quel Jean-Jacques Rousseau vous l'élevez, si c'est à l'auteur de l'*Emile* ou à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ou à l'auteur du *Contrat social*, mais c'est à l'incomparable écrivain, à

l'un des maîtres de la langue que l'Académie française la consacre. »

Et qui parlait ainsi? Cétait Jules Simon, directeur de l'Académie française.

Qu'on ne s'y trompe pas, ces paroles sont la reconnaissance officielle de la grande révolution qui s'est opérée dans les esprits vers le dernier quart seulement du XIXe siècle, sous l'influence et l'empire des maîtres de ce siècle. La séance du 11 juin 1912 aura marqué le commencement du châtiment de Rousseau; et quoi qu'elles doivent être, nous doutons que les cérémonies de la fin de ce mois puissent réserver plus d'opprobre à sa mémoire [1]. On vient de voir ses partisans incapables de le louer à peu près proprement, même dans ses parties louables, signe de l'extrême indigence de pensée du monde où on les recrute; et c'est au passé défini qu'ils mirent le temps de tous leurs verbes.

Tout cela, on commençait bien de s'en apercevoir, pourtant jamais encore la bassesse de l'idolâtrie révolutionnaire ne s'était ainsi montrée au public, le rouge au front de ne pouvoir couvrir son obscénité.

Seulement il faut y voir le résultat de plus de dix années de propagande contre-révolutionnaire. La critique de l'antiphysisme roussien par Paul Bourget, les « Monod » de Charles Maurras, les inoubliables leçons de Jules Lemaitre, pour suivre, je crois, l'ordre chronologique, ont marqué les étapes de cette reprise de la vérité et du bon sens. Mais ce fut le dernier coup de bélier qui fit crouler la ruine branlante : je veux dire que sous la férule de Jules Lemaitre, les amis de Rousseau ou plutôt ses partisans (la différence est considérable) voulurent regimber et tenter une réponse. Comme elle

1. On dépêcha la grande commémoration dans une sorte de fête clandestine. Voir à la fin du tome II, Appendice IX. — E. M.

ne valait rien, ils essayèrent d'une seconde, puis d'une troisième, et ainsi périodiquement ce culte embarrassant a produit une petite littérature du désespoir.

Justement j'ai sous les yeux à peu près tout ce qui depuis 1907 (année des conférences de Jules Lemaitre) s'est plaidé en faveur de Jean-Jacques Rousseau. Rien n'est si faible et languissant; mais nous pouvons feuilleter ce volume d'un doigt rapide.

Le 10 mars 1907, quelques dignitaires du régime s'assemblent dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour purifier l'air parisien du sacrilège commis par la critique sagace de Jules Lemaitre. L'un des orateurs est M. Paul-Prudent Painlevé, président du Comité pour la célébration du bicentenaire de la naissance de Rousseau.

Il nous suffit de rappeler nos souvenirs, d'évoquer les vieillards que nous avons connus, il nous suffit de feuilleter les romans et l'histoire, pour concevoir combien l'influence de Rousseau a été profonde, durable, universelle.

Rappeler nos souvenirs, évoquer les vieillards, cela sent de mille lieues la mort de cette influence....

Je ne songe point d'ailleurs, Messieurs, à dissimuler tout ce qu'il y a de simpliste, de factice, d'incohérent dans les les constructions théoriques de Rousseau. Non, l'homme naturel n'est point un être parfaitement bon, perverti par la société : une conscience humaine est un empire divisé où des forces adverses sont aux prises. Non, il n'est point possible de créer de toutes pièces et par une sorte de synthèse géométrique l'idéale cité du *Contrat social*. Et quand je vois, d'autre part, Rousseau condamner au bannissement celui qui refuse de prêter serment aux dogmes de la cité (dont le premier est l'existence de Dieu), et punir de mort celui qui, ayant prêté

un tel serment, le parjure, j'estime que son *individualisme* n'est pas sans défaillances et fait à l'autorité de singulières concessions.

Comme si, d'ailleurs, toute atteinte portée à l'autorité naturelle par l'esprit d'individualisme n'aboutissait pas à la tyrannie par le plus bref détour. Mais on sera surtout intéressé d'apprendre que Rousseau, l'ennemi juré de toute société particulière et intermédiaire, le père de l'étatisme, se trouve, par la grâce de M. Painlevé, transformé en prophète du socialisme et même du fédéralisme.

L'organisateur de cette étrange cérémonie du 10 mars 1907, feu M. Ernest-Charles, passant toute borne, avançait à son tour ces audacieuses contre-vérités :

L'idée d'humanité domine l'évolution de la littérature française au temps de Rousseau... ; à l'école de Voltaire, de Rousseau et de leurs inoubliables contemporains, nous avons appris aux nations d'Europe à se déprendre d'un idéal étroitement national et à s'orienter résolument vers un idéal humain... ; tous nos philosophes, et Rousseau le premier parmi eux, ont fait appel à la fraternité des peuples, et, volontairement, ignorant des frontières dans l'ordre de la pensée, ont préparé l'unification du monde dans l'ordre du cœur...

Mais, c'est un fait constant que, sous l'influence précisément des idées de Rousseau, une nouvelle Europe est née, tout hérissée de frontières morales, politiques, économiques et linguistiques et qui fut pendant plus d'un demi-siècle toute baignée d'un vaste fleuve de sang. Enfin c'est Rousseau qui à l'Europe de Rivarol aura le mieux servi à substituer la Babel de tous les patois.

Que penser donc de ces mauvais lévites qui attirent si légèrement la foudre sur leur temple ?

Le dimanche 27 octobre suivant, un ministre et son sous-secrétaire d'Etat faisaient le voyage de Montmorency pour inaugurer une statue de Rousseau. Le

ministre de l'instruction publique, M. Aristide Briand, s'avisa, au milieu d'un fracas de grands mots qui n'avaient de raison d'être que la désespérante lenteur de la clepsydre, de glisser une menue observation de fait : il ne manqua pas d'afficher à cette occasion l'ignorance de l'histoire, qui caractérise le petit monde des sectateurs de Rousseau.

Suisse, né d'une famille d'origine française, sommelier, valet, secrétaire-domestique d'hier, Jean-Jacques naît aux lettres à quarante ans et, dans la France monarchique d'alors, adressant à l'Académie de Dijon un travail dont la publication est une date dans l'histoire de la pensée européenne, il signe « Jean-Jacques Rousseau, *citoyen* de Genève ». Citoyen de Genève, — citoyen ! — voilà un mot qui alors a sa grandeur ; il fallut du courage à Jean-Jacques pour s'en parer ainsi avec orgueil.

C'est un malheur, pour ce ministre ignorant, que le mot de citoyen n'ait jamais été plus couramment usité, ni dans une plus noble acception, que sous l'ancien régime [1].

Mais, d'autre part, il ne manqua pas d'esprit d'à-propos en revendiquant sa petite cité d'origine. Jean-Jacques Rousseau venait d'un pays qui nous aimait et qui nous donnait des hommes, des soldats. Les régiments suisses étaient parmi les plus dévoués. Il y avait une fraternité d'armes qui, depuis Marignan, confondait dans un même patriotisme les mercenaires suisses et les soldats français. Aujourd'hui, la fraternité du verbe suffit à entretenir entre les citoyens de Genève et ceux de Paris la fraternité de la pensée.

Hélas ! le ministre ravive en tout cœur français une blessure qui n'est fermée que dans le sien. Les Suisses

1. Voir encore l'Appendice IX.

de Marignan étaient au service de la France, mais pour autant qu'elle suit Rousseau, la France d'aujourd'hui est à la remorque de la Suisse. C'est toujours une parole imprudente, de rappeler aux sujets de la République l'ancien rayonnement de la France sur le monde. Et la Suisse se trouve être un des points du globe où l'on peut le mieux observer les progrès et les reculs de notre expansion. Or, pour Rousseau, c'est très certain : il nous a fermé la Suisse. Voyez : les rares Helvètes qui aujourd'hui aient le cœur de rappeler l'antique coopération des armes suisses et françaises sur tous les champs de bataille de la civilisation sont les mêmes qui détestent et renient l'œuvre de Rousseau : ce sont des disciples reconquis par l'*Action française* à notre histoire, ce sont nos amis de la *Voix Clémentine*, des *Idées de Demain* ; mais leurs compatriotes moins libérés de Rousseau boudent ces grands souvenirs. L'un d'eux, l'autre jour, ne réclamait-il pas la suppression de la garde suisse au Vatican, comme injurieuse à l'honneur de la fière Helvétie ? Sous l'influence de Rousseau, voilà comment la Suisse, à son tour, tendrait à se retrancher de la communauté européenne. Heureusement une voix s'éleva dans *les Feuillets*, où nous comptons aussi des amis, pour séparer la Suisse de ce fanatique de Calvin et de Jean-Jacques. Pourtant l'indication reste.

Cette revue n'en finirait pas, si à toutes les divagations de la rousseaulâtrie, nous nous mettions en devoir d'opposer la riposte du bon sens et du patriotisme. Je terminerai donc par un dernier et récent exemple. M. André Suarès publie dans la *Nouvelle Revue française* une espèce de vagissement sur Rousseau, qu'il intitule *De Jean-Jacques*. Je viens de le lire et relire ; et après l'avoir pris et retourné dans tous les sens, je mets au défi d'y rien saisir de *pensé* ni d'intelligible. Oyez :

Jean-Jacques ne ment pas. Même dans le mensonge, c'est la vérité qu'il veut dire ; c'est elle qu'il préfère, elle qu'il cherche avec folie. Il croit à la vérité, comme un enfant : sa vérité, non pas la vôtre. Et je ne comparerai pas l'une à l'autre, même pour rire. Je vais jusque-là. Même s'il ment, c'est la vérité qu'il veut servir. Vous, la plupart, même quand vous dites vrai, vous servez votre mensonge, le principe de négation qui est en vous, et que vous répandez si cruellement sur les autres. Le mensonge, mes bons seigneurs, c'est de n'être pas. Il est, lui, le Rousseau, ce pauvre homme, ce Jean-Jacques, Jacques comme Bonhomme, et Jean comme le tendre disciple. Il est. Et vous, point. Jamais vous ne serez ; jamais vous ne fûtes.

S'il m'avait été donné de voir M. Suarès râlant cela, l'écume à la bouche, sous les quinconces de la Salpêtrière, je ne conteste pas qu'il eût pu m'en venir quelque sombre plaisir, fait de pitié et de dégoût pour sa misérable condition d'homme. Mais par écrit, sur le papier, le morceau n'est que froid et très plat, je ne dis pas même indécent.

Au surplus, il est très certain que ces trémoussements font moins de tort à M. Suarès que s'il prétendait constamment motiver la frénésie de son dithyrambe, ainsi que par malheur il l'a une fois tenté.

Les *Confessions* sont un des plus grands livres qu'il y ait, dans l'art de tous les temps. Et peut-être, les deux livres les plus étonnants et les plus riches qui soient jamais sortis de l'homme pour la connaissance de l'homme, sont-ce en effet les *Essais* de Montaigne et les *Confessions*.

Or, je le demande aux meilleurs amis de Rousseau (il n'est plus question de ces partisans), je le demande aux hommes les mieux faits pour comprendre Rousseau et par suite pour garder son souvenir, je le demande à

Maurice Barrès, je le demande à M. Albert Bazaillas, qui vient d'analyser utilement au *Mercure de France*, quoique avec excès de complaisance, *les sources intérieures du génie de Rousseau*, je leur demande si les *Confessions* renferment la moindre donnée sur *l'homme* en général ou si plutôt elles n'éblouissent pas par la découverte d'une humanité mystérieuse et exceptionnelle, qu'on n'imagine pas se reproduisant à un nombre important d'exemplaires, enfin d'une humanité strictement individuelle [1], si l'on peut dire. Les *Confessions* comme les *Rêveries*, qu'il me coûterait de ne pouvoir relire périodiquement, captivent parce qu'elles montrent, incorporés le plus naturellement du monde à un être que nous reconnaissons pour notre semblable, des caractères où nous ne retrouvons presque rien d'humain. Cet homme fut un phénomène unique et étonnant, qui s'explique lui-même avec une facilité qui confond. C'est à peu près comme si, sans instrument ni aucun organe nouveau, un géomètre, quelque beau matin, nous apprenait à mesurer la quatrième dimension. Et l'on entend bien que je ne pense pas du tout au sentiment de la nature, que Rousseau est bien loin d'avoir découvert ni inventé ; je parle de son cœur vil, étrange et singulier, qu'il a bien su décrire dans le plus beau et commun langage.

Mais connaître Rousseau, avoir commerce avec lui, c'est le moindre souci de ses partisans. Cette indifférence, on vient d'en voir les effets. En souhaite-t-on constater un autre ? Que méditent, que projettent, pour la célébration d'une aussi grande date, dans l'histoire de leur reli-

1. « Je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent » (*Confessions*).

gion, les héritiers et bénéficiaires de l'idée roussienne ? Des cérémonies, des manifestations *matérielles*, destinées à faire sur l'aveugle foule des impressions physiques. Rien autre. Un monument au Panthéon, avec un grand concours des dignitaires du régime, peut avoir un sens et une portée quand, au préalable, on s'est mis d'accord sur une idée, une œuvre ou un homme. Mais quand, ainsi que nous l'avons fait voir, les organisateurs mêmes du culte se montrent incapables d'ajouter des raisons à leur foi, ce n'est plus qu'une manifestation de la force. Un petit fait : les « Roussiens », puisqu'ainsi on les nomme, avaient une bonne occasion de publier la grande édition, qui nous manque, de l'œuvre de leur grand homme. Ils l'ont laissé passer. Et cela tient peut-être à ce que ses plus déterminés partisans sont les moins curieux de le lire ; cela peut tenir à ce que, comme faisait M. Massabuau à la Chambre, on est en droit de mettre « au défi quiconque ne sera pas obligé de le lire par intérêt de travail ou par profession d'aller d'un bout à l'autre de ses ouvrages sans ennui ». Cela tient sûrement à ce que la démocratie ne voit pas d'intérêt personnel à livrer Rousseau à l'exégèse ; tandis qu'elle entend bien conserver à tout prix un semblant de prestige à la pire influence de Rousseau, et c'est-à-dire autant à ce qui en est sorti qu'à son œuvre propre, pour en corrompre l'école primaire. Voilà le sens de cette cérémonie louche et comme fourrée.

Que devient dans cette aventure la gloire de Rousseau, ici l'on s'en désintéresse. Nous sommes plusieurs à sentir pour Jean-Jacques une curiosité singulière : il n'est pourtant jamais venu à l'esprit d'aucun d'entre nous de lui décerner aucun honneur. Et si nous eussions souhaité qu'une exacte justice fût rendue à Rousseau, c'est uniquement pour le bon renom des lettres et de l'intelligence françaises.

Cette justice sera peut-être payée un jour : elle a bien commencé de l'être. Mais elle ne partira pas des organisateurs de la cérémonie du 29 juin, ni d'aucun de leurs pareils. Probablement elle lui sera rendue par l'un des nôtres, entré à l'école de Lemaitre, de Barrès et de Lasserre. Les sentiments légitimes que peut faire naître Rousseau vont de la curiosité et de l'effroi à la compassion ou même à la sympathie, je doute qu'ils puissent comprendre, dans leurs limites plutôt étroites, l'amitié ; en tout cas, ils se tiennent à l'antipode de l'admiration et du culte servile. Il faut choisir : admirer l'homme ou le comprendre ; l'un exclut l'autre. Quand on a un peu pratiqué Rousseau, on le connaît bien vite pour un néronien qui se crée son univers de jouissance. Les discours, l'*Émile*, le *Contrat social*, c'est son incendie de Rome : il élève devant lui un monde idéal d'enchantement, qui pince au bon endroit ses nerfs. Le contenu, la substance de son œuvre, je ne suis même pas sûr qu'il y ait fermement tenu. Mais un certain ton qu'il a le premier répandu sur de grands sujets, et le délire dont il se sentait transfiguré au moment de se prouver à lui-même sa virilité, voilà ce qui le délectait secrètement, voilà la drogue qui revigorait ce vicieux pour de nouveaux spasmes, voilà ce qui lui causait un ébranlement voluptueux. Les décombres noircis et puants de la Ville dégoûtaient Néron ; mais la belle lueur de l'incendie et sa fumée immense avaient de quoi charmer l'ordonnateur de cette féerie sauvage. Or, Néron pouvait bien n'être pas une brute, même le monstre sut être aimable. Est-ce à dire que les sinistrés eussent dû, par amour pour lui, se laisser ardre avec délices ?

Rousseau non plus n'en demande pas tant. Ce qu'il demandait, cet homme, c'était à passer la vie ; si dans le cercle de l'enfer où il souffre à présent une gêne éternelle, quelque désir le point encore, ce doit être de

revivre avec ses traits exacts sous quelques fronts ou mieux sous quelques paupières qui sachent retenir sa vraie image. Il a trop aimé lui-même décrire sa dépravation pour n'en pas souhaiter l'idée à jamais conservée par des hommes. Écoutez-le.

J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite et le repos dans ma vieillesse ; et comme ils n'ont jamais été que par secousses, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'était une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrai pas, j'ai tout planté là et je me suis dépêché de jouir.

Ce que la lyre officielle exaltera au Panthéon dans quelques jours, ce sont donc les copeaux, si je puis dire, et les éclaboussures de ces jouissances artificielles. Qu'ils y mettent le nez et s'y vautrent, à leur aise ! Nous les regarderons avec intérêt. Mais c'est la limite de notre complaisance.

Rousseau a écrit :

Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas l'idée, et dont pourtant je sentais le besoin.

Je découpe ce texte connu dans l'article de M. Bazaillas paru au *Mercure*. Le citateur ajoute ce commentaire, qui doit être reproduit :

Étrange spectacle que cette sensibilité insatiable. C'est là pourtant que réside le secret du génie de Rousseau. Suspendue au désir inassouvi, au point de n'être que ce désir

même, cette sensibilité suscitera de son fond un mirage bienfaisant. Comme il arrive au désir qui s'assouvit, elle se reposera par instants dans une vision pleinement satisfaisante et se donnera une sorte de revanche idéale sur les circonstances qui l'ont contrariée ou abolie. Elle se créera ainsi une atmosphère, de nouvelles conditions de vie adaptées à son besoin dominant, à son délire ou à son caprice. Elle ne sera plus, comme au début, instigatrice de révolte ou de résistance ; elle deviendra créatrice de fictions, de chimères, de visions consolatrices. Les mythes, dont nous avons parlé, se produiront avec une prodigieuse abondance dans cette pensée ramenée, de la sorte, à la fécondité primitive. Et tous les mythes nous parleront d'un « monde enchanté », où l'imagination se complaît et qu'elle tire, à l'appel du désir, de son propre fond. Cette intervention est décisive. De cette explosion de la tendance et des images qui la figurent, en des mythes qui la symbolisent, on verra sortir l'inspiration si multiple et si ardente : monde éclatant produit à son gré, rempli de ses attraits, coloré de ses feux changeants. Ainsi la pluie de lumière, variée et étincelante, que des fusées explosant dans la nuit laissent flotter après elles.

L'extrême propriété de ce vocabulaire physique et même physiologique fait le prix du morceau. — Mais de ce point de vue, n'est-il pas évident que, bien loin qu'on puisse élever l'œuvre au-dessus de l'homme, elle n'en est que le déchet et comme la scorie ? Cette œuvre fausse, captieuse et ruineuse, ne se sauve que par un point, à condition de former le fatras poudreux des pièces à l'appui de ce plaidoyer cynique, et je dirai simiesque, les *Confessions*. Elle ne recouvre de vie qu'au contact et à la lueur de ce livre essentiel : l'en séparer, c'est l'exténuer, l'anéantir, se vouer à la maudire ; l'y raccrocher, comme un haillon à une obscénité, c'est s'interdire toute glorification, mais ce serait aussi la soustraire aux justes représailles.

Quand nous nous serons définitivement guéris de la Révolution, nous verrons à faire les glossateurs avec sérénité. En attendant, Rousseau demeure au premier rang de nos mortels ennemis. Et la cérémonie du Panthéon revêt toutes les formes d'une provocation. Cela nous dicte notre attitude.

BELLE JEUNESSE

Pour Agathon.

S'ils étaient les gens que dit Agathon, des brutaux autoritaires, les disciples de Maurras pourraient se dispenser de répondre aux conclusions de l'enquête sur *les jeunes gens d'aujourd'hui*, publiée dans l'*Opinion*. En effet, bien que n'ayant jamais cherché, dans toute leur carrière d'écrivains, que l'aveu de la raison, cependant la force, le nombre et le crédit leur sont venus par surcroît. A ce point de réussite par la probité de l'esprit, ils pourraient négliger l'aigreur des petites « sensibilités » qui se prétendent heurtées tout bonnement peut-être parce que, au sein d'un mouvement devenu fort ample, il ne leur serait point possible de faire assez écouter leurs plus chétives pulsations.

Bien des dépits, bien des chagrins de petits jeunes hommes, dont Agathon a pu recueillir la confidence, tiennent ainsi à la magnifique impersonnalité du groupement de l'*Action française*, où d'abord l'on sert. Un esprit sans mansuétude jugerait donc qu'entre la grandeur, l'utilité de cette force et l'idolâtrie de ces malcontents, il n'y a pas de proportion, et il passerait outre, sans même un regard. Mais parce que notre sensibilité ne s'épuise pas dans l'orgueil de nos frontières individuelles, parce que nous tenons, pour le moins autant, aux sentiments plus mâles de l'amitié, de la frater-

nité françaises, qui en outre dédaignent de se raconter, ces beaux sentiments muets et actifs, qu'offense et offusque presque quotidiennement le tapage impudique de nos amis les émigrés de la vie intérieure, ils nous portent au contraire, ces sentiments, à leur soumettre, sans colère ni complaisance, ces objections.

On ne fonde pas de vie intérieure sur l'équivoque et la confusion. La dialectique est aussi indispensable à l'exaltation et à la perfection du sentiment qu'à la connaissance du devoir. Agathon s'abuse donc quand il écrit :

Le caractère abstrait, rationnel, la logique implacable de ces démonstrations, ne parvient pas à déterminer son assentiment [*il s'agit de la jeunesse*], ni à dissimuler ce manque d'amour qu'aucun effort dialectique ne saurait combler. Le royalisme n'entraîne pas l'adhésion de son cœur et les explications les mieux construites ne peuvent rien contre des puissances de sentiment qui, elles, demeurent secrètement attachées à la démocratie. Nous avons trouvé, chez maints jeunes hommes, une opposition ferme, résolue, nullement agressive, à la thèse essentielle de l'*Action française*, et cela non point pour des raisons strictement politiques, mais parce que l'attitude intellectuelle, le mode de raisonnement des disciples de Maurras, heurtent et leur sensibilité et leurs habitudes de pensée.

Le mode de raisonnement des disciples de Maurras a été un peu plus haut défini « abstrait, rationnel », d'une « logique implacable ». Un mode de raisonnement doit être parfait dès lors qu'il est rationnel, il est *le* mode de raisonnement, la raison elle-même. Comment choquerait-il donc leurs « habitudes de pensée », si les jeunes hommes dont on nous entretient n'avaient accoutumé de penser avec leur cœur, et comment choquerait-il leur sensibilité si, hypothèse beaucoup plus grave, tout

raisonnement, toute dialectique ne leur répugnait essentiellement. Voilà donc la pensée exclue de leur vie morale, qui dès lors optera entre l'immobilité du fakir et la trépidation de l'ataxique. Est-ce un bien, nous ne disons pas pour le pays, mais pour leur vie sentimentale, qui seule aujourd'hui nous occupe ? Est-ce le moyen de l'accroître ?

Admettons même que tous n'aillent pas explicitement jusqu'à dessaisir *a priori* l'intelligence. Est-ce qu'ils se mutilent moins, en séparant le syllogisme de son mobile affectif avec une légèreté d'abstraction bien digne d'étonner de la part d'esprits enclins à ne chérir la complexité que pour la confusion. Quelle impuissance, alors, à surprendre le principe vital dans autrui !

« *Le caractère abstrait de ces démonstrations ne parvient pas à dissimuler ce manque d'amour qu'aucun effort dialectique ne saurait combler.* » Agathon vit trop replié sur soi-même pour bien connaître le monde. Pourtant il lit les livres ; un hasard ami a pu conduire entre ses mains un ouvrage qui tient d'assez près à son sujet, l'*Enquête sur la monarchie*. Comment ne s'est-il donc pas rendu compte que, bien loin que notre dialectique ait jamais prétendu suppléer l'amour, elle s'assure, à son point de départ, de l'existence d'un phénomène affectif : le patriotisme ? Si le patriotisme était mort, ou bien nous renoncerions, nous quitterions la partie, ou bien nous discuterions avec l'intérêt ou avec tout autre élément d'ordre non intellectuel, mais dont : 1° l'intelligence nous aurait fait constater l'existence et la vitalité, et que : 2° l'intelligence nous aurait démontré pouvoir concourir aux fins du patriotisme, lequel, dans l'hypothèse, survivrait, au moins en nous, à l'état de principe affectif et stimulerait notre fertilité d'esprit.

Voici les premières lignes de l'*Enquête sur la Monarchie*, édition de 1909 :

Ceux qui sont satisfaits n'auront pas à ouvrir ce livre, que je soumets à la raison de tous les Français mécontents. L'Enquête sur la monarchie a été entreprise, il y a dix ans, à la suite d'une de ces alertes qui donnent aux particuliers l'envie de voir clair dans l'État pour en vérifier les organes et les positions. Si l'inquiétude avait été exagérée ou superficielle, ces pages auraient vite vieilli et seraient maintenant sans lecteurs comme sans objet. Mais ce qui s'est produit depuis 1900 n'a rien atténué des anciennes raisons de craindre et nous a découvert des misères nouvelles qu'il eût été presque impie de prévoir alors.

On a ici le type de la dialectique maurrassienne, si l'on nous permet ce mot : tout le raisonnement repose sur la constatation de sentiments eux-mêmes rattachés à un corps, à un objet, à des circonstances. C'est la raison qu'il veut frapper, mais *la raison des Français mécontents*. Et quel est le principe de ce mécontentement ? Le patriotisme, qui à la suite de l'alerte dreyfusienne leur a donné l'*envie de voir clair dans l'État*. Qu'on analyse les propositions combinées dans ces quatre phrases : ou bien elles sont conditionnelles ou bien elles relatent des constatations de faits. Le vocabulaire même associe étroitement les opérations de l'intelligence à leur principe ou à leurs répercussions sentimentales : *raison de tous les Français mécontents, envie de voir clair, raisons de craindre, misères qu'il eût été presque impie de prévoir*. Un esprit, une méthode se révèle par là.

Donc l'amour préexiste en nous à l'effort dialectique, et nous ne partons pas sans nous être assurés que l'interlocuteur le possède avec nous en commun. Dire et croire que cet effort existe seul et pour lui-même, qu'il se produit dans le vide et par jeu, c'est supposer aux nationalistes intégraux la même âme rudimentaire et le même court esprit dont paraissent dotés ces jeunes fidéistes, immanentistes et bergsoniens, à la mode de feu Henri

Franck, dont l'idéal de vie morale ne trouva finalement son terme de comparaison que dans la danse d'un homme enivré de soi-même. Mais nous ne sommes pas de cette tribu. Nous nous efforçons de faire servir toutes les facultés de l'homme en connaissant d'abord leur ordre et leurs rapports, et nous les maintenons dans une mutuelle dépendance.

Si nous parlons à des patriotes, nous n'employons la dialectique qu'à leur faire prendre conscience de tous les vœux impliqués dans cet amour de la patrie, qui, autant qu'eux, nous point et nous meut. Le principe une fois admis entre nous, qu'un Français qui tient à son pays ne peut en même temps s'attacher à la cause de sa perte, nous nous occupons d'y conformer nos idées et nos actes. L'amour est alors comme la cause finale de nos opérations intellectuelles. A son objet nous rapportons absolument tout. Mais ne sommes-nous donc en cela que raisonnables ? Ou bien est-ce que plutôt nous ne serions pas des passionnés, allant au bout de leur passion ?

Mais alors, nous le demandons aux amateurs de vie psychique intense, est-il possible de comparer à cette ardeur qui dévore la vie de milliers de jeunes royalistes, incapables de se contenter à moins que de réaliser leur désir, les vagues bonnes intentions de ces jeunes patriotes, républicains idéalistes, qui se savent surtout gré de la gentillesse de leurs attitudes et, perdus en eux-mêmes, s'arrêtent dès les premiers pas pour relever les dimensions de leur grand cœur ?

Lequel a le plus de vie intérieure, celui qui, pour contenter sa faim des réalités, exerce péniblement son cerveau et dompte les révoltes de ses nerfs, ou bien cet autre, incapable de se fixer et de choisir, et qui s'éprend des objets solides au même titre que des spécieux et qui, pour recevoir le plus grand nombre de

secousses nerveuses, acclame tous les contraires ? Pour nous, il nous dégoûterait de fonder notre vie secrète sur du superficiel.

Notre nationalisme, dont le principe est amour, se sent de force à occuper toutes les parties de notre être et jusqu'aux extrêmes racines de notre sensibilité : il organise et scande notre vie. Nationalistes, nous le sommes intégralement et avec méthode, non par foucades. Et du point de vue du vrai mysticisme, c'est nous sans doute qui faisons bien.

Il est vrai qu'on ne se refait pas ; du moins, c'est l'opinion commune. Toujours sans doute il y aura des gens plus amoureux d'eux-mêmes que des prétextes de leurs émotions. Et à ces personnes-là toujours un langage abstrait répugnera, en raison de son impersonnalité même. « On m'oublie trop là dedans », penseront-ils. Aussi à la méthode de Maurras, qui rattache les préoccupations les plus actuelles, les faits les plus personnels et les plus mouvantes ondes de l'opinion à de solides axiomes de salut public, préfèrent-ils les appels de cœur d'un Chateaubriand ou de ce Vogüé qui injuria si durement leur et notre Barrès. Ceux-là, au moins, ne s'oublient jamais : la politique et l'histoire servent comme de cadre fastueux et d'écrin de choix à leurs précieuses sensibilités ; mais quant à servir pour leur propre compte, au risque de se perdre dans la foule, cela à aucun prix. René avait des façons particulières d'aimer la monarchie un peu comme sa propriété, comme sa dépendance ou son prolongement, comme son ombre, exactement, qui lui venaient d'une incapacité radicale d'aimer rien autre que les reflets chatoyants de son âme vague et dispersée. Il en a tiré de très beaux effets de style et des cadences qui captivent encore l'oreille. On conçoit donc que les personnes qui laissent leur âme à la merci de leurs sens chérissent et pré-

fèrent une si voluptueuse méthode. Mais que demain un autre ensorceleur les appelle à l'autre bout de l'horizon, ils y courront avec la même franche impudeur. Qu'au lieu de s'appeler Chateaubriand, il ait nom Michelet, pour leur part ils n'auront aucun motif de résister à la voix de cette harmonieuse maîtresse. Ainsi de Jean-Jacques en René et de René en Michelet ou en Sand, ils suivront tous les partis, toutes les idées pourvu qu'elles les prennent par la peau. Mais réellement jamais ils ne serviront, jamais ils n'adoreront qu'eux-mêmes.

Et, à vrai dire, si c'est une grande duperie de remettre le sort de la monarchie française aux mains de ce harpiste de René, Rousseau et Michelet ne sont pas si fous lorsqu'ils comptent sur le trouble de nos entrailles pour le service de l'anarchie. Car elle n'est qu'un détraquement, et c'est une condition de son succès d'étourdir l'esprit par la chair.

« Le jeune parti démocratique n'a point de chef, écrit Agathon, et le théoricien lui fait défaut. C'est un accident fâcheux pour la République que le talent se soit trouvé contre elle et non pas avec elle. » Agathon devrait surveiller son vocabulaire. Nul théoricien ne manque à la démocratie. La logique du principe individualiste, qui ne respire plus guère, en fait, que dans l'esprit d'Hervé, inspire de l'horreur à notre société [1], et l'on n'ose plus la produire en public. Ce qui manque au juste au parti de la déliquescence démocratique, c'est un talent, et un talent de « musicien », comme dit Barrès. Il lui manque le virtuose capable, par l'excès des voluptés accablantes, de faire désirer à ce pays sa propre mort comme suprême délice.

Au contraire la faveur dont jouit l'*Action française*

1. « L'horreur de l'anarchie est commune à toute cette génération, et c'est par là qu'elle se montre réaliste », confesse Agathon.

auprès de la jeunesse, tient d'abord, et bien plus qu'au talent littéraire de ses chefs, à leur force comme doctrinaires, à leur puissance de théoriciens. Le parti de l'ordre a surtout besoin de prouver qu'il a raison. Le charme de persuasion compte pour lui, qui, de même que tout parti doit compter avec l'homme, encore n'a-t-il mission que de seconder. Au contraire, il est le tout du parti individualiste. Agathon ne doute pas que la démocratie ne doive attendre son règne spirituel d'un bon théoricien, non plus qu'il n'hésite à imputer les conquêtes royalistes au seul prestige du style. Mais c'est que ce nerveux sentimental d'Agathon n'arrête le réel et le possible qu'aux limites extrêmes de ses vœux ou de son illusion, qui souvent même est infinie. Ignorerait-il sans cela le premier élément de son sujet, cette distinction radicale des méthodes favorables à l'anarchie ou à l'ordre ? Ce qui fait l'affaire de la Révolution et lui suffit, caresser les nerfs du public, ne peut évidemment remplacer les matériaux réels et stables dont aucun constructeur ne se passera. Pour nous, les choses comptent; au contraire, elles gênent l'anarchiste qui aussi bien ne rêve que de les pulvériser en beaux tourbillons.

Cela, qui l'ignore aujourd'hui ?

N'était cette ineptie, n'étaient les malfaçons de la méthode purement sentimentale, nous y aurions pourtant recours, quelle que fût au demeurant notre répugnance pour l'étalage du cœur et de ses émotions. C'est donc bien comme captieuse et décevante que nous la rejetons. Tout au long du XIXe siècle, on s'est ingénié, souvent avec les ressources du plus somptueux talent, à la faire servir au bien de la nation. Bien que doté par les Maistre et les Bonald du plus sérieux système de doctrines, le parti légitimiste dans sa majorité crut longtemps devoir recommander ses sentiments plutôt que ses idées. Le plus respectable peut-être, mais assu-

rément le plus privé, le plus libre, le plus luxueux de tous les sentiments, la fidélité, fut choisi et proposé comme moyen d'entente à un peuple divisé. Ce fut un noble spectacle sans doute que donnèrent des familles, des provinces entières, de leur loyauté envers nos rois. On put dire : fidèle comme un gentilhomme ou loyal comme un chouan ; mais on semblait par là dispenser des classes et des provinces entières de tout devoir comme de tout intérêt monarchique. L'erreur était de croire qu'après la Révolution le *sentiment* monarchique pût suffire : or, il ne suffisait pas, puisque conservatrice seulement en apparence, la fidélité à la tradition aboutissait, par degrés insensibles, à transformer l'ancienne acclamation du souverain par tout un peuple en une manifestation de particularisme, en cri de clan. On arriva ainsi à donner des airs d'obstination à un attachement si naturel, la fidélité fut traitée comme un simple caprice, enfin l'héritage de neuf siècles de monarchie, ce merveilleux effet du temps et du bonheur : *l'abrégé d'une doctrine dans un sentiment*, ne servit qu'à nous désunir et à nous perdre un peu plus.

L'expérience est donc acquise, et la preuve faite : c'est presque un crime, dans un pays comme la France, où les « puissances de sentiment » peuvent être notre pire élément diviseur, de placer en elles toute notre foi et nos espoirs et de les laisser opérer sans contrôle. Ne recommençons pas, de grâce, la faute de ces légitimistes qui au bout de la fleur croyaient pouvoir faire repousser la tige et les racines.

La méthode sentimentale écartée, reste la dialectique, qui, à l'épreuve, s'est prouvée si fructueuse. Nous demandons seulement à nos contradicteurs (*nos boudeurs* serait plus exact), parmi lesquels nous comptons de précieuses amitiés, de vouloir bien se souvenir que par méthode dialectique nous entendons la méthode qui,

au moyen de la critique, rend conscience à un sentiment, par exemple le nationalisme, de son caractère, de ses postulats, de ses tendances et de son terme, enfin tend à en procurer la satisfaction complète.

Être patriote, aimer sa patrie, c'est très bien. La question est de savoir si nos anti-intellectualistes, si ces pragmatistes se contenteront d'aimer la France en idée ou s'ils voudront traduire par des actes leur amour. Or, dès l'instant que leur adoration cessera d'être inerte, dès l'instant qu'elle se mettra en quête des occasions et des moyens de servir son objet, nous les défions de se soustraire aux conditions, évidemment contraignantes, que la nature même de l'action, par eux délibérée, leur dictera. Que deviennent là dedans « la consultation de la conscience », « les éléments irrationnels », le « legs riche et vivant de passions qui compose notre sensibilité et prédestine notre être » ? Eh ! bien, mais ils peuvent être magnifiquement exaltés par la sensation de l'obstacle cédant à l'effort rationnel.

Faudra-t-il en outre découvrir à nos amis boudeurs ce qu'il y a de satisfaisant, même pour la propreté personnelle, dans la méthode dialectique? En évitant de consulter perpétuellement la « conscience » de nos concitoyens, en gardant pour nous nos affaires sentimentales, il nous semble que nous usons d'une politesse bien supérieure à l'indiscrétion de ces personnes prolixes quant à leur beauté d'âme et trop curieuses de la ferveur du voisin. Point de vie morale sans pudeur. En refusant, d'autre part, de faire marcher le cœur de nos compatriotes avant de nous être mis en règle avec leur intellect, en observant de ne point surprendre leur créance, nous pensons nous conformer le plus scrupuleusement à la règle de la simple honnêteté. Et cela encore nous est un aiguillon.

Enfin et surtout la méthode dialectique procure aux

personnes scrupuleuses la parfaite sincérité envers elles-mêmes. Agathon écrit, à la page 819 de l'*Opinion* du 29 juin 1912 : « *Ce qui prime tout à nos yeux aujourd'hui, c'est la pensée du relèvement national.* » Or, à la page 818 il avait aussi écrit : « *Ne devons-nous pas considérer d'abord la volonté individuelle et l'effort moral?* » Si réellement Agathon attache du prix à la netteté de sa vie morale, le simple respect du principe de contradiction ne l'eût-il pas, en l'occurrence, retenu de la traiter avec cette légèreté impie ? En vérité, bien qu'assez réservés, à l'ordinaire, sur le chapitre de notre hygiène morale, nous tâchons d'être pour nous un peu plus exigeants.

Mais il y a plus grave : si loin que nous poussions l'amitié, elle ne va pas à la duperie. Le moyen de méconnaître que les jeunes gens dont parle Agathon non seulement identifient les contradictions, mais confondent encore les temps ? Au risque donc, parce que nous avons une paire d'yeux et de la mémoire, d'encourir une fois encore le reproche d' « intellectualisme », d' « amoralisme » et de « métaphysique mécaniste », il nous est impossible de ne point remarquer que leur grande nouveauté de « l'effort moral » et de « la volonté individuelle », qu'ils datent d'environ 1912, porte en réalité le millésime de 1894 : c'était le temps de *l'Union pour l'action morale*, le temps de Desjardins, de Séailles et de Payot. Et la jeunesse d'aujourd'hui est originale dans la mesure exacte de son éloignement pour cette affreuse et vague mystagogie.

Nous faisons plus que douter, par exemple, qu'une jeunesse catholique, grandie sous le pontificat de Pie X, se laisse encore corrompre par cet illusoire christianisme que Sangnier apprit jadis de Paul Desjardins et qui, pour la séduire, n'offre même plus les couleurs du printemps.

Nous sommes aussi certain que jamais une jeunesse

patriote n'engagera sa foi au vieil apôtre (nous parlons de Desjardins) qui assuma une si pesante responsabilité dans l'anarchie dreyfusienne. Non, non, cette maladie de la vanité n'est pas catholique, elle n'est pas patriote, surtout elle n'est pas « jeune ». C'est une lamentable carcasse qui se desquame et tombe en pellicules. Agathon, vous le savez bien. Alors, vous êtes-vous demandé pourquoi, au réveil nationaliste de la jeunesse, on tente de mêler un peu de cette vieille guimauve ?

Car enfin il faut réfléchir à ceci : à l'intérieur d'un mouvement politique qui ne réclame d'autre profession de sentiment que l'amour du bien public, et exige par suite que tous les problèmes politiques soient traités et résolus en fonction de l'intérêt du pays, il y a place, par définition, pour toutes les variétés morales, pour tous les caractères, pour toutes les philosophies : le terrain de l'éthique ou de l'idéologie est libre autant qu'il peut l'être : et s'il n'est pas indifférent sans doute que les adhérents de cette Ligue du Bien Public aient une forte trempe de caractère et le ressort de l'énergie bien bandé, cependant, comme on ne peut différer le salut du pays jusqu'à la conversion de tous ses habitants à la meilleure médecine morale, il faut bien les prendre tels qu'ils sont tous et, sans compliquer une action déjà difficile par une constante inquisition dans le cœur du prochain, désigner le but une fois pour toutes en se remettant à chacun des moyens et du degré d'enthousiasme appropriés à son caractère. Si donc il était vrai (ce que nous sommes mieux placés que personne pour contester) que les plus anciens adhérents de l'*Action française* se fissent remarquer par un « intellectualisme » prononcé ou par tout autre tempérament peu sympathique à la génération nouvelle, il ne tiendrait qu'à cette génération de modifier la composition des files de l'*Action française* en y

prenant la place que son nationalisme lui destine : la composition, disons-nous, mais non l'objectif, qui ne tient aucunement aux inclinations particulières de ses membres. « Étant lié, je suis libre », disait saint Paul. Si nous refusons de croire incompatibles une vie intérieure intense et une forte discipline morale, ce n'est pas pour accepter l'opposition entre l'effort personnel et l'acceptation délibérée d'une ligne politique.

Dès lors, nous demandons ce qui peut bien arrêter un jeune patriote, convaincu, comme dit Agathon, « de notre diminution nationale », et d'ailleurs soucieux de son salut spirituel, qu'est-ce qui peut le retenir au seuil du nationalisme intégral ? Assurément aucun motif avouable, mais sans doute tous ceux dont l'amour-propre étouffe et tait la protestation. On allègue des prétextes de haute ambition morale pour se décharger des premières obligations du citoyen. Mais le jour que ces dérobades rencontrent un témoin aux yeux clairs, celui-ci avertit la jeunesse que ce même parti pris d'immoler les institutions publiques à la beauté d'une attitude morale dicta, par exemple, à un Vigny (le même qui, dans un jour de lucidité et peut-être de repentir, maudit pourtant *les siècles qui se voient*), son livre des *Grandeurs et Servitudes*, qui, s'il était écouté, dissoudrait à jamais l'esprit militaire et livrerait le peuple assez malheureux pour accepter son stupéfiant ; il détourne alors le peuple de ce charlatanisme et, plongeant un regard droit jusqu'au cœur de ces faux héros, les appelle par leur nom : *des montreurs*, aucune dureté n'étant au-dessus d'une imposture qui déserte un aussi saint devoir [1]. Et les nommant ainsi, avec tant d'évidente justice, il doit écarter de leur route une jeunesse surtout avide de se dévouer. « Amour de l'énergie, désir d'une

1. Sur Vigny, et sur ce point, voir Appendice X. — E. M.

vie pleine et active », qu'a de commun cette généreuse trempe avec les froissements d'une vanité qui n'endure pas qu'on l'oublie ? Car enfin si l'institution qu'ils frondent, si la méthode qu'ils boudent, leur procurent tous les résultats qu'ils affectent de rechercher, de quoi se plaindraient-ils, sinon de manquer le seul objectif auquel ils tiennent réellement et de toute leur âme : *être vus*, ne pas disparaître dans la grandeur de la cause et l'importance du succès ?

Mais cette plaie est une exception : elle n'atteint qu'une toute petite troupe, recrutée spécialement dans les milieux artificiels et restreints des jeunes hommes de lettres.

Le reste des traînards, qu'un mouvement aussi vif que le nôtre doit par force semer derrière lui, se compose très probablement de bonnes volontés, bonnes mais débiles. Sans mépris pour ces jeunes gens, ni jactance de notre part, il faut pourtant leur expliquer, puisqu'on tente de préférer au meilleur le pire, qu'ils ne représentent au juste, de leur génération, que les parties molles et non formées et quelque chose comme la classe non mobilisable. Nulle pensée en nous de les incriminer, mais on voudrait tout de même les remettre à leur rang.

Quand éclata l'Action française (disons que ce fut vers 1908-1909), elle enrôla tout de suite les plus ardents éléments de la jeunesse. Pour ceux-là, le péril de laisser en friche leur domaine intérieur dans la confusion des luttes politiques, n'exista pas. Ils se portèrent avec une belle simplicité à leur devoir de citoyens, sans que jamais on les entendît discourir de leurs angoisses d'âme. Et comme, depuis ces trois ou quatre années, qui peuvent compter pour davantage, on ne vit jamais leur caractère se démentir ni leur dévouement marchander, il faut admettre que leur vie morale reposait sur un roc assez

ferme. C'est un fait que sceptiques ou mystiques, avec tous les tempéraments possibles, nous nous tenions assez en main, comme dit Barrès, pour ne point appréhender, dans l'action, un relâchement de notre contrôle intime. Mais parmi nos contemporains et nos cadets (puisqu'aussi bien nous n'en avons plus pour longtemps à être encore des « jeunes »), Agathon témoigne que certains n'ont pas encore pu arrêter un parti et balancent toujours, à cause de douter si, à l'air, leurs palais intérieurs ne s'effriteront pas. Il est très possible que de pareils jeunes gens existent, et c'est affaire à leurs directeurs de conscience de les sauver avec beaucoup d'étais et de tuteurs. Mais, de grâce, que ces convalescents en béquilles ou en gouttière n'élèvent point la prétention de faire marcher à leur suite, à leur pas, une génération impatiente d'espace. Surtout que ces jeunes gens, si jamais ils sortent de leurs appareils, le jour qu'ils pourront disjoindre leurs mains et les éloigner de leur cœur sans péril mortel, surtout nous les conjurons de reviser d'abord leurs préjugés; qu'ils n'acceptent jamais que de toutes les avenues vers la vie, on leur en ferme une seule parce qu'elle conduit à l'*Action française*; qu'ils saisissent dans l'air et analysent ces préventions et s'en fassent rendre un compte exact. Si la consultation de leur intelligence est loyale, s'ils ne cherchent pas d'avance à éluder sa conclusion pour fuir un service exigeant, ils écouteront les leçons du simple bon sens, sans croire pour cela leur distinction morale déshonorée. Nous sommes à ce point amoureux d'accord que nous détestons toute parure acquise au prix d'un déchirement nouveau : les renchéris sont haïssables, ils ne redoutent que la solidité.

En outre, nous plaindrions quiconque, au principe de son développement spirituel, supporterait une *insincérité*. Que ce soit là notre dernier mot.

PERSPECTIVES

SUR

LA RÉVOLTE DES ANGES

Il y aurait un conte à écrire, dans la note d'Anatole France, sur les personnes avancées dans la vie qui perdent la retenue. C'est le bel âge : prélude de la libération totale, on se rit des ménagements ; une pétulance toute guillerette, une causticité que rien n'arrête, signalent cet heureux moment.

Ce n'est pas forcément que le déclin des forces affaiblisse chez l'homme la faculté de concevoir tous les rapports des choses et lui en simplifie à l'excès la vision. N'allez pas croire à une baisse de la lucidité. Simplement, à force d'être meurtri et roulé par la vie, l'homme tend à se retirer, de cœur, de ce qui, en fait, menace de le quitter bientôt. Bien loin de l'assagir, les années lui apportent une agressivité, un goût de l'excès qui est comme la contre-partie de son indifférence pour la pensée d'autrui; la nonchalance procède assez ordinairement par explosions.

*
* *

Si à *la Révolte des Anges* on compare *le Puits de Sainte Claire*, qui est de 1895 (en particulier ces deux contes :

Saint Satyre et *l'Humaine tragédie*), il apparaît que sans doute, dans sa substance, la philosophie d'Anatole France a peu changé ; elle demeure acquise à l'existence de deux principes rivaux se contestant l'empire du monde : l'un, à qui il rapporte l'idée de ce qui est inerte, insensible, inhumain, qu'il identifierait à Dieu; l'autre qui, sous le nom de Lucifer, représenterait l'intelligence et la volupté, les arts, la douleur industrieuse et le doute inventif. On trouvera cette philosophie exposée dans les quatre chapitres (XVIII, XIX, XX et XXI) qu'occupe le « récit du jardinier » et qui ont la prétention de résumer l'histoire du monde. On y voit « se dérouler, explique l'auteur, les destinées du monde en un discours aussi large et magnifique dans ses vues que le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet est étroit et triste dans les siennes ». Ici, il faut se rappeler que Bossuet déprécia lui-même assez expéditivement, dans cette *Histoire universelle*, Épicure [1], un des dieux de M. Anatole France, que peut-être ce dernier aura voulu venger.

Mais si la philosophie est constante, l'expression de cette pensée, manichéenne à sa façon, s'est sensiblement démasquée et affiche maintenant la volonté de faire offense. La subtilité d'antan, souriante et volontiers sournoise, fait place à l'hostilité déclarée. De toute évidence, l'auteur de *la Révolte des Anges* a tenu à dire son fait à une conception de la vie dont l'idée même lui est personnellement ennemie, et il s'en prend plus particulièrement à la formule sacrée de cette conception, qu'il voit révérée et crue autour de lui, comme s'il voulait se donner de l'air.

1. « ... Épicure, Athénien, chef des philosophes qui portent son nom, si toutefois on peut nommer philosophes ceux qui niaient ouvertement la Providence, et qui, ignorant ce que c'est que le devoir, définissaient la vertu par le plaisir. »

Cela devait arriver.

Sa philosophie n'est pas négation pure, elle ne prêche pas l'abstention, elle contient toute une partie positive dont l'auteur du *Lys rouge* se montre le sectateur très passionné. Il s'agit, à proprement parler, bien moins de pyrrhonisme tendant à nier l'existence du surnaturel, que d'un libertinage moral qu'il érige en une philosophie de la vie et du monde, antagoniste de la conception traditionnelle et auquel il cherche des adeptes.

C'est une mythologie s'opposant à une théologie, avec les sarcasmes d'un Lucien, mais aussi avec l'arrière-pensée de se substituer à cette théologie sur son propre plan. Là réside sa virulence.

Entendons-nous. Il n'y a pas à être dupe de la fiction du roman, ni à prétendre que M. Anatole France croie à Dieu et au Diable. Assurément non, et s'il fait mine d'adhérer à la théologie de la Bible, c'est pour ravaler Dieu tout aussitôt à l'emploi de démiurge de second ordre ou pour faire, érudit émancipé, des gorges chaudes du nom d'Iadalbaoth ; et de même il ne feint de croire à l'existence des Anges que pour les mêler sur terre aux plus licencieuses intrigues et découvrir, au fond d'un placard de garni, se mangeant aux vers, les ailes d'un archange en non-activité. Dût la logique en souffrir, ces blasphèmes, qu'on dirait d'un fidèle sans doute très irrévérencieux, sont pourtant d'un incroyant.

Seulement, que Dieu et Lucifer servent ici à personnifier des états d'esprit, ou que ces appellations correspondent, dans la pensée de celui qui les emploie, à des réalités, cela n'importe pas essentiellement dans le cas présent. La position de M. Anatole France par rapport au catholicisme n'en serait pas modifiée.

Il exalte tout ce que l'Église rejette dans l'Enfer, et cela aux dépens de tout ce qu'elle révère comme inspiré ou commandé par Dieu ; ainsi, symétriquement, anti-

thétiquement, toute la pensée de M. Anatole France s'organise, se définit en fonction de la cosmogonie de la Bible, de la morale de l'Évangile. De là vient que sa philosophie de la destinée de l'homme comporte une dose d'absolu qui en fait un dogme véritable, même assez tracassier et volontiers intolérant. C'est une démonologie en bonne et due forme, une religion avec ses commandements pour la conduite de la vie, un culte avec ses exercices pour la formation des sentiments.

Par là M. Anatole France méconnaît donc le précepte strictement rationaliste de Renan, lequel, au demeurant, ne serait pas pour faire moins d'horreur aux consciences catholiques.

Combattre les religions en maintenant, en exagérant même le principe religieux, écrit l'auteur de *Marc-Aurèle*, est le plus mauvais calcul. Montrer l'inanité de tout surnaturel, voilà la cure radicale du fanatisme. Or presque personne n'était placé à ce point de vue. Le philosophe romain Celse, homme instruit, de grand bon sens, qui a devancé sur plusieurs points les résultats de la critique moderne, écrivit un livre contre le christianisme, non pour prouver aux chrétiens que leur façon de concevoir l'intervention de Dieu dans les choses du monde était contraire à ce que nous savons de la réalité [1], mais pour montrer qu'ils avaient tort de ne pas pratiquer la religion telle qu'ils la trouvaient établie.

On pourrait dire que, de son côté, M. Anatole France a écrit son livre contre le catholicisme, non pour prouver aux catholiques que la croyance au surnaturel est

1. Il eût été plus philosophique de dire : « à ce que nous connaissons des apparences » ; mais Renan se garde bien aussi d'écrire tout court : *contraire à la réalité*. M. Anatole France, lui, piétinera ces subtilités : « Il n'y a, expose-t-il, de réalité au monde que les apparences. »

dénuée de fondement, mais pour montrer qu'ils ont grand tort de ne pas pratiquer la religion de la volupté telle que Satan l'a établie au cœur de l'homme.

Tel est bien l'esprit du livre. En voici, d'autre part, le sujet. M. Anatole France ayant permis à une sorte de spectre lubrique d'usurper auprès du jeune Maurice d'Esparvieu le titre d'ange gardien, cet imposteur va nous mettre au fait.

— Mais pourquoi vous révoltez-vous? Pourquoi? demanda Maurice.

— Isaïe, répondit l'enfant de lumière, Isaïe avait déjà demandé avant vous : *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris?* Soyez instruit, Maurice! Avant les temps, les anges se levèrent pour la domination des cieux. Le plus beau des séraphins s'est révolté par orgueil. Moi, c'est la science qui m'a inspiré un généreux désir de m'affranchir. Me trouvant auprès de vous dans une maison qui contient une des plus vastes bibliothèques du monde, j'ai pris le goût de la lecture et l'amour de l'étude. Tandis que, fatigué par les travaux d'une vie grossière, vous dormiez d'un sommeil épais, m'entourant de livres, j'étudiais, je méditais les textes...

Et l'ange titulaire du jeune Maurice exposa comment, de séjour sur la terre, il s'était livré à des recherches peu habituelles aux esprits célestes et avait approfondi les théologies, les cosmogonies, les systèmes du monde, les théories de la matière, les modernes essais sur la transformation et la perte de l'énergie. Ayant, disait-il, étudié la nature, il l'avait trouvée en perpétuelle contradiction avec les enseignements du Maître qu'il servait... Il l'avait renié, blasphémé et brûlait de le combattre. Son dessein était de recommencer la révolte des Anges. Il voulait la guerre, espérait la victoire [1].

Le livre narrera les phases de ce complot, entrecoupées

1. *La Révolte des Anges*, passim.

de beaucoup d'autres apologues et de pas mal de ces tableaux dans le goût des petits maîtres du XVIIIe siècle. Le dénouement, nous aurons à le dire. Mais d'abord ouvrons quelques perspectives.

*
* *

M. Anatole France, comme on sait, n'est pas ami du fanatisme. Ce sentiment, qui lui dicta *les Dieux ont soif*, vaut ce qu'il vaut; je ne vois personne se levant pour faire l'éloge du fanatisme. Mais que sert de le honnir? D'accord sur les généralités oratoires, le monde en viendra aux mains dès l'instant de passer aux applications. Impossible même de se tenir en un point équidistant de tous les fanatismes. Les renvoyer dos à dos? il s'en trouvera toujours bien un pour se croire le moins fouaillé et, de là, prendre du corps! Enfin comment porter nos coups au fanatisme sans blesser involontairement toutes les causes saintes qui lui servent de prétexte?

Pour cette fois donc, il l'a placé dans un objet en apparence innocent, l'amour des livres. Pourtant le sanglant épisode! Sous les traits du père Sariette, rat de bibliothèque, le miroir des archivistes, regardez l'amour dément, avare, meurtrier, fanatique, l'amour enfin des êtres privés de lumière. Un jour, un rarissime exemplaire, le *Lucrèce* aux armes du prieur de Vendôme, avec des notes de la main de Voltaire, disparaît de la bibliothèque d'Esparvieu qu'administre l'idolâtre père Sariette. L'émotion fait soupçonner à celui-ci mille complots fantastiques plutôt que la réalité : le *Lucrèce* a été joint par mégarde à un « train » de livres expédiés à la reliure. Le fils du relieur, qui désire emmener à Robinson Rose la lingère, cède le livre pour dix francs à un

brocanteur, qui pour soixante le revend le jour même. Le nouvel acquéreur s'en défait contre cent francs versés par M. Joseph Meyer, amateur bien connu, qui s'empresse de le repasser pour la somme de trois mille francs à M. Ardon, libraire. Celui-ci le vend six mille et c'est dix mille au moins qu'il en coûtera à une certaine comtesse pour posséder le précieux maroquin, qu'un cambrioleur ne tarde pas à lui ravir.

L'exemplaire du grand prieur de France tombe alors à sa plus basse condition : pour cent sous il échoit au père Guinardon, antiquaire tant soit peu recéleur ; et sans doute il serait reparti vers de meilleurs destins sans la visite de Sariette à Guinardon, son vieil ami et commensal. Le conservateur de l'Esparvienne, guidé par l'instinct des amants, n'était pas, en effet, depuis dix minutes dans la boutique de l'antiquaire, qu'il tombait en arrêt devant le *Lucrèce*, oui, son *Lucrèce*, dont la perte l'acheminait vers la démence.

Entre les deux hommes s'engagea un dialogue qui, de ricaneur d'abord, devint très vite tragique, Sariette émettant la prétention de remporter son joyau, et Guinardon n'entendant point s'en dessaisir à moins d'un très gros bénéfice. Sariette, que rend un peu plus fou la vue de ses amours, s'énerve et tient des propos d'enfant : « Je m'engage à vous donner moi-même l'indemnité que des arbitres fixeront. » Il s'agit bien d'arbitres ! Guinardon coupe court : « Il est trop tard, le livre est vendu. »

— Vendu ?... à qui ? demanda Sariette avec angoisse.

— Que vous importe. Vous ne le reverrez plus ; vous n'en entendrez plus parler : il va en Amérique.

— En Amérique, le *Lucrèce* aux armes de Philippe de Vendôme, avec des notes de la main de Voltaire ! mon *Lucrèce* ! En Amérique !

Le père Guinardon se mit à rire.

— Mon bon Sariette, vous me rappelez le chevalier des Grieux, quand il apprend que sa chère maîtresse sera transportée au Mississipi. « Ma chère maîtresse au Mississipi !... »

— Non, répliqua Sariette, très pâle, non, ce livre n'ira pas en Amérique. Il rentrera, comme il se doit, dans la bibliothèque d'Esparvieu. Donnez-le-moi, Guinardon.

L'antiquaire s'efforça une deuxième fois de couper court à un entretien qui avait l'air de tourner mal.

— Mon bon Sariette, vous ne me dites rien de mon Gréco. Vous ne le regardez même pas. Il est pourtant admirable.

Et Guinardon, mettant le tableau sous un jour favorable :

— Voyez ce saint François, le pauvre du Seigneur, le frère de Jésus ; son corps fuligineux s'élève au ciel comme la fumée d'un sacrifice agréable, comme le sacrifice d'Abel.

— Le livre ! Guinardon, fit Sariette, sans tourner la tête ; donnez-moi le livre.

Le sang monta soudain à la tête du père Guinardon ; tout rouge et les veines du front gonflées :

— En voilà assez, dit-il.

Et il mit le *Lucrèce* dans une poche de son veston.

Aussitôt le père Sariette se jeta sur l'antiquaire, l'assaillit avec une fureur soudaine, et, tout débile qu'il était, culbuta le robuste vieillard dans la bergère de la jeune Octavie.

Guinardon, étourdi et furieux, vomit d'effroyables injures sur le vieux maniaque et l'envoya d'un coup de poing, à quatre pas, contre le *Couronnement de la Vierge*, œuvre de Fra Angelico, qui s'abattit avec fracas. Sariette revint à la charge et tenta d'arracher le livre de la poche où il était enfermé. Le père Guinardon l'aurait assommé cette fois si, aveuglé par le sang qui lui montait à la tête, il n'avait frappé à côté sur la table à ouvrage de l'absente. Sariette s'accrocha à l'adversaire étonné, le maintint renversé dans la bergère et, de ses petites mains décharnées, lui serra le cou qui, déjà très rouge, devint cramoisi. Guinardon faisait effort pour se dégager, mais les petits doigts, sentant la chair chaude et molle, s'y enfonçaient avec délices. Une force inconnue les attachait à leur proie. Guinardon râlait, la salive coulait d'un

coin de sa bouche. Sous l'étreinte son corps énorme s'agitait par intervalles ; mais les secousses devenaient de plus en plus saccadées et rares. Elles cessèrent. Les mains homicides ne se desserraient pas. Sariette dut faire un violent effort pour les détacher. Ses tempes bourdonnaient. Pourtant il entendit la pluie tomber, des pas amortis passer sur le trottoir, au loin des aboyeurs crier les journaux. Il vit des parapluies passer dans l'ombre. Il tira le livre de la poche du mort et s'enfuit.

Ceci est un conte. Entendez que le meurtre passionnel, et pour ainsi dire rituel, qui vient de se perpétrer sous vos yeux, l'auteur du poème de *la Nature*, le prieur de Vendôme et Voltaire en portent la responsabilité. N'ont-ils pas collaboré pour faire de cet exemplaire unique du poème de Lucrèce une tentation qui fanatisât jusqu'au crime le malheureux Sariette ? n'ont-ils pas créé le prestige dont l'antiquaire périt étranglé ? Sans eux, celui-ci continuerait, à l'heure où j'écris, son honnête négoce de recéleur faussaire ; quant au bibliothécaire de l'Esparvienne, il évitait de finir ses jours aux Petites Maisons. Voilà pourtant où nous conduit l'amour des livres...

Voilà aussi de quels méfaits posthumes il faut charger des esprits grands dans la mémoire des hommes pour l'avancement qu'ils ont procuré à l'intelligence, mais qui, à cause de cela même, n'ont pu défendre à l'émotion, à la superstition, au fanatisme, de s'emparer des symboles matériels de leur pensée ! Sans doute il était inévitable qu'une sorte de culte idolâtrique, despotique et violent s'organisât autour de ces apparences. Mais que la mésaventure soit tombée précisément sur Lucrèce,

Tantum relligio potuit suadere malorum !

que l'auteur de l'hexamètre fameux puisse s'entendre imputer le sanglant sacrifice d'un antiquaire,

Muta metu, terram genibus submissa petebat,

ne sera-ce pas une raison d'absoudre toutes les grandes causes au nom desquelles continueront de se commettre, par le monde, un nombre assez rond de scélératesses courantes, dont par avance il faut bien prendre son parti ?

Exitus ut classi felix faustusque daretur !

*
* *

Sans doute, vous pensez, c'est un tour de l'auteur, un subterfuge pour excuser d'avance tous les excès de ses amis socialistes. — Attendez ! Tournons des pages. Le chapitre dernier sous vos yeux déroule « le rêve sublime de Satan ».

Les anges gardiens, au contact des hommes, ont perdu la foi et ils méditent des attentats contre Dieu... Tout est prêt pour l'assaut du Ciel. Les chefs des conjurés se rendent auprès de Lucifer pour lui faire leur rapport. « Prince, ton armée t'attend. Viens la conduire à la victoire. » L'archange rebelle répond qu'il prendra encore une nuit de réflexion. Quand la nuit fut venue et qu'il se fut endormi, il eut un songe : il assistait à la prise du Mont Sacré par ses troupes et il se voyait occupant la place de Dieu ; mais à partir de cet instant, son histoire retournait à la banalité et au trivial, pareille à celle de tous les insurgés victorieux. La victoire ne servit de rien à la cause qui l'avait procurée, Satan n'ayant rien de plus pressé que de renier les enseignes sous lesquelles il avait triomphé. A peine installé sur le trône conquis, il ne rêva que de continuer l'œuvre de son prédécesseur et se livra à toutes les pratiques qu'il faisait auparavant profession de détester. Ce libertaire nanti et adoré devint un despote ; l'amour du pouvoir

lui retira le gouvernement de soi-même; enfin sa belle raison tant vantée sombra dans un stupide vertige dominateur....

« Satan se réveilla baigné d'une sueur glaciale », et aussitôt il rendit aux délégués des rebelles cet oracle pour réponse : « *Compagnons, non, ne conquérons pas le ciel. C'est assez de le pouvoir. La guerre engendre la guerre et la victoire la défaite. C'est plutôt en nous qu'il faut attaquer et détruire l'ignorance et la peur.* »

J'imagine les nouveaux admirateurs du maître tombant sur ces lignes et s'avisant d'en appliquer le sens à l'anticléricalisme, ou bien au P. S. U. : de quelles interjections énergiques et familières n'accueilleraient-ils pas la parabole! Quoi, dirait l'un, c'est une défaite de la libre-pensée d'avoir mis le catholicisme hors de la législation? Et qu'est-ce que j'entends : nous avons créé une tyrannie nouvelle! — Alors, penserait l'autre, c'est en nous, et en nous seulement peut-être, qu'il faut attaquer et détruire l'oppression capitaliste? Joli encouragement et viatique fameux pour marcher aux urnes aujourd'hui, demain peut-être à la bagarre!

La tristesse qu'il causera à ces esprits simples serait pour nous réconcilier avec l'ironiste de *la Révolte des Anges*. On aimerait aussi en soumettre la morale aux littérateurs en appétit d'apostolat populaire. Voilà, leur expliquerait-on, comme tôt ou tard, si vous n'avez pas dit absolument adieu à la sincérité, il vous faudra vous ressaisir : scission inévitable, si vous ne renoncez pas la pensée et le goût, puisqu'elle traduira simplement que votre point de vue est personnel.

Je ne dis pas qu'ici le maître batte sa coulpe. Pour s'en dispenser actuellement, il a, entre autres raisons, celle-ci, qui est puissante : avec son âge et après l'éclat de l'Affaire, il est le prisonnier d'une attitude; outre qu'il ne voit peut-être aucun parti plus plaisant, à son

goût, que celui avec lequel il a fini par s'arranger et prendre ses habitudes. Alors le *statu quo* peut presque passer pour une manifestation d'indifférence, c'est encore ce qui lui crée le moins d'attaches.

Seulement si, par une certaine précaution d'amour-propre, il enveloppe ses moralités d'allégories mythologiques, ou autres, pour leur donner figure de philosophie, c'est à nous de ne pas nous en laisser imposer, mais de rapporter à la déconvenue de ses fréquentations socialistes et révolutionnaires les préceptes moroses d'aujourd'hui. Tous ces anges révoltés, la belle Zita, le noir Chérubin, on pourrait dire dans quel milieu, en quelle année, Anatole France fit connaissance avec leurs parlantes images; on sait leur vraie patrie, on raconte leur histoire. Que la fable ne trompe donc pas! C'est un prétexte, ou, si vous préférez, une défaite. Ce qu'il y a de palpable là-dessous, l'allusion constante à la duperie anarchiste nous laisse entendre que, pour ce leurre, M. France ne sacrifierait pas quinze minutes d'aimable conversation. Car, ainsi que Renan, son maître, avec moins de papelardise cependant et plus de franche impudeur, l'auteur du *Jardin d'Épicure*, à mesure que l'âge le presse, paraît davantage tourmenté d'imaginations érotiques. Il y en a cette fois à profusion, une vraie débauche. C'est à douter si, pour M. France, l'univers ne se réduit pas aux grisettes et aux poseurs de bombes. Mais là non plus ne nous laissons point prendre : peut-être bien s'agit-il d'un symbole, d'un vrai : la Volupté disputant le monde au Fanatisme!

Il est seulement permis de juger un peu grosse cette manière de figurer l'antagonisme du bien et du mal. — Dire pourtant que c'est peut-être le dernier mot d'Anatole France au terme de ses réflexions! [1]

1. Voir à la fin du tome II, l'Appendice VI.

L'ORA DEL TEMPO

LANGEAIS

Il y a des pays, s'ils valent surtout par la couleur ou par les violents contrastes de la lumière et de l'ombre, qu'on ne doit voir qu'en de certaines saisons et même à de certaines heures du jour. La partie de la Touraine et de l'Anjou, aux pentes modérées et aux larges plis, qui s'ordonne sur les deux rives de la Loire, est digne du visiteur en toute saison et à toute heure du jour, pourvu que l'éclaire une lumière égale.

Ce pays garde, dans la grandeur et jusque dans l'immensité, un air de simplicité, de naturel et je ne sais quelle aisance, qui lui prête une grâce souveraine. Ses couleurs peuvent être belles et même riches ; mais elles ne peuvent distraire de la seule chose qui importe ici : la ligne du pays, le lien idéal qui unit le large fleuve, la terre et le ciel. Presque tout le caractère de la région est dans cette jonction, dans cette ligne qui répartit, suivant des proportions toujours justes, les éléments. Un mérite si pur et si immatériel, rayonnant en quelque sorte au-dessus d'une matière dont la beauté particulière serait, en d'autres lieux, digne de tous les égards, cette harmonie du sol, de l'air et de l'eau, comme cette subordination de la couleur à la forme, est toujours visible à l'œil qui l'a une fois aperçue. Encore doit-elle, pour donner un plaisir un peu vif, n'être pas traversée de disparates comme ceux qu'apportent ces nuées lourdes et tumultueuses qui accentuent les ombres de la terre

et ne lui laissent parvenir qu'une lumière incertaine et trouble.

Ici, il ne faut rien de heurté, de violent ni de romantique. Ces coteaux, doux, polis et d'un dessin si ferme, qui sont comme le jeune sein gonflé de cette terre, ne veulent qu'une clarté égale pour paraître dans toute leur grâce robuste, au milieu de cette nature où ils s'harmonisent. Ici, en effet, le ciel, la terre et l'eau se marient et s'équilibrent, mais c'est le ciel, c'est-à-dire l'air et la lumière, qui impose le plus souvent son ordre. La lumière doit être reine, pour faire briller les proportions.

L'autre jour, sous un ciel pur et encore pâle, Langeais donnait tout le plaisir qu'on doit en attendre.

A ces rares harmonies de la nature, Langeais ajoute d'ailleurs celles, plus humaines, de l'histoire. C'est Rome qui, probablement, fonda ici le premier établissement. Il est naturel que les Romains aient, tout de suite, reconnu l'importance de cette voie qu'ouvrait la Loire au cœur même de la Gaule, et qu'ils aient semé cette vallée de postes, de camps, de bourgades et de villes. Mais il est remarquable que toutes leurs fondations leur aient ensuite survécu et qu'on doive assigner une origine romaine à toutes les places de cette région qui ont joué un rôle dans notre histoire. Sans parler des grandes villes et des capitales, citons au hasard Langeais, Amboise et Cinq-Mars qui dresse encore dans la campagne sa pile célèbre, monument devenu incompréhensible aujourd'hui, comme pour signifier uniquement la domination éternelle de Rome sur ce pays.

Faute du moindre vestige de l'époque romaine, Langeais possède quelques-unes des plus vieilles pierres de notre pays. On aperçoit de loin la flèche de pierre de son église romane, qui garde un bel élan, dans sa petite taille, auprès de la masse écrasante du château de

Louis XI. Le style roman fleurit d'ailleurs avec abondance sur les bords de cette Loire où, de bonne heure, la religion recueillit et sauva l'héritage de Rome. La partie la plus ancienne de l'église de Langeais est du IXe siècle. Elle est donc l'aînée de l'antique donjon qui fut élevé vers 990 par Foulques Nerra, comte d'Anjou, et dont les ruines dominent encore le château. Les pierres de celui-ci méritent aussi notre piété, et à plus d'un titre. D'abord ce sont les ruines du plus ancien donjon que possède la France, tout comme l'église est une des plus vieilles du style roman et tout comme le château de Louis XI est un des premiers monuments de l'architecture civile française du XVe siècle, qui prépara et annonça celle de la Renaissance. Ensuite ce Foulques Nerra fut, de son vivant, un grand ennemi du roi de France contre qui il défendit, avec succès, son comté d'Anjou. Et ces ruines semblent le monument qui pouvait le mieux commémorer la réunion de l'Anjou à la couronne de France. Nous allons voir que ce n'est pas le seul événement de ce genre qui ait, en quelque sorte, sanctifié cette terre de Langeais.

En effet son château, élevé en partie sur l'emplacement de l'ancienne forteresse par ordre de Louis XI, a vu célébrer en l'an 1491 le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, qui était un peu aussi le mariage d'amitié des deux pays et amena la réunion de la Bretagne au royaume de France.

Comme si ce n'était pas assez de ces souvenirs historiques pour rendre émouvante la terre de Langeais, l'art aussi invite à remarquer la continuité des diverses *époques* de notre civilisation. Le château de Louis XI devait moins être un ouvrage de fortification militaire qu'une simple résidence. Néanmoins, eu égard à l'insécurité des temps, on le munit de bonnes défenses qui, du dehors, lui donnent encore un air suffisamment

hérissé. Mais, à l'intérieur, aucun détail de la construction, composée de deux corps de bâtiment en retour d'équerre, n'indique une destination militaire. Ainsi conçu, le château de Langeais est un modèle de l'architecture de transition entre le donjon et le château de la Renaissance. Et il oppose un démenti à ceux qui voudraient distinguer comme des compartiments dans l'architecture de la Renaissance et mettre en contradiction une renaissance purement française avec une renaissance exclusivement inspirée de l'art italien. Si les toits de Langeais s'ornent de lucarnes aiguës qui n'attendent plus que la décoration luxuriante, et en partie italienne, d'Amboise, d'Azay-le-Rideau ou de Chenonceaux, il faut aussi remarquer la sagesse des lignes droites de la façade intérieure, sagesse qui était dans notre génie avant même que l'imitation de Bramante ne nous eût fait admirer les élégantes façades plates de l'architecture italienne.

L'ameublement du château a été entièrement reconstitué par le propriétaire actuel (la préposée à la conduite des visiteurs nous a bien rappelé une dizaine de fois qu'il s'appelle Siegfried). Toutes les pièces de cet ameublement ne sont pas du XVe siècle. Il en est de plus anciennes et il en est de la Renaissance. Mais en admirant la richesse, le style et l'éclat des meubles, des étoffes ou des décorations gothiques, ouvrages de nos pères du Moyen Age, on est obligé de se rappeler la célèbre riposte de Fustel de Coulanges à un pédant d'Allemagne qui s'était permis d'expliquer Sedan par les vertus de la Prusse luthérienne. Le grand historien récapitulait les méfaits de la Réforme, schisme inutile. Et à son tour, il démontrait que le merveilleux essor de la Renaissance n'était explicable que rattaché à cette période d'activité et de prospérité industrielles que fut le Moyen Age. Sans doute les formes changèrent, et en partie l'inspira-

tion, mais les facteurs de toute œuvre d'art demeuraient : l'habileté de l'artisan, la richesse publique, un état général de civilisation. Ainsi Fustel de Coulanges opposait la vertu de la tradition à la sauvagerie stérile de tous les schismes, de toutes les insurrections et de toutes les *protestations*.

On ne saisit cette loi de continuité qui fut la génératrice de la France, nulle part mieux qu'à Langeais.

On la saisit à chaque pas, dans son église, sur son donjon, dans son château, dans ses rues mêmes, bordées de vieilles maisons à sculptures élégantes, témoins d'une antique richesse qui forment au château une ceinture digne de lui.

Et ce tableau s'achève à la perfection, si l'on replace ce petit pays si plein d'âme dans le cadre d'une nature noblement simple et, pour tout dire, harmonieuse.

ERMENONVILLE

A Ermenonville, on vient voir la pierre, les arbres, la terre et l'eau former deux ordres qui se nient et se défient, deux chœurs contradictoires qui se troublent; discorde stridente qui dure depuis plus d'un siècle, et qu'un besoin pressant d'harmonie voudrait faire cesser par la ruine immédiate de l'un ou de l'autre des ordres ennemis. L'un d'eux s'appellerait assez bien la Raison humaine, l'Ordre, la Construction hiérarchisée, l'autre figure la destruction de l'Être dans la Contemplation, l'Anéantissement dans l'Infini, la Dispersion. Le premier s'inscrit dans l'architecture du château d'Ermenonville; le second a gâté quelques-uns des plus beaux endroits du parc, partout où le culte jean-jacquiste imposa au goût français des imitations de la nature suisse.

Car il est remarquable que Rousseau, qui vint ici passer les quarante-deux derniers jours de sa triste vie, ait à ce point troublé le sens des Français qu'ils aient cru devoir, pour rappeler un si petit fait, saccager une place très noble de cette terre française entre toutes, le Valois. A son château nouvellement reconstruit, le marquis de Girardin avait donné, pour écrin, un parc qui passait, dit-on, en étendue et en beauté les plus beaux et les plus grands du XVIIIe siècle. Mais après que Rousseau eut passé par là, les grâces raisonnables inspirées à notre génie par la science des lignes et de la perspective,

furent sacrifiées à une basse emphase. On voulut contraindre notre sol à reproduire la sauvagerie pittoresque des sites helvètes. Un décor fut improvisé. On se livra à un débordement de honteuses bouffonneries à quoi fut employée et gâchée une très belle matière. Cette terre pure et grave dut porter les plus grossières et ineptes idoles. Un lac aux formes irrégulières fut creusé qui entoura une *île des peupliers* où l'on déposa les cendres de Rousseau. Une cascade en réduction fut fabriquée. On s'efforça de mettre le plus de Suisse possible autour de ce tombeau. L'idée sans décence dut naturellement être réalisée avec une pauvreté de moyens qui ajoute une laideur à tant de platitude.

L'essai de couleur locale ne déshonorait pas, cette fois, le papier voué à l'oubli d'un écrivain. Il fit sa tâche à la place d'honneur et avec les matériaux impropres dont eussent été dessinés les parterres d'un jardin à la française. Ce n'est pas tout. Plus loin, s'élève, bien en vue, « le temple inachevé de la philosophie encore imparfaite », *templum inchoatum philosophiæ nondum perfectæ*, dit une inscription.

Par un studieux amour de l'allégorie, Rousseau demanda à la main des hommes de feindre l'impuissance propre à leur esprit et à l'architecture de renier sa loi, qui est équilibre et achèvement, pour échafauder d'absurdes analogies balancées dans le vide. Par jeu, il répandit sur le sol des fûts de colonnes qui sont, en tous lieux, la chose la plus pitoyable. Enfin il se fit, en l'honneur ou par la volonté de cet homme religieux et sincère, une débauche de comédie et d'impiété profonde.

Le château a survécu au massacre de son parc. Pourquoi l'aurait-on lui aussi défiguré ? Et comment l'aurait-on pu ? Il est heureux qu'en face de cette mise en scène qui manque même son effet de grandeur, il soit demeuré pour porter un utile témoignage, mais il est satisfaisant

de penser qu'il n'en pouvait guère être autrement. Ce n'était pas un goût, une civilisation suisse qui dégradait le parc ; le Génevois n'avait rien apporté avec lui, qui fût l'ouvrage des hommes. Il ne put imposer qu'une maladroite imitation des formes de la nature [1]. Le château fut donc épargné, parce que la Suisse n'avait rien qui pût servir à le déshonorer. En honorant Jean-Jacques, notre génie avait créé des richesses utiles qu'on ne pouvait remplacer et qu'on n'osait détruire.

Et aujourd'hui encore, le château du marquis de Girardin, dans le quadrilatère déterminé par ses anciennes tourelles aux toits en poivrière, peut développer sa façade aux hautes et claires fenêtres, son léger balcon, ses ailes dont la hauteur s'abaisse doucement vers la rue, ses frontons géométriques, suivant un dessin général intelligible et souple, et en servant toujours les commodités de l'homme.

Mais le château conservé, devant ce parc tourmenté et sans figure, rend le scandale plus éclatant. L'esprit, les yeux même ne peuvent le supporter ; et la raison veut comparer les termes qui se heurtent ainsi ; il faut alors juger, et c'est là qu'est le salut. Car comment tolérer cette cascade qui bouillonne pour le plaisir, ces roches arides, mornes et sans forme qui divisent de maigres filets d'eau, comment aimer la ligne grêle de ces peupliers frissonnants, qui s'étire soudain au milieu de la somptuosité des autres arbres et provoque à une mélancolie sensuelle et énervante, comment surtout comprendre la forme fuyante, insaisissable de ce lac qui voudrait paraître naturel et n'est que furieusement apprêté ? Montez un peu les pentes douces qui entourent ce lac et considérez les formes sous lesquelles il plaît à la

1. Sur les jardins et la nature, cf. *Anecdotes du Prince de Ligne*, p. 22 et suivantes. — E. M.

nature de se présenter. Si chaque arbre est lui-même un organisme, un bois n'est pas davantage un chaos de frondaisons ; un ordre naturel modère l'ensemble et lui donne une cohésion visible. Partout on saisit une harmonie extrême, complète de rapports. Suivez du regard la ligne légèrement ondulée des cimes qui semblent ceindre le lac romantique. Il est évident que si la nature fuit l'égalité, elle comporte une infinité de degrés insensibles entre les inégalités extrêmes. La nature est toute raison et toute nuance : elle est partout intelligible. Elle condamne le dessin heurté de ce lac aux eaux pures et sans ride. Elle a en haine la caricature de ses œuvres. Ce ne sont pas ses leçons qui ont pu donner à l'homme l'idée de copier en elle ce qu'il y a d'inhumain. Ou si l'homme voulait se pencher sur ses gouffres les plus vertigineux, il devait noter le chant harmonieux des lois qui l'ont, même dans ses horreurs, produite parfaite, finie et raisonnable.

A Ermenonville au contraire, on a contraint la nature pour donner à l'homme une impression de désordre. Le château reste la vive réponse du génie humain qui s'est rendu favorables les puissances naturelles. Les plus hautes voix de l'univers l'approuvent. Que sa loi soit notre reine.

BARRÈS ET L'HELLÉNISME

Barrès, à Athènes, n'a pas trouvé que sa sensibilité s'intéressât très profondément aux marbres antiques. « Ces éclairs, dit-il, m'éblouissent, ils ne me guident pas. »

Ce qui lui a manqué, écrit-il, en Grèce, c'est un ébranlement de son être, l'excitation de son imagination, un trouble du cœur. Mais aussi qu'y était-il venu chercher ? « J'attends, dit-il, des marbres athéniens qu'ils me renseignent sur la vie puissante qui, jadis, anima cette société. » Mais il remarque : « Phidias avait l'amour de l'ordre, des proportions justes, des moyens simples ; et ces qualités, peut-être n'étaient-elles pas sans mélange chez ses concitoyens, *mais il a su les choisir et les isoler.* » C'est donc un insoluble problème qui a fait passer la mer à Maurice Barrès. Et le miracle grec l'irrite.

Réduit aux seules œuvres des antiques, Barrès, qui veut au moins reconstituer d'importants fragments de l'unité du génie grec, retrouve sous les marbres la pensée d'Anaxagore. « Ce grand art de l'Acropole soulève les plus graves problèmes intellectuels. Cependant, le Parthénon n'éveille pas en moi une musique indéfinie comme fait, par exemple, un Pascal. »

Et il paraît bien que c'est la pensée de Barrès qui s'insurge contre la raison grecque. Au dénouement des *Euménides*, Eschyle et la Grèce nient la fatalité. Là-dessus, Barrès :

Nul plus large plan où faire rentrer les faits que ce déterminisme auquel l'*Iphigénie* essaye de contredire... Nous sommes asservis aux transmissions du passé ; nos morts nous donnent leurs ordres auxquels il nous faut obéir ; nous ne sommes pas libres de choisir. Ils ne sont pas nos morts, ils sont notre activité vivante.

Nous voilà, probablement, au centre du dissentiment.

Maurice Barrès emportait avec lui des préjugés qui tendent à nier l'art humain. Quelle chaleur dès lors recevoir d'un beau marbre ? S'il eût ouvert là-bas des yeux moins prévenus, que n'eût-il pas ressenti ? Maurras s'était soumis : « L'art d'Homère veut qu'on l'étudie en lui-même. » De ce point de vue, quelles lumières ! « Le propre de la sagesse, dit le plus grec des Français, est de mettre d'accord l'homme avec la nature, sans tarir la nature et sans accabler l'homme. » Et encore : « *Il n'est rien que ne soulève la volonté tendue d'un esprit préparé et fort.* »

Ah ! s'il avait été pénétré de cette philosophie, quels héroïques accents Maurice Barrès aurait tirés de son propre cœur !

Athènes, écrit-il, « ne tient que ma raison. Et qu'est-ce que ma raison, qui me semble à certains jours une étrangère, une personne instruite, préposée de l'extérieur à mon gouvernement ? » Et il ajoute : « Épictète disait malheureux l'homme qui meurt sans avoir gravi l'Acropole. Ah ! s'il existait un pélerinage que Pascal nous eût ainsi recommandé comme la fleur du monde ! » Le beau ne le fait pas sortir de lui-même.

S'il ne s'agit que de vénération et d'autels à élever dans notre cœur, à quoi bon une Acropole catholique ? Une église est encore un hommage que l'homme fait à Dieu de sa puissance.

Les sens de Barrès n'ont donc pu triompher de ses idées morales. Voilà son péché. Un être très ouvert à la

sensation eût été averti de la variété du monde, et, par suite, de sa plasticité. Car Minerve est d'abord femme et puis déesse.

La richesse des phénomènes, condition de l'art et de la Raison, sollicite la main de l'homme. Mais Barrès n'écoute pas assez les voix de l'univers. C'est sa marque de négliger de la nature tout ce qu'il ne peut modeler à la forme du cœur humain. On imagine qu'un Barrès moins « intérieur » n'eût pas tout à l'heure demandé à un impossible monisme l'explication de l'aventure athénienne et que le miracle grec ne l'eût pas autant irrité. Infime rançon d'un admirable génie !

Les fées de Lorraine furent bonnes marraines en lui accordant, politique ou écrivain, d'être *Athénien* sans le vouloir.

LES NUÉES

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Donc, le ... 19.., M. Bonet-Maury monta dans sa chaire de la Faculté de théologie protestante, qu'il occupe depuis 1879, pour y professer sa dernière leçon d'ouverture. Quelque mélancolie voilait les yeux du vieillard ; une sombre humeur semblait répandue sur des traits qui furent beaux et que trente-deux ans d'homélies édulcorantes ont pour ainsi dire polis à la pierre ponce. Au terme d'une longue carrière, M. Bonet-Maury gravissait les degrés de la tribune professorale dans un silence qui l'importunait. Combien était lointain le temps que le murmure de l'assentiment, s'élevant sur le flot de l'approbation publique, entrait par toutes les portes pour venir battre les marches de la chaire ! L'air du temps semblait changé : un silence inviolable éteignait maintenant tous les bruits du monde à la frontière de ce sépulcre. Ce jour-là les réflexions de M. le professeur Bonet-Maury sur les temps révolus rendaient une saveur particulièrement amère. Et on le vit tituber. Puis, s'avisant qu'après tout il était glorieux d'avoir pendant déjà trente années maintenu l'enseignement d'une doctrine en butte à un décri croissant et jeté le défi d'une volonté stupide à la pression insinuante du temps, le professeur, considérant la petite troupe

éparse de ses pâles élèves, dans le demi-jour sale d'un crépuscule d'hiver, commença la leçon. Imperturbable, cette victime des rigueurs du vrai, ce vaincu affligeant de toutes les controverses du dernier quart de siècle, annonça son sujet : *des sanctions morales de l'histoire*; comme un poltron qui chante dans la nuit, il invoqua des noms éteints, décolorés : Edgar Quinet, Condorcet, Turgot et Guizot, un certain Xénopol, qui mêmement ne serait pas encore mort, Renouvier, Mignet et Charles de Rémusat, Fouillée, Lavollée et Fonsegrive, dont on ne sait plus s'il exista jamais, Hugo (*Histoire d'un Crime, les Châtiments*), le père Enfantin, Albert Réville, Sabatier, et qui encore ? L'étranger, avec Lessing, Herder, Vico, Froude, Bunsen, Tolstoï, fut mis à semblable contribution. Puis, au terme de cette revue funèbre, il les congédia tous sur un adieu désenchanté : « Au nom de la liberté humaine, je préfère à Hegel Caton d'Utique, qui, il y a plus de deux mille ans, prononçait cette fière parole : *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.* »

Le cœur alors libéré, M. Bonet-Maury se sentit plus à l'aise pour débiter des aphorismes dont nous recueillerons les plus précieux.

A Voltaire, qui doutait du progrès infini, *il est facile de répondre*, objecte-t-il, *que le mouvement en avant, même dans la nature, ne se fait pas toujours en ligne droite, mais parfois suivant une courbe ou une spirale.* Ce qui passera en effet pour une réponse facile.

Je n'envisagerai pas, poursuit-il, *la fin tragique de Louis XVI, expiant les fautes de Louis XIV et de Louis XV.* Ce qui veut très exactement dire que Louis XVI, qui douta de son autorité légitime et eut, pour cette erreur, la tête tranchée, expia les fautes du règne de Louis XIV qui, pendant la Fronde, nous rendit le bienfait de recourir à la force.

Je choisirai deux exemples de sanction de la loi morale, au XVIIIe siècle : l'expulsion des jésuites et la réhabilitation des protestants français.

Suit l'énumération des crimes des jésuites.

Le châtiment ne se fit pas longtemps attendre. En 1761, un scandale financier éclata à la Martinique, dans lequel était impliqué un père jésuite débiteur des négociants de Marseille. Le provincial de cette ville ayant refusé de le couvrir, la question fut portée devant le Parlement d'Aix, puis devant celui de Paris. On ordonna une enquête sur leur enseignement moral ; elle aboutit à des conclusions si défavorables, que le Parlement ordonna la fermeture de tous leurs collèges en France, *etc.*, *etc...*

D'où il ressort avec évidence que si l'édit de Nantes n'avait pas été révoqué, aucun scandale financier n'eût éclaté en 1761 à la Martinique et par conséquent les jésuites n'eussent pas été expulsés.

L'autre côté du diptyque : *après les méchants jésuites, les bons protestants* :

Les huguenots français, malgré leur loyalisme envers le roi de France, sous Henri IV et sous ses successeurs [*par exemple, au siège de la Rochelle*] furent mis hors la loi par Louis XIV, privés de leurs droits religieux et même civils... Mais en 1787 sonna l'heure de la délivrance ; l'édit rendu cette année-là par Louis XVI, cédant à l'opinion publique dont Malesherbes et le général Lafayette s'étaient faits les interprètes, leur rendit les droits civils... Cette même loi (la loi morale), enfin, reconnue par des gouvernements plus justes, leur accordait la récompense, si bien méritée, de leur vertu, et la satisfaction des besoins légitimes de leur conscience.

Par conséquent, les besoins légitimes de la conscience des protestants consistaient à obtenir des droits civils pour envahir et renverser l'État, fomenter l'anarchie,

inonder le pays de sauvages Monods et répandre le culte admiratif de leurs frères d'outre-Rhin, jusqu'à nous faire battre par eux sous Metz et démembrer à Francfort. On regrettera que M. Bonet-Maury ait omis le commentaire de ces *sanctions*-là. Autre lacune dans sa recherche des causes de l'indépendance des États-Unis. Ce n'est pas que le professeur manque d'explications : il en trouverait plutôt deux pour une, mais il oublie la bonne. C'est la loi du Progrès, dit-il, qui sépara de la métropole les colonies anglaises d'Amérique.

Je citerai un exemple, moins remarqué, pris dans l'histoire des colonies anglaises. De tout temps, les colonies, obéissant à la loi du progrès, se développent : après avoir reçu l'impulsion et l'aide de la métropole, elles arrivent à se suffire par leurs propres ressources et alors aspirent à jouir d'une large autonomie.

Si, à ce moment, la métropole veut retenir de force la colonie, si elle lui applique des règlements vexatoires, des tarifs de douanes iniques, elle finit tôt ou tard par provoquer une révolte, qui aboutit à l'émancipation de cette dernière. C'est ce qui arriva en 1783 aux colonies anglaises d'Amérique. Eh bien ! la guerre de l'indépendance des États-Unis n'a été que la sanction d'une loi certaine de l'évolution, prédite par Turgot. Voici, en effet, ce qu'il avait écrit en décembre 1780 : « Les colonies sont comme les fruits, qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité ; devenues suffisantes à elles-mêmes, elles font ce que fit Carthage, ce que fera un jour l'Amérique [1]. »

C'est net. Et pourtant, comme si les prescriptions impératives de la loi du progrès ne suffisaient encore pas, voici venir à la rescousse la loi d'évolution :

1. Laquelle se battait déjà depuis cinq ans au moins en vue d'une Indépendance, proclamée le 4 juillet 1776 et soutenue par une France où Turgot avait été ministre d'État. — E. M.

Les églises issues de la Réforme ont souvent aussi péché contre la loi d'évolution. L'Église anglicane, entre autres, par l'organe de la reine Elisabeth, en qualité de *Summus Episcopus*, puis sous Jacques Ier et Charles Ier, secondé par Laud, archevêque de Canterbury, a tenté d'arrêter l'évolution légitime qui portait une grande partie des pasteurs et fidèles d'Angleterre et d'Écosse à compléter la réforme du protestantisme, en simplifiant la hiérarchie et épurant la liturgie de ses restes de catholicisme. C'est la tendance dite puritaine et presbytérienne. Mais, par ces « actes de conformité » et leur application violente, ces souverains et leurs auxiliaires ecclésiastiques provoquèrent des réactions vigoureuses et amenèrent des schismes considérables qui démembrèrent l'Église anglicane en faisant couler des flots de larmes et de sang. Les presbytériens d'Écosse établirent une église nationale autonome. Tandis que les puritains d'Angleterre, obéissant à leur conscience et à la loi d'évolution, allèrent fonder au delà de l'Atlantique des colonies de type biblique, qui se développèrent sous le régime de la liberté des cultes, et, finalement, s'affranchirent entièrement de leur mère patrie sous le nom d'États-Unis d'Amérique.

Et cela fait deux explications *également suffisantes* pour un seul et même phénomène. Mais M. Bonet-Maury ne dit pas que le roi de France contribua aussi pour quelque chose à la défaite de la puissance rivale. Que deviendrait, en effet, la loi des sanctions morales et protestantes si le secours du roi Très-Chrétien se fût avéré indispensable aux puritains d'Outre-Mer ?

Enfin, pour terminer sur une note gaie, cette abomination d'un des pires forfaits du Saint-Siège : *Le Saint-Siège, devenu une puissance politique jalouse de sa domination, éluda les décrets des conciles de Constance et de Bâle ; il viola la loi d'évolution progressive.* A-t-on idée de cela ? !

Ayant prononcé les paroles consacrées depuis trente-trois ans, et consumé sur l'autel de la Force de l'Habitude un encens sans parfum, on raconte qu'on vit M. Bonet-Maury rejeter vivement en arrière sa tête blanche qui retomba sur sa poitrine après avoir exhalé un soupir qu'on n'entendit point : le sang se retira des lèvres et des yeux, une pâleur d'ombre occupa ses traits, comme enveloppés d'un brouillard surnaturel. Quand le brouillard fut dissipé, on retrouva, à la place de M. Bonet-Maury, une mince pincée de cendres qu'une aigre bise qui soufflait, dispersa.

LA VIE D'UN HOMME HEUREUX

EUGÈNE SCRIBE

Il est convenable de parler de Scribe comme Scribe en eût parlé lui-même : en le prenant par les petits côtés, puisqu'aussi bien il n'en eut point de grands.

Un article de critique sur l'art ou la manière de Scribe serait un manque de mesure. Au contraire, remarquer comme sa vie fut heureusement machinée, ainsi qu'un vaudeville bien construit, ce sera donner l'idée la plus juste à la fois de l'homme et de son talent.

Scribe naquit dans le cœur de Paris. « Comme Molière, comme Regnard », remarque son plus récent biographe, M. Marcel Charlot. Ce fut sa première chance. Il naquit dans une boutique à l'enseigne prédestinée du *Chat-Noir*. Il eut une éducation surveillée. Il fit de bonnes études, car il était appliqué. Il fut lauréat du concours général. Et l'académicien qui le couronna saura mourir à temps pour laisser à Scribe son fauteuil et à ses biographes l'occasion d'ingénieux rapprochements.

Dès le collège, sa vocation dramatique se déclare ; à vingt ans, il fait jouer sa première pièce ; à vingt-deux ans, il remporte son premier succès.

Comme tous les grands hommes de dictionnaire, il observa trois stades dans le développement de son talent. Et comme M. Brieux, il lui arriva d'être préféré à Molière, par l'Allemand Schlegel cette fois. A quarante-trois ans, il fut de l'Académie, à peu près comme M. Edmond Rostand. Il occupa le fauteuil de *Racine*. Il s'enrichit et pratiqua la bonté. Il encouragea les débuts de Legouvé, ce qui nous paraît remonter à une antiquité fabuleuse.

On cite de lui des anecdotes touchantes, qui montrent un Scribe dénouant les situations à la ville comme au théâtre. Une vieille demoiselle souhaitait d'avoir douze cents francs de rente. Scribe lui fit cadeau d'une comédie. « Il improvisa en trois jours une comédie dont elle lui avait, affirmait-il, fourni le sujet, découvert par elle dans un mauvais roman anglais. » Et voilà la rente trouvée.

Un de ses amis désirait ses entrées au *Vaudeville*. Scribe le nomme gracieusement pour son collaborateur dans la pièce en cours de représentations. Et c'est à l'ami qu'on attribue tous les bons endroits de l'ouvrage.

Il avait cette bonté spéciale qu'est la charité de l'homme heureux.

Souhaitez-vous connaître l'histoire de son mariage ? La voici : « Un jour, il rencontra chez son notaire une dame avec laquelle il se mit à causer d'affaires, et qui ne se gêna point pour le convaincre, le plus aimablement du monde, qu'il n'y entendait pas le premier mot. Étonné de lui voir tant de sens pratique, lorsqu'elle fut partie il questionna le notaire, qui lui fit d'elle le plus vif éloge. »

A point nommé, comme au théâtre, le mari de la dame meurt pour que Scribe puisse l'épouser. Scribe savait ce qu'il faisait : il épousait une conseillère, une collaboratrice financière. Car c'est merveille comme cet

homme sut toujours s'entourer de collaborateurs : Bayard, Duvergier (Mélesville), Dupin, Brazier, Carmouche, Saintine, Germain Delavigne (le propre frère de Casimir), Legouvé. Scribe attirait et retenait les collaborations par sa rondeur expéditive; il avait une sûreté de coup d'œil qui n'était infaillible que parce qu'il voyait gros ; il paraît débrouiller les difficultés, en réalité il les esquive : l'instinct du danger l'avertit de passer à côté du sujet lorsqu'il demande de la force ou de la profondeur. Son génie, c'est celui de la dextérité. Avec lui, ses collaborateurs se sentaient en sûreté. Et le public sentait comme eux. Comment ne pas se confier à un homme qui sait si bien mener sa vie ? Son dernier trait ne fut pas le moins frappant.

« Le 20 juillet 1861, comme il se rendait, de son hôtel de la rue Pigalle chez son confrère Auguste Naquet, président de la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques, il mourut subitement pendant le trajet. »

Le « diable d'homme », comme disait encore Scribe, et non pas Sardou.

LES DEUX LOGES

A ***, ville ancienne, aux murs rouges de soleil...

Elle est située sensiblement au-dessous de la ligne qui divise par le milieu l'Europe en deux mondes, de mœurs aussi tranchées que la sévérité peut l'être de la joie. L'air qu'on y respire avertit le voyageur de la clémence du ciel, elle-même annonciatrice de la douceur des mœurs. On attend que la vie y soit facile, épanouie, expansive avec légèreté.

Elle l'est en effet, mais avec un grand luxe de précautions et de défenses. Elle est surtout tranquille, d'une lenteur pleine de paresse, voluptueuse et secrète, comme engourdie par le parfum des roses et la mortelle tiédeur de l'atmosphère. Des quartiers tout entiers dorment en plein jour dans le tremblement de l'air surchauffé. Entre des murs aveugles et muets, des ruelles sans trottoir décrivent leurs tournants qui indéfiniment sollicitent les pas du promeneur, ému de ce désert. Par-dessus les vieux murs, des jets de vives frondaisons sont seuls à épier ses mouvements : ce sont des arbres apprivoisés et comme domestiqués, et ils n'inquiètent pas. Ils forment de belles grappes, suspendues au sein des murs qui se creusent et se renflent sur le passage du caillou de la rue étroite qui tourne. Et de cet éclatement décoratif des arbres dans la pierre, on sent transpirer moins de vie, en vérité, que de la petite ruelle

vive, courant sans trembler entre ces hauts murs sourcilleux, qui, tous les dix pas, menacent de l'étrangler.

Toujours et partout, le méridional se plut à construire ces retraites dont l'idée, au plus fort des contentions civiles et dans la poussière ardente du forum, le rafraîchissait. Et partout et toujours il n'a tourné vers la rue que des murs rembrunis. L'Espagnol dans son patio, le Florentin retranché dans son cube de pierre, le Romain dans son atrium aux belles colonnades, tout rempli de bruits de sources, ont toujours caché, comme au regard du malheur, leur maison, à la fois asile saint et oasis.

Mais conquérez le droit de franchir un de ces seuils que défend le soupçon : la liberté y règne avec le naturel ; nulle part ailleurs plus de belle sécurité, ni même de nonchalance. L'homme s'y joue à l'abri.

A certaines heures du jour, ces citadelles privées laissent sortir de leurs murs les hommes, qui sur la place ou bien aux terrasses se rassemblent pour discourir. Alors ils sont comme sous les armes.

A d'autres heures, ce sont les femmes qui, dans les salons, au théâtre, à la promenade, vont accomplir les rites de l'état social. Mais elles aussi se surveillent. Écoutez :

La société, à ***, était divisée en deux clans suivant deux politiques différentes et que deux femmes gouvernaient par leur empire sur les cœurs. Des deux factions, l'une était la faction opposante, l'autre formait le clan des salons.

Au théâtre, plusieurs fois par semaine, chaque faction se rassemblait autour de la loge occupée par sa présidente, justement vis-à-vis la loge rivale. D'une loge à l'autre on s'épiait et, sous l'œil de l'adversaire, on

sentait comme une pointe de fièvre. Or, un jour, au cours de la représentation, un commencement d'incendie se déclara, et, l'alarme aussitôt donnée, ce fut une belle panique. Mais des deux loges on ne pensa qu'à s'observer.

La loge des opposants devait pourtant être mieux gouvernée; le fait est que, soit meilleure trempe des caractères, endurcis par la pratique de la guerre civile, soit ascendant plus fort de la reine de la loge, dont la tranquillité dès le premier moment influença les siens, il ne se fit pas un mouvement, pas un geste dans cette loge tant que dura le danger. Au contraire, le clan des salons ne sut pas tout d'abord réprimer quelques signes, légers sans doute, de curiosité, d'étonnement, de nervosité, de sorte que tout de suite la contenance des opposants découragea leurs émules, dont les moins vaillants bientôt même lâchèrent pied. Quand le feu fut éteint et que tout le monde rentra dans la salle, d'abord l'on regarda les deux loges : seule, la loge des opposants était au complet, immobile et sans affectation même de triomphe. Depuis ce soir-là, ils eurent le pas sur tout autre et donnèrent le ton. Et il n'y eut plus, pour toute la ville, qu'une seule loge et qu'une seule reine.

On parlait encore de cette affaire à mon dernier passage à ***, bien qu'elle remontât à un an. C'est dire que je ne l'ai pas apprise de Stendhal. Et d'ailleurs cela ne se passait pas non plus en Italie.

HENRY DE BRUCHARD

A vrai dire, tout Français, plus ou moins, est né mémorialiste. Mais Bruchard était plus que personne prédestiné à ce genre d'écrits. Ses *Petits Mémoires*, qui portent en épingle une si belle épigraphe : *Avec haine et sans crainte*, sont un chef-d'œuvre, c'est sûr. Probablement ils seront aussi son chef-d'œuvre, — en plusieurs tomes, espérons-le : il a encore toute une vie pour parcourir sa matière [1].

Son talent de peintre tient à la force de l'émotion : Bruchard rejette de sa littérature tout ce qui ne fut pas aliment à sa sensibilité. Ironie ou poésie, fustigation des héros dreyfusards et des littérateurs décadents ou exaltation des paysages et des pays français, c'est toujours l'homme, un homme bien musclé et au sang nourri, qui traduit ses manières instinctives de réagir. Nulle application, point d'artifice ni d'apprêt. Combien nous sommes loin des malheureux Goncourt !

Il y a une si belle unité dans cet organisme exubérant de santé ! *Petits Mémoires du temps de la Ligue*, écrit-il, par allusion au temps de nos guerres civiles, où il joua un rôle d'honnête homme trompé. Mais ce ne sont pas

1. Cette espérance promise en 1912 par Gilbert à Bruchard, hélas, quelle pitié ! Henry de Bruchard est mort, lui aussi, sans doute terrassé par ces fatigues militaires qu'il avait voulu surmonter quand même. — E. M.

seulement les époques qui se ressemblent, Bruchard. Ce sont les hommes et les styles. Quelle sympathie doit vous inspirer Montluc ! Et votre style, j'entendais il n'y a pas longtemps un de nos amis le comparer à celui de nos écrivains du règne de Louis XIII, qui n'étaient pas si loin encore de ceux de la Ligue (pensez à Retz pour le mouvement de certaines de vos phrases). Remarque juste, mais en partie. Votre période se développe largement et non sans quelque fantaisie : sa longueur glorifie la force de vos poumons. Mais avec quel bonheur vous usez aussi du raccourci et de l'ellipse, et quelles belles libertés vous conquérez à notre prose ! Un exemple. Vous parlez du livre de Meyer qui en usa si mal avec les plus grands noms du journalisme français, Vallès, Proudhon, Veuillot, Barbey d'Aurevilly. C'est que, expliquez-vous, Meyer n'a vraiment pratiqué et senti, connu et compris que l'ancien *Boulevard*, qui est aussi tout son sujet. Vous le définissez ainsi :

Marcelin, Noriac, Scholl, Fervacques, Roqueplan, les boursiers qui traînent dans les rédactions, les inventeurs de combinaisons de presse, les Juifs Tarbé, Werbrouck, docteur del Bricht qui sont à l'origine du *Gaulois*, pontant alternativement sur le plébiscite ou la république modérée, le monde d'acteurs, d'actrices, de cosmopolites, de diplomates informateurs, agents véreux des ambassades, époux de cantatrices aux mœurs équivoques, soupeurs, joueurs, présidents de tripot comme Aurélien Scholl, dispensateurs de la gloire des coulisses, à l'affût des émissions, inscrits sur les listes civiles de la rue Laffite, marchands de tableaux, impresarii d'actrices, le Boulevard en un mot... Boulevard qui n'est plus, mais qui fait vivre encore de sa légende les chroniqueurs de journaux de Buenos-Ayres, ou de ses regrets quelques attardés d'un genre d'articles qui ne se renouvelle plus ; Boulevard parasite, tapageur, factice et dégradé, qui correspond vraiment trop à l'époque où pouvaient, dans l'ignorance du public pour ses maîtres occultes et son indifférence à ses destinées, grandir et prospérer les aventuriers du ghetto !

De telles phrases ne sont pas *faites*, et pourtant comme elles se tiennent ! Quelle vie ! Elles sont interminables, et cependant elles ne *tombent* qu'à point nommé. On les sent, on les suit, soutenues par le souffle de l'écrivain et comme portées par le beau mouvement intérieur qu'il n'a que la peine de dérouler. Superbe tempérament d'écrivain de race, qui du premier jet fit éclore ce chef-d'œuvre du genre.

Je connais quelques lettrés qui déjà ont placé les *Petits Mémoires* de Bruchard au rayon de Rabelais et de Voltaire. Frère cadet, sans doute, mais bien de la famille : nous relirons Bruchard par les temps de spleen et d'incertitude. Telle de ses phrases devra être apprise par cœur pour exorciser le démon de l'ennui et du dégoût de soi. C'est vraiment une âme généreuse qui nous versa ces rythmes.

RENÉ-MARC FERRY

J'ai rencontré René-Marc Ferry pour la dernière fois huit jours avant sa mort, le 20 novembre 1912, sous le péristyle de l'Odéon, pendant un entr'acte de la répétition générale de *Madame Chatillon*. Nous causâmes un peu, avec Georges Malet, de la *Gazette de France* ; puis Ferry nous quitta pour regagner son fauteuil de balcon, à gauche de la scène, qu'il n'affectionnait jamais autant que pendant les entr'actes ; car si le critique dramatique de la *Liberté* se fût assez bien plu dans les couloirs pendant la représentation, ils lui devenaient odieux dès l'entr'acte et la salle à moitié déserte retrouvait alors pour lui tout le charme dont la dépouillait bientôt à nouveau le dialogue des acteurs.

Je ne voudrais pourtant pas laisser croire que René-Marc Ferry n'aimât pas le théâtre et se contraignît à un métier pour quoi il n'était point fait. Au contraire, peu d'hommes de notre temps ont possédé autant que lui le goût inné des spectacles avec l'intuition et la connaissance des beautés propres à l'art dramatique. Mais d'autant plus l'abaissement de la production contemporaine écœurait-il cet amateur affiné. Il faut le dire à son honneur : la plus grande partie de la tristesse de René-Marc Ferry, une des plus tranquillement désespérées que j'aie vues, cette tristesse douce, mais profonde et incurable, lui venait du spectacle de la décadence du goût public.

René-Marc Ferry souffrait physiquement de presque tout ce que son temps lui offrait à entendre, à lire ou à voir. Sa conversation laissait à l'auditeur des impressions d'une noirceur d'encre. Bien que toute animosité en fût bannie le plus naturellement du monde, bien que jamais une goutte de fiel ne fût entrée dans cette âme avide surtout de goûter et d'aimer, cependant les opinions qu'il arrivait à Ferry de formuler entre amis sur certains ouvrages ou certains hommes, de cette voix douce et polie qu'on ne peut pas oublier, étaient, dans leur modération même, d'une sanglante dureté.

C'était un beau type de Français éternel, en insurrection contre toutes les bouffissures et les monstruosités basses qui croupissent normalement sur la décomposition démocratique. On pourrait écrire que sa belle hardiesse et indépendance d'esprit l'apparentait aux hommes de la Renaissance, s'il n'était encore plus juste de dire que, avec toute la pondération et la liberté voulues, il se rangeait, comme à la loi de son plaisir ou de son bonheur, aux disciplines d'une civilisation qui, dans ses lignes principales, n'a guère bougé depuis la Grèce.

Bien que son langage fût léger, imagé et vif, il y avait, dans son ton peut-être, plein de lénitude, ou bien dans son port, dans sa démarche, comme une gravité secrète et une décence qui l'ennoblissait. Sa manière, aussi, de parler des choses et des gens de son métier, ce grand art de bien admirer, d'admirer avec aisance et sur le pied d'égalité, qui n'appartient qu'à quelques maîtres, tout, en lui, respirait le respect et l'amour des Lettres, intangible dans ses plus violents dégoûts.

Il aimait les grands colloques intérieurs qui s'élèvent à la vue des chefs-d'œuvre. Il aimait jouir du beau. Sa sévérité envers soi-même était du dernier degré. Sans rien vouloir trahir de conversations particulières, sans vouloir rompre non plus le silence et le recueillement

qui doivent envelopper une mort trop récente et trop profondément ressentie, on peut bien dire que la condition du journalisme contemporain convenait aussi mal que possible à ce lettré délicat et exigeant. Pour la probité de la critique dramatique, le compte rendu du lendemain lui paraissait un scandale : le feuilleton, au contraire, le tentait. Pourtant Ferry avait la plus élégante facilité de plume : c'était un homme au génie agile et divers. Mais son goût se contentait difficilement. A notre dernière rencontre, sur les marches de l'Odéon, il me confia que bouquinant sur les quais, quelques jours auparavant, un vieux numéro de la *Revue hebdomadaire* lui était tombé sous la main : au sommaire, une chronique dramatique de lui. Naturellement il s'était relu. « Quand je compare à cela ce que je fais maintenant ! ajoutait-il. Voyez-vous, pour un écrivain, se condamner lui-même, c'est la fin. » Je voudrais que des amis de René-Marc Ferry réunissent en volume les plus brillantes et les plus fortes de ses chroniques de la *Liberté* er de l'*Action française*, en y mêlant ses anciens feuilletons de la *Revue hebdomadaire*. C'est aux lettrés de réparer envers la mémoire littéraire de René-Marc Ferry l'injustice que son horreur du travail rapide dictait ainsi contre lui-même.

JEUNE-ITALIE

L'impression la plus neuve de mon dernier passage à Rome, je l'ai rapportée de mes conversations avec les chefs ou les membres de ce jeune parti nationaliste italien, visiblement influencé par les idées de Charles Maurras et les méthodes de l'Action française, qui venait de tenir un congrès assez retentissant. Il y a là une vigueur d'intelligence réaliste, une flamme de passion, enfin un faisceau d'amitiés qui promettent sans doute pour l'Italie de demain une poussée de forces pleine de surprises.

Quand des hommes comme MM. de Frenzi, Coppola, Bellonci, De Prosperi et tant d'autres, sans parler de M. Corradini qui serait l'âme du groupe, jouiront dans leur pays de l'influence et de l'autorité qu'ils sont nés pour exercer, alors l'Europe connaîtra un modèle d'audace politique et d'ambition impérialiste assez inconnu depuis que les nations germaniques, saxonnes ou slaves en se plaçant à la tête des puissances ont fait connaître et craindre des méthodes plus rudes et plus lentes. La « manière » de la Jeune-Italie jettera certainement l'Europe dans des situations hardies, le jour où le peuple rassemblé par la monarchie de Savoie, sans rien abandonner de sa finesse d'esprit ni de cet art étonnant de faire rendre à des moyens modestes un résultat disproportionné, aura réalisé la plénitude de ses forces et

ne mesurera plus ses desseins qu'à son ambition, impatient alors de manœuvrer librement, cavalier insaisissable sur la carte de la planète.

Pour la première fois dans l'histoire du monde, une Italie une et puissante, passionnée d'hégémonie, tendue presque excessivement, inquiète et toujours nerveuse parce que son ambition devant dépasser toujours ses moyens, même énormément accrus, ne devra compter en dernier ressort, que sur la subtilité chanceuse de son jeu diplomatique ou bien sur la constance de son étoile : pour la première fois une Italie pareille se prépare, et il y a là matière à de fortes explosions.

Tout bien considéré, cette Italie nouvelle n'a d'avenir que par les armes et l'impérialisme; l'obligation où elle se trouvera, dès les premiers pas et toujours, de jouer la difficulté, sera sans doute plus propre à l'animer qu'à l'assagir, et son destin paraît déjà écrit, il se dictait peut-être à ce récent Congrès nationaliste, d'attendre tout de la violence et de l'audace. Rêveurs qui aimez l'Italie parce qu'elle est belle, malheureux énervés, ne percevez-vous donc pas sa beauté rajeunie comme celle d'une amazone, guerrière et peut-être bien un peu barbare [1] ?

C'est un fait d'observation constante que l'Italie moderne, pour si cultivée qu'elle soit toujours, est devenue d'une étonnante stérilité dans presque toutes les branches des arts. Ses emprunts à la peinture, à l'architecture, à la musique et à la philosophie des Scythes les plus arriérés ne se comptent plus ; ils encombreront d'ici vingt ans les rues de la Ville même.

1. Pour exprimer la même idée, Gilbert hésiterait aujourd'hui à tracer ce dernier mot. J'admire, en relisant la page, qu'elle ait été écrite en février 1913, deux ans et demi avant que Rome fît sonner la cloche du Capitole. — E. M.

Les plus lucides de ses fils savent cela et en prennent leur parti. Se bornant à « être » tout simplement, ils rêvent tout aussitôt d'étendre et d'étirer cet être le plus loin possible dans l'espace, sur la surface du globe. Ainsi la mère des Arts s'accommode.

A chaque pas, maintenant, en Italie, des symboles, des exemples, de saisissantes leçons de choses représentent sous mille aspects vivants cette loi dure de l'Italie nouvelle.

Un jour, nous fûmes sur les pentes du Monte Mario, près de Rome, à cette délicieuse villa Madame, dont Stendhal raffolait à très juste titre et qui, à elle seule, mériterait de rendre immortels les noms de Jean d'Udine et de Jules Romain, et nous contemplions, en proie à cette ivresse particulière qu'on éprouve au delà des Alpes, ces fresques admirables où des enfants dansent et font la chaîne parmi des fruits et des fleurs et sous un ciel dont le bleu ne s'oublie pas, et nous nous réjouissions que les stucs délicats et fragiles n'eussent, après tout, pas trop souffert, quand nous fûmes, à plusieurs reprises, surpris et un peu effrayés par des détonations toutes proches, qui se succédèrent bientôt en un crépitement monotone et sinistre. Après enquête nous sûmes qu'au pied de la villa est situé le champ de tir de la garnison de Rome. Le bruit venait de là et c'était une fusillade qui troublait les échos de la villa Madame [1]...

Au retour de la promenade, nous croisâmes une compagnie qui s'en revenait doucement l'arme à la bretelle, comme le chasseur au crépuscule. Et assurément nous ne regrettâmes point notre visite à la villa ; mais enfin comment ne pas songer que si l'Italien d'aujourd'hui monte peu souvent là-haut et laissera peut-être demain

1. Voir, à la fin du tome II, Appendice XI.

fermer la villa par un acheteur étranger, il ne manquera jamais une séance de tir? Retournons donc, quant à nous, et souvent, à la villa Madame : pour ne pas cesser de la trouver belle, et puis aussi à cause du champ de tir.

BEAUTÉS DE L'ASTRÉE

Honoré d'Urfé dépassait à peine ses vingt ans quand il conçut pour Mlle de Chateaumorand une passion désespérée. Quel espoir eût-il gardé, puisque sa famille le destinait à l'ordre de Malte et bientôt le mit en route ?

Pendant son absence, d'ingénieux parents, aussi aveugles que charitables, s'avisèrent qu'un mariage réconcilierait les deux puissantes familles ennemies de Chateaumorand et d'Urfé. Funeste calcul. De retour après quelques années, le jeune d'Urfé retrouvant sa maîtresse épouse de son frère, s'abandonna à sa douleur et pensa en mourir. Il aima d'autant plus qu'il se savait mieux défendu et par ses vœux de chevalier de Malte et par la vertu de sa nouvelle parente. Entre eux s'établit un commerce auquel, dans le secret de son âme, le jeune chevalier prenait un plaisir merveilleux, car il lui prêtait des significations que, pour sa gloire, on pense qu'il eût rougi d'avouer. « Il n'y a de toutes les flèches d'Amour, nulle plus acérée que celle de la conversation. » C'est dans ce temps qu'il éprouva la vérité de cette maxime, en se laissant cribler de si délicieuses blessures.

Il devait connaître pire cruauté, et il y eut un moment où sa position devint vraiment intolérable. Mlle de Cha-

teaumorand ne donnait point d'enfant à son mari. Or, le bruit transpira que la cause n'en tenait qu'à lui. En effet, M. d'Urfé était dans le cas de pouvoir faire rompre son mariage canoniquement. Cette lueur d'espoir et toutes les images qu'elle réveillait brusquement, ravivèrent toutes les douleurs du jeune homme, en les mêlant de honte et de déception. Car M. d'Urfé aîné ne paraissait toujours pas disposé à aller en cour de Rome.

Enfin il s'y décida, ou bien on l'y décida. Le mariage fut annulé et l'ancien mari se retira dans un cloître. Coup de fortune inespéré qui relança le chevalier au comble de la félicité alors qu'il avait bu les amertumes injurieuses de la plus sombre destinée. Sans trop de peine, il rompit aussi les vœux qui de son côté s'opposaient au mariage et déclara sa passion. Enfin ces amants modèles s'épousèrent, mais il fallut vaincre les frayeurs de Mlle de Chateaumorand, toute rougissante des innocentes privautés accordées naguère à un beau-frère dont elle ne soupçonnait pas la secrète ardeur.

Ce beau chapitre de roman, qui rappelle d'autant mieux *la Princesse de Clèves* que celle-ci naquit un peu de là, d'Urfé n'a pas omis de le placer au centre, au cœur de son *Astrée*, roman, dirai-je, non seulement à tiroirs, mais à clé, bien digne, par conséquent, d'intéresser les femmes, qui sont toujours ménagères. Et non content de mettre son histoire dans son livre, d'Urfé y fit aussi entrer celle de beaucoup de ses contemporains. Après cela, on s'étonnerait qu'il y eût réellement dans ce roman, soutenu par une telle expérience, autant de fadeur qu'on le veut bien dire. Et la vérité est que, sous un appareil trompeur de bergerie, on sent bien de l'énergie souvent et beaucoup de vrais accents de passion, dans cette *Astrée* qu'on ne lit plus, mais qui a fourni de

lectures et de méditations passionnées quelque dix générations.

Or, voici que M. Hugues Vaganay a eu l'ingénieuse pensée et la patience de tirer de l'interminable récit *les très véritables maximes de messire Honoré d'Urfé*. Et chemin faisant, il exhume de ces beautés, dont vous aurez votre part.

Il n'y a rien que les yeux qui fassent naître l'amour, ni rien qui le fasse croître davantage que de s'entrevoir souvent.

L'amour qui est couverte est beaucoup plus violente.

Il y a une certaine heure en la volonté des femmes, que si on la rencontre, on obtient tout ce qu'on leur peut demander, et, au contraire, si on la perd sans s'en servir, jamais ou pour le moins fort rarement, se peut-elle recouvrer.

C'est un des meilleurs signes qu'on puisse avoir d'être aimé d'une dame quand elle tâche de couvrir aux autres la recherche qu'elle sait bien qu'on lui fait.

La femme est fort ressemblante quelquefois à la mort, qui se donne à nous lorsque nous y pensons le moins.

Une fille un peu glorieuse est plus aimable.

Ne citerons-nous pas aussi la chanson :

Puisqu'elle était femme, il fallait bien juger
Qu'elle serait légère.
L'onde est moins agitée, et moins léger le vent,
Moins volage la flamme,
Moins prompt est le penser que l'on va concevant
Que le cœur d'une femme ?

Mais voici plus sérieux. D'abord un éloge de la réserve convenable au chagrin et à la mélancolie.

L'extrême ennui a cela, que la solitude doit être son premier appareil.

Et puis cette théorie de notre théâtre, pour ne pas dire de toute notre littérature classique :

Il n'y a rien qui touche plus vivement qu'opposer l'honneur à l'amour : car toutes les raisons d'amour demeurent vaincues, et l'amour toutefois demeure toujours en la volonté le plus fort.

Enfin le petit recueil de M. Vaganay donnerait l'envie de lire l'*Astrée*, si la prudence ne nous l'ôtait.

UNE SŒUR DE RENÉ

On connaît peu de chose de Lucile de Chateaubriand, sœur de René, plus âgée que lui de quatre ans. M. Louis Thomas, avec tous les passages des *Mémoires d'outre-tombe* qui ont trait à Lucile, ses œuvres retrouvées et les fragments sauvés de sa correspondance, n'est pas parvenu à composer un bien gros recueil. Le tout tient en une centaine de pages peu chargées d'écriture. Mais l'édition qu'il nous donne des *Œuvres de Lucile de Chateaubriand*, pour remplacer celle introuvable d'Anatole France, présente l'avantage certain d'abréger nos recherches. On regrette seulement que dans son utile travail, M. Louis Thomas n'ait pas songé à reproduire la partie de l'étude de Sainte-Beuve sur *Chateaubriand et son groupe* qui a trait à la passion de Chênedollé pour Lucile, mais, au fait, il n'a pas laissé de s'en servir. Et c'est bien tout ce qu'on sait d'elle qui tient à l'aise en ces cent pages légères.

« Lucile était grande et d'une beauté remarquable mais sérieuse, a dit d'elle ce frère qui fut son préféré et qu'elle appelait son défenseur. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant. »

Et tout aussitôt le secret de cette souffrance : « Lucile et moi nous nous étions inutiles. Quand nous parlions du monde, c'était de celui que nous portions au dedans de nous et qui ressemblait bien peu au monde véritable... Tout lui était souci, chagrin, blessure. Une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite, la tourmentaient des mois entiers. »

Recherche de l'expression, poursuite de la chimère, curieux rapprochement de soucis assez distincts.

Ecrivain, Lucile a laissé peu de pages, mais d'une grande pureté de style, un peu mièvres et tendres à la fois. « Les pensées de Lucile n'étaient que des sentiments, dit Chateaubriand ; elles sortaient avec difficulté de son âme ; mais quand elle parvenait à les exprimer, il n'y avait rien au-dessus. Elle a laissé une trentaine de pages manuscrites ; il est impossible de les lire sans être profondément ému. L'élégance, la suavité, la rêverie, la sensibilité passionnée de ces pages offrent un mélange du génie grec et du génie germanique. » L'imagination romanesque de Lucile tend tout de suite à une précision, à une rigueur qui, si elle trahit une âme avide de se repaître de ses fantômes, dessèche, déçoit et finalement énerve. Chateaubriand a plus de mollesse ; quoi qu'il en dise, le monde réel existe pour lui davantage ; l'imagination lui sert à se perdre et il ne détestait pas un peu de vague en ces régions. Lucile, au contraire, ne se supportant que dans l'idéal, exigeait de pouvoir tout de suite et pour toujours s'y installer.

A vrai dire, la vie lui fut moins clémente qu'à René. Elle débuta par un amour malheureux pour M. de Malfilatre, conseiller au parlement de Bretagne, cousin de l'auteur du *Génie de Virgile*. « Je crois, dit Chateaubriand, que Lucile, à son insu, avait ressenti une passion secrète pour cet ami de son frère, et que cette passion étouffée était au fond de la mélancolie de ma

sœur. » A trente-deux ans, elle épousa un septuagénaire, le chevalier de Caud, qui ne tarda pas à la laisser veuve. Puis elle inspira à Chênedollé une passion qu'il ne parvint pas à lui faire partager, et ce fut peut-être le plus grand malheur de Lucile. « Peut-être, écrivait Chênedollé au lendemain de sa mort, aurais-je rendu un peu de calme à cette imagination effarouchée; peut-être aurais-je réconcilié avec la vie ce cœur si triste et si malade, et qui ne demandait qu'un roseau pour s'appuyer. »

Enfin elle perdit les deux seules femmes qui eussent sur elle un pouvoir d'apaisement : sa sœur, Mme de Farcy, et Pauline de Beaumont.

Tant de disgrâces et de coups du sort ne devaient pas arrêter les progrès d'un mal, ou plutôt d'une folie sur laquelle son frère nous renseigne sans pitié : « Elle avait la manie de Rousseau sans en avoir l'orgueil : elle croyait que tout le monde était conjuré contre elle. » Et, de fait, en avançant en âge, elle multipliait les précautions et les parades contre un ennemi d'invention qu'elle identifiait avec le monde entier.

La cause de son aberration, Chênedollé l'a définie : « Il n'est pas bon que l'homme soit solitaire et qu'il se livre trop à sa pensée et à sa douleur. Il dévore alors son propre cœur, et il se tue ou devient fou. » Lucile abordait les confins de la folie quand elle mourut; mais est-il sûr qu'elle ne se soit pas tuée? « Elle n'a point trouvé d'âme qui fût en harmonie avec la sienne; ce cœur si vivant et qui avait tant besoin de se répandre, a d'abord tué sa raison et a fini par dévorer sa vie. Il me vient une pensée effroyable... Je crains qu'elle n'ait attenté à ses jours. » Certaines réticences des *Mémoires* le donneraient aussi à penser. Ainsi la sœur aurait peut-être terminé contre elle-même le geste ébauché un peu théâtralement par le frère. Symbole assez exact de leurs

destinées et de leurs cœurs, semblables mais de degrés différents. « *Le destin, comme la nature*, écrira Lucile, *se plaît à le* (son frère) *distinguer de moi d'une manière bien favorable.* » La sœur avait, sans doute, plus de tempérament et de capacité de souffrance. Le frère s'est sauvé par le talent.

« Ce cœur si vivant et qui avait tant besoin de se répandre... » Combien paraît vrai ce mot d'amoureux, cette peinture faite dans les larmes ! « Quelle pitié que l'attention que je me porte ! » s'écrie Lucile elle-même. « Lorsque Mme de Farcy existait, toujours près d'elle, je ne m'étais pas aperçue du besoin d'être en société de pensée avec quelqu'un. Je possédais ce bien sans m'en douter. Mais depuis que nous avons perdu cette amie, et les circonstances m'ayant séparée de toi (elle écrit à son frère), je connus le supplice de ne pouvoir jamais me délasser et renouveler mon esprit dans la conversation de quelqu'un ; je sens que mes idées me font mal lorsque je ne puis m'en débarrasser ; cela tient sûrement à ma mauvaise organisation. » Dans la dernière lettre qu'elle lui écrivit, elle adresse encore à René cet appel si près d'être désespéré : « A qui importe mon existence délaissée de tous, et qui pèse tout entière sur elle-même... Laisse-moi croire que ma présence t'est douce. Crois que, parmi les cœurs qui t'aiment, aucun n'approche de la sincérité et de la tendresse de mon impuissante amitié pour toi. Remplis ma mémoire de souvenirs agréables qui prolongent auprès de toi mon existence. Hier, lorsque tu me parlas d'aller chez toi, tu me semblais inquiet et sérieux, tandis que tes paroles étaient affectueuses. Quoi, mon frère, serais-je aussi pour toi un sujet d'éloignement et d'ennui ? » Un autre jour, elle recopie cette pensée de Fénelon : « On est bien à l'étroit quand on se renferme au dedans de soi. »

Ce sont des stigmates du mal de Rousseau. Chez

Lucile, comme chez l'homme de la nature, on devine une secrète douleur de ne s'accommoder pas du monde et comme un regret de ce bonheur perdu, regret que l'on étouffe alors par la frénésie froide de l'imagination : de là, cette atrocité mièvre, empreinte dans toutes les pages qu'a écrites la pauvre Lucile ; de là, cette tristesse glacée du romanesque.

On a souvent, et avec raison, reproché à Rousseau sa fausseté, sa mythomanie, l'inconsciente tromperie qu'il glissait dans ses rapports avec les hommes.

Lucile aussi trompa. Elle leurra d'espoir Chênedollé, qui joignit au tort de n'être pas aimé celui de se plaindre, par surcroît, de la duperie. Lucile alors s'explique, si c'est s'expliquer que de fuir ainsi toute netteté de propos et d'attitude. Dirait-on pas d'une coquette : « Si, lorsqu'il a été, ci-devant, entre nous question de mariage, mes réponses ne vous ont point paru ni fermes ni décisives, cela provenait seul de ma timidité et de mon embarras, car ma volonté était, dès ce temps-là, fixe et point incertaine... Je vous le répète, l'engagement que j'ai pris avec vous de ne point me marier a pour moi du charme, parce que je le regarde presque comme un lien, comme une manière de vous appartenir. Le plaisir que j'ai éprouvé en contractant cet engagement est venu de ce qu'au premier moment votre désir à cet égard me sembla une preuve non équivoque que je ne vous étais pas bien indifférente. Vous voilà maintenant bien clairement au fait de mes secrets ; vous voyez que je vous traite en véritable ami. » Pour la clarté, ce n'est pas ce qui surabonde et il n'y a guère à entrevoir qu'une âme rusant avec elle-même à son propre insu. Et voici que la même lettre, du 2 avril 1803, renferme, sur un article d'ailleurs insignifiant (la publication de menus contes), une autre preuve de cette incapacité de s'expliquer clairement : « Quant à mes

Contes, c'est contre mon sentiment, et sans que je m'en sois mêlée, qu'on les a imprimés dans le *Mercure*. Je me rappelle confusément que mon frère m'a parlé à cet égard, mais je n'y fis aucune attention, ni ne répondis... »

C'est avec sens qu'elle incriminait sa « mauvaise organisation ». Sœur de Jean-Jacques autant que René, elle révèle dans la famille de Chateaubriand l'existence d'une tare mentale pareille à celle du Genevois. L'indication a son prix, inestimable, à condition qu'on sache faire les différences. Lucile s'est elle-même distinguée de son frère : « Je n'ai pas comme toi la ressource de changer de rive. » Grand mot et décisif. Il y a, en effet, bien de la légèreté et du jeu chez le frère, mais à titre probablement de médecine morale.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

RÉSUMÉE PAR DES DOS DE LIVRES

Les Lettres n'ont pas fini de pleurer la perte de l'érudit éditeur Honoré Champion. Tout ne doit-il pas aviver de si justes regrets ? Par exemple, ces vivantes images d'une physionomie curieuse, spirituelle et bonne, qui sont dans le recueil des discours prononcés et des articles publiés sur ce libraire incomparable au lendemain de sa mort et que nous regardons en ce moment. Pieux monument où resteront gravés, dans ces beaux caractères qu'il affectionnait, les traits d'une vie exemplaire.

Or, en même temps que ce précieux recueil, arrivait sur notre table un ouvrage dont on pense tout de suite qu'il aurait plu à Honoré Champion. C'est le texte d'une conférence sur la *Bibliographie dramatique et les collections de théâtre*, par M. Auguste Rondel, dont le travail serait achevé s'il n'avait omis de dire qu'il existe actuellement à Marseille, en une retraite bien connue de tous les bibliophiles et amateurs de spectacles, la plus riche et la mieux classée des bibliothèques dramatiques.

Une bibliothèque de théâtre, le mérite d'un bon classement, cela ne vous dit rien peut-être, et vous avez tort. Ou bien, la curiosité, le savoir, et, mieux encore,

le goût, l'amour des Muses et leur intelligence, n'est-ce donc plus rien ? N'est-ce rien que de réunir, par exemple, toute la littérature du *Cid* ? Et imaginez-vous ce que cela représente ! M. Rondel le sait et voici : « L'édition princeps in-douze de 1637 et la deuxième in-quarto de 1639, vingt-deux réimpressions, les traductions anglaise, hollandaise et italienne du XVIIe siècle, cinq suites du *Cid* par divers, trois opéras différents, dix-neuf pamphlets de 1637 et 1638 en éditions originales, outre toutes leurs réimpressions modernes de Rouen en fac-similé avec la thèse de M. Gasté, quinze traductions françaises des origines espagnoles du *Cid*. *Jeunesse du Cid*, de Guillem de Castro, *Romance du Cid*, *Poème du Cid*, *Cid Campéador*, avec plusieurs brochures relatives à ces origines et quatre brochures diverses sur la pièce. »

Mais ce n'est pas tout : il y a les contemporains, et leur histoire à préparer au jour le jour. Songez que le dossier de *Chantecler* est déjà presque aussi enflé que celui du *Cid*.

Voilà ce qui entre dans une bibliothèque de théâtre, et je vous prie de croire que cela n'y entre pas tout seul. Pourtant ce n'est encore presque rien.

Cette bibliothèque, il faut la classer. Or, comment classer une bibliothèque de théâtre ? Vous l'êtes-vous jamais demandé ? L'ordre le meilleur sera le plus commode, c'est-à-dire le mieux approprié aux habitudes de travail et d'esprit de l'histoire, toujours orienté vers les filiations, les dépendances, les tenants et les aboutissants. Le classement de M. Rondel, qui sait être original et lumineux, s'adresse au travailleur qui réclame un ordre parlant, allant au-devant des recherches et instruisant l'œil au premier abord.

Adieu donc la légende du collectionneur qui n'a pas lu ses livres ! Pour classer une bibliothèque, il faut être

historien et critique. Et c'est aussi toute l'histoire de notre théâtre que M. Rondel écrit dans ces quelques pages où il paraît n'expliquer que sa méthode de classement ; c'est tout l'ordre de bataille de la renaissance des Lettres après les Barbares.

Voici les mystères, et la Renaissance en Italie, ave ses dates glorieuses, *1498*, « la princeps in-folio d'Aristophane d'Alde », *1502*, *1503*, *1518*, Sophocle, Euripide et Eschyle; puis les imitations latines d'anciens, bientôt remplacées par les littératures nationales. *1500*, l'Italie ouvre encore la marche : « édition princeps du Timone, du comte Boyardo ». Suivent l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne. La France en est encore à l'imitation : sur nos rayons, elle ne formera donc qu'une annexe de l'étranger, jusqu'à ce que vienne Corneille. Ainsi, dans cette perspective spéciale d'une bibliothèque dramatique, l'Antiquité ne paraît qu'après les Mystères, et la France ne forme qu'une enclave en terre étrangère, jusqu'à sa délivrance par le génie : on voit ce qu'un tel classement a de plus souple et de plus historique qu'une division toujours rigoureuse, en apparence seulement plus rationnelle, par pays ou par date de composition (et non d'impression ou de résurrection). Après Corneille, donc, l'étranger pâlit et passe à la seconde rangée (sauf pour le théâtre italien du XVIIIe, quelques princeps de Schiller et « la première collection de la première partie de *Faust*, à Tubingen, en 1808 »). Il n'y a plus alors qu'à laisser aller le beau cours de la production française.

Ainsi tout se débrouille et, dans un ordre harmonieux et savant, tous ces vieux livres pathétiques ont gagné avec solennité leur place sur l'étagère. Un tas pourtant reste sur le plancher et il y a une lacune dans notre monument synoptique. Nous allions oublier toute une section « d'une importance et d'un intérêt capital »,

écrit M. Rondel, « car ses productions constituent, à côté de la source religieuse, par les mystères, et de la source savante, par la Renaissance grecque et latine, une troisième source, la source royale et aristocratique, du théâtre moderne, débutant par les entrées solennelles de nos rois dans leurs bonnes villes, dont la plus belle est celle d'Henri II à Rouen, le 1er octobre 1550, origines des mises en scène somptueuses, pour continuer avec les mascarades, les carrousels, les tournois, les ballets de cour, issus des petites cours italiennes et allemandes et parvenus à leur apogée en France sous Louis XIV, origines matérielles de la pompe des opéras avec le concours littéraire de la pastorale italienne ».

Et maintenant, faites le tour de ces dix pieds carrés. Toute l'histoire de notre théâtre est là, racontée par des dos de livres, c'est-à-dire vivante ou revivante bien plus qu'écrite, et non l'histoire badaude, mais l'histoire ordonnée, groupée, hiérarchisée, dans l'ordre du goût, par rapport à ses sommets, ces sommets eux-mêmes abaissés devant cette cime éclatante, notre XVIIe.

LE MIRACLE GREC

Voici Athènes, à présent, en guerre avec Sofia ; une fois de plus se jouent les destinées du petit peuple qui hérita des anciens Grecs au moins leur nom, leur sol et leurs souvenirs, et c'est à lui naturellement que vont et qu'iront toujours sans doute les vœux de l'univers civilisé. Est-ce merveille ? La descente des Bulgares vers l'Acropole n'aurait laissé personne indifférent, elle aurait touché, au contraire, elle aurait froissé en nous je ne sais quel sentiment qui mérite précisément qu'on y pense.

Voyez-vous, quand Barrès, dans son *Voyage de Sparte*, invective contre la pioche qui, pour dégager l'Acropole, a jeté bas la vieille tour franque du Moyen Age, souvenir de nos ducs d'Athènes, on gagerait qu'il passe sur le lecteur la mauvaise humeur que lui dut procurer un archéologue sans nuances, aussi il ne faut pas trop l'en croire.

Toujours le sentiment universel protestera, avec Charles Maurras, contre la préférence accordée à cette tour moderne, accident de l'histoire, sur les monuments de l'art grec et leur aspect d'éternelle humanité.

Voici peut-être la dernière en date de ces protestations. Elle vient de M. Albert Thibaudet.

M. Thibaudet, dont les impressions d'Athènes, qui paraissent sous ce titre : *les Heures de l'Acropole*, voudraient tout autre chose que nos citations brèves, est un

universitaire curieusement épris à la fois de mysticisme et d'alexandrinisme, avec un mélange de sens critique aigu. L'inspiration catholique est assez avouée dans son œuvre et son souci, extrêmement vif, de comprendre et d'analyser toutes les formes, les plus modernes et les moins pures, a recruté une élite de lecteurs à ses études de la *Nouvelle Revue française*. Je crois que M. Albert Thibaudet peut passer pour l'opposé du rationaliste et du dogmatique sec, qui serait, en l'occurrence, assez suspect à Barrès.

Il dit :

Gardons-nous de deux excès apparemment contraires, mais dont chacun n'a pas même le mérite d'exclure l'autre, car ils s'appellent et se rencontrent. L'un confine Athéna dans sa fonction morte, dans sa divinité municipale : déesse locale et d'un temps, qui nous échapperait. L'autre accepte indistinctement tout le passé de l'Acropole, sa tour franque, son minaret turc, il lui incorpore tous les accidents de guerre, le tumulte barbare auquel le hasard l'a mêlée. Le second excès est la conclusion du premier. Mais nous discernerons la vérité de l'Acropole dans un mouvement, que notre esprit actif, que le choix, l'Erganè vigilante débarrassent des forces aveugles qui l'ont traversé : un mouvement, qui est le passage du local au rationnel.

Et plus loin :

Je ne gémis pas sur la disparition de la tour franque... Il y avait de notre part un peu d'indiscrétion à imposer sur l'Acropole la figure de notre Occident par une silhouette désagréable, et que répudiait le génie du lieu. Nous venons ici prendre conscience d'une culture humaine, et quand, parmi les barbares, montent de notre mémoire des vers de Racine, l'Acropole entière porte, sans qu'y pèse, comme une gerbe de fleurs fraîches, une beauté qui vient d'elle. Regretter ici les nettoiements nécessaires, c'est méconnaître cette part du goût : discerner et classer les valeurs... C'est au

nom d'un ordre raisonnable, humain, c'est au nom de notre culture classique, qu'on a mis bas ces pierres usurpatrices. Un peu de France nous les fait regretter ; davantage de France exigeait qu'elles disparussent.

Le miracle, le voilà sans doute : c'est « le passage du local au rationnel ». Mais, dans le *Correspondant*, un savant religieux, le P. Lagrange, fait à cette expression de « miracle grec » de sérieuses objections historiques. Il reprend la formule de l'archéologue Pottier : « Il n'y a là aucun prodige. Ce qui doit nous frapper, au contraire, c'est la continuité et l'enchaînement logique des types. » Mon Dieu, entendons-nous !...

Des philosophes, des mathématiciens, se rencontrent pour saluer une sorte de miracle dans la régularité avec laquelle, par exemple, chaque jour, le soleil se lève, puis disparaît. Le miracle c'est aussi que les Grecs seuls soient allés jusqu'au bout de la chaîne des « types », jusqu'à la perfection absolue qui a fixé les hommes, une fois pour toutes, sur l'essence du beau. Le P. Lagrange estime que les Grecs « ont su donner une forme propre à leur art et qu'ils l'ont conduit plus près de la perfection » qu'aucun de leurs devanciers et il accorde que leur art « peut servir de règle humaine ». « On ne peut, dit-il, sérieusement le contester. » Nous n'en demandons pas davantage.

Mais voici la preuve nouvelle du miracle. L'humanité, l'universalité caractéristique de l'art athénien est précisément la cause qui intéresse aujourd'hui, sur toute la planète, l'homme civilisé à l'indépendance de la petite nation grecque, laquelle compte certainement très peu de citoyens du sang de Phidias ou de Mnésiclès. Ce philhellénisme est un prestige de l'histoire. Et M. Thibaudet peut former cette conjecture vraisemblable à propos des frises du Parthénon qu'un marin anglais fit, vous le savez, scier et transférer à Londres :

Les Grecs continuent à se plaindre avec amertume du vol qu'ils ont subi. Qui sait pourtant ? Les marbres d'Elgin, en faisant toucher du doigt à l'Europe une Grèce vivante, inespérément sortie de l'oubli, ne préparèrent-ils pas à l'Occident une âme philhellène, ne le persuadèrent-ils pas que le blé nouveau pouvait germer dans les sillons d'Éleusis, que l'olivier sacré de l'Acropole, coupé par les Barbares, devait encore, en une seule nuit, repousser d'une coudée ? A Navarin, la flotte de l'Europe, liée par les instructions des diplomates, immobilisée par le poids de Canning et de Metternich, devait demeurer en observation ; mais elle frémissait. Les canons partirent seuls, sans que nul ordre fût donné, le premier tiré par un vaisseau anglais. Les figures du Musée Britannique, Thésée qui s'éveille devant le soleil levant, la jeune Parque étendue en face de la lune descendante, avaient peut-être, un jour de ses seize ans, révélé, sous le brouillard de Londres, la Grèce dans la beauté, comme la fleur dans son calice, au jeune officier qui envoya sur les Turcs la première volée de mitraille...

Alors, nous retournant vers les décombres supposés de la pauvre tour franque, nous répondrons à ses gémissements, dont la cadence, au surplus, vient d'Athènes : « Tu te plains qu'on ait, en toi, attenté à un souvenir, à une minute gracieuse et poétique de l'histoire. Mais tu existes dans la mémoire des hommes : n'est-ce pas ta place ? Pour le reste, considère que si ce fut un miracle, vraiment, que d'effectuer la première fois le passage du local au rationnel, et, pour les citoyens d'Athènes, de découvrir l'*homme*, ce n'a été qu'un jeu pour cette Acropole et sa beauté universelle de reconstituer une patrie à des hommes venus d'ailleurs et dispersés sur tout le globe et de faire ainsi refleurir la cité aux pieds mêmes de cette colline spirituelle que tu déparais. Ton génie particulariste peut trouver là, il me semble, de raisonnables consolations. »

LE PAYSAN

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

C'est le temps des vacances : le rat de ville rend à son hôte le rat des champs sa visite de la fable. Le rat des champs ne goûta guère, comme on sait, les plaisirs troublés de la ville. Par contre, le rat de ville aime de plus en plus, de nos jours, sa maison des champs ; mais on ne peut pas dire qu'il connaisse de mieux en mieux les mœurs de la terre.

Voici précisément la saison où se débite un nombre élevé de sottises sur le compte des paysans. Je trouve dans le numéro du 30 juin 1913 de l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, sous la signature de « Britannicus », des anecdotes pleines de sel.

Certain ministre traversant un dimanche tel bourg de Bretagne, admirait le bon air des gens et la richesse de leurs habits de fête avec leurs paillettes et leurs broderies aux vives couleurs et il s'étonnait là-dessus que des électeurs si bien mis votassent régulièrement pour le candidat d'extrême-gauche. On lui représenta que la Préfecture avait l'habitude de se mêler un peu d'élections, et il n'y avait pas autre chose à répondre. Mais sans doute cet honorable n'aurait-il pas éprouvé la même surprise et il serait encore béat dans la crasse de ses préjugés si au lieu de passer un dimanche dans ce bourg, il avait parcouru la campagne en semaine. Le

paysan dépouillé de ses habits de fête, en vêtements de travail et sur son champ, lui eût fait une impression très différente, il aurait été frappé alors de son apparence de pauvreté et il n'eût pas manqué d'observer : « les gens d'ici ont l'air bien misérables », exactement comme fit, à quelque temps de là, un chauffeur parisien qui visitait, lui, le même pays un jour de semaine. « Dites à votre parisien, répondait un propriétaire de l'endroit, qu'il serait trop heureux d'épouser pour sa dot la fille d'un de ces ruraux auxquels, sur leur mine, il offrirait l'aumône. »

Je ne puis m'empêcher de penser que c'est une méprise toute semblable qui a fait la fortune étrange de la fameuse phrase de La Bruyère sur les paysans, vous savez : « L'on voit certains animaux farouches... »

Le piquant (c'est l'*Intermédiaire* qui me l'a appris), c'est que la sombre vignette de La Bruyère a un pendant : le portrait du paysan allemand par Voltaire. Mais de ce portrait-là, jamais personne ne parle.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maisons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques. Une certaine pierre dure, noire et gluante, composée, à ce qu'on dit, d'une espèce de seigle, est la nourriture des maîtres de la maison. Qu'on plaigne après cela nos paysans, ou plutôt qu'on ne plaigne personne ; car, sous les cabanes enfumées, et avec cette nourriture détestable, les hommes sont sains, vigoureux et gais. Ils ont tout juste la mesure d'idées que comporte leur état.

Il paraît aussi, d'après l'économiste anglais Maine, que la condition du paysan anglais qui fut exceptionnellement dure au XVIIIe siècle et jusque vers 1830, était soumise à un régime très voisin de celui du paysan français. « J'incline, d'après mes recherches personnelles, à douter qu'il y eût une seule prestation féodale imposée

au paysan français, suivant les documents authentiques, dont on ne puisse retrouver la trace dans les usages qui accompagnent le *copyhold anglais.* »

La Bruyère écrivait pour un public sans illusion ni hypocondrie, fixé sur le chapitre de la nécessité ou, comme il dit, des « besoins », et qui avait sous les yeux le modèle servant au peintre. Aussi, quand celui-ci montrait des paysans « tout brûlés du soleil », il ne pouvait venir à l'esprit de personne que La Bruyère voulût protester. Mais il y a eu depuis des gens pour le croire et pour le faire. Nous n'exagérons rien. Exactement, ce ne sont pas les ardeurs du soleil que les hommes imputent à l'ancien régime, comme un abus insupportable et criant, mais c'est la rigueur des hivers. Le « Britannicus » de l'*Intermédiaire* rapporte ce trait qu'il faudrait s'en vouloir de laisser périr dans la mémoire des hommes. A la page 162 du fameux manuel de Paul Bert, l'*Instruction civique à l'École* (première édition, Paris, Picard-Bernheim, 1881), il y avait une image où l'on pouvait voir l'habitation du vilain au moyen âge ; le dessinateur bien stylé avait pensé que par ces temps maudits, l'existence du pauvre serf ne pouvait évidemment se dérouler que sous un ciel éternellement noir, par dix degrés de froid et dans deux pieds de neige, et il avait agrémenté son dessin en conséquence. L'éclat de rire fut tel que pour les éditions suivantes, il fallut refaire la gravure.

La condition du paysan n'a jamais été et ne sera jamais facile, sa demeure ne sera jamais splendide, et il ne le demande pas. Mais ce qu'il peut exiger, c'est qu'aux difficultés naturelles, par malice ou par sottise, le législateur ne vienne pas, de sa grâce, ajouter un surcroît inutile.

Sous l'ancien régime, le paysan a toujours « peuplé grandement » ; pendant tout le XVIIIe siècle, il n'a pas

cessé d'acheter de la terre, malgré les taxes, dont Taine exagère d'ailleurs l'importance, et le bourgeois regardait la propriété foncière comme un excellent placement de famille.

Aujourd'hui, sous l'empire d'une législation qui littéralement le tue dans sa descendance, le paysan compte ses héritiers précautionneusement et il n'est pas rare que l'impôt dévore le revenu d'un bien ou le capital d'une petite succession.

Voilà à peu près tout ce qui distingue le paysan actuel du paysan de La Bruyère, et voilà ce qu'il a perdu à la Révolution. Qu'y a-t-il gagné? L'abolition d'usages qui ne demandaient qu'à mourir. Ceci est plus qu'une conjecture. L'expérience s'est faite. La France avait introduit au Canada le régime féodal qui maintenait au seigneur son importance pour lutter contre les sauvages. « Or, ce régime s'est éteint de sa belle mort en 1854, ayant achevé son cours, mais ne laissant aucun souvenir d'animosité. » En sorte qu'un Anglais un peu infatué a pu écrire : « Le monde doit au sage conservatisme de l'Angleterre la possibilité d'entrevoir ce qu'aurait pu devenir la France, si elle eût échappé à la misérable influence de Rousseau et de Napoléon. A ceux qui nient la vraisemblance de la réforme pacifique dont nous parlons, nous pouvons montrer la condition des Canadiens sous l'heureuse égide de l'Angleterre. »

Quand, à la ligne même qui précède son portrait des paysans, La Bruyère écrivait : « Ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes », il ne pensait certainement pas à cette férocité, pire que toutes, que des hommes ont inventé de mettre dans les institutions, et c'est bien de cette férocité-là qu'on peut dire qu'elle nous est une chose nouvelle, — et détestable.

LA DÉCLARATION DU 6 JUILLET 1870

A propos d'Émile Ollivier, Léon de Montesquiou [1] rappelait les circonstances dans lesquelles le duc de Gramont, notre ministre des Affaires étrangères, fit au Corps législatif la fameuse Déclaration du 6 juillet 1870, et il en montrait l'importance historique, véritable ultimatum à la Prusse, prélude évident d'une déclaration

1. Comment n'exprimerais-je pas ici les sentiments que nous éprouvions, Gilbert et moi, à l'égard de notre aîné ? Nous admirions sa pensée, sa parole et jusqu'à son attitude. Nous aimions sa personne, cette parfaite simplicité, et cet air de détachement ou plutôt de sérénité, dont on se plaisait à analyser les éléments : modestie, fierté, grandeur et gentillesse d'âme, humanité... Il a été tué à l'ennemi au cours d'une action héroïque et simple, c'est-à-dire deux fois digne de lui. Son œuvre est fondée tout entière sur la passion du Salut Public, et ce patriotisme, commune origine de tout un corps de doctrines (cf. notamment, dans ce volume, *Belle Jeunesse*, p. 354 et suiv.), découvre chez lui avec une netteté particulière son caractère de cause initiale et finale. De livre en livre, il en développe rigoureusement les conséquences. Il faut suivre aussi le travail de sa pensée à travers les maîtres de vérités. Du reste, aucun effet littéraire : il ne cherchait qu'à trouver le vrai pour le dire et qu'il servît, et ne s'attachant pas à plaire, Léon de Montesquiou auteur enchantait. L'art le plus sobre, avec une sorte de nonchalance, une simplicité de moyens qui n'a d'égale que son aisance dans l'abstrait. « Un style de grand seigneur » : relisez Montesquiou, l'expression cessera de vous paraître un peu creuse. Et le philosophe politique laissait deviner, qui passerait de plain pied de la théorie à l'acte, un homme d'État, dont il est douloureux que la France à venir soit privée. — E. M.

de guerre au-devant de laquelle on semblait vouloir marcher. Ce premier réflexe du gouvernement impérial en présence de la candidature de Hohenzollern, dont il était averti et qu'il n'avait pas su écarter, influença, on peut le dire, par l'impression qu'il fit sur ses auteurs eux-mêmes, tous les actes ultérieurs de ce régime purement impulsif et ne contribua pas peu à la guerre.

Cette déclaration, on a beaucoup discuté pour savoir qui en était responsable. M. de la Gorce pencherait pour la culpabilité du duc de Gramont. Cependant, Émile Ollivier s'est toujours avoué solidaire de son collègue et l'on savait que la Déclaration avait été délibérée à Saint-Cloud, en conseil présidé par l'empereur. Mais le duc de Gramont n'avait-il pas, au dernier instant, ainsi que le maréchal Lebœuf semble lui en faire grief, corsé le texte dont on était convenu ? Là-dessus, les conjectures étaient ouvertes et tous les doutes semblaient permis.

Ou plutôt, ils l'étaient jusqu'à ces derniers mois ; car au début de l'année, un document très inattendu, en ce lieu du moins, voyait le feu des enchères à l'Hôtel des Ventes : c'était pièce capitale dans le procès qui nous occupe, la première minute de la déclaration, annotée par Gramont et faisant ressortir les versions et corrections successives de la main ou avec l'indication de leurs auteurs. Après quarante-trois ans, ce document surgi de l'ombre prouvait que la modération avait été du côté du ministre des Affaires étrangères, et la folie, le vertige et la grandiloquence du côté de l'empereur et d'Émile Ollivier, comme va le prouver une simple analyse d'après la publication faite par l'*Intermédiaire*.

Au conseil qui se réunit à Saint-Cloud en prévision du débat parlementaire, le duc de Gramont apporta un projet de note ainsi conçu (nous en soulignons les parties qui seront modifiées) :

Nos informations confirment que le maréchal Prim a offert au prince Léopold de Hohenzollern la couronne d'Espagne et que ce dernier l'a acceptée. Mais le peuple espagnol ne s'est point encore prononcé et nous ne connaissons *pas* encore les détails vrais *de cette* négociation qui nous a été cachée. Aussi une discussion ne saurait-elle aboutir aujourd'hui à aucun résultat pratique *et* nous vous prions, Messieurs, de l'ajourner.

Nous n'avons cessé de témoigner nos sympathies à la nation espagnole et d'éviter tout ce qui aurait pu avoir l'apparence d'une immixtion quelconque dans les affaires intérieures d'une grande et noble nation en plein exercice de sa souveraineté... Nous persistons dans cette conduite, mais nous comptons sur la sagesse du peuple allemand et l'amitié de l'Espagne pour écarter un projet *qui ne tend à rien moins qu'à détruire l'équilibre européen au détriment de nos intérêts.*

Là-dessus on discute. C'est d'abord la syntaxe et le style qui intéressent Émile Ollivier : « *Nos informations confirment* » lui paraît rude ; il y substitue ce tour plus simple : « *Il est vrai* ». Au lieu de : « Nous ne connaissons pas encore les détails vrais *de cette* négociation », il écrit : « Nous ne connaissons *point* encore les détails vrais d'*une* négociation », et il supprime le mot *et* de la dernière phrase du paragraphe. On arrive aux phrases décisives qui définissent l'attitude du gouvernement : il semble que l'empereur et Ollivier craignent de ne pas donner assez de solennité à la sottise. C'est ainsi que la conclusion effacée et rapide du duc de Gramont : « *Un projet qui ne tend à rien moins qu'à détruire l'équilibre européen au détriment de nos intérêts* » passe par les états successifs qu'on va voir.

La première correction émane de l'empereur. On saisit mal ce qu'elle ajoute au sens ; mais elle donne du nombre à la phrase et par là accentue la maladresse. Napoléon III trace lui-même ces mots : « *Un projet qui*

dérangerait à notre détriment l'équilibre actuel des forces de l'Europe, et mettrait en péril les intérêts et l'honneur de la France. » On discute, on propose ; l'empereur de nouveau intervient. Sans doute trouve-t-il insuffisant et peu digne de s'en remettre à la sagesse des uns, à l'amitié des autres ; il tient à s'engager lui-même et il dicte :

« *Nous ne croyons pas que le respect des droits d'un peuple voisin nous oblige à souffrir qu'une puissance étrangère puisse déranger, à notre détriment, l'équilibre actuel...* »

Le reste sans changement.

Ollivier, qui a de l'oreille, trouve qu'il manque là encore une sonorité, et soudainement inspiré, propose d'intercaler après les mots : *une puissance étrangère*, ceux-ci : « *en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint* », qui flattent l'imagination par une allusion aussi involontaire qu'heureuse à la sage politique de nos rois.

Le texte ainsi discuté, modifié, est enfin arrêté. Mais, comme toujours la démence est bavarde, on crut devoir confirmer sur le même ton et même renchérir encore ; la Déclaration poursuivit donc :

Cette éventualité, nous en avons le ferme espoir, ne se réalisera pas.

Pour l'empêcher, nous comptons à la fois sur la sagesse du peuple allemand et sur l'amitié du peuple espagnol (*rappel du texte de Gramont*). S'il en était autrement, forts de votre appui, Messieurs, et de celui de la nation, nous saurions remplir notre devoir sans hésitation et sans faiblesse.

Or, Gramont, répétons-le, s'était bien gardé d'une pareille mise en demeure. Elle est, paraît-il, de l'écriture d'Émile Ollivier et, nous l'avons vu, probablement de l'inspiration de l'empereur. Quant au ministre des Affaires étrangères, son seul tort fut de rester passif et de se rallier à une rédaction que, pour plus d'une raison, il n'avait pas proposée.

Sur ce point, il a d'ailleurs laissé cette note :

« La fin a été discutée longtemps en conseil et transcrite sur la minute par M. Émile Ollivier, après avoir été acceptée et arrêtée unanimement par le Conseil. »

Et il ajoute ce renseignement :

« C'est avec ces éléments, savoir : la première minute (avec les corrections et additions qu'elle portait) qu'a été composée la Déclaration définitive qui a été lue deux fois au conseil, votée et arrêtée *ne varietur*, transcrite par le ministre même, en arrivant à Paris, dictée à deux attachés du cabinet par le ministre et lue par lui à la Chambre, un quart d'heure après. »

Nous ne ferons pas aujourd'hui l'examen de toutes les folies que ces hommes, si pointilleux sur la grammaire et les agréments du style, se réunissant dans la matinée du 6 juillet 1870, à Saint-Cloud, pour débattre tranquillement, sans qu'aucun d'eux proposât le bon parti, celui de se taire. Là-dessus, l'histoire a jugé ; mais elle n'avait pu encore se prononcer sur les responsabilités personnelles. Le papier qui a été vendu l'autre mois à l'Hôtel de la rue Drouot ne laisse plus de place à la discussion.

UN APOTRE DIPLOMATE

L'ABBÉ OSTER EN SUÈDE

Le 24 janvier 1781, Gustave III, ce monarque éclairé qui témoigna de l'amour à la France, aux Lettres et au devoir royal et dont la mort même fut illustre, accordait par édit à ses sujets catholiques le libre exercice de leur culte. Ainsi prenait fin un régime de proscription qui, au bout de deux cents ans et plus, ne laissait de l'ancienne Église de Suède que des vestiges dispersés et bien rares. Pie VI et le cardinal Antonelli, préfet de la Propagande, s'empressèrent de mettre à profit les dispositions tolérantes du monarque en donnant à la Suède un vicaire apostolique, qui devait avoir la haute main sur la petite église rassemblée et correspondre avec Rome. Après des démarches, on choisit pour ces délicates fonctions un prêtre du diocèse de Metz, l'abbé Oster, qui s'était signalé par la conversion de la princesse de Nassau-Saarbrucken, et en qui le Saint-Siège trouvait un apôtre doublé d'un diplomate.

C'est l'histoire de la mission en Suède de l'abbé Oster que retracent deux prêtres lorrains, M. l'abbé Fiel, neveu du cardinal Mathieu, et M. l'abbé Serrière [1].

1. *Gustave III et la rentrée du Catholicisme en Suède*, d'après les archives de la Propagande.

Les historiens de l'Église auront sans doute profit à connaître cette relation. Je crois que les amateurs d'histoire politique ne s'y plairont pas moins. MM. Fiel et Serrière ayant eu à traduire plusieurs pièces de la correspondance du cardinal Antonelli et de l'abbé Oster, nous ont révélé des modèles de littérature diplomatique. J'aimerais les citer; mais plutôt je veux rapporter quelques traits de cette âme hardie de Lorrain.

Les difficultés que rencontra Oster pendant les cinq années de son apostolat ne sont pas pour surprendre : elles tenaient aux temps, au pays, au but de la mission ; religieuses, politiques, financières, elles auraient abattu un moins ferme courage, mais le vicaire apostolique fit toujours front avec un certain bonheur, parce qu'il usait de cette tactique qui, dans la conduite des affaires humaines, manque rarement son effet, je veux dire qu'il défendait ses positions *en avant*.

On admire, dans sa correspondance avec Rome ou dans ses notes et mémoires au gouvernement suédois, comme Oster, dès qu'il prévoit un assaut, tout de suite gagne du champ, va de l'avant et pousse sa pointe de manière à n'être jamais ramené en deçà de ses positions de départ.

A plusieurs reprises, le cardinal Antonelli avait rappelé l'entreprenant vicaire apostolique aux principes d'une sage économie. Un jour, les observations devinrent plus énergiques : en trois ans, la mission n'a pas dépensé moins de 36.000 livres pour un résultat spirituel encore peu apparent. On le priait de réduire les frais. Quelle attitude prend Oster ? Avec toute la déférence qu'on attend de lui, il se justifie, mais s'il bataille, encore ne veut-il discuter que des chiffres supérieurs à ses dépenses actuelles. Ainsi, son adjoint dont la pension fut fixée primitivement à 1.000 livres, ne touche encore que 1.440 livres. C'est trop

peu. « Votre Éminence jugera que le P. d'Ossery ne peut se soutenir avec sa pension de 1.440 livres. Je la supplie de porter ses appointements au moins à 1.800 livres. » Quatre mois plus tard, c'est un troisième prêtre qu'il demande. On l'invite à abandonner certain projet de chapelle à la résidence d'été de la Cour, c'est trois établissements nouveaux qu'il propose. Le plus fort, c'est qu'il n'y avait en cela rien que de raisonnable, de juste, d'indispensable.

La situation de l'Église catholique de Suède restait, politiquement, très exposée. Elle ne se soutenait que par le bon vouloir du roi, que la cabale protestante attaquait presque chaque jour. Les actes de prosélytisme, les conversions étaient interdits à Oster ; il devait paître ses ouailles, mais ne pas chercher à en accroître le nombre. Une pauvre femme, allemande et protestante, vint se convertir d'elle-même; Oster crut pouvoir, sans enfreindre l'édit, recevoir une abjuration qu'il n'avait pas sollicitée : il se trompait, car il y eut une véritable émeute de protestants. « La mission y eût probablement succombé sans l'autorité personnelle de son chef. » Le roi ne put mieux faire que de laisser passer l'orage, même il eût su gré à Oster d'éviter de tels embarras d'où il n'était pas en position de pouvoir le retirer.

C'est que le roi avait ses propres difficultés ; à son retour d'un voyage magnifique et pompeux à Rome, il fut accueilli par une explosion de mécontentement populaire : ses prodigalités mettaient le trésor à sec et foulaient le paysan ; avec cela, une disette que, pour un peu, on lui eût imputée. Il fallait de l'argent et les factieux avaient beau-jeu, car Gustave III se trouvait dans la nécessité de convoquer la Diète.

Dans une lettre au cardinal de Bernis, alors notre ambassadeur à Rome, le roi peint ainsi sa situation : « Si vous saviez ce que c'est qu'une Diète de Suède, et

combien ce terrain est convulsif et absorbe toutes autres idées... Celle-ci n'a duré que six semaines ; mais ça exige une patience, une attention suivie d'autant plus pénibles que les moindres démarches, dans le cours de la vie ordinaire les plus indifférentes, tireraient à conséquence et pourraient entraîner les suites les plus fâcheuses. Cette situation pour une âme active est très pénible... J'ai eu pour cette fois à lutter contre la plus forte opposition qui depuis longtemps s'est élevée. C'était une réunion de tous les anciens factieux aux plus mauvaises têtes du royaume. Cette situation pouvait rejeter le royaume dans tous les troubles que pendant quinze ans j'avais tâché d'étouffer, et cela serait immanquablement arrivé, si je n'avais mis autant de modération que de patience. Tous les gens de bien étaient alarmés. » Et plus que personne, Oster.

En effet, c'est lorsque le roi, assailli lui-même, était si hors d'état de le servir, que le prêtre sentit venir l'attaque la plus rude. Les luthériens se flattaient de mettre à profit les troubles du royaume pour enlever la révocation de l'édit de 1781 et ramener l'ancien état de choses. Que faire ? Le parti d'Oster fut bientôt pris. « Puisqu'on remet en question l'œuvre religieuse accomplie par le roi en 1779 et 1781, écrivent ses historiens, Oster excite les grands qui lui sont dévoués à tenter eux-mêmes l'offensive et à réclamer hautement une amélioration de la loi, dans le sens d'une liberté plus large avec un texte et des formules claires. Il n'y a pas de meilleure tactique pour défendre les positions conquises. » Et lui-même écrivait à la Propagande : « *De cette agitation qui ne m'effraie pas*, je vais tâcher d'obtenir une interprétation plus libérale, je l'espère ; je tâte en vue de cela les sentiments des députés notables, j'étudie leurs pensées et les amène à nous être favorables. » Le résultat fut, on s'en doute peut-être, que

les choses restèrent en l'état : Oster avait donc bien manœuvré.

Il me semble que la leçon peut être recueillie; mais ce serait la perdre totalement que d'attribuer au prêtre lorrain la moindre pensée de rouerie; rien de tel n'entrait en cette âme ; sa diplomatie n'avait rien d'oblique, elle était au contraire l'acte d'un homme qui marche à son but en droiture, avec un cœur qui, suivant son langage, « ne s'effraie pas d'une agitation » ; c'est pourquoi il fait plaisir à connaître.

LES VILLEROIS

Pour M. Lavisse.

Dans la *Première année d'histoire de France*[1], on rapporte l'anecdote courante du gouverneur de Louis XV, Villeroi, répondant : « Oui, sire » dès que le jeune roi ouvrait la bouche et avant même qu'il eût exprimé son désir. Dans la *Deuxième année d'histoire de France*, Villeroi est présenté tout au long comme gouverneur de Louis XIV : « La jeunesse de Louis XIV fut fort triste. Pendant très longtemps, Mazarin négligea beaucoup le jeune prince, qui était d'autre part très gâté par son gouverneur, Villeroi, ce qui n'était pas un moindre mal. On se moquait à la cour de Villeroi, parce que le roi n'avait pas plutôt dit : « Monsieur le Maréchal », qu'il répondait : « Oui, sire », etc. (Lavisse, *Deuxième année d'histoire de France*, Paris, Colin, 71e éd.).

La vérité, n'importe quel Larousse vous le dira, c'est qu'il y eut, entre beaucoup d'autres, deux Villerois, l'un gouverneur de Louis XIV et l'autre de Louis XV. Mais est-ce que M. Lavisse peut se refuser le plaisir de les confondre tous deux, avec toute l'ancienne France, dans la même haine et la même anecdote ?

1. Gilbert apportait un appendice à la savante et généreuse défense que Jean Longnon fit contre M. Lavisse du beau livre de M. Funck-Brentano : *le Roi*. V. *Revue Critique des Idées*, les 25 juillet, 10 août et 10 octobre 1913. — E. M.

Or, qu'étaient ces Villerois ? Un récent ouvrage sur « l'affaire du Bonnet[1] », dont l'ennemi même de Lavisse a, par un coup du sort, rédigé la préface, cite sur eux des traits dont la saveur n'est assurément pas moindre que ce « *Oui, sire* », pour tous les temps, qui fait si plaisamment radoter le professeur.

Villeroi, le futur gouverneur de Louis XV, était connu pour sa fatuité prétentieuse. Saint-Simon raconte ce tour, « à le tuer », que le vieux duc de Gesvres lui fit un jour, à Marly. Les courtisans étaient autour de la table du roi, à l'attendre. Arrive le maréchal de Villeroi « avec ce bruit et ces airs qu'il avait pris de tout temps ». Ce bruit impatienta sans doute le duc, qui se prit à lui dire tout d'un coup : « Monsieur le Maréchal, il faut avouer que vous et moi sommes bien heureux. » Le maréchal, que ce début ne mettait pas trop en confiance, tente de rompre le propos ; mais l'autre, trop bien parti, « continue, l'apostrophe pour se faire écouter, admire la fortune de Villeroi qui épouse une Créqui, et de son père, qui épouse une Luxembourg, et de là des charges, des gouvernements, des dignités, des biens sans nombre ; et les pères de ces gens-là des secrétaires d'État : « Arrêtons-nous là, Monsieur le Maréchal ! s'écria-t-il, n'allons pas plus loin, car, qui étaient leurs pères, à ces deux secrétaires d'Etat ? de petits commis, et commis eux-mêmes : et de qui venaient-ils ? Le vôtre, d'un vendeur de marée aux halles, et le mien, d'un porte-balle et peut-être de pis. Messieurs, s'adressant à la compagnie tout de suite, est-ce que je n'ai pas raison de trouver notre fortune prodigieuse, à M. le Maréchal et à moi ? N'est-il pas vrai donc, Monsieur le Maréchal, que nous sommes bien heureux ? »

1. *L'Affaire du Bonnet et les mémoires de Saint-Simon*, par André Grellet-Dumazeau ; préface de M. Frantz Funck-Brentano.

Voilà, peut-être, un XVIIe siècle que le public ne soupçonnait pas. Mais à qui la faute, je le demande, sinon à M. Lavisse et à ses manuels tendancieux? Ces Villerois, ces Gesvres, qu'on doit prendre, à l'école primaire, pour les rejetons d'authentiques dynasties féodales (« le gouvernement des nobles », parbleu !) qu'étaient-ils ? On vient de l'entendre : les petits-fils des pareils de M. Lavisse. Les Gesvres venaient des *Potier*, marchands pelletiers ; Saint-Simon en descendait également, et à l'aigreur de son récit on devine que l'évocation de ces Potier-là ne lui avait fait aucun plaisir. D'ailleurs, dit-il, le discours du duc « n'apprenait rien que personne ne sût ». Quant aux Villerois, d'Hozier, dans ses *Mémoires sur les ducs et pairs*, qu'il fit pour le Roi et pour Mme de Maintenon, nous renseigne tout au long. Leur premier nom fut Neuville. « Richard de Neuville, marchand de poisson de mer ès halles de Paris, dit d'Hozier, était ainsi qualifié dans son épitaphe qui se voyait encore l'an 1645 sous le charnier des Saints-Innocents, et elle porte qu'il mourut le 18 février de l'an 1401. — On prétend que Nicolas de Neuville, clerc de la cuisine du roi Philippe le Long l'an 1317, était son grand-père. Mais il est certain que Nicolas de Neuville, fils de Richard, fut, comme lui, vendeur de poisson de mer et que Simon de Neuville, son frère, fut institué dans l'office de receveur et voyer de Paris le 7 février 1409. — Entre les enfants qui sortirent de son mariage, Hugues de Neuville, l'aîné, était aussi vendeur de poisson de mer, Charles de Neuville, le second, marchand épicier. » Mais voici qui va décider des brillants destins de la famille. Un autre frère du marchand épicier et du vendeur de poisson de mer, receveur des aides et des tailles à Beauvais, épousa Geneviève Le Gendre, fille de Jean Le Gendre, trésorier des guerres, anobli l'an 1496 et fils d'un marchand de vins (d'autres disent qu'il fut lui-même marchand de

miroirs). Ce Nicolas devint conseiller au conseil privé en 1544. Son fils, secrétaire du Roi l'an 1539, ayant été institué héritier testamentaire de Pierre Le Gendre, son oncle maternel, *seigneur de Villeroy*, d'Alincourt et de Magny, à condition de porter son nom et ses armes, il prit l'an 1554 des lettres de mutation du nom de Neuville en celui de Le Gendre.

Ce fut le fils de ce Neuville-Le Gendre qui eut Marot pour page, comme le poète le rapporte dans sa dédicace du *Temple de Cupidon*.

Le fils de celui-ci, Nicolas Le Gendre, porta toujours le surnom de Le Gendre jusqu'en 1582, ensuite il reprit le nom de Neuville. Nouvelle époque en 1559 : il épouse la fille de Claude de l'Aubespine, secrétaire d'Etat, et *est fait lui-même secrétaire d'État en* 1567. C'est le Villeroi de la Ligue et des *Mémoires*.

Son fils, Charles de Neuville, *marquis d'Alincourt*, sera, comme son père, gouverneur du Lyonnais et *chevalier du Saint-Esprit en* 1597.

Le maréchal gouverneur de Louis XIV, père de l'autre maréchal, gouverneur de Louis XV, était son fils. Il n'y avait au-dessus d'eux que les princes du sang ; encore le dernier ne se privera-t-il pas de batailler pour obtenir aux ducs et pairs les prérogatives et honneurs réservés aux enfants de France. Ce qui n'empêchait personne, comme on l'a vu, de garder le souvenir des marchands des halles. Il y aurait peut-être là un sujet d'allocution aux enfants du Nouvion-en-Thiérache.

LA VIE A ROME

Au forum : cette jeune femme était, en droite ligne, accourue là, dès la descente du train : en voiture, toute seule, et portant à la main le petit livre rouge, familier au voyageur, ses bagages à ses côtés et sur elle encore la poussière du voyage ; mieux que tout, ce qui disait la ferveur de sa course, c'était sa manière de regarder de tous ses yeux, l'admirable curiosité du visage, cette face dominée qui se donnait en offrande. Elle communiquait autour d'elle son abondance, et je m'en souviens encore.

Chacun peut avoir, pour son compte, un souvenir, semblable à celui-là, de son premier voyage à Rome. Colisée, Panthéon, rencontrés dans la nuit, que vous m'êtes restés chers ! Il faudrait pleurer sur soi, si l'enthousiasme de découvrir la Ville, ne nous avait pas, la première fois, inspiré pareillement des démonstrations qui cessaient de craindre le ridicule.

A une deuxième visite, c'est différent : on sent à la fois plus de calme et de caprice. Pour moi, je ne me dirigeai point tout de suite vers les grands lieux : ni le Colisée, ni Saint-Pierre n'attirèrent d'abord mes pas ; mais instinctivement je cédai au désir de revoir les rues de Rome, et après un tour sur la place de Venise, ayant gagné le Corso, je m'enfonçai et me perdis dans le dédale des rues qui avoisinent Monte-Citorio ; je n'eus de cesse qu'après mille tours dans les vieux quartiers de

Rome, Palais Madame, Saint-Louis-des-Français, Fontaine Trevi, la Minerve, aux rues étroites et sans trottoirs où l'on coudoie le Romain et ses mœurs foraines, tours et détours qui me menèrent enfin à la charmante, désuète, poétique et rococo place Navone d'où j'eus mille peines à m'arracher.

C'est le privilège des villes italiennes d'avoir comme un corps de beauté, de donner à leurs monuments un entourage de choses et d'êtres, non seulement pittoresques ou poétiques (on en trouverait ailleurs), mais doués de style et d'une forme naturelle qui réponde aux œuvres d'art. Qui fait cela ? Le ciel peut-être, qui arrange tout. Absence de vulgarité, gentillesse des êtres, légèreté de l'air, trésors artistiques, tout résulte d'une cause commune, faveur des dieux, grâce mystique, par laquelle tout naît, sur ce sol, avec l'accent, la flamme, le don qui captive l'homme du nord.

Rome, en même temps qu'une capitale, est une petite ville, où la vie est seulement plus ancienne qu'ailleurs, où les hommes, plus avertis, ont une gravité de patriciens. La pauvreté y revêt les airs de la simplicité, et l'on envie un peuple si lestement évadé des embarras matériels. L'âme de la Ville par excellence ne se laisse naturellement pénétrer qu'après un long commerce ; rarement l'étranger, le touriste surtout, la conquiert ; aussi ces *Croquis romains*, signés *Aventino*, qui nous initient à son charme le plus intime, ressemblent-ils très peu aux livres qu'on est habitué de lire sur Rome. L'auteur a passé là-bas de longues années, tout mêlé à la vie, à la société, à la politique ; il connaît assez le monde romain pour en faire revivre les mœurs et les types, princes de l'Eglise ou marchands forains, dans un livre vivant comme une correspondance, le premier peut-être qu'on se soit avisé d'écrire sur ce sujet trop peu connu... Que cet art de l'instantané ne vous fasse point illusion. Pour en connaître

les mœurs, c'est bien de brûler chaque jour le pavé de Rome, et Dieu sait qu'Aventino n'épargne guère ses pas; pourtant ce n'est pas tout, et il manquerait à son livre l'essentiel, cette parole enflammée qui rend l'âme même des choses, si notre ami n'était poète et amant de Rome à sa manière. Sachez qu'après de laborieuses journées remplies de courses, de démarches et de rédactions fiévreuses, quand le soir est venu, Aventino, ayant donné son lot au lecteur, se fait sa propre part et repasse pour lui-même aux mêmes endroits qu'il a courus le jour. Rome est alors déserte et silencieuse, et sous les voiles de la nuit elle appartient à qui sait la prendre. Aventino depuis de longues années ne visite plus Rome qu'après la nuit tombée. C'est de là que lui est venue cette pénétration intime des aspects de la ville, de là aussi cet accent de son livre, qui le fera reprendre encore, quand la curiosité et l'attrait du nouveau l'auront une fois exploré.

UN ROMAN DE STENDHAL ABANDONNÉ

En classant les papiers de Stendhal, M. Henry Debraye, le savant archiviste grenoblois, a retrouvé l'ébauche, soixante-quatorze pages de notes et de fragments, d'un roman inédit de Stendhal, *Une position sociale*, dont la conception (1832) est postérieure de deux ans au *Rouge et Noir*, antérieure de sept à *la Chartreuse*. C'est un document pour l'histoire de Stendhal.

L'action, au moins dans la première partie, devait se dérouler à Rome, et presque tous les personnages eussent été français : c'étaient entre autres la duchesse de Vaussay, femme de l'ambassadeur de France, et Roisard, secrétaire à l'ambassade. En ce dernier, vous reconnaîtrez Stendhal à ce portrait : « C'était un homme assez grand, de plus de quarante ans ; ses traits étaient grands, point beaux, mais extrêmement mobiles. Ses yeux exprimaient les moindres nuances de ses émotions, et c'est ce qui mettait son orgueil au désespoir. Lorsqu'il craignait ce malheur, il était brillant, amusant, rempli des saillies les plus imprévues ; il électrisait ses auditeurs. Lorsqu'il n'avait pas d'émotion, il était sans esprit, il n'avait pas de mémoire, ou dédaignait de l'appeler à son secours. Sa parole alors était aussi discrète que l'expression de sa physionomie l'était peu. Son orgueil aurait été au désespoir de laisser deviner ses sentiments. Un

mot touchant, une expression juste du malheur, entendue dans la rue, surprise en passant près d'une boutique d'artisan, l'attendrissait jusqu'aux larmes. Mais s'il y avait la moindre pompe (*sostenuttezza*), la moindre possibilité d'affectation dans l'expression d'une douleur, quelque légitime qu'en fût le motif, il n'y avait plus que l'ironie la plus piquante dans les regards et dans les mots de Roisard. »

Dès l'âge de seize ans, cet être ainsi fait avait été placé dans la sphère d'action de Napoléon, il l'avait suivi à Moscou et ailleurs. Pendant qu'il courait les champs, mangeant son bien à la suite du grand homme, son père se ruinait. Ruiné lui-même personnellement en 1814 par la chute de Napoléon, il avait voyagé et vécu en philosophe. A la Révolution de 1830, Roisard, qui avait vingt ans de service, était entré dans la carrière des écritures officielles, dans le but unique d'arriver à une pension de retraite, pour laquelle il fallait trente ans de service. Il arrivait à Rome sans ambition, uniquement pour passer dix années sans trop d'ennui, et ensuite retourner achever sa vie, à Paris ou ailleurs, dans une situation un peu supérieure à la pauvreté.

« Les beaux yeux bleu foncé » de la duchesse de Vaussay bouleversèrent tous ces plans. « Mme la duchesse de Vaussay avait plus de trente ans.... Blonde, un être passionné. Elle était emportée par un tempérament de feu à se livrer avec fureur à toutes les jouissances, mais elle avait toujours eu la plus haute idée du *devoir*, même elle n'en avait pas une idée raisonnable ; mais elle s'était faite une idée superstitieuse, une idée dont le fond n'avait jamais été examiné et dont sa facilité d'être émue s'était emparée. » Touchant génie de la douleur, du remords et du dévouement le plus pur en même temps que le plus malheureux, Mme de Vaussay avait été victime de plusieurs intrigants habiles à intéresser sa

pitié. Pour Roisard, bien plus digne d'elle, il est trop prompt à l'émotion, trop peu maître de lui pour jouer un personnage, aussi cette femme, pourtant la sincérité même, le rebuta.

Pourtant elle a plaisir à s'entretenir avec lui et Roisard qui, suivant une marche réglée, place la conversation toujours sur les grands sujets, gagne sa confiance ; un jour enfin, au cours d'une promenade en forêt, du côté de Rocca di Papa, il obtient d'elle l'aveu d'un secret essentiel, la confidence d'une ancienne faute qui lui fait craindre l'enfer.

A cet instant, les grands yeux bleu foncé de la duchesse étaient admirables, ses cheveux très blonds s'étaient un peu dérangés, sa robe divinement bien faite tombait presque de ses épaules. Ses yeux, ordinairement si doux, étaient extrêmement ouverts. Roisard les trouvait remplis à la fois d'audace et de terreur. On eût dit qu'ils regardaient en face un péril immense.

— Voilà la beauté sublime, se dit Roisard. Je ne l'ai jamais vue d'aussi près et aussi nettement.

Entre ces deux êtres Stendhal imaginait le duel que voici :

La duchesse ne veut de Roisard que comme *consolateur religieux*. — Elle n'avait qu'une peur, c'est qu'il la regardât avec amour. — Plus tard, Roisard se dit : « C'est de l'amour qu'elle veut tout bonnement, et, parbleu, je ne l'aimerai pas. » — Son *étonnement* quand il découvre que ce n'est pas de l'amour qu'elle veut.

— Suis-je donc trop vieux ? se dit-il.

Alors il prend de l'amour.

Tout lecteur de la *Chartreuse de Parme* rêvera aux merveilles de délicatesse, d'émotion et de sensibilité que Stendhal aurait su répandre sur ce canevas. Comme moyen pour mettre aux prises ses personnages, le

romancier avait inventé une intrigue diplomatique assez compliquée, qu'un carbonaro, le prince Savelli, et un jeune cardinal ambitieux eussent embrouillée à plaisir.

Mais Stendhal se dégoûta assez vite de son ouvrage. Entre septembre 1832 et juin 1833, le sujet a cessé de plaire; sur la fin, l'auteur doit même faire effort pour ressaisir les fils de l'intrigue ; cet indice l'avertit aussitôt : le sujet ne lui tient plus au cœur ; c'est assez pour qu'il l'abandonne. Singulier original, qui voulait du bonheur en écrivant !

Regretterons-nous son verdict ? Autant demander si nous aimons Stendhal. Question grossière. Autant se confesser en public. Constatons plutôt que tout n'a pas été perdu des ébauches de 1832. Dans une note, datée du 2 octobre, Stendhal se demandait : « *Ce roman sera donc encore, comme* le Rouge, *un duel entre deux personnages ?* » Et il se répondait : « *Non. Quand l'histoire du duel sera finie* (dans le plan), *faire le peuple du tableau.* Primo, *absolument, pour délasser du sérieux, un* personnage comique. »

C'est en effet vrai qu'il n'y a pas de personnage comique dans *le Rouge et le Noir*. Mais il y a Ranuce-Ernest dans *la Chartreuse* : c'est à lui que Stendhal pensait dès 1832.

Il n'est pas moins vrai que *Armance, le Rouge, Lucien Leuwen, le Mari d'Argent,* ne montrent qu'un duel entre deux personnages, mais *la Chartreuse* ?

Presque toutes les nouveautés de *la Chartreuse* se trouveraient annoncées dans les notes marginales d'*Une position sociale*. On pourrait descendre dans le détail et retrouver le prince Savelli, ce « carbonaro à peu près fou », sous les traits touchants de Ferrante Palla, ou encore dans le cardinal della Gherardesca voir un comte Mosca plus jeune et sans amour. Tenons-nous-en aux

grandes lignes. Ce n'est qu'en 1839, dans *la Chartreuse*, que Stendhal parvint à représenter la passion pure, toute douceur, toute souffrance, sans duel, sans cette dureté et ce jeu de guerre cruelle, sans les pièges, enfin, dont *le Rouge* est semé et dont eût été remplie probablement *Une position sociale*. Mais il y avait plusieurs années déjà que son idéal profond et son plus grand désir le portaient à peindre les effusions de l'amour sans rien qui grince. Comprenons donc que ce qu'il y a de rouerie dans l'âme de ses premiers héros était une feinte, dénotant quelque gaucherie, un artifice pour faire marcher l'action ; mais que, dès les premiers temps, il se rendait compte que ce ressort, si nuisible à la douceur des accents et à l'émotion, pouvait et devait être remplacé par une combinaison d'intrigue dont les comparses (ce qu'il appelle *le peuple du tableau*) eussent été chargés et dans laquelle les amants, victimes innocentes, auraient paru dans toute leur grandeur malheureuse. Les notes qui suivent en font foi :

On dissèque trop à la La Bruyère, écrit-il, le caractère de Roisard. Le lecteur finira par prendre de l'humeur contre Roisard, qui ne lui donne et ne sent aucune *émotion*.

Le sort des deux amants affecté par autre chose que les mouvements intérieurs de leur cœur.

Des héros qui ne soient pas de froids calculateurs, mais qui sentent fortement, les trames abandonnées aux personnages secondaires, l'effet de tristesse noble et poignante qui en résulte, tout cela, qui pourrait dénoter comme un adoucissement de l'humeur de Stendhal, se verra réalisé dans l'admirable histoire de Fabrice, dont ce roman manqué donne un pressentiment : c'est un titre, peut-être, à notre amitié.

JUSTICE

Le bureau de la Chambre qui envoya le député du 1er arrondissement siéger à la Commission Rochette a fait un coup de maître. Avec Barrès, la justice avait un œil dans la Commission ; par lui, elle pouvait chaque matin exécuter des sentences idéales [1]. La série des « Barrès » sur Rochette vient ainsi s'ajouter à toutes celles de l'*Appel au soldat*, de *Leurs Figures*, des *Scènes et doctrines du nationalisme!* Elles ont fait vérifier en outre que si Paris est la capitale de la France, c'est également une petite ville où l'on voit les gens causer sur la place : une émotion, et les voilà qui s'assemblent et qui s'interrogent, leur journal à la main. L'autre semaine, il n'était question que des articles du député de Paris. C'était tout de suite le thème entre promeneurs qui s'abordaient, et de tous les partis, notez ce point.

Prestige d'un très grand écrivain, assurément. Mais aussi prestige de la raison. A côté du peintre incisif et violent, contrasté, de *Leurs Figures*, il existe dans Barrès un politique habile et pondéré qui ne fut jamais plus grand qu'à Rennes (« ville qu'arrose le Rubicon... »), en 1899; quand, au sortir des séances du Conseil de guerre, il rédigeait pour *le Journal* ces correspondances

1. Du 21 au 27 mars 1914, M. Maurice Barrès a publié dans l'*Écho de Paris*, sous la rubrique *Dans le Cloaque*, une série de six articles relatifs aux séances de la Commission Rochette.

inoubliables qui de la confusion de l'audience dégageaient instantanément les positions centrales et dominantes et laissaient à l'adversaire ses diversions.

Ici comme là, Barrès a indiqué dès la première minute à ses compagnons politiques les points à occuper, ceux en dehors desquels l'adversaire pourrait exécuter des fantasias, mais non faire rien d'utile.

Dans l'affaire Caillaux-Monis-Rochette, qu'est-ce qui importe uniquement et qu'est-ce qui est acquis ? Ceci, pose-t-il dès son premier article : le pouvoir est venu au secours d'un escroc.

Monis a avoué avoir fait pression sur le procureur et Caillaux a reconnu que cette démarche avait été sollicitée par lui. Quant au détail de leurs motifs, nous ne le saurons probablement jamais, et il n'importe absolument pas...

Barrès, dans le même temps qu'il accable l'adversaire par l'évidence, sort de l'homme de parti pour devenir juge et justicier, de l'agrément du public. Ainsi durant tout le cours des débats il parut dans les fonctions d'arbitre, grâce à la fermeté de sa position fondamentale, grâce à la constante justesse de ses tours d'horizon : de Rochette à Caillaux, de Caillaux à Monis, de Monis à Fabre, et de là à Bidault, et de Bidault à Rochette obtenant enfin sa remise, on voit un cycle de forfaitures dont la preuve est suffisamment établie par les aveux essentiels des coupables ; il reste à en déterminer les sanctions. Et on ne l'en a pas fait démordre.

Dieu me garde toutefois de vous peindre un Barrès ankylosé ! S'il ne perdit jamais du regard sa forteresse, le réduit où l'on ne pouvait le forcer, il ne se priva pas d'aller reconnaître l'ennemi ni même d'escarmoucher. Car il ne fut jamais plus en verve.

Il est clair que Maurice Barrès n'a qu'à dégringoler la pente de son *oppidum* pour rejeter l'ennemi : admirons du moins l'autorité de ces accrochages rapides qui règlent l'adversaire.

Les portraits et croquis de séances marquent les repos entre deux reprises. Le commissaire est bon enfant et il fait la tête de chacun. Voici Caillaux qui se rend au collège dans la voiture de ses parents et Monis sortant de son sac de pommes de terre... Voici Jaurès avec son masque de président de thèse et Me Bernard. Voici l'impayable Rosemberg et M. Ceccaldi.

Petit, mince, rapide, un peu roux, l'œil brillant, la moustache guerrière, pareil à une lame d'épée... Il s'est choisi un chef, il marche pour Caillaux, il est de sa *gens*, de sa vendetta s'il le faut.

Mais quel beau joueur est Barrès ! Un polémiste partial eût tenté, avec ses portraits généraux, d'accentuer dans l'esprit du lecteur et d'exagérer même un peu l'impression que les faits doivent y déposer. Barrès modère et tempère plutôt l'accusation des faits. Indulgence non indifférente, indulgence proportionnée et mesurée à l'indignité du bénéficiaire, mais indulgence générale, philosophique et humaine. Politique aussi, devrais-je ajouter, si la perte des illusions sur l'homme est à la fois l'école et le fruit de la politique. D'un jour à l'autre, au surplus, il arrive que ces portraits s'achèvent, se retouchent et se nuancent, et c'est vraiment sinon un cinéma, comme il dit trop méprisamment, du moins une représentation animée de la nature humaine, avec ses hauts et ses bas, ses fluctuations et son incertitude : le tout, nuances, retouches et retours, attestant la plus loyale absence de parti pris

Comment pourrait-il en être différemment, aux hauteurs où il se place ? Hauteurs relatives, s'entend : Barrès

n'exige pas de nous de la sublimité ; il ne se donne pas le facile plaisir de renvoyer dos à dos MM. Briand et Monis au nom d'un idéal de perfection miraculeuse et en expliquant que saint Vincent de Paul au moins, voilà son homme. Non, c'est l'honnête moyenne qu'il demande, voire un peu de désintéressement chez les chefs : c'est le point de vue à mi-côte de la société française.

Donc, tandis que Jean Jaurès, faux idéaliste (on l'a bien vu) confronte Caillaux et Barthou pour tirer d'eux ces histoires de conversations surprises derrière un rideau, Barrès les confronte en moralité : vous, Barthou, et vous Caillaux, quels sont dans la vie vos principes? quelle idée vous fait agir ?

A mon gré, Barrès n'établit même pas assez de distance entre un Caillaux et l'homme net, je crois, mais tombé dans la république de Venise, qu'est M. Barthou. Sans doute celui-ci paraît encore trop à son aise au milieu de ces intrigues tortueuses. Cependant il ne me semble pas qu'on lui accorde assez lorsqu'on le loue d'être bon joueur de pelote. Propreté effective à part, il a pour lui des garants : une ardeur naïve qui découvre un fonds de générosité; celle-ci, jusque dans l'atmosphère viciée de la politique, doit, il semble, le préserver de chutes contre lesquelles un Caillaux au contraire apparaît mal défendu par ses emportements de petit-maître irascible.

Mais voilà bien des subtilités peut-être. Le point capital était de formuler, dans l'air lourd de la Commission, les postulats de la moralité française. A la bonne heure. Maintenant, qu'on ne vienne pas se plaindre à ce propos de l'abus de la morale. Nigaud qui y songerait! Et qu'on le renvoie à l'école! Qui veut trop prouver ne prouve rien.

*
* *

On a appelé Barrès notre Salluste : voici alors sa Conjuration de Caillaux. Pour le goût de la guerre et l'intelligence des intrigues, il est de fait qu'il ne le cède ni à l'historien latin, ni à Retz, ni à Saint-Réal. Chez lui, ce que l'on va chercher, ce sont souvent, en effet, des plaisirs de journée populaire et d'indignation. On aime ces notes d'horreur légèrement glacée qui sont la marque de l'époque.

Gaston Calmette a été assassiné lundi au soir. Le mardi, dès le matin, j'arrivai à la Chambre. « Le voilà zigouyé ! » disaient-ils. Un collègue me dit : « Calmette est maintenant calmé. » Un ministre, en ôtant son pardessus, déclara : « Il n'a que ce qu'il mérite. » Voilà les sentiments auxquels Thalamas se chargea de donner une forme. Il écrivit sa lettre impérissable.

Tel a été cette fois son début. Assurément cela flatte et va chatouiller en nous un amour de la bataille, un besoin de vengeance qui a la France pour lointain et dernier objet : avec Barrès, la vie est sérieuse ; d'une situation il dégage le dramatique et attise la passion par une volonté de froideur. Aussi tout de suite les colères deviennent-elles graves.

Mais, et voilà la merveille, s'il passionne en nous le partisan, il porte en même temps dans tout son être, il respire une loyauté qui plaît aussi infiniment à notre instinct de justice. A coup sûr, il n'est pas un indifférent, mais justement parce qu'il est lui-même, en tant que citoyen, engagé dans la lutte, justement parce que c'est une phase d'un conflit presque tragique et en tout cas national, justement parce qu'il y va d'un haut intérêt, sa lucidité paraît une chance de plus au milieu

d'un combat dont cette tranquillité le rend dans une certaine mesure l'arbitre. Et, en définitive, s'il a tellement l'audience du public, s'il jouit de ce crédit, c'est bien que dans la confusion de nos tumultes et la fièvre des passions, au milieu des excès inévitables, il continue d'avoir raison et pense aux lendemains. Et cela prouve apparemment que les Français aiment à la fois l'excès et la raison, que nous voulons bien être turbulents mais non pas comme des sauvages ni jusqu'à tuer le pays, et qu'en fin de compte, les mauvaises têtes que nous sommes ne demandent qu'à se laisser convaincre.

PARADOXE SUR LA PRESSE

L'habile directeur de l'*Argus de la Presse*, fondation charitable pour hommes de lettres, étudie l'organisation, le fonctionnement, les aspects divers du journalisme moderne. C'est, en trois cents pages de texte encadrées d'illustrations et semées d'anecdotes, la théorie du mécanisme, après la Bourse, le plus important de la vie moderne [1].

Or, à propos du grand reportage, rappelant les faits saillants des trente dernières années, M. de Chambure dresse cette énumération :

Crise du 16 mai et démission du président Mac-Mahon ; mort de Gambetta, de Victor Hugo, du président Carnot, du président Félix Faure, etc. ; attentat contre le tsar Alexandre II ; campagnes du Tonkin, de Madagascar, de Chine, etc. ; découvertes de Pasteur, de Curie, etc. ; démission du président Grévy ; assassinats dramatiques commis par de grands criminels : Pranzini, Vacher, Brierre, Houssard, Garnier, Bonnot, Lacombe, etc. ; l'affaire Schnœbelé ; incidents du Boulangisme et duel Floquet-Boulanger ; grève des mineurs de Carmaux, de Montceau, des ouvriers des ports et des inscrits maritimes de Marseille, des postes et des télégraphes, des chemins de fer, des taxi-autos, etc. ; scandales du Panama ; Expositions universelles de 1878, 1899, 1900 ; démission du Président Casimir Périer ; voyage du tsar en France et revues de Châlons et de Bétheny ;

1. *A travers la Presse*, par le vicomte de Chambure.

l'affaire Dreyfus ; guerres turco-grecque, de Cuba, du Transvaal, russo-japonaise ; mission du capitaine Marchand et incident de Fachoda ; voyages en Russie des présidents Félix Faure, Loubet, Fallières ; incendies de l'Opéra-Comique, du Bazar de la Charité, du Théâtre-Français ; mort de Bismarck ; réception du président Kruger ; incident diplomatique franco-turc en 1901 et envoi d'une escadre française à Mytilène ; catastrophe de la Martinique ; affaire Humbert ; réunion du Conclave et élection de Pie X ; la tragédie serbe ; celle du Portugal ; l'attentat à Paris contre le roi d'Espagne Alphonse XIII ; les événements du Maroc ; catastrophes du *Iéna* et de la *Liberté* ; celle du dirigeable *République* ; celles de nos sous-marins ; les premières évolutions des ballons dirigeables, puis des aéroplanes ; l'affaire Steinheil ; le cataclysme de Messine ; la campagne du Maroc ; l'incident d'Agadir ; guerre italo-turque en Tripolitaine ; guerre contre les Turcs et les alliés bulgares, serbes, grecs et monténégrins ; guerre entre les Bulgares et leurs anciens alliés ; conférence de Londres ; traité de Bucarest ; voyage du président Poincaré en Angleterre et en Espagne...

Je ne dis pas, bien sûr, que ce soit là une pâture médiocre : elle aurait fait vivre autrefois la *Gazette de France* ou celle *de Hollande* ; mais pour remplir trente fois trois cent soixante-cinq, soit près de onze mille numéros à quatre, six ou huit pages de six, sept et huit colonnes, pensez-vous que ce soit suffisant ? Et comment admettre alors que l'information, qui mène si grand bruit de nos jours, soit réellement la raison d'être aujourd'hui de la Presse ? La Presse, c'est-à-dire à Paris 50 quotidiens et 3.000 publications diverses, employant au total 150.000 personnes, en France 250 journaux, et dans le monde entier une profusion à l'avenant d'encre et de papier. Nulle proportion évidemment entre cette orgie d'imprimés et cette poignée de nouvelles. La vie de la Presse n'a pas pu dépendre de ce butin précaire et chanceux ; il a fallu autre chose.

Cette autre chose qui fait sa fortune pendant que chôme l'histoire, ce peut être la passion politique, ou le zèle religieux, ou la curiosité littéraire; le libertinage ou tous plaisirs d'oisifs; un art d'annoncer de façon piquante ou bien avec emphase, sur des tréteaux pittoresques, que par le monde il ne s'est rien passé de grave pendant les dernières vingt-quatre heures; l'habileté à faire mousser des riens; la badauderie; mille autre choses dont on s'avisera à mesure qu'il sera besoin de nouveauté pour distraire le peuple; tout enfin, sauf des nouvelles d'importance.

La fonction de la Presse, après cela, paraît clairement : elle est de créer dans le public des habitudes, des besoins, factices à vrai dire, mais d'autant plus impérieux, qui assurent à la feuille une clientèle stable indépendamment de la matière d'information, dont il faut pouvoir se passer. Ce dont, par contre, il ne faut pas que le public se passe, c'est du journal quotidien, encore qu'il puisse n'avoir rien à dire; mais de quoi se prive-t-on le moins volontiers, sinon de l'inutile? Le journal qui invente un tapage agréable et nouveau met la main sur le public.

Cette raison d'être du journal, que nous pourrions définir sa fréquente inutilité sous le rapport de l'information, fait toute sa puissance. Prendre chaque matin un quart d'heure de temps à cent, à deux cents, à six cent mille, quelquefois à un million de lecteurs, contents de la tâche toute faite, heureux de retrouver certaines idées ou tendances, certains noms, certain tour d'esprit, certaines façons d'accommoder les choses, cela à propos de tout, mais plus souvent de rien, voilà une force, voilà qui donne un étonnant et tyrannique pouvoir, voilà une magistrature véritablement irresponsable et discrétionnaire, voilà l'abus criant, voilà la Presse.

DÉFINITIONS & PRINCIPES

O nuées! nuées! vide du cœur, vanité de l'esprit!

P. G.

1908-1914

LES IDÉES DE L'AVENIR

Ayez des idées *sur* l'avenir, s'il vous plaît de divaguer. Mais l'avenir n'en a pas quant à lui et il ne vous a pu faire ses confidences.

INÉGALITÉS NATURELLES

> Cela nous est facile dans ce pays si fertile en élites pensantes; dans ce pays où cent poètes versifient mieux que Hugo, à l'heure actuelle ; où cent physiciens déduisent mieux que Lavoisier ; où *beaucoup d'hommes instruits, s'ils voulaient cet effort, seraient capables d'écrire l'histoire comme le fit Taine, de régir l'État comme le sut Richelieu.*
>
> PAUL ADAM.

Nous ne poserons même pas à M. Paul Adam la question préalable : qu'en savez-vous? Il est trop certain qu'il n'en sait absolument rien.

Mais prenons le problème tel qu'il le pose. « *S'ils voulaient cet effort.* » Pourquoi ne le veulent-ils pas? Et s'ils le veulent, pourquoi n'arrivent-ils pas à produire leurs puissances en actes ? Il n'a pas suffi à Richelieu de *vouloir* ; entre autres conditions, un roi de France fut nécessaire pour distinguer et maintenir son ministre.

Libre aux métaphysiciens d'imaginer que, dans les limbes du possible, toutes les destinées sont égales et pareilles, puisqu'après tout, cette égalité universelle ne sera jamais qu'une égalité d'*inexistence* : tout ce qui n'est pas est égal ; mieux, il n'est rien.

Mais lorsqu'on cite des cas particuliers, qui appartiennent à l'histoire, il n'est plus permis d'égaler les contraires ou les divers. On raisonne sur des données concrètes qu'il n'est pas en notre pouvoir de modifier, qu'il est absurde d'imaginer seulement différentes.

Le point mystérieux des destinées individuelles, c'est la combinaison de mille facteurs connus, certains, ordinaires, l'enchaînement, en apparence capricieux, des circonstances même les plus communes. Nous sommes déterminés en naissant par notre origine, notre position, notre constitution, notre temps ; mille éléments continuent, durant toute notre vie, de nous définir et de nous délimiter. Les circonstances, les institutions, sont indépendantes des volontés et du mérite individuels. Un général fait la guerre, un autre ne la fait pas : les événements les distinguent donc et la raison défend de les comparer absolument. Joignez que des différences de capacité à l'égard des contingences de la vie, qui d'aventure peuvent se révéler, classent encore les hommes et fondent de nouvelles inégalités. Nous sommes ce que nous sommes. A = A, différent de B.

A est un ensemble positif qu'il faut prendre pour ce qu'il est. Il a pu y avoir, dans deux existences, deux moments pareils ; mais un moment n'est pas toute la vie et il n'y a jamais eu deux vies semblables.

SUR LA PENSÉE ANTIQUE

Pour M. Richepin qui en avait parlé.

D'Homère à Polybe, de Caton à Tacite, nous avons interrogé les ombres des penseurs grecs et latins. Ils nous ont répondu que ce pèlerinage, *vers le mieux toujours, toujours vers plus de liberté, de justice, d'amour et de beauté,* autant qu'on peut donner un sens à ces vocables mal accordés, leur paraissait une chose bouffonne et assez dégoûtante. Puis, oubliant ces basses folies, ils célébrèrent la beauté des théories qui se terminent à des conclusions certaines ; ils dirent encore leur goût de l'achevé, du parfait, de l'accompli, enfin leurs regrets de la beauté dont l'idée finie avait, pendant leur vie, habité leurs cerveaux.

A les entendre, cette beauté, non cruelle, se laissa plus d'une fois conquérir, bien loin qu'elle ait toujours fui leur étreinte à mesure que celle-ci devenait plus pressante.

Et Hugo n'était pas dans leur compagnie. Mais nous l'aperçûmes non loin, qui soufflait bruyamment dans une conque marine pour réjouir quelques ombres de Scythes.

LA LOI DU PAPIER

M. P. Margueritte a tort de s'étonner de la quantité de pièces et de formalités requises pour la célébration légale du mariage. En démocratie, la société est transformée en un vaste mécanisme où chaque individu compte

pour un, est un numéro, un simple chiffre. Il est naturel qu'on cherche à déterminer ce chiffre mathématiquement, par des opérations administratives d'une raideur un peu tracassière. C'est une *loi* de la démocratie, le propre de ce régime étant d'ailleurs de se soustraire aux conditions d'existence de toute société et de périr rapidement.

CARACTÈRE ET INSTITUTIONS DE LA FRANCE

M. Faguet dit encore :

« Le caractère qu'avait l'Allemagne jusqu'au commencement du XIXe siècle, c'est la France qui semble l'avoir maintenant, et le caractère qu'avait la France, c'est l'Allemagne qui l'a aujourd'hui. »

Le caractère, c'est bientôt dit. Peut-on changer de caractère ? Et quand le caractère change, aperçoit-on d'autres changements qui pourraient expliquer le premier ? Par exemple, la France de 1789 et l'Allemagne de 1806 n'ont-elles pas depuis échangé leurs institutions avant leur caractère ?

— Je vous vois venir. Mais vous ne me prendrez pas : je ne fais pas de politique. Je suis un libéral. *Caractère*, c'est un mot honnête. *Institutions*, cela sent son royaliste à cent pas ! *Institutions !* le mot est grossier et cru et incongru. Qui parle de cela ?

— Fustel de Coulanges.

— Il est mort. *Caractère !* cela met tout le monde d'accord. C'est la *vertu dormitive* de Molière...

— Il est vrai.

— C'est le fétiche du nègre.

— Il est vrai.

— Vous voyez que je suis un homme poli.

— Il n'est que trop vrai. Mais, dites-moi, quel est le caractère du peuple français ?

— C'est, Monsieur, la frivolité. Cela est dit à la page 55 de mon livre. Lisez : « La France, nation frivole... Au bout de quinze ou vingt ans, Sedan était sinon oublié, du moins très lointain dans les souvenirs. »

— Il est vrai que cela est dit. Mais est-il permis d'ouvrir ce livre à d'autres pages ?

— Vous m'obligerez.

— Je lis donc à la page 53, qu'en 1866 la France nourrissait « une *vieille* haine nationale contre l'Autriche ».

— Il est vrai. J'ai écrit cela.

— Et bien d'autres choses encore. A la page 58, je lis : « Il y a, particulièrement en France depuis les *souvenirs du 18 Brumaire*, une terreur du général vainqueur. »

— J'ai écrit cela, et comme c'est vrai !

— Mais entendez vous : la France oublie-t-elle ou n'oublie-t-elle pas ? Son caractère est-il la fidélité ou la frivolité ?

— Monsieur, je suis un homme poli. L'homme qui ne se contredit pas un peu est un malotru.

— Vous n'en êtes pas un, Faguet, vous n'en êtes pas un !

On n'a pas le droit d'accaparer le nationalisme. Tout le monde est nationaliste, comme tout le monde tient à son lit, à son jardin, à sa ville, à son hameau, à son chien, à ses enfants, à sa pipe, à sa femme, à sa maîtresse, à tout ce qui fait les habitudes de la vie.

REMY DE GOURMONT.

Mais, homme d'esprit, la patrie est un objet un peu

plus compliqué et un peu plus distant que votre hameau, votre pipe ou votre chien. Or il arrive qu'on confie sa maison à de mauvais gérants qui s'enrichissent de leurs dilapidations....

> Le crédit de la France est sa plus précieuse sauvegarde en cas de conflit armé, et sa meilleure force; mais allez donc causer patriotisme à des gens qu'aveugle la myopie ultra-militariste et qui ne voient rien au delà de l'accroissement quand même, *justifié ou non*, de nos armées terrestres et navales.
>
> (*Le Journal*, 15 mai 1908.)

Notre folie juge peu raisonnable la raison de M. Gauthier. Quand a-t-on vu la richesse d'un pays s'animer d'elle-même pour courir, toute casquée, à la frontière ? Le crédit d'un pays n'est pas une force militaire active, c'est une puissance inerte qu'il faut mettre en œuvre, monnayer en canons et en armées.

Étrange raison qui prend le moyen pour la fin ; monomanie du petit fonctionnaire qui ne sait que compter des tas, aligner des piles, ranger des liasses, et croit que la terre tourne pour que les tas soient comptés, les piles alignées, les liasses rangées.

Singulière raison qui met en doute la *justification* de nos dépenses militaires dans le même article où deux colonnes sont consacrées à l'évaluation des formidables dépenses engagées par l'Allemagne pour son armée.

Que le rédacteur du *Journal* consulte donc une carte d'Europe !

L'HISTOIRE PARTAGÉE

Il y a des gens qui ne comprennent l'histoire que comme une partie de barres. Il faut tout de suite qu'ils fassent deux camps et engagent la bataille à coup d'épithètes bien balancées.

NUÉE IDÉALISTE CONTRE NUÉE MATÉRIALISTE

Dans la *Revue bleue* du 25 juillet 1908, M. Bouglé expose la conception matérialiste de l'histoire, qui consiste à croire que « le *matériel* de la civilisation domine la civilisation même »...

On pense bien que cette « philosophie de l'outil », comme dit M. Bouglé, ne pouvait contenter son démocratisme ni son moralisme. L'auteur de *la Démocratie de la Science* a appris à se méfier de tout ce qui a seulement l'air de la science. Et ici l'apparente rigueur du raisonnement marxiste pouvait lui faire illusion. Il a vraiment cru que cette synthèse ingénieuse était sérieuse et exacte. Aussi, sans y regarder de plus près, il y a opposé le déclinatoire d'incompétence générale qu'il réserve, pour les cas désespérés, aux entreprises de la science sur les intérêts du régime.

> Mais il importe de se souvenir que toute cette technologie n'en est qu'à ses premières armes. Il faut souhaiter qu'elle continue de s'escrimer. Elle peut susciter des discussions suggestives, et provoquer d'utiles enquêtes.

Et c'est tout.

Et pourtant ne pouvait-il faire une réponse déjà

valable aux généralisations imprudentes de l'école matérialiste ? Sans doute à la vie de l'homme, et à plus forte raison aux plus hautes productions de son esprit, aux plus délicates civilisations, un matériel est nécessaire. Mais ce n'est qu'une base, un support. Parce que les fondements d'une maison sont nécessaires à tout l'édifice et ont même, dans leur disposition, un certain rapport avec son économie tout entière, il ne s'ensuit pas que les fondements soient cause déterminante de tous les étages. Et en admettant que l'utilité matérielle ait présidé à une certaine distribution des pièces, cette utilité n'a pas guidé la main qui dessina cette lucarne de la Renaissance ou la colonnade du Louvre.

Si le moulin à bras explique la société avec le suzerain, qu'est-ce qui explique le roi de France sinon le génie humain ? En général, on ne doit pas confondre les conditions inférieures avec la cause.

Il n'est donc pas besoin, comme le pense M. Bouglé, de « retourner la formule du positivisme qui va du *savoir* au *pouvoir* ». Sans doute un pouvoir même limité est d'abord nécessaire pour faire les expériences utiles à la science ; mais le savant qui d'expériences particulières induit une loi générale ne subit aucune nécessité matérielle. Il organise son cerveau en conformité avec l'ordre qu'il reconnaît dans le monde. Et ce sera la vertu de ses généralisations désintéressées, de permettre la construction de machines et d'outils. Il y a donc trois moments de l'esprit humain : expérience, science, art constructeur.

Mais que répond pour sa part M. Bouglé à l'école matérialiste ? Il bégaie une sorte de *proh pudor !* protestant. Il craint « qu'en se pliant aux habitudes nécessaires à la transformation des choses, l'organe de la vérité se fausse en nous ». C'est à cette vérité qu'il tient et subordonne tout : vérité toute morale et intérieure apparem-

ment, puisqu'il ne lui vient pas à l'esprit de contester la vérité historique de la loi matérialiste. Et pourtant, si cette loi est vraie, s'y soumettre n'est pas fausser l'organe de la vérité, c'est se conformer par nécessité à la nature des choses. La vérité morale contredirait-elle donc la vérité positive ?

Enfin « l'habitude d'agir sur et par le dehors est dangereuse, peut-être, pour les ressorts de la vie intérieure ». Ceci est une bonne antithèse d'école et rien autre. L'homme a toujours agi sur et par le dehors, sans pour cela renier *l'esprit*. Comment M. Bouglé pense-t-il qu'au moment des Croisades, l'homme produisait son pain, sinon en agissant sur et par le dehors ?

Ainsi, par peur de l'intellectualisme, par l'abus d'un idéalisme sans racine dans le réel, la critique officielle s'est complètement désarmée. Elle ne sait que faire un procès de tendance au matérialisme historique. La seule *pince* qui pourrait lui donner prise sur cette philosophie, l'*analyse*, qui rend raison, lui fait défaut.

VERTUS THÉOLOGALES RÉPUBLICAINES

Il y a une nouvelle vertu républicaine. Après la foi démocratique et le sanglot humanitaire, voici promulgué le dogme de l'espérance, dernier mot de l'idéalisme républicain.

M. Clémenceau, dont toute la philosophie se réduit à l'usage de quelques catégories élimées, a pensé qu'il convenait d'être, en Normandie, au moins aussi Normand que les Normands de la fable. Et il a jeté à ses auditeurs cette bonne farce :

« Si dans vos campagnes quelque attardé vous

demande pourquoi vous êtes républicain, répondez-lui : Je suis républicain parce que la république, c'est l'espérance ! »

Espérez et votez en espérant, mais sans prévoir, car la république ne peut rien réaliser, rien savoir, rien prévoir. Son principe est contraire à la nature des choses politiques. Espérez une bonne république, ou espérez la suppression de la loi de la pesanteur, ou comptez que les orties donneront des pommes, et attendez sous l'orme.

L'ÉGALITÉ DE LIBERTÉ

M. Izoulet est un sociologue qui a le tort de trop aimer les formules lapidaires et sommaires, et de vouloir, par des assimilations hâtives, concilier les contraires. Son esprit, rapide et catégorique, semble une balle qui, d'abord bien dirigée, tournerait court au moment de toucher et éclaterait soudain en fusées et pétarades absolument vaines.

C'est ainsi qu'après avoir critiqué l'*égalitarisme* et exalté la hiérarchie, ce qui lui paraît d'une belle hardiesse pour un démocrate, il s'est aussitôt recommandé « de la philosophie du XVIIIe siècle, de la Révolution, de l'Empire et de la sociologie du XIXe siècle » (nous ne soupçonnions pas cet accord), pour défendre les institutions démocratiques qui, ne reconnaissant dans la société ni classes, ni ordres, ni états, favorisent l'accession de tous à toutes les places. Il invoque pour patrons de cette mauvaise cause, pêle-mêle, Montesquieu, Rous-

seau, Mirabeau, la Constituante, Napoléon et Auguste Comte. Et il en vient à écrire :

La Révolution ? — Ecoutons la *Déclaration des droits*, à l'article 6 : « Tous les citoyens... sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, *selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs talents et de leurs vertus.* » — SANS AUTRE DISTINCTION. — Traduction : il y a des talents et des génies, et il y a des imbéciles ; il y a de braves gens, et il y a des coquins... A cela près, tous les hommes se valent, tous les hommes sont égaux...

Or la *Déclaration* dit tout d'abord : « Tous les hommes naissent libres et égaux en droit. » Et cette formule est bien celle du véritable égalitarisme démocratique. Remarquons que les notions de liberté et d'égalité sont associées. M. Emile Faguet y a vu une contradiction dans les termes. La liberté du plus fort, a-t-il dit, supprime l'égalité, puisqu'elle permet l'asservissement du faible. Cela est vrai, mais sans le moindre rapport avec la Déclaration des *Droits*, qui ne dit pas : tous les hommes naissent libres et égaux *en fait*, mais *en droit*. Il appartient donc aux institutions, d'après la vraie doctrine révolutionnaire, de faire en sorte que les hommes jouissent de leurs droits. Car la Révolution n'a jamais craint de faire violence à la nature des choses. Or il y a pratiquement un moyen très simple de concilier le droit à la liberté et le droit à l'égalité, et c'est de reconnaître à tous une *égalité de liberté* en instituant une libre concurrence entre tous les individus, dont l'Etat enregistre les résultats par l'attribution des *places, dignités et emplois*. Quelles en seront *effectivement* les conséquences pour la société, la Révolution s'en désintéresse ; elle ne veut que garantir des droits individuels.

On a dit que cette doctrine avait été formulée par M. Bouglé avec une remarquable exactitude, et qu'il

fallait y voir le véritable égalitarisme. C'est ce qu'un membre de la *gens Junia* qui écrit des *billets* à l'*Echo de Paris* a fait entendre à M. Izoulet avec une force et une concision que nous lui envions.

Oui, il y a des classes, c'est-à-dire une division du travail social, et ce qui constitue ces classes, c'est d'une part la nature de ce travail qui exige des diversités d'éducations et de conditions ; c'est, d'autre part, la situation familiale, le point spécial où nous nous trouvons placés par notre naissance, notre milieu.

A quoi M. Izoulet répond par l'exemple de Napoléon.

La force de Napoléon a été de savoir pratiquer *l'énergique sélection des valeurs*. Écoutons Stendhal : « Le moindre garçon pharmacien, travaillant dans l'arrière-boutique de son maître, était agité de l'idée que, s'il faisait une grande découverte, *il aurait la croix et serait fait comte*... Partout où Napoléon se montrait (et il parcourait sans cesse son vaste empire), si le *vrai mérite*[1] pouvait percer le rempart de ses ministres et de ses chambellans, il était *sûr d'une immense récompense*... » — Vous entendez bien : *vrai mérite... immense récompense*... Voilà le seul levier qui soulève le monde. Et là fut la force miraculeuse de Napoléon. Nous voilà loin de l'égalitarisme envieux et niveleur.

Qui ne voit combien le déclassement ainsi organisé, l'esprit de mécontentement et d'ambition ainsi entretenu dans toutes les conditions, sont funestes à la société et

1. *Si*... Ce petit mot montrerait comment Stendhal se forgeait après tout assez peu d'illusions. *Ce qui se passe dans le cœur* dudit garçon pharmacien, voilà sa première affaire, et sa marque, qui le fait reconnaître. Mais quelle prudence, plutôt quelle sagesse, pour tirer de cette psychologie de justes *directions* politiques! — E. M.

contraires à l'ordre ? Dans la nation est institué un immense et perpétuel concours, c'est-à-dire que l'agitation devient la loi de la société. Dès le berceau, tous les hommes sont mis dans une condition égale, et il appartient à chacun de se classer, en vertu d'une libre concurrence : *égalité de liberté.*

L'étatisme jacobin s'ensuit; la société se transforme en un troupeau de candidats ; la famille, la corporation, la commune deviennent les ennemis de l'État.

L'égalité de liberté exige, en effet, que chacun soit comparé et mesuré avec tous. Or les groupements naturels retirent leurs membres de la *circulation d'Etat* et empêchent l'universelle fonctionnarisation. C'est pourquoi ils sont antidémocratiques au premier chef et doivent être dissous par l'État. L'État démocratique apparaît ainsi fondé, non sur une égalité de fait chimérique, mais sur l'égalité des droits, la seule dangereuse. Cette dernière égalité n'exclut pas forcément toutes les inégalités ; elle n'est que dans le principe, au début du concours auquel chacun est appelé au même titre ; et comme elle n'a d'égard que pour l'individu et laisse souffrir les intérêts de la société, nous combattons *l'égalité de liberté.*

SUR LA HIÉRARCHIE

M. Izoulet pense avoir assez réprouvé l'égalité en l'opposant à la hiérarchie. Or nous venons de voir qu'une certaine hiérarchie n'est pas incompatible avec l'égalité de liberté.

Hiérarchie, dites-vous ? Soit, mais hiérarchie souple et mobile des grands intérêts publics et non uniquement

des individus. Il faut, pour instituer une hiérarchie, qu'on soit en possession d'une commune mesure entre les éléments qu'on hiérarchise. Or vous mesurerez bien des intérêts par rapport à un plus grand intérêt, à l'intérêt général, mais comment mesurerez-vous des individus appartenant à des conditions et à des professions diverses ? — A leur talent? — Mais pour connaître un talent, il faut qu'il ait été exercé. Dans quelle profession classerez-vous tel individu, et comment estimerez-vous son talent, s'il ne s'est déjà montré et classé lui-même? Mesurerez-vous les vertus ? Mais voilà l'État pasteur, et nous tombons dans la plus affreuse confusion du spirituel et du temporel.

Si vous entendez ainsi la hiérarchie, vous arrêtez la vie publique et supprimez les libertés nécessaires et fécondes. Une universelle hiérarchie d'État, idéal jacobin et césarien, est un cadre trop rigide : elle est aussi une forme beaucoup trop définitive qui ne laisse aucune place à l'imprévu, à l'invention, au mystérieux lendemain que prépare, chaque jour, l'industrie inquiète des hommes.

Entre les individus, nous n'admettons de hiérarchie d'État que pour un travail d'État. Dans tous les autres cas, il y a des groupes, des corps représentant des intérêts qu'il appartient au souverain de subordonner les uns aux autres et tous au bien public. Dans chaque groupe ou corps, chaque individu, suivant une parole célèbre, a strictement le droit de faire son devoir.

SUR LE MÊME SUJET UN AUTRE JOUR

La loi des hiérarchies est fondée sur quelque chose de

plus ferme et constant que les inégalités individuelles ; elle est fondée, non sur le caprice du hasard ni sur les talents respectifs des *personnes* qui composent chaque génération, mais sur la hiérarchie *réelle* des fonctions. Une société est, en apparence, un assemblage de personnes ; mais sa loi permanente et fondamentale réside dans l'ensemble des fonctions nécessaires. Il faut d'abord que ces fonctions soient assurées, sinon les personnes souffrent et meurent. Et comme les fonctions sont diverses d'une part, mais d'autre part se rapportent au même but, la société, il s'ensuit qu'on peut établir une échelle des valeurs, non pas d'après le mérite des *fonctionnaires*, mais d'après l'importance de chaque fonction par rapport au tout.

Suivant la théorie de *Junius* [1], au contraire, la société ressemblerait à un terrain d'entraînement sur lequel des individus s'exerceraient sans fin ou du moins sans autre but que de se distinguer plus ou moins, ou à un vaste collège dont les écoliers passeraient tout leur temps en compositions et en concours. Or on sait que la victoire du cheval et le succès de l'écolier sont la raison d'être de l'hippodrome et de l'école. La société devrait donc, à chaque génération, se transformer pour se conformer aux aptitudes de chacun de ses membres, et les rangs seraient changés constamment suivant les résultats d'un concours infini. Le règne de l'individu, ce serait la révolution instituée en permanence, l'anarchie périodique. Et c'est aussi la pure théorie démocratique, telle qu'elle a été présentée par M. Bouglé dans un ouvrage sur *les Idées égalitaires*. Ce professeur défendait l'égalitarisme avec les mêmes arguments qui servent à *Junius* pour l'attaquer. Et c'est M. Bouglé qui semble avoir eu raison. Car il réclamait, non une chimérique et constante

1. Ce jour-là. — E. M.

égalité, mais une égalité pratique de condition *dans le principe*. Placer au départ tous les hommes sur la même ligne, comme au champ de courses, et se remettre aux talents de chacun du soin de désigner le meilleur. Si la société en est profondément et troublée et *pervertie*, qu'importe, pourvu que l'individu se manifeste librement...

SUR UN PRÉTENDU RÉALISME

La grande diversité des opinions, qui engendre la division des esprits, provient de ce qu'on ne se réfère pas pour fonder ces opinions aux règles de la logique, et que penser n'est plus un art de l'esprit, mais une simple opération verbale. C'est plus aux oreilles qu'à l'intellect que les mots s'adressent, et le sentiment décide le plus souvent en des matières qui semblaient soumises à la juridiction de l'intelligence. Il arrive donc que les mots ne représentent plus les choses et que les rapports des choses n'étant plus observés, les mots n'ont entre eux non plus aucun rapport, mais prennent arbitrairement un sens ou plutôt une valeur, poétique ou musicale, absolue. Chaque mot de la langue devient, par un phénomène de dissociation intellectuelle, une entité, une sorte de petit dieu métaphysique, capricieux et insaisissable, et qui prétend se soustraire au principe de contradiction.

La philosophie du libéralisme, ou du radicalisme qui est une forme française du libéralisme européen, consiste uniquement dans la foi en certains mots promus fétiches, et la tactique du parti libéral, tant qu'il demeura dans

l'opposition, consista dans l'excitation des masses populaires au moyen de ces mots. L'idée de liberté et l'être imaginaire auquel s'applique cette qualité métaphysique, l'individu, voilà les deux grandes articulations de la rhétorique libérale.

Par malheur, le jeu des révolutions au XIXe siècle, a permis aux visionnaires libéraux de s'installer un peu partout au pouvoir, et dans le peu de temps qu'ils ont pu s'y maintenir, ils ont dû essayer de faire figure de gouvernants. Comme leur fanatisme idéaliste n'avait jamais soupçonné les réalités politiques et que leur programme tenait tout entier dans un certain état de religiosité à l'égard de la liberté et de l'individu, ils ont vécu au jour le jour, tempérant l'anarchie foncière de leur doctrine par des demi-mesures ou des concessions à l'esprit d'ordre que leur arrachait la nécessité de vivre, ou tâchant de se fortifier par l'intrigue parlementaire.

Le caractère provisoire de toute leur politique leur a donné l'idée d'ériger en principe de gouvernement cette équivoque et cette ambiguïté. La timidité résultant de leur contradiction interne s'appela opportunisme ; les tâtonnements de leur ignorance s'appelèrent circonspection, et le déguisement provisoire de leur idéalisme se proclama réalisme. Ainsi les mots furent pervertis de leur sens pour correspondre à des situations politiques on ne peut plus louches.

Liberté, individualisme, voilà ce que démontrent les faits, voilà ce qui est inclus dans la réalité, au dire de ce radical? Nous demandons la preuve. Mais plutôt l'anarchie doucereuse, prudemment dosée, lentement infiltrée, successivement déposée à la racine de toutes nos institutions, corporations, associations, voilà ce qu'est, au plus juste, le réalisme du libéralisme.

ACCORD DE TOUS LES ORDRES

Mais c'est de littérature qu'il s'agit ici, et non de politique ! Allons-nous toujours sacrifier l'éternel à l'éphémère ?

CHARLES MORICE à MAURICE PUJO.

Nous ne pensons pas que la politique, l'art de faire durer les sociétés, aussi vieux que l'homme et qui durera autant que lui, soit tellement éphémère. Mais la littérature et la société doivent également prétendre à la durée, et d'ailleurs, un certain ordre social est la condition de toute culture littéraire. Accord parfait entre ces deux ordres.

L'INDIVIDU CONTRE LA SOCIÉTÉ

Comme si l'individu était fait pour la société et non la société pour l'individu.

ABBÉ LEMIRE.

Pourquoi dresser l'individu contre la société ? Lequel des deux a le droit d'abuser de l'autre ? — Aucun. — Et lequel est fait pour l'autre ? — Aucun. Tous deux sont faits pour supporter la nécessité et la dureté de vivre. — Et lequel est fait par l'autre ? — Ni l'un ni l'autre. L'individu n'est pas entièrement le produit de la société et la société n'est pas la somme ni l'œuvre des individus. Il est impossible de concevoir même l'idée d'homme sans celle de société et inversement. — Mais l'individu fort est nécessaire à la société. — Oui, et inversement. Alors ? Quittez ces antithèses, friperie d'école parlementaire, d'où il ne sort que vent et tempête.

S'il fallait absolument faire une distinction, voilà celle qui nous semblerait le plus admissible :

Du point de vue temporel, l'individu paraît fait pour la société ;

Du point de vue spirituel et des fins morales, la société paraît faite pour l'individu.

Du premier point de vue, l'individualisme révolutionnaire est condamné.

Du second, l'État jacobin.

Tels paraissent être les rapports généraux de l'individu et de la société. En tout cas il n'y a jamais divergence ni entre leurs intérêts ni entre leurs fins. Et nous regrettons d'avoir à rappeler ces rudiments.

DU TEMPS ET DES SOCIÉTÉS

Les sociétés ne durent pas toujours, mais il est vrai de dire qu'il y a toujours eu des sociétés et que seules peuvent durer les sociétés qui ne font pas trop souffrir les *hommes d'un jour* qui les composent.

Se remettre au temps du soin de résoudre les conflits sociaux, c'est de la pure démence. Car de deux choses l'une : ou c'est le temps qui a amené ces conflits, et il n'y a pas de raison qu'il les résolve, ou bien ils sont dus à une autre cause qu'on peut connaître, et la suppression de cette cause entraînera seule la suppression de l'effet.

En fait, le temps, qui n'est qu'une expression, n'a jamais rien produit ni empêché. Et il est facile de comprendre que si les conflits sociaux étaient amenés par le temps, disons mieux avec le temps, c'est que la

société, entendez toute société, en serait naturellement grosse, serait naturellement divisée contre elle-même, donc vouée à une prompte destruction, et l'état de société ne serait pas naturel à l'homme.

La vérité, c'est que toutes les questions sociales doivent être traitées et résolues par rapport au temps, étant de leur nature relatives. Auguste Comte a démontré cette loi contre laquelle s'était insurgé le libéralisme économique. Tout s'arrange, oui, mais c'est la mort qui l'arrange! Il n'aurait servi de rien aux malheureux copistes menacés dans leur existence par l'invention de l'imprimerie de savoir que leur mort mettrait fin au trouble économique causé par cette invention. En attendant, il leur fallait vivre, et il fallait pour cela réglementer l'établissement et limiter le nombre des imprimeries.

Le libéralisme, lui, crée une opposition artificieuse entre l'individu et la société ou entre le présent et l'avenir : ce qui confirme cette vérité, que le régime démocratique, qui est d'essence individualiste, aboutit à l'oppression des individus soit par l'anarchie, soit par le despotisme.

Car à quoi sacrifierait-on la génération présente? A la génération de demain? — Mais en quoi le sacrifice d'une génération profiterait-il à l'autre? Et pourquoi l'intérêt de la génération prochaine consisterait-il à naître au milieu des troubles et des convulsions? Si nous laissons les choses aller et négligeons d'intervenir lorsqu'elles vont mal, il est certain qu'elles iront de plus en plus mal. Et nos neveux ne gagneront rien à notre abstention. Si la plupart des crises sociales sont le fait de l'inquiétude, de l'industrie ingénieuse des hommes qui ne peuvent calculer toutes les conséquences de leurs inventions, que ce soit l'imprimerie ou le machinisme, il est évident que le temps, par le jeu de l'invention humaine, amènera incessamment de nouvelles crises sans prescrire les anciennes.

Il n'y a donc pas de problème politique *terrible* ni *angoissant* en soi; mais il y a des régimes et des institutions qui portent en eux d'inexorables conflits. Et l'on peut y remédier par la suppression desdits régimes et institutions.

C'est l'audacieuse race de Japet qui inventa le machinisme, partant notre régime industriel. C'est aussi la race de Japet qui inventa la république démocratique. Cette race audacieuse a donc toute qualité pour estimer le degré respectif d'importance, de nécessité et de bienfaisance de ces deux inventions, et, en cas d'incompatibilité reconnue, pour sacrifier la moins indispensable.

IDÉAL ET POLITIQUE

> Parmi la jeunesse, dans notre région, l'idéal traditionnel, l'idéal socialiste, l'idéal chrétien, se partagent les esprits. On distingue mieux la lutte dans un champ étroit et clos. Ils appellent encore cela la République et la Monarchie. Mais la politique n'y est qu'une façade. C'est une crise d'idéal.
>
> PAUL RENAUDIN.

Cela n'est vrai ni en fait ni en droit.

En fait, s'il est vrai que le ralliement à la république ait toujours été une crise d'idéal parce que la raison ne peut avoir aucune part à un absurde mysticisme, il est impossible de soutenir la même opinion du ralliement ou de la fidélité à la doctrine monarchiste. Des catholiques, des protestants, des libertins, des positivistes, d'anciens républicains, d'anciens bonapartistes, d'anciens libéraux, reconnaissent aujourd'hui la vérité scientifique

d'une loi politique : la nécessité de la royauté en France. La démonstration de ce théorème se fait par les voies ordinaires du raisonnement, qui sont étrangères à tout idéalisme. Et c'est pourquoi des phénoménistes, voire des matérialistes, peuvent donner leur adhésion à cette vérité purement relative.

En droit, les mots d'idéal et de politique hurlent d'être accouplés. Un idéal est une perfection que l'homme désespère d'atteindre. Un régime politique est au contraire parfait dès qu'il remplit sa définition et son objet, ce qu'il fait assez souvent.

Ainsi la monarchie est réellement *parfaite* dès qu'il y a monarque, parce qu'elle remplit alors sa définition et son objet qui est le gouvernement des hommes. L'aristocratie est parfaite dans les mêmes conditions. Mais il serait facile de démontrer, par voie de conséquence, qu'une démocratie ne peut jamais être parfaitement réalisée, parce qu'elle ne remplit jamais son objet et rarement sa définition : le nombre s'abstient le plus souvent, et toujours il se montre incapable de gouverner. C'est même parce que la démocratie est un régime toujours imparfaitement réalisé, c'est parce qu'il n'est jamais en acte, mais seulement en idée, c'est pour cette raison qu'il est un idéal et que tous les démocrates ont toujours été de fervents idéalistes. En sorte que si M. Paul Renaudin n'était pas un peu infecté de démocratisme, il n'aurait certainement pas ainsi identifié politique et idéal.

Ces deux termes s'opposent et se contredisent encore à un autre point de vue. L'idéalisme pur, personnel et subjectif est essentiellement *diviseur*. Il est une excitation factice et nerveuse de la volonté, une espèce de jeu abstrait des facultés les plus individuelles promues au rang d'absolu. M. Renaudin convient implicitement de ces qualités de l'idéalisme, lorsqu'il écrit : « L'idéal traditionnel, l'idéal socialiste, l'idéal chrétien *se partagent*

les esprits. » Si nous cherchons, en effet, dans cette énumération les éléments diviseurs nous n'en trouvons qu'un, l'*idéal*. Otez de cette phrase le mot d'*idéal*, elle perd tout sens et toute réalité. Il n'y a plus de raison que la tradition, le régime corporatif et propriétiste, le catholicisme, divisent les esprits. L'idéalisme individuel et subjectif rétabli, la division recommence ; supprimé, elle cesse. Et c'est précisément l'œuvre de la politique de concilier ces divers ordres, tradition, corporation, catholicisme, que la critique distingue mais n'oppose pas, que la raison conçoit à leur place et dans leur rang, où un art réaliste s'efforce de les remettre et de les maintenir.

C'est ainsi que l'esprit positif et des notions relatives définissent les questions pour les résoudre. Mais introduire l'idéalisme dans la politique, avec tout ce qu'il comporte d'infini et de personnel, c'est rendre toute question insoluble, ou plutôt c'est se désintéresser de la solution et réduire toute question à l'expression de vœux platoniques qui excitent plus ou moins une louche sensibilité. C'est s'entraîner à désirer sans égard pour le possible. C'est sacrifier l'utilité commune à l'agréable. C'est le fait d'un égoïsme monstrueux, et il est permis de corriger ainsi la dernière phrase de M. Renaudin : « L'idéal n'y est qu'une façade. C'est une crise d'égoïsme. »

Dans l'antiquité, les rois et les tyrans étaient des dictateurs, créés par la faction démocratique pour ruiner les privilèges de la noblesse. Ce qui distingue donc essentiellement la politique moderne de la politique antique, c'est l'intervention d'une nouvelle forme d'état conciliant le principe monarchique et l'aristocratique.

Cette forme est supérieure à celles que connut l'antiquité, purement aristocratiques ou démocratiques, parce qu'elle est plus progressive et plus durable. En effet, une monarchie appuyée sur des corps aristocratiques n'a pas sa fortune liée à celle de chacun de ces corps. Si des révolutions prononcent la déchéance de quelque aristocratie ou si de nouvelles aristocraties naissent et s'imposent qui pourraient chercher à évincer les plus anciennes, l'autorité monarchique s'intéresse à ne rien sacrifier, à tout utiliser et à maintenir chacun en sa place. Dans les périodes de crise, le monarque héréditaire moderne assure le passage normal de l'ancien au nouvel état de choses. Ce régime, composé de monarchie et d'aristocratie, paraît donc supérieur à l'aristocratie pure, parce qu'il se réforme plus facilement. Il est ce qui distingue essentiellement les gouvernements modernes des gouvernements antiques.

ANALYSE

Ordre. — La Révolution a détruit l'ordre politique et il est faux de dire qu'elle l'ait remplacé : elle a rendu le désordre constitutionnel, ce qui n'est pas la même chose... La Révolution a de même détruit l'ordre professionnel et l'a également remplacé par le désordre constitutionnel : la loi de l'offre et de la demande.

Constitutionalisme professionnel. — C'est la loi de l'offre et de la demande, qui est, en matière économique, l'équivalent de la charte économique, une fiction. Le contrat individuel du salarié avec le patron vaut bien le bulletin de vote de l'électeur. Le constitu-

tionalisme professionnel n'est donc pas à créer, il existe, et c'est sa ruine que méditent les syndicats.

Syndicat. — Le syndicat n'est pas un parlement, il en est tout le contraire; son premier mérite étant la compétence. Il est une organisation et non une constituante, c'est-à-dire une assemblée inorganique chargée de discuter de l'organisation. Il ne discute pas, il délibère, ce qui est un peu différent. Et il se moque de faire *ratifier* ses décisions par *la majorité de ses membres*. Puisqu'il les représente réellement, il n'y a pas de raison qu'il les trahisse.

Démocratie. — La démocratie se définit le gouvernement de tous ; elle a pour principe le mysticisme du nombre et postule l'égalité. Le syndicat ou plus exactement les syndicats postulent les inégalités naturelles des fonctions.

Classe bourgeoise. — M. Lorin identifie la révolution politique bourgeoise et la réaction économique des syndicats. Croit-il donc que nous ayons dans la bourgeoisie une aristocratie politique naturelle ? Le terme de *classe bourgeoise* est antidémocratique au premier chef.

On pourrait ainsi reprendre chaque mot. Mais il est évident que M. Lorin a ses idées bien arrêtées. Tant pis si les faits ne s'y conforment pas : ils ont tort. M. Lorin est dans un état d'esprit proprement religieux. Il croit. Il voit l'avenir. Passons.

La défense nationale, qui d'ailleurs est encore une forme de la justice.

FOUILLÉE.

Elle est d'abord une nécessité. S'il est juste que l'homme respire et que la plante croisse, il doit être juste aussi que l'homme meure et que la plante pourrisse. Et l'on est ainsi conduit à rechercher un point de vue supérieur d'où concilier ces contraires. Ce point de vue, ce sera la nécessité, la nature des choses, qu'il vous plaît d'appeler justes. La justice n'est dès lors qu'une épithète, un luxe qui s'ajoute. Ce n'est pas le fondement des choses.

Pascal avait prévu le détour : « Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. »

ÉCLAIRCIE

Les simples citoyens n'ont pas qualité pour se mêler des crises ministérielles.

Ces lignes ont été signées par un membre du Parti radical et radical-socialiste. Tout arrive.

QUE l'on comprenne bien que la politique est affaire d'intérêts (que nos moralistes se rassurent : des intérêts peuvent être nobles). Mais pour servir ces intérêts, il faut d'abord en avoir la notion, et il faut donc un organe permanent chargé de les *penser*. — Lorsque tout est ainsi

ordonné, il n'y a pas à craindre que le nationalisme de la foule prétende nationaliser ce qui est par définition international : le beau et l'amour du beau, la civilisation et l'étude de la civilisation.

Nos DISSERTEURS ont successivement découvert chez les peuples latins la superstition de l'autorité avec le goût de l'esclavage, puis l'esprit de critique et de révolution, tandis que les peuples du nord et les nations germaniques étaient tantôt dépeints comme des modèles de discipline et tantôt représentés comme les seuls dépositaires de l'immortel esprit de liberté. Voilà les bourdes dont ces docteurs nous assomment depuis cent ans.

LE VOL DE L'HOMME

L'aéroplane est pour l'humanité un immense accroissement de liberté, un triomphe de l'intelligence sur *l'oppressive* pesanteur.

M. Payot sera trouvé bien bon de nous découvrir notre misère passée. Avons-nous été assez malheureux sans le savoir !

Un certain vagabondage intellectuel, le goût des généralités inexactes, est à la base du romantisme qui a tant de racines communes avec le protestantisme. Il faut renoncer aux idées claires et distinctes, si l'on veut goûter la confuse ivresse romantique. Mais si ce procédé amène, intellectuellement, à penser l'absurde, il est sur-

tout furieusement anti-esthétique, attendu qu'il dépouille l'Univers de toutes ses nuances, de toute sa variété, et le noie dans une uniformité grise, le replonge au chaos. M. Payot se figure-t-il que s'il pouvait faire abstraction de la notion de pesanteur, l'homme éprouverait encore le moindre plaisir à voir *voler* l'homme ? Il lui plaît de nous émanciper de « l'esclavage à l'épaisse et stupide pesanteur ». Mais l'homme, cessant d'être lui-même, stupide, épais, pesant tant qu'on voudra, ne m'intéresse plus.

L'INÉNARRABLE AVÈNEMENT

Si l'on se détermine à prendre ses idées comme d'autres attrapent des mouches, parce qu'elles sont dans l'air, encore faut-il avoir l'œil bon et prendre bien son temps. Or voilà cent ans qu'on nous prédit l'avènement de la démocratie universelle. Et des gens qui se croyaient l'esprit sérieux, parce qu'ils avaient le ton grave, ont adopté la démocratie, dont le règne était, disaient-ils, fatal. L'événement tant attendu ne s'est pas produit ; jamais même les faits n'ont plus imperturbablement démenti la prophétie révolutionnaire. Mais il y a, dans la politique, de ces astrologues qui n'auraient plus aucun plaisir à coiffer leur chapeau pointu s'ils ne devaient toujours réciter le même pronostic en faveur de la démocratie.

SUR LE CLASSICISME

> Le domaine du créateur, c'est l'émotion ; son intelligence n'est là que pour aider sa sensibilité. C'est le contraire pour le critique dont la sensibilité fournit des matériaux à l'intelligence.
> (*Les Marges.*)

Il semble donc, suivant M. Montfort, que la sensibilité doive gouverner en dernier ressort, c'est-à-dire souverainement, le créateur. Mais comment la sensibilité serait-elle capable de réaliser, c'est-à-dire de choisir, de combiner, de classer, de hiérarchiser ? Il faudra toujours que la raison ait le dernier mot. Et l'on ne comprend pas très bien, à vrai dire, comment l'intelligence pourrait « aider la sensibilité ». L'aider à quoi ? A sentir ? — Non, répondra M. Montfort, mais à émouvoir. — Eh bien ! la sensibilité n'émeut pas, elle est émue. Pour émouvoir, pour agir et non plus seulement pour pâtir, il faut un art, c'est-à-dire des moyens, des méthodes et toute une mise en œuvre, dont la seule raison dispose.

M. Yves Scantrel, dans la *Grande Revue*, va plus loin encore que M. Montfort. Il tâche de définir le *classicisme* et il note rapidement que « *Phèdre* est une très belle œuvre, mais il y manque le sens de la grandeur » ; et que « il est des cimes orageuses, où Racine ne se ferait pas écouter, parce qu'il n'y pourrait être entendu ». Pour continuer la métaphore, M. Scantrel nous paraît s'égarer dans les nuages qui entourent ses hautes cimes.

Il définit le classicisme le respect du *moi*; ce qui ne définit rien du tout, car si le naturel et la sincérité sont des qualités éminemment classiques, le *moi* tout seul, le *moi*

exclusif peut très bien produire l'énorme et le difforme, voire le mensonge et la fiction, tous suppôts du romantisme. Le *moi* n'a esthétiquement de valeur que par rapport à ce qui n'est pas *moi*, à l'univers. M. Scantrel ne devait donc pas écrire : « *On ne manque pas de mesure parce qu'on est démesuré, mais par où l'on manque à sa propre mesure.* » Car une mesure est un rapport entre deux objets. Et M. Scantrel ne veut regarder qu'un de ces objets et peut-être le plus fallacieux. En d'autres termes, sa définition du classicisme ne vaut rien, comme ne s'appliquant ni à tout l'objet ni à l'objet seulement.

Il aurait bien pu s'aviser tout de suite que le *moi* n'est pas la *forme*, qui est la fin de l'art.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LA RÉVOLUTION

Ces admirateurs de Jean-Jacques [qui soutiennent qu'il n'eut pas de doctrine politique] *s'entendent mieux que personne à diminuer leur grand homme. Ils le représentent* bénin, bénin...

P. G.

Dans son admirable ouvrage sur Jean-Jacques, M. Lemaitre a en effet marqué que certains grands pourvoyeurs de la guillotine se réclamaient des idées de Rousseau. Il y avait bien autre chose dans le livre de notre illustre maître. Mais enfin cela y était. Il convient tout de suite de remarquer que l'argument était dirigé non pas contre la personne de Rousseau, envers qui l'éminent critique s'est montré équitable et même généreux, mais contre ses idées, notamment contre sa doctrine de la bonté originelle de l'homme. Il n'était pas sans intérêt, en effet, de rappeler que des hommes atta-

chés à cette doctrine de la bonté originelle avaient livré nombre de leurs contemporains au bourreau. Pareillement Calvin, cet autre ennemi de l'autorité, fut un grand dresseur de bûchers. Et nos libéraux démocrates ont répandu plus de sang ouvrier qu'aucune monarchie européenne. Il y a un rapport intime entre les doctrines et les actes de tous ces hommes. Cela se démontre.

Joseph de Maistre pensait déjà que massacrés et guillotinés auraient toujours fini par trépasser. Et ce n'est pas leur mort violente qui fonde non plus nos raisons actuelles d'exécrer la Révolution. Mais une *Révolution sèche* dure depuis plus de cent ans, à laquelle nous portons une sérieuse haine. C'est l'esprit révolutionnaire, ce sont les institutions révolutionnaires que nous voulons tuer et détruire avant qu'ils nous aient politiquement immolés.

Si l'on entend par système et par doctrine un ensemble cohérent, une pensée organisée et sérieuse, il est bien sûr que Rousseau ne connut rien de tout cela. Mais quand nous parlons des idées de Rousseau, nous nous référons secrètement à un certain nombre de nuées ou sophismes malfaisants ou meurtriers qui porteront éternellement son nom : *bonté originelle de l'homme*, — partant inutilité des institutions ; — *l'intérêt général somme des intérêts particuliers*, — partant le salut public et le sort de l'État remis à l'ignorance des citoyens ; — *interdiction des corps particuliers au sein de la nation*, — d'où découle le décret Le Chapelier ; — *confusion du spirituel et du temporel*, à quoi nous devons notre État maître d'école et théologien, tyrannie inconnue de l'antiquité ; — *enfin l'idée même de* Contrat social *qui fonde la société*

sur la volonté, c'est-à-dire sur le caprice des hommes, et fait perdre à ceux-ci le bénéfice de la notion de nécessité.

Si tant de folies n'ont pas Rousseau pour auteur responsable; si ceci n'a pas été engendré par cela, il faut rayer de la définition de l'homme le caractère d'animal raisonnable et logique.

Quand on demanda à Rousseau une constitution pour la Pologne, il rédigea une constitution pour la Pologne; quand on demanda à Rousseau une constitution pour la Corse, il demanda des matériaux en vue de rédiger une constitution pour la Corse. Dans aucun cas, il ne dénonça la monstruosité de cette entreprise : rédiger une constitution. Il renchérissait encore sur cette folie de principe en prétendant s'entourer de toutes les garanties d'un travail sérieux pour une œuvre de la plus pure démence. Comme si ses cartes et ses statistiques pouvaient rectifier son erreur initiale !

On l'admire de quérir une échelle pour enfourcher la lune.

Un troupeau de moutons n'est pas une société ; c'est une juxtaposition sans ordre et inactive. L'association est tout le contraire de cela. Elle exclut sans doute l'égalité et même la liberté ; mais elle est la condition de la vie, du progrès et de tout résultat humain. Et c'est pourquoi tout le monde moderne rejette et vomit l'égalité démocratique et le libéralisme anarchique. Il faut connaître son temps.

L'ORATEUR DE PARLEMENT ne respire que dans l'antithèse et les figures de rhétorique ; il voit le jour et reçoit l'air par les fausses fenêtres dont parle Pascal.

L'INTÉRÊT GÉNÉRAL ne se *représente* pas dans le sens où l'entend M. Fouillée, c'est-à-dire par une catégorie d'hommes que le hasard désignerait à chaque génération ; il doit être *servi* par des *institutions*, c'est-à-dire par des organes permanents, et non représenté par des individus. On comprend que les intérêts particuliers, sérieusement organisés, se fassent représenter auprès du pouvoir central, siège de l'intérêt général. Mais auprès de qui l'intérêt général se fera-t-il *représenter* [1] ?

L'intérêt général n'est pas, comme semble le croire M. Fouillée, une *idée générale*, dont une certaine élite intellectuelle et morale, douée d'une « supériorité d'esprit et de caractère », aurait, seule, connaissance. La bourgeoisie libéro-parlementaire du XIXe siècle, dont les méfaits ne se comptent plus, se crut ainsi appelée aux affaires par son instruction et ses vieilles mœurs. Elle échoua parce que l'intérêt général est simplement l'intérêt très particulier d'organes affectés à des services généraux : armée, marine, finances, diplomatie. Ces services demandent des techniciens, et, moins encore que du génie, de la méthode, de la préparation, de la suite dans les idées. A l'intérêt *général* il faut donc des *spécialistes*. Et « la montée universelle de la nation à la suite de son élite » perpétuerait la bousculade démocratique.

1. Ce qu'il faut, c'est que l'intérêt général *de demain* soit représenté auprès des serviteurs de l'intérêt général *d'aujourd'hui*.

La révolution eut pour but et pour effet d'affranchir l'individu de toutes les tutelles et défenses sociales que le génie profondément humain du moyen âge et de l'ancien régime avaient patiemment construites en vue de soustraire l'homme au contact trop immédiat, au frottement trop direct et trop rude de la fatalité. Ces institutions, artifices, usages, mœurs et coutumes, fragiles et légers abris élevés par l'industrie politique, constituaient autant d'assurances contre l'instinct de l'homme ou l'injure sournoise des événements. Il n'y avait pas d'ordre plus *spirituel* que celui-là. Mais en un jour la Révolution rasa la vieille Cité.

Elle ne réussit, en ramenant l'homme à l'état de nature qu'à le réduire sous la domination de toutes les forces matérielles. Et l'animal humain redevint la proie de cette fatalité qui le guettait jusque dans ses veines.

ART HUMAIN

Si deux situations historiques comportent des éléments communs, l'expérience de la situation antérieure permet d'appliquer aux éléments répétés par la situation ultérieure la solution reconnue la meilleure, la plus adéquate. Quant aux éléments nouveaux, on les traite soit par analogie, soit par tâtonnements ; mais ces essais ou ces approximations sont encore favorisés par la tranquillité obtenue du côté des éléments traités en connaissance de cause.

APOSTROPHE AU MANDARIN

M. Lanson nous invite à ne point juger les héros de notre histoire avec nos « idées d'aujourd'hui » et notre « conscience ». L'avait-on attendu pour savoir qu'on ne juge bien qu'avec son jugement, c'est-à-dire au moyen d'un exact critère dont on détermine le juste rapport à l'objet jugé ? Juger les rois de France est une expression, à proprement parler, dénuée de sens. Il faut dire sur quoi on les juge, si c'est sur leur vie privée, ou sur leur politique, ou sur leurs goûts artistiques ou leur manière de s'habiller. Si c'est sur leur politique, on déterminera le critérium auquel se reconnaît une bonne et une mauvaise politique. Et si ce critérium est la prospérité et la puissance de l'État, on cherchera si la politique de nos rois, dans ses résultats, a assuré la prospérité et accru la puissance de l'État français. Mais à aucun moment les « idées d'aujourd'hui » n'auront à prononcer ; la nature humaine n'ayant pas changé depuis un certain nombre de révolutions lunaires et la conduite des peuples n'étant pas matière d'idéologie, les principes politiques qui furent vrais du temps d'Aristote, n'ont cessé de l'être aujourd'hui. Le critérium d'un bon gouvernement est demeuré inaltérable, tel un mètre de diamant. Et il n'y a qu'à s'y rapporter, comme à l'étalon infaillible.

Quant à juger avec notre « conscience », c'est une erreur de méthode dont on sait assez que nous nous sommes toujours soigneusement gardés. Laissons donc M. Lanson découvrir l'Amérique.

Munis d'un critérium dont la justesse est par nous chaque jour contrôlée, — l'intérêt ou le salut public, — nous sommes autorisés à qualifier différemment les régimes et les hommes qui soutiennent avec ce critère

des rapports différents. Telle fut toujours notre méthode. M. Lanson nous reprend aussitôt de faire des distinctions si naturelles. De son point de vue, non seulement toutes les institutions et tous les individus se valent, perdus dans le brouillard du passé, mais tous les moments d'un même régime, tous les actes d'un même homme, semblent mériter le même regard d'indifférence. « *Nous voulons voir leur grandeur avec leurs fautes et leurs vices.* » — Mais leurs fautes et leurs vices furent-ils inséparables de leur grandeur, ou bien tenaient-ils à des causes distinctes ? Dans ce dernier cas, il ne faudrait pas les regarder ensemble, l'un « avec » l'autre, comme dit M. Lanson, mais les étudier séparément, et pour des fins déterminées, puisque ce sont des objets différents.

Or quel est le point de vue d'où M. Lanson peut ainsi apercevoir tout le passé comme un poudroiement indistinct ? — « *N'insultons pas*, dit-il, *à la France qu'ils exprimaient.* » C'est, au fond, la vieille théorie romantique : l'histoire du monde serait l'expression des profondes et irrésistibles volontés populaires. Michelet chercha cette excuse pour rendre un semblant de justice au moyen âge et à l'ancien régime. Il ne consentit à voir les grandeurs de l'histoire qu'à condition de les mettre au compte de la masse, du peuple, et d'un peuple inorganique, quelque monstre, voix de la nature. Ainsi M. Lanson veut que nos anciens rois se soient bornés *à exprimer la France*, la France, obscur démon doué d'une inextinguible mais balbutiante énergie, dont les rois auraient été les impersonnels truchements. Puisqu'on ne peut les rayer de l'histoire, il exige qu'ils aient existé le moins possible ; moyennant quoi il excusera « leurs fautes et leurs vices ». Théorie tellement inepte, si manifestement contraire à cette vérité criante que les rois furent les constructeurs de la patrie, que leur art politique réussit contre tous les obstacles natu-

rels ou humains, et que la royauté française eut du génie, — théorie enfin si honteuse d'elle-même qu'elle doit attendre, pour se proclamer article de foi, d'être cachée dans le repli d'une incidente!

Non, les rois n'ont pas exprimé la France, puisqu'avant eux elle n'était pas encore formée. Les morceaux en existaient : ils les ont rassemblés. Et puis, ils l'ont servie. Ils ont créé les organes de ce service; ils ont fondé des institutions. Ils l'ont élevée au-dessus de toute rivale. Ce service, ces institutions, cette politique, se jugent à leurs effets, bons ou mauvais. C'est notre intérêt, c'est le patriotisme, qui peuvent nous attacher à eux ou nous les rendre odieux[1]. Et ce n'est rien dire que de parler ici de « souvenirs ». Car il n'est pas vrai que tout souvenir se présente avec des titres suffisants pour fonder une religion. Ce fétichisme ahuri du passé répugne à l'intelligence, qui est tout choix et tout discernement. Il faut un principe quelconque de discrimination pour commencer à concevoir le passé, c'est-à-dire à distribuer nos souvenirs sur différents plans. Et il faut encore que ce principe soit juste si l'on veut que notre vénération s'adresse au seul passé qui en est digne. Sinon, on aboutit à cette conséquence absurde que le passé ne serait vénérable que pour être passé sans aucune chance de retour. Et ce culte ressemblerait singulièrement à ceux que forge la terreur chez les peuples sauvages. Un tel sentiment ne pouvait pousser que sur un de ces cuistres obtus pour qui le passé, *et tout le passé* « au même titre », n'est bon qu'à se laisser mettre en fiches. La raison est pour eux un blasphème. Comme ils ne reconnaissent à l'art humain aucune puissance sur l'histoire, ils dénient à l'intelligence le droit de la juger. C'est Dieu qui se manifeste dans tous les

1. Voir, à la fin du tome II, Appendice XII.

événements, également adorables. Et la mémoire — cette cire molle — devient le voile miraculeux où s'imprime la face de la Divinité.

IDÉALISME, RÉALISME, PRINCIPES

Les principes sont la condition de toute politique réaliste : ils sont la mise en formule, non pas même d'une réalité quelconque, mais de la réalité la mieux connue parce que la plus constante. Ce ne sont pas des idées arbitrairement conçues, ni un système de vues simplement honorable pour l'ingéniosité de son auteur. On rencontre, en effet, dans la vie, de ces gens qui portent toujours sur eux un système politique. Ce sont des chimériques. Non plus que l'astrologue, ils n'ont de principes véritables. Mais le physicien, qui éclaire ses recherches par la connaissance des lois naturelles, le dira-t-on idéaliste ? Aux yeux de M. Étienne Charles, le comte de Chambord serait une espèce de mystique « intransigeant » qui « ne voulut pas devoir sa fortune à l'abandon de ses principes ». Notre confrère réduit à un cas de conscience individuel, à des scrupules peut-être honorables, mais en somme égoïstes, une question de haute politique qui intéresse tous les hommes.

L'honneur a pu en effet déterminer le comte de Chambord. Mais cela nous importe beaucoup moins que de connaître les raisons positives qui empêchèrent un prince généreux de compromettre sa dignité et, comme il disait, son principe, dans une médiocre aventure. Ces raisons sont d'essence réaliste. Comment M. Charles ne le voit-il pas ? Le comte de Chambord *savait*, de science certaine, qu'on lui demandait de régner

à des conditions impossibles. On voulait un roi, mais qui fût réellement aussi peu roi que possible. On voulait une monarchie, mais sans renoncer aux petits bénéfices du régime parlementaire. C'est-à-dire que des parasites refusaient d'examiner la seule question qui importât, celle du gouvernement réclamé par les intérêts français, par les nécessités de salut public. Les principes du comte de Chambord lui commandaient de poser la question tout autrement que les parlementaires. Il ne pensait qu'à la France; les négociateurs, le jugeant peut-être d'après eux, purent bien espérer lui faire oublier la Patrie en lui décernant les vains honneurs de la couronne. Ils jugeaient le parlementarisme compatible avec la monarchie, parce que ce qui était pour le comte de Chambord un conflit d'attributions et une division de la souveraineté, n'était pour eux qu'un partage de bénéfices, de places et de dignités. Le Prince répugna à ce marchandage.

Et c'est là que se dénoue le sophisme. Ce que M. Charles appelle une « politique réaliste » consistait à respecter une situation anarchique, inorganique, où quelques personnes empêchaient de voir les choses, de toucher les réalités. Si une épithète convient à cette politique, c'est celle d'idéaliste. L'idéalisme, en politique, ne peut-il se définir la reconnaissance à l'individu d'un pouvoir discrétionnaire sur les choses et la marche des événements? N'est-il pas une suggestion des facultés proprement animales de l'homme, sourd aux avertissements de l'intelligence et momentanément coupé de toute communication avec le monde extérieur ? Et cet idéalisme ne peut-il pas se compliquer d'un mysticisme trouble, si, par exemple, sa victime prend pour une intuition de l'essence des choses ou pour la voix du divin le murmure insidieux de ses entrailles ?

Mais les principes, fruit de l'expérience, dégagent

l'homme de sa propre servitude et, le reliant au corps des meilleures traditions, le placent dans le droit fil des heureux événements.

M. Étienne Charles me répondra que souvent des transactions entre les principes et les contingences s'imposèrent à l'homme d'État. — Nous le lui concédons. Mais quelles étaient ces contingences ? — La volonté, l'imagination des individus, leur caprice, une sensibilité anarchique. Et non jamais les réalités dont les lois fixes constituent des « principes ». L'homme, dans un instant de vertige, peut soudain se révolter contre son intérêt et n'écouter que sa mauvaise tête. Le rôle du politique consiste alors à leurrer de fantômes cette imagination hystérique et à sacrifier les fictions aux biens solides. La part du sacrifice est proportionnée aux exigences du malade et à l'habileté du praticien. Que le corps social en souffre, c'est le malheur des temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une telle politique n'est *réaliste* que dans la mesure où, pour préserver de lui-même un peuple furieux, elle se réfère aux principes, expression des réalités.

L'ÉTAT DE CRISE

La démocratie, le mécanisme parlementaire,
n'est pas le régime des périodes de crise.
GEORGES GUY-GRAND.

Nous serions intéressé d'apprendre que l'histoire de France n'est pas elle-même une « suite de crises », mais je ne sais quelle stagnation. Nous nous la représentions comme un long progrès, suivi de décadence ; nous

croyions qu'elle était le produit de l'art capétien, chef-d'œuvre toujours exposé, perpétuellement menacé, constamment défendu et accru jusqu'en 1789.

A la réflexion, il paraît d'ailleurs que l'état de crise est l'état habituel des sociétés. Et c'est à prévenir ces mêmes crises qu'est destiné l'État, système d'institutions, de police, de justice, de finance, d'armée, de marine et de diplomatie. La crise, c'est, à le bien prendre, l'accident de tous les jours, la trame de la vie, le fil dont sont tissus tous les instants. L'incertitude et le péril accompagnent le pas de l'homme. Et puisque le travail est sa loi, on peut dire que l'état de crise est son destin.

L'illusion de M. Guy-Grand vient sans doute de ce que certaines crises comportent des solutions connues et immédiatement appliquées : elles sont alors vite terminées. Mais en tout état de cause, s'il veut bien admettre que, sur une planète plus divisée et travaillée que jamais, de graves crises menacent, à demeure, tous les États, nous lui demanderons s'il peut s'arrêter à l'idée d'instituer une certaine organisation politique pour le temps normal et une autre pour les périodes de crise, et, dans l'affirmative, qui décidera du passage de l'une à l'autre ? Rome républicaine dut instituer la dictature ; encore la dictature était-elle décrétée par l'aristocratique Sénat, c'est-à-dire par un État toujours tenu sur le pied de guerre.

M. Guy-Grand admet que la démocratie suffit bien à la France. D'après ses définitions mêmes, la démocratie, c'est l'absence d'organe de prévoyance, c'est l'absence d'État, c'est la forme politique qui convient aux époques où toutes affaires cessent. Il nie donc la constante nécessité de l'État et nous propose un idéal politique d'immobilité qui ressemble terriblement à la mort.

Seulement M. Guy-Grand a deux manières très différentes, et d'ailleurs confondues par lui, de poursuivre la suppression de l'État. Sous le nom de démocratie, il entend indistinctement un régime de gestion directe des intérêts particuliers (ou plus exactement une fédération de corps et d'intérêts *sans souverain*), — et le pur et simple parlementarisme. Démocratie signifie donc pour lui, successivement, oppression des organismes sociaux par les élus d'un suffrage anarchique, — et gestion de l'intérêt général par l'incompétence ou, pis encore, par des représentants des intérêts particuliers. La première forme de « démocratie » (?) consiste à organiser les ordres subalternes sans songer à l'ordre souverain; la seconde fausse l'organe de la souveraineté. Celle-ci nous paraît beaucoup plus dangereuse que celle-là. Car les lacunes du fédéralisme anarchique sont si éclatantes que le bon sens public, sous l'empire de la nécessité, pourra réclamer un Roi. Mais la démocratie parlementaire donne à l'intérêt général l'illusion d'une garantie.

L'intention de M. Guy-Grand ne nous échappe pas. Il veut faire honneur à la démocratie de cette reconstitution spontanée du corps social, dont chaque étape a déterminé une crise de la république, et il espère ainsi conjurer le discrédit des institutions démocratiques, notamment du parlementarisme. Mais c'est comme s'il demandait aux idées et aux choses de mentir à leur propre sens. Nul n'ignore, en effet, que les modernes théories d'*action directe*, c'est-à-dire la souveraineté des compétences *dans leur ordre*, sont la négation du système démocratique et vont à l'encontre de toute la législation révolutionnaire. La foi démocratique et républicaine de notre auteur n'excuse rien. Nous le supplions de rappeler sa plume au respect du principe de contradiction.

Serait-il honnête, en effet, que M. Guy-Grand com-

battît aux *Annales de la Jeunesse laïque* l'anarchie spirituelle de M. Péguy, pour recommander, dans *Pages libres*, une forme, plus pernicieuse encore et plus sournoise, la forme légale et constitutionnelle, de l'anarchie, — et qu'il se livrât ici aux sombres fureurs de sa foi démocratique après avoir, là-bas, honoré, de bouche, la casuistique et les exercices de la raison ?

LE BON MOUVEMENT

Contre cette ruse ou cette comédie à tiroirs qu'est la politique démocratique, une seule tactique a des chances, celle qui, détruisant les conventions du système « rotatif », démasque la figure identique, le commun principe de tous les partis et occupe la position d'où les attaquer tous et les perdre du même coup. C'est la tactique nationaliste. Elle a son principe dans une violente inquiétude pour la France et groupe les éléments les plus vivaces du pays, gens anxieux, fiévreux, ardents, qui raisonnablement ne comptent que sur eux-mêmes pour sauver la patrie. Leur troupe serrée n'a, derrière soi, ni réserve ni retraite possibles : elle joue sa vie.

Si inégale que semble la partie, l'histoire et la connaissance des lois de la guerre accordent pourtant la victoire à la passion patriotique. Seulement les nationalistes exigeront que tous leurs ennemis se déclarent. A ceux qui ne comprennent pas, on donnera les explications nécessaires ; puis il leur faudra choisir.

ANTIROMANTISME MOTIVÉ

D'abord M. Faguet nous attribue cette thèse : « Le romantisme est principale cause de notre profonde décadence. » Ce que nous ne pourrions reprendre à notre compte qu'à condition d'octroyer au mot de *romantisme* l'acception la plus large. Nous y consentons. Mais M. Faguet, lui, ne considère partout que la rhétorique romantique, flanquée, il est vrai, d'un vague spiritualisme. Il fait abstraction entre autres de la forme politique du romantisme, qui s'appelle la Révolution ou la démocratie, et qui compte bien aussi pour quelque chose dans notre décadence.

Oubli sans doute prudent. Réparons-le pour que tout « s'éclaircisse ». L'objection qui donne à M. Faguet ce tremblement et fait reculer l'impavide discuteur, traîne à peu près dans toutes les apologies pour le protestantisme. « Comment la Réforme eût-elle ruiné la France si elle a élevé l'Angleterre et la Prusse ? » On a mille fois rétorqué ce sophisme.

Vous feignez l'innocence et supposez un sens identique à ces trois propositions : *le romantisme fut neutre pour l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie ; — il fut neutralisé ; — il fut* facilement *neutralisé;* qui sont trois hypothèses distinctes. Distinguons-les. Il est certain qu'en Allemagne et en Italie, le romantisme, c'est-à-dire en politique la démocratie ou encore le libéralisme, fut énergiquement neutralisé, au cours du XIXe siècle. *Malgré* ou plutôt *contre* lui, en réaction contre lui, Bismarck et Cavour édifièrent l'unité allemande et l'italienne. Et le réalisme capétien, plutôt que les fumées romantiques, obsédait et n'a pas cessé de hanter les veilles du Hohenzollern. En littérature, les deux plus grands Allemands du siècle, Gœthe et ce Nietzsche que M. Faguet

juge pourtant bien qui « n'est pas des nôtres », ne purent se satisfaire de la culture allemande et nous envièrent cette même civilisation classique que nous eûmes alors la sottise de mépriser. Ils s'élevèrent dans la mesure où ils éliminèrent le ferment romantique. Quant à l'Angleterre, notre malheur voulut qu'elle reniât précisément ses philosophes et que sa politique tournât le dos à sa pensée dans le même moment que celle-ci et ceux-là nous pourrissaient d'anarchie. Toute l'histoire de son XIXe siècle aura été une longue abjuration des idéologies du siècle précédent. Et nous, nous nous en empestions !...

Mais la France, rien ne prouve qu'elle n'eût pas aussi facilement vaincu le poison si on lui eût appliqué le traitement.

Au lieu de la combattre, elle ouvrit ses défenses à l'épidémie. Son évolution politique s'accomplissant à l'encontre de l'évolution européenne, il était naturel que le même principe, agissant en des milieux différents, produisît des effets aussi différents. Et l'exception française ne prouve rien contre la santé française, mais contre l'esprit révolutionnaire et romantique.

Le romantisme bien pensant. — M. Faguet en est resté au Chateaubriand défenseur du trône et de l'autel, où quelques vieux donjons branlants plaçaient leurs espoirs il n'y a guère moins de cent ans. Sainte-Beuve a, depuis, dénoncé l'esprit d'anarchie, d'orgueil et d'universelle contemption qui incita ce catholique et ce royaliste à la plus sournoise trahison de la Monarchie et de la Religion. La comédie qui consistait, après avoir détraqué ses contemporains du spectacle de son désespoir, à les renvoyer à leur confesseur et tout en se délectant de ce qu'il nommait tout bas sa puissance

infernale, cette comédie est un nouveau méfait de Chateaubriand. Et comparer le cabotinage de René à l'angoisse de Pascal, c'est vouloir être sa propre dupe.

Le cas de Vigny n'est pas très différent. M. Faguet appelle l'auteur d'*Eloa* « un déiste sans Dieu ; un chrétien sans le Christ ». Et il ajoute : « Par évolution de sentiments, pessimiste amer et douloureux, et cherchant ce qu'il faut conclure de cela, il conclut qu'il faut s'aimer profondément les uns les autres. *C'est-à-dire qu'il conclut aussi chrétiennement que possible...!* » C'est-à-dire qu'un « montreur » sans scrupule se délivre de ses responsabilités en offrant au naïf lecteur quelque vague remède de bonne femme. Un grand manque de sérieux et d'honnêteté caractérise le romantisme.

Le prêche romantique. — M. Faguet en conviendra lui-même quand il croira pouvoir le faire sans nous donner gain de cause.

Si l'on fait la *contre-pesée*, si l'on met en regard des doctrines dangereuses que l'on peut accuser le romantisme d'avoir répandues, toutes celles, traditionnellement jugées excellentes, qu'il a prêchées surabondamment, on est étonné qu'il puisse avoir des ennemis si implacables. Comment! *après la littérature du XVIIIe siècle* [c'est M. Faguet qui souligne], un groupe s'élève, qui chante éperdument — « j'en parle si souvent qu'on en est étourdi » — Dieu, la Providence, l'immortalité des âmes, les peines et les récompenses d'outre-tombe, la douceur des mœurs, la pitié, la fraternité, la charité, la suppression de la misère, la concorde, la patrie, la misère du méchant, la paix par la civilisation, la civilisation par l'instruction, la beauté du sacrifice, la sainteté de l'expiation, et combien j'en passe! Ces intrépides habilleurs de lieux communs mettent en vers et en prose toute la religion et toute la morale; ce qu'on pourrait leur

reprocher, c'est la banalité de leurs *sermons de prédicants*, à quoi ils pourraient répondre que cela n'est pas de trop, après l'immoralité de leurs prédécesseurs ; ils en sont ridicules aux yeux des retardataires du siècle précédent, les Mérimée et les Stendhal : — et ce qu'on leur reproche, c'est d'être corrupteurs ! Bravez donc les sarcasmes ! Mais *toute l'ingénuité du XIXe siècle, le siècle le plus naïf qui ait existé*, est en eux ! Cela me semble éclatant comme le soleil.

Sermons de prédicants ! cette expression, que M. Faguet n'a d'ailleurs pas inventée, peint à merveille la confusion des genres dont le romantisme fit sa loi et qui est bien la plus abominable perversion littéraire. *Perversion*, entendons-nous : ce n'est pas au nom des bonnes mœurs que nous protestons, mais au nom des bonnes règles. M. Faguet s'est figuré que nous exigions de la littérature une prédication édifiante, et il s'empresse de nous représenter que nulle littérature mieux que le romantisme ne répond à cette exigence. Mais dans l'ordre de la critique littéraire, nous ne reconnaissons que les lois de l'esprit (et la morale d'ailleurs y trouve aussi son compte).

La confusion romantique, en troublant les genres profanes de considérations morales ou religieuses qu'elle profanait par surcroît, trouvait le moyen de rendre vagues, frivoles et inopérantes la religion et la morale, tandis qu'elle répandait un prodigieux ennui sur toute la littérature. M. Faguet a bien raison de taxer notre XIXe siècle d'ingénuité et de naïveté. Qu'il n'imagine pourtant pas cette naïveté inconciliable avec beaucoup de prétention et de suffisance. Le romantisme, parce qu'il aborda sans préparation les plus hauts sujets, crut à tout, sauf peut-être à ce qu'il fallait croire. En prêchant toutes les idées, parfois contradictoires, que M. Faguet énumère, on ne peut même pas dire qu'il ait défendu des doctrines « traditionnellement jugées excel-

lentes ». Il s'en faut que certaines d'entre elles, comme *la civilisation par l'instruction* (qui n'est digne que de « Sorbonagres »), aient jamais paru à nos pères réalistes autre chose que de prétentieuses âneries. Et de plus les romantiques eurent des manières de prêcher la patrie, la religion, etc., qui étaient à faire pleurer, mais qui trop souvent firent rire. *Déchirez ces drapeaux*, voilà comme Lamartine réchauffait le patriotisme. Un déisme philosophiquement insoutenable, le Dieu des braves gens, la paix universelle, mille autre pauvretés, composent ainsi le monument élevé par le XIXe siècle, à la honte de l'esprit humain.

Définition de l'individualisme. — On a dit que le romantisme, c'est l'individualisme. Cette définition sommaire appellerait des explications. M. Faguet préfère inventer des synonymes.

Le romantisme, c'est avant tout l'*individualisme*, la prédominance donnée dans l'œuvre d'art à la personne de l'auteur, l'auteur s'étalant, s'espaçant, se donnant en spectacle, se faisant centre, centre surtout de toutes ses préoccupations, complaisances, attentions et études.

Définition qui ne définit ni le romantisme ni l'individualisme. La passion de l'analyse personnelle, la précision psychologique, le réalisme moral, sont autant de mérites propres au classicisme et totalement étrangers au romantisme. Peu d'hommes se sont aussi mal connus que les romantiques ; M. Faguet ne leur a pas à tort décerné la palme de l'ingénuité.

Il ne fallait donc pas écrire :

Ceci est le caractère essentiel du romantisme, et c'en est, déjà, le vice profond ; car c'est habituer les esprits aux

mêmes pratiques et aux mêmes démarches, replier l'être humain sur lui-même, l'isoler par conséquent et le rendre d'abord inutile aux autres, ensuite indifférent aux autres, enfin onéreux à lui-même.

Car il n'est pas vrai que l'homme le plus absorbé dans un examen intérieur s'isole de l'univers. Mieux il se connaîtra, mieux il discernera le nombre et la nécessité de ses relations avec le monde des hommes et des phénomènes. Une application toute contemporaine de cette loi s'offre sans doute assez souvent aux yeux de M. Faguet. Maurice Barrès découvrit l'ordre, *son ordre*, le jour qu'il força son propre secret.

Jamais la connaissance ne fut anarchiste.

Le Moi classique. — M. Faguet s'égare donc lorsque, pour atténuer les péchés du romantisme, il en charge le genre humain.

Aucune des critiques dirigées contre le romantisme ne peut être détournée ni contre les lyriques grecs ou latins, ni non plus contre Stendhal, que M. Faguet a peut-être raison d'appeler un homme du XVIIIe siècle égaré dans le XIXe, s'il entend par là un analyste.

Stendhal eut, au XIXe siècle, ce mérite et cette distinction de ne pas prendre le bien pour le mal, ni une cuvette pour un chapeau. Il sut définir et qualifier avec une précision aiguë, sèche, vibrante. Et il y réussit parce que, informé des relations naturelles, il replaçait chaque être ou chaque objet au vrai degré de l'échelle des valeurs. Si la nouvelle génération antiromantique accorde un prix si haut à ses analyses, c'est sans doute que nul souci de moralité ne l'inspira jamais, mais seulement la passion de l'intelligence et de l'art.

De même, lorsque Horace et La Fontaine et Molière,

cédant à une inspiration bien différente de celle de Stendhal, peignirent ou exprimèrent des sentiments moyens, modérés, voire médiocres ou plats, du moins ils les peignirent comme tels, s'efforçant de les qualifier exactement et de ne leur attribuer que leur juste valeur. Ils ne nommèrent point sublime le médiocre.

Au contraire les romantiques, parce que leur individualisme interceptait toutes les relations de l'homme avec l'univers, le coupait de ses tenants et de ses aboutissants, tranchait enfin ses racines, le cernait, l'investissait d'un chaos innommable, l'agitait comme un monde clos, agaçait en lui une mystérieuse et « ineffable » énergie et sollicitait de lui quotidiennement l'oracle d'un Dieu, le romantisme, en accordant la même dignité à tous les mouvements de l'âme humaine, a changé l'homme en monstre : il a non seulement perverti les notions morales, mais ruiné le principe de l'intérêt artistique et littéraire, qui est dans l'ordre et l'arrangement des plus subtiles nuances. Enfin et surtout il a étriqué, appauvri et desséché le cœur humain par une constante et factice excitation.

Les romantiques, écrit M. Faguet, « émeuvent, remuent les âmes ». Mais ils les remuent jusqu'à dissiper toute la richesse de leur sensibilité. L'émotion étant par eux révérée non dans son rapport avec l'objet, mais en soi, ils devaient lui rechercher les prétextes et les occasions les plus indignes ou les plus vains et même lui en supposer. L'art fut détrôné par l'artifice.

La Forme. — Aussi nous accorderons à M. Émile Faguet que le romantisme est « une littérature où a dominé l'imagination et la sensibilité », c'est-à-dire où l'imagination et la sensibilité, affranchies du contrôle de la raison, seule capable de leur donner un état civil et de

leur conférer l'être littéraire, ont bientôt divagué et se sont évaporées, exténuées jusqu'à la plus extrême insignifiance.

Et c'est-à-dire aussi que nous ne pouvons admettre la seconde partie de la proposition de M. Faguet.

Le romantisme, écrit-il, est simplement une littérature où a dominé l'imagination et la sensibilité, *par opposition à la sécheresse du XVIIIe siècle*. Mais cela ne le distingue encore que du XVIIIe siècle ; car toute grande littérature a été imagination et sensibilité [*et raison, dans la proportion indiquée ci-dessus!*] sans cela elle n'aurait pas été une grande littérature. Qu'est-ce qui, définitivement, distingue donc le romantisme ? C'est uniquement *l'exagération, la déclamation*.

Cette idée lui plaît tellement qu'il y revient par trois fois : « *Exagération, déclamation, voilà pour moi la faute, la faute grave de la littérature romantique et* sa faute unique. »

« Exagérations *de forme* », précise-t-il. Et encore : « son *paroxysme*, que je continue à lui reprocher, et sa surabondance verbale, *choses qui sont de forme et non de fond* ».

Et voilà comment un écrivain qui se souvient d'avoir été « pédant » réduit à un étroit conformisme qu'il faut bien appeler grammatical la critique littéraire justement ambitieuse de parler aux plus hautes parties de l'esprit humain et de les régenter, et qui ignore d'ailleurs cette opposition scolastique de la forme et du fond.

La prétention bonapartiste ne consiste pas en une volonté de faire prévaloir la seule solution exacte du problème français, et à rechercher d'abord le vœu, les exi-

gences des réalités et des intérêts français. Jamais un Bonaparte s'est-il recommandé de l'accord indestructible de sa pensée avec l'intérêt national ? Cette dynastie ne propose pas au peuple français une solution de *raison*, mais d'*imagination*. Elle a su, en des périodes de crise sentimentale ou d'affaissement nerveux, exploitant le malheur des temps, s'offrir à calmer le trouble des esprits. Toujours elle fut tributaire des circonstances et vouée à l'opportunisme.

Mais aussi, en tant qu'opportuniste, elle ne peut songer à gouverner que *les Français*, *non la France*. La distinction est essentielle. L'ancien régime se définit exactement une gestion de la *chose publique*, et s'il fut aussi un régime de concorde, c'est que la paix des esprits est comme le luxe d'une politique réaliste ; sur un problème aussi *objectif* et impersonnel en ses données que celui des intérêts de l'État, il était relativement facile de s'entendre, parce que les choses, avec leurs éléments stables et fixes, jouaient le rôle de pondératrices et permettaient aux passions, aux imaginations contraires de se neutraliser. Cette réalité sainte, la France, soumettait les hommes à sa loi. Mais le jour que l'on s'avisa de dénommer le roi de France *roi des Français*, aussitôt tout changea : la politique, par une brusque révolution, tourna à la tyrannie et à la guerre civile. Les personnes prirent le pas sur les choses. Et qu'est-ce à dire ? D'abord nos compatriotes, ayant égaré la commune mesure de l'intérêt public, cessèrent de s'accorder. Ensuite on perdit le respect de la qualité et du nom français, ce nom jusqu'alors révéré à l'égal du nom romain sous les consuls. Auparavant, les Français n'étaient pas gouvernés, à proprement parler, mais la France l'était ; il y avait l'État sous le Roi ; le mot même de *gouvernement* n'appartenait pas à l'usage ; la vie française était une organisation libre et souple qui accordait aux charges publiques une place

éminente : les personnes n'avaient guère entre elles que des relations privées, d'ailleurs d'une haute politesse; les rapports politiques ne définissaient que les fonctions, non les hommes. Mais aujourd'hui et depuis cent vingt ans, les Français sont « gouvernés », dans le plus mauvais sens : ils sont exactement asservis, comme il arrive, de toute nécessité, quand, sous de fallacieux prétextes, l'Etat s'ingère dans les affaires des particuliers au lieu de considérer de haut la nation et de n'apercevoir par conséquent que les organes permanents et indispensables de la vie publique, c'est-à-dire les institutions. Du point de vue de l'État, les personnes sont un infiniment petit, et c'est une raison pour qu'on les laisse tranquilles. Mais on est venu dire aux Français que leur liberté individuelle, parce qu'en effet aucun texte ne la garantissait sous l'ancien régime, était alors opprimée. On s'occupa donc de cette liberté, la plus fragile de toutes. Et le jour que l'on s'en occupa, ce fut naturellement pour la réglementer et la compromettre. Mille conditions furent ainsi réglementées qui ne l'avaient jamais été; et, bien entendu, la situation des personnes, plutôt que le statut normal des choses ou des organismes, sollicita l'attention d'un gouvernement ombrageux. Ainsi le nouveau régime accoucha d'une exubérante législation spirituelle, parce que l'ordre spirituel, le plus dégagé des choses et des contingences, n'affecte essentiellement que l'individu. Et dans le Travail, il ne voulut jamais considérer que les travailleurs. Le peuple français devint en un siècle, du peuple le plus libre, le plus, et nécessairement le plus mal gouverné de la terre.

Ainsi débandé, sans repère dans les choses et les intérêts, il devint aussi le peuple le plus moqué, jouet de toutes les intrigues. Le gouvernement, son maître, tenu de le consulter pour la forme, et pouvant tout craindre d'un peuple livré à ses nerfs, se trouva dans

l'obligation facile de séduire son cœur et de composer toujours de nouveaux rêves pour ce dormeur éveillé.

La politique française fut dès lors d'*imagination*, et non plus de *raison*. Insensiblement son grand caractère s'abaissa à cet indigne emploi : abuser le plus noble des peuples.

LA LUTTE POUR LA VIE

Il ne paraît pas probable que ces habitants des abîmes [*les poissons des grands fonds*] soient prochainement menacés d'une invasion de représentants des espèces prolifiques. Et sans chercher si leur royaume ne leur est pas moins disputé parce qu'il est moins favorisé, nous nous bornerons à remarquer qu'il y eut aussi des terres où la dure loi du fer semblait avoir fait trêve. L'Amérique a pu se développer à l'abri des convoitises de voisins puissants, tout de même l'heure est venue pour elle de ceindre la cuirasse et l'épée. La Belgique s'arme, la Suisse s'exerce, l'Angleterre organise ses réserves.

Il est, dit-on, quelque part au Maroc, un îlot abandonné où se sont réfugiés une poignée de marins déserteurs de toutes nations. Ces hommes aussi ont cru fuir la lutte pour la vie. Mais est-ce qu'elle ne finira pas par les rattraper ?

COMMÉMORATION DE DENAIN

Il y a eu deux cents ans le 24 juillet 1912 que Villars, ayant battu le prince Eugène sous les murs de Denain, délivra la Flandre et sauva Paris de l'occupation étrangère.

L'anniversaire d'une de nos plus grandes victoires devrait donc être fêté dans tout le pays, et par l'Etat français le premier, s'il en existait un. Mais bien loin de là, les fêtes de Denain auront un caractère municipal, et il est d'ailleurs naturel qu'en la vacance du pouvoir la vieille Commune française sauve la face et l'honneur.

C'EST la force de l'esprit qui fait le grand artiste comme, par contre, la déliquescence intellectuelle constitue un obstacle presque insurmontable à l'appréhension de la beauté.

LA MONARCHIE, en constituant un noyau d'organes éminents du salut public, constamment et uniquement inspirés et mus par la passion patriotique et l'intérêt de la dynastie, oppose à l'activité des particuliers des limites qui bornent aussi leur vue. Théoriquement, au contraire, une République ne défend aucune ambition à personne ; un particulier ou un groupe de particuliers sont fondés à tout prétendre : toutes les influences, tous les talents, partent à égalité. Des catholiques, absorbés par le souci de la prépondérance, nous

ne disons pas de la religion ni du clergé, mais des catholiques en France, purent donc très bien estimer ce régime plus favorable qu'aucun autre à des ambitions qui se recommandaient de l'intérêt de Dieu. Ce fut la grande erreur initiale du *Sillon*. Maurras l'a dit, on rêva d'une théocratie. L'historien politique verra entre les ordres de Rome et le point de vue de nos catholiques français plus d'une divergence. Léon XIII put penser que si ce n'est pas à la papauté de restaurer en France la monarchie et s'il faut bien vivre à l'Église, la république, régime des partis, la soumet à ce dilemme d'être temporellement très puissante (sinon toute puissante) ou bien dépossédée même de sa juste influence sur la société. La monarchie est une paix vivante : elle souffre des partages, des tempéraments. Par définition, la république les exclut : avec elle, c'est tout ou rien.

Contre la pensée de Rousseau, c'est tout le positivisme qui proteste. Nous demandons simplement aux glorificateurs de Rousseau, lorsque, gravissant la pente du boulevard Saint-Michel, ils passeront à hauteur de la petite place de la Sorbonne, de tourner la tête vers le monument d'Auguste Comte. Alors, s'il se trouve parmi eux un seul honnête homme, il rebroussera chemin. Un peu avant lui, nous n'avons pas fait autre chose.

L'IMAGINATION n'est pas la faculté la moins indispensable pour bien conter le vrai.

TOUT grand style est le signe d'une liberté.

TABLE DES MATIÈRES

tome I

TABLE DES MATIÈRES

La forêt des Cippes

ESSAIS DE CRITIQUE

tome I

Les initiales portées entre crochets disent la source des chapitres : A. F. l'*Action Française*, journal quotidien ; R. C., la *Revue Critique des Idées et des Livres* ; A. F. r., l'*Action Française*, revue.

Pages

INTRODUCTION XI

AVERTISSEMENT XXIX

Regards sur le Passé

ANECDOTES DU PRINCE DE LIGNE [R.C. 25 juillet 1914] 5

JEAN RACINE ET SON PETIT-NEVEU QUI L'IGNORE [R. C. 10 janvier 1911] 30

LES ÉPÎTRES DE BOILEAU, à propos du deuxième centenaire de sa mort [R. C. 10 mars 1911] 49

LA POLITIQUE DE RICHELIEU [R. C. 25 octobre 1911] 63

CE QU'ON LIT DANS PAUL ET VIRGINIE [R. C. 10 septembre 1911] 73

Pages

PLAIDOYER POUR EMMA ROUAULT, FEMME BOVARY, notes en marge d'un faux chef-d'œuvre [R. C. 10 janvier 1912]..... 103

UNE CORRESPONDANCE DE CHATEAUBRIAND [R. C. 25 janvier 1912]..... 124

CHARLES PINOT-DUCLOS : UNE RÉSURRECTION LITTÉRAIRE [R. C. 25 mars 1912]..... 133

LE STYLE DE STENDHAL [R. C. 10 mars 1913]..... 151

Les Contemporains

SUR JULES LEMAITRE.

L'esprit classique et l'esprit français [A. F. r. 10 août 1906]. 165
Les Contes ou l'Accord des traditions [R. C. 10 juin 1908]. 174
La Princesse de Clèves, la comédie et le roman [R. C. 25 juillet 1908]..... 185

LE SÉMITISME AU THÉATRE.

En 1908 [R. C. 25 avril et 10 mai]..... 197
En 1911 [R. C. 10 février]..... 225

AU COLLÈGE DE FRANCE EN 1909.

Platon et Montesquieu ou le vain parallèle [R. C. 10 mai 1909]..... 232
L'héritage des temps primitifs, érudition et philosophie [R. C. 25 mai 1909]..... 247

JUGEMENT LITTÉRAIRE DU PRÉCIS DE L'AFFAIRE DREYFUS [R. C. 10 mars 1909]..... 255

A PROPOS DE LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE [R. C. 25 septembre 1909].

CROISET attaqué par LASSERRE..... 267
...défendu par FAGUET..... 276

L'HOMME ET LE DESTIN, *à M. Maura et à M. Pablo Iglesias* [R. C. 10 août 1910]..... 283

LÉON DAUDET [R. C. 10 novembre 1910]..... 290

AUX INTELLECTUELS [R. C. 25 juillet 1911]..... 303

Pages
Les Rois [R. C. 10 août 1911]..... 312
Le Culte embarrassant — *Jean-Jacques Rousseau* — [R. C. 25 juin 1912]..... 333
Belle Jeunesse [R. C. 10 août 1912]..... 352
Perspectives sur la Révolte des Anges [R. C. 25 juin 1914]. 367

L'ora del tempo

Langeais [A. F. 22 avril 1909]..... 381
Ermenonville [A. F. 17 août 1909]..... 387
Barrès et l'hellénisme [A. F. 26 février 1910]..... 390
Les Nuées a la Faculté de théologie protestante [R. C. 10 janvier 1912]..... 393
La vie dun homme heureux : Eugène Scribe [R. C. 10 janvier 1912]..... 399
Les deux loges [R. C. 10 juillet 1912]..... 402
Henry de Bruchard [R. C. 25 août 1912]..... 405
René-Marc Ferry [R. C. 10 décembre 1912]..... 408
Jeune Italie [R. C. 10 février 1913]..... 411
Beautés de l'Astrée [R. C. 10 avril 1913]..... 415
Une sœur de Renée [R. C. 10 mai 1913]..... 419
L'histoire littéraire résumée par des dos de livres [A. F. 31 mai 1913]..... 425
Le miracle grec [A. F. 22 juillet 1913]..... 428
Le paysan autrefois et aujourd'hui [A. F. 28 juillet 1913]. 433
La déclaration du 6 juillet 1870 [A. F. 13 septembre 1913]. 437
Un apôtre diplomate : l'abbé Oster en Suède [A. F. 21 octobre 1913]..... 442
Les Villerois [A. F. 19 novembre 1913]..... 447
La vie a Rome [R. C. 10 janvier 1914]..... 451
Un roman de Stendhal abandonné [R. C. 25 mars 1914].. 454
Justice [R. C. 10 avril 1914. — Les « Barrès » sur Rochette].. 459
Paradoxe sur la presse [R. C. 10 mai 1914]..... 465

Définitions & principes

[R. C.]

Pages
Les idées de l'avenir [25 avril 1908]..... 471
Inégalités naturelles [25 avril 1908]..... 471
Sur la pensée antique [10 mai 1908]..... 473
La loi du papier [25 mai 1908]..... 473
Caractère et Institutions de la France [25 mai 1908]..... 474
La patrie... — *Mais, homme d'esprit..* [10 juin 1908]..... 475
La carte d'Europe. — *Notre folie...* [10 juin 1908]..... 476
L'histoire partagée [10 juin 1908]..... 477
Nuée idéaliste contre nuée matérialiste [25 août 1908]..... 477
Vertus théologales républicaines [25 septembre 1908]..... 479
L'égalité de liberté [25 novembre 1908]..... 480
Sur la hiérarchie [25 novembre 1908]..... 483
Sur le même sujet, un autre jour [25 septembre 1908]..... 484
Sur un prétendu réalisme [25 juillet 1908]..... 486
Accord de tous les ordres [10 décembre 1908]..... 488
L'individu contre la société [10 décembre 1908]..... 488
Du temps et des sociétés [25 janvier 1909]..... 489
Idéal et politique [25 janvier 1909]..... 491
Supériorité de la Monarchie. — *Dans l'antiquité les rois et les tyrans...* [10 mars 1909]..... 493
Analyse [10 juin 1909]..... 494
La défense nationale. — *Elle est d'abord une nécessité...* [10 juin 1909]..... 496
Éclaircie [25 août 1909]..... 496
La politique, affaire d'intérêts. — *Que l'on comprenne bien...* [10 février 1910]..... 496
Nos disserteurs... [25 juin 1910]..... 497
Le vol de l'homme [25 juillet 1910]..... 497
L'inénarrable avènement [25 juillet 1910]..... 498
Sur le classicisme [25 juillet 1910]..... 499
Jean-Jacques Rousseau et la Révolution [25 juillet 1910]..... 500
Un troupeau de moutons... [10 février 1910]..... 502
L'orateur de Parlement... [25 août 1910]..... 503
L'intérêt général... [25 août 1910]..... 503
La Révolution eut pour but... [25 août 1910]..... 504
Art humain [25 août 1910]..... 504

Apostrophe au mandarin [25 octobre 1910]..... 505
Idéalisme, réalisme, principes [25 novembre 1910]..... 508
L'état de Crise [25 novembre 1910]..... 510
Le bon mouvement [10 décembre 1910]..... 513
Antiromantisme motivé [25 décembre 1910]..... 514
Les Français, non la France. — *La prétention bonapartiste...* [10 décembre 1910]..... 521
La lutte pour la vie [25 février 1912]..... 524
Commémoration de Denain [25 juillet 1912]..... 525
C'est la force de l'esprit... [10 janvier 1912]..... 525
La monarchie... [25 février 1912]..... 525
Hommage à la statue d'Auguste Comte. — *Contre la pensée de Rousseau...* [25 juin 1912]..... 526
L'Imagination... [25 juin 1913]..... 527
Tout grand style... [25 avril 1914]..... 527

FIN

du tome I

1356 711

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CT 19 1970

DEC 16 1971

JUL 15 1972

CE

a39003 003321105b

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis